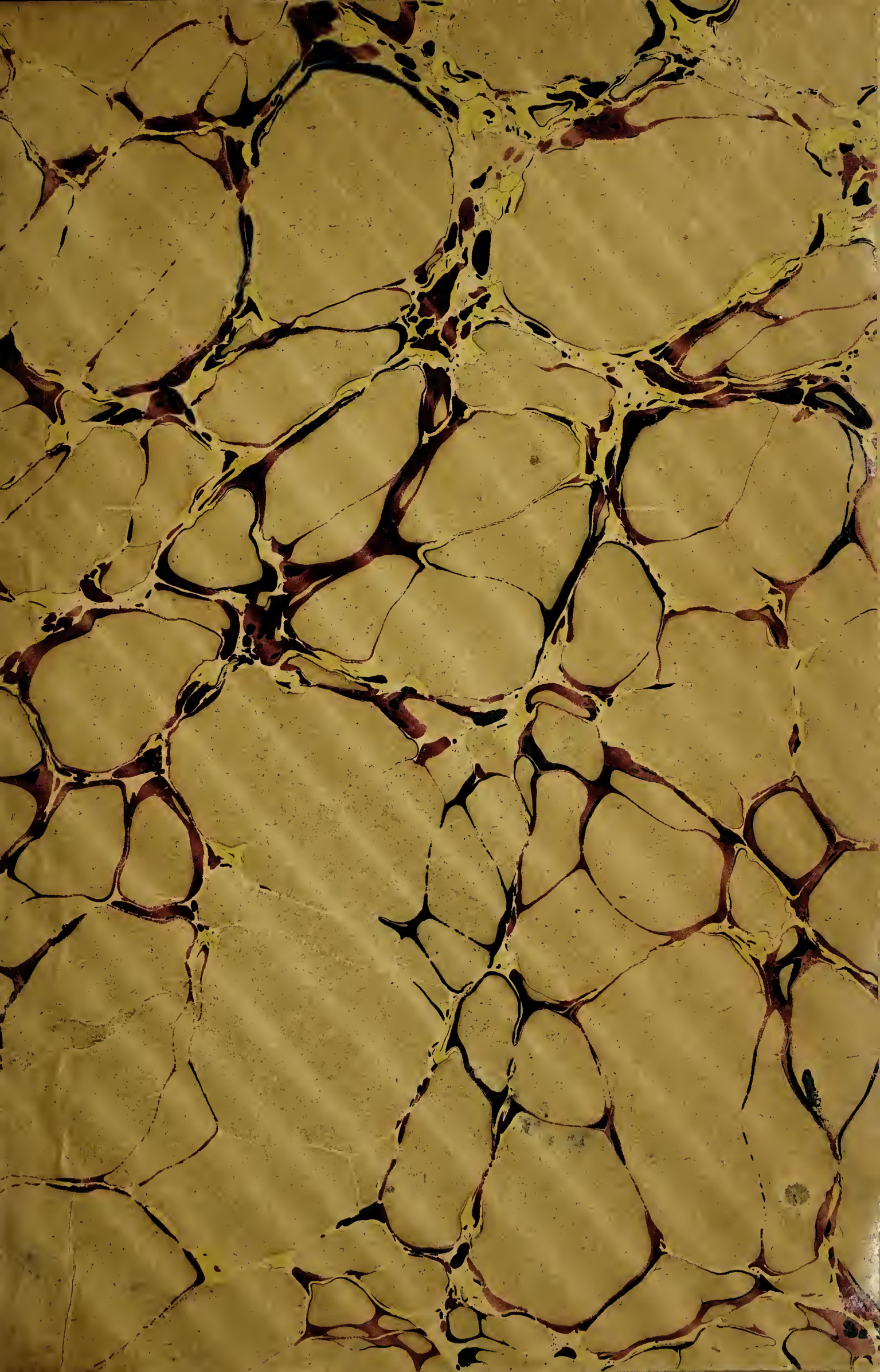
1.23.04

Library of the Theological Seminary,

PRINCETON, N. J.

Division DS107
Section .G93
Shelf
Number v. 7
copy 1



DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LA PALESTINE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Description de l'île de Patmos et de l'île de Samos, accompagnée de deux cartes. Un volume in-8°. Chez Pedone-Lauriel, libraire, rue Soufflot, 13.

Étude sur l'île de Rhodes, accompagnée d'une carte. Un volume in-8°. Chez le même.

De Ora Palæstinæ a promontorio Carmelo usque ad urbem Joppen pertinente, ouvrage accompagné d'une carte. Un volume in-8°. Chez le même.

Voyage archéologique dans la Régence de Tunis, avec une carte. Deux volumes grand in-8°. Chez Plon, imprimeur-éditeur, 8, rue Garancière.

Description géographique, historique et archéologique de la Palestine, accompagnée de cartes détaillées. — Première partie, **Judée**. Trois volumes grand in-8°. Chez Challamel aîné, libraire, 5, rue Jacob.

Description géographique, historique et archéologique de la Palestine, accompagnée de cartes détaillées. — Deuxième partie, **Samarie**. Deux volumes grand in-8°. Chez le même.

PARIS.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, DE LA SOCIÉTÉ DE L'ORIENT LATIN, ETC.

28, RUE BONAPARTE.

Tous droits réservés.

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LA PALESTINE,

ACCOMPAGNÉE DE CARTES DÉTAILLÉES,

PAR M. V. GUÉRIN,

AGRÉGÉ ET DOCTEUR ÈS LETTRES,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS ET DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE FRANCE,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE.

TROISIÈME PARTIE. — GALILÉE.

TOME II.

PARIS.

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU GOUVERNEMENT

À L'IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXX.

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LA PALESTINE.

DESCRIPTION DE LA GALILÉE.

CHAPITRE CINQUANTE-TROISIÈME.

EL-MENCHIEH. — DJEBEL TANTOUR. — EL-MEKR. — KEFR YASIF. — KHARBET ABOU KHAOUARIF. — KHARBET DAR RHARBIEH. — RETOUR À KEFR YASIF.

EL-MENCHIEH.

Le 22 août, à sept heures quarante-quatre minutes du matin, je quitte Saint-Jean-d'Acre, et je traverse vers le nord-est l'emplacement de la cité du moyen âge, foulant un sol profondément fouillé et jadis compris jusqu'à une certaine distance dans l'enceinte de la ville.

Après avoir passé successivement devant trois tours hydrauliques construites sur la ligne de l'aqueduc qui a son point de départ à la source de Kabreh, dont je parlerai ultérieurement, je me dirige vers l'est. A huit heures cinq minutes, j'arrive à El-Menchieh, village de fondation assez récente, sur une faible éminence. Les maisons en sont construites soit en pisé, soit avec des matériaux divers. Quelques jardins plantés d'oliviers et de figuiers l'environnent.

Ce monticule, bien que peu élevé, a dû, à cause de sa proximité de la ville, être occupé par les Croisés vers le nord-est, comme la

colline beaucoup plus considérable d'El-Fokhar l'était par eux vers l'est, lorsqu'ils établirent plusieurs camps retranchés autour d'Acre, à l'époque du fameux siège dont j'ai relaté les principales phases.

DJEBEL TANTOUR.

A huit heures quinze minutes, je me remets en marche vers l'est-sud-est, à travers des champs cultivés en coton, en blé, en doura ou en sésame.

A neuf heures dix minutes, je parviens au pied de la colline dite Djebel Tantour, dont je gravis ensuite les pentes.

A neuf heures quinze minutes, j'atteins une plate-forme supérieure, qui domine la plaine d'environ 75 mètres et dont un mur d'appui soutient les bords. Cette plate-forme, aujourd'hui livrée à la culture, est elle-même surmontée, dans sa partie centrale, d'un mamelon elliptique, qui peut avoir 8 mètres d'élévation et 200 mètres de circonférence à sa base. Des constructions, actuellement rasées, le couvraient autrefois. Elles doivent avoir eu un but militaire. De là, en effet, comme d'un observatoire très bien placé, on embrasse toute la plaine de Saint-Jean-d'Acre, depuis le cap Carmel au sud jusqu'au Ras en-Nakoura au nord. On aperçoit directement à l'ouest, à la distance de 5 kilomètres à peine, les remparts et les principaux monuments de cette ville. Tous ceux qui sont venus tour à tour l'attaquer ont donc dû s'efforcer d'occuper préalablement ce point important et d'y établir une redoute.

EL-MEKR.

En redescendant les flancs rocheux de la colline du côté de l'ouest, je passe auprès d'un pressoir antique pratiqué dans le roc et composé de deux compartiments, l'un carré, et l'autre, sur un niveau un peu plus bas, de forme circulaire; ils communiquent ensemble au moyen d'un petit canal.

A neuf heures cinquante minutes, je prends dans la plaine la direction du nord.

A dix heures cinq minutes, je monte légèrement vers le nord-nord-est; la route que je suis est bordée d'oliviers et de figuiers.

A dix heures huit minutes, j'arrive à un puits antique dont le réservoir et les auges ont été bâtis avec de beaux matériaux, également antiques.

En continuant à monter, je rencontre bientôt sur le bord de la route de magnifiques pierres de taille, qui proviennent d'un verger voisin, aujourd'hui planté de figuiers. J'y pénètre aussitôt et je distingue les vestiges d'une ancienne église, actuellement bouleversée de fond en comble; elle avait été construite avec des blocs très réguliers et d'assez grandes dimensions. Des colonnes monolithes en décoraient l'intérieur. Le propriétaire de ce verger m'apprend que ces débris étaient, il y a quelques années, beaucoup plus considérables, mais qu'il les a vendus et compte vendre ce qui reste comme matériaux de construction. A ces ruines, ajoute-t-il, est attaché parmi les Chrétiens le nom de *Deir Mar Barbara*, « couvent de Sainte-Barbe ».

El-Mekr, où je fais halte ensuite pendant une heure, est un village situé sur une colline dont l'altitude au-dessus de la plaine est d'une cinquantaine de mètres. Il se compose de 350 habitants, tant Musulmans que Grecs schismatiques et Grecs unis. Ces deux communautés chrétiennes ont chacune une petite église. En divers endroits du village je rencontre plusieurs fûts de colonnes brisées qui proviennent des ruines du Deir Mar Barbara. Le curé grec schismatique me montre dans sa maison un fragment de bas-relief antique représentant deux personnages très mutilés.

Dans une autre maison, on signale à mon attention un petit sarcophage en terre cuite, qui n'avait pu renfermer que de simples ossements ou que le corps d'un enfant.

Sur les pentes septentrionales de la colline et en dehors du village, je remarque plusieurs grottes sépulcrales, en grande partie comblées, et un fort ancien sanctuaire pratiqué dans le roc, qui, d'après les habitants, remonterait aux premiers siècles de l'Église, et qu'ils m'ont désigné sous le nom de *Kniseh Mar Djiris*, « église

de Saint-Georges ». On y pénètre par une entrée très étroite, comme celle d'un tombeau. Dans le fond est un humble et pauvre autel, où l'on célèbre encore quelquefois la messe.

KEFR YASIF.

A onze heures cinquante minutes, je continue à descendre vers le nord les flancs de la colline, puis je chemine vers le nord-est à travers des champs, les uns cultivés, les autres laissés en jachère et couverts de ronces et de chardons sauvages.

A midi dix minutes, je franchis un petit oued et je monte légèrement au milieu de belles plantations d'oliviers.

A midi trente minutes, je parviens à Kefr Yasif, et pendant que l'on dresse ma tente sous un bouquet de vieux oliviers, je vais examiner ce village.

Il est assis sur une colline dont les pentes inférieures vers l'ouest sont soutenues par un puissant mur d'appui, aux blocs réguliers, la plupart de grand appareil et antiques. Kefr Yasif renferme 600 habitants, parmi lesquels 100 tout au plus sont Musulmans; les autres appartiennent à la religion grecque schismatique. Ces derniers ont une église qui date de cent quarante ans et dans l'intérieur de laquelle quelques tableaux passables, qui ornent l'iconostase, sont, m'a-t-on dit, un don de la Russie. La construction la plus ancienne du village est une sorte de petite tour carrée, bâtie avec des pierres très régulières, et renfermant une chambre voûtée qu'éclaire un œil-de-bœuf au-dessus duquel une croix a été sculptée au dehors. Elle faisait partie autrefois d'un bâtiment plus considérable, qui a été démoli et remplacé par des maisons toutes modernes.

Au bas de la colline du village, vers l'ouest, est un beau puits, profond de 25 brasses et d'apparence antique. Il est construit en pierres de taille. Le réservoir et les auges qui l'environnent sont aussi bâtis avec des pierres de même appareil.

A cinq minutes au sud de Kefr Yasif, on me signale l'emplacement d'une ancienne église, dont il ne subsiste plus que le souvenir.

De là on a extrait plusieurs colonnes et de nombreuses pierres de taille.

KHARBET ABOU KHAOUARIF.

Au sud-ouest et à une très faible distance également de ce village, s'élève une colline aujourd'hui plantée en oliviers, et dont les différents étages aboutissent à une plate-forme supérieure, où sont éparses quelques ruines, appelées Kharbet Abou Khaouarif. Elles sont maintenant fort indistinctes, mais beaucoup de pierres de taille ont été tirées de cet endroit, et l'on y observe encore plusieurs citernes, aux trois quarts comblées.

KHARBET DAR RHARBIEH.

A l'ouest et au-dessus du plateau précédent, s'allonge une autre jolie colline, dont le sommet, environné d'un mur d'enceinte, est divisé par de nombreux amas de pierres sèches en des enclos divers, appartenant à différents propriétaires. De superbes figuiers sont cultivés maintenant dans ces vergers. Ils croissent au milieu des ruines d'un village entièrement renversé, que mon guide me désigne sous le nom de Kharbet Dar Rharbieh. Des citernes creusées dans le roc sont çà et là encore visibles. Des maisons démolies il ne subsiste plus que les matériaux amoncelés qui ont servi à former les murs de séparation dont je viens de parler.

RETOUR À KEFR YASIF.

De là je redescends, vers le nord-est, des flancs rocheux qui ont jadis été exploités comme carrières.

Au bout de quelques minutes, j'atteins une belle vallée plantée d'oliviers ; je la suis vers l'est et bientôt je passe à côté d'un ancien cimetière juif, pavé en quelque sorte de pierres sépulcrales et où les Juifs de Saint-Jean-d'Acre ont l'habitude de se faire encore enterrer. 500 mètres plus à l'est, je rejoins ma tente, près du puits de Kefr Yasif. Presque tous les habitants du village assistent en ce moment à

un spectacle qui les divertit singulièrement. Des espèces de bohémiens ont amené un ours enchaîné, pris par eux sur le Grand Hermon, et ils lui font exécuter, à la grande joie de la foule présente, les danses les plus burlesques, qu'ils accompagnent des sons d'une musique sauvage.

Nous savons par la Bible qu'il y avait jadis des ours en Palestine. Dans le premier livre des *Rois*, par exemple, nous lisons que le jeune David, se proposant à Saül pour aller combattre Goliath, raconte à ce monarque, qui cherche à le détourner d'une lutte en apparence si inégale, que plus d'une fois il avait eu à combattre soit des lions, soit des ours, pendant qu'il faisait paître les troupeaux de son père, et qu'il avait triomphé de ces animaux féroces :

34. Dixitque David ad Saul : Pascebat servus tuus patris sui gregem, et veniebat leo, vel ursus, et tollebat arietem de medio gregis.

35. Et persequebar eos, et percutiebam, eruebamque de ore eorum ; et illi consurgebant adversum me, et apprehendebam mentum eorum, et suffocabam interficiebamque eos [1].

Dans un autre passage des Livres saints, il est rapporté que des enfants, s'étant moqués du prophète Élisée pendant qu'il remontait de Jéricho à Béthel, furent dévorés par des ours qui sortirent d'un bois voisin :

23. Ascendit autem inde in Bethel ; cumque ascenderet per viam, pueri parvi egressi sunt de civitate, et illudebant ei, dicentes : Ascende, calve ; ascende, calve.

24. Qui, cum respexisset, vidit eos, et maledixit eis in nomine Domini ; egressique sunt duo ursi de saltu, et laceraverunt ex eis quadraginta duos pueros [2].

Actuellement les ours se sont retirés de la Palestine, et on ne les trouve plus que sur les montagnes les plus hautes du Liban et de l'Anti-Liban.

[1] *Rois*, l. I, c. XVII, v. 34 et 35. — [2] *Rois*, l. IV, c. II, v. 23 et 24.

CHAPITRE CINQUANTE-QUATRIÈME.

KHARBET DEIDABEH. — KHARBET HAZIMEH. — DJOULES. — KHARBET EL-OUIZIEH. — MORHOR EL-HAMAM. — KOROUN EL-HANAOUEH. — RETOUR À KEFR YASIF.

KHARBET DEIDABEH.

Le 23 août, à cinq heures vingt minutes du matin, je pars dans la direction du sud.

A cinq heures trente-cinq minutes, je gravis vers le nord-est des pentes hérissées de rochers, mais couvertes néanmoins d'herbes sauvages excellentes pour les bestiaux, et j'atteins bientôt un plateau élevé qui domine du côté de l'ouest Kefr Yasif. Quelques restes à peine distincts d'habitations tout à fait démolies me sont indiqués sous le nom de Kharbet Deidabeh.

KHARBET HAZIMEH.

De là, à cinq heures quarante-cinq minutes, je continue à monter vers l'est-nord-est et, à cinq heures cinquante-cinq minutes, j'atteins le sommet d'une colline que couronnent les débris d'un édifice presque entièrement rasé. Quelques pierres de taille sont encore éparses sur l'emplacement qu'il occupait. On y rencontre aussi çà et là plusieurs petits cubes de mosaïque. Ces ruines, auxquelles est attaché le nom de Kharbet el-Hazimeh, passent pour être celles d'une ancienne église, adjacente à un couvent également détruit de fond en comble, d'où vient qu'on les appelle aussi Deir el-Hazimeh. Des colonnes monolithes ont été, dit-on, extraites de là pour être transportées et vendues ailleurs. Trois citernes à moitié

comblées et un pressoir pratiqué dans le roc datent peut-être d'une époque plus reculée que la fondation de ce couvent, qui lui-même est probablement antérieur au moyen âge et semble accuser, par la beauté et la régularité des matériaux avec lesquels il avait été bâti, un travail de l'époque byzantine.

DJOULES.

A six heures quinze minutes, je descends vers le sud de cette colline par un sentier raide et glissant.

A six heures trente minutes, je traverse un oued, et, après une nouvelle montée, suivie d'une courte descente, je gravis vers l'est-sud-est des pentes rocheuses, et bientôt j'arrive à un petit plateau percé de nombreuses citernes; il précède un village appelé Djoules, où j'arrive à six heures quarante minutes. Ce village se compose d'une quarantaine de maisons, habitées par des Druses. Il doit avoir succédé à une localité antique, comme le prouvent les citernes dont j'ai parlé et les pierres de taille qui sont encastrées dans plusieurs habitations modernes ou que l'on exhume toutes les fois que l'on fouille le sol. Une dizaine de palmiers dressent autour de Djoules leurs tiges élancées. Sur un monticule voisin, un oualy est consacré au cheikh A'ly.

KHARBET EL-OUIZIEH.

A sept heures, je me remets en marche vers le sud-sud-est.

A sept heures trente minutes, après avoir franchi un oued, je commence l'ascension d'une colline qui domine la mer de 173 mètres et dont les pentes sont soutenues vers l'ouest à différentes hauteurs par des murs formant autant de terrasses successives. Les terrasses inférieures sont cultivées, mais celles qui environnent le sommet de la colline et ce sommet tout entier sont envahis par un épais fourré de ronces, de lentisques, de chênes verts et de caroubiers. Au milieu de cette végétation sauvage, qui semble avoir pris depuis des siècles

possession du sol, gisent de nombreux amas de pierres de dimension moyenne, provenant de maisons complètement renversées. Des citernes sont également éparses de tous côtés. J'y remarque aussi les vestiges d'un édifice qui paraît avoir eu 30 pas de long sur 15 de large. Il était pavé avec de petits cubes de mosaïque, dont il reste encore des centaines de spécimens sur l'emplacement qu'il occupait. Plusieurs fragments de colonnes brisées et quelques arasements, encore visibles d'un côté, en belles pierres de taille, semblent dater de l'époque byzantine ce monument, qui, à cause de son orientation de l'ouest à l'est, doit être regardé comme une ancienne église.

En redescendant de cette colline vers le sud, on trouve sur les pentes d'une hauteur voisine, séparée de la précédente par une étroite vallée, d'autres ruines considérables. On y remarque d'abord les arasements d'une puissante construction, qui avait été bâtie avec de grandes pierres de taille reposant sans ciment les unes sur les autres, et divisée extérieurement en plusieurs compartiments, dans quelques-uns desquels on distingue de nombreux petits cubes de mosaïque et des tronçons de colonnes mutilées.

En continuant à gravir les flancs de la même colline, à travers des rochers et des broussailles qui hérissent partout le sol, on parvient au sommet, que couronnent les restes d'une petite forteresse aux trois quarts démolie; mais, par les pans de murs encore debout, on voit qu'elle avait été construite avec des blocs réguliers, de dimension moyenne, quelques-uns plus considérables, et que ne reliait entre eux aucun ciment. Plusieurs citernes, actuellement comblées, y avaient été intérieurement creusées dans le roc.

Les flancs méridionaux de cette colline sont soutenus à divers étages par des murs très épais, destinés à servir d'appui à des plates-formes que l'on pouvait cultiver, et aujourd'hui couvertes de chardons et de broussailles.

Tout cet ensemble de ruines porte le nom de Kharbet el-Ouizieh, que les Arabes prononcent pareillement Kharbet Louizieh, par la réunion de l'article avec le nom qui suit. Là s'élevait jadis sur ces deux hauteurs une petite ville divisée en deux quartiers et qui, en-

core debout à l'époque des Croisades, sous la désignation de Hanosie, ne semble pas avoir été occupée par les Musulmans après le départ des Latins, car on n'y observe nul vestige de mosquée, ni d'oualy. Sa destruction doit donc dater de la fin de la domination latine en Palestine.

MORHOR EL-HAMAM.

A dix heures quinze minutes, je suis quelque temps vers l'ouest la vallée qui sépare les deux collines précédentes, et, après avoir dépassé un ancien réservoir en partie creusé dans le roc et en partie bâti, je tourne vers le sud et, à dix heures vingt-cinq minutes, je chemine vers l'est, dans une autre vallée, parallèle à celle que je viens de quitter. Seulement, au lieu d'être pierreuse et peu susceptible de culture, elle paraît très fertile, et s'étend de l'ouest à l'est entre deux chaînes de hauteurs rocheuses, dont les flancs ont été sur certains points exploités comme carrière.

A dix heures quarante-cinq minutes, elle se resserre de plus en plus.

A onze heures, je longe à ma gauche une montagne rocheuse, dans les parois de laquelle plusieurs grandes cavernes ont été jadis taillées par la main de l'homme. Pratiquées en forme d'entonnoirs renversés ou, si l'on aime mieux, de cloches gigantesques, elles sont éclairées chacune, dans leur partie supérieure, par une ouverture circulaire, destinée à y laisser pénétrer l'air et la lumière. Quelques-unes servent actuellement, et depuis longtemps sans doute, d'asile naturel aux pâtres des environs, qui y renferment leurs troupeaux. D'autres sont la retraite d'innombrables colombes et sont remplies d'un épais guano. De là leur nom de *Morhor el-Hamam*, « cavernes des pigeons ».

KOROUN EL-HANAOUEH.

Au sud, à ma droite, se dresse une autre montagne, aux flancs abrupts et inaccessibles sur beaucoup de points. Trois cimes ou cornes la couronnent : elle porte le nom de *Koroun el-Hanaouch*,

« les cornes d'Hanaoueh ». Mon guide m'affirme qu'aucune ruine ne s'y trouve.

RETOUR À KEFR YASIF.

A onze heures vingt minutes, je rebrousse chemin vers l'ouest, dans la même vallée que je viens de parcourir.

A onze heures cinquante-cinq minutes, je passe au pied de la hauteur dont le sommet est occupé par les débris de la forteresse d'El-Ouizieh.

A midi, ma direction est celle de l'ouest-nord-ouest.

A midi vingt minutes, je quitte la vallée où je chemine depuis quelque temps et, traversant vers le nord plusieurs collines, je suis de retour, à midi quarante minutes, au village de Kefr Yasif.

CHAPITRE CINQUANTE-CINQUIÈME.

KHARBET KALANSAOUEH. — KHARBET EL-A'IADHIEH. — DJEBEL OUMM EL-KHAROUB. — DJEDEIDEH. — RETOUR À KEFR YASIF.

KHARBET KALANSAOUEH.

Le 24 août, à cinq heures trente minutes du matin, je quitte de nouveau Kefr Yasif pour prendre la direction de l'ouest.

A cinq heures trente-cinq minutes, je traverse une colline vers le sud-ouest, puis je descends dans la plaine.

A six heures dix minutes, je franchis un petit oued, qui s'appelle en cet endroit Oued er-Rhamik. Presque immédiatement après, je parviens au Kharbet Kalansaoueh, village entièrement détruit, dans la plaine. Il ne subsiste plus sur l'emplacement qu'il occupait, et qui est actuellement envahi soit par des ronces et des chardons, soit par la culture, que des citernes et des puits comblés et beaucoup de menus matériaux épars sur le sol, toutes les pierres un peu considérables ayant été transportées à Saint-Jean-d'Acre.

KHARBET EL-A'IADHIEH.

A six heures seize minutes, je poursuis ma route vers le sud-sud-est, à travers des champs de doura, de coton, de sésame ou de pastèques. Le sol est partout crevassé de profondes et innombrables fissures, dues aux grandes chaleurs de la saison et à la pénétrabilité du terrain, qui est excessivement fertile.

A six heures cinquante minutes, ma direction devient celle de l'est-sud-est.

A six heures cinquante-huit minutes, je gravis vers le sud-sud-

est les pentes orientales du Djebel Tantour, dont j'ai parlé précédemment.

A sept heures dix minutes, je redescends vers le sud par un ravin qui sépare cette colline du Djebel el-A'iadhieh, situé plus à l'est. Cette vallée, très étroite, est appelée Rhallet el-A'rab.

A sept heures quinze minutes, parvenu au bas de cette descente, je suis vers l'est la grande route qui de Saint-Jean-d'Acre va à Safed par la vallée de Medjdel Keroum, vallée, comme je l'ai déjà dit, qui établit une ligne de démarcation toute naturelle entre la haute et la basse Galilée.

A sept heures vingt-cinq minutes, j'arrive aux ruines dites Kharbet el-A'iadhieh. Elles couvrent à droite de la route un faible monticule, tout perforé de nombreuses excavations, à cause des fouilles qu'on y a faites pour en extraire des pierres tirées des fondations de maisons renversées. Là, en effet, s'élevait un village dont il est plusieurs fois question dans les historiens des Croisades. Saladin, ainsi que nous l'avons vu, avait, lors du fameux siège de Saint-Jean-d'Acre par les Croisés en 1189, 1190 et 1191, établi l'un de ses avant-postes auprès d'A'iadhia, dont le nom s'est conservé sans altération jusqu'à nos jours dans les ruines que nous examinons en ce moment. Elles sont maintenant insignifiantes, et il ne subsiste de cette localité qu'un beau puits, construit intérieurement avec des pierres de taille très régulières. Quant au réservoir attenant à ce puits évidemment antique, il a pu être réparé plusieurs fois, mais il a été bâti pareillement, ainsi que les auges qui l'environnent, avec des pierres de taille qui semblent dater de l'antiquité.

Au nord de ce monticule s'élève le Djebel A'iadhieh, dont les flancs calcaires, d'un blanc éclatant comme de la craie, ont été sur certains points exploités comme carrières.

DJEBEL OUMM EL-KHAROUB.

A sept heures quarante minutes, je poursuis ma route vers l'est, puis je franchis vers le nord une gorge étroite qui serpente entre le

Djebel el-A'iadhieh à l'ouest et une autre colline à l'est. On donne à ce ravin le nom de Rhallet ed-Dali.

A huit heures, après une montée presque continue, je chemine sur un plateau parsemé d'oliviers et en partie cultivé en blé. A ma droite, à l'est, s'élève une colline aux flancs rocheux, appelée Djebel Oumm el-Kharoub, sans doute à cause des caroubiers qui la couvraient autrefois. Ils ont actuellement à peu près tous disparu.

Ce n'est pas là la hauteur de Kharouba où, pendant la longue durée du siège de Saint-Jean-d'Acre, Saladin s'est retiré à plusieurs reprises, lorsque les pluies rendaient la plaine marécageuse et impraticable. Il faut chercher cette montagne dans le voisinage de Chefaram, aujourd'hui Chefa-A'mer, village près duquel on trouve effectivement vers le sud une grande colline appelée encore Djebel Kharoubieh ou Kharoubeh, qui est évidemment le Djebel Kharouba des historiens des Croisades.

DJEDEIDEH.

A huit heures dix minutes, je redescends vers le nord; puis, à huit heures vingt-quatre minutes, après une nouvelle montée vers l'ouest-nord-ouest, je fais halte à Djedeideh. Ce village est situé sur une colline dont les pentes sont plantées d'oliviers, de grenadiers et de figuiers. Il renferme approximativement 350 habitants, les trois quarts Musulmans et un quart seulement appartenant à la religion grecque schismatique. Ces derniers n'ont pas d'église, mais le dimanche ils se rendent à El-Mekr, pour y assister à la messe dans la paroisse schismatique de ce village.

Comme Djedeideh ne possède pas de source, mais seulement quelques citernes antiques, qui sont actuellement taries, les femmes de cette localité sont contraintes d'aller jusqu'au puits d'El-A'iadhieh pour avoir de l'eau.

RETOUR À KEFR YASIF.

A neuf heures trente-cinq minutes, je descends de Djedeideh vers le nord-est. De ce côté, les flancs de cette colline sont, en beaucoup d'endroits, hérissés de rochers.

Parvenu au pied de cette hauteur, je suis quelques minutes vers l'ouest une gorge étroite, appelée Khannouk Djedeideh, puis, une fois sorti de ce ravin, je chemine directement vers le nord, et à dix heures quinze minutes, je me repose avec joie sous ma tente, à Kefr Yasif, car la chaleur est tellement forte qu'il m'est impossible ce jour-là d'entreprendre d'autres explorations.

CHAPITRE CINQUANTE-SIXIÈME.

YERKA (HELKATH). — DJETT. — YANOUAH (YANOUAH). — KHARBET EL-KELIL. — KHARBET EL-MOUNI. — ABOU SENAN. — RETOUR À KEFR YASIF.

YERKA (HELKATH).

Le 25 août, à quatre heures quarante-cinq minutes du matin, je prends, vers l'est-sud-est, au sortir de Kefr Yasif, la route de Yerka.

A cinq heures quinze minutes, je commence vers l'est une montée qui devient de plus en plus âpre. Le sentier, raide et glissant, grimpe sur des pentes rocheuses, où croissent néanmoins des herbes odorantes.

A cinq heures cinquante minutes, quelques vieux oliviers se montrent et annoncent l'approche d'un village. Ils sont cultivés avec des figuiers, du tabac et différents légumes, sur plusieurs terrasses successives, en retraite les unes au-dessus des autres, et soutenues par de gros murs, probablement antiques.

A six heures, enfin, je parviens à Yerka, village assis sur le sommet d'une colline qui a 324 mètres d'altitude. Il contient une population de 850 Druses. En parcourant ce village, je remarque que, dans la construction de beaucoup de maisons, on a employé un assez grand nombre de belles pierres de taille d'apparence antique. J'observe aussi çà et là plusieurs fûts de colonnes monolithes brisées, provenant d'un édifice totalement démoli et dont l'emplacement même n'est plus reconnaissable. C'était peut-être une synagogue, à laquelle avait pu succéder une église à l'époque chrétienne. Une centaine de citernes creusées dans le roc, dont une moitié est actuel-

lement hors d'usage et dont l'autre moitié sert encore aux besoins des habitants, révèlent également l'existence, en cet endroit, d'une ancienne localité de quelque importance. Sur le point culminant du village s'élève la maison du cheikh, qui ne manque par d'une certaine élégance. Elle est précédée d'un portique à jour, où l'on monte par un escalier et dont les arcades reposent sur des colonnes.

De là on embrasse du regard une vaste étendue de mer et toute la plaine de Saint-Jean-d'Acre. A l'est des habitations, s'étend un plateau où un grand réservoir antique, en partie construit avec des pierres de dimension moyenne mais régulières, et en partie creusé dans le roc, recueille les eaux pluviales. A côté croissent dans des vergers des abricotiers, des mûriers, des figuiers et du tabac.

Yerka, à cause de son nom et de sa position, a été identifié par quelques critiques avec la ville de *Helkath*, en hébreu חֶלְקַת, en grec Ἐξελκέθ et Χελκάθ, en latin *Halcath* et *Helcath*, mentionnée dans le livre de Josué comme étant sur les frontières de la tribu d'Aser :

24. Ceciditque sors quinta tribui filiorum Aser per cognationes suas :
25. Fuitque terminus eorum Halcath, et Chali, et Beten, et Axaph [1].

Cette ville fut assignée avec les villages de sa banlieue aux Lévites descendants de Gerson :

30. De tribu autem Aser, Masal, et Abdon,
31. Et Helcath, et Rohob, cum suburbanis suis, civitates quatuor [2].

Cette identification, sans être certaine, n'est pas néanmoins sans offrir quelque vraisemblance. D'abord, entre Helkath et Yerka la différence consiste principalement dans le changement de la première lettre, le *kheth* hébraïque étant remplacé par l'*ia* des Arabes; car ensuite *Elkath* devient très facilement *Erka*, et des transformations analogues se retrouvent dans le passage de plusieurs autres noms de localités de l'hébreu à l'arabe. En outre, le village qui nous occupe en ce moment doit avoir fait partie du territoire de la tribu d'Aser.

[1] *Josué*, c. XIX, v. 24 et 25. — [2] *Ibid.* c. XXI, v. 30 et 31.

DJETT.

A six heures quarante minutes, je descends vers le nord-est par des pentes extrêmement rapides dans l'Oued Medjnouni, puis je gravis vers le nord par un sentier des plus raides les flancs rocheux d'une colline escarpée, sur le plateau de laquelle je parviens à sept heures vingt minutes. Je chemine quelque temps sur ce plateau dans la direction de l'est, ayant à ma gauche un ravin très profond, dont les bords supérieurs sont hérissés de roches grisâtres de l'aspect le plus sévère.

A sept heures trente-cinq minutes, je descends, non sans peine, vers le nord-nord-est, par un sentier pratiqué en escalier et très glissant, au fond de ce ravin, où serpente l'Oued Djett. Après l'avoir franchi, je monte vers le nord-ouest, à travers des plantations de vieux oliviers, au village du même nom. J'y arrive à sept heures cinquante minutes.

Ce village, habité par 150 Druses, occupe le sommet d'une colline isolée dont l'altitude est de 375 mètres au-dessus de la mer, et dont les pentes, cultivées en terrasses et soutenues par de gros murs, sont plantées de figuiers, d'oliviers et de tabac. Il a succédé lui-même à une ancienne bourgade, dont il subsiste encore de nombreuses citernes, un réservoir construit et de nombreuses pierres de taille, disposées en rond autour des aires ou encastrées dans des maisons grossièrement bâties et de date plus ou moins récente.

Quant au nom antique de cette localité, il doit avoir été très probablement celui de Gath, Geth ou Gittah, donné à plusieurs villes de la Palestine, et que reproduit la dénomination arabe de Djett.

YANOUAH (YANOUAH).

A huit heures quinze minutes, je descends vers le nord-est dans une vallée plantée de beaux oliviers, et, après avoir traversé l'oued

qui la sillonne, je commence vers le nord, puis vers le nord-est, une nouvelle ascension des plus pénibles.

A huit heures cinquante-sept minutes, je fais halte à Yanouah.

Ce village, habité par des Druses, occupe un plateau élevé de 549 mètres au-dessus de la mer. Il est divisé en deux quartiers, que sépare un grand et profond réservoir creusé dans le roc et de forme demi-circulaire; la partie supérieure seule en est bâtie. De nombreuses citernes, également pratiquées dans le roc, et beaucoup de pierres de taille éparses sur le sol, environnant des aires ou employées comme matériaux de construction dans les maisons des habitants, indiquent que nous sommes là sur l'emplacement d'une petite ville antique, dont le nom s'est conservé fidèlement et sans la moindre altération dans celui de Yanouah.

Nous voyons dans le livre IV des Rois que, au nombre des places conquises dans le nord de la Palestine par Theglathphalasar, se trouvait une ville appelée en hébreu יָנוֹחַ, *Yanouah*, en grec Ἀνιώχ et Ἰανώχ, et en latin *Janoe* :

In diebus Phacee, regis Israel, venit Theglathphalasar, rex Assur, et cepit Aion, et Abel-Domum, Maacha et Janoe, et Cedes, et Asor, et Galaad, et Galilæam, et universam terram Nephthali : et transtulit eos in Assyrios[1].

L'Yanouah dont il est question ici, dans la Vulgate Janoe, n'est peut-être pas le village où nous sommes en ce moment; car, si l'on considère les autres villes avec lesquelles elle est mentionnée, elle semble avoir été située plus au nord; mais il n'en est pas moins vrai que ce village, portant un nom complètement identique à celui de cette cité, a dû succéder à une ville ainsi appelée.

KHARBET EL-KELIL.

A dix heures trente-cinq minutes, je redescends vers l'ouest à travers une suite de jardins cultivés d'étage en étage et soutenus

[1] *Rois*, l. IV, c. xv, v. 29.

par d'énormes murs d'appui. Ils sont plantés de vignes, d'oliviers, de figuiers, de grenadiers et, çà et là, de noyers, au milieu desquels s'élèvent quelques palmiers.

Au delà de cette zone de vergers, les pentes de la montagne continuent à former plus bas d'autres terrasses successives, où croissent confusément des chênes verts, des térébinthes, des arbousiers et des lentisques.

A onze heures trente-cinq minutes, je m'arrête de nouveau pour examiner des ruines considérables, appelées Kharbet el-Kelil. Elles couvrent la déclivité et le sommet d'une colline dont le point culminant n'atteint plus que 154 mètres au-dessus de la mer. On distingue encore les arasements et même les assises inférieures d'un assez grand nombre de petites maisons, n'ayant eu, pour la plupart, qu'une seule pièce et un rez-de-chaussée, mais bâties toutes avec des pierres de taille régulières servant de parement à un blocage intérieur. Une trentaine d'entre elles au moins renferment au dedans de leur étroite enceinte une citerne creusée dans le roc et aujourd'hui à moitié comblée. Plusieurs fûts de colonnes déplacés et brisés et des centaines de petits cubes de mosaïque épars sur le sol proviennent d'un édifice actuellement rasé et sur l'emplacement duquel la charrue a souvent passé. Ailleurs, là où les ruines sont plus compactes et où la culture n'est pas possible, des térébinthes, des caroubiers, des lentisques et des chênes verts se sont fait jour à travers les interstices des pierres et projettent leurs rameaux verdoyants au-dessus de ces débris confus. J'ignore comment s'appelait dans l'antiquité cette petite ville. Au moyen âge, dans tous les cas, elle portait le même nom que de nos jours.

KHARBET EL-MOUNI.

A midi quarante-cinq minutes, je me remets en marche vers l'ouest en longeant à ma droite l'Oued Kelil, dont le lit desséché est bordé et même rempli de belles touffes d'agnus-castus.

A midi cinquante-huit minutes, je jette un coup d'œil au sud

de cet oued sur d'autres ruines, appelées Kharbet el-Mouni. Elles jonchent le plateau inégal d'une colline un peu plus basse que celle de Kelil. Là, au milieu d'un fourré de chardons, de ronces, de chênes verts et de lentisques, on heurte les débris d'un ancien village bouleversé de fond en comble, et dont il ne subsiste plus que des citernes en partie comblées et de nombreux matériaux, mais informes, de toutes grandeurs et à peine équarris, restes d'habitations renversées.

Quelques cubes de mosaïque que je rencontre sur une plateforme inférieure, maintenant cultivée, sont les vestiges d'un édifice sans doute mieux construit, mais complètement effacé du sol.

ABOU SENAN.

A une heure vingt minutes, je prends la direction du sud, et, après avoir franchi, à une heure vingt-sept minutes, l'Oued Djett, je monte vers le sud-sud-ouest, pour redescendre ensuite dans la même direction.

A une heure quarante-deux minutes, je gravis, au delà d'un autre ravin, les pentes d'une colline, non loin d'un oualy consacré à Neby Zakaria, et, à une heure cinquante-quatre minutes, je parviens au village d'Abou Senan. Il est composé de 400 habitants au moins, parmi lesquels 260 sont Druses et 140 Grecs schismatiques. Ceux-ci ont une église nouvellement reconstruite. La maison du cheikh, située sur le point culminant de la colline, est de date récente et relativement assez bien bâtie. Précédée d'un vestibule à jour dont les arcades s'appuient sur de petites colonnes, elle domine non seulement le village, mais encore tous les environs. Abou Senan a dû succéder à une bourgade antique, comme le prouvent de nombreuses citernes pratiquées dans le roc et une quantité considérable de pierres de taille trouvées sur place et employées pour des bâtisses modernes. Au moyen âge, cette localité s'appelait Busenen. Son nom primitif m'est inconnu.

RETOUR À KEFR YASIF.

A deux heures dix minutes, je redescends vers l'ouest à travers des jardins plantés d'oliviers et de figuiers.

A deux heures quinze minutes, je chemine vers le sud-sud-ouest dans une vallée couverte de vieux oliviers, et, à deux heures vingt-cinq minutes, je fais halte enfin à Kefr Yasif.

CHAPITRE CINQUANTE-SEPTIÈME.

A'MKA (BETH HA-E'MEK). — KHARBET AMBELIEH. — KALA'T DJEDDIN. RETOUR À KEFR YASIF.

A'MKA (BETH HA-E'MEK).

Le 26 août, à cinq heures dix minutes du matin, avant de quitter définitivement mon campement de Kefr Yasif, j'entreprends une dernière tournée dans les environs de ce village, et, me dirigeant vers le nord, j'atteins à cinq heures trente-cinq minutes les premiers jardins de A'mka. Plantés de figuiers et d'oliviers, ils sont séparés entre eux par des haies de gigantesques cactus et couvrent les pentes d'une colline isolée, que couronne le petit village de ce nom, dont la population est entièrement musulmane. Il renferme beaucoup de citernes creusées dans le roc. On y voit aussi l'emplacement d'un ancien édifice qui passe pour avoir été une église, ce que semble confirmer son orientation de l'ouest à l'est. Plusieurs colonnes et un grand nombre de belles pierres de taille ont été extraites de là.

A'mka reproduit exactement le nom d'une des villes mentionnées dans la Bible comme étant sur les limites de la tribu d'Aser, et appelée en hébreu *Beth E'mek* ou *Beth ha-E'mek*, בֵּית הָעֵמֶק, en grec Βαιθμέ et Βηθαεμέκ, en latin *Bethemec*.

Ac revertitur (terminus) contra orientem Bethdagon; et pertransit usque Zabulon et vallem Jephthael contra aquilonem in Bethemec et Nihiel. Egrediturque ad lævam Gabul[1].

[1] *Josué*, c. XIX, v. 27.

KHARBET AMBELIEH.

A six heures, je descends de A'mka vers le nord, et, après avoir traversé l'Oued Kelil, le même qui, plus à l'est, prend le nom de Djeddin, je me dirige vers le nord-est, au milieu de belles plantations d'oliviers.

A six heures quinze minutes, je gravis vers l'est-nord-est, par un sentier très glissant, les pentes rocheuses d'une montagne dont j'atteins le sommet inférieur à six heures quarante minutes. Là, sur les bords extrêmes de cette hauteur, je remarque un amas confus de gros blocs assez mal équarris, une citerne bouchée et un caveau creusé dans le roc, que cachent en partie d'épaisses broussailles. Ces ruines, très peu étendues, portent le nom de Kharbet Ambelieh, que d'autres prononcent Meblieh. Peut-être sont-elles les restes d'un simple fortin destiné à défendre de ce côté les approches de la montagne.

KALA'T DJEDDIN.

A sept heures dix minutes, je chemine péniblement vers l'est sur le plateau, où je suis parvenu à travers un fourré de chênes verts, de lentisques, de térébinthes et de caroubiers. L'étroit et âpre sentier qu'il me faut suivre a été pratiqué sur une surface toute hérissée de rochers.

A huit heures, après une montée presque non interrompue, mais peu sensible, je fais halte à Kala't Djeddin.

Ce vaste château, aujourd'hui tombant en ruine, et habité seulement par quelques pâtres d'aspect farouche, qui s'y retirent le soir avec leurs troupeaux, occupe sur les bords de l'Oued Djeddin, dont les berges en cet endroit sont profondes et abruptes, l'un des points culminants de la montagne que je viens de parcourir. Il passe pour avoir été réparé par Dhaher el-A'mer, qui aurait relevé les ruines d'une ancienne forteresse ayant appartenu jadis à l'ordre

Teutonique, et déjà détruite à l'époque du moine Burchard, qui la place à quatre lieues d'Acre et la mentionne sous le nom de Judin :

Tercia divisio procedit ab Accon contra vulturnum. Et in hac ab Accon ad quatuor leucas est castellum Judin dictum, in montanis Saron, quod fuit domus Theutonice, sed modo est destructum[1].

Le Kala't Djeddin se trouve effectivement à quatre heures de marche de Saint-Jean-d'Acre, ce qui répond à la distance de quatre lieues qui, d'après Burchard, séparait cette ville du « castellum Judin ». En outre, entre les noms Judin et Djeddin la ressemblance est frappante.

Par les mots *in montanis Saron,* Burchard entend ici le massif montagneux qui, au nord et au nord-est, borne la plaine de Saint-Jean-d'Acre, car dans un autre passage de son écrit nous lisons :

Inde (ab Accon) contra aquilonem ad quatuor leucas est casale Lamperti, juxta mare, vineis similiter et jardinis et aquis fluminalibus habundans, sub monte Saron constitutum[2].

Par conséquent, nous devons chercher le « castellum Judin » au milieu de cet ensemble de montagnes, soit au nord, soit au nord-est de Saint-Jean-d'Acre, et non point au sud-est de cette ville, comme cela paraîtrait résulter, au premier abord, des mots *contra vulturnum,* « vers le sud-est », qui commencent le paragraphe où il est question de ce château.

Quoi qu'il en soit, le Kala't Djeddin produit encore par ses débris gigantesques un effet imposant, sur le sommet où il s'élève à 400 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il a été construit avec des pierres régulières de moyenne dimension ; les assises inférieures seules sont en blocs plus considérables. Deux grandes tours carrées, découronnées de leur étage supérieur, sont encore aux trois quarts debout et renferment intérieurement plusieurs salles, actuellement très dégradées; les escaliers qui y conduisent

[1] Burchard, *Descriptio Terræ sanctæ*, c. IV. — [2] *Id. ibid.*, c. II.

ont été à dessein privés d'une partie de leurs degrés, pour en rendre l'accès plus difficile. En dessous règnent des magasins et des écuries, dont les voûtes reposent sur plusieurs rangées d'arcades. Des citernes creusées dans le roc s'étendent sous une cour pavée. Du haut des tours de son château, le cheikh Dhaher pouvait apercevoir un grand nombre des villages qui étaient soumis à sa juridiction ; il pouvait aussi braver de là, comme d'un asile inexpugnable, les menaces et l'autorité de la Porte.

Au bas et auprès du château, une seconde enceinte, flanquée de petites tours demi-circulaires, contient intérieurement les vestiges de nombreuses maisons démolies, des citernes et des broussailles, qui croissent partout au milieu des décombres.

Au nord et à l'est, des jardins depuis longtemps abandonnés sont de même envahis par des ronces et par des arbustes sauvages, qui enlacent et étouffent des figuiers, des grenadiers et des oliviers. Dans l'un de ces vergers, que la main de l'homme ne cultive plus, on observe un assez grand réservoir polygonal, en partie creusé dans le roc, et en partie bâti.

RETOUR À KEFR YASIF.

A dix heures, je quitte ces ruines pour reprendre le chemin de Kefr Yasif. Je côtoie d'abord vers l'ouest l'Oued Djeddin, qui s'enfonce béant à ma gauche ; puis, à dix heures vingt-cinq minutes, je descends vers le sud-ouest les berges septentrionales de cet oued. Le sentier que je suis est une sorte de long escalier taillé dans le roc en lacet et dont la plupart des degrés sont usés. Aussi, mon cheval, que je retiens fortement par la bride, y trébuche-t-il à chaque pas. Avec d'autres chevaux que ceux du pays, une pareille descente serait impossible.

A dix heures quarante-deux minutes, j'atteins enfin, non sans une certaine joie, le fond de ce ravin, où je chemine vers l'ouest-sud-ouest, à travers de belles touffes d'agnus-castus.

A dix heures cinquante minutes, je laisse à ma gauche la col-

line du Kharbet Kelil. A partir de ce point, l'Oued Djeddin change son nom en celui d'Oued Kelil.

A onze heures, je prends la direction du sud, puis du sud-ouest, et à onze heures cinquante minutes, je traverse les jardins de Kefr Yasif, pour faire, bientôt après, halte à côté de ma tente.

CHAPITRE CINQUANTE-HUITIÈME.

KHARBET MIMAS. — KOUIEKAT. — CHEIKH DANNOUN. — CHEIKH DAOUD. EL-RHABSIEH. — EL-KAHOUEH. — ET-TELL. — EL-KABREH.

KHARBET MIMAS.

Le 27 août, à cinq heures vingt-cinq minutes du matin, je traverse, au sortir de Kefr Yasif, dans la direction de l'ouest, puis du nord-ouest, une plaine couverte de magnifiques oliviers.

A cinq heures quarante minutes, j'arrive au Tell Mimas, colline dont les pentes, qui s'élèvent doucement par étages successifs, et le sommet oblong sont actuellement livrés à la culture. De belles plantations de figuiers et d'oliviers y prospèrent merveilleusement. Elle servait néanmoins autrefois d'assiette à une bourgade dont les maisons ont été comme déracinées jusque dans leurs fondations, et dont il ne subsiste plus que d'innombrables tessons de poterie épars et de menus matériaux confusément entassés, de manière à former de petits murs de séparation entre des propriétés différentes. A ces ruines, de plus en plus indistinctes, et qui disparaissent de jour en jour sous la végétation puissante qui a pris possession du sol, est resté attaché le nom de Kharbet Mimas, nom qui s'est transmis jusqu'à notre époque depuis le moyen âge et qui remonte probablement à l'antiquité elle-même. Toujours est-il qu'au temps des Croisades, un village ainsi appelé existait dans la banlieue de Saint-Jean-d'Acre, et doit être identifié avec les ruines dont il est question en ce moment.

Au bas et à l'ouest de la colline est un ancien puits, près duquel j'aperçois une belle cuve antique circulaire, destinée à servir d'abreuvoir aux animaux, un tronçon de colonne et un chapiteau mutilé.

KOUIEKAT.

A six heures cinq minutes, je poursuis ma route vers le nord-ouest.

A six heures quinze minutes, je parviens à Kouiekat, petit village musulman, situé sur une colline dont les flancs sont revêtus d'une roche calcaire très blanche et très friable. De là est dérivé sans doute le nom de *Casal Blanc*, que ce village portait parmi les Francs à l'époque des Croisades. Il est environné de jardins plantés de figuiers et d'oliviers.

Au pied de ce monticule est un puits probablement antique, car il est bâti intérieurement avec des pierres de taille très régulièrement agencées entre elles. A côté, une grande cuve, creusée dans un bloc gigantesque, est peut-être un ancien baptistère, qui sert d'auge actuellement.

A l'ouest et à une faible distance du village, une autre colline, dont le plateau est couvert de figuiers, montre également des flancs calcaires qui ont la blancheur de la craie.

CHEIKH DANNOUN.

A six heures vingt minutes, je me remets en marche vers le nord.

A six heures quarante minutes, après avoir franchi l'Oued Kelil, je gravis les pentes rocheuses de la colline sur laquelle est situé le hameau de Cheikh Dannoun. Il consiste en un petit nombre d'habitations groupées autour d'un oualy consacré au santon ainsi appelé. Des bouquets de vieux oliviers, de figuiers et de caroubiers les avoisinent. Plusieurs citernes pratiquées dans le roc prouvent que ce hameau a succédé à un village antique, dont le nom s'est perdu, à moins qu'il ne se soit conservé dans celui de Dannoun, donné au cheikh qui y est vénéré.

CHEIKH DAOUD.

A six heures cinquante minutes, je continue à monter vers le nord, et, à sept heures, j'arrive à Cheikh Daoud, petit village d'une quinzaine d'habitations, dont l'une, beaucoup plus considérable et mieux bâtie que les autres, servait autrefois de résidence à un cheikh puissant; elle commence à tomber en ruine. Un oualy surmonté de deux coupoles, l'une plus grande et l'autre moindre, renferme la dépouille du santon qui a communiqué son nom à cette localité. Celle-ci doit avoir remplacé également un village antique, dont il ne subsiste plus que des citernes creusées dans le roc.

EL-RHABSIEH.

A sept heures dix minutes, je redescends vers l'ouest, puis vers le nord-ouest. Le sentier que je suis a été taillé à travers des rochers qui ont été jadis exploités comme carrière; il est bordé de vieux oliviers et de plantations de tabac.

A sept heures dix-sept minutes, je franchis un vallon parsemé d'oliviers, et aussitôt après je commence une montée nouvelle au milieu de plantations de figuiers, de grenadiers et d'oliviers.

A sept heures vingt-deux minutes, j'atteins El-Rhabsieh, village situé à 109 mètres au-dessus de la mer. Il contient une centaine de Musulmans. On y remarque une mosquée, qui date seulement d'Aly Pacha, père d'Abdallah Pacha. Elle paraît avoir été bâtie en partie avec des matériaux antiques assez réguliers et trouvés sur place. Dans la cour qui la précède s'élèvent plusieurs beaux cyprès, hauts comme nos peupliers. Des terrasses de cet édifice, on jouit d'une vue très étendue sur la plaine et sur la mer. Parmi les maisons du village, il en est une, actuellement à moitié renversée, qui ne manquait pas d'une certaine élégance, au dire des vieillards de l'endroit, et comme le prouvent quelques restes de son ancienne magnificence. Des citernes creusées dans le roc, non moins

que les pierres de taille dont j'ai parlé, et quelques tronçons mutilés de colonnes attestent qu'El-Rhabsieh, que l'on prononce également El-Ghabsieh, occupe l'emplacement d'une localité antique dont on ignore le nom primitif; à l'époque des Croisades, on l'appelait La Gabasie.

EL-KAHOUEH.

A sept heures quarante-deux minutes, je descends vers le nord-ouest et, au bout de dix minutes de marche tout au plus, je traverse El-Kahoueh, village de 120 habitants, tous Musulmans. Les maisons sont pour la plupart très mal bâties; mais alentour croissent, dans de fertiles vergers arrosés par des ruisseaux intarissables, des orangers, des citronniers, des grenadiers, des figuiers, des abricotiers et çà et là quelques gigantesques noyers.

ET-TELL.

A 600 mètres environ plus à l'ouest, s'élève le village d'Et-Tell; son nom indique qu'il est situé sur une colline. Il se compose d'une trentaine de petites maisons, construites les unes en pisé, les autres en pierre, et dont plusieurs sont abandonnées et tombent en ruine. Au bas du village s'étendent de frais et verdoyants jardins, où l'eau coule et murmure sans cesse en de nombreuses rigoles, et où de hauts peupliers et de grands noyers, qui rappellent notre Europe, se mêlent aux arbres plus spécialement propres à la Palestine.

Près de là est un moulin dont les meules sont mises en mouvement par l'eau tombant d'un bassin supérieur, où est emmagasinée une source très abondante, comme dans les puits de Ras el-A'ïn. Cette eau forme ensuite, au sortir du moulin, un ruisseau qui va fertiliser les vergers dont je viens de parler. L'espèce de puits élevé et très large qui la recueille d'abord, et d'où elle s'échappe sans interruption par une ouverture pratiquée à dessein dans les rebords du réservoir, atteste par l'appareil extérieur des pierres un remaniement moderne; mais, dans sa construction première, il doit être

antique, car il est difficile de croire que les anciens aient négligé de tirer tout le parti possible d'une source aussi importante.

EL-KABREH.

A huit heures vingt minutes, je poursuis ma route vers le nord-est.

A huit heures trente minutes, je passe auprès d'une autre source, appelée Neba' Faouara. Recueillie autrefois dans un bassin dont les arasements sont seuls visibles, elle s'écoule en un ruisseau considérable, qui arrose plusieurs jardins. D'énormes figuiers y prouvent par leur développement extraordinaire la fécondité du sol où ils poussent.

Un peu plus loin, je longe une suite d'arcades entièrement tapissées de hautes herbes et de broussailles, qui font partie de l'aqueduc d'El-Kabreh. Le terrain se relevant ensuite, le canal que supportent ces arcades est à fleur du sol, puis même disparaît tout à fait, pour reparaître de nouveau, selon les différents niveaux des champs qu'il traverse. On est en train d'y pratiquer des réparations devenues urgentes.

A huit heures cinquante-cinq minutes, je fais halte à El-Kabreh.

Ce village, habité par des Musulmans, est dans une position très avantageuse, grâce aux sources précieuses qu'il possède et qui, de tout temps, ont dû déterminer en cet endroit la fondation d'un groupe plus ou moins considérable d'habitations. Le nom même de Kabreh indique qu'autrefois il devait s'appeler Gabara, nom donné par Josèphe à une autre localité de la Galilée dont j'ai déjà parlé, et aux ruines de laquelle est restée attachée la désignation de Kharbet Kabreh. A l'époque des Croisades, il y avait ici un casal du nom de Cabra.

En parcourant le village, je m'aperçois que beaucoup de maisons ont été bâties en partie avec de beaux matériaux qui semblent antiques. Quelques-unes passent pour avoir plusieurs siècles de date. Elles sont construites avec des pierres de taille mêlées à de simples

moellons, le tout parfaitement jointoyé au moyen de petites éclats de pierre, de manière à boucher tous les vides et à faire un ensemble compact et bien agencé. L'emplacement d'une ancienne église, aujourd'hui complètement détruite, est encore, jusqu'à un certain point, reconnaissable. On a tiré de là plusieurs fûts de colonnes, qui ont été transportés ailleurs, et beaucoup de pierres régulièrement taillées et de dimension moyenne. En dehors du village, les ruines de nombreuses maisons prouvent qu'autrefois il était bien plus peuplé que maintenant.

Kabreh renferme deux sources très abondantes. L'une s'amasse dans un réservoir analogue à celui d'Et-Tell, et de là, par une ouverture ménagée exprès, l'eau déborde sans cesse en cascade pour faire tourner plusieurs moulins et arroser des jardins. La seconde source jaillit du fond d'une espèce de caveau voûté, dans lequel on descend par plusieurs degrés, et elle alimente l'aqueduc qui, tantôt souterrain, tantôt à fleur du sol, tantôt porté sur des arcades, fournit d'eau la ville de Saint-Jean-d'Acre. Reconstruit par Djezzar Pacha à la fin du siècle dernier, cet aqueduc a succédé à un autre beaucoup plus ancien, dont on voit encore çà et là quelques restes.

Indépendamment de ces deux sources, une troisième, peu éloignée, appelée A'ïn Dja'toun, et également très importante, féconde par divers canaux de dérivation le territoire de Kabreh, dont la fertilité est proverbiale, à cause de cette irrigation incessante. Les légumes et les arbres fruitiers les plus divers abondent dans les jardins qui environnent le village, et sur certains points les canaux qui les sillonnent sont bordés de saules, de peupliers et de mélias, qui contribuent singulièrement à rendre le paysage encore plus gracieux.

CHAPITRE CINQUANTE-NEUVIÈME.

KHARBET HAMSIN. — KHARBET A'BDEH (A'BDON). — KHARBET SOUEDJIREH. KHARBET BOUBARIEH. — KABOU EL-MENAOUAT. — RETOUR À KABREH.

KHARBET HAMSIN.

Le 28 août, laissant ma tente à El-Kabreh, je pars, à quatre heures quarante-cinq minutes du matin, dans la direction de l'ouest, et, au sortir du village, je longe quelques instants, à ma droite, une âpre colline, haute d'environ 100 mètres et dont les flancs rocheux et dépourvus de végétation contrastent par leur nudité avec l'aspect riant des jardins d'El-Kabreh.

A cinq heures, je chemine vers le nord dans la plaine et, dix minutes plus loin, je traverse l'Oued Sa'alik; il est à sec en ce moment.

A cinq heures vingt minutes, je franchis un petit canal dérivé de l'Oued Koureïn et, bientôt après, cet oued lui-même. L'eau qui coule dans son lit est fraîche, abondante et d'une légèreté extrême. On la dit l'une des meilleures de la Palestine pour la santé.

Au delà, vers le nord, s'élève une jolie colline, au bas de laquelle on distingue les traces d'un beau mur d'enceinte en pierres de taille; les arasements en sont visibles l'espace d'une cinquantaine de pas; puis les broussailles ou des amas de terre les dérobent à la vue. En gravissant les pentes méridionales de la colline, au milieu de plantations de figuiers ou de fourrés de plantes épineuses qui croissent maintenant sur différentes terrasses successives que soutiennent des murs d'appui, on foule partout d'innombrables tessons de poterie et les traces de maisons renversées. Des amas de pierres provenant de constructions détruites jonchent le sol. Les fondations d'un édifice orné jadis de colonnes et pavé en mosaïque, comme l'attestent plu-

sieurs tronçons de fûts brisés et quelques petits cubes épars sur l'emplacement qu'il occupait, sont également reconnaissables. Était-ce une église? La chose est possible, car, autant qu'il est permis d'en juger d'après le peu qui subsiste de ce monument, il paraît avoir été orienté de l'ouest à l'est. Les pentes occidentales de la colline sont également parsemées de décombres. On y observe de même les débris d'un puissant mur d'enceinte. Mais ce qui, sur cette éminence, attire tout d'abord l'attention et frappe de loin les regards, c'est, vers le point culminant de la petite ville qui s'élevait jadis en cet endroit, une grande colonne encore debout, formée de onze tambours cylindriques superposés, ayant chacun 1 mètre de diamètre et 65 centimètres de hauteur moyenne. Ces différents tambours ont subi de nombreuses mutilations, principalement vers le nord; de ce côté, ils sont sillonnés du haut en bas par une sorte de rainure longitudinale, pratiquée évidemment à dessein par ceux qui ont construit la colonne. Découronnée actuellement de son chapiteau et des autres ornements qui pouvaient la surmonter, elle est assise sur un piédestal haut de $2^{m},25$ sur une largeur de $2^{m},50$, et dont elle n'occupe plus maintenant le milieu. Les douze blocs, actuellement très mutilés et en partie déplacés, qui composent les trois assises de ce piédestal reposent à leur tour au centre d'une plate-forme longue de 39 mètres et large de 10, à laquelle on montait, du côté du sud, par quelques gradins. Sur cette plate-forme, aujourd'hui envahie par des broussailles, gisent plusieurs tas de pierres de taille et quelques fûts de colonnes monolithes de différents diamètres. Voilà tout ce qui subsiste de ce monument, qui, à lui seul, prouve l'importance de cette ancienne localité, désignée de nos jours sous le nom de Kharbet Hamsin. M. Guillaume Rey place en cet endroit le casal Imbert ou Lambert de l'époque des Croisades [1].

KHARBET A'BDEH (A'BDON).

A sept heures dix minutes, descendu de la hauteur de Hamsin,

[1] *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, année 1867, p. 108 et 109.

je me dirige vers l'est, et, à sept heures vingt minutes, je commence à gravir les premières pentes d'une autre colline; elles sont d'abord rocheuses et hérissées de broussailles, puis, après avoir traversé un fourré de lentisques, de chênes verts, de térébinthes et d'arbousiers, on franchit successivement plusieurs terrasses circulaires qui font le tour de la colline, et qui sont actuellement cultivées en blé. Enfin, on parvient sur un plateau dont le point culminant est de 150 mètres au-dessus de la mer et d'où l'on jouit d'une vue très étendue sur toute la plaine de Saint-Jean-d'Acre. On y remarque les restes d'une enceinte longue de 50 pas sur 46 de large. Bâtie avec des blocs antiques trouvés sans doute sur place, elle ne paraît pas remonter elle-même au delà du moyen âge, et semble avoir été rapidement construite, à une époque de guerre, dans un but de défense. Divisée intérieurement en plusieurs compartiments, elle présente vers l'angle nord-est les restes d'une petite chapelle, car là une chambre tournée de l'ouest à l'est se termine de ce côté en abside. Au delà de cette enceinte, que les chardons et les broussailles ont envahie, croissent de vieux figuiers, des caroubiers et des térébinthes.

Le nom de A'bdeh donné aux ruines qui couvrent cette colline suggère naturellement à l'esprit celui d'une ville de la tribu d'Aser, appelée en hébreu עַבְדּוֹן, en grec Ἀϐδών, en latin *Abdon*. Elle avait été concédée aux Lévites de la famille de Gerson :

30. De tribu autem Aser, Masal et Abdon[1].

Comme nous sommes sur le territoire de la tribu d'Aser, l'identification de la colline de A'bdeh avec le site de A'bdon paraît très probable, pour ne pas dire certaine. Sans doute, les ruines de A'bdeh sont actuellement très peu étendues, mais la colline sur le sommet de laquelle elles sont situées a été évidemment disposée jadis par la main de l'homme pour servir d'assiette à une petite ville, comme le témoigne la régularité des grandes terrasses circulaires,

[1] *Josué*, c. XXI, v. 30.

en retraite les unes sur les autres, qui l'environnent. En outre, entourée de plusieurs côtés par des ravins plus ou moins profonds, et notamment vers le sud par l'Oued Koureïn, dont les eaux limpides et abondantes avaient dû, dès les temps les plus reculés, fixer sur les hauteurs qui le bordent différents groupes d'habitants, la belle et avantageuse éminence dont il s'agit en ce moment n'a pu être négligée par les anciens; car, d'une défense facile, elle pouvait, de plus, être aisément approvisionnée d'eau. Il est donc à croire que les pierres antiques dont j'ai signalé la présence au milieu des débris des constructions plus modernes de A'bdeh ne sont pas les seules que l'on trouverait en ce lieu, si l'on y pratiquait des fouilles. Et quand même le sommet et les diverses plates-formes successives de la colline ne recéleraient plus sous leur surface, que les broussailles ou la culture ont envahie, les vestiges d'une localité antique, il ne faudrait nullement en conclure qu'une position aussi favorable soit restée jadis inoccupée, mais seulement que la ville ou la bourgade qui s'élevait en cet endroit a été comme effacée du sol, comme tant d'autres en Palestine, dont les matériaux ont été transportés ailleurs.

KHARBET SOUEDJIREH.

A huit heures vingt minutes, je redescends, vers l'ouest, du Kharbet A'bdeh.

A huit heures trente minutes, je tourne vers le sud et, après avoir franchi l'Oued el-Koureïn et un canal qui en dérive, je gravis les pentes septentrionales d'une colline qui, de l'autre côté du ravin où coule ce torrent, fait face à la précédente. Les flancs en sont revêtus d'énormes rochers, semblables à des gradins gigantesques, qui ont été jadis exploités comme carrière. De gros blocs détachés par la main de l'homme, et qui ont roulé jusqu'au bas de la colline, attendent depuis des siècles qu'on les emporte ou qu'on les débite en moellons. Plusieurs cavernes ont été également creusées sur ces pentes. Celles-ci deviennent ensuite moins raides et moins rocheuses, et elles forment différentes terrasses en retraite les unes

sur les autres, qui sont en partie cultivées en blé et en partie couvertes de lentisques, d'arbousiers, de chênes verts et d'acacias mimosas.

Sur le plateau supérieur, j'examine d'abord les restes d'une petite enceinte mesurant 30 pas de long du nord au sud sur 20 de large. Divisée intérieurement en divers compartiments, dans l'un desquels une colonne est enfoncée dans le sol, elle paraît avoir eu une destination militaire. On reconnaît facilement qu'elle a été construite avec des matériaux antiques, parmi lesquels quelques-uns sont de grandes dimensions; mais ils semblent avoir été assemblés à la hâte. Des éclats de pierre remplissent les interstices des joints. Deux portes cintrées sont encore debout.

Deux autres enceintes analogues et offrant les mêmes caractères de construction attirent ensuite mon attention. Non loin de l'une d'entre elles, je remarque les débris d'une grande mosaïque, mesurant 30 pas de long du nord au sud sur une largeur qui varie entre 8 et 9 pas; elle consiste en petits cubes blancs, agencés solidement entre eux et formant probablement le pavé d'un édifice antique complètement rasé, ou peut-être celui de la cour d'un monument.

A ces ruines et à d'autres encore, au milieu desquelles de vieux oliviers ont pris racine et se sont développés, les indigènes donnent le nom de Kharbet Souedjireh. Quelques citernes creusées dans le roc sont éparses çà et là. En redescendant vers l'ouest, j'observe près d'un bouquet de figuiers les vestiges d'une seconde mosaïque, qui ornait jadis un petit édifice bâti en belles pierres de taille et aux trois quarts démoli; à côté est un caveau pratiqué dans le roc.

KHARBET BOUBARIEH.

A dix heures quinze minutes, je continue à descendre vers l'ouest les pentes de la même colline; elles sont couvertes soit de figuiers, soit de broussailles.

A dix heures vingt minutes, parvenu sur un second plateau, que domine à l'est celui de Souedjireh, j'y trouve les restes d'une puis-

sante construction en pierres de taille d'apparence antique, mais qui ne date peut-être elle-même que du temps des Croisades, ou du moins qui semble avoir été remaniée à cette époque. Plusieurs pans de murs debout paraissent avoir appartenu à une ancienne forteresse ou à un couvent fortifié, bouleversé de fond en comble. Trois fûts mutilés de colonnes gisent par terre, mêlés à des amas de pierres de taille.

Près de là, vers le nord, deux maisons, encore habitées par de pauvres fellahs, ont été bâties en partie avec de beaux matériaux antiques.

Je redescends ensuite de ce deuxième plateau, vers l'ouest, par une suite de terrasses successives, soutenues par des murs épais et jonchées de pierres provenant de maisons démolies. Là, sur les flancs occidentaux de la colline, s'élevait jadis une petite ville, qui dominait à l'ouest la plaine de Saint-Jean-d'Acre et qui était elle-même commandée à l'est par la construction importante dont je viens de parler. Un mur d'enceinte l'environnait; il avait été bâti avec de belles pierres de taille, ainsi que l'attestent quelques assises encore en place çà et là.

KABOU EL-MENAOUAT.

Les ruines que je viens de décrire sont connues sous le nom de Kharbet Boubarieh. Elles aboutissent, vers le bas, à deux grandes salles communiquant ensemble, et dont la plus considérable mesure 50 pas de long sur 12 de large. Les murs en sont extrêmement épais et ont été construits avec des pierres de taille généralement assez régulières. Là où les joints présentaient des vides, ces interstices ont été bouchés avec soin au moyen d'éclats de pierre. Jadis voûtés, ces deux espèces de magasins, sans être antiques, doivent être fort anciens. Peut-être sont-ils contemporains de l'époque des Croisades; peut-être l'ont-ils précédée, et remontent-ils jusqu'à l'époque byzantine, à en juger par quelques arcades qui sont en pierres de taille et cintrées. Quoi qu'il en soit, ils paraissent avoir eu un but mili-

taire. On les appelle maintenant Kabou el-Menaouat. Vers l'est, ils se relient aux ruines de Boubarieh par un mur d'enceinte en pierres de taille, dont il subsiste encore quelques arasements visibles, qui disparaissent ensuite complètement sous d'épaisses broussailles. Près de là on remarque un beau pressoir, creusé dans le roc et composé de trois compartiments, deux circulaires et un carré.

RETOUR À KABREH.

A une heure, je me remets en route vers le sud à travers la plaine, et, au bout de quarante minutes de marche, je rejoins mon campement de Kabreh.

CHAPITRE SOIXANTIÈME.

KHARBET EL-A'MOUD. — KHARBET OUMM EL-A'MED. — KHARBET OUMM ECH-CHOUKOF. — KHARBET THOUAIREH. — KHARBET EL-FAKHOURA. — KHARBET YANOUHEH. — EL-FERDJ. — RETOUR À KABREH.

KHARBET EL-A'MOUD.

Le 29 août, à cinq heures dix minutes du matin, je quitte de nouveau el-Kabreh pour prendre la direction de l'ouest, puis du nord.

A cinq heures trente minutes, j'incline vers le nord-ouest, à travers des champs naturellement très fertiles, les uns laissés en jachère et hérissés de ronces et de chardons, les autres cultivés en blé ou en doura.

A cinq heures trente-cinq minutes, je franchis l'Oued Sa'alik, et, dix minutes plus au nord, j'arrive au Kharbet el-A'moud. Ces ruines sont celles d'un village sur l'emplacement duquel la charrue a passé depuis longtemps, et dont il ne subsiste plus que des tas de pierres de différentes dimensions, restes de maisons démolies. Un ancien montant de pressoir encore en place, percé au centre d'une rainure longitudinale, et appelé par les Arabes *El-A'moud*, «la colonne», a fait donner à ces débris confus le nom qu'ils portent. Les montants de cette sorte abondent en Palestine, et principalement en Galilée. J'en avais trouvé aussi un très grand nombre, en 1860, au milieu des plus anciennes ruines de la Régence de Tunis, ce qui m'incline à penser que cette espèce particulière de pressoirs était d'origine cananéenne. Elle consistait en deux énormes pierres debout et parallèles, plus ou moins bien équarries, surmontées d'une troisième comme d'un linteau, et

entre lesquelles montait et descendait une grosse pièce de bois engagée dans des rainures verticales destinées à écraser des olives, dont le jus était recueilli dans un petit réservoir placé en dessous. Un levier puissant facilitait le mouvement d'ascension de cette espèce de planche pesante, qui ensuite retombait de son propre poids le long des montants. Ceux-ci affectent la forme d'une véritable porte. Aussi plusieurs voyageurs les ont-ils pris, en les apercevant de loin ou en les examinant superficiellement, pour d'anciens pieds-droits de portes restés debout. La méprise était facile à commettre, surtout lorsque ces montants, au lieu de s'élever solitaires, sont encore accouplés deux à deux et surmontés du grand bloc horizontal qui les couronnait. Mais, comme je viens de le dire, c'étaient, en réalité, des pressoirs. J'en ai rencontré souvent des spécimens plus ou moins complets au milieu d'anciennes plantations d'oliviers et loin de toute trace d'habitation.

KHARBET OUMM EL-A'MED.

A six heures, je poursuis ma marche dans la plaine vers l'ouest-nord-ouest.

A six heures dix minutes, je franchis un petit canal, dérivé de l'Oued Koureïn et se dirigeant à l'ouest vers Zib, dont il va fertiliser les jardins.

Presque immédiatement après, je foule l'emplacement d'un second village, dont les débris, peu importants, me sont désignés sous le nom de *Kharbet Oumm el-A'med*, «ruines mère des colonnes», à cause de deux montants de pressoir encore debout, qui se dressent dans un champ où se montrent des tas de pierres amoncelées à dessein pour laisser place à la culture et provenant des restes de maisons complètement détruites. Ce village était situé juste en face de Boubarieh, à l'ouest.

KHARBET OUMM ECH-CHOUKOF.

A six heures vingt-cinq minutes, je prends la direction du sud-sud-ouest.

A six heures vingt-neuf minutes, je traverse les ruines d'un troisième village, appelées Kharbet Oumm ech-Choukof. Les arasements de quelques maisons sont encore reconnaissables; les autres sont démolies jusque dans leurs fondations, et il n'en subsiste plus que des amas de décombres confusément entassés ou dispersés au milieu d'un fourré de ronces et de chardons.

KHARBET THOUAIREH.

Ma direction devient ensuite celle du sud, puis du sud-sud-est.

A six heures cinquante-quatre minutes, je parviens au Kharbet et-Thouaireh. Ces ruines, plus considérables que les précédentes, sont éparses dans des champs cultivés en blé ou amassées en tas nombreux pour débarrasser le sol qu'elles recouvraient. Çà et là quelques belles pierres sont encore gisantes par terre; elles proviennent, ainsi que huit tronçons de colonnes, deux chapiteaux très mutilés, beaucoup de petits cubes de mosaïque désagrégés et plusieurs jolies plaques de marbre blanc, d'un édifice entièrement rasé, et dont le plan et les dimensions sont méconnaissables. Était-ce une église chrétienne qui avait succédé à un monument plus ancien? La chose est vraisemblable.

KHARBET EL-FAKHOURA.

A sept heures quarante-cinq minutes, je continue à cheminer vers le sud, puis vers l'ouest-sud-ouest.

A huit heures dix minutes, je traverse un ruisseau appelé Oued el-Rhadir; ensuite je monte par une pente douce vers le sud-ouest, à travers des champs couverts de doura ou de cotonniers.

A huit heures vingt minutes, j'arrive à une colline qui s'étend du nord au sud, à 1,800 mètres environ de la mer. Elle servait d'assiette autrefois à une petite ville, qui a été presque radicalement détruite. D'innombrables trous ont été pratiqués de toutes parts sur le monticule oblong qu'elle occupait, pour extraire les pierres de taille ou les autres matériaux que le sol recélait. La plupart même des fondations ont été fouillées jusqu'à la première assise. Néanmoins quelques beaux blocs attendent encore qu'on vienne les enlever. Je ramasse, chemin faisant, au milieu de ces ruines, auxquelles mon guide donne le nom de Kharbet el-Fakhoura, un certain nombre de petits cubes de mosaïque, qui, à eux seuls, prouvent que cette localité possédait autrefois une ou plusieurs constructions de quelque importance. Des citernes à moitié comblées sont disséminées çà et là, en partie cachées par des ronces et des chardons. Dans la partie méridionale de la colline croissent de vieux oliviers, qui ont remplacé des habitations. On y voit également trois ou quatre maisons modernes, dont la plus considérable est assez bien bâtie; on l'appelle Kasr Hadj Salem. Toutes, d'ailleurs, ont été construites avec des pierres antiques de dimension moyenne et généralement régulières, qui ont été trouvées en cet endroit.

Les fellahs qui les habitent cultivent, au sud et à l'est de ce monticule, des jardins extrêmement fertiles, arrosés par le Nahr el-Mafchoukh, qui y promène ses eaux unies à celles du Nahr Dja'toun. Ces vergers admirables sont plantés d'orangers, de citronniers, de figuiers, de grenadiers, de mûriers, d'abricotiers et de poiriers, au-dessus desquels s'élèvent des palmiers, des sycomores, des saules et des noyers. Des vignes gigantesques grimpent aussi parfois jusqu'au faîte de ces différents arbres, d'où elles retombent en capricieux festons avec leurs énormes grappes pendantes.

KHARBET YANOUHIEH.

A neuf heures dix minutes, je m'éloigne à regret de cette char-

mante oasis, pour aller visiter, à quelques minutes plus au sud, d'autres ruines, appelées Kharbet Yanouhieh. De même que les précédentes, elles couvrent une colline oblongue, mais plus élevée, qui s'étend pareillement du nord au sud, et dont les flancs sont rocheux. Comme l'emplacement que la bourgade de ce nom occupait a été fouillé d'un bout à l'autre, il en résulte qu'elle a été rasée, ainsi que Fakhoura, jusque dans ses fondations. Toutefois on y remarque encore de nombreux petits cubes de mosaïque et plusieurs tombeaux creusés dans le roc, dont la forme est identique. Un escalier de sept ou huit marches permet de descendre dans la chambre sépulcrale, qui renferme trois arcosolia cintrés, surmontant chacun deux auges sépulcrales. De grandes carrières à ciel ouvert ont été pratiquées, soit le long des flancs, soit à l'extrémité méridionale de cette colline. Quant à la dénomination de Yanouhieh, elle est certainement antique, et elle marque d'une manière indubitable le site d'une ancienne localité appelée jadis Yanouhah, et que l'histoire ne mentionne pas.

EL-FERDJ.

A dix heures dix minutes, je me remets en marche vers le nord-est, puis vers l'est-nord-est.

A dix heures trente-cinq minutes, après avoir suivi un agréable sentier, bordé de jardins délicieux où tous les arbres fruitiers semblent s'être donné rendez-vous, et prospèrent merveilleusement, grâce aux canaux d'irrigation qui circulent partout, je parviens à El-Ferdj. C'est un village de 200 habitants, tous Musulmans, situé sur une faible éminence environnée de vergers, et autour de laquelle le Nahr el-Mafchoukh court en ruisseaux intarissables, qu'ombragent des saules et des mélias.

Plusieurs maisons semblent bâties avec soin, et de nombreuses pierres de taille d'apparence antique ont été employées dans leur construction. L'emplacement d'une ancienne église démolie est encore jusqu'à un certain point reconnaissable. Au moyen âge,

cette localité était désignée par les Croisés sous le nom de Le Fierge.

RETOUR À KABREH.

A onze heures, je poursuis ma route vers le nord-est, et, après avoir traversé les jardins d'Et-Tell, autre village dont j'ai déjà parlé, je fais halte, à onze heures quarante minutes, devant ma tente à Kabreh.

CHAPITRE SOIXANTE ET UNIÈME.

ECHFAÏEH. — DJA'TOUN. — KHARBET ECHBEKEH. — RETOUR À KABREH.

ECHFAÏEH.

Le 30 août, à cinq heures dix minutes du matin, je prends, au sortir de Kabreh, la direction de l'est.

A cinq heures trente minutes, je chemine dans une riante vallée où serpente le Nahr Dja'toun, qui arrose des plantations d'orangers, de citronniers et de grenadiers.

A ma droite, au sud, s'élève, à une faible distance, une colline aux flancs rocheux et escarpés, appelée Tell el-A'raïs.

A cinq heures quarante-cinq minutes, je laisse à ma gauche Dja'toun, que je visiterai à mon retour.

A cinq heures cinquante-cinq minutes, je côtoie vers l'est, en montant, l'Oued Echfaïeh, appelé par d'autres Esfaïeh. C'est l'un des affluents du Nahr Dja'toun. Le ruisseau qui y coule est en ce moment peu considérable. Il se précipite dans un lit formé de roches plates et glissantes.

A six heures quarante minutes, après une ascension assez pénible de pentes couvertes de broussailles, je parviens à Echfaïeh ou Esfaïeh, petit village assis sur une hauteur qui domine la mer de 400 mètres. Quatre maisons seulement y sont actuellement habitées par des cultivateurs ou des bergers; une vingtaine d'autres sont à moitié ou entièrement renversées. Des citernes antiques creusées dans le roc prouvent l'ancienneté de ce hameau.

DJA'TOUN.

A sept heures, je redescends vers l'ouest.

A sept heures cinquante minutes, j'arrive à Dja'toun. Là s'élevait jadis une petite ville, entre le Nahr Dja'toun, au nord, et l'Oued Echfaïeh, au sud. Elle paraît avoir été entourée d'un mur d'enceinte, comme l'attestent quelques pans d'épaisses murailles encore en partie debout et construites en pierres de taille. L'emplacement très resserré qu'elle occupait est jonché de matériaux plus ou moins grands, provenant de maisons renversées. Les arasements de plusieurs d'entre elles sont encore reconnaissables; elles recouvraient des caveaux pratiqués dans le roc vif. Une quinzaine de cultivateurs et de bergers sont les seuls habitants actuels de Dja'toun. Dans la cour d'une maison moderne, une colonne enfoncée dans le roc attire mon attention; je n'ai pu découvrir les vestiges de l'édifice qu'elle ornait autrefois.

Si Dja'toun n'est plus maintenant qu'un misérable hameau, les jardins qui l'avoisinent sont délicieux. Ils s'étendent dans une fertile vallée, où l'on descend par plusieurs terrasses successives soutenues par d'anciens murs, et où circulent en tous sens, soit le cours d'eau ainsi appelé, soit les petits canaux qui en dérivent. Dans ces vergers croissent pêle-mêle des orangers, des citronniers, des grenadiers, des figuiers et des mûriers, au-dessus desquels s'élèvent des sycomores, des saules, des mélias et des peupliers, dont les tiges élancées sont quelquefois parées de vignes colossales qui s'enguirlandent autour.

KHARBET ECHBEKEH.

A neuf heures, je traverse vers le nord, dans toute sa largeur, cette charmante oasis, sous une allée d'arbres séculaires de la plus belle venue, puis je suis, dans la direction de l'ouest, le pied des collines qui la bordent au septentrion. Les flancs de ces hauteurs ont été çà et là exploités comme carrières; j'y remarque aussi plu-

sieurs cavernes pratiquées dans le roc. Quelques-unes ont été primitivement des grottes funéraires; plus tard elles ont été agrandies pour servir d'étables aux bestiaux.

A neuf heures quinze minutes, je laisse à ma gauche le Nahr Dja'toun et la vallée qui l'arrose, et, gravissant vers le nord des pentes rocheuses, je chemine, à neuf heures vingt-trois minutes, sur un plateau hérissé de broussailles, d'où bientôt je redescends vers l'ouest.

A neuf heures trente-deux minutes, des ruines étendues gisent devant moi, et me sont désignées sous le nom de Kharbet Echbekeh, que d'autres prononcent Esbekeh.

J'examine d'abord, sur les flancs occidentaux de la colline au pied de laquelle elles commencent à se montrer, des carrières fort anciennes, d'où ont été extraits les énormes blocs qui ont servi à bâtir la petite ville dont les ruines d'Echbekeh nous offrent les débris. Cette ville descendait en pente douce de l'est à l'ouest, et elle était bornée au sud par le Nahr Dja'toun, qui coule en cet endroit dans un profond ravin, et au nord par l'Oued Tenneh. Là où la pente est plus rapide, les maisons s'étageaient sur différentes terrasses successives soutenues par des murs d'appui. La plupart de ces habitations avaient été construites avec des pierres de grand appareil, reposant sans ciment les unes sur les autres, comme le prouvent les arasements et quelques assises encore en place de beaucoup d'entre elles. Les portes consistaient en gigantesques pieds-droits monolithes, couronnés par des linteaux également très considérables et plus ou moins bien taillés. Une trentaine de ces portes sont encore debout. Il en est une plus colossale que les autres, qui donnait entrée dans un édifice tourné de l'ouest à l'est et complètement détruit. Çà et là, je ramasse quelques cubes de mosaïque épars. Les restes d'un pressoir pavé pareillement avec de gros cubes de mosaïque attirent ailleurs mon attention.

Cette ville était alimentée d'eau au moyen d'un canal dérivé du Nahr Dja'toun; elle avait aussi des citernes, dont une grande semble prouver, par la forme légèrement ogivale de ses voûtes à

demi écroulées, qu'elle ne remonte peut-être pas au delà du moyen âge, tandis que les autres ruines d'Echbekeh présentent les caractères d'une époque beaucoup plus reculée.

RETOUR À KABREH.

A onze heures, je me remets en marche vers l'ouest, et, dix minutes plus loin, j'atteins, en suivant les bords d'un des principaux canaux du Nahr Dja'toun, les premiers jardins de Kabreh, village où je fais halte à onze heures vingt minutes. Ce Nahr Dja'toun est le même qui, plus à l'ouest, quand il a réuni ses eaux avec celles de la source qui déborde en ruisseau du réservoir de Et-Tell, aboutit à la mer sous le nom de Mafchoukh.

CHAPITRE SOIXANTE-DEUXIÈME.

KHARBET KHAZNEH. — NEBA' HERDAOUÏL. — KALA'T EL-KOUREÏN (CHÂTEAU DE MONTFORT). — RETOUR À KABREH.

KHARBET KHAZNEH.

Le 31 août, à cinq heures huit minutes du matin, je longe vers l'ouest, au sortir de Kabreh, l'âpre colline dont j'ai déjà parlé, puis je prends la direction du nord.

A cinq heures vingt-cinq minutes, j'aperçois de loin, à ma droite, les restes d'un petit village sur un monticule rocheux, et que mon guide me déclare être insignifiants ; il les appelle Kharbet Khazneh.

NEBA' HERDAOUÏL.

A cinq heures cinquante-cinq minutes, je commence à suivre sur sa rive gauche, dans l'étroite vallée qu'il sillonne, le Nahr el-Koureïn, appelé également Herdaouïl. Ce dernier nom, comme M. Renan l'a remarqué[1], est la forme arabe de celui de Hardouin et, par conséquent, date de l'époque des Croisades. Quant à celui de El-Koureïn, « la petite corne », il a été imposé par les Arabes, à une époque que je ne puis fixer, au sommet rocheux et escarpé que couronnent les ruines de la forteresse dont je vais parler tout à l'heure, et au pied duquel serpente le nahr ou ruisseau intarissable qui nous occupe en ce moment. Ce torrent roule ses eaux limpides et murmurantes entre une double bordure de lauriers-roses, d'agnus-castus, de chênes verts, de lentisques, et çà et

[1] *Mission de Phénicie*, p. 757

là de caroubiers et de platanes. La vallée au fond de laquelle il coule de l'est à l'ouest est dominée, au nord et au sud, par des hauteurs plus ou moins abruptes et généralement boisées ou du moins couvertes de broussailles. Tantôt elle s'élargit et laisse quelque place à la culture; tantôt, au contraire, elle se resserre, et le lit du torrent en occupe presque toute la largeur. Plusieurs moulins la jalonnent de distance en distance; les meules sont mises en mouvement par un petit canal latéral qui suit à un niveau supérieur les contours du ruisseau. Auprès de chacun de ces moulins, on observe ordinairement des plantations de figuiers, de grenadiers et d'autres arbres fruitiers. Quant au sentier qui longe le torrent, il est souvent obstrué par des ronces et des épines et par différents arbustes, dont il faut écarter les branches pour passer, car il est actuellement assez peu fréquenté, et les broussailles l'envahissent sur beaucoup de points.

A sept heures dix minutes, après avoir traversé le Nahr el-Koureïn à plusieurs reprises, à cause des méandres qu'il décrit, je fais halte auprès d'une source abondante, appelée *Neba'Herdaouïl,* «source de Hardouin». C'est l'une de celles qui alimentent ce cours d'eau. Elle jaillit au milieu d'un bouquet de beaux platanes. J'ignore en vertu de quelle tradition elle a reçu et conservé jusqu'à nos jours ce nom d'un guerrier franc ainsi appelé, nom qu'elle a aussi communiqué au nahr tout entier. Laissant là mon cheval à la garde de mon guide, je gravis seul à pied vers l'est les pentes occidentales d'une haute colline, qui s'avance comme une sorte de promontoire entre le Nahr el-Koureïn au nord et à l'ouest, et l'Oued ed-Demm au sud; à l'est, elle est séparée des montagnes voisines par une large et profonde coupure artificielle. Son élévation au-dessus des deux ravins qui l'environnent est d'au moins 140 mètres, et de 285 au-dessus de la mer.

KALA'T EL-KOUREÏN (CHÂTEAU DE MONTFORT).

Après une ascension raide et pénible à travers un fourré d'arbres

et de broussailles, composé principalement de caroubiers, de térébinthes, de chênes verts, de lentisques et de ronces, je parviens à une première enceinte, qui consiste en une épaisse muraille, aujourd'hui en partie démolie, et bâtie avec des moellons de différentes grandeurs. Flanquée de tourelles carrées, elle est percée de nombreuses meurtrières. Au dedans le sol est parsemé de décombres, au milieu desquels a poussé une végétation luxuriante d'arbustes et de chardons sauvages.

En continuant à escalader vers l'est les flancs abrupts de la colline, j'en atteins enfin la crête supérieure. Elle forme un plateau étroit et inégal, long de 200 pas sur 35 au plus de large. Là s'étendait le château proprement dit. Bouleversé depuis longtemps de fond en comble, il était environné d'un mur puissant, construit avec des pierres plus ou moins considérables, et reposait sur une suite de magasins et de citernes dont les voûtes, légèrement ogivales, sont les unes encore debout, les autres à moitié effondrées. Je remarque d'abord vers le nord-ouest une tour carrée à deux étages, bâtie avec de simples moellons et découronnée de sa plate-forme supérieure. Une large meurtrière ouvrant sur les profondeurs du Nahr el-Koureïn permettait d'y disposer un engin redoutable, destiné à rendre de ce côté l'escalade à peu près impossible. Un peu plus loin vers l'est, j'examine les débris d'une belle salle carrée, qui avait quatre travées et dont les arcs-doubleaux et les nervures des voûtes s'appuyaient sur des colonnettes engagées dans les murs. Au centre s'élève un magnifique pilier hexagone, construit avec de superbes pierres de taille, dont l'énorme chapiteau est tombé et reposait sur un élégant faisceau de six colonnettes accouplées. M. Rey pense que cette salle servait de dépôt aux archives et au trésor de l'ordre Teutonique en Palestine[1]. Peut-être avait-elle aussi en même temps une autre destination, et était-elle également la salle des réunions capitulaires. M. Renan y voit une église gothique[2]. Dans ce cas, elle aurait été la chapelle du château, et, effectivement, on ne

[1] *Monuments de l'architecture militaire des Croisés en Syrie*, p. 149. — [2] *Mission de Phénicie*, p. 759.

rencontre nulle part ailleurs au milieu des ruines les traces d'un semblable édifice. Elle est actuellement trop démolie pour que l'on puisse affirmer avec certitude ce à quoi elle était employée. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'elle paraît avoir été l'une des plus ornées parmi toutes celles dont on distingue les vestiges au Kala't el-Koureïn. L'admirable pilier dont j'ai parlé avait dû coûter, à lui seul, une somme assez considérable, tant sont gigantesques et merveilleusement taillés les blocs dont il se compose.

Au delà vers l'est, je franchis une série de plusieurs salles parallèles, adossées deux à deux et aux trois quarts écroulées, avec leurs voûtes ogivales, que surmontaient probablement des terrasses plates.

D'autres salles souterraines, jadis magasins ou citernes, et en partie également détruites, résonnent sous mes pas.

J'arrive enfin aux restes d'une grande tour carrée mesurant intérieurement 12 mètres de côté, et terminant vers l'est le château. Les assises inférieures seules sont encore debout, et consistent en blocs gigantesques parfaitement aplanis et agencés entre eux. Sous la tour est une profonde et belle citerne, à peu près intacte. Une élégante arcade ogivale surmonte, sur la face sud, une grande baie rectangulaire. De ce même côté, la tour repose en retraite sur un admirable mur en talus, dont les blocs énormes et appareillés avec beaucoup d'art ont été disposés et taillés de manière que chacun d'eux dépasse par un rebord proéminent celui qui est placé immédiatement au-dessous. De cette manière, l'escalade était encore bien plus difficile.

Vers l'est, un amas prodigieux de blocs immenses, les uns entièrement aplanis, les autres offrant un bossage très soigné, jonchent les flancs de la colline et proviennent de ce donjon détruit. Ils comblent en partie la large coupure pratiquée dans le roc que j'ai signalée, et qui contribuait à isoler de toutes parts la crête où s'élevait le château. C'est en ouvrant cette tranchée pour séparer cette crête des hauteurs voisines qu'on a dû extraire des flancs de la montagne les pierres colossales qui ont servi à bâtir la tour.

On avait ainsi sous la main tous les matériaux dont on avait besoin, et le fossé que l'on creusait était en même temps la carrière d'où l'on tirait ces blocs, qui provoquent encore maintenant notre admiration. Ils contrastent tellement, par leurs dimensions et par leur incomparable beauté, avec les moellons et les autres pierres plus ou moins considérables qu'on a employés dans la construction du reste du château, à part toutefois le remarquable pilier hexagone qui soutenait la voûte de la grande salle que j'ai signalée dans la partie occidentale de la forteresse, qu'on se demande s'ils ont été bien réellement extraits et taillés par les mêmes ouvriers qui ont commencé à bâtir ou plutôt à relever le château, sous la grande maîtrise d'Herman de Salza, en 1229.

Nous savons, en effet, que ce chevalier, qui était alors à la tête de l'ordre Teutonique en Palestine, acquit, dans cette année-là, par un traité avec les sires de Mandelée, les ruines de la forteresse de Montfort, dont il commença presque aussitôt la réédification[1].

Cette forteresse, désignée par les archives de l'ordre sous le nom allemand de Starkenberg (*mons fortis* en latin, *Montfort* en français), est la même que plusieurs écrivains arabes, et entre autres Ibn Férat, appellent Kala't el-Koureïn[2]. Comme elle préexistait à la reconstruction qu'en entreprit Herman de Salza, il est permis, je crois, de conclure de ce fait que ses premiers fondateurs, à une époque que je ne puis préciser, puisque l'histoire se tait à ce sujet, mais qui peut être très reculée, ont pratiqué la tranchée qui, vers l'est, l'isole de la montagne voisine ; car, inaccessible de tous les autres côtés, ou du moins difficile à escalader, grâce aux ravins profonds qui l'entourent, elle aurait été très facilement vulnérable vers l'est, si l'on n'avait pas pris soin, dès le principe, de transformer par un large fossé en un véritable îlot l'espèce de promontoire où elle s'élevait. Or c'est précisément en creusant ce fossé dans les flancs rocheux de la montagne qu'on a dû, comme je l'ai déjà dit, extraire les

[1] *Tabulæ ordinis Teutonici*, p. 52 et suivantes. — [2] *Bibliothèque des Croisades*, t. IV, p. 527.

énormes blocs avec lesquels a été construite la grande tour carrée dont il ne subsiste plus actuellement que les assises inférieures, les autres ayant été projetées sur les pentes le long desquelles elles sont encore entassées pêle-mêle, ou ayant roulé jusqu'au fond de la tranchée.

C'est ainsi que je m'explique la différence singulière d'appareil que l'on remarque dans les ruines du Kala't el-Koureïn. Les chevaliers teutoniques auront trouvé sur place, dans les débris de la forteresse renversée qu'ils achetaient pour la reconstruire et l'agrandir, une partie des magnifiques matériaux que nous admirons encore maintenant. La tour carrée ou le donjon me semble donc avoir été rebâtie avec des blocs antiques. Mais, me dira-t-on, l'arcade ogivale que vous avez vous-même signalée au milieu des débris de cette tour ne proteste-t-elle pas contre une pareille assertion et n'a-t-elle pas été taillée par la main des ouvriers francs? A cela je réponds que je suis bien loin de prétendre que les Francs en Palestine n'aient jamais employé le grand appareil, soit complètement aplani, soit relevé en bossage, des Phéniciens, des Grecs et des Romains, et qu'ils n'aient point eux-mêmes extrait des carrières qu'ils exploitaient des blocs semblables par leurs dimensions et par leur taille à ceux dont ils avaient sous les yeux de si nombreux spécimens. Seulement, je pense que toutes les fois qu'ils ont employé cet appareil, c'est que préalablement, là où ils édifiaient des forteresses, les anciens avaient bâti de puissantes constructions, dont les débris et les pierres gigantesques devaient naturellement les inviter à en tirer profit et aussi à les imiter. Ainsi, par exemple, lorsque les Templiers, en l'an 1218, par conséquent onze ans avant la reconstruction de Montfort par les chevaliers teutoniques, entreprirent de fonder à A'tlith le célèbre château fort connu sous le nom de *Castellum Peregrinorum*, ou Château des Pèlerins, Jacques de Vitry[1] nous apprend qu'en déblayant le promontoire qu'ils voulaient fortifier, ils découvrirent sous le sable qui les ensevelissait les assises

[1] Jacques de Vitry, *Gesta Dei per Francos*, p. 1131, édit. Bongars.

inférieures de deux murs antiques, l'un long et épais, l'autre moins étendu, et un amas considérable de pierres de taille, dont ils s'empressèrent de se servir. Je m'imagine que, sans cette découverte, ils n'auraient point bâti ce château avec des blocs d'un si grand appareil; mais, ayant trouvé sur place une partie des matériaux dont ils avaient besoin, ils taillèrent les autres sur le même patron et firent du *Castellum Peregrinorum* l'une des plus remarquables forteresses de la Palestine, forteresse présentant, du moins en apparence, un cachet antique et phénicien par la grandeur et la taille des pierres colossales qui forment le revêtement extérieur des murs, mais en même temps accusant partout le travail des Croisés par la forme ogivale des voûtes. Au Kala't el-Koureïn, sauf la grande tour carrée et son soubassement, et le pilier hexagone dont il a été question, tout le reste du château a été bâti avec des matériaux d'un appareil bien moindre et souvent même avec de simples moellons.

En descendant de cette tour vers le nord, puis vers l'ouest, par des pentes boisées et extrêmement rapides, je parviens auprès des ruines d'une vaste dépendance de ce château, construite sur les bords du Nahr el-Koureïn. Elle consiste en de spacieuses écuries au rez-de-chaussée, servant aujourd'hui d'étables aux bergers d'alentour, et, au-dessus, en une série de plusieurs belles salles ogivales, dont les arcs-doubleaux et les nervures des voûtes reposaient sur des consoles; ces voûtes sont en partie écroulées. A l'ouest, une grande tour carrée attenante avait un rez-de-chaussée surmonté de deux étages; elle est aux trois quarts renversée. Ces divers bâtiments ont été construits avec soin; les murs en sont très épais, et les pierres de taille y abondent, notamment aux portes, aux fenêtres et aux arcs destinés à soutenir les voûtes. Ces pierres de taille toutefois n'offrent point le caractère colossal des immenses blocs de la tour carrée du château supérieur.

Relevé en 1229 par Herman de Salza, le château de Montfort résista, en 1266, aux attaques du sultan Bibars, qui fut contraint de se retirer; mais, en 1271, il succomba sous les efforts de ce

prince, qui en ordonna la démolition. Depuis lors, il est toujours resté à l'état de ruine où nous le voyons maintenant.

RETOUR À KABREH.

A midi, je reprends, le long du Nahr el-Koureïn, la même route en sens inverse que j'avais suivie en allant, et, à deux heures, je rentre sous ma tente à Kabreh.

CHAPITRE SOIXANTE-TROISIÈME.

KHARBET FERKHA. — KHARBET ZOUENITA. — KHARBET DJERADJMEH. — MA'LIA. — KHARBET A'LIA (HALI). — KHARBET ROUEISSAT. — TERCHIHA.

KHARBET FERKHA.

Le 1er septembre, à cinq heures trente minutes du matin, je quitte définitivement Kabreh, où je ne dois plus revenir, et, m'avançant vers l'est à travers les jardins de ce village, je gravis, à cinq heures cinquante-cinq minutes, au delà des ruines d'Echbekeh, sur lesquelles je jette en passant un nouveau coup d'œil, les hauteurs qui dominent l'emplacement de cette antique cité.

A six heures cinq minutes, j'arrive au Kharbet Ferkha, amas de décombres sur un tertre circulaire situé à une faible distance au nord de la route que je suis, et élevé de 204 mètres au-dessus de la mer. Un fourré de broussailles enveloppe et dérobe en partie aux regards les débris confus de ce petit village.

KHARBET ZOUENITA.

A six heures quinze minutes, je poursuis ma route vers l'est-nord-est, sur un plateau parsemé de lentisques et de chênes verts.

A six heures cinquante minutes, le sol se relève en terrasses peu élevées et est cultivé en blé ou couvert de figuiers.

A sept heures douze minutes, les débris d'un village complètement renversé au milieu d'épaisses broussailles me sont indiqués sous le nom de Kharbet Zouenita. Il était peu considérable, et sur l'emplacement qu'il occupait gisent seulement de menus matériaux, provenant de petites maisons démolies. Au sud coule le Nahr

Dja'toun, dans un lit assez profondément encaissé en cet endroit, mais néanmoins abordable et qui pouvait fournir aux habitants du Zouenita une eau excellente.

KHARBET DJERADJMEH.

A sept heures trente minutes, je continue à m'avancer vers l'est.

A sept heures cinquante-cinq minutes, je laisse à ma gauche sur une colline voisine d'autres ruines, également peu importantes, appelées Kharbet Djeradjmeh.

MA'LIA.

A huit heures, de belles plantations d'oliviers et de figuiers m'annoncent l'approche d'un village.

A huit heures douze minutes, je passe à côté d'un grand réservoir pratiqué dans le roc et évidemment antique. Les blocs qu'on en a extraits ont dû servir à bâtir Ma'lia, où j'arrive bientôt après.

Ce village occupe le sommet d'une haute colline, qui s'élève progressivement par une série de terrasses, aujourd'hui couvertes de figuiers ou cultivées en tabac. Il a succédé à une petite ville, qu'entourait jadis un mur d'enceinte dont il subsiste encore quelques vestiges. En outre, sur le point culminant de la colline, on remarque les restes d'une ancienne forteresse flanquée de quatre tours carrées; il en subsiste encore des parties considérables, qui nous montrent qu'elle avait été bâtie avec des blocs réguliers, les uns complètement aplanis et de moyenne dimension, les autres plus grands et relevés en bossage; ceux-ci avaient été réservés pour les angles. Les ruines et l'intérieur de cette forteresse sont actuellement occupés par une vingtaine de familles, qui se sont construit au milieu de ses débris de petites habitations.

La population de Ma'lia se compose de 400 Grecs unis. Ils viennent de rebâtir leur église sur les fondations d'une autre beaucoup plus ancienne, qu'ornaient des colonnes monolithes couronnées de chapiteaux imitant le corinthien.

J'ignore quel était le nom antique de Ma'lia; peut-être a-t-il survécu, plus ou moins altéré, dans celui que cette localité porte maintenant. Au moyen âge, elle était désignée sous la dénomination de *Castrum Regium*, ou de Château du Roi. Burchard nous la désigne dans le passage suivant :

Ab Accon ad quatuor leucas est castellum Judin dictum in montanis Saron, quod fuit domus Theutonice, sed modo est destructum.

Inde leucis III est Castellum Regium in valle, quondam domus ejusdem, habundans omnibus bonis et fructibus qui eciam in terra illa rari sunt nisi ibi. Nunc Sarraceni tenent illud [1].

Le *castellum Judin* est le Kala't Djeddin de nos jours, dont j'ai parlé précédemment et qui est effectivement à quatre heures de marche ou à quatre lieues de Saint-Jean-d'Acre. Quant au *Castellum Regium*, qui, ainsi que le dernier, avait appartenu également à l'ordre Teutonique et qui, lors du pèlerinage de Burchard, c'est-à-dire en 1283, était au pouvoir des Musulmans, ce religieux, qui ne l'a sans doute pas visité, le place par erreur à trois lieues de Judin, car une heure et demie de marche tout au plus sépare ces deux points. Il le désigne comme étant dans une vallée. Or le Kala't Ma'lia est sur une hauteur; mais comme cette hauteur s'élève elle-même dans une vallée, la contradiction entre les termes employés par Burchard pour marquer sa position et la réalité s'explique facilement, et ne nous force point à chercher ailleurs le *Castellum Regium* ou le Château du Roi, qui, du reste, ce qui tranche la question, est identifié, dans certaines chartes, avec Ma'lia.

C'est le 31 mai 1220 que l'ordre Teutonique avait acheté du comte d'Hennebrek, Othon, pour la somme de 7,000 marcs d'argent, Ma'lia, dit le Château du Roi, avec les différents casaux qui en dépendaient, ainsi qu'un tiers du fief de Saint-Georges [2].

[1] Burchardus de Monte Sion, c. IV. — [2] Guillaume Rey, *Monuments de l'architecture militaire des Croisés en Syrie*, p. 280.

KHARBET A'LIA (HALI).

A neuf heures, je redescends vers l'est-sud-est les étages successifs, soutenus par de gros murs d'appui, de la colline de Ma'lia.

A neuf heures dix minutes, je chemine vers le sud dans une belle plaine parsemée d'oliviers séculaires et cultivée en blé.

A neuf heures vingt minutes, je m'arrête quelques instants au Kharbet A'lia. Là, sur une colline dont les différentes plates-formes successives sont maintenant cultivées et ont été débarrassées des matériaux provenant d'habitations démolies qui les jonchaient, lesquels ont été ensuite amoncelés en gros tas réguliers comme des murs, avait été jadis construite une ville, depuis longtemps sans doute complètement rasée. Il n'en subsiste plus actuellement que les assises inférieures d'une tour carrée, mesurant 11 mètres sur chaque face et bâtie avec de magnifiques blocs parfaitement équarris et reposant sans ciment les uns sur les autres; l'intérieur en est envahi par des figuiers et des grenadiers. En outre, plusieurs citernes et un certain nombre de tombeaux sont assez bien conservés. Parmi ces tombeaux, les uns sont creusés dans le roc comme des fosses rectangulaires, que fermait un gros bloc monolithe servant de couvercle; les autres sont des grottes sépulcrales, dans lesquelles on descendait par plusieurs degrés et consistant en une seule chambre, où trois arcosolia cintrés surmontaient chacun deux auges funéraires contiguës. A côté de l'un de ces caveaux mortuaires, je remarque quelques petits cubes de mosaïque épars sur le sol.

Le nom d'A'lia donné à ces ruines fait penser aussitôt à celui de *Hali*, en hébreu חֲלִי, en grec Ἀλέϕ et Ὀολεί, en latin *Chali*, que portait l'une des villes situées sur les limites de la tribu d'Aser :

24. Ceciditque sors quinta tribui filiorum Aser per cognationes suas :
25. Fuitque terminus eorum Halcath et Chali et Beten et Axaph[1].

[1] *Josué*, c. XIX, v. 24 et 25.

KHARBET ROUEISSAT.

La route de Ma'lia à Terchiha sépare la colline d'A'lia d'une hauteur voisine vers l'est et plus élevée, dont les pentes, également couvertes autrefois d'habitations, sont actuellement parsemées d'oliviers, de figuiers, de grenadiers et de noyers. Le plateau qui couronne cette colline était de même habité, et là, comme sur les terrasses inférieures, les décombres et les débris divers qui gisaient partout sur le sol en ont été retirés et amoncelés par tas énormes, afin de laisser un champ libre à la culture. Je suis disposé à croire que, à cause de leur extrême rapprochement, ces deux collines formaient les deux quartiers différents d'une seule et unique ville, celle de Hali, bien que mon guide m'ait désigné par un nom particulier, celui de Kharbet Roueissat, les ruines, aujourd'hui si confuses, dont je parle en ce moment. Beaucoup de belles pierres de taille ont été, dit-on, extraites de ces deux endroits pour être transportées à Tarchiha.

TARCHIHA.

A onze heures, je suis vers le sud-est une route bordée de vieux oliviers, et, à onze heures dix minutes, je fais halte et fais dresser ma tente, non loin du birkeh de Terchiha, dans un enclos particulier.

Ce birkeh ou vaste bassin de forme circulaire, qui recueille les eaux pluviales et qui sert à abreuver les animaux, est commandé par un tell rocheux, sur le sommet duquel s'élève un petit oualy musulman environné de tombeaux et consacré au cheikh Koueis; puis, un peu plus au sud, s'élève la bourgade de Terchiha, sur les pentes douces d'une colline dont l'altitude au-dessus de la Méditerranée est de 492 mètres; mais elle est elle-même dominée : à l'est-nord-est, par le Djebel el-Abiadh ou la montagne Blanche, ainsi nommée à cause de la blancheur éclatante de ses flancs calcaires; au sud, par le Djebel Neby el-Medjahed, que couronne l'oualy de ce nom;

à l'ouest, par le Djebel Neby Abou Sa'd, sur lequel brille la blanche coupole d'un autre oualy, consacré au santon ainsi appelé.

Terchiha se compose de quatre quartiers, sous la juridiction de quatre cheikhs différents. Les Musulmans, au nombre de 2,000, y ont trois mosquées. La principale a été bâtie par Abdallah Pacha; précédée d'une cour, puis d'un portique, elle est surmontée d'une grande coupole, au-dessus de laquelle s'élance un élégant minaret. Les Chrétiens habitent un quartier distinct; à l'exception de quelques familles schismatiques, ils sont tous Grecs unis et atteignent le chiffre de 500 individus. La paroisse catholique étant trop exiguë et de misérable aspect, ils sont en train de construire une nouvelle église, et l'évêque grec uni de Saint-Jean-d'Acre est arrivé de cette ville pour hâter les travaux, qu'il surveille en personne.

A l'époque des Croisades, Terchiha s'appelait Tersyha, nom identique au nom actuel et qui doit probablement reproduire plus ou moins exactement celui de la petite ville antique qui existait en cet endroit, et dont il ne reste plus que de nombreuses citernes creusées dans le roc et çà et là de belles pierres de taille encastrées dans des constructions modernes.

CHAPITRE SOIXANTE-QUATRIÈME.

KHARBET KERHATA. — KHARBET EBRIA. — KHARBET FANNES. — FASOUTA. — KHARBET TETRAMY. — BORDJ MASER. — KHARBET ZAOUÏEH. — RETOUR À TERCHIHA.

KHARBET KERHATA.

Le 2 septembre, à cinq heures dix minutes du matin, après une courte descente vers le nord, je commence vers le nord-est une longue montée sur les flancs du Djebel el-Abiadh.

A cinq heures trente minutes, l'ascension devient plus pénible, et à cinq heures trente-six minutes j'atteins le sommet d'un plateau, d'où je redescends bientôt vers le nord par des pentes extrêmement rapides et hérissées de broussailles.

A six heures, je parviens au fond de l'Oued el-Habis, qui serpente entre de hautes berges, parfois abruptes et d'un aspect sauvage. D'énormes galets et même des blocs considérables obstruent son lit desséché, et montrent qu'à l'époque des grandes pluies, il doit rouler une masse d'eau assez forte pour charrier et polir en les entraînant dans son cours de véritables quartiers de roche détachés de ses rives.

Après l'avoir franchi près de son confluent avec l'Oued Deir el-Kasy, j'essaye de gravir les flancs d'une haute colline, que couronnent, à ma droite, quelques ruines qui me sont désignées sous le nom de Kharbet Kerhata; mais les broussailles dont ils sont revêtus sont tellement épaisses qu'il m'est impossible de m'ouvrir un passage à travers ce fourré, et je suis contraint de revenir sur mes pas. Ces ruines, d'ailleurs, sont peu considérables, comme je m'en suis assuré en les examinant avec une longue-vue, du haut d'une éminence voisine.

KHARBET EBRIA.

A six heures dix minutes, j'entreprends une nouvelle ascension vers l'est-nord-est, le long des pentes ardues d'une montagne au bas de laquelle l'Oued Deir el-Kasy s'est creusé un lit profond.

A six heures quarante-cinq minutes, je chemine vers le nord sur un plateau élevé dont l'altitude au-dessus de la mer dépasse 600 mètres.

A six heures cinquante minutes, je redescends dans la même direction, et à sept heures je rencontre un amas de ruines, appelé Kharbet Ebria. Les arasements de maisons renversées et ceux d'un édifice jadis pavé en mosaïque et orné de colonnes, qui a dû être une petite église, à en juger par son orientation, apparaissent au milieu d'une végétation luxuriante de houx et de térébinthes. Ces ruines longent vers le sud une étroite vallée, aujourd'hui cultivée en blé, dont elles couvrent également les dernières pentes septentrionales, que les broussailles ont de même envahies. De ce côté, je remarque un tombeau pratiqué dans le roc et les restes de nombreux murs de soutènement, formant des terrasses successives où des maisons s'élevaient jadis avec des jardins.

KHARBET FANNES.

A sept heures trente minutes, je me remets en marche vers le nord, puis vers le nord-est, et, après une montée presque continue, j'arrive, à sept heures quarante-cinq minutes, au Kharbet Fannes. Les ruines de cet ancien village, qui a conservé fidèlement le nom qu'il portait à l'époque des Croisades, nom bien antérieur, sans doute, à cette époque, couvrent une colline dont les pentes en terrasses sont en partie cultivées et dont le sommet est hérissé de broussailles. Sur ces pentes, j'observe en plusieurs endroits de petits cubes de mosaïque épars sur le sol, et sur la plate-forme supérieure de la colline des fondations de maisons démolies, des

citernes, des meules brisées, des amas de décombres ou de blocs plus ou moins considérables.

Plus bas, vers le nord, est un grand birkeh. Creusé dans le roc, d'un côté, il est, de l'autre, environné d'un mur demi-circulaire. Des térébinthes l'ombragent et y surgissent du sein des pierres et des rochers.

FASOUTA.

A huit heures vingt minutes, je traverse dans cette même direction une vallée, puis, à huit heures vingt-cinq minutes, je gravis vers le nord-est une colline dont les pentes rocheuses ont été jadis exploitées comme carrière, et sur le plateau de laquelle on observe les restes d'une enceinte bâtie avec de gros blocs, généralement bien taillés, et mesurant 48 pas de long sur autant de large. Au dedans, trois citernes creusées dans le roc fournissaient de l'eau aux défenseurs de cette petite forteresse.

A une faible distance de là, un village appelé Fasouta, et habité seulement par une vingtaine de familles grecques unies, a succédé à une bourgade antique, dont il subsiste de nombreuses citernes, un grand réservoir, les vestiges de beaucoup d'habitations démolies, de belles pierres de taille délimitant des aires, et une douzaine de pressoirs à peu près intacts. Ces pressoirs sont tous sur le même modèle; pratiqués dans le roc, ils se composent chacun de deux compartiments, l'un plus grand, où l'on foulait les raisins, l'autre de moindre dimension et situé à un niveau inférieur, où l'on recueillait le jus des grappes foulées. Dans l'humble église du hameau actuel, je remarque un chapiteau de colonne imitant le corinthien et probablement d'époque byzantine. Sur deux de ses faces une croix à branches égales a été sculptée. Au-dessus de la porte de cette même église, on a placé comme linteau un fragment de frise décoré de fleurs et de rinceaux élégamment exécutés. Le village de Fasouta passe pour être le casal Fasoce de l'époque des Croisades, qui lui-même avait remplacé une localité antique de quelque importance, ainsi que l'attestent les débris que j'ai signalés. La culture de la vigne,

qui devait être très florissante en cet endroit, y végète maintenant misérablement; les pressoirs, qui pourraient encore servir, sont tous abandonnés, et les habitants se contentent de manger, quand elles sont mûres, les grappes de leurs vignes, dont les ceps rampent à terre.

A neuf heures quinze minutes, je descends vers l'ouest les pentes de la colline de Fasouta; elles sont parsemées de figuiers et d'oliviers.

Au bas de cette descente, deux gigantesques sarcophages attirent et arrêtent un instant mon attention; ils ont été taillés chacun assez grossièrement dans un énorme quartier de roche, dont la partie inférieure simule une base et dont la partie supérieure a été excavée en auge sépulcrale. A côté de l'un de ces sarcophages gît sur le sol l'immense bloc monolithe qui lui servait de couvercle. Muni de quatre acrotères et à dos d'âne, il mesure $2^{m},25$ de long sur $1^{m},30$ de large. Le couvercle de l'autre tombeau a disparu.

KHARBET TETRAMY.

Je poursuis de là ma route vers l'ouest-nord-ouest, à travers des plantations d'oliviers.

Au nord serpente un oued très profond, appelé Akbara.

Le long du sentier que je suis, je remarque les restes d'un gros mur, qui semblait relier la colline de Fasouta aux ruines dont je vais parler, qui n'en sont éloignées que de 800 mètres. Je les atteins à neuf heures trente minutes. Mon guide leur donne le nom de Kharbet Tetramy. Les arasements de nombreuses petites maisons émergent du sein des broussailles; consistant chacune en une seule pièce carrée, elles avaient été toutes bâties avec des pierres d'assez grandes dimensions, généralement bien taillées et reposant sans ciment les unes au-dessus des autres. Les portes étaient formées de pieds-droits surmontés d'un linteau; quelques-unes sont encore debout.

Sur la route même, les linéaments d'un petit édifice complètement renversé sont visibles.

Un peu plus loin vers l'ouest, un grand bassin circulaire, dont les pierres sont actuellement désunies, renferme dans sa partie centrale une source qui ne tarit jamais, mais peu abondante en été. Il avoisine lui-même d'anciennes carrières.

BORDJ MASER.

A dix heures quatorze minutes, je descends vers le sud-ouest des pentes douces cultivées en blé.

A dix heures trente-six minutes, j'examine, sur une colline hérissée à la fois de rochers et de broussailles, les débris d'une tour extrêmement ancienne, qui mesure 12 mètres sur chaque face. Elle avait été construite avec d'énormes blocs à peine équarris et dont plusieurs dépassent $3^{m},20$ de long sur 1 mètre de haut et 1 mètre de large; ils reposent sans ciment les uns au-dessus des autres, comme l'attestent quelques assises encore debout. On y pénètre au moyen d'une porte dont les pieds-droits et le linteau sont réellement gigantesques, et qui ouvre sur une sorte de vestibule, d'où ensuite une seconde porte latérale donne entrée dans l'intérieur de la tour. A quelle époque a-t-elle été bâtie? Je ne saurais le dire; tout ce que je puis affirmer, c'est que, par l'appareil colossal et primitif de ses gros blocs polygonaux, elle présente les caractères de l'antiquité la plus reculée. On la désigne maintenant dans le pays sous le nom de Bordj Maser.

KHARBET ZAOUÏEH.

A onze heures cinq minutes, je descends vers le sud, puis, à onze heures quinze minutes, je gravis les flancs d'une âpre colline, couverte de térébinthes, de chênes verts et de lentisques.

A onze heures trente minutes, je fais halte quelques instants au Kharbet Zaouïeh. Une enceinte mesurant 30 pas de long sur 14 de large attire d'abord mon attention; elle a été remaniée et sert actuellement d'étable; mais presque toutes les pierres avec lesquelles

elle a été construite accusent, par leur dimension, qui est moyenne, et par leur régularité, une origine byzantine ; ce qui me confirme, en outre, dans cette opinion, c'est que, sur l'un des linteaux de l'une des trois portes qui donnent accès dans cette enceinte, je remarque une croix carrée à branches égales encadrée dans un losange.

Un peu plus haut, sur le sommet de la même colline, des ruines beaucoup plus anciennes gisent au milieu d'épaisses broussailles; ce sont celles d'un village peu considérable, mais dont toutes les habitations avaient été construites avec des blocs de très grande dimension et assez grossièrement taillés. Plusieurs cuves et les montants de deux pressoirs à rainure, tels que ceux que j'ai déjà signalés ailleurs, sont couchés sur le sol. L'un de ces montants, encore debout et intact, ressemble de loin au jambage monolithe d'une porte d'habitation primitive.

RETOUR À TERCHIHA.

A midi, je descends vers le sud des pentes très glissantes, et, après avoir franchi, à midi vingt-cinq minutes, l'Oued el-Habis, je gravis, non sans difficulté, par un étroit sentier qui grimpe à travers un fourré de broussailles, les flancs d'une montagne, dont j'atteins le plateau à midi quarante-cinq minutes. De là, je redescends ensuite vers le sud-sud-ouest à Terchiha, où j'arrive à une heure cinq minutes.

CHAPITRE SOIXANTE-CINQUIÈME.

DEIR EL-KASY. — OUALY ABOU ELIOUN. — KHARBET ROUÏES. — KHARBET ED-DEIR. — HARFICH. — SOUKHMATA. — RETOUR À TERCHIHA.

DEIR EL-KASY.

Le 3 septembre, à cinq heures du matin, je commence par suivre vers le nord-est la même route que la veille, puis, après avoir franchi, à cinq heures cinquante minutes, l'Oued el-Habis près de son confluent avec l'Oued Deir el-Kasy, je côtoie vers l'est-nord-est les berges abruptes de ce dernier oued, qui s'enfonce de plus en plus à ma droite, à mesure que je m'élève davantage sur les flancs de la montagne qui le domine au nord.

A six heures vingt-cinq minutes, l'ascension devient moins raide et bientôt plus douce encore, mais continue.

A six heures trente-cinq minutes, de vieux oliviers, sur un plateau dont l'altitude au-dessus de la mer est de 668 mètres, m'annoncent l'approche d'un village. J'arrive enfin à Deir el-Kasy. Ce village occupe le sommet de deux collines très rapprochées l'une de l'autre, l'une au sud-ouest, l'autre au nord-est, et forme ainsi deux quartiers différents, dont la population totale est de 350 Musulmans. De nombreuses citernes pratiquées dans le roc attestent qu'il a succédé à une localité antique. Deux tronçons de colonnes dans un oualy et un certain nombre de belles pierres de taille que l'on observe çà et là proviennent, au dire des habitants, d'une très ancienne église chrétienne totalement détruite. On peut rapporter également à une époque antérieure à l'invasion musulmane les vestiges d'un mur en pierres régulières qui semble avoir environné l'une de ces collines. Quant aux débris de l'enceinte qui entourait la seconde et à

ceux de la forteresse flanquée de quatre tours carrées qui avoisine ce deuxième quartier vers l'ouest, ils accusent une construction musulmane d'une date beaucoup plus moderne.

Un vaste birkeh circulaire, actuellement sans eau et à moitié comblé, s'étend au bas du village. Il est circonscrit par un petit mur dont les pierres sont depuis longtemps désagrégées; sa circonférence est de 400 pas, et il a dû être creusé dès l'antiquité elle-même. En ce moment, les habitants de Deir el-Kasy y ont établi leurs aires et y battent leur orge et leur blé. Ils ont négligé aussi d'entretenir la plupart des citernes que leur avaient léguées leurs ancêtres, qui les tenaient à leur tour des anciens habitants du pays, et les femmes du village sont contraintes d'aller chercher de l'eau à une source assez éloignée.

OUALY ABOU ELIOUN.

A sept heures quarante-cinq minutes, je me remets en marche vers le nord-nord-est, et, à sept heures cinquante-huit minutes, une montée sur des pentes jadis disposées en terrasses par la main de l'homme me conduit au sommet d'une colline que couronnent, près d'un gigantesque chêne vert, les débris d'un ancien oualy consacré à Abou Elioun. Des tombes musulmanes l'environnent. Ce nom de Abou Elioun pourrait faire penser que jadis cet endroit était un haut lieu vénéré par les anciens Kananéens, et que l'on y adorait le dieu Elioun, qui était l'une des principales divinités de la mythologie kananéenne, comme nous l'apprend un passage de Philon de de Byblos rapporté par Eusèbe :

Après avoir parlé du dieu Sydyk (Justice) et de ses fils, les Dioscures ou Cabires, Philon continue ainsi :

« De leur temps, naquirent un certain Elioun, dont le nom signifie Très-Haut, et sa femme, appelée Bérouth; ils demeurèrent dans les environs de Byblos. D'eux naquit Epigeios (terrestre) ou Autochthon (indigène), que plus tard on appela Ciel ; c'est de lui que l'élément qui est au-dessus de nous reçut, à cause de son extrême beauté, le nom de Ciel. Il eut une sœur, née des mêmes parents; elle fut appelée Terre, et c'est elle qui, à cause de sa beauté, a donné

son nom à la terre. Leur père Très-Haut, ayant péri dans un combat qu'il eut avec les animaux, fut divinisé par ses enfants, qui lui consacrèrent des libations et des sacrifices[1].»

KHARBET ROUÏES.

Au nord de cette colline et séparée d'elle par une étroite vallée, s'en élève une autre plus considérable, dont les terrasses successives et très régulièrement dessinées d'une manière concentrique aboutissent à un plateau supérieur, dont l'altitude au-dessus de la mer est de 740 mètres. Envahi actuellement par des herbes odoriférantes, par des arbres et par des broussailles, il servait autrefois d'assiette à un village, dont il ne subsiste plus que des citernes pratiquées dans le roc, des amas confus de matériaux provenant de maisons renversées et les arasements d'un mur d'enceinte que j'ai pu suivre une cinquantaine de pas; puis il disparaît sous un fourré épais; il avait été construit avec des blocs assez bien équarris et de dimension moyenne. A ces ruines est attaché le nom de Kharbet Rouïes.

KHARBET ED-DEIR.

A huit heures cinquante minutes, je descends vers l'est-sud-est de la colline précédente et, à neuf heures, je jette un coup d'œil, en passant, sur d'autres ruines également très indistinctes, appelées Kharbet ed-Deir. Une végétation exubérante de broussailles les recouvre en partie.

HARFICH.

A neuf heures quarante-cinq minutes, après une marche très accidentée dont la direction principale est celle du sud-est, je parviens à Harfich. Ce village, situé sur une colline dont les pentes, cultivées en terrasses, sont plantées d'oliviers, de vignes, de figuiers et de tabac, renferme une population de 300 Druses et de 50 Grecs

[1] Eusèbe, *Préparation évangélique*, I, x.

unis. Ceux-ci ont une petite chapelle de misérable aspect et dédiée à saint Georges. De nombreuses citernes pratiquées dans le roc et un grand birkeh hexagone de 300 pas de tour, en partie creusé dans le roc et en partie bâti, prouvent que ce village, dont beaucoup de maisons sont en outre renversées, n'est plus que le triste reste d'une localité plus importante, qui, à l'époque des Croisades, s'appelait Horfeis. Son nom antique nous est inconnu.

SOUKHMATA.

A dix heures quinze minutes, je descends vers le sud, longeant à ma droite les flancs inférieurs d'une montagne sur le point culminant de laquelle, à une hauteur de 800 mètres, on aperçoit de loin la blanche coupole d'un oualy, qu'ombrage un vénérable chêne vert aux proportions colossales et qui est dédié à Neby Sabelan.

A dix heures vingt-huit minutes, je m'engage dans le lit de l'Oued el-Habis, que je suis vers le sud-ouest, puis vers l'ouest, en cheminant péniblement à travers de gros blocs que polissent et roulent les eaux, à l'époque des grandes pluies. A ma droite et à ma gauche, se dressent des montagnes abruptes aux flancs rocheux et néanmoins boisés ; les chênes verts et les térébinthes y abondent, mais sans dépasser d'ordinaire la hauteur de simples broussailles.

A dix heures trente-cinq minutes, je rencontre dans le lit de l'oued une première source jaillissant de dessous une caverne. C'est jusque-là que les femmes de Harfich viennent chercher de l'eau; car elle est préférable à celle de leurs citernes, qui sont soit à moitié comblées, soit mal entretenues.

Plus loin, vers l'ouest, trois autres sources s'écoulent en ruisseau dans l'oued.

A onze heures dix minutes, je gravis vers l'ouest-sud-ouest les berges escarpées de ce torrent, puis, après une montée très raide, je chemine vers l'ouest sur un plateau qui s'abaisse ensuite doucement par une série de terrasses successives.

A onze heures cinquante-cinq minutes, j'arrive à Soukhmata.

Ce village, divisé en deux quartiers distincts, occupe deux collines voisines l'une de l'autre et entre lesquelles s'étend un grand birkeh, en partie creusé dans le roc et en partie bâti. L'une de ces collines est couronnée par les restes d'une forteresse flanquée de tourelles et qui avait été construite avec de simples moellons; elle renfermait plusieurs magasins souterrains, une mosquée et des salles diverses. La fondation en est attribuée à Dhaher el-A'mer. Aujourd'hui elle est aux trois quarts démolie, et sur l'emplacement où elle s'élevait croissent des vignes et du tabac. Les habitants atteignent le chiffre de 500 Musulmans, auxquels il faut ajouter deux familles chrétiennes.

RETOUR À TERCHIHA.

A midi quarante-cinq minutes, je descends de Soukhmata dans la direction de l'ouest par une série de terrasses soutenues par de gros murs et plantées de vieux oliviers, de figuiers et de vignes. Ensuite un sentier qui va serpentant, tantôt sur les flancs d'une autre montagne, tantôt dans une vallée bordée de hauteurs, soit boisées, soit cultivées, me ramène à Terchiha, où je fais halte à une heure quarante minutes.

CHAPITRE SOIXANTE-SIXIÈME.

OUALY NEBY EL-MEDJAHED. — KHARBET CHEROF. — KEFR SEMEIA' (KEFAR SAMA). — KESRA. — BEKEIA'. — KHARBET RAS A'BBAD. — KHARBET TELEIL. — RETOUR À BEKEIA'.

OUALY NEBY EL-MEDJAHED.

Le 4 septembre, à cinq heures vingt minutes du matin, je quitte définitivement Terchiha, pour faire l'ascension, au sud du village, du Djebel Neby el-Medjahed. Les pentes blanchâtres de cette montagne sont, les unes parsemées de tombes musulmanes, les autres couvertes de figuiers.

A cinq heures quarante minutes, j'en atteins le sommet. Il domine la mer de 592 mètres, et sur le plateau onduleux qu'il forme un oualy, rebâti par Abdallah Pacha et entouré de quelques maisons, est consacré au cheikh Neby el-Medjahed. Des plantations de figuiers l'avoisinent.

KHARBET CHEROF.

A cinq heures cinquante minutes, je redescends vers l'est-sud-est une série de terrasses cultivées.

Ma direction est ensuite celle du sud-est, à travers des hauteurs que se partagent les broussailles et la culture.

A six heures quarante minutes, quelques ruines confuses sur un monticule qui s'élève au milieu d'une vallée parsemée d'oliviers séculaires me sont désignées sous le nom de Kharbet Cherof.

KEFR SEMEIA' (KEFAR SAMA).

A sept heures vingt minutes, je parviens à Kefr Semeia', village assis sur une colline dont l'altitude au-dessus de la mer est de 565 mètres, et dont les pentes sont plantées de grenadiers, de figuiers et de tabac; çà et là aussi se montrent quelques noyers. Les habitants de Semeia' sont presque tous Druses; un petit nombre de familles seulement appartiennent à la religion grecque schismatique. Beaucoup de maisons renversées indiquent que ce village était autrefois bien plus considérable. Il est alimenté d'eau par des citernes pratiquées dans le roc, qui doivent être antiques, et par un grand birkeh pentagone construit avec des pierres de faible dimension, mais très régulières.

Kefr Semeia' est, selon toute apparence, comme on l'a supposé, le Kefar Sama ou Simaï mentionné par le Talmud en Galilée[1] :

Dans cette localité, dit le Talmud de Jérusalem[2], vivait un certain Jacob, qui faisait des cures merveilleuses au nom de Yeschou Pandéra (Jésus). Un jour, il voulut guérir ainsi un certain Éléazar ben Dama, qui venait d'être mordu par un serpent venimeux ; mais R. Ismaël, qui était présent, s'y opposa au nom de la religion. Jacob ne se laissa pas rebuter; il essaya de prouver à R. Ismaël, en s'appuyant sur les textes sacrés, qu'il était permis de guérir de toutes les façons. Pendant qu'il établissait victorieusement sa thèse, le malade mourut. « Tu es bien heureux, Éléazar, s'écria R. Ismaël, d'avoir quitté ce monde plutôt que de transgresser la loi des sages. »

KESRA.

A huit heures, descendu de la colline de Kefr Semeia', je me remets en marche vers l'est, dans une vallée cultivée en doura, puis je gravis vers le sud des pentes qui, d'abord assez douces et disposées par terrasses où le blé vient très bien, deviennent bientôt plus âpres et se hérissent d'épaisses broussailles.

[1] Adolphe Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 234-235. — [2] Talmud de Jérusalem, *Sabbath*, XIV, à la fin.

A huit heures trente-cinq minutes, je chemine sur un plateau pierreux, dont l'altitude au-dessus de la mer est de 668 mètres, et bientôt j'arrive à Kesra.

Ce village, habité aujourd'hui seulement par une centaine de Druses, a succédé à un autre plus considérable, dont il a peut-être conservé le nom, et dont il subsiste encore des citernes et un birkeh aux trois quarts creusé dans le roc, ainsi que de nombreuses pierres de taille éparses sur le sol ou employées dans des constructions plus modernes. Un khelouch ou petit sanctuaire druse y est ombragé par un vieux chêne.

BEKEIA'.

A neuf heures, je descends dans la direction du nord, puis du nord-est.

A dix heures, je traverse une vallée fertile, plantée d'oliviers séculaires et sillonnée par un ruisseau que bordent des touffes d'agnus-castus. Au delà, je monte vers l'est au village de Bekeia', où je fais halte à dix heures quinze minutes, auprès d'une source abondante, non loin de laquelle on dresse ma tente.

Ce village, situé à 586 mètres au-dessus de la mer, est adossé à une montagne élevée et domine lui-même d'une centaine de mètres environ la vallée que je viens de signaler. Il possède deux sources excellentes, qui ont dû attirer de tout temps en cet endroit une population plus ou moins considérable. Celle qui l'habite aujourd'hui se compose de 600 individus, Druses, Grecs unis et Grecs schismatiques, auxquels il faut ajouter quelques familles juives, qui prétendent descendre des anciens habitants du pays. A cette population fixe viennent se joindre chaque année, pendant l'été, plusieurs centaines de Juifs, qui émigrent d'ordinaire de Tibériade à Bekeia', pour y passer la saison la plus chaude. Originaires, pour la plupart, de l'Europe, ils sont heureux de retrouver en ce lieu ces derniers rejetons indigènes de leur antique souche nationale; en outre, ils échappent ainsi aux excessives chaleurs de Tibériade. A Bekeia', en effet, grâce aux deux sources qui y jaillissent pures et limpides des

flancs de la montagne, on cultive, sur les pentes du village et presque jusqu'au fond de la vallée, des jardins délicieux, arrosés par de nombreux ruisseaux. Là croissent sur différentes terrasses, soutenues par de gros murs probablement antiques, des arbres fruitiers de toutes sortes, tels que citronniers, orangers, grenadiers, figuiers, cognassiers et mûriers. La vigne y prospère aussi merveilleusement, comme l'attestent ses ceps gigantesques et les enroulements capricieux de ses longs rameaux. Des saules, des noyers et des caroubiers y répandent également leur ombrage.

Les Grecs unis de Bekeia' ont une petite église, que je trouve fermée, le curé venant de mourir et n'ayant pas encore de successeur. Les Grecs schismatiques ont pareillement une paroisse, qui a remplacé un sanctuaire chrétien beaucoup plus ancien, dont il subsiste encore quelques pierres de taille et un tronçon de colonne. Quant aux Juifs, ils célèbrent leur culte dans une synagogue de date toute récente.

A l'époque des Croisades, ce village portait le nom de Bokehel.

KHARBET RAS A'BBAD.

Le même jour, à trois heures quarante minutes de l'après-midi, je descends vers l'ouest-nord-ouest les pentes de la hauteur de Bekeia'.

A trois heures cinquante-cinq minutes, je franchis dans la vallée de ce nom le ruisseau qui y serpente, et je gravis bientôt après, dans la même direction, les bords opposés de la vallée.

A quatre heures huit minutes, je parviens sur un plateau où de nombreux amas de pierres, restes de maisons renversées, émergent du sein d'épaisses broussailles ou sont ensevelis sous cette végétation sauvage, qui a partout envahi le sol. Les ruines de cette ancienne localité me sont indiquées sous le nom de Kharbet Ras A'bbad, que d'autres prononcent A'bbat. J'y remarque les arasements d'un mur ayant fait jadis partie d'un édifice bouleversé de fond en comble, qui a pu avoir été une église. Une colonne en-

core debout devait en orner l'intérieur, avec d'autres qui ont disparu. Plusieurs citernes sont éparses çà et là. Une profonde caverne m'avait été signalée, par quelques habitants de Bekeia', comme existant en cet endroit; à les en croire, elle était hantée par des génies malfaisants. Aussi mon guide ne voulut-il jamais consentir à y entrer avec moi; il se contenta de m'en montrer de loin l'ouverture, que des arbustes dérobent en partie aux regards. J'y descendis par un escalier d'une dizaine de marches pratiquées dans le roc et, au moyen d'une bougie dont je m'étais muni, je me convainquis aussitôt que ce n'était autre chose qu'une ancienne citerne, de grandeur moyenne et dont les parois étaient revêtues d'un épais ciment. Des chauves-souris s'envolèrent épouvantées à mon approche; ce furent là les seuls hôtes mystérieux que j'y rencontrai.

KHARBET TELEIL.

A cinq heures, je reprends le chemin de Bekeia'; mais avant de remonter à ce village, je jette un coup d'œil, à cinq heures quarante minutes, sur une colline qui en est voisine vers le sud, et dont les différents étages circulaires et concentriques ont été évidemment régularisés autrefois par la main de l'homme. Quelques habitations complètement détruites paraissent en avoir occupé jadis le sommet, d'où le nom de Kharbet Teleil donné à cet endroit.

RETOUR À BEKEIA'.

A six heures vingt minutes, je suis de retour à Bekeia'. Comme c'est le soir du jour du sabbat, toute la colonie juive de Tibériade établie momentanément dans ce village en a envahi les jardins et y savoure sous d'épais ombrages les charmes de cette belle nature. Les femmes, revêtues de leur brillant costume et parées de bracelets et de colliers, sont assises par groupes gracieux autour des orangers, des citronniers et des grenadiers, et semblent s'y enivrer du parfum de ces arbres; elles laissent ainsi passer les heures sans les compter,

avec leurs enfants qui folâtrent autour d'elles. Les hommes devisent entre eux; quelques vieillards lisent gravement la Bible ; mais, hélas ! le sens des divines Écritures leur est caché, et c'est en vain qu'ils attendent toujours ce Messie tant promis, qui a fait son apparition sur la terre il y a plus de dix-huit siècles, et qui a accompli, sans qu'ils s'en doutent, toutes les prédictions de leurs prophètes, en mettant fin à la loi ancienne, à laquelle ils sont demeurés asservis, par l'avènement de la loi de grâce, qu'ils repoussent aveuglément.

CHAPITRE SOIXANTE-SEPTIÈME.

BEIT DJENN. — KHARBET CHEFNIN. — DJERMAK. — KHARBET SARTABA.
RETOUR À BEKEIA'.

BEIT DJENN.

Le 5 septembre, à cinq heures quarante-cinq minutes du matin, je gravis vers l'est, au sortir de Bekeia', un sentier qui serpente à travers des terrasses soutenues par des murs épais et plantées de figuiers et d'oliviers. A six heures, la culture cesse et le sentier devient plus raide et plus glissant.

A six heures trente minutes, je parviens sur un plateau élevé, couvert de térébinthes, de chênes verts et de lentisques. Ce plateau était jadis cultivé, ainsi qu'une partie des pentes qui le précèdent et qui le suivent; car on aperçoit çà et là, au milieu des broussailles, des débris d'anciens murs qui délimitaient jadis des enclos divers. Je descends ensuite dans une vallée, pour remonter bientôt après vers l'est-sud-est.

A sept heures quinze minutes, j'arrive à Beit Djenn. Ce village ne renferme plus en ce moment que 200 habitants, tous Druses; il était, il y a quelques années encore, bien plus considérable, comme l'indiquent beaucoup de maisons abandonnées qui commencent à tomber en ruine. On me dit que ceux qui les occupaient ont émigré dans le Hauran, pour échapper à la conscription.

Les flancs de la hauteur que couronne le village, à 926 mètres d'altitude au-dessus de la mer, sont tapissés de belles vignes qui rampent à terre et dont les grappes, d'un développement prodigieux, font songer à celle que les espions envoyés par Moïse pour re-

connaître la Terre promise rapportèrent avec eux au camp des Israélites, et qui excita leur admiration.

Bet Djenn est signalé au moyen âge sous le nom de Beitegene ou Bette-Gen. Dans l'antiquité, sa désignation hébraïque devait être *Beth-Gannim*, בֵּית גַּנִּים, « la maison des jardins », à cause des vergers et des vignobles dont cette localité était entourée, comme le prouvent les nombreuses terrasses soutenues par d'anciens murs qui descendent d'étage en étage jusqu'au bas de la vallée située au pied du village.

KHARBET CHEFNIN.

A sept heures quarante-cinq minutes, je descends de Beit Djenn dans la direction du nord.

A huit heures, je laisse à ma droite sur une hauteur voisine les restes d'un village perdus au sein d'épaisses broussailles; on les appelle Kharbet Chefnin.

DJERMAK.

A huit heures vingt minutes, je franchis successivement les lits desséchés de deux torrents qui vont faire leur jonction un peu plus à l'ouest, et je commence ensuite une nouvelle ascension vers l'est-nord-est.

A neuf heures cinq minutes, je chemine sur un haut plateau, d'où je redescends bientôt dans une petite vallée, pour gravir vers le nord d'autres pentes, parfois très raides, que des arbres, des arbustes et des plantes sauvages ont presque partout envahies.

A neuf heures trente-quatre minutes, je fais halte un instant à Djermak.

Ce village, situé à 1,076 mètres au-dessus de la mer, est actuellement désert, tous les Druses qui l'habitaient l'ayant abandonné pour se retirer dans le Hauran. La plupart des maisons sont en partie renversées; à l'exception de deux, qui sont transformées en étables, celles qui sont encore debout ne servent plus d'asile momentané qu'à quelques familles de Beit Djenn, lorsqu'elles viennent

cultiver plusieurs parcelles de terre dans les environs, ou enlever leurs récoltes. Une dizaine de citernes et un pressoir creusé dans le roc prouvent que Djermak a succédé à une localité antique, dont le nom devait, sans doute, se rapprocher beaucoup du nom actuel.

KHARBET SARTABA.

A dix heures cinquante minutes, je me remets en marche vers l'ouest, en côtoyant, à une très grande hauteur, à ma gauche, un oued profond, puis je descends vers l'ouest-sud-ouest.

A midi cinq minutes, un amas de ruines sur les bords de l'Oued Sartaba attire mon attention. Là s'élevait jadis un village dont toutes les maisons sont démolies, et sur les débris desquelles des térébinthes, des lentisques et des chênes verts ont pris racine. Les vestiges d'un édifice bâti avec de belles pierres de taille et orné de colonnes semblent être ceux d'une ancienne église. Une source jaillissant des flancs d'une colline voisine est connue sous le nom de A'ïn Sartaba, et ces ruines elles-mêmes me sont désignées sous celui de Kharbet Sartaba ou Sarthaba, qui est bien certainement antique, car nous le voyons donné par le Talmud à une montagne de la Samarie que j'ai décrite ailleurs[1].

A midi trente minutes, je poursuis ma route vers le sud le long de l'Oued Sartaba, que je franchis bientôt pour monter à Beit Djenn par un sentier qui, en certains endroits, a été taillé dans le roc et ressemble à un long escalier.

A midi cinquante-cinq minutes, je jette un nouveau coup d'œil sur ce village, dont le cheikh, pendant que je le traverse, me force très obligeamment de m'arrêter quelques instants dans sa demeure hospitalière. C'est un beau vieillard, à barbe blanche, au regard doux et pénétrant. Tandis qu'on me prépare le café traditionnel, il m'apporte lui-même une magnifique grappe de raisin qu'il a été chercher dans sa vigne, et me prie de l'accepter comme un souvenir

[1] *Description de la Samarie*, t. I, p. 244-248.

de mon passage au milieu de ses montagnes, que si peu d'étrangers ont visitées.

RETOUR À BEKEIA'.

A une heure quarante-cinq minutes, je fais mes adieux au vieux cheikh druse et je reprends la route de Bekeia', où je suis de retour à trois heures vingt minutes. Les monts que je venais de parcourir sont les plus âpres et les plus hauts de la Galilée supérieure; leurs points les plus élevés ne dépassent pas néanmoins 1,200 mètres. Jadis cultivés presque partout et parsemés de villages, dont un seul, celui de Beit Djenn, est aujourd'hui habité, ils sont maintenant, à part les environs de cette localité, à peu près incultes, et d'immenses fourrés de broussailles y servent, dit-on, de refuge à quelques animaux carnassiers. Les perdrix y abondent d'une manière extraordinaire, et de tous côtés j'en voyais qui se levaient sous les pas de mon cheval.

Des différents sommets de ce massif on embrasse la Galilée tout entière, et l'on y respire un air pur et vivifiant qui contraste agréablement, à l'époque des grandes chaleurs, avec l'atmosphère brûlante des vallées et des plaines.

CHAPITRE SOIXANTE-HUITIÈME.

KHARBET KATHAMOUN. — ROUMEICH.

KHARBET KATHAMOUN.

Le 6 septembre, à cinq heures cinquante minutes du matin, je quitte Bekeia' pour suivre vers le nord-ouest l'oued de ce nom. Chemin faisant, je passe successivement devant deux sources, appelées l'une A'ïn Barranieh, et l'autre A'ïn Tiria.

A six heures trente-deux minutes, je gravis vers le nord des pentes rocheuses; parvenu, à sept heures, sur un plateau élevé, je laisse Soukhmata à ma gauche, pour franchir, à sept heures trente-deux minutes, après une descente très rapide, l'Oued el-Habis. A cette descente succède, vers le nord-est, une nouvelle montée, d'abord douce, puis beaucoup plus raide.

A huit heures quinze minutes, je passe non loin de Deir el-Kasy, autre village dont j'ai parlé plus haut, ainsi que du précédent.

Ma direction est alors celle de l'est-nord-est.

A neuf heures vingt minutes, un sentier très accidenté à travers des hauteurs boisées m'amène auprès d'une source, appelée A'ïn Kathamoun; elle jaillit de dessous un rocher, au pied d'une petite montagne que couronnent des ruines connues pareillement sous le nom de Kharbet Kathamoun. Elles appartiennent à différentes époques et sont celles d'une ancienne bourgade renversée de fond en comble. De l'époque antique datent probablement des citernes, un birkeh, un beau pressoir à deux compartiments et plusieurs tombeaux pratiqués dans le roc. Les restes d'une enceinte rectangulaire mesurant 55 pas de long sur 22 de large et renfermant intérieurement quelques salles voûtées, dont une partie est encore

debout, accusent une époque bien postérieure et ne doivent pas remonter au delà de celle des Croisades. Peut-être même sont-ils d'un âge plus récent. Les murs sont épais et bâtis avec des pierres de toute grandeur provenant de constructions plus anciennes. C'était évidemment un poste militaire destiné à la défense du pays. Des térébinthes, des chênes, des houx et des lentisques enveloppent de toutes parts ces ruines et d'autres encore, où l'on reconnaît les vestiges de nombreuses habitations démolies.

ROUMEICH.

A dix heures quarante-huit minutes, redescendu de la hauteur de Kathamoun, je suis vers le nord une gorge étroite resserrée entre des montagnes boisées.

A onze heures quinze minutes, elle s'élargit et débouche dans une plaine fertile, où je fais dresser ma tente, à côté du village de Roumeich, que j'atteins à onze heures trente minutes.

Roumeich a une population de 500 Maronites, tous très pauvres, ainsi que les trois prêtres qui desservent la petite église du village et qui eux-mêmes, comme de simples fellahs, cultivent de leurs mains la terre pour subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs familles, car ils sont mariés, à l'exemple de la plupart des curés maronites.

Ce village est, du reste, de fondation assez récente. En effet, au dire des vieillards, il date à peine de cent cinq ans. C'est à cette époque que l'église aurait été bâtie, ainsi que les habitations qui l'environnent. Une grande citerne et deux vastes bassins circulaires excavés dans le sol ne remonteraient pas non plus au delà du même temps. Néanmoins ce village doit avoir succédé à un autre beaucoup plus ancien; car quelques habitants, en creusant les fondations d'une maison, ont trouvé, il y a trois ans, à la profondeur de 2 mètres, une dizaine de tombeaux en forme d'auges rectangulaires, construits avec de belles pierres de taille et recouverts chacun d'une dalle.

CHAPITRE SOIXANTE-NEUVIÈME.

KHARBET SEMOUKHIA. — KHARBET A'KBARA. — KHARBET ROUEIS.
KHARBET KOURA. — KHARBET KERSIFA. — RETOUR À ROUMEICH.

KHARBET SEMOUKHIA.

Le 7 septembre, à cinq heures trente minutes du matin, je me mets en marche vers l'ouest.

A cinq heures quarante minutes, ma direction devient celle de l'ouest-sud-ouest.

A six heures quatorze minutes, après une difficile ascension à travers d'épaisses broussailles, qui obstruent souvent l'étroit sentier que je suis, je parviens au Kharbet Semoukhia, restes d'un village complètement détruit, sur un plateau où l'on arrive par une série de terrasses successives.

Il ne subsiste plus de cette localité, qui paraît avoir été peu importante, que des amas confus de matériaux et quelques citernes pratiquées dans le roc, dont l'une, plus considérable que les autres, est munie d'un escalier.

KHARBET A'KBARA.

A sept heures, je descends, dans la direction du nord-ouest, puis de l'ouest, et après avoir franchi un oued, je chemine de nouveau vers l'ouest-nord-ouest, tantôt montant, tantôt descendant des hauteurs en partie cultivées par terrasses et en partie couvertes de broussailles.

A huit heures quinze minutes, je fais halte au Kharbet A'kbara. Les ruines de ce nom sont celles d'une bourgade antique assise

sur une colline qui s'élève par plusieurs étages réguliers, et au pied de laquelle serpentent : au nord, l'Oued Souadeh; au sud, l'Oued A'zaïm. Cette bourgade est, depuis longtemps sans doute, abandonnée et détruite, car de vieux térébinthes et de gros chênes plusieurs fois séculaires ont envahi l'emplacement qu'elle occupait; des broussailles gigantesques y croissent également de toutes parts. En parcourant ce fourré, on heurte à chaque pas les vestiges de nombreuses petites maisons, qui avaient été bâties avec des pierres de taille de dimension moyenne et non cimentées. On y rencontre aussi les traces d'un édifice plus considérable, qui semble avoir été intérieurement orné de colonnes, car un fût mutilé gît à côté de l'endroit où il s'élevait. Une vingtaine de citernes pratiquées dans le roc sont éparses çà et là. Enfin un birkeh circulaire est aujourd'hui à moitié comblé. Le nom antique de cette localité devait être identique à celui qui reste encore attaché maintenant à ses ruines; car nous savons par Josèphe[1] qu'il entoura d'une enceinte fortifiée, dans la Galilée supérieure, une place qu'il appelle Achabara. A la vérité, ainsi que je l'ai montré ailleurs, c'est à quelques kilomètres au sud de Saphed qu'il faut reconnaître l'Achabara signalée par cet historien; mais comme le village encore habité que j'identifie avec cette place forte s'appelle également A'kbara, on est porté naturellement à en conclure que les ruines du Kharbet A'kbara dont il s'agit en ce moment ont conservé de même fidèlement jusqu'à nos jours leur dénomination primitive.

KHARBET ROUEIS.

A neuf heures dix minutes, je descends de cette colline pour gravir presque aussitôt, vers le nord, puis vers l'est, des pentes rocheuses, jadis exploitées comme carrière.

A neuf heures vingt minutes, je laisse à ma gauche sur un monticule quelques ruines peu considérables, appelées Kharbet Roueis.

[1] *Guerre des Juifs*, l. II, c. xx, § 6. — *Vie de Josèphe*, § 37.

D'anciens murs de terrasses au milieu des broussailles sont les indices d'une culture qui a disparu.

KHARBET KOURA.

De retour à Roumeich, à dix heures trente-cinq minutes, je quitte de nouveau ce village, à trois heures quinze minutes de l'après-midi, pour me diriger vers le nord.

A trois heures trente-deux minutes, j'atteins l'extrémité septentrionale de la plaine elliptique de Roumeich. Là s'élève une colline circulaire et entièrement isolée, dont les différentes plates-formes concentriques, bordées de térébinthes et de chênes verts, sont actuellement livrées à la culture; jadis elles étaient parsemées d'habitations, comme l'indiquent d'innombrables tessons de poterie et beaucoup de menus matériaux qui jonchent encore le sol. Quant au sommet de la colline, il est tout entier couvert de décombres. Quelques citernes ont seules échappé en partie à la destruction totale qu'a subie ce village, dont les faibles débris sont connus aujourd'hui sous le nom de Kharbet Koura.

KHARBET KERSIFA.

A quatre heures dix minutes, je me dirige vers le sud, puis vers l'est-sud-est, à travers la plaine, à laquelle succèdent ensuite des collines couvertes de vignes et de figuiers.

A quatre heures quarante-quatre minutes, je parviens au Kharbet Kersifa, restes d'une ancienne bourgade qui occupait l'une de ces collines. Il en subsiste encore de nombreuses citernes pratiquées dans le roc et des amas de matériaux de toute grandeur provenant de maisons renversées. Les vestiges d'un édifice bâti en pierres de taille, et qui semble avoir été une église, sont également reconnaissables. Il était orné de colonnes monolithes, les unes dispersées ou brisées, les autres encore gisantes près de l'endroit où elles s'élevaient. Sur les pentes occidentales de ce monticule, tous les murs de

séparation qui divisent des enclos particuliers sont construits avec des pierres enlevées aux ruines qui jonchent le plateau.

RETOUR À ROUMEICH.

A cinq heures cinquante-cinq minutes, je reprends vers l'ouest-sud-ouest la route de Roumeich, où je suis de retour à six heures douze minutes.

CHAPITRE SOIXANTE-DIXIÈME.

KHARBET BEDIEH (BETH BEDIA). — SA'SA' (SA'SA'). — EL-DJICH (GISCHALA). KEFR BERA'M (KEFAR BARA'M).

KHARBET BEDIEH (BETH BEDIA).

Le 8 septembre, jour de la Nativité de la sainte Vierge, tous les habitants de Roumeich remplissent, dès cinq heures du matin, leur humble église. Pauvre comme ils le sont eux-mêmes, elle n'a d'autres ornements que la majesté invisible du Dieu qui y réside et la piété des fidèles qui viennent y prier. Je me joins à ces bons Maronites, dont la foi vive et la tenue respectueuse m'édifient profondément.

Au moment où je me dispose à remonter à cheval pour m'éloigner et continuer mes explorations, les anciens du village, ayant leur curé à leur tête, me prodiguent les souhaits les plus touchants et protestent de leur inaltérable attachement à la France. « Le drapeau français, me disent-ils, leur est toujours cher et sacré, malgré les malheurs et les affronts qu'il a subis, et la France n'a jamais cessé d'être pour eux comme une seconde patrie, dont la restauration, qu'ils appellent de tous leurs vœux, sera l'événement le plus heureux qui puisse leur survenir à eux-mêmes. »

Telles sont les protestations que j'ai entendu répéter dans tous les villages maronites que j'ai eu à traverser, et qui accueillaient mon arrivée et mon départ. On conçoit que mon cœur de Français devait être vivement ému, chaque fois que de pareils vœux retentissaient à mes oreilles, et que le drapeau qui flottait au-dessus de ma tente provoquait, de la part de ces fidèles amis de la France, de semblables témoignages d'amour.

A six heures vingt minutes, je côtoie vers le sud-sud-est le petit oued qui sillonne la plaine de Roumeich.

A sept heures dix minutes, je monte vers le sud-sud-ouest, et à sept heures trente-cinq minutes, après avoir franchi une suite de terrasses soutenues par d'anciens murs d'appui, je parviens sur le sommet d'une colline isolée de trois côtés. Là gisent de nombreux amas de pierres, restes d'une bourgade complètement renversée. L'emplacement qu'elle occupait est aujourd'hui envahi par des chênes verts et des térébinthes. Des citernes pratiquées dans le roc sont disséminées sur beaucoup de points. Les habitants pouvaient, en outre, s'alimenter d'eau à deux sources voisines, qui coulent au pied de cette hauteur dans l'Oued Zaroub. On donne à ces ruines, aujourd'hui très confuses, le nom de Kharbet Bedieh. Deux fûts de colonnes monolithes, encore enfoncés dans le sol, y décoraient, avec d'autres qui ont disparu, un édifice qui a pu être une synagogue et ensuite une église. Ce nom de Bedieh nous autorise à supposer que nous avons là sous les yeux les débris d'une localité de la Palestine que le Talmud appelle *Beth Bedia*, בית בדיא [1].

SA'SA' (SA'SA').

A huit heures vingt minutes, je redescends vers le sud-est, pour gravir ensuite, vers le sud, les flancs d'une petite montagne que couronne le village de Sa'sa'.

A neuf heures, je parviens à un grand birkeh circulaire creusé dans le roc. En continuant à monter, je remarque, à ma gauche, plusieurs anciens caveaux funéraires.

A neuf heures huit minutes, j'atteins le point culminant de cette hauteur. Là, à 872 mètres au-dessus de la mer, on observe les vestiges d'une enceinte fortifiée, qui tombe de toutes parts en ruine, et qui avait été construite avec de simples moellons. Elle ne remonte pas, dit-on, au delà de Dhaher el-A'mer et renferme un assez

[1] Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 22.

grand nombre de petites maisons particulières, dont la moitié est renversée. De belles pierres de taille et quelques fragments de colonnes dispersés sont les vestiges d'un édifice complètement démoli, dont l'emplacement même est difficile à déterminer.

Sur les pointes orientales de la colline, des citernes et des tombeaux creusés dans le roc, sont en partie comblés. La population actuelle de ce village est d'environ 350 Musulmans.

Il est question de cette localité dans les écrits de plusieurs pèlerins juifs.

Ishak Chelo, par exemple, s'exprime ainsi en 1334 :

De Gusch Chaleb on arrive à Sa'sa', village de la tribu d'Asser. La communauté juive y est assez considérable; elle possède une ancienne synagogue attribuée à Rabbi Siméon ben Iochaï, ainsi qu'une belle école, attribuée au même rabbin (dont la mémoire soit en bénédiction!). On conserve dans la même école plusieurs anciens ouvrages, entre autres le Sefer ha-Taguin et le Sefer Schi'or Komah. J'ai ouï dire que Sa'sa' est la patrie de Rabbi Sisaï, et, en effet, on y montre les tombeaux attribués à Rabbi Sisaï, à Rabbi Lévi, fils de Sisaï, et à Rabbi Iosé, fils de Sisaï (Dieu sait la vérité!)[1].

La synagogue signalée dans ce passage, et qui était encore debout au commencement du XIVe siècle, est actuellement détruite. Il est permis de penser que les débris de colonnes et les pierres de taille dont j'ai parlé plus haut appartenaient à cet édifice ou à la belle école que mentionne également Ishak Chelo.

EL-DJICH (GISCHALA).

A dix heures dix minutes, je descends vers l'est-nord-est les pentes orientales du Djebel Sa'sa'; elles sont cultivées par terrasses successives en vignes, en figuiers et en oliviers.

A dix heures trente-cinq minutes, parvenu au bas de cette descente, je franchis tour à tour, vers l'est, plusieurs collines couvertes de broussailles, et à onze heures trente minutes, je fais halte au-

[1] Carmoly, *Itinéraires*, p. 262 et 263.

près d'une source abondante, dite A'ïn el-Djich; elle coule dans un ravin profond, planté de figuiers, de grenadiers et de vignes, et que surplombe, vers l'ouest, la haute colline d'El-Djich. Au-dessus de cette source et de l'oued qu'elle fertilise, et au bas de la colline dont je viens de parler, on remarque une plate-forme en partie naturelle et en partie artificielle, comme le prouvent les arasements d'un mur de soutènement en beaux blocs, dont quelques assises sont encore en place. Sur cette plate-forme gisent les débris d'une ancienne synagogue, bouleversée, malheureusement, de fond en comble. Cet édifice, comme la plupart de ceux de ce genre, était tourné du sud au nord; il mesurait environ 22 pas de long sur 13 de large. Trois bases de colonnes sont encore enfoncées dans le sol à l'endroit qu'elles occupaient; plusieurs fûts brisés sont, en outre, épars çà et là, ainsi que les fragments de deux pieds-droits et d'un linteau de porte que décoraient des moulures à crossettes. Je n'ai plus retrouvé la colonne sur laquelle M. Renan avait lu, en 1860, une inscription hébraïque en caractères carrés, qu'il avait traduite ainsi :

José bar Nahoum a fait l'arche. Que la bénédiction vienne sur lui!

Ce savant avait regardé cette inscription comme étant du IVe ou du Ve siècle de notre ère, de l'époque, par conséquent, de la Gémara dite de Babylone[1].

De là, je gravis la hauteur d'El-Djich; elle s'élève par étages successifs et par terrasses, que soutiennent de gros blocs, dont beaucoup offrent une apparence antique. Le village ainsi nommé est situé sur les pentes méridionales de la colline; il est partagé en deux quartiers : celui des Musulmans à l'ouest, au nombre de trois cents, et celui des Chrétiens à l'est, se composant de deux cents Grecs unis et de soixante-dix Maronites.

En continuant à monter plus haut, et au moment d'atteindre le plateau supérieur, on distingue les vestiges d'un mur d'enceinte

[1] *Mission de Phénicie*, p. 779.

construit en pierres de taille très régulières. Il en subsistait encore, en 1863, des restes assez considérables; mais aujourd'hui il est presque entièrement démoli, les pierres qui en ont été tirées ayant servi à bâtir une nouvelle église, celle des Grecs unis, et une maison attenante. C'étaient là les traces de la muraille qui environnait jadis l'acropole de l'ancienne Gischala, dont El-Djich a conservé le nom. Le plateau qu'elle couvrait est à 809 mètres au-dessus de la mer; il est actuellement planté de vignes, de figuiers et d'oliviers, et divisé en plusieurs enclos. Ce qui, lors de mon précédent voyage, y avait attiré principalement mon attention, c'étaient les débris d'une seconde synagogue, dont il subsistait encore à cette époque quatre fûts de colonnes, deux demi-colonnes adossées à un pilier et faisant corps avec lui, et les fragments d'une porte décorée de moulures à crossettes. Aujourd'hui, ces débris ont été soit dispersés, soit employés dans la construction de l'église dont j'ai parlé, et qui occupe à peu près le même emplacement.

Les flancs inférieurs de la colline sont percés de nombreuses grottes sépulcrales, qui sont presque toutes en partie détruites ou bouchées. Les morts y étaient déposés dans des fours à cercueil, dans des auges funéraires creusées dans l'épaisseur du roc évidé ou dans des sarcophages mobiles, dont les cuves et les couvercles mutilés ont été disséminés par les habitants.

El-Djich est incontestablement la ville de Gischala mentionnée par Josèphe.

Cet écrivain nous raconte dans sa *Vie* que Gischala, ayant été incendiée et rasée par les peuples voisins, fut relevée de ses ruines par Jean, fils de Lévi, et entourée de remparts, afin d'être mise à l'abri de nouvelles attaques :

Jean, fils de Lévi, dit-il, voyant quelques-uns de ses concitoyens s'enorgueillir de leur défection à l'égard des Romains, s'efforça de les retenir en les suppliant de ne pas trahir la foi qu'ils avaient jurée; mais toutes ses tentatives furent impuissantes, bien qu'il les renouvelât avec beaucoup d'instance. Car les peuples voisins, les Gadaréniens, les Gabaréniens, les Soganéens et les Tyriens, ayant rassemblé une grande armée, fondirent sur Gischala, s'en empa-

rèrent de force et, après l'avoir brûlée et complètement détruite, s'en retournèrent chacun chez eux. Jean, indigné de ce fait, arma tous ses partisans, en vint aux mains avec tous les peuples signalés plus haut, rebâtit Gischala en la rendant plus importante qu'elle n'était auparavant et l'entoura de remparts, afin d'assurer, à l'avenir, sa sécurité [1].

Nous lisons également dans un passage de la Guerre des Juifs :

Jean, fils de Lévi, environna aussi d'une muraille par ses efforts et ses ressources personnels la ville de Gischala, d'après l'ordre qu'il en avait reçu de Josèphe [2].

Le même Jean chercha ensuite à soulever ses compatriotes contre les Romains :

Seule, Gischala, petite ville de Galilée, restait encore libre du joug de l'ennemi. La plus grande partie de sa population ne nourrissait que des sentiments pacifiques, car la plupart de ses habitants étaient adonnés à la culture de la terre et ne songeaient sans cesse qu'à avoir d'abondantes récoltes; mais au milieu d'eux s'était introduite une tourbe assez considérable de brigands, dont l'esprit de révolte avait gagné, comme une sorte de contagion, une partie des citoyens. Ceux-ci étaient encouragés et poussés à la défection par Jean, fils d'un certain Lévi [3].

Vespasien envoya Titus, avec une troupe de mille cavaliers, pour s'emparer de cette ville. Jean, fils de Lévi, s'échappa aussitôt de la place, pendant la nuit, et prit la route de Jérusalem. Les habitants s'empressèrent alors d'ouvrir leurs portes aux Romains. La bande qui avait accompagné Jean fut poursuivie avec acharnement par la cavalerie de Titus, qui en massacra une grande partie; mais Jean lui-même parvint à atteindre Jérusalem.

Saint Jérôme nous dit quelque part, mais sans attacher une foi entière à la tradition qu'il rapporte, que les parents de saint Paul étaient originaires de Gischala, et qu'ils avaient été ensuite transférés à Tarse, en Cilicie, par les Romains :

Quis sit Epaphras concaptivus Pauli, talem fabulam accepimus. Aiunt parentes apostoli Pauli de Gyscalis regione fuisse Judææ, et eos, cum tota pro-

[1] *Vie de Josèphe*, § 10. — [2] *Guerre des Juifs*, l. XI, c. xx, § 6. — [3] *Guerre des Juifs*, l. IV, c. xi, § 1.

vincia Romana vastaretur manu et dispergerentur in orbe Judæi, in Tharsum, urbem Ciliciæ, fuisse translatos[1].

Ailleurs ce Père de l'Église admet cette tradition comme authentique ou, du moins, il la reproduit sous la forme d'une assertion certaine :

Paulus apostolus..... de tribu Benjamin et oppido Judææ Giscalis fuit, quo a Romanis capto, cum parentibus suis Tharsum Ciliciæ commigravit[2].

Je ferai remarquer ici la méprise échappée à saint Jérôme, qui nous dit que saint Paul était originaire de la tribu de Benjamin. Gischala, en effet, faisant partie de la Galilée, comme nous le savons par Josèphe, ne pouvait pas être échue à la tribu de Benjamin. Pour justifier l'assertion de saint Jérôme, on pourrait aussi supposer, ce qui n'est pas probable, qu'il y avait une seconde ville du même nom dans la tribu de Benjamin et appartenant, par conséquent, à la Judée; mais cette seconde Gischala n'est mentionnée par aucun autre écrivain.

El-Djich, ou la Gischala de Josèphe, est la même ville que les rabbins mentionnent sous le nom de *Gouch Halab*, גוש חלב. Elle était renommée pour l'abondance de ses huiles. Nous lisons dans le Talmud de Babylone :

On avait une fois besoin d'huile à Laodicée; on envoya à Jérusalem et à Tyr pour en acheter; mais on ne trouva la quantité voulue qu'à Gouch Halab. Voilà pourquoi il est dit dans la Bible, à propos de la tribu d'Ascher : il trempe ses pieds dans l'huile.

M. Neubauer, après avoir cité ce passage, ajoute :

Gouch Halab se trouvait donc dans les possessions de la tribu d'Ascher, et on peut l'identifier avec la ville biblique d'Ahlab[3].

Ahlab, en hébreu אַחְלָב, en grec Δαλάφ, en latin *Achalab* et *Ahalab*, est mentionnée dans le livre des Juges parmi les villes de la tribu d'Aser qui ne purent expulser les Chananéens :

[1] In *Commentario epistolæ ad Philemonem*, v. 23. — [2] In *Catalogo scriptorum ecclesiasticorum*. — [3] *Géographie du Talmud*, p. 230.

Aser quoque non delevit habitatores Acho et Sidonis, Ahalab et Achazib, et Helba et Aphec, et Rohob[1].

Le rabbin Samuel bar Simson, qui visita la Palestine en 1210, s'exprime de la manière suivante au sujet de la même localité :

De là (de Meron), nous nous rendîmes à Gusch Chalab. En face de la ville, nous trouvâmes les sépulcres de Schemaieh et d'Abthalion. A côté d'eux se trouvent les tombeaux d'Adramélec et de Scharezer. Nous nous arrêtâmes à Gusch Chalab, et nous y célébrâmes la fête de Pourim. Ses habitants sont bons et bienfaisants[2].

Ishak Chelo, en 1334, donne également de précieux détails sur cet endroit :

Le dernier chemin de la Ville sainte comprend diverses villes de la tribu d'Asser et de celle de Nephthali. La première est Gusch Chalab, peu éloignée de Tsefat. Il s'y trouve une sainte réunion de juifs riches, bienfaisants et généreux; ils font un grand commerce d'huile et de vin qu'ils envoient au loin; ils ont une ancienne synagogue, avec une école, et y entretiennent un grand nombre de disciples des sages. Les tombeaux de Schemaieh et d'Abthalion s'y trouvent, ainsi que ceux d'Adrémélec et de Scharezer, leurs ancêtres, qui étaient fils de Sanhérib et qui se firent juifs dans cet endroit. Leur monument sépulcral est antique et beau; il est en pierres de taille. D'autres tombeaux et plusieurs cavernes, qui renferment des sépulcres anciens, se trouvent à Gusch Chalab (que Dieu par sa miséricorde se souvienne d'eux et des autres justes! *amen*)[3].

Le traité connu sous le nom de *Jichus ha-Abot*, « les Sépulcres des Patriarches », et composé par un écrivain juif anonyme en 1537, contient sur cette même localité les renseignements suivants :

Gusch Chaleb. Là sont ensevelis Schemaieh et Abthalion, au bas du village; au-dessus d'eux, il y a deux colonnes de marbre. Près d'eux sont Adramélec et Scharezer, fils de Sanchérib, vrais prosélytes, de glorieuse mémoire. Près d'eux est encore Rabbi Meïr le thaumaturge. Là aussi est une élégante synagogue, construite par Rabbi Siméon, fils de Jochaï (dont la mémoire soit en bénédiction!)[4].

Quant à l'étymologie de *Gusch Chalab*, *Chaleb* ou *Halab*, il ne

[1] *Juges*, c. 1, v. 31. — [2] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 135. — [3] Carmoly, *Itin. de la Terre sainte*, p. 262. — [4] Carmoly, *Itin. de la Terre sainte*, p. 453.

faut pas la chercher évidemment, ainsi que le propose le rabbin Samuel Laniado à la fin du XVIe siècle[1], dans la dépendance de cette localité de la ville d'Alep, qui, en arabe, se prononce *Chaleb* ou *Haleb*. Cette ville, en effet, est beaucoup trop éloignée pour justifier une pareille supposition; mais il faut reconnaître, selon toute apparence, cette étymologie dans la racine חלב, « il a été riche, gras », qui fait allusion à la fertilité de son territoire. L'épithète *chalab* a depuis disparu, et l'arabe *el-djich* ne reproduit plus que le nom proprement dit גוש, « motte de terre ».

KEFR BERA'M (KEFAR BARA'M).

A deux heures dix minutes, je descends d'El-Djich pour me remettre en marche vers l'ouest-nord-ouest, puis vers le nord-ouest. Après avoir franchi deux ravins assez escarpés et deux collines hérissées de rochers et de broussailles, j'arrive à trois heures dix minutes à Kefr Bera'm.

J'examine d'abord, à quelques centaines de pas au nord du village actuel, les restes d'une ancienne synagogue. Tourné du sud au nord, cet édifice est complètement renversé, à l'exception d'une grande porte avec son architrave qui dépasse les pieds-droits. Ceux-ci, ornés de moulures à crossettes, mesurent $2^m,30$ de haut et $0^m,90$ de large. Quant à l'architrave ou linteau qui couronne ces piliers monolithes, elle a également $2^m,30$ de long. Sa face antérieure est décorée de rinceaux, de torsades et de crossettes et, au centre, d'une rosace; à la partie inférieure, on remarque sur un listel une inscription hébraïque qui en occupe en une seule ligne toute la longueur.

M. Renan, qui l'a étudiée avec beaucoup de soin et en a pris, en 1860, un estampage aussi bon que possible, la traduit ainsi dans son grand ouvrage sur la Phénicie :

Sit pax in loco hoc et in omnibus locis Israel. Jose Levita filius Levi fecit superliminare hoc. Veniat benedictio in opera ejus.

[1] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 157.

Quant à la date à assigner à cette inscription et, par conséquent, au monument lui-même, ou tout au moins à la porte sur le linteau de laquelle elle a été gravée, ce savant orientaliste opine pour le IIe siècle de notre ère [1].

Non loin de cette porte gisent sur le sol quelques débris dispersés de la synagogue, tels que fragments de colonnes, deux demi-colonnes adjointes à un pilier carré, le tout monolithe, plusieurs belles pierres de taille, etc.

Dans le village même s'élève une seconde synagogue antique, beaucoup mieux conservée. Précédée d'un petit vestibule dallé orné de colonnes doriques, sa façade principale est tournée vers le sud et percée de trois portes. Les portes latérales sont rectangulaires, avec moulures à crossettes. La porte centrale, plus grande que les précédentes, est surmontée d'un beau linteau qui dépasse en longueur les pieds-droits. Ce linteau, dont les sculptures inférieures sont mutilées, est orné de feuilles de vigne et de grappes de raisin élégamment exécutées. Au-dessus règne une corniche, puis s'arrondit un arc cintré. Sous une fenêtre ménagée au-dessus de la porte latérale de droite, est gravée sur une pierre une inscription hébraïque dont les caractères sont en partie effacés. M. Renan en a pris également un estampage et proposé, avec d'autres savants orientalistes, une interprétation qui ne peut être complètement satisfaisante, à cause de l'incertitude que présente la lecture de plusieurs lettres peu visibles.

L'intérieur de cette synagogue est actuellement occupé par deux familles et divisé en deux habitations particulières, au delà desquelles, vers le nord, plusieurs colonnes et un pilier encore debout appartiennent à ce même édifice. Il avait été construit avec des pierres de taille très régulièrement agencées entre elles, et on peut le considérer comme datant soit du premier, soit du deuxième siècle de notre ère.

Le village de Kefr Bera'm est composé de 500 Maronites, la

[1] *Mission de Phénicie*, p. 770.

plupart fort pauvres. L'église, rebâtie depuis une trentaine d'années, est desservie par trois curés, qui sont eux-mêmes de simples cultivateurs, comme leurs paroissiens. Dans la maison de l'un d'entre eux, on me fait observer une belle pierre sculptée, imitant une coquille et provenant de la grande synagogue que je viens de décrire.

Dans l'itinéraire de Palestine dû à Samuel bar Simson et datant de l'année 1210, ce village est deux fois nommé :

Je me rendis seul, dit ce rabbin, avec le chef de la captivité à Kefar Bara'm. Près de la ville nous trouvâmes les tombeaux de Choni ha-Maagal, celui de sa femme et ceux de ses enfants. Ces tombeaux sont rattachés à des monuments. Arrivés dans la ville, nous y découvrîmes une synagogue, l'une des synagogues que Rabbi Siméon, fils de Jochaï, fit construire et dont le nombre s'élève à vingt-quatre; elle est belle et agréable [1].

Plus loin, le même Samuel s'exprime ainsi :

De cet endroit nous allâmes à Kefar Bara'm, et nous y trouvâmes dans la synagogue publique le tombeau de Pinehas ben Iaïr. Il est orné d'un grand monument en forme de moulin, au milieu duquel il est debout. Au-dessus de ce monument, il y a une très belle synagogue dont les murs sont très solides. Nous y trouvâmes une place où il y a une école, au-dessous de laquelle est enterré Abdias le prophète. Nous y trouvâmes aussi le tombeau de Barac ben Abinoam [2].

M. Renan cite pareillement à ce sujet le curieux passage suivant, emprunté à la relation d'un voyage accompli en Palestine par un rabbin juif, à la fin de l'année 1521 ; il y est dit :

Puis nous allâmes à Cafr Bara'm; c'est un grand village où vécut le prophète O'badiah; une grande rigole, au-dessous de laquelle se trouve la caverne, indique son tombeau. Tout près on voit une construction en ruine, dont il ne reste que deux portes. Sur le linteau de la petite porte est tracé en lettres carrées ce qui suit : « Que Dieu donne la paix à cet endroit et à tous les endroits d'Israël! » etc.

On m'a raconté que sur une autre pierre, qui était tombée, on lisait :

[1] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 132. — [2] *Ibidem*, p. 136.

« Ne vous étonnez pas de la neige qui tombe en nisan, nous en avons vu en sivan. »

Tout le monde soutient que cette bâtisse était l'école (midrasch) de O'badiah. Dans le haut du village était la synagogue fondée par R. Siméon ben Yohaï, dont le mur de devant avec les portes est encore debout. Ce R. Siméon a fondé vingt-quatre synagogues en Galilée [1].

Dans la relation intitulée *Jichus ha-Tsadikim*, « les Sépulcres des Justes », par Gerson de Scarméla, en 1561, il est également question de Kefar Bara'm.

A Kefar Bara'm, au sud du village, est le sépulcre de Rabbi Pinehas, fils de Iaïr : un monument est construit au-dessus. Rab Nachman, son fils, y est de même enseveli. Avant d'arriver là, est une vigne où se voit la tombe de la reine Esther, dans une fosse de pierre, et devant ce monument se trouvent les sépulcres de Rabbi Iochanan Chatupha et de Mar Zutra. Au nord du village est enterré Abdias le prophète; un arbre, un pistachier, se trouve sur son tombeau. Auprès de ce monument il y a un puits d'eaux recueillies. Quant au village, il renferme deux synagogues en ruine [2].

Enfin, dans l'écrit intitulé *Jichus ha-Abot*, « les Sépulcres des Patriarches », par Uri de Biel, en 1564, on lit :

Au nord de Kefar Bara'm est enseveli Abdias le prophète; sur son tombeau est un arbre portant des pistaches. Dans le même endroit est un puits d'eaux recueillies. Au sud du village sont les tombeaux de Rabbi Pinehas, de Rabbi Nachman, son fils, et de la reine Esther, de glorieuse mémoire [3].

Les tombeaux signalés dans ces différents itinéraires ne sont plus maintenant, de la part des Juifs, l'objet d'aucun pieux pèlerinage. J'en ai examiné plusieurs, et deux, entre autres, non loin des débris de la première synagogue dont j'ai parlé; mais ils sont actuellement vides, sans honneur et sans nom. L'un renferme trois caveaux voûtés, sous chacun desquels il y avait place pour deux corps. Un autre a été transformé plus tard en citerne.

[1] Renan, *Mission de Phénicie*, p. 772. — [2] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 380. — [3] *Ibidem*, p. 455.

CHAPITRE SOIXANTE ET ONZIÈME.

KHARBET CHARKIEH. — IAROUN (IRON). — KHARBET ZOUÏLEH.
KHARBET MANSOURA. — MAROUN. — BENT DJEBEIL.

KHARBET CHARKIEH.

Le 9 septembre, à huit heures du matin, je prends, au sortir de Kefr Bera'm, la direction du nord.

A huit heures cinq minutes, je laisse derrière moi les ruines de la première des deux synagogues que j'ai mentionnées, et bientôt après deux tombeaux antiques, plusieurs citernes et un réservoir en partie creusé dans le roc.

A neuf heures cinq minutes, j'examine sur une colline les restes d'un ancien village, appelés Kharbet Charkieh. Ils sont très confus et dispersés au milieu des broussailles, ou amoncelés par tas pour faire place à des plantations de figuiers. Au bas de la colline est une grande citerne creusée dans le roc.

En face, à l'ouest, sur les pentes d'une colline rocheuse très rapprochée de la précédente, je rencontre un immense sarcophage, avec un dormitoire pour la tête du mort, ménagé au fond de la cuve funéraire. Celle-ci est longue intérieurement de $1^{m},92$ et large de 72 centimètres. Extérieurement ce même sarcophage mesure $2^{m},50$ de long, $1^{m},45$ de large et $1^{m},55$ de haut. A côté gisent les fragments de son énorme couvercle, qui avait été taillé en dos d'âne et muni d'acrotères.

Un peu plus haut, on observe les vestiges d'un édifice tourné de l'ouest à l'est et mesurant 21 pas de long sur 12 de large. Il avait été bâti avec de gros blocs, plus ou moins bien équarris. Du côté de l'est, les traces d'une abside sont reconnaissables. Une colonne

et un fragment de corniche gisent sur le sol, mêlés à d'autres débris. Autour de cette église, qui avait peut-être succédé à un temple ou à une ancienne synagogue, on distingue les arasements d'un mur d'enceinte. L'emplacement qu'elle occupait est aujourd'hui envahi par des vignes qui rampent à terre.

IAROUN (IRON).

A une faible distance plus au nord, est le village d'Iaroun, composé de 300 Grecs unis et de 280 Métualis. L'église, consacrée à Mar Djiris ou saint Georges, est simple et pauvre; elle est soutenue intérieurement par trois piliers de chaque côté. Sur le linteau de la porte d'entrée, une croix sculptée semble indiquer un travail byzantin.

A l'angle de la porte de la mosquée des Métualis, qui tombe en ruine, est un beau bloc antique faisant partie d'un des pieds-droits et malheureusement mutilé. Sur l'un de ses côtés on aperçoit un palmier chargé de fruits, assez élégamment sculpté. Sur l'autre côté visible on lit l'inscription grecque suivante, dont toute la première partie de chaque ligne manque :

.....ΙΚΑϹ
.....ΦΠΟϹΕΙ
.....ΕΟΥϹ
..... ϹΔΑΜΑ
.....ΟϹΑΔΕ
..... ΗϹΥΠΟ
..... ΥΠΟΓΑΙ
..... ΟϹ☙
..... ΙΕΤΗΚΟΝ
.....ΕΠΙ☙
..... ΠΙϹΑ
..... ΜΟΝΥ
..... ΟΥ ΝΑΟΥ

M. Renan a proposé un essai de restitution de cette inscription, qui a été gravée avec soin et qui doit provenir du grand édifice dont je vais parler. Je prie donc le lecteur de consulter là-dessus ce

que dit ce savant[1]. Comme plus de la moitié de l'inscription, par suite de la mutilation qu'a subie la pierre, est perdue pour nous, une semblable restitution est naturellement très problématique. Les deux mots qui terminent cette inscription, τοῦ ναοῦ, « du temple », prouvent que le monument en question était un temple dans le principe et non une synagogue. Plus tard, à l'époque byzantine sans doute, il a été transformé en église, et les ruines qui frappent maintenant nos regards sur le tertre isolé où il s'élevait sont celles d'une basilique chrétienne mesurant 35 pas de long de l'ouest à l'est, sur 22 de large du nord au sud. Elle avait trois entrées vers l'ouest, répondant à trois nefs, lesquelles aboutissaient vers l'est à trois absides qui faisaient saillie en dehors. La nef centrale était séparée des collatéraux par douze colonnes monolithes, six de chaque côté. Celles-ci, dont quelques bases sont encore en place, étaient monolithes et couronnées de chapiteaux corinthiens, que décoraient sur deux de leurs faces des croix à branches égales. Les portes consistaient en de superbes montants ornés de moulures à crossettes, sur lesquels reposaient des linteaux non moins remarquables. Tout ce monument avait été construit avec de belles pierres de taille parfaitement appareillées et qui accusent un travail très soigné. Les débris en sont dispersés sur les pentes du tertre, dans le village et autour de deux grandes piscines antiques.

Au sud-ouest et tout près d'Iaroun, une autre colline, toute parsemée de gros blocs basaltiques, était jadis également couverte d'habitations appartenant à la même localité; elles sont aujourd'hui rasées, et quelques citernes seules y sont plus ou moins intactes.

Enfin, de nombreuses grottes funéraires, creusées çà et là dans le roc, principalement à l'ouest du village, annoncent à la fois son antiquité et l'importance dont il jouissait. Actuellement, elles sont presque toutes bouchées ou détruites.

Iaroun, comme on l'a reconnu depuis longtemps, est l'an-

[1] Renan, *Mission de Phénicie*, p. 681 et 682.

cienne *Iron*, en hébreu יִרְאוֹן, en grec Κερωέ et Ἰαριών, en latin *Jeron*, l'une des villes de Nephthali mentionnées dans le livre de Josué :

Et Jeron et Magdalel, Horem et Bethanath et Bethsames[1].

KHARBET ZOUÏLEH.

A midi cinquante minutes, je me dirige vers le nord, et, à une heure dix minutes, je parviens au Kharbet Zouïleh. Ces ruines couvrent le sommet d'une colline dont les pentes sont cultivées en figuiers et dont le plateau supérieur est hérissé d'épaisses broussailles.

En parcourant ce fourré, j'y rencontre beaucoup de citernes creusées dans le roc, une piscine, l'emplacement d'un édifice construit en pierres de taille et orné jadis de colonnes aujourd'hui brisées ou enlevées, qui a pu être autrefois une église, et les vestiges confus d'un assez grand nombre d'habitations renversées.

KHARBET MANSOURA.

A une heure quarante minutes, je poursuis ma route vers le nord-ouest, et, à une heure cinquante-cinq minutes, après une ascension assez raide à travers d'énormes rochers exploités jadis comme carrière, je remarque, sur le plateau d'une autre colline qu'une végétation luxuriante de petits chênes verts a envahi, les arasements plus ou moins distincts de nombreuses maisons démolies et jadis bâties avec des pierres de taille, les restes de plusieurs constructions plus importantes, une quinzaine de citernes et un tombeau pratiqué dans le roc. Ces ruines me sont indiquées sous le nom de Kharbet Mansoura.

[1] *Josué*, c. XIX, v. 38.

MAROUN.

A deux heures trente minutes, je descends vers le nord-est, puis, à deux heures quarante-cinq minutes, je monte vers l'est-nord-est et ensuite vers le nord.

A trois heures trente minutes, j'atteins Maroun, petit village habité par des Métualis, sur la montagne du même nom. On y voit les débris épars d'un bel édifice construit en magnifiques pierres de taille, et qui, comme celui d'Iaroun, avait probablement été un temple avant d'avoir été changé en église. On m'a montré l'emplacement où il s'élevait, et auquel est resté attaché le nom de Deir Maroun. Il était orné de colonnes corinthiennes, dont les chapiteaux, sur deux de leurs faces, portaient des croix à branches égales. Les lambeaux de ce monument sont maintenant dispersés de tous côtés dans les rues du village, dans une mosquée, elle-même à moitié détruite, dans des maisons particulières, dans des jardins.

Sur un superbe bloc, malheureusement mutilé, je lis le fragment d'inscription grecque que voici :

ЄΤΟΥϹ ΔΙΤΜΗΙ
ΔΙΑΜΟΥΝΑΤΙΟ

BENT DJEBEIL.

A quatre heures dix minutes, je redescends de Maroun vers l'ouest-nord-ouest par un sentier des plus rapides, pratiqué sur des flancs rocheux à l'aspect blanchâtre, et dont la surface est tendre et friable comme celle du tuf.

A quatre heures trente minutes, je parviens au pied de cette hauteur, et bientôt après je fais halte à Bent Djebeil.

Ce village est considérable et renferme un millier de Métualis. Il est assis sur un faible monticule et s'étend également dans une vallée. La plupart des maisons ont été récemment rebâties. Un puits et plusieurs citernes antiques fournissent de l'eau aux habi-

tants. Deux grandes piscines servent d'abreuvoir pour leurs animaux. Autour de l'un de ces bassins, je remarque, parmi les grosses pierres confusément entassées qui en délimitent les contours, plusieurs beaux blocs qui doivent provenir d'un édifice renversé, et le couvercle muni d'acrotères d'un sarcophage brisé. Bent Djebeil a donc succédé à une localité judaïque dont le nom a disparu, celui que porte maintenant ce village étant évidemment d'origine arabe et signifiant « la fille de la petite montagne ».

CHAPITRE SOIXANTE-DOUZIÈME.

KHARBET CHA'LABOUN (CHAA'LBON). — KHARBET DOUEÏR. — THIREH.
KHARBET EL-HADJAR. — KHARBET A'MMEH (O'UMMAH). — DIBEL.

KHARBET CHA'LABOUN (CHAA'LBON).

A cinq heures trente minutes du matin, je prends, au sortir de Bent Djebeil, la direction du nord, puis du nord-ouest, à travers des plantations de vignes et de figuiers qui couvrent les flancs d'une colline.

A cinq heures quarante-cinq minutes, je redescends vers l'ouest-nord-ouest, et bientôt après je parviens sur un tertre rocheux qui était autrefois couvert de tombeaux. On y voit encore deux grands sarcophages, sur les longues faces desquels un génie ailé est sculpté au centre, soutenant à droite et à gauche une belle guirlande, dont la courbe rentrante est surmontée d'un côté par un disque et de l'autre par une croix à branches égales enfermée dans un cadre octogone. Les emblèmes du paganisme et du christianisme y sont ainsi associés et semblent indiquer une époque de transition. Les petites faces n'ont pour décoration qu'une simple guirlande s'arrondissant soit au-dessous d'un disque, soit au-dessous d'un fleuron figurant une croix.

Ces deux sarcophages mesurent l'un et l'autre $2^{m},10$ de long sur 1 mètre de large. A côté de l'un d'entre eux gît un grand couvercle à dos d'âne et muni d'acrotères.

Près de là, d'autres sarcophages brisés jonchent la terre de leurs fragments épars; ils reposaient, comme les précédents, sur des surfaces rocheuses aplanies.

A l'ouest de cette colline, s'en élève une seconde, plus considé-

rable, dont les pentes en terrasses sont actuellement livrées à la culture. La plate-forme supérieure est soutenue par un puissant mur en pierres polygonales, dont quelques assises sont encore çà et là en place; elle servait jadis d'assiette à une petite ville, depuis longtemps renversée de fond en comble. Il en subsiste néanmoins encore de nombreuses citernes creusées dans le roc et les arasements de plusieurs édifices en pierres de taille.

En redescendant les pentes occidentales de la même colline, on rencontre les vestiges d'autres constructions, bâties également avec des pierres d'un grand appareil, des citernes, des caveaux funéraires et des sarcophages, soit intacts, soit brisés.

Il est question, dans le livre de Josué, d'une ville appelée *Chaa'-labbin*, en grec Σαλαβείν, en latin *Selebin*, dont le nom a beaucoup de rapport avec celui de *Cha'laboun* :

Selebin et Aialon et Jethela [1].

Mais, comme elle appartenait à la tribu de Dan, nous ne pouvons songer à l'identifier avec les ruines qui nous occupent en ce moment.

La Bible signale ailleurs [2], au nombre des plus célèbres guerriers qui s'illustrèrent sous le règne de David, Eliahba, surnommé *ha-Chaa'lboni*, en hébreu הַשַּׁעַלְבֹנִי, en grec ὁ Σαλαβωνείτης, en latin *de Salboni*. Il y avait donc en Palestine une ville appelée Chaa'lbon, qu'il ne faut pas confondre avec celle de Chaa'labbin que je viens de signaler tout à l'heure, et qui doit être très probablement notre Cha'laboun.

KHARBET DOUEÏR.

A huit heures, je me remets en marche vers le sud-ouest, et, à huit heures quatorze minutes, d'autres ruines me sont indiquées sous le nom de Kharbet Doueïr. En gravissant les pentes orientales de la colline où elles se trouvent, je rencontre tour à tour, sur diffé-

[1] *Josué*, c. XIX, v. 42. — [2] *Rois*, l. II, c. XXIII, v. 32.

rentes plates-formes successives, des citernes creusées dans le roc qui étaient renfermées jadis dans des habitations actuellement détruites, une piscine carrée, mesurant dix pas de long sur autant de large, et pratiquée également dans le roc vif, avec escalier à l'un des angles pour y descendre; enfin, sur le plateau supérieur, les vestiges d'un monument démoli, dont il ne subsiste plus qu'un amas confus de pierres de taille, les jambages monolithes et le linteau d'une porte et quelques fûts mutilés de colonnes projetés sur les pentes méridionales de la colline. M. Renan a découvert en cet endroit un bloc considérable, de forme presque cubique et offrant sur une de ses faces une curieuse sculpture avec inscription, qui est maintenant au Louvre. Les personnages représentés sont Apollon et Diane, symbolisant le soleil et la lune, et de l'inscription grecque telle que ce savant l'a lue et interprétée il résulte que cet édifice était un temple consacré à Apollon, et que la porte en était due à la munificence d'un certain donateur dont le nom n'a pas été complètement déchiffré par M. Renan, et qui avait érigé cette partie du monument pour le salut de ses deux fils Selman et Héraclite [1]. La date qui accompagne l'inscription est l'année 321.

Cette année 321, dit M. Renan, calculée d'après l'ère des Séleucides, donnerait l'an 9 de Jésus-Christ, date beaucoup trop reculée pour le style du monument et de l'inscription. D'après l'ère de Tyr, on aurait 195 après Jésus-Christ; ce qui va bien. Le règne de Commode et celui de Sévère sont l'époque où s'élevèrent en Syrie le plus de monuments aux frais des indigènes. L'ère d'Antioche donnerait l'an 273, et certainement le style de la sculpture ne répugnerait pas à cette date.

Quant au nom de Doueïr donné aux ruines de la localité dont ce temple était le principal ornement, il ne nous apprend rien sur celui qu'elle portait autrefois, car il est purement arabe et signifie seulement « le petit deir ou couvent, le petit temple ».

Vers le bas de la colline on remarque plusieurs grottes funéraires et la cuve d'un sarcophage enterrée dans le sol.

[1] Renan, *Mission de Phénicie*, p. 676 et 677.

THIREH.

A neuf heures vingt minutes, je redescends vers le nord-nord-est, pour monter, bientôt après, dans la même direction, puis vers le nord.

A dix heures huit minutes, j'arrive à Thîreh. Ce village, habité par 150 Métualis au plus, est situé sur une colline. On y voit une petite mosquée, dont quelques belles pierres de taille proviennent probablement d'un édifice antique totalement détruit. D'autres pierres de taille analogues et des tronçons de colonnes épars dans le village appartiennent, selon toute apparence, au même monument. Une grande piscine, en partie creusée dans le roc et en partie bâtie avec des pierres de moyenne dimension mais régulières, avoisine les habitations. Alentour gisent plusieurs sarcophages brisés avec couvercles à acrotères.

KHARBET EL-HADJAR.

A onze heures, je redescends de ce village vers l'ouest-sud-ouest, et, après avoir franchi l'Oued Thireh, je gravis vers l'ouest des pentes couvertes de chênes verts et de térébinthes, pour redescendre puis remonter de nouveau vers le nord-ouest.

A onze heures trente minutes, je fais halte quelques instants au Kharbet el-Hadjar.

A l'est et au bas d'une colline dont les flancs, sur certains points, sont abrupts et hérissés d'âpres rochers, on observe les vestiges d'un village fort ancien, qui s'élevait également d'étage en étage jusqu'au sommet de la colline. Là, sur un plateau oblong et étroit, qui s'étend d'est en ouest, on remarque les restes d'une enceinte formée avec d'énormes blocs cyclopéens, qui offrent les caractères de la plus haute antiquité et que l'on dirait entassés par des mains de géants. Partout les surfaces rocheuses de la colline ont été excavées en citernes et, plus bas, en pressoirs à vin, en tombeaux et en

piscines. Les grottes funéraires renferment presque toutes trois arcosolia cintrés, recouvrant chacun deux auges sépulcrales. On donne à ces ruines le nom de *Kharbet el-Hadjar*, « ruines de la pierre, ruines du rocher », ce qui ne nous met nullement sur la voie de celui sous lequel cette localité était jadis désignée. Une pareille appellation, en effet, semble purement arabe et due uniquement à ces grandes et nombreuses excavations pratiquées dans le roc en cet endroit.

KHARBET A'MMEH (O'UMMAH).

A midi trente minutes, je poursuis ma route vers le sud-ouest, et à une heure je parviens au Kharbet A'mmeh.

Ces ruines sont disséminées sur une colline dont les pentes sont cultivées et dont le sommet est couvert de térébinthes, de lentisques et de chênes verts.

On distingue, au milieu de ce fourré, les arasements de nombreuses petites maisons, bâties toutes avec des pierres de taille de moyenne dimension, qui paraissent n'avoir point été cimentées; les vestiges d'un monument orné de colonnes monolithes aujourd'hui brisées, et dont il subsiste encore les assises inférieures d'une abside, ce qui prouve que c'était une église; une trentaine de citernes, la plupart remplies de terre et de décombres, plusieurs tombeaux, soit creusés en forme de fosses, soit renfermant des fours à cercueil pratiqués dans les parois d'une chambre sépulcrale, un pressoir à vin excavé dans le roc, etc.

Au bas de la colline, est une piscine circulaire construite avec de menus matériaux actuellement désagrégés.

Le nom de A'mmeh donné à ces ruines fait penser immédiatement à celui de *O'ummah*, en hébreu עֻמָּה, en grec Ἄμμα, en latin *Amma*, que portait l'une des villes de la tribu d'Aser :

Et Amma et Aphec et Rohob [1].

Cette ville n'est mentionnée que dans ce passage. Au premier

[1] *Josué*, c. XIX, v. 30.

abord, nous serions tenté de la rapprocher plus près de la côte; mais néanmoins les limites orientales de la tribu d'Aser pouvaient peut-être comprendre notre Kharbet A'mmeh.

DIBEL.

A deux heures huit minutes, je me remets en marche vers le sud-ouest et, à deux heures vingt-cinq minutes, je fais dresser ma tente à Dibel.

Ce village, de 400 Maronites environ, couvre le sommet d'une colline dont la plate-forme supérieure paraît avoir été jadis entourée d'un mur d'enceinte très épais, dont il subsiste encore çà et là quelques vestiges. Les différentes terrasses inférieures reposaient également sur des murs d'appui, en grande partie détruits. On y remarque, au milieu de plantations de tabac et de mûriers, de nombreuses citernes, la plupart comblées, une grande piscine creusée dans le roc vif et quelques caveaux funéraires. L'un de ces caveaux a une première entrée verticale, semblable à un large puits rectangulaire, profond de 3 mètres, et de là on pénètre dans une chambre sépulcrale, vide actuellement des deux sarcophages qu'elle renfermait autrefois. Un second caveau, dont l'entrée est horizontale, contenait également, sous différents arcosolia, plusieurs sarcophages qui ont disparu.

Dans un troisième caveau, on lit les inscriptions suivantes :

1° A droite de celui qui entre, au-dessus de la porte d'un compartiment contenant quatre fours funéraires, deux par devant et deux par derrière :

ΑΡΙΣΤΩΝΟΣ

2° Au-dessus d'une porte voisine ouvrant sur un seul four :

ΘΕΥΔΑΤΟ

3° Au-dessus d'une troisième porte ouvrant sur trois fours :

ΑΡΙΣΤΩΝΘΣ

4° En face de celui qui entre, au-dessus de la porte d'un premier four :

ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ

5° Au-dessus de la porte d'un second four :

ΜΑΚΡΕ

6° Au-dessus de la porte d'un troisième four :

ΤΡΙΣΕΗΡΟ

Ces six noms sont très probablement ceux d'autant de morts. Le dernier a été lu par M. Renan un peu autrement : ΤΡΙΣΕΠΡΟ[1]. Pour moi j'ai cru voir un Η au lieu d'un Π. Les caractères sont, du reste, très frustes et de fort basse époque, ainsi que l'observe ce savant, et des croix ont été inscrites dans deux de ces lettres.

[1] *Mission de Phénicie*, p. 675.

CHAPITRE SOIXANTE-TREIZIÈME.

KHARBET HAZIREH. — KHARBET ROUEÏS. — A'ITHA ECH-CHA'B. — KHARBET KEFR BENIN. — A'ÏN IBEL. — HANIN. — KHARBET AMSA. — RETOUR À DIBEL.

KHARBET HAZIREH.

Le 11 septembre, à cinq heures trente minutes du matin, je descends vers le sud-ouest de la colline de Dibel et, après avoir franchi l'oued de ce nom, je chemine vers l'ouest dans une plaine cultivée en blé.

A cinq heures cinquante-sept minutes, je parviens au Kharbet Hazireh.

Les ruines ainsi appelées sont celles d'une petite ville dont l'emplacement est maintenant envahi par un fourré presque inextricable de hautes broussailles qui en rendent très difficile l'examen. En s'ouvrant un passage à travers d'énormes touffes de lentisques, auxquels se mêlent des térébinthes et des chênes verts, on distingue çà et là les arasements de nombreuses maisons démolies, plusieurs tronçons de colonnes déplacées, restes d'un édifice détruit, l'un des jambages d'une belle porte ayant peut-être appartenu également à ce monument, et les assises inférieures d'une sorte de tour carrée, mesurant 9 mètres sur chaque face et construite avec des blocs gigantesques qu'aucun ciment n'unit entre eux.

Des citernes et une piscine longue de 22 pas sur 11 de large fournissaient jadis de l'eau aux habitants de cette localité. Sur les premières pentes d'une colline voisine, une belle voûte cintrée en magnifiques pierres de taille jonche de ses débris une construction rectangulaire, très régulièrement bâtie, qu'elle couronnait autrefois

et par laquelle on descendait, comme par une espèce de puits, dans une chambre sépulcrale dont l'entrée est actuellement obstruée par un amas de grosses pierres. Ce tombeau m'est désigné par mon guide sous le nom de Oualy Neby Hazour. A en juger par les restes de la voûte, il paraît d'époque romaine. La chambre funéraire néanmoins est peut-être plus ancienne.

M. Renan incline à reconnaître dans le Kharbet Hazireh la ville de En'-Hazor, qui faisait partie de la tribu de Nephthali; elle s'appelait en hébreu עֵין חָצוֹר, en grec Πηγὴ Ἀσόρ, en latin *Enhasor*.

Le livre de Josué la mentionne dans le verset suivant :

Et Cedes et Edrai, Enhasor[1].

Une raison capitale, à mon avis, semble s'opposer à cette identification : c'est qu'aucune source n'existe au milieu ou près des ruines de Hazireh, et, par conséquent, En'-Hasor, qui devait la première partie de son nom à l'existence d'une source, sans doute considérable, sur l'emplacement qu'elle occupait, ne peut avoir été situé en cet endroit. Il ne faut pas davantage y reconnaître la célèbre ville de Hazor où résidait le roi Jabin; car, ainsi que je le montrerai plus tard, c'est auprès du lac Samachonitis, aujourd'hui El-Houleh, que nous devons chercher le site de cette dernière place. Le nom de Hazireh est néanmoins, selon toute apparence, la reproduction d'un nom antique analogue, ayant appartenu à une petite ville qui n'est nulle part citée dans l'histoire.

KHARBET ROUEÏS.

A sept heures vingt minutes, je gravis vers le sud-sud-ouest des pentes cultivées en blé par terrasses successives et ensuite, quand l'ascension devient plus raide, envahies par des broussailles.

A sept heures cinquante minutes, quelques ruines confuses sur le point culminant de la montée me sont désignées sous le nom de Kharbet Roueïs.

[1] *Josué*, c. XIX, v. 37.

A'ITHA ECH-CHA'B.

De là, à sept heures cinquante-cinq minutes, je redescends vers le sud, puis vers l'ouest-sud-ouest, pour accomplir bientôt après dans la même direction une nouvelle ascension au milieu d'âpres rochers hérissés de broussailles.

A huit heures quinze minutes, je parviens à A'itha ech-Cha'b, village habité par des Métualis. Il a succédé à une petite ville qu'entourait un mur d'enceinte, dont il subsiste encore quelques restes bâtis en belles pierres de taille, et un fortin mesurant 40 pas de long sur 25 de large. Sous cette construction règne une vaste citerne voûtée en plein cintre et bâtie pareillement en pierres de taille. Celle-ci est recouverte elle-même d'une plate-forme, sur une partie de laquelle on a élevé plus tard une petite mosquée qui tombe en ruine, et où l'on remarque quelques colonnes qui proviennent d'un édifice plus ancien, dont l'emplacement est marqué ailleurs par un amas de blocs régulièrement taillés et d'autres fûts mutilés de colonnes gisants sur le sol.

Au-dessous du village, les flancs supérieurs de la colline sont cultivés en terrasses et plantés de vignes, de figuiers, de grenadiers, d'oliviers et de noyers gigantesques. J'y rencontre plusieurs citernes, un grand caveau funéraire orné d'arcosolia cintrés qui surmontent chacun deux auges sépulcrales contiguës et parallèles, un pressoir à deux compartiments, l'un carré et l'autre circulaire, le tout creusé dans le roc vif.

En descendant vers l'est, je passe à côté d'une ancienne piscine à moitié pratiquée dans le roc et à moitié construite. Non loin de là s'élève un vieux chêne vert, l'un des plus remarquables, sans contredit, que j'aie vus en Palestine et auquel les habitants ont voué une sorte de culte. Il est protégé par un petit mur d'appui qui en soutient le tronc vénérable.

KHARBET KEFR BENIN.

A dix heures dix minutes, parvenu au bas de la colline d'A'itha ech-Cha'b, je chemine vers l'est dans une plaine cultivée en blé, au milieu de laquelle un grand bassin circulaire mesurant environ 300 pas de tour est actuellement à sec.

A dix heures dix-sept minutes, j'entre de là dans une sorte de gorge étroite et boisée, appelée Khannouk A'itha.

A dix heures vingt minutes, je laisse à ma gauche un ancien tombeau taillé dans le roc et, à dix heures trente minutes, je sors de cette gorge pour traverser une autre plaine dans la direction de l'est-nord-est.

A dix heures trente-neuf minutes, je suis vers le sud-est les détours d'un *oued*, appelé Oued Mater, qui serpente entre des hauteurs boisées, et, à onze heures douze minutes, je gravis une colline que couronnent des ruines appelées Kefr Benin. L'emplacement que ce village occupait est aujourd'hui parsemé de mûriers, de figuiers, de grenadiers et de vignes. Les arasements de quelques maisons sont seuls reconnaissables. Une dizaine de citernes également sont encore intactes; beaucoup d'autres sans doute sont comblées et ensevelies sous des amas de matériaux de toute grandeur provenant de maisons renversées. Une piscine creusée dans le roc semble avoir été dans le principe une carrière qu'on aura ensuite utilisée pour en faire un réservoir d'eaux pluviales.

A'ÏN IBEL.

A onze heures cinquante minutes, je poursuis ma marche vers l'est, puis vers le nord-nord-est, et, à midi dix minutes, j'arrive à A'ïn Ibel, village considérable qui s'élève sur une colline dont les pentes sont couvertes de figuiers et principalement de vignes, qui y prospèrent merveilleusement. Il se compose de 800 Maronites et de 200 Grecs unis. Sauf quelques citernes et deux sarcophages

antiques, tout paraît moderne dans ce village, qui a dû succéder toutefois à une ancienne bourgade, dont il a probablement conservé le nom.

HANIN.

A une heure dix minutes, je prends la direction de l'ouest, puis de l'ouest-nord-ouest, et à une heure quarante-cinq minutes je parviens à Hanin. Ce village se compose de 250 habitants, tous Métualis. Il est situé sur une colline, dont les pentes en terrasses sont plantées de vignes, de figuiers et de grenadiers. De nombreuses citernes, plusieurs caveaux funéraires et un pressoir creusés dans le roc attestent que cette localité a succédé à une bourgade antique. Une petite mosquée, grossièrement bâtie, a hérité des débris d'un édifice antérieur, qu'elle a remplacé et auquel doivent avoir appartenu quelques belles pierres de taille, un linteau de porte et un fût de colonne brisé.

KHARBET AMSA.

A deux heures cinquante minutes, je redescends vers le nord de la hauteur de Hanin; ensuite, cheminant vers l'ouest-nord-ouest par un sentier accidenté, je traverse, à trois heures dix minutes, quelques ruines insignifiantes, appelées Kharbet Amsa; elles sont éparses sur un monticule aujourd'hui livré à la culture.

RETOUR À DIBEL.

A trois heures quinze minutes, je descends vers l'ouest-sud-ouest des pentes assez douces, couvertes de vignes, et à trois heures trente minutes je suis de retour à Dibel.

CHAPITRE SOIXANTE-QUATORZIÈME.

KAOUZAH. — KHARBET EL-A'DJLIEH. — KHARBET EL-BEZIRIEH. — KHARBET SEROUEH. — KHARBET CHANNEH. — TERBIKHA. — AKRIT. — RAMEH (RAMAH).

KAOUZAH.

Le 12 septembre, comme c'est un dimanche, je vais, à cinq heures du matin, et avant de quitter Dibel, entendre la messe dans l'humble église de ce village. Tous les habitants y sont réunis. L'office une fois terminé, le curé, vieillard vénérable, se tournant vers moi, adresse au ciel une prière particulière pour la France, prière que tous les assistants répètent à haute voix, puis, prenant dans ses mains l'image de saint Maron attachée près de l'autel, il invoque également à plusieurs reprises ce saint patron de la nation maronite pour la restauration et le relèvement de la France, et chacune de ses invocations est de même répétée en chœur par tout le peuple, pieusement agenouillé. On conçoit que de pareilles manifestations en l'honneur de mon infortunée patrie devaient toucher profondément mon cœur de Français, et ce ne fut pas sans une vive émotion que je me séparai de ces bons villageois, qui se disaient tous mes compatriotes et mes amis.

A sept heures, je descends vers le sud-ouest la colline de Dibel et, après avoir franchi l'*oued* de ce nom, je gravis, à sept heures dix minutes, dans la direction de l'ouest, les pentes rocheuses d'une haute colline, que couronne le village de Kaouzah, où j'arrive à sept heures trente-trois minutes. Il renferme 200 Maronites et occupe l'emplacement d'un village antique beaucoup plus considérable, dont il subsiste encore des citernes, un pressoir creusé

dans le roc et un certain nombre de tombeaux. L'une de ces excavations sépulcrales était jadis illuminée, car sur la paroi antérieure du roc aplani et dressé on remarque extérieurement huit petites niches destinées à recevoir des lampes en terre cuite.

KHARBET EL-A'DJLIEH.

A neuf heures vingt minutes, je descends vers le sud-ouest à travers un épais fourré de térébinthes et de chênes verts.

A dix heures, je commence à suivre, dans la même direction, une vallée étroite et en partie cultivée; elle est bordée de hauteurs boisées.

A dix heures cinquante-cinq minutes, je laisse à ma gauche sur un monticule quelques ruines confuses, restes d'un village complètement détruit; elles me sont indiquées sous le nom de Kharbet el-A'djlieh.

KHARBET EL-BEZIRIEH.

A une faible distance de là, à ma droite, d'autres ruines analogues, appelées Kharbet el-Bezirieh, sont celles d'un second village, également renversé de fond en comble et envahi par des broussailles.

KHARBET SEROUEH.

Dix minutes plus loin vers le sud, des ruines beaucoup plus considérables attirent et arrêtent mon attention. Elles couvrent le sommet d'une colline parsemée d'oliviers, de figuiers, de grenadiers, de chênes verts et de térébinthes. Sur le point culminant, on remarque les débris d'une très antique tour carrée mesurant 14 pas sur chaque face, et dont les assises inférieures, encore debout, consistent en blocs gigantesques assez mal équarris et non cimentés. L'intérieur est rempli de blocs semblables confusément entassés et au milieu desquels des térébinthes et des grenadiers ont pris racine.

Près de cette tour, quelques anciennes maisons servent d'asile à quatre familles de Métualis. Sur le linteau de la porte de l'une de ces habitations, une croix carrée inscrite dans un cercle est encore reconnaissable. Les terrasses d'une autre maison sont soutenues intérieurement par plusieurs arcades cintrées en belles pierres de taille, qui sont romaines ou tout ou moins byzantines. En parcourant l'emplacement occupé jadis par la bourgade qui s'élevait en cet endroit, on rencontre les vestiges de nombreuses habitations renversées, une douzaine de citernes creusées dans le roc, une colonne gisante sur le sol, reste d'un édifice complètement détruit, et les fragments d'un sarcophage.

Ces ruines portent le nom de Kharbet Serouch.

KHARBET CHANNEH.

A quelques minutes à l'est, sur un monticule voisin, on me signale d'autres ruines peu importantes, appelées Kharbet Channeh.

TERBIKHA.

A une heure, je franchis vers le sud un vallon planté de vieux oliviers, et, laissant bientôt à ma gauche une colline cultivée par étages, que surmonte un *oualy* consacré à Neby A'djoul et entouré de quelques habitations, je gravis vers l'ouest-sud-ouest des pentes le long desquelles j'observe, chemin faisant, plusieurs tombeaux pratiqués dans le roc. La plupart sont de simples fosses, que recouvrent des dalles plates ou de gros blocs plus ou moins bien taillés et munis d'acrotères.

A une heure dix minutes, j'arrive à Terbikha, village habité par 150 Métualis et dont beaucoup de maisons sont en partie renversées. Une piscine demi-circulaire, des citernes et des tombeaux, voilà tout ce qui subsiste de la localité antique qu'il a remplacée.

AKRIT.

De là j'aperçois, à la distance de 2 kilomètres environ vers le sud-ouest, sur une haute colline, le village de Akrit ou Oukrit, car j'ai cru entendre prononcer son nom de ces deux manières. Il est, me dit-on, peu considérable et habité par des Maronites et des Grecs unis.

RAMEH (RAMAH).

A une heure quarante minutes, je me remets en marche vers le nord, et, à trois heures, je fais halte à Rameh. Ce village, de 200 habitants tout au plus, tous Métualis, est situé sur le sommet d'une colline dont les flancs rocheux sont parsemés de citernes et de tombeaux. Je remarque, entre autres monuments funèbres, une espèce de gigantesque sarcophage creusé dans un bloc énorme, dont le fond adhère encore au roc, et qui renferme trois cuves sépulcrales parallèles.

Les couvercles de ces trois cuves manquent. L'entrée de plusieurs grottes funéraires est obstruée par des amas de pierres ou de terre. L'une, dans laquelle je puis pénétrer, contient intérieurement trois fours pour trois cadavres. Ailleurs, un pressoir à vin excavé dans le roc attire mon attention. Quant au village, il est misérable et mal bâti. Une douzaine de maisons sont renversées. A côté d'elles, une petite mosquée tombe en ruine.

Rameh est, selon toute apparence, la ville de Ramah, en hébreu avec l'article *ha-Ramah*, הָרָמָה, en grec Ῥαμά, en latin *Horma*, qui appartenait à la tribu d'Aser :

Revertiturque (terminus Aser) in Horma usque ad civitatem munitissimam Tyrum et usque Hosa[1].

Van de Velde[2] incline plutôt à reconnaître cette Ramah dans un

[1] *Josué*, c. XIX, v. 29. — [2] Van de Velde. *Memoir to accompany the map of the Holy Land*, p. 342.

village qui est marqué sur sa carte à 5 kilomètres environ au sud-est de Tyr; mais en explorant avec soin tous les alentours de cette dernière ville dans un rayon très étendu, je n'ai trouvé aucun village portant ce nom, et, dès lors, je préfère m'en tenir à l'opinion de Robinson[1], qui identifie la Ramah de la tribu d'Aser avec le village dont il s'agit en ce moment et auquel la dénomination antique de Rameh est restée attachée jusqu'à nos jours.

[1] Robinson, *Recherches bibliques*, t. III, p. 64.

CHAPITRE SOIXANTE-QUINZIÈME.

SALHANEH. — KHARBET EL-DJABRIEH. — MEDJDEL ZAOUIN. — KALA'T CHEMA'. — KHARBET KSOUR. — THEIRHARFA. — DJEBBEIN. — CHIHIN. — RETOUR À RAMEH.

SALHANEH.

Le 13 septembre, à cinq heures vingt minutes du matin, je gravis, vers l'ouest-nord-ouest, après être descendu de Rameh, des pentes couvertes de broussailles.

A cinq heures quarante-cinq minutes, je franchis un profond ravin pour remonter bientôt après dans la même direction.

A six heures cinq minutes, j'atteins Salhaneh. Ce village, habité par une centaine de Métualis, est assis sur le plateau supérieur d'une colline que borde au nord l'Oued el-A'youn, aux flancs rocheux et escarpés. De nombreuses maisons renversées, les restes d'une tour construite avec de gros blocs mal équarris, les vestiges d'une ancienne église dont il subsiste encore trois fûts de colonnes, plusieurs citernes creusées dans le roc et une piscine actuellement en partie comblée attestent que là s'élevait autrefois un village de quelque importance.

KHARBET EL-DJABRIEH.

A six heures vingt-cinq minutes, je poursuis ma route tantôt vers l'ouest, tantôt vers le sud-ouest.

A sept heures dix minutes, un amas de décombres confusément épars au milieu d'épaisses broussailles m'est désigné sous le nom de Kharbet Djabrieh.

MEDJDEL ZAOUIN.

De là un sentier très accidenté, dont la direction principale est celle de l'ouest, me conduit à Medjdel Zaouin, où je n'arrive qu'à huit heures cinquante minutes. Ce village, dont la population ne dépasse pas maintenant 200 Métualis, a été autrefois beaucoup plus considérable, comme le prouvent de nombreuses citernes creusées dans le roc, plusieurs caveaux funéraires, des sarcophages brisés ou intacts, les vestiges d'un mur d'enceinte en blocs réguliers et, sur le point culminant du village, les restes d'une puissante construction en belles pierres de taille, qui semble avoir été un fortin et qui aura fait donner à cette localité le nom de Medjdel, en hébreu *Migdal* ou *Migdol*, « tour ».

A une faible distance à l'est et au bas du village, on remarque les ruines d'une église dont les colonnes monolithes sont couchées sur le sol; leurs fûts mesurent $3^{m},60$ de long et 45 centimètres de diamètre, et leurs chapiteaux imitent le dorique. Avant d'orner l'intérieur de cette église, elles avaient peut-être décoré soit un temple, soit une synagogue. L'emplacement que cet édifice et ses dépendances occupaient, et auquel est resté attaché le nom de Deir es-Seiah, est aujourd'hui envahi par des figuiers ou des amas de pierres de taille confusément entassées. Sur un magnifique bloc qui a dû être un linteau de porte, et qui gît renversé sur le sol, j'observe trois croix en forme de fleurons élégamment sculptées et inscrites dans un cercle.

KALA'T CHEMA'.

A onze heures, je descends dans la direction de l'ouest-sud-ouest et, après avoir franchi un oued, je monte vers le sud-ouest.

A onze heures cinquante-cinq minutes, je parviens à Kala't Chema'. Ce château, qui ne date, dit-on, que de Dhaher el-A'mer, tombe actuellement en ruine. Construit sur un plateau élevé, d'où

l'on jouit d'une vue très étendue, il est entouré d'une enceinte que flanquent de distance en distance des tours demi-circulaires, bâties, comme l'enceinte elle-même, avec des pierres régulières, mais de dimensions médiocres, sauf les assises inférieures, qui, disposées en talus, consistent généralement en blocs plus considérables et d'apparence antique. L'intérieur était divisé en deux parties : l'une vers le nord, où résidait le pacha, et l'autre vers le sud, qui renfermait une soixantaine d'habitations privées. Celles-ci sont, pour la plupart, à moitié renversées. Il en est de même du seraïa ou château proprement dit, dont quelques salles servent actuellement d'étables à bœufs. La salle du divan était ornée de plusieurs colonnes monolithes de granit gris, enlevées à quelque monument antique. Près de là, un *oualy* encore debout avec sa blanche coupole et son minaret est consacré à Neby Chema'oun es-Safa. Une belle citerne l'avoisine. Quelques familles de Métualis ont élu domicile au milieu de ces ruines.

KHARBET KSOUR.

A 1,800 mètres environ à l'ouest de Kala't Chema', plusieurs tours fort anciennes méritent l'attention du voyageur. Trois sont encore en partie debout et s'élèvent au milieu d'épaisses broussailles. Construites avec de gros blocs, plus ou moins bien taillés et reposant sans ciment les uns au-dessus des autres, elles sont carrées et mesurent 10 pas sur chaque face. Une porte rectangulaire surmontée d'un énorme linteau donne accès dans chacune d'elles. D'autres ruines sont éparses alentour; elles portent le nom de Kharbet Ksour.

THEIRHARFA.

De retour à deux heures dix minutes à Kala't Chema', je me dirige de là vers le sud-est.

A deux heures vingt-sept minutes, j'arrive à Theirharfa, village situé sur une colline rocheuse au pied de laquelle, au nord et au sud,

s'étendent des vallons fertiles. Il est habité par 200 Métualis. Les débris d'une tour antique, dont les assises inférieures sont encore en place, ont été transformés en une maison particulière. Deux fosses sépulcrales taillées dans le roc attestent également l'antiquité de ce village.

DJEBBEIN.

A deux heures cinquante minutes, je me remets en marche vers l'est.

A trois heures quinze minutes, je laisse à ma droite, sur une colline dont me sépare un ravin, un petit village appelé Djebbein, habité pareillement par quelques familles de Métualis et qui doit avoir succédé de même à quelque localité antique.

CHIHIN.

A trois heures cinquante minutes, je parviens à Chihin, village autrefois très considérable, situé sur une colline qu'environnait une enceinte construite avec de gros blocs assez régulièrement taillés et de différentes grandeurs. Il subsiste encore çà et là des pans intacts de cette épaisse muraille. Sur le point culminant de la colline, on remarque les restes d'un fortin bâti avec des pierres du même appareil, et dont l'intérieur a été ultérieurement transformé en plusieurs petites habitations particulières, elles-mêmes à moitié détruites. Près de là, l'emplacement d'une ancienne tour est encore reconnaissable. Je signalerai également comme appartenant à une époque plus ou moins reculée plusieurs sarcophages brisés, des citernes, un pressoir pratiqué dans le roc et une grande piscine destinée à recueillir les eaux pluviales. La population actuelle de Chihin peut être estimée à 200 habitants, tous Métualis.

RETOUR À RAMEH.

A quatre heures cinquante minutes, je poursuis ma route vers l'est, puis vers le sud-est et, à six heures douze minutes, je suis de retour à Rameh.

CHAPITRE SOIXANTE-SEIZIÈME.

KHARBET EL-BELATH. — KHARBET MEROUAHIN. — KHARBET OUMM ET-TOUTEH. — KHARBET YARIN. — KHARBET DJARDEH. — KHARBET KAFKAFAH. — A'LMA.

KHARBET EL-BELATH.

Le 14 septembre, à cinq heures vingt minutes du matin, je traverse vers l'ouest la vallée qui s'étend au bas de Rameh et, laissant derrière moi une grande piscine circulaire, appelée Birket Rameh, je commence à gravir, vers l'ouest-nord-ouest, à cinq heures cinquante minutes, les flancs rocheux et hérissés de broussailles du Djebel Belath.

A six heures cinq minutes, j'atteins le plateau supérieur de cette petite montagne. Là surgissent du sein d'un fourré de térébinthes, de chênes verts et de lauriers, les ruines pittoresques, abandonnées sans doute depuis longtemps, d'un édifice qui est tourné du nord au sud et qui mesure environ 40 pas de long sur 12 de large. Bâti avec de gros blocs non cimentés et de différentes dimensions, il était percé d'une seule porte sur sa façade septentrionale. L'un des montants de cette porte est encore debout, le second est couché sur le sol ainsi que le linteau.

Celle-ci donnait entrée dans une sorte de longue salle, ornée de vingt colonnes, dix de chaque côté, et de quatre pilastres, carrés d'un côté et arrondis de l'autre, de manière à former deux demi-colonnes. Ces pilastres terminent aux deux extrémités chaque rangée de colonnes, comme dans les anciennes synagogues juives. Une partie de ces colonnes sont encore debout et couronnées de leurs chapiteaux et de leurs architraves. Les fûts monolithes, en calcaire com-

mun, comme tout le reste du monument, ne dépassent pas $2^{m},80$ en hauteur; ils sont assez grossièrement façonnés, ainsi que les bases et les chapiteaux, qui imitent le dorique. Une seconde porte mettait en communication la façade orientale du monument avec une grande plate-forme dallée, sorte de parvis qui est fermé à l'est par un mur et percé au centre d'une citerne. A droite et à gauche de cette porte, on remarque les arasements de deux petites constructions attenantes à l'édifice sacré, et qui semblent en avoir été des dépendances.

Les débris d'un village avoisinent ce monument, mais l'examen en est fort difficile, à cause des épaisses broussailles qui les enveloppent de toutes parts. Le nom de *Kharbet el-Belath*, « ruines du palais, du temple », sous lequel on les désigne aujourd'hui, ne nous met guère, à mon avis, sur la voie de celui que portait autrefois cette localité. Quant au monument dont je viens de décrire les ruines, était-ce un temple païen ou une synagogue juive? Au premier abord, la présence de pilastres cantonnés de demi-colonnes, le tout monolithe, à chacune des extrémités des deux rangées de colonnes, et de deux pilastres identiques auprès de la porte qui a été ménagée au centre de la façade orientale, pourrait faire penser que nous avons là sous les yeux les restes d'une synagogue juive. En effet, on retrouve des pilastres semblables constituant les angles des colonnades dans toutes les ruines des anciennes synagogues de la Palestine.

D'un autre côté, la plupart des monuments de ce genre étaient tournés du sud au nord, et non du nord au sud, comme celui qui nous occupe en ce moment. Il est donc permis de croire plutôt que les débris de cet édifice sont ceux d'un temple païen, consacré sur un haut lieu à quelque divinité phénicienne. M. Renan voit dans le mot *Belath*, qu'il écrit *Bélat*, une réminiscence de celui de Βλάτλα, nom que, d'après un passage de Lydus (*De Mensibus*, § 24), on donnait en Phénicie à la déesse Vénus :

Βλάτλα, ὀνόμα Ἀφροδίτης ἐστὶ κατὰ τοὺς Φοίνικας.

Ce savant ajoute que l'épithète de בעלה, équivalent de « Notre-Dame », était le surnom honorifique des déesses dans l'Yémen [1].

Ce rapprochement est sans doute très ingénieux; toutefois je n'ose l'admettre sans quelque réserve, car le nom véritable de cette ruine est Belath et non Baa'lath, nom qui, dans cette dernière forme, aurait répondu beaucoup plus exactement à l'hébreu בעלה. Quant au mot arabe البلاط, *el-belath*, il signifie proprement « sol pavé de grandes dalles » et, par extension, « palais, temple », etc. Cette dénomination donnée par les Arabes aux ruines du monument dont il s'agit en ce moment s'explique tout naturellement, et en raison des grandes dalles qui pavent le parvis qui le précède, et à cause des débris considérables qu'a laissés cet édifice sacré. J'hésite donc à croire qu'il faille reconnaître dans le mot *El-Belath* celui de Βλάτθα, surnom de Vénus en Phénicie. Ce temple, néanmoins, je suis loin de le nier, pouvait être consacré à cette déesse, car le culte de Vénus Astarté était, on le sait, très répandu en Phénicie et dans toutes les tribus kananéennes.

KHARBET MEROUAHIN.

A huit heures vingt minutes, je descends vers l'ouest-sud-ouest, de la hauteur où je suis, par des pentes qui sont tantôt hérissées d'épaisses broussailles, tantôt cultivées en blé par terrasses successives.

A huit heures cinquante-cinq minutes, j'arrive à Merouahin, petit village entièrement détruit, sur un plateau pierreux. Il n'en subsiste plus que des amas confus de matériaux provenant de maisons démolies, quelques citernes et une grande piscine circulaire destinée à abreuver les animaux. Plusieurs familles de Bédouins ont élu domicile au milieu de ces ruines et y campent avec leurs troupeaux.

[1] *Mission de Phénicie*, p. 687.

KHARBET OUMM ET-TOUTEH.

A neuf heures dix minutes, je poursuis ma marche dans la direction de l'ouest, puis de l'ouest-nord-ouest.

A neuf heures cinquante-cinq minutes, je gravis, au nord d'un *oued* appelé Oumm et-Touteh, plusieurs terrasses successives, actuellement livrées à la culture et qui me conduisent sur un petit plateau couvert de ruines, auxquelles est attaché également le nom de Kharbet Oumm et-Touteh. Là s'élevait jadis une bourgade de quelque importance, à en juger par les arasements de nombreuses maisons encore çà et là reconnaissables et par la quantité considérable de gros blocs plus ou moins bien taillés qui sont épars sur le sol, ou en ont été retirés ultérieurement et amoncelés de manière à former plusieurs enceintes circulaires, destinées à renfermer des troupeaux. Des citernes et des pressoirs creusés dans le roc et les assises inférieures d'une tour carrée en blocs de grandes dimensions et non cimentés appartiennent probablement à une époque très reculée. A une époque sans doute moins ancienne, mais qui doit cependant être antérieure au moyen âge, il faut rapporter les vestiges d'un grand édifice orné de colonnes dont les débris dispersés gisent en plusieurs endroits. De vieux chênes, des térébinthes, des figuiers gigantesques, d'énormes ceps de vigne, croissent pêle-mêle au milieu de ces ruines, dont le nom antique a disparu complètement, car l'appellation de *Oumm et-Touteh*, « mère du mûrier, de la mûre », est purement arabe et due probablement à la présence en ce lieu de quelques arbres de cette espèce, qui ne s'y trouvent plus maintenant.

KHARBET YARIN.

A dix heures cinquante minutes, je franchis, vers le sud, l'Oued Oumm et-Touteh et, m'avançant ensuite vers l'ouest, je fais halte, à onze heures dix-sept minutes, au Kharbet Yarin.

La petite ville de ce nom occupait les pentes et le sommet d'une colline qu'environnait jadis un mur d'enceinte construit avec des blocs de grand appareil et réguliers. Bouleversée de fond en comble, elle est maintenant envahie par de hautes broussailles ou livrée à la culture. Sur le point culminant de la colline, on remarque les débris d'un ancien fortin.

Au bas de cette éminence, vers le sud, serpente l'Oued Yarin.

Au sud-est, en deçà de ce ravin, une source intarissable jaillit de dessous une caverne et est recueillie dans un réservoir pratiqué dans le roc; à côté, la surface rocheuse du sol est percée de nombreuses citernes.

A l'est, enfin, s'étend une sorte d'avenue qui était autrefois bordée de constructions importantes. On y observe principalement les restes d'un grand édifice mesurant 45 pas de long de l'ouest à l'est sur 22 de large du nord au sud. Il avait été bâti avec de belles pierres de taille reposant sans ciment les unes au-dessus des autres, et se terminait vers l'est en trois absides, dont la plus grande, celle du centre, est encore en partie debout. C'était jadis, comme on le voit, une ancienne église, que séparaient intérieurement en trois nefs deux rangées de colonnes monolithes, dont quelques tronçons mutilés sont couchés par terre. Elle devait avoir trois portes sur sa façade occidentale, répondant aux trois nefs et aux trois absides, mais elles n'existent plus. De petits cubes de mosaïque rouges, blancs et noirs, sont encore adhérents au sol en plusieurs endroits.

Une vaste citerne située près de ce monument vers l'ouest a été construite avec beaucoup de soin.

Les ruines de Yarin ne sont plus actuellement habitées que par trois ou quatre familles de Bédouins, qui y font paître leurs troupeaux ou y cultivent quelques parcelles de terre.

KHARBET DJARDEH.

A une heure quinze minutes, je poursuis ma route vers l'ouest,

et, à une heure quarante minutes, je gravis, par un sentier difficile et creusé dans le roc en forme d'escalier, la hauteur de Djardeh.

Elle est couronnée par les ruines d'un petit village, appelé Kharbet Djardeh, dont il subsiste encore plusieurs citernes, un pressoir pratiqué dans le roc, quelques caveaux souterrains et une chambre voûtée d'apparence ancienne. L'emplacement qu'il occupait est aujourd'hui cultivé en blé ou planté de figuiers, d'oliviers et de grenadiers.

KHARBET KAFKAFAH.

A deux heures quinze minutes, je descends, vers l'ouest, les pentes de cette colline et, me dirigeant ensuite vers l'ouest-sud-ouest, puis vers l'ouest-nord-ouest, j'examine, à deux heures cinquante minutes, sur une autre colline, les ruines dites Kharbet Kafkafah. Ce sont celles d'un ancien village, dont les meilleurs matériaux, restes d'habitations démolies, ont disparu presque complètement pour être transportés à A'lma. Plusieurs grottes funéraires, creusées dans un roc tendre et friable comme de la craie, y méritent seuls l'attention de l'observateur.

A'LMA.

A trois heures trente minutes, je continue à cheminer vers l'ouest et, à trois heures cinquante minutes, je fais dresser ma tente pour la nuit sous un bois d'oliviers, non loin de A'lma.

Ce village, situé sur un plateau élevé, renferme 350 habitants, soit Grecs unis, soit Maronites. Les uns et les autres y possèdent une petite église. Le protestantisme a également acquis depuis quelques années une dizaine d'adeptes en cet endroit.

Il ne faut pas confondre ce village de A'lma avec un autre du même nom dont je parlerai ailleurs, et qui est mentionné à plusieurs reprises dans les Itinéraires juifs de Carmoly.

CHAPITRE SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME.

KHARBET EL-BETHACHIEH. — KHARBET DJIDJIN. — TELL ERMET. — KHARBET SCANDEROUNA. — KHARBET ROUEIS. — KHARBET OUMM EL-A'AMID (HAMMON). — A'ÏN HAMOUL. — KASR HAMOUL. — RETOUR À A'LMA.

KHARBET EL-BETHACHIEH.

Le 15 septembre, à cinq heures trente-cinq minutes du matin, je prends d'abord la direction de l'est, puis bientôt celle du nord.

A cinq heures cinquante minutes, je descends dans un *oued* très profond, dont je remonte ensuite péniblement, à travers d'épaisses broussailles, la berge opposée.

A six heures quinze minutes, je chemine vers l'est-nord-est sur un plateau cultivé en blé, et, à six heures trente minutes, je parviens au Kharbet el-Bethachieh. Ces ruines consistent en une grande enceinte rectangulaire construite avec de beaux blocs reposant sans ciment les uns au-dessus des autres, et dont il subsiste encore, sur plusieurs points, de nombreuses assises en place. Cette enceinte renfermait jadis un édifice aujourd'hui complètement détruit, et qu'ornaient des colonnes monolithes, actuellement dispersées. Je suppose que ce monument était une église, car sur une pierre gisante à terre au milieu d'autres débris je remarque une croix carrée sculptée dans un cercle. L'emplacement qu'il occupait, ainsi que tout l'intérieur de l'enceinte, a été divisé ultérieurement par les Arabes en une trentaine de compartiments indiquant les arasements d'autant de maisons, elles-mêmes renversées et envahies par des chardons et des broussailles.

KHARBET DJIDJIN.

A sept heures, je descends vers le nord-nord-ouest dans un autre ravin, beaucoup plus profond encore que le précédent et appelé Oued Zerka.

A huit heures trois minutes seulement, j'ai achevé de le franchir et d'en remonter la berge septentrionale.

A huit heures quatorze minutes, j'examine au delà de l'*oued*, sur une colline voisine qui s'élève par plusieurs terrasses circulaires et concentriques que soutiennent de gros murs d'appui, les restes d'un petit village entièrement renversé, dont les ruines portent le nom de Kharbet Djidjin; elles sont peu importantes.

TELL ERMET.

A huit heures cinquante minutes, je me remets en marche vers le nord, puis vers le nord-ouest.

A neuf heures quarante-cinq minutes, après avoir traversé successivement deux ravins, je parviens au pied du Tell Ermet.

Isolé de toutes parts et inaccessible vers l'ouest, où il dresse à une grande hauteur des flancs rocheux et presque verticaux, il est également assez difficile à gravir au nord et au sud. A l'est, il offre aux regards une série de plates-formes successives en retraite, et dont quelques-unes sont soutenues par des murs bâtis avec des blocs gigantesques et encore en partie debout. Vers le bas et sur les premières pentes, tant au sud qu'à l'est, je remarque plusieurs auges sépulcrales creusées dans le roc et dont les couvercles sont enlevés ou brisés, et un certain nombre de sarcophages, sur l'un desquels est représentée une belle guirlande que supportent des bucranes, le tout élégamment sculpté. Auprès est son couvercle en dos d'âne et muni d'acrotères. Plus loin, je rencontre un bloc mesurant 80 centimètres de long sur 70 centimètres de large, et dans lequel a été pratiquée une entaille rectangulaire, longue de 30 cen-

timètres, large de 25 centimètres et profonde de 22 centimètres. Sur le devant de ce même bloc, malheureusement brisé, on distingue une hache et une main tenant un calame et semblant écrire; au-dessous on lit ces quatre lettres grecques :

ΔΙΩΝ

En continuant à parcourir les flancs inférieurs du *tell*, j'observe d'anciennes citernes, des pressoirs creusés dans le roc et des carrières. Puis, montant plus haut, j'examine sur une plate-forme les vestiges d'un édifice orné jadis de colonnes monolithes, dont quelques-unes sont encore enfoncées dans le sol; d'autres sont couchées à terre. Elles ont différents diamètres et décoraient soit un temple, soit un portique, aujourd'hui complètement détruit et dont l'emplacement est envahi par des chardons, de hautes herbes et des broussailles. Alentour, les arasements d'un épais mur d'enceinte en gros blocs assez mal équarris, et la plupart de très grandes dimensions, émergent au-dessus d'un fourré d'arbustes sauvages. Tout le plateau supérieur de la colline est également couvert de ruines provenant de maisons renversées; mais elles sont aujourd'hui très confuses, à cause de la végétation luxuriante de térébinthes, de chênes verts et de lentisques qui a pris presque partout racine; ailleurs, le sol est cultivé, et les pierres dont il était jonché ont été retirées et amoncelées par tas pour faire place à d'énormes figuiers.

Les ruines de cette petite ville sont désignées sous le nom de Kharbet Tell Ermet, que d'autres prononcent Kharbet Tell Ermed; j'indique celui que j'ai cru entendre de la bouche de mon guide. Ce nom est peut-être antique; dans ce cas, il nous conserverait, soit intact, soit plus ou moins altéré, celui d'une ville phénicienne qui n'est mentionnée dans aucun écrivain de l'antiquité.

KHARBET SCANDEROUNA.

A une heure dix-sept minutes, je descends vers l'ouest-sud-ouest

par un sentier rocheux, qui ressemble, par intervalle, à un véritable escalier.

A une heure trente-cinq minutes, je côtoie à ma gauche un *oued* profond; ma direction devient alors celle de l'ouest.

A deux heures quinze minutes, je parviens au Kharbet Scanderouna. On observe en cet endroit plusieurs tombeaux creusés dans le roc, dans l'un desquels on descend par six degrés; la chambre sépulcrale renferme trois arcosolia cintrés. Les autres grottes funéraires sont plus dégradées. Quelques-unes ont été agrandies à dessein pour servir d'asiles aux bergers et à leurs troupeaux. Non loin de ces tombeaux, sur une plate-forme, gisent les ruines d'une espèce de petit château fort flanqué de deux tours carrées, qui avait été construit avec de gros blocs plus ou moins bien équarris et reposant sans ciment les uns au-dessus des autres, comme le prouvent quelques assises encore debout. Il doit être antique et dominait vers l'est une petite ville dont je parlerai ailleurs et qui est située plus bas le long du rivage.

Il ne faut donc pas le confondre avec le fortin relevé par Baudoin Ier en ce dernier endroit, qui porte également le nom de Scanderouna ou Iskanderouna, et qui est la *mutatio Alexandroschene* signalée dans l'Itinéraire de Bordeaux.

A côté des ruines dont je parle en ce moment, quelques étables modernes ont été construites avec des matériaux antiques. Plusieurs anciennes citernes creusées dans le roc sont probablement contemporaines des tombeaux et de la puissante construction que je viens de mentionner.

KHARBET ROUEIS.

Au nord de Scanderouna, j'aperçois au delà d'un ravin, sur le haut d'une colline voisine, quelques ruines confuses, appelées Kharbet Roueis. Deux pâtres y font paître leurs troupeaux et ont élu domicile au milieu des débris de ce village détruit.

KHARBET OUMM EL-A'AMID (HAMMON).

A trois heures, je descends vers le sud-ouest, puis vers l'ouest-sud-ouest, des pentes cultivées soit en tabac, soit en blé.

A trois heures dix minutes, je traverse l'Oued Chema'. Longeant ensuite la côte vers le sud-sud-ouest, je franchis, à trois heures dix-huit minutes, un petit promontoire appelé Ras Scanderouna.

A trois heures vingt-cinq minutes, je remarque à ma gauche quelques grottes sépulcrales creusées dans les parois rocheuses d'un monticule voisin et, bientôt après, je fais halte au milieu des ruines du Kharbet Oumm el-A'amid.

Ces ruines importantes ont déjà été décrites par M. de Saulcy, par M. de Vogüé et surtout par M. Renan, qui, en 1860, y a pratiqué des fouilles sur différents points et en a rapporté plusieurs fragments d'un grand intérêt archéologique. Je les avais moi-même étudiées à mon tour en 1870. Sans donc chercher à les décrire ici de nouveau en détail, qu'il me suffise de dire qu'elles sont situées à une faible distance du rivage, qui forme en cet endroit une crique, sorte de petit port naturel, et qu'elles s'étendent de l'ouest à l'est sur les pentes et sur le plateau accidenté d'une colline, tout entière couverte de débris dans une longueur de 1 kilomètre au moins sur 800 mètres de large. Au pied méridional de cette colline serpente l'Oued el-Hamoul, dans une étroite vallée plantée de beaux caroubiers, de térébinthes, de lauriers-roses et de lentisques. La hauteur où s'élevait en amphithéâtre la ville dont ces débris nous offrent les restes est elle-même envahie en grande partie par des broussailles et par des arbres divers; quelques-uns de ceux-ci tombent de vétusté et prouvent que les édifices et les maisons au milieu desquels ils ont pris racine et se sont développés ont été abandonnés depuis des siècles, et peut-être même à une époque bien antérieure à celle des Croisades, car aucun débris du moyen âge n'y a été découvert. Tout y paraît antique, et si une population

chrétienne ou musulmane a jadis habité en cet endroit, elle n'y a laissé aucun vestige de son passage et de son culte.

Plusieurs âges différents peuvent être assignés à ces ruines. A une époque très reculée, contemporaine sans doute de la fondation même de la ville, appartiennent, je crois, de gros murs de soutènement ou de défense, construits avec d'énormes blocs assez mal équarris, de toute forme et de toute grandeur, dont les vides étaient remplis avec des éclats de pierres et dont il subsiste encore de nombreux spécimens à différents étages de la colline, soit à l'ouest, du côté de la mer, soit au sud, au-dessus de la vallée de l'Oued el-Hamoul. Ces murs sont bâtis pour la plupart sans ciment; quelques-uns néanmoins en portent des traces, mais ce ciment a pu avoir été appliqué après coup et à une époque ultérieure. Les uns servaient à protéger la ville, là où elle était plus facilement accessible; les autres constituaient comme autant de plates-formes et de terrasses successives.

Parmi les édifices encore reconnaissables, il en est trois dont les ruines méritent une attention toute particulière. L'un, situé au centre à peu près de la ville, est le monument égypto-phénicien que M. de Vogüé a signalé le premier en 1853. L'enceinte qui le délimite est encore en partie debout, et se compose de blocs très considérables identiques à ceux des murs dont je viens de parler, mais seulement ayant à l'intérieur leurs joints revêtus d'un épais ciment. Les deux jambages de la porte d'entrée sont actuellement découronnés de leur linteau. Ils sont monolithes et mesurent $2^{m},55$ de haut; quant à leur largeur, elle varie, celle de l'un étant de 89 centimètres et celle de l'autre ne dépassant pas 72 centimètres. Cette différence de largeur semblerait prouver ou que ces deux jambages n'avaient pas été préparés avec les moulures qui les ornent pour la même porte, ou que le monument à l'entrée duquel ils ont été placés était peu soigné, conclusion que l'on pourrait également tirer de la structure un peu grossière des murs. A côté de l'un de ces jambages, gît sur le sol un bloc mutilé décoré de moulures à crossettes, sur lequel est représenté un per-

sonnage tenant à la main un bâton recourbé, et la tête surmontée de la coiffure égyptienne connue sous le nom de *pschent*. Dans l'intérieur du monument, on remarque près d'un fût de colonne un autre magnifique bloc brisé, où a été sculpté un globe ailé flanqué de deux uræus et, au-dessous, un croissant renversé, c'est-à-dire les pointes en bas, embrassant un petit globe.

A quelques pas de cet édifice, M. Renan a trouvé les débris de deux lions en ronde bosse de même dimension et ayant appartenu, par conséquent, selon toute apparence, à un même ensemble. Non loin de la porte, également, gisait un corps de sphinx fort mutilé, mais d'un beau travail.

Nous avons donc là un monument dont le caractère égypto-phénicien ne peut être méconnu, et dont la fondation première doit être certainement antérieure à l'époque où, avec la conquête d'Alexandre, l'art grec commença à se répandre en Syrie et en Palestine.

A cette dernière époque, au contraire, semble appartenir un monument qui touche au précédent du côté de l'est, et dont il ne subsiste plus que des vestiges très confus; mais les beaux blocs très régulièrement taillés avec lesquels il avait été bâti paraissent indiquer un travail grec. Il était pavé avec de larges dalles et était orné de colonnes monolithes, dont quelques tronçons mutilés sont couchés là avec d'autres débris.

A cette même époque également il faut rapporter les ruines très considérables qui, à l'extrémité occidentale de la ville, couvrent une grande plate-forme artificielle. Ces ruines ont été fouillées en 1860 par M. Renan, et je renvoie le lecteur aux détails que ce savant nous donne à ce sujet et aux planches qui accompagnent le chapitre qu'il consacre à cette ville[1]. Là s'élevait autrefois un grand édifice dont le plan est aujourd'hui impossible à saisir, et que décoraient des colonnes monolithes en pierre de différents diamètres, surmontées, pour la plupart, de chapiteaux ioniques et,

[1] *Mission de Phénicie*, p. 695 et suivantes.

quelques-unes, de chapiteaux doriques; car plusieurs chapiteaux de cet ordre gisent sur le versant occidental de cette plate-forme, à laquelle on montait, du côté de la mer, par une suite de degrés. Ce sont ces colonnes, dont quelques-unes se dressent encore debout et qui attirent de loin les regards du passant sur le monticule en question, qui ont fait donner par les Arabes aux ruines de la ville qui nous occupe en ce moment le nom de *Kharbet Oumm el-A'amid*, « ruine mère des colonnes ».

Cette plate-forme, couverte de débris de constructions grecques, a dû être remaniée à une époque postérieure, comme l'ont prouvé les fouilles pratiquées en cet endroit par M. Renan. Quant à la jolie mosaïque que M. de Saulcy y avait signalée, et dont il avait vu un fragment considérable, où des cubes réguliers noirs, blancs et rouges formaient des méandres et des entrelacs élégants, elle est actuellement en grande partie détruite.

Indépendamment des débris des monuments dont je viens de parler, les arasements de nombreuses maisons sont partout visibles, soit sur les pentes, soit sur le sommet de la colline. Ces maisons étaient toutes fort peu étendues. Quelques-unes paraissent dater d'une haute antiquité, tant sont puissants les blocs avec lesquels elles ont été construites, et l'on croirait avoir sous les yeux les assises inférieures d'autant de petites tours rectangulaires.

Il en est beaucoup d'autres aussi qui ont été bâties avec des matériaux moins considérables ou avec des débris de constructions plus anciennes, et qui accusent une époque plus récente. Je les crois néanmoins antérieures à l'invasion arabe, du moins pour la plupart; car, si une population musulmane tant soit peu importante s'était fixée en cet endroit, n'est-il pas à présumer qu'on y aurait trouvé quelques vestiges d'*oualy* ou de mosquée?

On sait que M. Renan a découvert quatre inscriptions au milieu des ruines de cette ville; une est grecque et les trois autres sont phéniciennes. Les originaux en ont été rapportés et se trouvent au Louvre.

L'inscription grecque est une épitaphe funéraire et porte les mots :

Ἀϐδήλιμ[ος]
Τύριος Χ[αῖρε].

M. Renan pense que les caractères de l'inscription dénotent le Ier ou le IIe siècle avant Jésus-Christ.

Les trois inscriptions phéniciennes ont été exhumées sur l'un des versants du mamelon surmonté de colonnes ioniques.

La plus considérable des trois renferme en huit lignes l'indication d'un vœu fait au seigneur Baal-Châmen par Abdélim, fils de Mattan, fils d'Abdélim, fils de Baal-Chamar. A la troisième ligne de cette inscription, on lit le mot Laodik, d'où M. Renan tire la conclusion suivante :

Comme il est fort inadmissible, dit-il, de chercher ici le nom d'une des reines qui s'appelèrent Laodice, on est amené à voir dans לאדך le nom de l'une des villes qui portèrent le nom de Laodicée. Un résultat hors de doute, c'est, en tout cas, que notre inscription est postérieure à l'an 312 avant Jésus-Christ[1].

Et, un peu plus loin, ce même savant ajoute :

On est naturellement porté à supposer que Laodicée est le nom de la ville où demeurait l'auteur du vœu et où il fit le vœu..... Nous aurions donc ici le nom, depuis si longtemps cherché, de la ville ancienne dont les ruines s'appellent maintenant Oum el-Awamid. Ce serait une Laodicée, jusqu'à présent inconnue, ou plutôt une ville ancienne qui aurait pris, à l'époque des Séleucides, le nom de Laodicée; car nous savons que ces prétendues fondations de villes par les Séleucides ne furent souvent, en réalité, que des changements de noms.

Je reviendrai tout à l'heure sur le nom primitif que, suivant moi, a porté jadis la ville dont il s'agit en ce moment.

La seconde inscription découverte par M. Renan et qui, de même que la précédente, a exercé la sagacité de plusieurs savants

[1] *Mission de Phénicie*, p. 712.

orientalistes, était tracée sur la partie postérieure d'une sorte de cube de pierre entaillé d'un côté, qui servait peut-être à contenir une offrande faite à la divinité. Le docte académicien la traduit ainsi :

A Moloch-Astarté, Dieu Hamman :
Vœu fait par Abdeschmoun pour ses enfants.

La troisième inscription, enfin, n'est qu'un fragment; elle se lit sur un segment de gnomon qui a été trouvé dans les fondements de l'une des maisons ruinées qui couvrent le mamelon, côté nord.

M. Renan la traduit comme il suit :

. . . . . Ton serviteur Abdosir, fils d'E. . . . .

Quant à ce segment de gnomon, il a été étudié avec beaucoup de soin et de compétence, d'abord par M. Wœpcke et ensuite par le colonel Laussedat, qui en a fait l'objet d'un mémoire très érudit, que M. Renan a inséré dans son chapitre sur Oumm el-A'amid.

Quel était le nom primitif de la ville à laquelle appartiennent les ruines que je viens de décrire très sommairement et qui, à l'époque des Séleucides, ainsi que cela ressort de l'une des inscriptions phéniciennes trouvées par M. Renan, semble s'être appelée Laodicée?

J'ai déjà avancé en 1871, dans un rapport[1] adressé alors au ministre de l'instruction publique, que ce nom me paraissait être celui de Hammon, nom qui s'est conservé fidèlement dans la désignation d'Oued el-Hamoul, donnée à l'étroite vallée où serpente le ruisseau ainsi appelé, au pied méridional de la colline que couvrent les débris de la cité antique.

La ville de *Hammon*, en hébreu חַמּוֹן, en grec Χαμώθ et Χαμών, en latin *Hamon*, est signalée dans le livre de Josué comme faisant partie de la tribu d'Aser :

Et Abran et Rohob et Hamon et Cana, usque ad Sidonem magnam[2].

[1] *Archives des Missions scientifiques*, 2e série, t. VII, p. 428 et 429. — [2] *Josué*, c. XIX, v. 28.

Il y avait une ville du même nom dans la tribu de Nephthali, qui avait été concédée aux Lévites :

Porro de tribu Nephthali Cedes in Galilæa et suburbana ejus, Hamon cum suburbanis suis, et Cariathaim et suburbana ejus[1].

Il s'agit ici évidemment de la première et non de la seconde. La dénomination hébraïque ou plutôt phénicienne de Hammon ou Hamon s'est perpétuée dans le nom arabe Hamoul, nom identique au précédent, sauf le léger changement de la consonne finale. Or, dans le passage des noms de villes ou de personnages antiques de l'hébreu à l'arabe, rien n'est plus fréquent que la permutation de la lettre *n* en *l*, et réciproquement.

Je persiste maintenant plus que jamais dans cette opinion, qui me paraît hors de doute; car, ayant, dans mon dernier voyage, exploré complètement tous les alentours d'Oumm el-A'amid et suivi tous les replis de l'Oued el-Hamoul, je me suis assuré qu'aucune localité située plus haut dans cet *oued* ne portait le nom de Hamoul, comme cela est marqué par erreur dans quelques cartes, et dès lors ne pouvait être identifiée avec cette ville de Hammon, ainsi que le suppose M. Renan[2].

Quant à la dénomination de Medinet et-Taharan ou Medinet et-Touran donnée par quelques voyageurs aux ruines d'Oumm el-A'amid, et dans laquelle ce savant est porté à voir une traduction de πόλις Τυρίων, elle ne m'a été indiquée, non plus que celle de Tuhran ech-Cham, par aucun des guides différents que j'ai eus les trois fois que j'ai visité ces ruines, une fois en 1870 et deux fois en 1875. Le nom qu'ils m'ont toujours et exclusivement répété est celui d'Oumm el-A'amid.

D'ailleurs, dans l'une des inscriptions phéniciennes rapportées par M. Renan de cet endroit, ne pourrait-on pas trouver une confirmation de ce que j'avance et une preuve nouvelle de l'identité d'Oumm el-A'amid avec l'antique Hammon de la tribu d'Aser? En

[1] *Paralipomènes*, l. I, c. VI, v. 76. — [2] *Mission de Phénicie*, p. 749.

effet, la première ligne de cette inscription, telle que M. Renan la lit lui-même, est la suivante :

למלך עשתרת אל חמן

Ce savant la traduit ainsi :

A Moloch-Astarté, Dieu Hamman.

Je me suis demandé plus d'une fois si l'on ne pourrait pas voir ici dans le dernier mot חמן celui de Hammon, moins la voyelle longue ו, *o*, du mot hébreu חַמּוֹן, et, par conséquent, le nom même de la ville ainsi appelée. Dans ce cas, et si cette conjecture est fondée, il faudrait traduire comme il suit la ligne précédente :

« A Moloch-Astarté, Dieu Hammon, » c'est-à-dire dieu de Hammon, divinité adorée à Hammon, et non pas Dieu-Hamman ou dieu solaire, comme on a l'habitude d'interpréter les mots Baal-Hamman, qui se trouvent dans plusieurs inscriptions votives en langue phénicienne.

A'ÏN HAMOUL.

A cinq heures cinquante-cinq minutes, descendu de la hauteur d'Oumm el-A'amid, je suis vers l'est, en montant légèrement, l'étroite et pittoresque vallée de l'Oued el-Hamoul.

Bordée à droite et à gauche de rochers gigantesques qui ont été jadis exploités comme carrière, elle est parsemée de vieux arbres, et principalement de caroubiers gigantesques, et sillonnée par un ruisseau que borde une double ceinture de lauriers-roses, de lentisques et de roseaux.

A six heures dix-sept minutes, je parviens à la source qui alimente ce ruisseau ou à l'A'ïn Hamoul. Elle jaillit avec force du fond d'un bassin circulaire, où elle bouillonne, et de là elle arrose des vergers plantés de figuiers, de grenadiers et de bananiers, que dominent deux élégants palmiers. Un moulin est également mis en mouvement par un petit canal dérivé de cette source. Deux ou trois maisons à moitié ruinées l'avoisinent.

KASR HAMOUL.

Immédiatement à l'est et au-dessus de l'A'ïn Hamoul se dresse un monticule escarpé, aux flancs rocheux et hérissés de broussailles, que je gravis avec beaucoup de difficulté et dont je trouve le sommet couronné par quelques restes d'anciennes fortifications en blocs énormes et à peine équarris. Ces ruines portent le nom de Kasr Hamoul. Là s'élevait jadis un fortin, destiné à défendre la source qui coule au bas du monticule et à protéger vers l'est les approches de la ville dont le Kharbet Oumm el-A'amid nous offre les débris.

RETOUR À A'LMA.

A six heures cinquante minutes, en continuant à m'avancer vers l'est dans une gorge étroite, je m'aperçois qu'elle s'élargit peu à peu en une belle et riante vallée, plantée de vignes, de figuiers, de grenadiers et de citronniers, qu'arrosent et fertilisent les eaux de l'A'ïn A'lma.

A sept heures dix minutes, je passe auprès de cette source abondante, où toutes les femmes d'A'lma sont contraintes, malgré la distance et la difficulté de la route, de venir chaque jour faire leur provision d'eau. Cette route, en effet, a été pratiquée dans le roc sur des pentes très raides et ressemble à un long et interminable escalier, dont les degrés sont la plupart usés et très glissants.

A sept heures trente-cinq minutes enfin, après une laborieuse ascension, je suis de retour à ce village.

CHAPITRE SOIXANTE-DIX-HUITIÈME.

KHARBET A'REBBIN. — KHARBET EDMET. — KHARBET A'ÏN HAOUR.
KHARBET HANOUTA (HANOUTA). — KHARBET MA'ASOUB. — EL-BASSAH.

KHARBET A'REBBIN.

Le 16 septembre, à cinq heures trente-cinq minutes du matin, je quitte A'lma pour prendre la direction de l'est.

A cinq heures cinquante minutes, je laisse à ma gauche les ruines de Kefkafa sur la colline qu'elles couvrent, et, cheminant alors vers l'est-sud-est, puis vers le sud-est, j'atteins, à six heures cinquante-cinq minutes, le Kharbet A'rebbin. Les ruines de ce nom sont éparses sur les flancs et sur le sommet d'une haute colline, que borde au sud le ravin profond, et infranchissable sur ce point, de l'Oued Kerkera. Différents étages, régularisés jadis par la main de l'homme et maintenant envahis par d'épaisses broussailles, étaient autrefois couverts d'habitations, dont les débris jonchent le sol. Les arasements de quelques-unes d'entre elles sont encore visibles; elles étaient petites, mais assez bien bâties avec des pierres régulières et de moyenne dimension.

Sur la porte demeurée debout de l'une d'entre elles, on remarque une croix à branches égales, encadrée dans un cercle. Ailleurs les restes d'un édifice mesurant 26 pas de long de l'ouest à l'est sur 20 du nord au sud méritent une attention particulière. Il avait été construit avec des pierres de taille agencées ensemble avec beaucoup de soin et sans ciment. La façade méridionale était percée de trois portes. Une autre porte, et celle-là unique, avait été pratiquée au milieu de la façade occidentale; son linteau est couché à terre. A l'est s'arrondissait une abside dont les assises

intérieures sont en place. A l'intérieur de cette ancienne église, plusieurs fûts monolithes de colonnes sont à demi cachés par des broussailles; ils mesurent $2^{m},50$ de long sur 35 centimètres de diamètre; les chapiteaux et les bases manquent, ou du moins ne sont plus visibles.

A côté de cet édifice, on observe une sorte de magasin souterrain en pierres de taille et à voûte cintrée; il est en partie comblé.

Sur le sommet de la colline, les vestiges d'une tour de défense sont reconnaissables. On y montait par un certain nombre de degrés.

Les ruines de cette petite ville ne sont plus fréquentées maintenant que par quelques arabes nomades, qui y font paître leurs troupeaux.

KHARBET EDMET.

A huit heures dix minutes, je descends vers le nord-ouest de la hauteur d'A'rebbin, puis je me dirige vers l'ouest-sud-ouest.

A huit heures cinquante minutes, d'autres ruines sur une colline me sont désignées sous le nom de Kharbet Edmet, que d'autres prononcent Edmed. De gros murs soutenant des terrasses, des citernes creusées dans le roc et des amas de matériaux provenant de maisons renversées sont, avec deux masures modernes encore occupées par deux familles de pauvres fellahs, les seuls restes de cet ancien village.

KHARBET A'ÏN HAOUR.

A neuf heures vingt minutes, je remarque au bas du village un grand pressoir antique pratiqué dans le roc et enduit intérieurement d'un excellent ciment; puis, franchissant vers le nord-ouest un ravin extrêmement profond, appelé Oued ed-Delem, je parviens, à dix heures cinq minutes, après une ascension très raide, au Kharbet A'ïn Haour.

Les ruines de ce village sont actuellement très confuses. La colline où elles sont situées s'élève entre l'Oued ed-Delem au sud et

l'Oued A'ïn Haour au nord. Des terrasses circulaires et concentriques l'environnent dans sa partie supérieure jusqu'à son sommet. Je n'y trouve que des étables, où se retirent le soir quelques pâtres avec leurs bœufs et leurs chèvres.

KHARBET HANOUTA (HANOUTA).

A onze heures, je descends vers l'ouest-nord-ouest les pentes rapides de l'Oued A'ïn Haour.

A onze heures quinze minutes, je passe auprès de la source de ce nom. L'eau en est blanchâtre et sort d'une petite caverne.

A onze heures vingt minutes, parvenu au fond de l'*oued*, je commence à en gravir péniblement, tantôt vers l'ouest, tantôt vers le nord-ouest, la berge opposée; le sentier serpente à travers d'épaisses broussailles.

A onze heures trente-cinq minutes, j'examine sur un plateau élevé les débris d'un village renversé, que l'on m'indique sous le nom de Kharbet Hanouta.

L'emplacement qu'il occupait est aujourd'hui presque entièrement labouré et livré à la culture. Des citernes comblées et les arasements d'un certain nombre de maisons en pierres régulières, ainsi que plusieurs montants à rainures de pressoirs antiques, sont tout ce qui subsiste de cette localité, qui portait sans doute autrefois le même nom que celui qui s'est perpétué jusqu'à nos jours; car le Talmud[1] signale en Palestine une *Hanouta*, en hébreu חנותא, qui, sans être identique peut-être avec l'endroit dont il est question en ce moment, était du moins désignée de la même manière.

KHARBET MA'ASOUB.

A midi vingt minutes, je me remets en marche vers l'ouest-sud-ouest, et je remarque en descendant dans cette direction plusieurs anciennes grottes sépulcrales dont l'entrée est bouchée.

[1] Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 22.

A midi cinquante-cinq minutes, je parviens au Kharbet Ma'asoub. Les ruines ainsi appelées sont de plus en plus indistinctes et disparaissent de jour en jour, car l'emplacement qu'elles occupent est fouillé continuellement par les habitants d'El-Bassah, qui ont extrait de là comme d'une carrière inépuisable les nombreux matériaux tout taillés avec lesquels ils ont depuis quelques années rebâti et agrandi leur village. Ils y ont partout pratiqué dans ce but et y pratiquent encore des excavations. Néanmoins, de belles pierres de taille et quelques fûts mutilés de colonnes calcaires monolithes restent dispersés çà et là, attendant qu'on les emporte. On y observe aussi des montants de pressoirs à rainures et d'anciens jambages monolithes de portes, soit debout, soit renversés.

De nombreuses citernes creusées dans le roc y sont, pour la plupart, bouchées. La culture s'est également emparée du sol sur beaucoup de points, et de superbes figuiers entremêlés de vieux caroubiers ont remplacé des habitations détruites.

A l'époque des Croisades, cet endroit s'appelait Massob; c'était un casal dépendant de Saint-Jean-d'Acre.

M. Neubauer incline à l'identifier avec la localité antique désignée dans le Talmud sous le nom de *Matsabah*, מצבה[1].

EL-BASSAH.

A une heure quarante-cinq minutes, je poursuis ma route vers l'ouest, et, à deux heures, je fais halte à El-Bassah.

Ce village considérable renferme au moins un millier d'habitants, parmi lesquels 550 sont des Grecs unis, les autres sont des Grecs schismatiques et des Musulmans, auxquels il faut joindre une dizaine de protestants. L'église catholique a été nouvellement reconstruite. Comme la plupart des maisons du village, elle a été bâtie avec des pierres très régulières, provenant des ruines de Ma'asoub. Beaucoup de fragments de colonnes et de sculptures tirés de là pareillement sont disséminés dans différentes habitations particulières.

[1] Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 22.

On me montre dans l'une d'entre elles un beau bloc de marbre brisé sur lequel était sculptée une croix grecque entre deux colonnes. Celle du khouri ou curé grec catholique renferme, dit-on, outre plusieurs vases et divers débris antiques, deux inscriptions grecques de basse époque [1]. Je n'ai pu malheureusement les voir, en l'absence du khouri, alors parti pour Saint-Jean-d'Acre.

El-Bassah était, du temps des Croisades, un casal dépendant de Saint-Jean-d'Acre et appelé la Basse. M. Neubauer propose, mais avec quelque réserve, d'y reconnaître la localité nommée *Batsat* dans le Talmud, בצת [2].

[1] M. E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 750-751. — [2] Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 22.

CHAPITRE SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME.

KHARBET A'BBASIEH. — KHARBET RHERIB. — KHARBET TELL EL-HAOUA. — KHARBET ZEBDIEH. — KHARBET THABLEH. — KHARBET EL-DJA'ÏLEH. — KHARBET DJELIL. — KHARBET KERKERA. — KHARBET SEMAH. — KHARBET REMAH. — KHARBET BENNA. — RETOUR À EL-BASSAH.

KHARBET A'BBASIEH.

Le 17 septembre, à cinq heures trente minutes du matin, je me dirige vers l'est, puis vers le sud-sud-est, à travers des plantations de figuiers.

A cinq heures trente-six minutes, je jette un coup d'œil, en passant, sur les ruines d'un village entièrement détruit, dont il ne subsiste plus que des amas de matériaux confus et çà et là quelques montants d'anciens pressoirs à rainures et des jambages ou des linteaux de portes monolithes. On donne à cet endroit le nom de Kharbet A'bbasieh.

KHARBET RHERIB.

A cinq heures quarante minutes, je me dirige vers le sud-est et, après avoir franchi successivement deux ravins, j'atteins des ruines plus considérables, appelées Kharbet Rherib. Elles s'étendent sur les pentes d'une colline aujourd'hui en partie cultivée et en partie couverte de broussailles. De nombreuses citernes et plusieurs caveaux pratiqués dans le roc sont assez bien conservés; il en est de même d'un ancien pressoir à huile, dont les montants à rainures supportent encore l'espèce de linteau monolithe qui les couronnait.

KHARBET TELL EL-HAOUA.

A six heures trente minutes, je monte vers l'est et, à six heures trente-cinq minutes, je laisse à ma droite, sur une colline isolée, les vestiges d'un autre village, appelé Kharbet Tell el-Haoua; il était peu important.

KHARBET ZEBDIEH.

A six heures quarante-cinq minutes, j'arrive au Kharbet Zebdieh. Il consiste principalement en une enceinte construite avec de gros blocs, et qui a été partagée ensuite en de nombreux petits compartiments ayant servi de maisons. Quatre montants de pressoirs à rainures y sont encore debout; à côté gisent les linteaux monolithes qui les surmontaient.

A 200 pas au nord de ces ruines, j'observe, sur un monticule appelé Tell Zebdieh, les débris d'une seconde enceinte rectangulaire, bâtie elle aussi avec des blocs grossièrement taillés.

KHARBET THABLEH.

A sept heures, je chemine vers l'est-sud-est sur un plateau rocheux, dont la surface, plus ou moins accidentée, est presque entièrement hérissée de broussailles.

A sept heures dix minutes, je passe auprès de quelques ruines insignifiantes, appelées Kharbet Thableh; elles couvrent une colline au milieu d'un fourré de lentisques et de chênes verts.

KHARBET EL-DJA'ÏLEH.

A sept heures quinze minutes, je poursuis ma route vers l'est.

A huit heures, je franchis un ravin profond et, à huit heures vingt minutes, je rencontre les vestiges d'un petit village qui me sont

désignés sous le nom de Kharbet el-Dja'ïleh; ils n'offrent rien qui soit digne de remarque.

KHARBET DJELIL.

En continuant à m'avancer vers l'est par une montée douce mais presque non interrompue, je fais halte, à neuf heures dix minutes, au Kharbet Djelil, ruines beaucoup plus importantes que les précédentes. Elles couvrent les étages supérieurs d'une colline qui s'élève par une série de terrasses successives que soutiennent des murs très épais, et que d'énormes broussailles ont envahies presque partout. Sur le sommet, dont l'altitude au-dessus de la mer est de 419 mètres, on remarque les débris d'une enceinte fortifiée, actuellement divisée intérieurement en de nombreux petits compartiments, qui servent de demeures à des Bédouins ou d'étables à leurs troupeaux. Sur une plate-forme inférieure gisent les beaux restes d'une ancienne église, bâtie en pierres de taille et dont les arasements de l'abside centrale sont encore visibles; elle était ornée de colonnes monolithes, mesurant 45 centimètres de diamètre et que couronnaient des chapiteaux corinthiens bien travaillés. Près de cet édifice, aujourd'hui bouleversé de fond en comble, on observe les fondations d'une autre construction moins considérable et attenante, sous laquelle s'étendait une sorte de petite crypte, dont la voûte, cintrée en pierres de taille, a été exécutée avec soin.

Du haut de cette colline, le regard plonge vers le sud dans les profondeurs de l'Oued Koureïn.

KHARBET KERKERA.

A onze heures, je redescends vers l'ouest, et, après avoir traversé un petit bois d'oliviers séculaires, seuls témoins de l'ancienne importance de cette bourgade anéantie, je me dirige vers le nord-nord-ouest au milieu d'un épais fourré de chênes verts, de térébinthes et de lentisques.

A onze heures quarante-cinq minutes, une descente très rapide

par un sentier étroit qui serpente à travers des rochers et des broussailles me conduit au fond de l'Oued Kerkera.

A midi, je suis, vers l'ouest, les méandres capricieux qu'il décrit; un ruisseau abondant coule et murmure dans son lit, qu'embarrassent et entravent à chaque pas de gros quartiers de roche et que bordent de gigantesques lauriers-roses et de vieux platanes.

A midi vingt-cinq minutes, j'arrive ainsi au pied d'une colline isolée, aux flancs âpres et rocheux, qu'entourent de trois côtés les replis de l'*oued*. En la gravissant par un sentier creusé dans le roc, je remarque, chemin faisant, un grand sarcophage à moitié brisé, avec son couvercle muni d'acrotères et grossièrement taillé. Plus haut, les arasements de diverses constructions en pierres régulières attirent mes regards. Une colonne mutilée gît sur le sol dans une enceinte aux trois quarts démolie et qui paraît avoir été celle d'un édifice, avant d'avoir été divisée plus tard par les Arabes en différentes habitations, elles-mêmes renversées. Sur le sommet, enfin, au milieu d'un fourré de térébinthes, de caroubiers, de lentisques et d'herbes sauvages, je distingue les restes d'une seconde enceinte en blocs énormes, et au dedans de cette enceinte une sorte d'autel encore debout. Était-ce là un ancien lieu haut? Quoi qu'il en soit, les ruines que je viens de mentionner portent le nom de Kharbet Kerkera.

KHARBET SEMAH.

A une heure trente minutes, une fois redescendu de cette hauteur, je poursuis ma route dans le lit de l'*oued*, d'abord vers le nord, puis vers l'ouest.

A deux heures quinze minutes, je gravis, vers l'ouest-sud-ouest, les berges méridionales de l'*oued*, et, à deux heures trente-cinq minutes, j'examine, sur une colline dont les flancs, calcaires et blanchâtres, semblent avoir été jadis façonnés par la main de l'homme en terrasses successives, les débris d'un petit village appelé Kharbet Semah. Plusieurs citernes et un tombeau renfermant sous trois arcosolia cintrés des auges sépulcrales, actuellement très dégradées par

les pâtres qui cherchent quelquefois un asile dans cette grotte funéraire, prouvent que nous sommes là sur l'emplacement d'un village antique.

KHARBET REMAH.

De là, à une faible distance vers l'est, j'aperçois sur une autre colline le Kharbet Remah, restes d'un autre village également détruit et dont les broussailles ont de même envahi le site abandonné.

KHARBET BENNA.

A trois heures quinze minutes, je me remets en route vers l'ouest.

A trois heures trente-cinq minutes, je passe non loin de la colline de Benna, que je laisse à ma droite. Sur les pentes de cette colline, dont me sépare l'Oued Kerkera, qui en cet endroit est très peu large et très peu profond, s'élevait autrefois un village, aujourd'hui presque entièrement détruit; l'emplacement qu'il occupait est en partie planté d'oliviers et de figuiers.

RETOUR À EL-BASSAH.

A trois heures quarante minutes, je traverse une belle plaine cultivée en blé et appelée Merdj Benna.

A ma gauche serpente l'Oued Kerkera, que je viens de franchir et qui n'est plus désormais jusqu'à la mer, où il aboutit, qu'un ruisseau insignifiant.

A quatre heures vingt minutes enfin, je fais halte à El-Bassah.

CHAPITRE QUATRE-VINGTIÈME.

KHARBET EL-A'MERIEH. — EL-FERDJ. — EL-MEZRA'A. — ES-SEMIRIEH. EL-BAHDJEH. — EL-MENCHIEH. — SAINT-JEAN-D'ACRE. — KAÏPHA.

KHARBET EL-A'MERIEH.

Le 18 septembre, à cinq heures quarante minutes du matin, je quitte El-Bassah pour prendre la direction du sud-ouest.

A cinq heures cinquante-cinq minutes, j'arrive au Kharbet el-A'merieh, village complètement démoli et dont l'emplacement est aujourd'hui occupé par des plantations de figuiers et d'oliviers. De là ont été tirées de belles pierres de taille, qui ont été transportées à El-Bassah et qui provenaient d'anciennes constructions détruites.

EL-FERDJ.

A six heures, je poursuis ma route vers le sud.

A six heures quarante minutes, je traverse les admirables jardins d'El-Ferdj, dont j'ai déjà parlé.

EL-MEZRA'A.

Ma direction est alors celle du sud-ouest.

A sept heures dix minutes, je laisse à ma gauche le village d'El-Mezra'a, qu'entourent également de fertiles vergers. Je le décrirai plus tard, l'ayant visité quelques jours après.

ES-SEMIRIEH.

A sept heures vingt-cinq minutes, je chemine vers le sud, au milieu d'autres jardins environnés de hauts cyprès, de cactus et de mélias, et plantés de figuiers, de citronniers, d'orangers et de grenadiers. De nombreux ruisseaux y circulent, comme dans les vergers précédents, et y fécondent merveilleusement le sol, déjà excellent par lui-même. A ma gauche, j'aperçois et je longe la ligne de l'aqueduc qui mène à Saint-Jean-d'Acre les eaux de l'une des sources de Kabreh. Cet aqueduc moderne, mais qui en a remplacé un autre plus ancien, tantôt se montre porté sur des arcades, tantôt rase le sol, tantôt disparaît complètement pour reparaître ensuite, suivant les différents niveaux du terrain, la plaine qu'il traverse s'abaissant et se relevant tour à tour.

A sept heures trente-cinq minutes, j'examine le village d'Es-Semirieh. Assis sur un monticule, il renferme environ 400 habitants, tous Musulmans. Plusieurs maisons ont été construites avec des pierres régulières, de dimension moyenne et d'apparence antique. Les restes d'un ancien fortin semblent avoir été utilisés pour une habitation particulière. Une fontaine coule au bas du village.

EL-BAHDJEH.

A huit heures dix minutes, je traverse sur un pont arabe l'Oued Semirieh, et, à huit heures vingt-cinq minutes, je passe à côté d'El-Bahdjeh, grande et belle villa qui servait de résidence à Abd-allah-Pacha et qu'environnent de vastes jardins tout embaumés de fleurs et de fruits odorants. De nombreux kiosques, actuellement très délabrés, sont disséminés au milieu de bosquets superbes, que dominent de hauts et mélancoliques cyprès. Cette villa, qui n'est plus que l'ombre de ce qu'elle a été autrefois, appartient maintenant à un Grec de Saint-Jean-d'Acre, qui en a fait l'acquisition à un prix très modéré.

EL-MENCHIEH.

A huit heures trente minutes, j'ai à ma gauche El-Menchieh, village dont il a été question précédemment.

SAINT-JEAN-D'ACRE.

A huit heures quarante-cinq minutes, je fais halte à Saint-Jean-d'Acre.

KAÏPHA.

A dix heures, je me remets en marche pour Kaïpha, où m'attendent plusieurs lettres et où je parviens à midi trente-cinq minutes.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-UNIÈME.

SAINT-JEAN-D'ACRE. — EL-MEZRA'A. — EZ-ZIB (AKH-ZIB). — KHARBET EL-MECHERFI). — RAS EN-NAKOURA (SCALA TYRIORUM). — NAKOURA. — KHARBET MAZI. — BORDJ EN-NAKOURA.

SAINT-JEAN-D'ACRE.

Après quelques jours consacrés à la rédaction d'un troisième rapport, que j'envoie à M. le Ministre de l'instruction publique, je quitte Kaïpha pour retourner à Saint-Jean-d'Acre et de là, le 26 septembre à six heures quarante minutes du matin, je reprends la direction du nord.

EL-MEZRA'A.

A huit heures trente minutes, j'incline vers l'est et, franchissant de beaux vergers et des collines exploitées jadis comme carrières, j'arrive à neuf heures à El-Mezra'a. Ce village, qui ne compte plus maintenant qu'un très petit nombre d'habitants, s'appelait, à l'époque des Croisades, le Mezera; mais il doit remonter à une époque beaucoup plus reculée, comme le prouvent les vastes carrières qui l'avoisinent, des grottes sépulcrales, des citernes et plusieurs maisons taillées dans le roc. Les restes d'une puissante construction en pierres de taille attirent également l'attention et semblent avoir appartenu à un petit château fort qui date au moins du moyen âge, si même il n'est pas plus ancien. Toute la partie inférieure est encore debout, et le premier étage, remanié, est devenu une habitation particulière. Non loin de là, plusieurs colonnes qui gisent sur le sol ornaient une église totalement détruite.

Près du village, un khan de forme carrée est attribué à Djezzar-Pacha, dont l'aqueduc traverse un vallon sur de hautes arcades.

EZ-ZIB (AKH-ZIB).

A dix heures, je me remets en marche vers le nord.

A dix heures vingt-cinq minutes, je chemine au milieu des délicieux jardins qu'arrose le Nahr el-Mafchoukh, et à onze heures dix minutes, j'atteins ceux d'Ez-Zib. Ils sont bordés soit de cactus, soit de vieux tamariscs, et renferment beaucoup d'arbres fruitiers, au-dessus desquels de jolis palmiers dressent çà et là leur tige élancée et leur tête verdoyante.

Plus à l'ouest, le long de la mer, je traverse péniblement d'épaisses dunes de sable; elles recouvrent, dit-on, les vestiges de nombreuses habitations démolies. Au delà s'arrondit une petite baie, qui a dû servir de port à la ville qui s'élevait en cet endroit. Quant au village de Zib, il est assis sur une colline située plus au nord, qui constituait autrefois l'acropole de la cité basse. Sa population est de 500 Musulmans. Ce monticule était jadis entouré d'un mur d'enceinte, dont on distingue encore des traces du côté de l'est. La plupart des maisons actuelles ont été bâties avec des matériaux antiques. Au bas du village, vers le nord-est, une source abondante, appelée A'în Zib, est recueillie dans un réservoir que recouvre une petite construction voûtée et où l'on descend par plusieurs degrés.

A une très faible distance plus au nord, le Nahr Herdaouïl, appelé également Nahr Zib, aboutit à la mer, et le rivage décrit sur ce point une seconde crique, mais moins étendue que la précédente.

Zib est l'antique *Akhzib*, en hébreu אַכְזִיב, en grec Κεζίϐ et Ἀχζέϐ, en latin *Achzib*, *Achazib* et *Achziba*.

Elle est mentionnée dans le livre de Josué comme appartenant à la tribu d'Aser :

Eruntque exitus ejus in mare de funiculo Achziba [1].

[1] *Josué*, c. XIX, v. 29.

Cette tribu ne put en expulser les anciens habitants, Kananéens d'origine :

Aser quoque non delevit habitatores Acho, et Sidonis, Ahalab, et Achazib, et Helba, et Aphec, et Rohob[1].

Il faut distinguer cette ville d'une autre du même nom qui se trouvait dans la tribu de Juda, et était située dans la Chéphélah ou plaine des Philistins.

Dans l'historien Josèphe, il est question de celle qui nous occupe en ce moment sous le nom de Ecdippon, et elle est signalée comme une place maritime[2].

Ailleurs ce même écrivain l'appelle Arcé :

Ἄρκη δὲ πόλις ὑπῆρχεν αὐτῶν ἐν τῇ μερίδι, ἣ καὶ Ἐκδίπους[3].

La ville d'Arcé échut à la tribu d'Aser; c'est la même qui porte également le nom d'Ecdipus.

Dans le Talmud elle est appelée Kezib ou Guezib, et elle formait, depuis le retour de la captivité, la limite septentrionale de la Galilée vers le nord-ouest; elle était fortifiée et possédait une synagogue[4].

Le Pèlerin de Bordeaux nous apprend que d'*Alexandroschene* à la *mutatio Ecdeppa* ou *Ecdippa* il y avait 12 milles, et de là à Ptolémaïs, 8 milles.

Dans l'*Onomasticon*, au mot Ἀχζίφ, nous lisons :

Ἀχζίφ, κλήρου Ἀσήρ· ἀφ' ἧς οὐκ ἐξῆραν τοὺς ἀλλοφύλους· αὕτη ἐστὶν Ἐκδίππα σημείοις θ' Πτολεμαΐδος ἀπιόντων ἐπὶ Τύρον.

Saint Jérôme, dans sa traduction, adopte la même distance de 9 milles entre Ptolémaïs et Ecdippa.

En réalité, il faut trois petites heures de marche pour se rendre directement de Saint-Jean-d'Acre à Ez-Zib, et, par conséquent, le chiffre de 9 milles me paraît plus exact que celui de 8.

[1] *Juges*, c. I, v. 31. — [2] *Guerre des Juifs*, l. I, c. XIII, § 4. — [3] *Antiq. judaïques*, l. V, c. I, § 22. — [4] Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 233.

KHARBET EL-MECHERFI.

A midi vingt-cinq minutes, je traverse le Nahr Ez-Zib, autrement dit Herdaouïl, et je longe la côte vers le nord; les rochers qui la bordent ont été exploités comme carrières sur divers points. Je chemine sur un sol très sablonneux, du sein duquel émergent des touffes de lentisques et çà et là des caroubiers à moitié ensevelis sous des dunes de plus en plus envahissantes.

A midi quarante-cinq minutes, je franchis l'Oued Kerkera, et bientôt après de frais jardins arrosés par une source abondante, l'A'ïn el-Mecherfi.

A midi cinquante-cinq minutes, je foule les débris d'un village antique, appelé aujourd'hui Kharbet el-Mecherfi. Il occupait les pentes d'une colline qui est actuellement en partie couverte de plantations de figuiers.

A l'époque des Croisades, c'était un casal dépendant de Saint-Jean-d'Acre et qui était désigné sous le nom de la Mescherefie. La plupart des matériaux les plus réguliers provenant de ses habitations renversées ont été transportés ailleurs.

Le docteur Thomson [1] identifie cette localité avec celle qui est désignée, dans le livre de Josué, sous le nom de *Misrephoth Maïm,* en hébreu מִשְׂרְפוֹת מַיִם, dans la Vulgate *Aquæ Maserephoth,* jusqu'où les Kananéens, vaincus près des eaux de Méroum, furent poursuivis par ce conquérant :

7. Venitque Josue, et omnis exercitus cum eo, adversus illos ad Aquas Merom subito, et irruerunt super eos.

8. Tradiditque illos Dominus in manus Israel. Qui percusserunt eos, et persecuti sunt usque ad Sidonem magnam, et Aquas Maserephoth, campumque Masphe, qui est ad orientalem illius partem [2].

Le même endroit est mentionné dans un autre passage du livre de Josué :

[1] *The Land and the Book*, p. 215. — [2] *Josué*, c. XI, v. 7 et 8.

Omnium qui habitant in monte, a Libano usque ad Aquas Maserephoth, universique Sidonii [1].

M. Renan partage cette opinion et voit dans la dénomination de A'în el-Mecherfi la reproduction des mots Misrephoth Maïm [2].

Une pareille identification est, en effet, très plausible, à cause de la ressemblance qu'offre le nom arabe Mecherfi avec le nom hébreu Misrephoth, à cause aussi de l'existence en cet endroit d'une source abondante et intarissable formant ruisseau. On peut objecter néanmoins à cela que, dans les deux versets où Misrephoth Maïm est mentionnée, l'auteur sacré paraît la rapprocher de Sidon et nous incliner de préférence à la rechercher dans un district moins distant de cette dernière ville.

RAS EN-NAKOURA (SCALA TYRIORUM).

A une heure cinq minutes, je commence à gravir les flancs occidentaux d'une montagne qui s'avance dans la mer en forme de promontoire. On l'appelle Ras en-Nakoura, du nom d'un village voisin, dont je parlerai tout à l'heure. Quelquefois aussi on le désigne sous celui de Ras el-Mecherfi, à cause des ruines ainsi nommées, qui en sont encore beaucoup plus rapprochées.

A une heure douze minutes, j'atteins le sommet du promontoire, après avoir suivi un sentier qui a été élargi et réparé, il y a quelques années, et qui doit remonter à la plus haute antiquité; il a été taillé dans un roc tendre et friable, d'une blancheur éclatante. Sur le point culminant du promontoire est une petite tour ou maison de garde, à moitié ruinée. Construite en partie avec de belles pierres antiques, mais probablement d'origine arabe, elle a dû succéder à une autre plus ancienne. A cet endroit, en effet, a dû exister de tout temps une tour d'observation et peut-être aussi un poste de douane, les caravanes et les voyageurs qui suivent la côte étant nécessairement contraints de passer par cet unique sen-

[1] *Josué*, c. XIII, v. 6. — [2] *Mission de Phénicie*, p. 694.

tier, que l'on peut, par conséquent, attribuer aux habitants primitifs du pays. C'est, selon toute apparence, la *Scala Tyriorum* ou « l'Échelle des Tyriens », que plusieurs critiques placent à tort, selon moi, plus au nord, au Ras el-Abiadh, qui est le *Promontorium Album* de Pline.

Voici un passage de Josèphe où le promontoire dont il s'agit en ce moment est nettement indiqué :

Ptolémaïs est entourée : vers l'est, à la distance de 60 stades, par les monts de Galilée; au midi, par le Carmel, éloigné de 120 stades; au nord, par une montagne très élevée, que les indigènes appellent l'Échelle des Tyriens et que sépare de la ville un intervalle de 100 stades[1].

Cette distance de 100 stades nous menant droit au Ras el-Mecherfi ou en-Nakoura, et non pas au Ras el-Abiadh, qui est beaucoup plus loin, c'est avec le premier de ces promontoires et non avec le second qu'il faut identifier l'Échelle des Tyriens (Κλίμαξ Τυρίων) de Josèphe. Au Ras el-Abiadh, il est vrai, le sentier est taillé en escalier dans le roc et semble justifier davantage, sous ce rapport, l'expression grecque de κλίμαξ, « échelle ». Mais d'abord le chiffre de 100 stades s'oppose absolument à cette identification; en second lieu, le sentier du Ras el-Mecherfi ou en-Nakoura a été également pratiqué dans le roc, et, avant les réparations qu'il a subies, ressemblait de même sur certains points à un véritable escalier. Une fois qu'on a atteint le sommet de la montée, le regard plonge de là, avec une admiration mêlée d'effroi, dans le précipice qui s'ouvre à pic à côté de soi et au fond duquel la mer bouillonne et mugit souvent avec fureur, projetant à une très grande hauteur l'écume éblouissante de ses vagues.

NAKOURA.

A une heure quinze minutes, je descends vers le nord-nord-est.

[1] *Guerre des Juifs*, l. XI, c. x, § 2.

Bientôt après je franchis un second promontoire, moins considérable que le premier et auquel mon guide donne le nom de Ras en-Nakoura, réservant celui d'El-Mecherfi pour le précédent. Les flancs en sont également d'une blancheur très vive, dont les yeux peuvent à peine supporter l'éclat, quand le soleil les frappe directement de ses rayons. Ce promontoire sépare et contribue à former deux petites criques, l'une au sud, l'autre au nord.

A deux heures cinq minutes, cessant de cheminer le long de la plage, je monte vers l'est, et, à deux heures quinze minutes, je fais halte au village de Nakoura. Il est assis sur une colline que borde au sud un *oued* assez profond, où coule une source appelée A'ïn Nakoura, qui arrose des plantations de figuiers et d'oliviers entremêlés de quelques palmiers. Ce village renferme 400 Métualis. Les maisons en sont toutes modernes; mais plusieurs des matériaux avec lesquels elles ont été bâties indiquent, par leur régularité et par leurs dimensions, une origine antique. Il devait donc y avoir en cet endroit un ancien village, dont le nom peut-être était identique ou analogue au nom actuel.

KHARBET MAZI.

Au delà de l'*oued* dont je viens de parler, j'examine sur une colline voisine les arasements de nombreuses petites maisons démolies. Ce sont les restes d'un village auquel est demeuré attaché le nom de Kharbet Mazi. Une partie de l'emplacement qu'il occupait est aujourd'hui livrée à la culture ou envahie par des broussailles parsemées de caroubiers.

BORDJ EN-NAKOURA.

Descendant de là vers le rivage, je vais jeter un coup d'œil sur une tour rectangulaire, longue de 15 pas sur 12 de large, et appelée Bordj en-Nakoura. Assise sur le roc et surplombant d'un côté la mer, elle a été construite avec des blocs antiques, mais elle-

même ne remonte pas au delà du moyen âge. L'étage supérieur est à moitié détruit. Plusieurs tronçons de colonnes ont été engagés transversalement dans l'épaisseur des murs. C'était une ancienne tour de garde, destinée à surveiller la côte, comme l'indique le nom de Bordj el-Rhafar qu'on lui donne aussi quelquefois. Un certain nombre de tombeaux musulmans l'environnent.

A l'est et non loin de cette tour, maintenant abandonnée, gisent sur le sol les vestiges d'un khan arabe et de plusieurs maisons renversées. Auprès s'étendent des jardins mal cultivés, plantés de mûriers et bordés de vieux tamariscs. Quelques palmiers s'y élèvent aussi; ils sont arrosés par un ruisseau provenant d'une source voisine, recueillie sous une construction voûtée et appelée A'ïn el-Khan ou encore A'ïn el-Rhafar.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-DEUXIÈME.

KHARBET LEBBOUNA. — A'ÏN LEBBOUNA. — A'ÏN HAMOUL. — KHARBET OUMM EL-A'AFIEH. — KHARBET OUMM EL-A'AMID (HAMMON). — KHARBET A'ÏN SCANDEROUNA (ALEXANDROSCHENE). — RAS EL-ABIADH (PROMONTORIUM ALBUM). — KHARBET HAMRA. — KHARBET MEDFOUNEH. — RAS EL-A'ÏN. — ARRIVÉE À SOUR (TYR).

KHARBET LEBBOUNA.

Le 27 septembre, à cinq heures trente minutes du matin, je quitte la source dite A'ïn el-Khan, auprès de laquelle j'avais fait dresser ma tente pour la nuit, et, montant vers l'est, puis vers l'est-sud-est, je côtoie quelque temps les bords méridionaux de l'Oued en-Nakoura, qui s'encaisse de plus en plus profondément entre des berges rocheuses.

A six heures vingt-cinq minutes, après une ascension presque continue, je gravis successivement plusieurs terrasses artificielles cultivées en blé, et j'arrive aux ruines dites Kharbet Lebbouna. Elles couvrent une colline dont le plateau supérieur, du reste peu étendu, était entouré d'un mur d'enceinte. Les assises inférieures de ce mur, encore en partie debout, sont composées de pierres de taille de moyenne dimension. Au dedans j'observe les vestiges d'une ancienne église. L'emplacement qu'elle occupait est aujourd'hui planté en tabac. Elle était ornée de colonnes monolithes en pierre, dont quelques fûts mutilés, mesurant 45 centimètres de diamètre, gisent sur le sol. Plusieurs citernes, une piscine creusée dans le roc et deux pressoirs antiques actuellement à moitié comblés avoisinent deux maisons modernes, habitées par une dizaine de Métualis

et de Chrétiens. L'un d'eux m'apprend que cet endroit est désigné également sous le nom de Deir Bouna.

A'ïn Lebbouna.

A six heures cinquante-cinq minutes, je descends vers le nord dans une vallée que je suis vers l'est, et, à sept heures six minutes, je parviens à une source abondante, appelée A'ïn Lebbouna; elle sort d'une sorte de petit tunnel voûté, pratiqué dans le roc par la main de l'homme et mesurant $1^{m},20$ de haut sur 1 mètre de large. Mon guide prétend qu'il existe une communication souterraine entre cette source et l'A'ïn Nakoura, et que celle-ci, à son tour, communique avec l'A'ïn el-Khan.

A'ïn Hamoul.

A sept heures quinze minutes, je me remets en marche vers l'ouest-nord-ouest.

A huit heures quatorze minutes, de retour auprès de l'A'ïn el-Khan, je poursuis bientôt ma route le long de la côte, dans la direction du nord, en franchissant l'Oued en-Nakoura.

A huit heures quarante-cinq minutes, j'atteins l'embouchure de l'Oued Hamoul, et, remontant vers l'est cet *oued*, que dominent à ma gauche les ruines célèbres dites Kharbet el-A'amid, je remarque, chemin faisant, à côté d'un gigantesque caroubier, un gros quartier de roc arrondi et creusé intérieurement en forme de pressoir ou de mortier.

A neuf heures dix minutes, je fais halte un instant près de l'A'ïn el-Hamoul, et, après avoir jeté un nouveau coup d'œil sur les débris de fortifications qui dominent cette source vers l'est, et que j'ai déjà décrits sous le nom de Kasr el-Hamoul, je gravis vers le nord une autre colline, aux flancs raides et hérissés de broussailles.

KHARBET OUMM EL-A'AFIEH.

A dix heures vingt minutes, j'atteins un plateau qu'environnait de l'ouest à l'est un long mur, dont il subsiste encore çà et là des traces. L'enceinte ainsi délimitée est maintenant livrée à la culture ou parsemée de térébinthes et de caroubiers, au milieu desquels on distingue sur plusieurs points des traces de constructions. Ces ruines, qui sont d'ailleurs peu importantes, me sont indiquées sous la désignation de Kharbet Oumm el-A'afieh.

KHARBET OUMM EL-A'AMID (HAMMON).

Ainsi, auprès de la source dite A'ïn Hamoul, on ne trouve aucun village du nom de Hamoul, comme cela est marqué par erreur dans quelques cartes, village avec lequel on pourrait être tenté d'identifier la ville de Hammon, de la tribu d'Aser. Cette source est seulement commandée, je le répète, à l'est, par les ruines d'un ancien fortin très irrégulier, destiné à la protéger de ce côté, et, au nord, par celles d'un village qui n'a jamais pu avoir l'étendue d'une ville véritable comme devait être Hammon. Reste donc pour l'emplacement de cette ville celui d'Oumm el-A'amid, situé à 1,800 mètres environ à l'ouest d'Oumm el-A'afieh, sur une colline voisine.

Je me dirige vers ces ruines considérables, que j'examine plus complètement que je ne l'avais fait douze jours auparavant, et je me convainc de plus en plus que je dois avoir là sous les yeux celles de l'antique Hammon, dont le nom s'est conservé, légèrement altéré, dans celui de l'Oued Hamoul et de la source qui coule dans cette vallée.

KHARBET A'ÏN SCANDEROUNA (ALEXANDROSCHENE).

A deux heures vingt minutes, je me remets en marche vers le nord-nord-est, en laissant à ma gauche une petite anse qui servait de port à la ville de Hammon.

A deux heures trente minutes, je franchis un *oued*, au delà duquel j'aperçois à ma droite deux grottes sépulcrales taillées dans le roc.

A trois heures, après avoir traversé successivement trois autres lits désséchés de petits torrents et dépassé une seconde baie, plus large que la précédente, j'arrive aux ruines dites *Kharbet A'ïn Scanderouna*. Il faut les distinguer d'autres ruines très rapprochées et situées un peu plus à l'est, sur une colline qui domine le monticule peu élevé où celles que je vais décrire sont éparses le long de la mer. Les premières, dont j'ai parlé précédemment, sont appelées tout simplement Kharbet Scanderouna. Elles devaient appartenir à la même localité et en être comme l'acropole. L'emplacement de la ville basse, où nous sommes en ce moment, est tout entier perforé de nombreuses excavations, qui y ont été pratiquées pour en extraire des pierres provenant de maisons ou d'édifices renversés. Au milieu des tas de matériaux qui gisent encore sur le sol, on observe plusieurs fûts de colonnes, la plupart brisés. Une voûte pointue, en forme de pain de sucre, y recouvre un bassin circulaire qui doit être antique et où l'on descend par quelques marches. Cette petite coupole était autrefois revêtue d'un parement extérieur, qui a presque disparu. Un conduit mène de là l'eau de la source abondante qui jaillit du fond de ce réservoir à deux fontaines. L'une, située vers le nord, ne coule plus maintenant; l'autre, tournée vers l'est, continue à fournir aux passants une eau excellente, et forme ensuite un petit ruisseau qui aboutit à la mer. Elle alimentait autrefois une puissante tour, aujourd'hui en grande partie démolie.

Scanderouna est l'ancienne Alexandroschene, mentionnée dans l'*Itinéraire de Bordeaux* comme une mutatio entre Tyr et Ecdippa, à 12 milles de l'une et de l'autre. Ce chiffre est un peu fort, surtout par rapport à Tyr, qui n'est qu'à 10 milles des ruines de Scanderouna.

D'après une tradition rapportée par Guillaume de Tyr, Alexandre le Grand aurait campé en cet endroit et aurait donné son nom à la forteresse qu'il y aurait élevée pendant qu'il assiégeait la ville de Tyr.

Eodem anno, postquam rex (Balduinus) de prædicta convaluit ægritudine, anxius quomodo urbem Tyrensium, quæ sola de urbibus maritimis ab hostibus detinebatur, suo mancipare posset imperio, inter Ptolomaidam et prædictam Tyrum castrum ædificat in eodem loco ubi Alexander Macedo, ad expugnandam eamdem urbem, olim dicitur fundasse idem præsidium et de suo nomine Alexandrium vocasse. Est autem locus fontibus irriguus, vix quinque milliaribus a Tyro distans, in littore maris constitutus. Hoc autem ea reædificavit intentione, ut Tyrensibus esset pro stimulo, et unde eis frequentes irrogarentur injuriæ. Hunc locum hodie appellatione corrupta populares appellant Scandalium. Arabice enim Alexander Scandar dicitur, et Alexandrium Scandarium; vulgares vero, *R* in *L* conversa, dicunt Scandalium[1].

Ailleurs, Guillaume de Tyr appelle ce même endroit Districtum Scandarionis[2], et le place entre 4 ou 5 milles de cette ville, distance trop faible de moitié, si les milles qu'il emploie sont identiques aux milles romains.

Dans un troisième passage, il se rapproche un peu plus de la vérité en disant que Scandarium est à environ 6 milles de Tyr[3].

Dans un quatrième passage, enfin, il est encore moins inexact en plaçant cette localité à 6 ou 7 milles de Tyr[4].

En réalité, 14 kilomètres au moins ou 10 milles romains environ la séparent de cette ville.

Quoi qu'il en soit, Baudoin Ier, lors de la première Croisade, dans l'année 1116, construisit le château fort dont il s'agit ici, et dont les restes sont encore reconnaissables sur les ruines de celui qui était attribué à Alexandre le Grand.

Foucher de Chartres, en relatant le même fait, donne à ce château fort le nom de *Castellum Scandalium*, qu'il appelle aussi *campus Leonis*.

Tunc ædificavit rex prope urbem Tyrum, inter quintum scilicet milliarium ab ea, castellum vocatum Scandalium et campum Leonis interpretatum, et resarcivit dirupta ejus, et posuit in eo custodes, ut coercerent urbem prædictam[5].

[1] Guillaume de Tyr, édition Bongars, p. 815.

[2] *Id. ibid.*, p. 835.

[3] *Id. ibid.*, p. 838.

[4] *Id. ibid.*, p. 840.

[5] Foucher de Chartres, édition Bongars, p. 427.

Quant à la désignation d'Alexandroschene par laquelle le Pèlerin de Bordeaux nous indique le premier cet endroit, on la dérive généralement des deux mots grecs Ἀλεξάνδρου et σκηνή, « tente » ou « campement d'Alexandre ». Dans ce cas, on devrait l'écrire Alexandroskene et non Alexandroschene, ce dernier nom ayant pour étymologie naturelle Ἀλεξάνδρου et σχοῖνος; mais σχοῖνος, qui signifie « jonc » et « schène », mesure de 60 stades, n'offre ici aucun sens raisonnable, accolé au mot Alexandre.

RAS EL-ABIADH (PROMONTORIUM ALBUM).

A trois heures trente minutes, je poursuis ma route vers le nord-est. Les débris d'anciennes constructions continuent à se montrer encore pendant plusieurs centaines de mètres le long du rivage. Les traces d'une voie antique sont très reconnaissables.

A trois heures quarante-cinq minutes, je commence l'ascension du promontoire appelé Ras el-Abiadh; c'est le *Promontorium Album* de Pline[1]. Le sentier est taillé dans le roc en forme d'escalier; là où le roc manque, des marches en pierre ont été placées. Les flancs de ce promontoire sont d'un calcaire crayeux très blanchâtre, comme ceux du Ras en-Nakoura.

Chemin faisant, je rencontre une ancienne maison de garde, qui paraît musulmane et qui est aujourd'hui abandonnée. Un garde-fou a été ménagé du côté de la mer, le long du sentier; il consiste en un petit mur qui s'interpose entre le voyageur et les précipices, presque verticaux et d'autant plus profonds qu'il s'élève davantage, qui s'entr'ouvrent sous ses pieds. Quand la mer est violemment agitée par les vents d'ouest, les vagues rebondissent avec fracas contre les flancs escarpés du promontoire, et leur blanche écume monte parfois comme un brouillard jusqu'aux trois quarts de sa hauteur; celle-ci est d'une centaine de mètres.

A trois heures cinquante-cinq minutes, j'atteins le point culminant du Ras el-Abiadh.

[1] Pline, *Histoire naturelle*, l. V, c. XVII, § 19.

A quatre heures trois minutes, je suis au bas de la descente.

KHARBET HAMRA.

A quatre heures sept minutes, je franchis, vers le nord-nord-est, un petit *oued* appelé Oued Hamra. Au delà, sur une colline, j'examine les débris confus d'une ancienne bourgade, à travers laquelle la charrue a souvent passé depuis longtemps. En parcourant l'emplacement qu'elle occupait, je remarque plusieurs cuves de sarcophages mutilés, les assises inférieures de gros murs de soutènement qui formaient jadis différentes terrasses, les arasements d'un certain nombre de maisons encore reconnaissables, cinq ou six montants de pressoirs à rainures, debout et en place, et un beau pont bâti avec des pierres régulières revêtues d'un épais ciment, et dans lequel on descend par une vingtaine de marches. On donne à ces ruines le nom de Kharbet Hamra.

Une petite baie s'arrondit au bas de la colline qu'elles recouvrent et servait jadis de port à cette localité.

KHARBET MEDFOUNEH.

A quatre heures trente minutes, je franchis vers le nord un autre *oued* peu considérable, et je foule, bientôt après, les vestiges d'une autre localité, qui formait, le long du rivage, une sorte de grande rue, bordée de maisons dont les arasements sont encore visibles; çà et là quelques-unes, à en juger par les matériaux qui jonchent le sol, avaient été construites avec des pierres régulières de moyenne dimension. Un peu plus à l'est, les ruines se montrent également, entre autres celles d'une église, qui était ornée autrefois de colonnes de granit dont quelques tronçons brisés sont couchés par terre. Çà et là aussi, sur l'emplacement où elle s'élevait, et qui a été fouillé en beaucoup d'endroits, on observe plusieurs fragments de marbre blanc élégamment travaillé.

Une petite anse servait de port à cet ancien établissement maritime, auquel on donne actuellement le nom de Kharbet Medfouneh, parce qu'on y trouve un puits au fond duquel on peut descendre

par un certain nombre de gradins, et qu'on appelle pour cette raison *A'ïn el-Medfouneh*, «la source enterrée». Ce sont les mêmes ruines que d'autres voyageurs désignent sous les noms de Kharbet Chebrieh, Chebrayeh ou Chiberieh. Je les indique sous celui que mon guide m'a donné.

RAS EL-A'ÏN.

A cinq heures, je traverse un troisième *oued*, appelé Oued Medfouneh. La belle plaine qui se déroule devant moi est en partie inculte, bien que naturellement très fertile.

A cinq heures quinze minutes, j'observe sur l'Oued el-A'zieh les restes d'un pont antique; les piles sont renversées dans le lit de l'*oued;* elles sont revêtues de beaux blocs carrés, les uns disposés en boutisse, les autres en panneresse.

A cinq heures quarante-six minutes, après avoir traversé successivement un cinquième et un sixième *oued*, je côtoie quelque temps à ma gauche le Nahr Ras el-A'ïn, qui ne perce les dunes de sable qui le séparent de la mer qu'après avoir longé parallèlement le rivage, du nord au sud, l'espace de 700 mètres au moins; sa largeur est d'une douzaine de mètres, et sa profondeur varie entre 1 mètre et $1^{m},60$ au centre. Il est bordé de lauriers-roses, d'agnus-castus et de hautes herbes. C'est donc un ruisseau très important, et qui, au lieu de se jeter directement à la mer vers l'ouest, comme cela est marqué dans la plupart des cartes, en partant du puits principal de Ras el-A'ïn, suit quelque temps vers le sud la direction que je viens d'indiquer.

A cinq heures cinquante et une minutes, je franchis ce *nahr*, en laissant à ma droite le puits d'où il tire sa source. Je décrirai ce puits plus tard, ainsi que les autres qui l'avoisinent, n'ayant pu les examiner en ce moment.

Bientôt après, je passe au pied occidental de la colline dite *Tell Rechidieh*, dont je parlerai de même ultérieurement.

ARRIVÉE À SOUR (TYR).

Je traverse ensuite tour à tour deux autres ruisseaux moins considérables, provenant d'autres puits et qui aboutissent à la mer, après avoir arrosé des plantations de mûriers.

Ma direction alors est celle du sud, puis celle du nord-nord-ouest. Le sentier devient extrêmement sablonneux, et il faut serrer la côte de très près, à l'endroit où les vagues viennent mourir, pour trouver un sol moins mobile, où les chevaux puissent s'avancer sans enfoncer à chaque pas jusqu'au paturon.

A sept heures, enfin, je fais halte à Sour, où l'on dresse ma tente entre le couvent latin et la mer.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-TROISIÈME.

DESCRIPTION DE SOUR (TYR).

Une foule de voyageurs ont visité Tyr avant moi, et il pouvait paraître téméraire de ma part d'en entreprendre une nouvelle étude, après plusieurs des savants qui m'y avaient précédé. Tout le monde connaît les fouilles importantes que M. Renan y a pratiquées et les chapitres que ce docte orientaliste a consacrés à cette ville et à ses environs dans son grand ouvrage intitulé *Mission de Phénicie*, pages 526 et suivantes. Antérieurement à M. Renan, M. Jules de Bertou avait fouillé sur divers points le sol de cette même cité en 1838, et publié, en 1843, un mémoire très consciencieux, qui avait pour titre *Essai sur la topographie de Tyr*. En 1863, M. Poulain de Bossay, dans ses *Recherches sur Tyr et Palætyr*, avait fait preuve d'une rare érudition et adopté quelques-unes des assertions avancées par M. de Bertou, notamment en ce qui concerne l'affaissement prétendu de toute la partie occidentale de l'île et l'existence d'une longue digue sous-marine s'étendant au loin, à partir de la pointe sud-ouest, dans la direction du cap Blanc. Ces deux assertions, au contraire, ont paru très problématiques à M. Renan, qui rejette d'une manière presque absolue la première, et incline également à repousser la seconde.

M. de Bertou, dit-il (p. 564), croit avoir constaté l'existence d'une immense digue sous-marine, partant du petit îlot le plus rapproché de la pointe du mur *gg* et se dirigeant vers le cap Blanc. Nous n'avons jamais pu voir cette digue. M. du Boisguéhenneuc, après l'avoir plusieurs fois cherchée, en nie la réalité. Les marins en déclarent l'existence peu croyable *a priori*. Je sais combien il est délicat de prononcer avec assurance ces sortes de propositions négatives. Nous étions à Sour en la saison des mers agitées; il faudrait, pour faire une expé-

rience décisive, étudier les parages en question par une mer tout à fait calme. Nous appelons donc sur ce point un nouvel examen.

C'est à cet appel de M. Renan que j'ai essayé de répondre. Me trouvant à Sour dans la saison des mers tranquilles, ayant déjà visité cette ville à plusieurs reprises, en 1852, en 1854, en 1863 et en 1870, ayant, de plus, étudié, en 1860, les ruines des deux plus importantes colonies qu'elle avait jadis fondées, à savoir celles d'Utique et de Carthage, étant, en outre, au courant des diverses théories auxquelles sa topographie et son histoire avaient donné lieu, je crus que le desideratum formulé par cet académicien s'imposait en quelque sorte à mes recherches et me faisait comme un devoir, non pas, sans doute, de m'ériger en arbitre et en juge de la question, mais d'apporter, en qualité de témoin oculaire, mes affirmations personnelles pour tenter du moins de l'éclaircir.

Le 29 septembre, par une mer très calme, je quittai au matin le port septentrional de *Sour;* c'est le nom que les Arabes donnent à la ville que les Grecs et les Romains désignaient sous celui de *Tyr* et qui, à l'époque de la conquête musulmane, a repris avec une très légère altération le nom phénicien de *Tsor*, qui signifie « rocher ». La barque que je montais était mue par deux rameurs, qui avaient ordre de s'avancer très lentement, et de suspendre même souvent le mouvement de leurs rames afin d'agiter le moins possible la surface de l'eau et de ne pas trop en troubler la transparence. Le gouvernail était dirigé par un vieux pêcheur d'éponges, habitué depuis sa jeunesse à plonger dans les flots et pour qui les profondeurs des parages de Sour n'avaient plus de secrets. Assis près de lui, ma montre et ma boussole à la main, j'étais constamment penché sur le bord de la barque, interrogeant et sondant sans cesse du regard les ondes presque diaphanes que nous ridions à peine en les sillonnant, et notant avec soin les distances, les directions et les moindres objets qui méritaient mon attention. Je parcourus ainsi durant plusieurs heures tous les alentours immédiats de la presqu'île tyrienne, et je ne revins à terre que lorsque mes rameurs épuisés ruisselaient de sueur sous les rayons d'un soleil dévorant. Deux

jours après, je recommençai la même expérience avec d'autres rameurs et un autre vieux pêcheur d'éponges, dont les renseignements concordèrent complètement avec ceux que m'avait fournis le premier. Or, de ces deux reconnaissances que j'ai faites par mer des parages de Tyr et des affirmations de ces deux pêcheurs résultent les assertions suivantes :

1° La digue qui, vers le nord et vers l'est, délimite, quoique aux trois quarts renversée, le port septentrional de la ville était jadis précédée d'une autre digue, actuellement sous-marine, et qui donnait ainsi à ce port une plus grande étendue qu'il ne l'a eue depuis, quand il a été resserré dans l'enceinte actuelle. Beaucoup de colonnes gisent couchées dans les flots entre ces deux digues. Ce port, appelé autrefois port Sidonien, parce qu'il regardait Sidon, et que l'on fermait au moyen d'une chaîne tendue entre deux tours dont les soubassements sont encore visibles, est aujourd'hui en grande partie ensablé, et un certain nombre de maisons et de magasins occupaient, en outre, du côté de la terre ferme, une portion assez notable du bassin antique comblé en cet endroit. Les fouilles exécutées de ce côté par M. Renan le prouvent péremptoirement.

2° Les petits îlots situés au nord de ce port abritent un peu la vaste rade qui le précède contre les vents d'ouest, mais la laissent ouverte aux vents du nord. Le plus considérable de ces îlots portait jadis le nom de *Tombeau de Rhodope*. Il est en partie plat, déchiré par de nombreuses échancrures et balayé comme les autres par les vagues quand la mer est forte. Sa surface, tailladée et rugueuse, ne m'a offert les traces d'aucune construction, mais on voit que sur certains points elle a été autrefois exploitée comme carrière, et les gros blocs que l'on en a extraits ont dû être projetés dans les flots vers l'ouest, car de ce côté on distingue sous l'eau et la rame heurte les vestiges d'une digue submergée, qui reliait sans doute cet îlot à celui qui l'avoisine vers le sud. Quand cette digue était debout, elle protégeait davantage la rade contre les vents d'ouest. On a également extrait des blocs des autres îlots, comme le prouvent dif-

férentes entailles qui y ont été pratiquées par la main de l'homme, à une époque plus ou moins reculée.

3° A l'ouest des rochers plats qui bordent les contours occidentaux de la presqu'île tyrienne, rochers qui sont battus et recouverts par les vagues lorsque la mer est tant soit peu houleuse, et qui ne sont à sec que lorsqu'elle est tout à fait calme, on aperçoit sous l'eau, en différents endroits, les restes d'un mur épais, que l'on pourrait confondre avec une ligne de récifs sous-marins, mais qui, au dire des deux pêcheurs qui m'ont servi de guides, est bien réellement dû au travail de l'homme. Ce mur avait eu jadis pour but de conquérir sur la mer tout l'espace occupé par ces rochers, en les rendant insubmersibles, et d'agrandir d'autant le périmètre de la ville de ce côté. C'est sur l'un de ces rochers plats, non loin de la pointe nord-ouest de la péninsule, que l'on remarque une vingtaine au moins de fûts de colonnes en granit gris étendus horizontalement.

Guillaume de Tyr, en nous racontant le siège et la prise de cette ville par les Croisés en 1124, nous apprend qu'elle était défendue, du côté de la mer, par un double mur flanqué de tours et, du côté de la terre, c'est-à-dire vers l'est, par une triple enceinte, que protégeaient des tours à la fois très élevées et très rapprochées les unes des autres :

Erat autem (Tyrus) ex parte maritima per circuitum muro clausa gemino, turres habens altitudinis congruæ proportionaliter distantes. Ab oriente vero, unde est per terras accessus, muro clausa triplici, cum turribus miræ altitudinis, densis admodum et prope se contingentibus[1].

Pour ne parler en ce moment que de l'enceinte qui, du côté de la mer, c'est-à-dire vers l'ouest, protégeait la ville à l'époque du siège qu'en faisaient alors les Croisés, comme elle était double, ainsi que cela résulte de ce passage, je retrouve ces deux remparts, l'un dans les restes du mur actuellement submergé que je viens de signaler, l'autre dans celui dont tous les voyageurs ont depuis longtemps mentionné les ruines, et que l'on démolit progressivement

[1] Guillaume de Tyr, l. XIII, c. v.

d'année en année. Ce dernier, situé en deçà et à l'est du précédent, était encore çà et là debout, avec une partie des tours qui le flanquaient, lorsque, en 1852, je visitai Tyr pour la première fois. A présent, tout le revêtement extérieur en a été enlevé, et pour arracher les nombreux fûts de colonnes engagés transversalement dans l'épaisseur de la construction, on détruit jusqu'au blocage même, qui finira par disparaître complètement. Tout l'espace qui s'étendait entre ces deux remparts avait été jadis conquis sur la mer par les anciens Tyriens, ainsi que je l'ai dit plus haut. Ils avaient exploité comme carrière, puis aplani sur beaucoup de points la surface des récifs qui bordaient l'île vers l'ouest, et ces récifs, ainsi en partie nivelés et défendus contre l'invasion des flots par une digue actuellement sous-marine, avaient pu servir d'assiette à des constructions aujourd'hui détruites de fond en comble, et dont les débris ont dû être depuis longtemps emportés par la mer, qui reprend sans cesse, quand elle est haute et forte, possession de ces rochers bas, contre lesquels elle brise quelquefois avec fureur. Çà et là néanmoins, et notamment vers le nord-ouest, de lourds fûts de colonnes monolithes ont résisté par leur masse à la violence des vagues et, couchés sur le roc, demeurent comme des témoins irrécusables des constructions dont j'ai parlé. Ces fûts sont trop éloignés du second mur occidental pour lui avoir jamais appartenu, et ceux qui ont été insérés dans l'intérieur de celui-ci, après avoir été enlevés à des monuments plus anciens, ou bien adhèrent encore au blocage dans lequel ils ont été encastrés, ou bien, s'ils en ont été entièrement détachés, ils touchent d'ordinaire d'assez près le pied même du mur qui les contenait à différentes hauteurs, comme des espèces de poutres de soutènement.

Y a-t-il eu de ce côté, comme le prétend M. de Bertou, affaissement de la péninsule tyrienne, et est-ce là la conclusion qu'il faut tirer également du passage suivant de Benjamin de Tudèle? Ce juif espagnol, qui visita la Palestine en 1173, s'exprime en effet ainsi à propos de Tyr :

Que si l'on monte sur les murailles de la nouvelle Tyr, on voit l'ancienne

Tyr ensevelie sous les eaux de la mer, qui la couvre, à un jet de pierre de la nouvelle. Et pour en découvrir les tours, les places publiques et les palais qui sont au fond, on n'a qu'à s'y transporter dans une chaloupe[1].

A mon avis, il n'est pas besoin de supposer un affaissement du sol dû à quelque violent tremblement de terre, pour expliquer ce dernier passage, qui est certainement empreint d'une grande exagération, mais que je suis loin néanmoins de rejeter tout à fait. J'ai affirmé précédemment qu'à peine sorti de l'enceinte actuelle du port septentrional, on apercevait sous les vagues un certain nombre de fûts de colonnes gisant dans la mer et, un peu plus loin, les soubassements d'une grosse digue sous-marine. Je m'imagine qu'à l'époque des Croisades, c'est-à-dire à celle où Benjamin de Tudèle accomplit son voyage en Palestine, le port de Tyr était déjà réduit, du côté du nord et de l'est, à l'enceinte restreinte dont les débris émergent seuls, de nos jours, au-dessus de l'eau; et, comme on distinguait sous les flots, au delà de cette digue, des colonnes, de gros blocs et d'énormes tronçons de mur, Benjamin de Tudèle, au lieu d'y voir les restes d'une première enceinte, crut y reconnaître les vestiges d'un quartier submergé de la cité antique, vestiges dont il exagéra l'importance, en parlant de palais, de tours et de places publiques engloutis sous la mer. Je ne crois pas non plus qu'à l'ouest du mur sous-marin dont j'ai signalé l'existence près de la côte occidentale de la presqu'île, on puisse actuellement apercevoir sous les flots d'autres débris que ceux de ce mur, découronné de toutes ses assises supérieures; mais ces débris ont pu faire supposer à Benjamin de Tudèle qu'il y avait pareillement de ce côté une partie de l'ancienne ville recouverte par les eaux de la mer. En résumé, jusqu'à nouvel ordre et jusqu'à plus amples informations obtenues au moyen d'investigations sous-marines plus complètes, avec un appareil à plongeur, qui me manquait, j'incline, comme M. Renan, à n'admettre aucun affaissement considérable de la presqu'île vers l'ouest et vers le nord, et en cela j'hésite à adopter l'hypothèse émise par

[1] *Voyages* de Benjamin de Tudèle, p. 32.

M. de Bertou et acceptée par plusieurs savants, entre autres par M. Poulain de Bossay.

4° Le bassin qui, au sud de la presqu'île, a été signalé par M. de Bertou comme une sorte de Cothon, analogue à celui de Carthage, que M. Poulain de Bossay identifie avec le port Égyptien mentionné par les anciens, et que M. Renan considère comme une reprise de la mer sur des terrains bas, jadis remblayés et ensuite reconquis par elle, depuis que la digue qui les mettait à l'abri des flots a été en partie détruite, me paraît être un véritable port et est appelé ainsi par tous les pêcheurs actuels de Tyr que j'ai consultés; seulement ce port, qui est de nos jours beaucoup moins profond qu'auparavant, n'était pas complètement fermé vers le sud, comme le veut M. de Bertou, et ne communiquait point, par un canal qui aurait traversé la ville du sud au nord, avec le port septentrional ou Sidonien. Il n'avait pas non plus son embouchure vers la pointe sud-est, comme le suppose M. Poulain de Bossay; mais il communiquait avec une très belle rade ou vaste avant-port par une ouverture laissée libre dans la digue, vers le milieu à peu près de son développement. Cette ouverture, que l'on pouvait également fermer en cas d'attaque, comme celle du port Sidonien, a conservé encore aujourd'hui le nom de *Bab el-Mina*, « porte du port ». La digue en question a au moins 500 mètres de long de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est. Elle a été construite avec de très gros blocs et du béton qui a acquis la solidité et l'apparence du roc le plus dur. On pourrait croire, à première vue et en l'examinant de loin superficiellement, que c'est une simple ligne de récifs naturels, mais, en la considérant plus attentivement et de plus près, on reconnaît aussitôt que c'est l'ouvrage de l'homme, et que d'innombrables fragments de poteries ont été incrustés dans une épaisse couche de mortier. En partie sous-marine actuellement, elle circonscrit un bassin assez étendu, qui, vers l'est, affecte la forme d'un étroit triangle et qui, ensablé de ce côté, est encore trop profond vers l'ouest pour pouvoir être regardé comme un simple empiétement de la mer sur d'anciens remblais fouillés et creusés par les vagues. Le long de

cette même digue, soit en dedans, soit en dehors, j'ai observé un grand nombre de fûts de colonnes, couchés et ensevelis dans les flots; ils sont tous couverts de petits coquillages, qui y adhèrent fortement.

5° De nombreuses brèches pratiquées dans ce môle livrent maintenant le bassin qu'il délimitait à la violence des vents du sud. L'une de ces ouvertures, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, servait jadis d'entrée à ce port et le mettait en communication avec une superbe rade, que protégeait une digue gigantesque, signalée déjà par M. de Bertou dès 1838. Cette digue, partant de l'un des petits îlots qui avoisinent la pointe sud-ouest de la péninsule, se prolonge vers le sud-est l'espace de 800 mètres environ, puis elle se dirige vers l'est. Aujourd'hui, presque tout entière sous-marine, elle est ensevelie sous plusieurs mètres d'eau et ne défend plus, par conséquent, contre les vents d'ouest et du sud le magnifique avant-port qu'elle abritait autrefois. Je l'ai suivie avec une barque dans la plus grande partie de son étendue, et j'ai ordonné à plusieurs reprises à mes rameurs de s'arrêter, afin de pouvoir l'examiner à mon aise. Comme j'en étais séparé par une couche d'eau de 3 à 4 mètres de profondeur, je n'ai pu l'étudier de près, mais, la mer étant calme, j'ai pu néanmoins l'apercevoir suffisamment pour m'assurer que j'avais là sous les yeux une sorte de long et large mur, soit affaissé sous les vagues, soit découronné de toute sa partie supérieure. « N'est-ce point une longue ligne de récifs sous-marins? » demandai-je, à dessein, en divers endroits, au vieux pêcheur qui me servait de guide dans cette exploration. « Non, me répondit-il chaque fois; c'est bien un mur dû à la main de l'homme et entièrement identique à celui qui enferme le bassin que vous avez vu tout à l'heure. » Cette vaste enceinte submergée est brisée sur plusieurs points, mais elle paraît avoir eu deux ouvertures principales donnant entrée aux navires, l'une vers l'ouest et l'autre vers le sud. J'oubliais de dire que, dans la partie nord-ouest de la rade, plusieurs récifs, qui émergent au-dessus de la mer quand celle-ci est calme, ont été regardés quelquefois comme des rochers naturels;

mais, en les rasant de près en barque, j'ai cru remarquer que ce sont en réalité des enrochements formés d'un conglomérat artificiel d'une extrême dureté.

Tel est, en peu de mots, le récit fidèle de ce que j'ai observé dans mes deux excursions maritimes autour de Tyr. Ce n'est là, je l'avoue, qu'une simple reconnaissance, et, pour avoir un travail complet et définitif sur cette matière, il faudrait que le ministère de la marine en chargeât, pendant la belle saison, des hydrographes capables, munis d'appareils de plongeur, qui étudieraient avec soin tous les parages de Tyr, en s'éclairant dans leurs recherches de tous les renseignements que pourraient leur fournir les pêcheurs de la ville. Autrement ils pourraient courir le risque de passer, sans s'en apercevoir, au-dessus de tronçons engloutis de môles antiques. La chose, je crois, en vaudrait la peine. Il s'agit, en effet, non pas d'une cité ordinaire, mais de l'un des anciens comptoirs maritimes les plus célèbres du monde, d'une ville qui a été la métropole de Carthage et dont les navires parcouraient jadis toutes les mers. Les ports d'une pareille ville devaient être proportionnés à son immense commerce et capables de recevoir les nombreux bâtiments qui y entraient ou en sortaient. Un plan exact de ces ports et des digues actuellement submergées qui les défendaient n'a été encore fait par personne, et cependant là consistait la principale gloire de Tyr, beaucoup plus que dans ses palais ou dans ses temples, dont on cherche sans cesse à exhumer les débris.

Indépendamment des deux ports dont j'ai parlé : l'un vers le nord, appelé autrefois port Sidonien; l'autre vers le sud, désigné par les anciens sous le nom de port Égyptien; indépendamment aussi des deux grandes rades qui la précèdent, Tyr possède vers l'ouest plusieurs petites criques, mais elles sont bordées de récifs, et peu sûres quand la mer n'est pas parfaitement calme.

Protégée de ce côté par une double enceinte, cette ville, comme je l'ai dit plus haut, d'après un passage de celui des historiens des Croisades qui devait le mieux la connaître, puisqu'il en fut archevêque pendant plusieurs années, était défendue, à cette époque, du

côté de la terre, par trois murs flanqués de tours très élevées et très rapprochées les unes des autres. Cet historien ajoute qu'au delà de cette triple enceinte régnait une palissade munie d'un large fossé, dans lequel on devait, en cas de besoin, introduire l'eau de la mer par les deux bouts.

Ab oriente vero, unde est per terras accessus, muro clausa triplici, cum turribus miræ altitudinis, densis admodum et prope se contingentibus; præterea et vallum late patens, per quod facile ejus cives possent mare introducere in alterutrum [1].

Le moine Burchard, en 1283, mentionne également cette triple enceinte dans le passage suivant :

Magnum (Tyrus) habet murorum ambitum, et meo judicio major est civitate Acconensi, formam habens rotundam, sita in corde maris, in rupe durissima et undique mari circumdata, nisi in fronte civitatis contra orientem, ubi primo Nabuchodonosor et postea Alexander fecerunt eam contiguam terræ, quantum jactus est lapidis, ubi cincta est triplici muro, forti et alto, et XXV pedes spisso. Qui etiam muri muniti sunt turribus XII fortissimis, quibus in omnibus mundi partibus me vidisse non recolo meliores. His etiam turribus continuatur arx civitatis sive castrum munitissimum et in rupe in corde maris situm, munitum etiam turribus et palatiis fortissimis [2].

Cette triple enceinte est depuis longtemps détruite en grande partie; mais il en subsiste encore des débris plus ou moins considérables, les uns apparents, les autres ensevelis sous des monticules de sable qui s'élèvent progressivement. Ces monticules mêmes, avec les espèces de petits vallons qui les séparent, indiquent par leur direction celle des remparts, dont ils dérobent à la vue les restes, et des fossés ou chemins de ronde qui s'interposaient entre chaque enceinte. Quant à la palissade et au large fossé où les habitants de la ville pouvaient, au temps des Croisades, introduire l'eau des deux baies qui s'arrondissent au nord et au sud de la péninsule, il faut naturellement en chercher la place au delà de ces trois lignes de dunes; mais le sable, là aussi, a tout envahi.

[1] Guillaume de Tyr, l. XIII, c. v. — [2] Burchardus, *Descriptio Terræ sanctæ*, l. I, c. II.

L'enceinte actuelle, bâtie à la hâte, ne date que de l'année 1766 et n'embrasse pas même le tiers de l'emplacement occupé jadis par l'ancienne ville. Percée de nombreuses brèches, elle tombe à son tour de toutes parts en ruine. C'est près de son angle sud-est que l'on admire les restes de la belle cathédrale qui a été fouillée par une commission allemande dirigée par le docteur Sepp, vers le commencement de l'année 1875. Cet édifice avait été construit par l'évêque de Tyr, Paulin, sur les débris de la basilique qui avait été démolie en 303, en vertu des édits de Dioclétien. Aussitôt que Constantin eut rendu la paix à l'Église, Paulin se hâta de relever cette basilique, sur laquelle Eusèbe, évêque de Césarée, qui la consacra, nous a laissé de précieux détails [1]. Elle passait pour la plus belle et la plus grande église de la Phénicie. Au XIe siècle, on y montrait encore le tombeau d'Origène. En 1190, l'empereur Frédéric Barberousse y fut, dit-on, enterré, après s'être noyé dans le Salef, en Cilicie. L'écrivain arabe Boha-Eddin nous raconte qu'après la mort de ce prince, les Allemands firent bouillir son corps, dépouillèrent ensuite les os de leurs chairs, puis les recueillirent dans une caisse qu'ils emportèrent avec eux pour la déposer à Jérusalem dans l'église du Saint-Sépulcre, endroit que le monarque avait désigné pour sa sépulture; mais un autre historien arabe, nommé Abou-Schamé, affirme que les Allemands, n'ayant pu arriver jusqu'à Jérusalem, déposèrent les restes de leur empereur à Tyr, et que ces restes y étaient encore au moment de la croisade de l'empereur Henri VI [2].

C'est pour s'assurer de la vérité de ce fait, contesté par d'autres auteurs, que le docteur Sepp entreprit, au nom du gouvernement prussien, les recherches et les fouilles dont je viens de parler. Comme une partie de l'enceinte de la basilique avait été envahie par un certain nombre de masures habitées par autant de familles de Métualis, il commença par acheter et raser ces maisons, puis il fit ouvrir différentes tranchées à travers les nefs, les absides et le tran-

[1] Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, l. X, c. IV. — [2] *Bibliothèque des Croisades*, t. IV, p. 274.

sept. Ces tranchées mirent, il est vrai, à nu plusieurs tombeaux, mais ces tombeaux étaient tous brisés et avaient été, selon toute apparence, violés depuis longtemps. Aucun d'entre eux, que je sache, n'offrait ni signes, ni fragments d'inscriptions propres à faire reconnaître celui de l'empereur Fréderic et celui d'Origène. En poussant les excavations, sur certains points, à plusieurs mètres de profondeur, on découvrit les assises inférieures d'une partie de la basilique, assises consistant en pierres de taille très régulières et remontant vraisemblablement à la fondation même de l'édifice; les assises supérieures, au contraire, d'un appareil moindre, attestent une restauration de l'époque des Croisades. De tous côtés gisaient, sous un énorme amas de décombres, de superbes fûts de colonnes monolithes de granit rose et d'autres de granit gris, ceux-ci d'un diamètre inférieur. Ces colonnes, provenant probablement des anciens temples ou des portiques de Tyr, avaient été, à l'époque byzantine, couronnées de chapiteaux corinthiens en marbre blanc, d'un travail très soigné. Plusieurs de ces beaux chapiteaux sont encore épars çà et là au milieu des ruines; mais ils ne tarderont pas sans doute, maintenant qu'ils sont exhumés, à être soit mutilés, soit enlevés. Sur une base de colonne à droite, et à l'entrée de l'abside centrale, on remarque un A et un Ω tracés en caractères grecs de moyenne grandeur, et, entre les deux lettres, une croix byzantine sculptée, contemporaine, selon toute vraisemblance, de la fondation de l'église. Au milieu de ces fûts couchés à terre on distingue surtout deux énormes pilastres, qui sont incomparables de grandeur et de perfection. Ce sont des piliers gigantesques, auxquels sont adossées deux demi-colonnes, le tout monolithe, de granit rose et merveilleusement taillé et poli. Ces deux piliers, qui devaient se faire vis-à-vis, et dont l'un, malheureusement, est déjà à moitié brisé, ornaient peut-être jadis soit le fameux temple de Melkarth, la divinité en quelque sorte nationale de Tyr, soit celui de Jupiter Olympien, qui nous est signalé également par les anciens.

Peut-être aussi décoraient-ils deux temples différents, car la largeur de l'un est de $2^{m},40$ et celle de l'autre atteint $1^{m},80$.

La longueur de ce dernier dépasse $8^{m},20$, indépendamment de sa base et de son chapiteau, et encore l'une de ses extrémités est-elle mutilée. Le premier a subi des mutilations beaucoup plus considérables, et il est impossible d'en déterminer actuellement la longueur primitive. Dans tous les cas, ils ont dû être taillés l'un et l'autre dans la haute Égypte, et rien que le transport de masses pareilles, par les dépenses et les efforts qu'il a dû coûter, indique l'importance de la ville à laquelle elles étaient destinées et la splendeur du monument qu'elles devaient orner.

La basilique avait trois nefs et trois absides contiguës, que flanquaient des tours, dans lesquelles on montait au moyen d'escaliers en spirale. Les transepts faisaient saillie d'au moins 5 mètres sur chaque bas côté, et formaient ainsi la croix. Le transept méridional est détruit, mais les arasements de celui du nord sont encore visibles, et l'on voit qu'il renfermait une absidiole, comprise entre deux petits compartiments carrés, dans l'un desquels on a trouvé des débris de tombes. La façade occidentale est entièrement démolie, et quelques maisons modernes y ont été construites; elle était, selon toute apparence, percée de trois portes, répondant à chacune des nefs. Au centre de la façade septentrionale, une autre grande porte avait été ménagée. On en distingue encore le seuil, qui consiste en un magnifique bloc de granit gris, mesurant $5^{m},20$ de long sur 95 centimètres de large. De vastes citernes étaient attenantes à cet édifice. Sa longueur totale peut être estimée à 75 mètres, et sa plus grande largeur à 35 mètres, aux bras de la croix.

En dehors de l'emplacement qu'il occupait, on a trouvé encore, en fouillant le sol, d'autres fûts de colonnes monolithes, qui devaient appartenir à l'*atrium* dont il était précédé, à l'époque byzantine. Ces colonnes provenaient pareillement, sans aucun doute, de monuments plus anciens. De ces monuments, temples, palais, portiques, il ne subsiste plus que des lambeaux dispersés de tous côtés ou encore enfouis, mais que l'on exhume sans cesse, pour les transporter ailleurs, ou s'en servir à Tyr même comme de simples matériaux de construction. Aussi est-il presque impossible maintenant,

après toutes les révolutions et tous les bouleversements que la ville a subis depuis tant de siècles, d'indiquer avec quelque précision le site même des plus importants de ces édifices. Où s'élevaient, par exemple, l'antique temple de Melkarth, celui de Jupiter Olympien, l'Agenorium et le Palais Royal? Là-dessus, on en est réduit à de pures conjectures et à des hypothèses que peuvent remplacer d'autres hypothèses, sans qu'on ait trouvé sur le sol même des preuves irrécusables en faveur de l'une d'entre elles.

La Tyr phénicienne ou même gréco-romaine n'a donc laissé d'autres traces apparentes que les digues de ses ports en partie submergées, les assises inférieures de quelques tronçons, eux-mêmes engloutis, de son premier mur d'enceinte occidental, d'innombrables colonnes de granit et de marbre disséminées de toutes parts, des citernes creusées dans le roc ou maçonnées avec un fond en mosaïque, des sarcophages mutilés et des débris de toute nature épars çà et là. De la Tyr byzantine il subsiste les assises inférieures de quelques portions de sa cathédrale.

A la Tyr musulmane avant l'arrivée des Croisés, ou à la Tyr chrétienne à l'époque des Croisades, il faut attribuer les restes de la digue restreinte du port septentrional, ceux du second mur occidental, aujourd'hui aux trois quarts démoli, avec ses tours, ceux aussi du mur méridional qui bordait le quai du port du sud et dont on achève actuellement la destruction, ceux enfin de la triple enceinte orientale, dont on retrouverait sans doute de nombreux débris, si l'on enlevait l'épaisse couche de sable sous laquelle elle s'ensevelit de plus en plus. Au-dessus de ces dunes envahissantes émergent encore maintenant les ruines de trois tours, deux appartenant à la première enceinte orientale et la troisième à la deuxième enceinte de ce même côté. L'une d'entre elles, appelée par les habitants *bordj el-Merharbeh* ou « tour des Occidentaux », était aux trois quarts debout lorsque je la vis pour la première fois en 1852. Elle avait été construite avec de beaux blocs, soit complètement aplanis, soit taillés en bossage. Aujourd'hui on en arrache le revêtement, pour en vendre les pierres. A l'époque des Croisades éga-

lement nous devons rapporter tout ce qui reste des assises supérieures de la cathédrale.

Quant à l'enceinte actuelle de la moderne Tyr, elle est à la fois beaucoup plus restreinte et assez récente, comme je l'ai déjà dit, puisqu'elle ne date que de l'année 1766, et la petite ville qu'elle enferme, ou plutôt qu'elle enfermait, car elle est elle-même en partie renversée, ne contient pas au delà de 4,185 habitants, qui se décomposent ainsi : 70 Latins, 200 Maronites, 1,200 Grecs unis, 200 Grecs schismatiques, 2,500 Métualis et 15 Musulmans.

Les Pères de Terre sainte y ont un couvent, nouvellement fondé, avec une école pour les garçons et une chapelle que fréquentent les Latins.

Les Maronites y possèdent une église. Il en est de même des Grecs unis, qui sont sous la juridiction d'un évêque résidant parmi eux. Une autre église appartient aux Grecs schismatiques. Les Métualis ont une mosquée.

Une école de petites filles, dirigée par des sœurs du Sacré-Cœur indigènes, dites Mariamettes, y réunit environ 250 enfants, catholiques, schismatiques et même musulmanes ou de la secte des Métualis.

Le commerce de cette ville, autrefois si étendu et si florissant, est depuis longtemps presque nul; il se réduit à un peu de coton, de tabac et d'éponges et à quelques meules. Ses matelots, qui sillonnaient toutes les mers, ne connaissent plus guère que des parages peu distants, et les nombreux navires dans lesquels elle mettait sa gloire, et qui portaient fièrement son pavillon jusqu'aux confins du monde, se bornent aujourd'hui à quelques barques de misérables pêcheurs et de petits caboteurs. La prédiction des prophètes s'est donc accomplie sur Tyr, et cette opulente cité n'est plus que l'ombre d'elle-même. Ses deux ports sont en partie comblés; ses vastes rades, surtout celle du sud, ne sont plus protégées, comme elles l'étaient jadis, par de puissantes digues, actuellement submergées. Les deux tiers au moins de l'emplacement qu'elle occupait sont maintenant envahis par la solitude, par des cimetières, par des

jardins et par des décombres informes, au milieu desquels les archéologues ou les chercheurs de trésors, de colonnes et de simples pierres, ont pratiqué et pratiquent encore de continuelles excavations, les uns pour y scruter les secrets du passé, les autres dans un but plus lucratif, pour en extraire de petits objets de curiosité ou des matériaux à vendre. Ses deux colonies les plus célèbres, Utique et même Carthage, l'antique rivale de Rome, ont également disparu de la scène et ne sont plus que des souvenirs.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-QUATRIÈME.

FONTAINE. — DIGUE D'ALEXANDRE. — ANCIEN AQUEDUC RUINÉ. — TELL EL-MA'CHOUK. — EL-AOUATIN (ANCIENNE NÉCROPOLE DE TYR). — BORDJ ECH-CHEMALIEH. — TELL RECHIDIEH (PALÆTYR). — RÉSERVOIRS DE RAS EL-A'ÏN. — TELL BEIT BEDOUN. — RETOUR À SOUR.

FONTAINE.

Le 30 septembre, à cinq heures cinquante minutes du matin, je sors de Sour par l'unique porte que possède la ville, et à 150 pas environ de cette porte, du côté de l'est, je rencontre une fontaine abondante contenue dans une construction carrée, semblable à une tour et bâtie presque tout entière avec de belles pierres antiques, dont plusieurs sont taillées en bossage. Cette fontaine est-elle alimentée par une source locale ou par un conduit souterrain provenant de l'un des réservoirs de Ras el-A'ïn? C'est sur quoi les avis sont partagés.

Non loin de cette tour et plus près de la baie septentrionale, existait, il y a quelques années encore, une seconde fontaine, qui aujourd'hui ne donne plus d'eau. Toutes les deux étaient comprises dans l'enceinte de la ville antique et de celle du moyen âge.

DIGUE D'ALEXANDRE.

A six heures, je poursuis ma route vers l'est et, après avoir franchi plusieurs lignes de monticules sablonneux, qui indiquent probablement l'emplacement des triples remparts dont la ville était entourée de ce côté à l'époque des Croisades, j'atteins bientôt l'extrémité orientale de l'isthme artificiel qui relie Tyr au continent,

et qui n'est autre chose que l'ancienne digue jetée par Alexandre pour combler le détroit qui le séparait de la place qu'il assiégeait. La longueur de cette digue est d'environ 650 mètres. Quant à sa largeur, elle s'est considérablement accrue par l'accumulation progressive des sables apportés et amoncelés par le vent.

S'il faut en croire le R. P. Roger, qui voyageait en Palestine vers 1637, et dont l'ouvrage ne fut publié qu'en 1664, « la ville de Tyr est située à sept ou huit cents pas dans la mer, et, pour y aller, il faut passer sur une chaussée et une digue, large de 50 pas, laquelle conduit à la terre ferme jusques à la ville, qui n'est maintenant qu'une confusion de ruines entassées les unes sur les autres [1]. »

Ces lignes, dit M. de Bertou, renferment une indication précieuse, c'est celle de la largeur de la chaussée d'Alexandre, évaluée à 50 pas ou environ à 40 mètres par un témoin oculaire, il y a deux cents ans à peine. Cette évaluation peut n'être qu'approximative, nous en convenons; cependant, comme elle se rapproche beaucoup de la mesure fournie par les historiens d'Alexandre eux-mêmes, nous croyons pouvoir l'admettre comme étant très voisine de la vérité..... Ainsi, il y a deux cents ans, la chaussée d'Alexandre n'avait que 40 mètres de largeur, et aujourd'hui la portion la plus étroite du col de l'isthme n'a pas moins de 500 mètres d'un rivage à l'autre: d'où il résulte que cette chaussée a conservé ses dimensions primitives pendant dix-neuf cent soixante-quatre ans, et que depuis moins de deux cent vingt ans sa largeur a été plus que décuplée. Nous conclurons, comme nous l'avons déjà fait en parlant de l'exhaussement de l'isthme, et nous dirons que les sables n'ont commencé à s'accumuler contre la chaussée d'Alexandre que depuis qu'ils ont cessé d'être arrêtés par le môle, qui, avant de s'être affaissé, formait le port Égyptien et garantissait l'isthme contre l'impétuosité des vents du sud-ouest [2].

Cette déduction est beaucoup trop rigoureuse, car elle se base sur une indication du R. P. Roger qui ne doit pas être prise à la lettre, et qui même est évidemment erronée. En effet, le seul historien de l'antiquité qui nous donne la largeur de la chaussée d'A-

[1] *La Terre sainte*, p. 49. — [2] *Essai sur la topographie de Tyr*, p. 32 et 33.

lexandre, c'est-à-dire Diodore de Sicile[1], l'évalue à 2 plèthres ou 200 pieds grecs (61^{m},64). A l'époque de Diodore de Sicile, cette largeur aurait donc été plus grande qu'au XVIIe siècle de notre ère, du temps du P. Roger, ce qui est tout à fait inadmissible.

ANCIEN AQUEDUC RUINÉ.

Cette digue est traversée par les restes d'un vieil aqueduc, dont la prise d'eau est à l'un des réservoirs de Ras el-A'ïn, et qui, après s'être dirigé vers Tell el-Ma'chouk, au nord-nord-est, l'espace de 4,500 mètres, tourne ensuite brusquement à l'ouest et, suivant cette nouvelle direction, aboutit, après un nouveau parcours de 2,800 mètres, à l'extrémité occidentale de la chaussée d'Alexandre.

Cette dernière partie de l'aqueduc offrait un aspect monumental; car le canal qui amenait l'eau à la ville était porté sur de magnifiques arcades cintrées, construites avec de belles pierres de taille et dont plusieurs étaient encore debout en 1870. D'énormes stalactites pendant du haut des voûtes attestaient à la fois et l'antiquité de l'aqueduc et la nature calcaire des dépôts tenus en dissolution dans l'eau qui coulait au-dessus, et dont les infiltrations avaient formé, à la longue, ces concrétions pierreuses. Aujourd'hui ces élégantes arcades sont presque entièrement détruites, et les pierres en ont été vendues.

Le long de la route où je chemine, on a trouvé de nombreux sarcophages, et je remarque encore les fragments de plusieurs cuves sépulcrales. Cette voie paraît donc avoir été autrefois bordée de tombeaux.

TELL EL-MA'CHOUK.

A six heures vingt-cinq minutes, je parviens au pied occidental de la colline rocheuse dite Tell el-Ma'chouk. On y observe une

[1] L. XVII, c. XL.

superbe cuve à pressoir en granit rose, d'un travail très soigné et qui recouvre une belle citerne bâtie en pierres de taille. Sur les flancs du *tell*, tant à l'ouest qu'au nord, avaient été pratiqués dans le roc des degrés qui conduisaient sur sa plate-forme supérieure. Celle-ci est encore couronnée actuellement par deux *oualy*, dont l'un est consacré à Sidi Abou el-A'bbas et l'autre à Neby Ma'chouk. Ce nom de *Ma'chouk*, « le bien-aimé » ou « l'amant », a fait supposer avec raison à plusieurs critiques que ce sanctuaire musulman a succédé à un temple antique, peut-être, comme le pensent M. de Bertou et ensuite M. Renan, à celui d'Hercule Astrochiton, mentionné par le poète Nonnus[1]. C'est là probablement qu'était le temple continental de Melkarth, l'amant d'Astarté, temple que les députés de Tyr, pour détourner Alexandre de vouloir pénétrer dans leur île, prétendaient être plus ancien que le temple insulaire[2].

Quelques tombeaux de Métualis avoisinent ces deux *oualy* et les bâtiments qui en dépendent. Plusieurs colonnes et d'autres fragments antiques que l'on remarque en cet endroit, et qui ont été encastrés dans des constructions musulmanes, prouvent que jadis cette colline, qui domine au loin la plaine, devait être une sorte de petite acropole religieuse appartenant à la Tyr continentale ou, en d'autres termes, à Palætyr.

Tell el-Ma'chouk est, en outre, le point où les eaux de l'aqueduc de Ras el-A'ïn avaient leur rendez-vous, pour se diriger de là vers le nord, par un canal dont il existe encore de nombreux débris, et, à l'ouest, vers la ville péninsulaire, au moyen de l'aqueduc à arcades dont j'ai parlé. Vers le bas de la colline, le canal s'engage sous les dernières pentes méridionales du *tell*, où il forme un souterrain creusé dans le roc et à voûte cintrée. Plus loin, vers l'est, quand le terrain s'abaisse, le canal reparaît, porté sur de petites arcades en pierres de taille; puis, à 200 pas environ à l'est de Tell el-Ma'chouk, il se dirige vers le sud ou le sud-sud-ouest, jusqu'à ce qu'il atteigne les réservoirs de Ras el-A'ïn. Il est ainsi tantôt sou-

[1] Nonnus, *Dionysiaques*, l. XL, v. 496. — [2] Justin, l. XI, c. v.

terrain, tantôt à fleur du sol, tantôt enfin il le domine, porté sur des arcades plus ou moins élevées, selon les ondulations de la plaine qu'il traverse et qu'il fertilisait autrefois, avant d'apporter à Tyr ses eaux abondantes et intarissables.

Il est question de cet aqueduc dès l'époque du siège de cette ville par Salmanasar, car nous lisons dans Josèphe que ce prince en se retirant laissa des troupes auprès du fleuve et des aqueducs, afin d'empêcher les Tyriens de s'y pourvoir d'eau, et ceux-ci furent contraints de se creuser des puits, et de s'en contenter pour leurs besoins pendant cinq ans consécutifs.

Ἀναζεύξας δ' ὁ τῶν Ἀσσυρίων βασιλεὺς κατέστησε φύλακας ἐπὶ τοῦ ποταμοῦ καὶ τῶν ὑδραγωγιῶν, οἳ διακωλύσουσι Τυρίους ἀρύσασθαι· καὶ τοῦτο ἔτεσι πέντε γενόμενον ἐκαρτέρησαν πίνοντες ἐκ φρεάτων ὀρυκτῶν[1].

De ce passage, puisé, ainsi que nous l'apprenons par Josèphe, aux archives mêmes de la ville de Tyr, il résulte que, dès les temps les plus reculés, les habitants de la Tyr insulaire, car c'est celle-là qui fut assiégée par Salmanasar, étaient approvisionnés d'eau au moyen d'un ou de divers aqueducs. Ces aqueducs ne peuvent être autres que ceux qui nous occupent en ce moment. Seulement ils ont dû être réparés plusieurs fois, et les belles arcades que j'ai signalées semblent accuser l'époque romaine.

Le canal souterrain pratiqué dans le roc, dont je viens de parler, est probablement phénicien; il en est de même vraisemblablement d'une partie de l'aqueduc qui s'étend entre El-Ma'chouk et Ras el-A'ïn, et qui consiste en un canal présentant des parois nues formées par le roc ou par d'énormes pierres non cimentées, et couvert par de grosses dalles; ailleurs le conduit a subi des restaurations postérieures, et a été enduit de ciment.

La portion de l'aqueduc qui traverse d'est en ouest la chaussée d'Alexandre ne fut construite, comme de juste, que postérieurement à ce conquérant; mais, avant lui, quand Tyr était une île,

[1] *Antiquités judaïques*, l. IX, c. XIV, § 2.

l'eau était peut-être amenée dans l'intérieur de la cité insulaire au moyen d'un canal sous-marin, consistant en des tuyaux de terre cuite, agencés les uns dans les autres; ou bien elle aboutissait à un grand réservoir voisin du détroit qui séparait la terre ferme de l'île, et c'était là que les Tyriens arrivaient en barques pour faire leur provision d'eau.

EL-AOUATIN (ANCIENNE NÉCROPOLE DE TYR).

A sept heures dix minutes, je quitte le Tell el-Ma'chouk pour cheminer vers l'est, à travers une plaine naturellement très fertile.

A sept heures vingt minutes, je parviens auprès d'une série de plusieurs vallons successifs courant du nord au sud. Ils sont plantés de figuiers ou hérissés de chardons et de broussailles; mais leurs flancs intérieurs, consistant en un calcaire crayeux très tendre, ont été jadis exploités comme carrières et surtout perforés en tous sens d'innombrables grottes sépulcrales. Là se trouvait, comme l'a observé très justement M. Renan[1], la principale nécropole de Tyr, que M. de Bertou avait placée à tort à Adloun, localité qui est beaucoup trop éloignée de Tyr pour avoir jamais servi de demeure funèbre aux habitants de cette dernière ville.

J'explore tour à tour, pendant plusieurs heures, cinq de ces vallons, passant successivement d'un hypogée à un autre. Toutes ces cavernes funéraires ont été malheureusement violées. Quelques-unes sont très vastes et renferment plusieurs étages de *loculi*, soit rectangulaires, soit à voûte cintrée, destinés autrefois à contenir des sarcophages ou de simples cadavres. Elles ont été creusées dans un roc très facile à tailler et d'une blancheur éclatante. Beaucoup sont non seulement très dégradées, mais encore à moitié détruites; d'autres ont été transformées en étables, et les cendres des plus riches et des plus importants personnages peut-être de l'ancienne Tyr sont maintenant foulées aux pieds des chèvres et

[1] *Mission de Phénicie*, p. 586 et suiv.

des bergers. A l'entrée d'une de ces cavernes, la plus considérable de toutes celles que j'ai visitées, j'ai cru distinguer quelques caractères phéniciens de dimensions gigantesques, tracés là à une époque sans doute très reculée.

Indépendamment de ces cinq vallons et de la grande avenue de sarcophages qui bordaient la voie conduisant à El-Ma'chouk, Tyr avait près d'elle d'autres nécropoles; car partout les traces de tombeaux abondent, soit dans la plaine, soit sur les pentes des collines qui l'avoisinent à l'est. Mais aucun des hypogées que l'on a fouillés et découverts jusqu'à présent n'a permis de reconnaître avec quelque certitude la nécropole royale des anciens souverains de cette ville.

BORDJ ECH-CHEMALIEH.

A onze heures trente minutes, je me remets en marche vers l'est, et, après une montée de quelques minutes par un sentier creusé dans le roc, je parviens, à onze heures cinquante minutes, à Bordj ech-Chemalieh. Ce village, habité par 150 Métualis environ, est assis sur une colline dont la partie culminante est occupée par les restes d'un ancien fortin, dont les voûtes, légèrement ogivales, ne paraissent pas remonter au delà de l'époque des Croisades, mais qui avait été construit avec des blocs antiques, les uns taillés en bossage, les autres complètement aplanis. Ce fortin est actuellement divisé en plusieurs habitations particulières.

A midi cinq minutes, je descends de là vers l'ouest, puis vers le sud-ouest, à travers des plantations de figuiers.

A midi vingt-deux minutes, je rencontre, chemin faisant, un hypogée funéraire qui a été fouillé par M. Renan. On y descend par trois espèces de puits, et, en me glissant par l'une de ces ouvertures, je pénètre dans plusieurs chambres sépulcrales, à voûte surbaissée en plein cintre, et qui renferment chacune, à droite et à gauche, un certain nombre de *loculi* ayant contenu jadis des sarcophages, aujourd'hui absents.

TELL RECHIDIEH (PALÆTYR).

A midi quarante minutes, je poursuis ma route vers le sud-ouest, puis vers le sud, longeant à ma droite le canal de l'aqueduc, qui a été réparé sur plusieurs points.

A midi cinquante-cinq minutes, je passe auprès d'un petit tertre couvert de décombres; il y avait là une construction, actuellement renversée. Un tronçon de colonne gît à terre au milieu de pierres assez bien taillées.

A une heure dix minutes, l'aqueduc, au lieu de raser le sol, le domine de plus en plus, à mesure que celui-ci s'abaisse, et il s'élève sur de belles arcades cintrées en pierres de taille.

Bientôt après, j'examine successivement trois anciens réservoirs, dont l'eau fait tourner des moulins ou arrose des plantations de mûriers et de cannes à sucre.

Un peu plus au sud, je monte sur une colline, longue d'environ 400 mètres sur 200 de large; son élévation au-dessus de la mer ne dépasse pas 20 mètres. On l'appelait, il y a vingt-quatre ans encore, Tell Habich; mais, depuis lors, elle a pris le nom de Tell Rechidieh, ayant été acquise à cette époque par Réchid-Pacha, qui y a fait construire une ferme assez vaste renfermant plusieurs habitations. Pour la bâtir, il s'est servi des matériaux qui jonchaient le sol et qui couvrent encore une grande partie de la colline. Celle-ci, en effet, était jadis l'acropole de Palætyr, que Strabon place à 30 stades au sud de Tyr, distance et position qui répondent à celles du *tell* qui nous occupe en ce moment par rapport à Sour.

RÉSERVOIRS DE RAS EL-A'ÏN.

A 800 mètres au sud de cette colline se trouve un petit village, appelé Ras el-A'ïn, habité par quelques familles de meuniers et de cultivateurs; il est entouré de fertiles jardins, où croissent des figuiers, des mûriers, des bananiers et des cannes à sucre. On y re-

marque quatre magnifiques réservoirs, mentionnés par tous les voyageurs et qui affectent la forme de tours carrées ou d'hexagones. Le plus important de tous, qui renferme la source principale, d'où son nom de *Birket Ras el-A'ïn*, « bassin de la tête de la source », est hexagone. Chaque côté mesure $8^{m},50$. Les parois, dont l'épaisseur dépasse 3 mètres, sont formées de galets de mer liés par un ciment extrêmement dur. Concaves à l'intérieur, elles offrent, à leur partie supérieure, une sorte de promenoir circulaire large de plusieurs mètres et qui avance au-dessus de l'eau. A en croire les indigènes, ce bassin n'aurait pas de fond. Le voyageur La Roque, qui voyageait en Phénicie en 1688, dit que M. de Nointel fut le premier Européen qui mesura la profondeur de ce réservoir et qui reconnut qu'elle était d'environ 35 pieds [1]. Suivant M. de Bertou, elle n'est que de $8^{m},50$ [2]. Comme l'eau y tourbillonne sans cesse, cette estimation n'est peut-être pas tout à fait exacte. Ce réservoir, dont la hauteur au-dessus du sol environnant est de 5 mètres, est entouré, en dehors, d'un mur en talus et circonscrit dans un carré construit avec de beaux blocs en retraite. Un escalier en pente douce permet d'en atteindre aisément le sommet. L'aqueduc de Tyr avait jadis son point de départ à ce bassin, et l'on voit encore, à quelques pas vers l'est, les débris de plusieurs arcades, actuellement détruites en grande partie, mais dont il subsiste encore d'énormes masses de stalactites ayant l'apparence du roc le plus compact. L'eau se précipite maintenant avec impétuosité par trois ouvertures pratiquées à trois angles, vers l'ouest. L'une de ces chutes met en mouvement un moulin; les autres forment un ruisseau abondant, qui, au lieu de gagner directement la mer, dont le séparent quelques dunes sablonneuses qui lui font obstacle, longe vers le sud la plage l'espace de 700 mètres environ et aboutit enfin à la mer, après avoir réussi à percer les couches épaisses de sable qui lui barraient le passage.

Ibrahim-Pacha, pour mettre à profit ces chutes, avait conçu le

[1] *Voyage de la Syrie et du mont Liban*, t. I, p. 240. — [2] *Essai sur la topographie de Tyr*, p. 17.

projet de bâtir à côté plusieurs fabriques de draps et de tarbouches; il avait même commencé à en jeter les fondements et à faire disparaître quelques moulins, afin de laisser de la place à ces constructions nouvelles; mais bientôt celles-ci furent interrompues, et tout travail cessa.

A une centaine de mètres environ à l'est-sud-est de ce premier bassin, on en rencontre deux autres, qui communiquent ensemble et qui sont également très remarquables. De l'un part l'aqueduc ancien, qui se dirige au nord vers El-Ma'chouk, et de l'autre un aqueduc plus moderne, supporté sur des arcades ogivales, qui chemine vers le sud, où il arrose des plantations de mûriers. Un quatrième bassin, enfin, situé plus au nord, alimente un canal qui fait tourner des moulins et fertilise des vergers, avant d'aboutir à la mer.

Les quatre réservoirs dont je viens de parler, ainsi que les trois autres que j'ai signalés au nord du Tell Rechidieh, ont pu recevoir à différentes époques des réparations successives; mais ils doivent être fort anciens. Une tradition les attribue à Salomon, qui les aurait fait creuser et construire par reconnaissance pour les services que Hiram, roi de Tyr, lui avait rendus, en lui fournissant des ouvriers et des bois de cèdre pour le temple de Jérusalem. Seraient-ce là, comme on l'a souvent dit, les puits qui sont désignés dans le Cantique des cantiques :

Fons hortorum, puteus aquarum viventium, quæ fluunt impetu de Libano [1]?

Ma bien-aimée est la fontaine des jardins, le puits des eaux vives qui se précipitent du Liban.

Guillaume de Tyr, en parlant des belles sources emmagasinées dans des réservoirs, qui, au moyen d'aqueducs, promenaient l'abondance et la fertilité dans la grande plaine de Tyr, n'oublie pas de mentionner et de décrire d'une manière toute spéciale et avec beaucoup d'exactitude le plus considérable de ces bassins,

[1] *Cantique des cantiques*, c. IV, v. 15.

celui qui passe pour le plus ancien et pour le type des autres, et qui porte le nom de Birket Ras el-A'ïn. En le décrivant, il commence par citer et par lui appliquer le verset que je viens de reproduire tout à l'heure :

Inter quos (fontes) præstantissimus et famæ titulis celeberrimus, de quo etiam et Salomon in Canticis cecinisse dicitur : « Fons hortorum.....[1] »

Un siècle plus tard, le moine Burchard applique également à ce réservoir le même verset :

Inde modicum amplius quam per leucam unam est puteus ille admirabilis aquarum viventium, juxta viam euntibus Tyrum, quantum jacere potest arcus. Cujus aquæ, sicut dicitur in Canticis, fluunt impetu de Libano[2].

Mais dans ces deux passages, ni Guillaume de Tyr, ni Burchard ne prétendent, comme l'ont fait beaucoup d'écrivains ou de pèlerins postérieurs, que Salomon ait creusé et construit ce puits; ils disent seulement qu'il l'avait en vue lorsqu'il écrivait le verset qui précède. Ce puits, en effet, et les autres qui l'avoisinent sont très probablement l'ouvrage des premiers habitants de Palætyr, qui ont dû utiliser de bonne heure ces sources précieuses en les enfermant dans de puissants réservoirs, et en élevant ainsi le produit de leurs eaux à un niveau bien supérieur à celui d'où elles jaillissent, ce qui a permis de les conduire de divers côtés à travers la plaine contre la pente naturelle du terrain et de les amener jusqu'à Tyr.

Quoi qu'il en soit, nous savons par un passage de Ménandre rapporté par Josèphe, et que j'ai reproduit plus haut, que ces réservoirs doivent incontestablement dater d'une époque très reculée, puisque, d'après ce passage, Salmanasar, roi d'Assyrie, pour essayer de réduire les habitants de Tyr, ceux de la Tyr insulaire, plaça, en se retirant, des troupes pour garder le fleuve et les aqueducs, afin d'empêcher les Tyriens d'y puiser de l'eau. Les aqueducs dont il s'agit ici ne peuvent être que ceux qui, partant d'un

[1] Guillaume de Tyr, l. XIII, c. III. — [2] Burchard du Mont-Sion, c. II, § 4.

ou de plusieurs réservoirs de Ras el-A'ïn, conduisaient l'eau de ces puits jusqu'auprès de la Tyr insulaire, après avoir traversé la Tyr continentale ou Palætyr. Quant au fleuve indiqué dans ce même passage, il doit être celui que formait et que forme encore le superflu des eaux de ces bassins, et qui est connu aujourd'hui sous le nom de Nahr Ras el-A'ïn. Bien qu'il n'ait que quelques centaines de mètres de parcours, c'est un véritable fleuve pour la contrée, et il est signalé très nettement par Scylax dans le passage suivant :

Αὕτη δὲ ἡ νῆσος βασιλεία Τυρίων, καὶ ἀπέχει στάδια ἀπὸ θαλάττης γ'. Παλαίτυρος πόλις καὶ ποταμὸς διὰ μέσης ῥεῖ[1].

Scylax, décrivant la côte phénicienne du nord au sud, après avoir mentionné la ville insulaire de Tyr, séparée, dit-il, du continent par un intervalle de 3 stades, nomme Palætyr, *au milieu de laquelle*, ajoute-t-il, *coule un fleuve*.

Ce texte très précis fixe d'une manière indiscutable l'emplacement de la ville continentale dans les vergers de Ras el-A'ïn, conclusion à laquelle on arrive également en vertu d'une assertion positive de Strabon, qui affirme que Palætyr était à 30 stades de Tyr :

Μετὰ δὲ τὴν Τύρον, ἡ Παλαίτυρος ἐν τριάκοντα σταδίοις[2].

Comme, immédiatement après, cet écrivain parle de Ptolémaïs et que, de même que Scylax, il décrit la côte du nord au sud, il est clair que nous devons chercher le site de Palætyr à 30 stades au sud de Tyr; par conséquent, ce second passage nous conduit pareillement à Ras el-A'ïn, pour y placer la ville continentale, ou du moins son quartier primitif, qui devait comprendre nécessairement dans son périmètre le Tell Rechidieh, qui en était comme l'acropole naturelle. Cette cité, d'ailleurs, avait une banlieue immense, et une suite non interrompue soit de magasins et d'établissements maritimes le long du rivage, soit de maisons de campagne

[1] Scylax, § 104. — [2] Strabon, p. 758.

dans la plaine, devait rejoindre le Tell Rechidieh au Tell el-Ma'-chouk, où se trouvait probablement son principal sanctuaire. Cette banlieue devait même s'étendre bien au delà encore et embrasser à peu près toute la plaine de Tyr, s'il faut ajouter foi à un passage de Pline, qui évalue à 19,000 pas le pourtour de la cité des Tyriens, en y comprenant Tyr et Palætyr :

Circuitus XIX millia passuum est, intra Palætyro inclusa. Oppidum ipsum XXII stadia obtinet[1].

TELL BEIT BEDOUN.

A trois heures vingt minutes, je quitte le Birket Ras el-'Aïn, pour me remettre en marche vers le nord, à travers des plantations de mûriers.

A trois heures trente minutes, je laisse à ma gauche le Tell Rechidieh, dont j'ai déjà parlé.

A trois heures quarante minutes, je passe au pied d'un autre monticule moins considérable; les flancs en sont rocheux et ont été jadis exploités comme carrière; il est couvert de débris d'habitations; on l'appelle Tell Beit Bedoun. Une famille de cultivateurs s'y est fixée dans une maison nouvellement construite.

RETOUR À SOUR.

Je poursuis ma route vers le nord, puis vers l'ouest-nord-ouest, remarquant partout, chemin faisant, des pierres éparses provenant sans contredit de constructions renversées, dont les restes sont presque entièrement ensevelis sous d'épaisses couches de sable.

A quatre heures trente minutes, enfin, je suis de retour à Sour.

[1] Pline, *Histoire naturelle*, l. V, c. XVII.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-CINQUIÈME.

RÉSUMÉ SUCCINCT DE L'HISTOIRE DE TYR.

La ville de Sour s'appelait jadis *Tsôr*, en hébreu צור et צר, en grec Τύρος, en latin *Tyrus*.

Ce nom de *Tsôr* signifie « rocher », d'où il semble résulter que la ville primitive de Tyr avait été bâtie dans l'île rocheuse réunie plus tard au continent par Alexandre. Néanmoins, le nom de Palætyr est resté attaché à la ville continentale, située à trente stades au sud de la Tyr insulaire, comme nous l'apprenons par Strabon. Sur le continent aussi, la colline rocheuse dite Tell el-Ma'chouk et celle de Rechidieh, qui l'est également en partie, peuvent justifier et expliquer ce nom de *Tsôr*, d'origine phénicienne très probablement. La forme aramaïque de ce nom était Tura, d'où les Grecs ont fait Τύρος, et les Latins, Tyrus. Une autre forme de ce nom était Sara ou Sarra, que nous retrouvons dans Plaute :

Purpuram ex Sara tibi attuli [1].

Tout le monde connaît aussi ce vers de Virgile :

Ut gemma bibat et Sarrano dormiat austro [2].

Aulu-Gelle fait observer que, de même que la Béotie fut anciennement nommée Aonia, de même Tyros avait été appelée Sara [3].

Nous lisons à ce sujet dans le savant Bochart :

Sarræ nomen deduci notum est ex hebræo Tyri nomine צור, *Tsôr*, in quo litteram tsade, quæ medii est soni inter T et S, Græci in T mutarunt et Romani in S; ita factum est ut ex eodem צור, *Tsôr*, et Τύρος nasceretur et Sarra [4].

[1] Plaute, *Truculentus*, II, VII, 58.
[2] *Géorgiques*, II, 506.
[3] *Nuits attiques*, l. XIV, c. VI.
[4] Bochart, l. II, c. X.

Le nom actuel Sour a, comme on le voit, la plus grande analogie avec la dénomination de Sara ou Sarra.

M. Poulain de Bossay, s'appuyant sur ce nom, qui signifie « rocher », et sur divers témoignages empruntés soit à la mythologie, soit à l'histoire, s'efforce de prouver que l'île de Tyr fut habitée dès le principe, et même antérieurement à Palætyr, sur le continent.

Hérodote et Arrien, dit-il, attestent qu'Hercule était en grande vénération, et depuis fort longtemps, dans la ville de Tyr. Arrien dit brièvement que le temple d'Hercule à Tyr était l'un des plus anciens qu'il y eût parmi les hommes, et qu'Hercule y était révéré plusieurs générations avant que Cadmus vînt en Grèce [1].

Quant à Hérodote, voici ce qu'il raconte : « Un jour que je m'entretenais avec les prêtres d'Hercule, je leur demandai combien il y avait de temps que le temple était bâti. Ils me dirent qu'il avait été bâti en même temps que la ville, et qu'il y avait 2,300 ans qu'elle était habitée. » Or c'était vers l'an 460 avant Jésus-Christ qu'Hérodote voyageait en Phénicie. Donc les prêtres tyriens faisaient remonter la fondation de la ville à l'an 2760 avant notre ère, c'est-à-dire 431 ans avant le déluge universel, selon la chronologie du Père Petau. Ce que l'on doit inférer de ce passage d'Hérodote, dont l'exagération est évidente, c'est que les Tyriens assignaient une haute antiquité à la fondation de leur temple, et qu'ils faisaient remonter à la même époque la fondation de Tyr insulaire, celle que visitait l'historien voyageur [2].

Justin, néanmoins, met dans la bouche des ambassadeurs tyriens s'adressant à Alexandre une phrase dans laquelle il est question de la Vieille Tyr et d'un temple d'Hercule plus ancien que celui de la Tyr insulaire :

Tyriorum civitas cum coronam auream magni ponderis per legatos in titulum gratulationis Alexandro misisset, grate munere accepto, Tyrum se ire velle ad vota Herculi reddenda dixit. Cum legati rectius id eum in Tyro vetere et antiquiore templo facturum dicerent, in deprecantes ejus introitum ita exarsit, ut urbi excidium minaretur [3].

[1] Arrien, *Expédition d'Alexandre*, l. II, c. XVI. — [2] *Recherches sur Tyr et Palætyr*, p. 48 et suivantes. — [3] Justin, l. XI, c. X.

Nous lisons de même dans Quinte-Curce :

Tyrus, et claritate et magnitudine ante omnes urbes Syriæ Phœnicesque memorabilis, facilius societatem Alexandri acceptura videbatur quam imperium. Coronam igitur auream legati donum afferebant, commeatusque large et hospitaliter ex oppido adduxerant. Ille dona ut ab amicis accipi jussit, benigneque legatos allocutus, Herculi, quem præcipue Tyrii colerent, sacrificare velle se dixit; Macedonum reges credere ab illo deo ipsos genus ducere; se vero ut id faceret etiam oraculo monitum. Legati respondent esse templum Herculis extra urbem, in ea sede quam Palætyron ipsi vocant : ibi regem deo sacrum rite facturum [1].

De ces deux passages il résulte qu'en dehors de la ville insulaire de Tyr, il y avait sur le continent, à l'endroit appelé Palætyr, un second temple d'Hercule, qui était peut-être situé soit sur le Tell Rechidieh, soit plus probablement encore sur le Tell el-Ma'chouk. Justin prétend qu'il était plus ancien que celui qui était dans l'île, assertion que, pour ma part, je ne crois pas devoir être rejetée *a priori*, attendu que le nom de Palætyr, pris dans son acception la plus naturelle, semble prouver péremptoirement que le premier établissement des Tyriens était sur la terre ferme, où les deux collines rocheuses de Rechidieh et d'El-Ma'chouk avaient pu motiver le nom de *Tsôr* ou de « rocher » donné à la ville.

Apollodore nous apprend qu'Agénor, s'étant rendu dans le pays qui, plus tard, reçut le nom de Phénicie, y régna et y eut une nombreuse postérité [2].

Quinte-Curce nous dit pareillement et d'une manière plus positive que Tyr fut fondée par Agénor :

Condita ab Agenore, diu mare, non vicinum modo, sed quodcumque classes ejus adierunt, ditionis suæ fecit [3].

Arrien [4] rapporte que l'endroit le mieux fortifié de la ville de Tyr s'appelait *Agenorium* ou le « palais d'Agénor ».

Un fragment précieux du poème de Nonnus intitulé les *Diony-*

[1] Quinte-Curce, l. IV, c. VII.

[2] Apollodore, *Bibliothèque*, l. II, c. I, § 4.

[3] Quinte-Curce, l. IV, c. XIX.

[4] Arrien, *Expédition d'Alexandre*, l. II, c. XX.

siaques, et qui relate probablement de fort anciennes traditions, mérite, à ce titre, d'être cité ici :

Bacchus veut visiter la terre des Tyriens, patrie de Cadmus; il y dirige ses pas... Il considère la maison d'Agénor, son ancêtre, le palais et les appartements de Cadmus ... Il admire surtout les sources primitives, où une eau profonde, après avoir coulé dans les flancs de la terre, revient à chaque heure à la lumière et fait jaillir les flots tournoyants nés d'elle-même ... Surpris de tant de beautés et souhaitant d'en connaître l'origine, Bacchus s'adresse à Hercule Astrochiton et lui dit : Quel dieu construisit cette cité? Quelle main divine l'a dessinée? Qui nivela ses écueils et l'enracina dans les flots? Quel est l'auteur de ces merveilles? Il dit, et Hercule le satisfait en ces termes : Les hommes qui habitent ici sont la race sacrée de cette terre immaculée..... Ils ont élevé une ville inébranlable sur les rochers qui la fondent; et moi, qui nourrissais un tendre intérêt pour leur ville..... j'empruntai l'image vaporeuse d'un visage humain et leur fis entendre ainsi l'oracle de ma voix prophétique.

Après leur avoir enseigné à construire un navire, il ajoute : Fendez alors la surface des mers dans ces flancs de bois, jusqu'à ce que vous ayez atteint le lieu que les destins vous indiquent, là où deux roches vivantes nagent incertaines sur les flots. La nature les rendit célèbres sous le nom d'Ambrosies. Là fleurit, au centre de la roche voyageuse, la souche enracinée d'un olivier. Vous verrez à son plus haut sommet un aigle arrêté et une coupe élégante; une flamme aux merveilleuses étincelles y jaillit d'elle-même de l'arbuste embrasé; son éclat nourrit l'arbuste incombustible, et un serpent qui balance ses anneaux autour des plus hauts branchages accroît la surprise des yeux. Emparez-vous du sublime oiseau, contemporain de l'olivier, et sacrifiez l'aigle au dieu Neptune. Faites de son sang des libations à ces collines voyageuses de la mer, à Jupiter et aux dieux. La roche mobile cessera d'errer sur les ondes et, s'arrêtant d'elle-même, s'unira par d'inébranlables fondements à la roche qu'elle a quittée. Construisez alors sur ces deux collines une ville qui des deux côtés verra le rivage des deux mers[1].

Ainsi que le fait remarquer très justement M. Poulain de Bossay, ce fragment nous fournit plusieurs renseignements utiles à recueillir, parce qu'ils dérivent, selon toute apparence, de vieilles traditions locales :

[1] Nonnus, *Dionysiaques*, l. XL, p. 300 et suivantes, traduction du comte de Marcellus.

Par exemple, ces rochers flottants, c'est-à-dire changeant de place et de forme, ce sont les deux îles constamment bouleversées par les tremblements de terre, c'est la *Tyros instabilis* de Lucain. La flamme aux merveilleuses étincelles, si elle ne fait pas allusion à la flamme perpétuelle entretenue sur l'autel d'Hercule, qui est le soleil, pourrait faire supposer qu'à une époque antérieure aux temps historiques les bouleversements avaient pour cause un volcan, ce qui donne l'explication du cippe consacré au feu par Usoüs[1].

M. Poulain de Bossay ajoute :

Les premiers habitants de Tyr furent des pasteurs, qui, primitivement, demeuraient près des fontaines Ras el-A'ïn, et toujours ces fontaines, ainsi que la plaine qui s'étendait au sud et au sud-est de l'île, ont été regardées comme faisant partie de Tyr.

Ces lignes, dont j'adopte le contenu, contredisent, ce me semble, l'opinion de ce même savant, qui place dans l'île le premier établissement des Tyriens, opinion qu'il résume ainsi :

Nous l'avons vu, dit-il, aussi loin qu'on fasse remonter les souvenirs historiques ou légendaires, la ville dont nous recherchons les origines porte le nom sous lequel elle a été connue dans les âges postérieurs, preuve évidente que, dès les premiers temps, elle fut établie, non dans une plaine sur le continent, mais dans l'île formée de rochers. En effet, le mot *zor*, *sor* ou *tsor*, dont on a fait *Tyr*, signifie « rocher »[2].

J'ai déjà dit que, pour expliquer cette dénomination, il n'était pas besoin de contredire les témoignages anciens qui appellent *Palætyr* ou la « Vieille Tyr » la ville située sur le continent; car, non loin des sources abondantes autour desquelles a dû forcément se grouper cette ville, existe la colline, en partie rocheuse, nommée aujourd'hui Tell Rechidieh et auparavant Tell Habieh.

Quoi qu'il en soit, la fondation de Tyr insulaire par une colonie venue d'Égypte sous la conduite d'Agénor remonte environ à 1,600 ans avant Jésus-Christ.

Selon Justin, la date de cette fondation serait plus récente, et

[1] *Recherches sur Tyr et Palætyr*, p. 56. — [2] *Ibid.*, p. 57.

Tyr devrait son origine à une colonie venue de Sidon l'année seulement qui précéda la ruine de Troie :

Tyriorum gens condita a Phœnicibus fuit; qui, terræ motu vexati, relicto patriæ solo, Assyrium stagnum primo, mox mari proximum littus, incoluerunt, condita ibi urbe, quam a piscium ubertate Sidona appellaverunt; nam piscem Phœnices *Sidon* vocant. Post multos deinde annos a rege Ascaloniorum expugnati, navibus appulsi, Tyrum urbem ante annum Trojanæ cladis condiderunt [1].

Pour accorder ce renseignement, emprunté par Justin à Trogue-Pompée, avec celui qui fait remonter à Agénor l'origine primitive de Tyr insulaire, on peut admettre qu'à la colonie égyptienne amenée par Agénor vint s'adjoindre, plusieurs siècles ensuite, une colonie sidonienne, ce que semble confirmer Isaïe, quand il appelle Tyr « fille de Sidon » [2].

La parenté entre Tyr et Sidon résulte pareillement d'un passage de Quinte-Curce, où cet historien nous dit que les Sidoniens qui entrèrent dans Tyr avec les Macédoniens vainqueurs épargnèrent un grand nombre de Tyriens et en sauvèrent quinze mille, à cause de la parenté qui les unissait, par suite de leur commune origine, ayant eu également Agénor pour fondateur [3].

Une autre preuve de cette affinité entre les deux villes, comme tous les critiques l'ont remarqué, c'est l'emploi que font souvent les poètes du nom de l'une pour celui de l'autre. Dans Virgile, par exemple, Didon, quoique originaire de Tyr, est plusieurs fois appelée Sidonienne, *Sidonia Dido.*

Suivant l'historien Josèphe, Tyr aurait été fondée 240 ans avant la construction du temple de Jérusalem :

Ἀπὸ δὲ τῆς οἰκήσεως Τύρου εἰς τὴν οἰκοδομίαν τοῦ ναοῦ διαγεγόνει χρόνος ἐτῶν τεσσαράκοντα καὶ διακοσίων [4].

Cette indication fait descendre à l'année 1252 avant J. C. la date de la fondation de cette ville.

[1] Justin, l. XVIII, c. III.

[2] *Isaïe*, c. XXIII, v. 12.

[3] Quinte-Curce, l. IV, c. XVIII.

[4] *Ant. judaïques*, l. VIII, c. III, § 1.

Eusèbe émet une opinion à peu près identique à celle de Josèphe, en affirmant que Tyr fut fondée l'an 236 avant Salomon.

Mais Larcher montre que l'assertion de Josèphe et, par conséquent, celle d'Eusèbe sont inadmissibles, parce qu'elles sont en contradiction avec l'Écriture sainte[1]. Car nous lisons dans Josué, à propos des limites de la tribu d'Aser :

Revertiturque (terminus filiorum Aser) in Horma usque ad civitatem munitissimam Tyrum[2].

Ce passage nous prouve qu'à l'époque de l'entrée des Hébreux dans la terre promise, c'est-à-dire au xve siècle avant notre ère, Tyr était déjà une ville puissante, ce qui doit en faire remonter l'origine au delà de l'époque assignée par Josèphe, par Justin et par Eusèbe.

Plusieurs critiques ont remarqué qu'Homère, qui mentionne Sidon, ne parle de Tyr ni dans l'*Iliade* ni dans l'*Odyssée*. Mais comme il n'avait pas à décrire la côte phénicienne, son silence par rapport à Tyr n'est nullement une preuve de la non-existence de cette ville à l'époque de la guerre de Troie.

Le premier établissement tyrien, ai-je dit, paraît avoir existé auprès et autour des puits de Ras el-A'ïn. Cette ancienne Tyr, qui ensuite devint un vaste faubourg de la ville insulaire, fut plusieurs fois détruite et rebâtie, étant plus exposée aux coups de l'ennemi.

Comme, à l'époque de Josué, l'île devait être aussi occupée, le verset de la Bible cité précédemment s'applique probablement tout à la fois à la Tyr insulaire et à la Tyr continentale, celle-ci étant sans doute fortifiée, du moins sur la colline qui est désignée aujourd'hui sous le nom de Tell Rechidieh.

Si les premiers siècles de l'histoire de Tyr sont fort obscurs et si la suite des successeurs immédiats d'Agénor nous est inconnue, nous avons plus de détails sur cette ville à partir du xie siècle avant Jésus-Christ.

[1] *Chronologie d'Hérodote*, t. VII, c. II, p. 134. — [2] *Josué*, c. XIX, v. 39.

Nous lisons dans le livre de l'Ecclésiastique que Samuel écrasa les princes des Tyriens ainsi que ceux des Philistins :

Et contrivit (Samuel) principes Tyriorum et omnes duces Philisthiim [1].

Parmi les ennemis qui prirent les armes contre David les Tyriens sont énumérés :

6. Quoniam cogitaverunt unanimiter, simul adversum te testamentum disposuerunt,
7. Tabernacula Idumæorum et Ismahelitæ, Moab et Agareni,
8. Gebal, et Ammon, et Amalec, alienigenæ cum habitantibus Tyrum [2].

D'après un passage d'Eupolème, cité par Eusèbe, Hiram aurait été vaincu, au commencement de son règne, par les Israélites et assujetti à payer un tribut [3].

Dans le deuxième livre des Rois nous voyons que ce même prince envoya plus tard une ambassade à David, avec du bois de cèdre, des charpentiers et des maçons, qu'il employa à construire son palais :

Misit quoque Hiram, rex Tyri, nuntios ad David, et ligna cedrina et artifices lignorum, artificesque lapidum ad parietes, et ædificaverunt domum David [4].

Après la mort de David, Hiram, pour continuer avec son fils Salomon les relations amicales qu'il avait entretenues avec son père, envoya des députés à Jérusalem, afin de complimenter le nouveau roi. Salomon, de son côté, pria Hiram de lui prêter des ouvriers qui montreraient aux siens à couper des cèdres sur le mont Liban pour la construction du temple. Nul, en effet, disait-il, parmi tout le peuple d'Israël, ne peut être comparé avec les Sidoniens pour l'habileté à couper du bois [5].

Dans la réponse du roi de Tyr, telle que Josèphe nous la donne, on lit la phrase suivante, qui la termine :

[1] *Ecclésiastique*, c. XLVI, v. 21.
[2] *Psaume* LXXXII, v. 6-8.
[3] *Préparation évangélique*, l. IX, c. XXX.
[4] *Rois*, l. II, c. V, v. 11.
[5] *Rois*, l. III, c. V, v. 2-6.

Ὅπως δὲ καὶ σὺ παράσχῃς ἡμῖν ἀντὶ τούτων σῖτον, οὗ διὰ τὸ νῆσον οἰκεῖν δεόμεθα, φρόντισον[1].

De ton côté, songe à nous fournir en échange du blé, dont nous manquons, parce que nous habitons une île.

Dans la Bible, la phrase correspondante à celle-ci ne renferme pas le mot *île :*

Præbebisque necessaria mihi, ut detur cibus domui meæ[2].

Il est impossible de croire néanmoins que Josèphe l'ait ajouté de lui-même; car il affirme que la copie de cette lettre se trouve dans les archives publiques de Tyr, où tout le monde, dit-il, peut la consulter[3]. Il n'est donc pas permis de douter que, sous le règne d'Hiram, la ville proprement dite de Tyr ne fût insulaire, bien qu'elle pût avoir pour faubourg, sur la terre ferme, un quartier distinct, c'est-à-dire Palætyr. Le même historien nous fait connaître les grands travaux exécutés par ce prince à Tyr. Invoquant d'abord le témoignage de l'historien grec Dius, qui avait composé une histoire de la Phénicie, il s'exprime ainsi :

Abibal étant mort, son fils Hiram monta sur le trône; ce prince étendit par des remblais la partie orientale de la ville et agrandit la cité proprement dite. Quant au temple de Jupiter Olympien, qui se trouvait isolé dans une île, il le rattacha à la ville, en comblant l'espace qui l'en séparait, et l'orna d'offrandes en or[4].

Josèphe cite ensuite Ménandre d'Éphèse, qui, en parlant d'Hiram et de ses travaux, nous dit :

Hiram remblaya l'Eurychore et consacra la colonne d'or qui décore le temple de Jupiter. Il fit couper en outre, dans le Liban, des cèdres pour construire les toits de plusieurs temples, démolit d'anciens sanctuaires, en bâtit de nouveaux, consacra l'enceinte sacrée d'Hercule et celle d'Astarté, en commençant par celle d'Hercule, qu'il construisit au mois de Péritius, et ensuite finissant par celle d'Astarté, lorsqu'il fit la guerre aux Tityens, qui ne s'acquittaient pas du tribut qui leur avait été imposé[5].

[1] *Antiquités judaïques*, l. VIII, c. II, § 7.

[2] *Rois*, l. III, c. V, v. 9.

[3] *Antiquités judaïques*, l. VIII, c. II, § 7.

[4] *Contre Apion*, l. I, § 17.

[5] *Contre Apion*, l. I, § 18.

A la mort d'Hiram, qui avait régné trente-quatre ans, son fils Baléazar, poursuit Josèphe d'après le même historien, lui succéda à l'âge de quarante-trois ans et régna sept ans. Après lui, Abastrate, son fils, âgé de vingt-neuf ans, en régna neuf. Il succomba sous les embûches des quatre fils de sa nourrice, dont l'aîné régna douze ans. Il eut pour successeur Astarte, fils de Délæastarte, qui vécut cinquante-quatre ans, dont douze ans de règne. Son fils Aseryme, qui le remplaça, vécut cinquante-quatre ans et en régna neuf. Il fut tué par son frère Phélès, qui, une fois maître de la couronne, la garda pendant neuf mois et vécut cinquante ans. Il périt lui-même sous les coups d'Ithobal, prêtre d'Astarté, qui vécut soixante-huit ans et en régna trente-deux. Son fils Badezor lui succéda. Celui-ci vécut quarante ans et en régna six. Il fut remplacé par Matgène, son fils, qui vécut trente-deux ans et en régna neuf. Il eut lui-même pour successeur Pygmalion, qui vécut cinquante-six ans et occupa le trône pendant quarante-sept ans. La septième année de son règne, Didon, sa sœur, ayant réussi à s'échapper par la fuite, alla fonder en Libye la ville de Carthage.

L'un de ces rois, Ithobal, est celui que l'Écriture appelle Ethbaal; elle le désigne sous le nom de roi des Sidoniens, et ce fut lui qui maria sa fille Jézabel à Achab, roi d'Israël :

Duxit autem Jezabel, filiam Ethbaal, regis Sidoniorum[1].

Josèphe nous apprend qu'il était roi de Tyr et de Sidon[2], ce qui prouve qu'à cette époque les deux villes étaient gouvernées par le même souverain.

Un autre roi de Tyr, appelé Élulée, nous est signalé par Josèphe, d'après Ménandre d'Éphèse; il commença à régner l'an 786 avant J. C. et eut à soutenir la guerre contre Salmanasar :

Élulée, nommé Pyas par les Phéniciens, régna trente-six ans. Les Kittéens s'étant révoltés, il alla les réduire avec une flotte. Le roi des Assyriens (Salmanasar) envoya une armée contre eux, et parcourut la Phénicie tout entière; puis, après avoir fait la paix avec tous les peuples de cette contrée, il se retira. On vit alors abandonner la cause des Tyriens Sidon, Acé, Palætyr et beaucoup d'autres villes, qui se livrèrent au roi des Assyriens. Aussi, comme les Tyriens ne se soumettaient pas à sa domination, Salmanasar marcha de nouveau contre eux, secondé par les Phéniciens, qui lui avaient fourni soixante navires

[1] *Rois*, l. III, c. XVI, § 31. — [2] *Antiquités judaïques*, l. VIII, c. XIII, § 1.

et huit cents rameurs. Les Tyriens s'avancèrent au-devant de cette flotte avec douze vaisseaux, la dispersèrent et firent cinq cents prisonniers, ce qui leur attira à tous une grande gloire. Le roi d'Assyrie, en se retirant, laissa des troupes préposées à la garde du fleuve et des aqueducs, afin d'empêcher les Tyriens d'y puiser de l'eau. Ils supportèrent cette privation pendant cinq ans et se contentèrent des puits qu'ils avaient creusés [1].

Dans ce passage, comme on le voit, Ménandre distingue très nettement la Tyr continentale ou Palætyr, qui se soumit au roi assyrien, de la Tyr insulaire, dont il ne put s'emparer à cause de la dispersion de sa flotte, et qu'il chercha alors à réduire par la soif, en empêchant les habitants de se pourvoir d'eau, soit au ruisseau qu'alimentent les abondantes sources de Ras el-A'ïn, soit aux réservoirs où aboutissaient déjà, au moyen d'aqueducs, une grande partie des eaux de ces mêmes sources.

Depuis le règne d'Élulée et le siège de Tyr par Salmanasar, nous ne savons rien sur l'histoire de cette ville jusqu'à l'attaque de Nabuchodonosor, qui l'assiégea pendant treize ans, d'après un passage de Philostrate cité par Josèphe :

Nous apprenons par Philostrate, dans son histoire sur la Phénicie, que ce monarque assiégea Tyr pendant treize ans, Ithobal étant alors roi de cette ville [2].

Il faut distinguer cet Ithobal d'un autre prince du même nom, qui avait marié sa fille Jézabel avec Achab, roi d'Israël.

Les détails sur ce siège mémorable se trouvent dans les prophètes et dans leurs commentateurs.

Si nous consultons d'abord Isaïe, voici comment il annonce par avance les malheurs qui doivent fondre alors sur la ville de Tyr :

1. Criez et hurlez, vaisseaux de la mer, parce que le lieu d'où les navires avaient coutume de faire voile a été détruit; sa ruine viendra de la terre de Cethim.

2. Demeurez dans le silence, habitants de l'île; les marchands de Sidon passaient la mer pour venir remplir vos ports.

[1] *Antiquités judaïques*, l. IX, c. XIV, § 2. — [2] *Antiquités judaïques*, l. X, c. XI, § 1.

3. Les semences que le Nil fait croître par le débordement de ses eaux, les moissons que l'Égypte doit à ce fleuve, étaient la nourriture de Tyr, et elle était devenue comme la ville de commerce de toutes les nations...

6. Traversez les mers, poussez des cris et des hurlements, habitants de l'île.

7. N'est-ce pas cette ville que vous vantiez tant, qui se glorifiait de son antiquité depuis tant de siècles? Ses enfants sont allés à pied bien loin dans les terres étrangères.

8. Qui a prononcé cet arrêt contre Tyr, autrefois la reine des villes, dont les marchands étaient des princes, dont les trafiquants étaient les personnages les plus éclatants de la terre?

9. C'est le Seigneur des armées qui a résolu de la traiter de la sorte, pour renverser toute la gloire des superbes et pour faire tomber dans l'ignominie tous ceux qui paraissaient dans le monde avec tant d'éclat[1].

Deux fois dans cette prophétie, Tyr est nettement désignée comme étant située dans une île.

La même conclusion ressort de la prophétie d'Ézéchiel relative à ce siège :

3. Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Je viens contre vous, ô Tyr, et je ferai monter contre vous plusieurs peuples, comme la mer fait monter ses flots.

4. Ils détruiront les murs de Tyr et ils abattront ses tours; j'en raclerai jusqu'à la poussière, et je la rendrai comme une pierre luisante et toute nue.

5. Elle deviendra au milieu de la mer un lieu pour servir à sécher les rets, parce que c'est moi qui ai parlé, dit le Seigneur Dieu; et elle sera livrée en proie aux nations.

6. Ses filles qui sont dans la plaine seront aussi passées au fil de l'épée, et ils sauront que c'est moi qui suis le Seigneur.

7. Car voici ce que dit le Seigneur Dieu : Je vais faire venir des pays du septentrion, à Tyr, Nabuchodonosor, roi de Babylone, le roi des rois; il viendra avec des chevaux, des chariots de guerre, de la cavalerie et de grandes troupes composées de divers peuples.

8. Il fera tomber par le fer vos filles qui sont dans la plaine; il vous environnera de forts et de terrasses, et il lèvera le bouclier contre vous.

9. Il dressera contre vos murs ses mantelets et ses béliers, et il détruira vos tours par ses armes...

[1] *Isaïe*, c. XXIII, v. 1-3, 6-9.

16. Tous les princes de la mer descendront de leurs trônes, quitteront les marques de leur grandeur, rejetteront leurs habits superbes et éclatants par la variété de leurs couleurs; ils seront remplis de frayeur, s'assiéront sur la terre, et, frappés d'un profond étonnement de votre chute soudaine,

17. Ils feront sur vous des plaintes mêlées de pleurs et vous diront : Comment êtes-vous tombée si malheureusement, vous qui habitiez dans la mer, ô ville superbe, vous qui étiez si forte sur la mer, avec vos habitants qui s'étaient rendus redoutables à tout le monde [1]?

Dans la suite de cette admirable prophétie, Tyr est encore plusieurs fois désignée comme étant située dans la mer, *in corde maris sita.*

La manière dont Nabuchodonosor s'empara de Tyr insulaire nous est indiquée par saint Jérôme :

Nabuchodonosor, dit-il, voyant qu'il ne pouvait assiéger la ville de Tyr dans les formes, ni en faire approcher ses machines de guerre pour en ruiner les fortifications, employa ses nombreuses troupes à combler le canal étroit qui séparait l'île de la terre ferme. Il dressa sur cette jetée toutes ses batteries, ruina toutes les défenses de la ville et l'emporta, comme l'avait prédit Ézéchiel [2].

Expliquant ensuite pourquoi l'armée babylonienne essuya tant de fatigues au siège de Tyr, il dit :

Pour prendre Tyr, qui était une île, l'armée de Nabuchodonosor transporta les matériaux nécessaires pour faire une chaussée, et l'histoire rapporte qu'Alexandre de Macédoine en fit autant pour faire de l'île une péninsule.

Saint Jérôme, à la vérité, ne nomme pas les auteurs où il a puisé ce renseignement; mais nous devons croire qu'il l'a trouvé dans des écrivains anciens que nous n'avons plus.

Nous lisons de même dans saint Cyrille d'Alexandrie :

Nabuchodonosor, voulant prendre la ville des Tyriens, qui alors était une île, et n'ayant pas de vaisseaux pour transporter son armée, ordonna à ses innombrables soldats de faire des travaux qui lui permissent de passer le bras de mer et d'atteindre Tyr. Il commanda donc de jeter dans la mer une grande

[1] *Ézéchiel*, c. XXVI, v. 3-9, 16 et 17. — [2] *Commentaire sur Ézéchiel*, c. XXIX.

quantité de matériaux, et se fit ainsi un large chemin pour parvenir de la terre ferme à la ville de Tyr. Les Tyriens, craignant que les efforts des Babyloniens ne fussent couronnés de succès, rassemblèrent un grand nombre de vaisseaux, se retirèrent de l'île et abandonnèrent au roi la ville déserte. Aussitôt que Nabuchodonosor en fut instruit, il entra sans difficulté dans la ville [1].

Après le départ de ce conquérant, les Tyriens rentrèrent dans leur île et coupèrent, comme on le suppose, la chaussée de Nabuchodonosor.

Un passage de Josèphe, tiré des historiens de la Phénicie, nous fournit les renseignements suivants sur Tyr jusqu'à l'époque de Cyrus :

Ithobal régnait à Tyr, lorsque Nabuchodonosor assiégea Tyr pendant treize années. Après lui, Baal régna dix ans. Ensuite furent institués des juges, qui gouvernèrent la ville: Ecnibal, fils de Balachus, pendant deux mois; Chelbès, fils d'Abdæus, pendant dix mois; Abbarus, grand prêtre, pendant trois mois; Mytgonus et Gérastrate, fils d'Abdélime, juges pendant six mois, entre lesquels Balator régna un an. A la mort de celui-ci, les Tyriens firent venir de Babylone Merbal, qui régna quatre ans. Ce dernier étant mort, ils appelèrent son père Hiram, qui régna vingt ans. C'est de son temps que Cyrus était souverain des Perses [2].

Cyrus rendit la liberté, non seulement aux Juifs, mais encore aux Tyriens, emmenés en captivité par Nabuchodonosor.

L'an 332 avant J. C., Alexandre, maître déjà de toute la côte phénicienne, vint mettre le siège devant Tyr, qui refusait de lui ouvrir ses portes.

La largeur du détroit qui la séparait du continent était de 3 stades, selon Scylax; de 4 stades, suivant Diodore de Sicile et Quinte-Curce; de 700 pas, d'après Pline.

Les Tyriens, qui savaient qu'on ne pouvait pas aborder dans leur île vers l'ouest, s'étaient attachés, sans doute, depuis les guerres qu'ils avaient soutenues contre les Assyriens et les Babyloniens, à fortifier le côté qui faisait face à la terre ferme, le seul

[1] Saint Cyrille d'Alexandrie, *Commentaire sur Isaïe*, t. II, l. II, p. 273. — [2] *Contre Apion*, l. I, § 21.

qui fût d'un accès facile. Aussi, de ce côté, le mur flanqué de tours qui entourait la ville avait-il une hauteur extraordinaire, puisqu'il atteignait 150 pieds grecs d'élévation avec une largeur proportionnée. Il avait été construit avec d'immenses blocs, liés entre eux avec du gypse.

Alexandre résolut alors de rattacher l'île au continent, afin de l'attaquer ensuite plus facilement vers l'est. Pour cela, il rasa Palætyr, et profita ainsi des matériaux qu'il avait sous la main pour combler le détroit. Diodore de Sicile nous apprend qu'il donna à cette digue une largeur de 2 plèthres ou 200 pieds grecs ($61^{m},64$)[1].

En même temps, secondé par une flotte cypriote et par une flotte phénicienne, Alexandre bloqua, au moyen de la première, le port du nord ou port Sidonien, et, au moyen de la seconde, le port du sud ou port Égyptien. Les Tyriens se hâtèrent aussitôt, pour empêcher les ennemis de pénétrer dans leur ville par l'un ou l'autre de ces ports, d'en fermer les entrées, en y plaçant des galères serrées les unes contre les autres. Enfin, après plusieurs assauts et sept mois d'efforts continus, Alexandre parvint à pratiquer des brèches dans la muraille entre la chaussée et le port Égyptien, et il s'élança l'un des premiers dans la place à la tête de ses troupes, qui se précipitèrent sur ses pas. Pendant qu'il envahissait la ville par le sud-est, les Phéniciens brisaient tous les obstacles qui obstruaient l'ouverture du port Égyptien et détruisaient tous les navires qui s'y trouvaient; les Cypriotes, de leur côté, forçaient l'entrée du port Sidonien. Les habitants, se voyant perdus, se réfugièrent dans l'Agenorium, où ils essayèrent une inutile résistance.

Les Sidoniens qui combattaient dans l'armée macédonienne sauvèrent, au dire de Quinte-Curce, quinze mille Tyriens, à cause de leur commune parenté, et réussirent à les soustraire à la fureur du vainqueur.

On peut juger, ajoute cet historien, tout ce qu'il y eut de sang répandu, en songeant que, dans l'enceinte seule des remparts, six mille combattants furent

[1] Diodore de Sicile, l. XVII, c. XL.

massacrés. La vengeance du roi donna ensuite un triste spectacle aux vainqueurs eux-mêmes, en faisant attacher à des croix, le long du rivage, deux mille hommes qu'avait épargnés la rage fatiguée du soldat [1].

Justin, qui se contente de quelques lignes pour raconter le siège de Tyr, prétend que cette ville fut prise par trahison [2].

Arrien, qui nous donne des détails si précis sur ce siège, affirme que trente mille Tyriens ou étrangers furent réduits en esclavage [3].

En se basant sur le chiffre des morts et des prisonniers et de ceux que les Sidoniens dérobèrent au trépas ou à l'esclavage, en tenant compte aussi des femmes et des enfants qu'avant la fin du siège les Tyriens, au dire de Diodore de Sicile et de Quinte-Curce, avaient envoyés à Carthage, M. de Bertou estime que, lorsque Tyr tomba au pouvoir d'Alexandre, elle devait être assez grande pour contenir une population de cinquante à soixante mille âmes :

Or, nous avons démontré, dit cet écrivain, que l'île, réduite à sa limite occidentale, n'aurait pu contenir que 22,500 habitants, et cela en admettant que la population spécifique y ait été une fois et demie aussi compacte qu'à Paris. Il paraît donc bien évident que celle-ci était plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui, et puisque Pline nous apprend que, de son temps, la périmétrie de la ville insulaire était déjà à peu près ce qu'est encore aujourd'hui celle de l'île elle-même, il est bien manifeste que ce dut être entre l'époque du siège par Alexandre et celle à laquelle remonte le récit de Pline, c'est-à-dire entre la 332e année avant J. C. et le premier siècle de notre ère, que l'île éprouva dans son étendue la diminution que nous venons de signaler. Ce fut, en effet, dans la période comprise entre ces deux dates, c'est-à-dire 143 ans avant J. C., que la côte de la Phénicie fut remuée par un phénomène géologique qui paraît avoir été la principale cause de l'affaissement et de l'immersion d'une partie considérable de l'île tyrienne [4].

Cette question du prétendu affaissement et de la disparition totale de toute la partie occidentale de l'île de Tyr a été traitée avec développement par M. Renan, et je ne puis mieux faire que de renvoyer le lecteur à ce que ce savant a écrit à ce sujet [5]. Qu'il

[1] Quinte-Curce, l. IV, c. XVIII.
[2] Justin, l. XI, c. X.
[3] Arrien, l. II, c. XXI, § 9.
[4] *Essai sur la topographie de Tyr*, p. 68 et 69.
[5] *Mission de Phénicie*, p. 546 et suiv.

me suffise de dire ici que, d'après les sondages exécutés en 1860 par M. du Boisguéhenneuc, commandant du *Colbert*, la côte occidentale de l'île offre actuellement le même niveau qu'elle devait avoir dans les temps anciens, et que ce niveau est parfaitement régulier. En second lieu, une ville dont le périmètre est de 3,700 mètres, et dont nous savons par Strabon que les maisons étaient plus hautes qu'à Rome, où cependant elles avaient beaucoup d'étages, pouvait certainement renfermer plus de 22,500 habitants. Saint-Malo, par exemple, comme l'objecte très justement M. Renan, a pu, sur un rocher de moins de 60,000 mètres de superficie, loger autrefois une population de plus de 12,000 habitants et être un centre de vie maritime presque de premier ordre. La surface de l'ancienne île de Tyr, étant évaluée à 576,508 mètres carrés, pouvait donc avoir une population dépassant de moitié le chiffre de 22,500 âmes, chiffre assigné comme limite extrême, par M. de Bertou, au nombre de ses habitants. Or, avec une population de 43 à 45,000 habitants agglomérée dans son île et une population peut-être plus considérable encore disséminée sur le continent, soit le long du rivage, soit dans la plaine, entre les puits de Ras el-A'ïn et la colline d'El-Ma'chouk, et composant ses faubourgs ou Palætyr, cette ville pouvait jouer le rôle important que l'histoire lui prête, sans qu'il soit nécessaire pour cela de supposer l'affaissement et l'immersion d'une partie notable de l'île.

L'an 313 avant J. C., Tyr, après un nouveau siège, qui dura quatorze mois, tomba au pouvoir d'Antigone, ce qui prouve qu'elle s'était promptement relevée de ses ruines, et qu'elle avait bientôt reconquis une grande importance.

L'an 176 avant J. C., Antiochus Épiphane quitta Tyr pour marcher contre les Égyptiens, et, après les avoir vaincus, il revint prendre ses quartiers d'hiver dans cette ville.

L'an 64 avant J. C., Tyr, avec toute la Syrie, passa de la domination des Séleucides sous celle des Romains.

Strabon nous dit que, de son temps, Tyr avait deux ports, l'un fermé, l'autre ouvert, appelé Égyptien. Il parle ensuite du nombre

considérable d'étages qu'on donnait aux maisons, nombre plus grand encore que celui qu'elles avaient à Rome, où elles devaient avoir au moins cinq étages, ce qui exposait la ville à une destruction presque complète quand des tremblements de terre survenaient. Elle s'était toujours rétablie des divers désastres qu'elle avait subis, grâce à l'habileté de ses marins, à l'étendue de son commerce maritime et à l'excellence de la pourpre que l'on recueillait sur ses côtes. La circulation y était, en beaucoup d'endroits, gênée par la multitude de ses ateliers de teinturiers[1].

Pline, de son côté, s'exprime ainsi au sujet de cette ville :

Tyrus quondam insula, præalto mari septingentis passibus divisa, nunc vero Alexandri oppugnantis operibus continens, olim partu clara, urbibus genitis, Lepti, Utica, et illa Romani imperii æmula, terrarum orbis avida, Carthagine; etiam Gadibus extra orbem conditis. Nunc omnis nobilitas ejus conchylio atque purpura constat. Circuitus XIX millia passuum est, intra Palætyro inclusa; oppidum ipsum XXII stadia obtinet[2].

A l'époque de Pline, comme nous le voyons par la fin de ce passage, les faubourgs de Tyr étaient immenses et renfermaient probablement des champs cultivés, des jardins et de nombreuses villas, puisque cet écrivain en évalue le pourtour à 19,000 pas, y compris l'enceinte de la ville proprement dite, qui avait seulement 22 stades de circuit. Pline nous représente toutefois Tyr comme déchue alors de son ancienne splendeur, et sa réputation ne reposait plus que sur la pêche des coquillages qui produisaient la pourpre et sur la fabrication de cette précieuse teinture.

Nous savons par ce même écrivain que les anciens opéraient de deux manières pour obtenir la pourpre. Ou ils enlevaient le réservoir de chaque buccin en lui ouvrant la tête, et c'était sans doute le moyen d'avoir la plus belle couleur; ou ils écrasaient les coquillages dans des mortiers. Par cette dernière manière, la couleur se trouvait mêlée avec toute la chair et toutes les humeurs de l'animal. Pour la débarrasser de toutes ces parties hétérogènes,

[1] Strabon, l. XVI, p. 757. — [2] *Histoire naturelle*, l. V, c. XVII.

on faisait bouillir pendant dix jours dans des chaudières d'étain le mélange étendu d'eau, en y ajoutant beaucoup de sel[1].

Pour en revenir à l'histoire de Tyr, Strabon affirme que les Séleucides lui avaient laissé son indépendance, et qu'elle en obtint la confirmation de la part des Romains, moyennant quelques sacrifices[2].

Cependant, au dire de Dion Cassius, Auguste, qui était allé en Orient l'an 18 avant J. C., aurait privé les Tyriens et les Sidoniens de leur liberté, à cause des factions qui régnaient parmi eux[3].

Hérode le Grand fit construire à Tyr des exèdres, des portiques, des temples et des places publiques[4].

Tyr fut visitée par Notre-Seigneur et par ses disciples :

21. Jésus, étant parti de ce lieu, se retira du côté de Tyr et de Sidon.

22. Et une femme Cananéenne, qui était sortie de ce pays-là, s'écria, en lui disant : Seigneur, fils de David, ayez pitié du moi; ma fille est misérablement tourmentée par le démon.

23. Mais il ne lui répondit pas un seul mot, et ses disciples, s'approchant de lui, le priaient en lui disant : Accordez-lui ce qu'elle demande, afin qu'elle s'en aille, parce qu'elle crie après nous.

24. Il leur répondit : Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël qui se sont perdues.

25. Mais elle s'approcha de lui et l'adora, en lui disant : Seigneur, assistez-moi.

26. Il lui répondit : Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens.

27. Elle répliqua : Il est vrai, Seigneur; mais les petits chiens mangent au moins des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.

28. Alors Jésus, lui répondant, lui dit : Ô femme, votre foi est grande, qu'il vous soit fait comme vous le désirez. Et sa fille fut guérie à l'heure même[5].

Saint Matthieu, comme on le voit, n'indique pas d'une manière précise si cette guérison opérée par Notre-Seigneur eut lieu à

[1] *Histoire naturelle*, l. IX, c. LXII.

[2] Strabon, l. XVI, p. 757.

[3] Dion Cassius, l. LIV, c. VII.

[4] Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. I, c. XXI, § 11.

[5] *Saint Matthieu*, c. XV, v. 21-28.

Tyr ou à Sidon; mais il résulte du passage correspondant de saint Marc que ce fut à Tyr, ou, du moins, sur le territoire de Tyr.

24. Il partit ensuite de ce lieu, et s'en alla sur les confins de Tyr et de Sidon, et, étant entré dans une maison, il désirait que personne ne le sût, mais il ne put être caché.

25. Car une femme dont la fille était possédée d'un esprit impur, ayant ouï dire qu'il était là, vint aussitôt se jeter à ses pieds.

26. Elle était païenne et Syrophénicienne de nation, et elle le suppliait de chasser le démon du corps de sa fille.

27. Mais Jésus lui dit : Laissez premièrement rassasier les enfants; car il n'est pas bon de prendre le pain des enfants, pour le jeter aux chiens.

28. Elle lui répondit : Il est vrai, Seigneur; mais les petits chiens mangent au moins sous la table des miettes du pain des enfants.

29. Alors il lui dit : Allez, à cause de cette parole, le démon est sorti de votre fille.

30. Et, étant revenue en sa maison, elle trouva que le démon était sorti de sa fille et qu'elle était couchée sur son lit.

31. Jésus quitta les confins de Tyr et vint encore par Sidon vers la mer de Galilée, passant au milieu du pays de la Décapole[1].

Saint Paul débarqua à Tyr, après avoir parcouru la Macédoine, la Grèce et diverses contrées de l'Asie Mineure :

3. Nous découvrîmes l'île de Chypre, que nous laissâmes à gauche, et, continuant notre route vers la Syrie, nous vînmes à Tyr, où le vaisseau devait décharger ses marchandises.

4. Y ayant trouvé des disciples, nous y demeurâmes sept jours, et ils disaient par l'Esprit à Paul qu'il n'allât point à Jérusalem.

5. Après que nous eûmes passé ces sept jours, nous en partîmes, et ils vinrent tous avec leurs femmes et leurs enfants nous conduire jusque hors de la ville, où, ayant mis les genoux en terre sur le rivage, nous fîmes la prière.

6. Et nous étant embrassés, nous montâmes sur le vaisseau, et ils retournèrent chez eux[2].

Ce passage des Actes nous montre que saint Paul, qui avait dû débarquer à Tyr, dans le port septentrional ou port Sidonien, se rembarqua, pour continuer sa route vers Ptolémaïs et de là vers

[1] *Saint Marc*, c. VII, v. 24-31. — [2] *Actes des Apôtres*, c. XXI, v. 3-6.

Césarée, dans la grande rade extérieure du sud ou vaste avant-port du bassin Égyptien, puisque le verset 5 nous apprend qu'il fut accompagné hors de la ville par les chrétiens nouvellement convertis, qui le suivirent jusqu'au lieu de son embarquement.

Tyr, devenue chrétienne, fut de bonne heure le siège d'un archevêché, qui avait sous sa dépendance quatorze évêchés.

Nous connaissons les noms de huit de ses archevêques, apposés au bas des actes de différents conciles; ce sont ceux :

1° de Cassius, qui assista au concile de Césarée de l'an 198;
2° de Paulin, qui participa à celui de Césarée de l'an 318;
3° de Zénon, qui souscrivit au concile de Nicée de l'an 325;
4° de Vitalis, qui souscrivit à celui de Sardes de l'an 347;
5° d'Uranius, qui souscrivit à celui de Séleucie en 359;
6° de Zénon, qui souscrivit à celui de Constantinople en 381;
7° de Photius, qui souscrivit à celui de Chalcédoine en 451;
8° d'Eusèbe, qui assista à celui de Constantinople en 553.

Sous le khalifat d'Omar, l'an 638 de notre ère, Yézid, fils d'Abou-Sofian, se rendit maître de Tyr.

En 1111, Baudoin Ier, roi de Jérusalem, assiégea en vain cette place par mer et par terre pendant quatre mois consécutifs.

Douze ans plus tard, sous le règne de Baudoin du Bourg, le 11 février 1124, les Croisés vinrent de nouveau assiéger cette ville. L'armée chrétienne était partie de Jérusalem, et la flotte des Vénitiens, du port de Ptolémaïs. Guillaume, qui fut depuis archevêque de Tyr, en 1174, nous a laissé sur cette ville et sur le siège qu'elle soutint alors des renseignements précieux :

Tyr, dit-il, est une sorte d'île, entourée d'une mer orageuse, dont la navigation offre d'autant plus de dangers, qu'elle est remplie de rochers cachés et placés à des hauteurs fort inégales. Aussi est-il impossible, pour tous ceux qui ne connaissent pas les localités, d'approcher de la ville sans échouer, s'ils n'ont une connaissance exacte de ces parages. La place était défendue, du côté de la mer, par une double muraille flanquée de tours élevées et d'une largeur proportionnée à leur hauteur, et, du côté de l'est, c'est-à-dire de la terre, par une triple enceinte de remparts flanquée également de tours d'une merveilleuse

élévation et très rapprochées les unes des autres. Au delà, protégé par une palissade, régnait un large fossé, où l'on pouvait introduire l'eau de deux baies. Au nord, il y avait un port intérieur, défendu, à son entrée, par deux tours et enveloppé par les remparts de la place. Extérieurement, une île oppose une digue à la fureur des flots, dont elle brise le premier choc et, offre entre elle et la terre ferme une rade sûre aux navires, qui n'est exposée qu'au seul vent du nord [1].

Dans un autre passage, le même historien vante en ces termes la fertilité de la plaine de Tyr :

Bien que cette ville, dit-il, soit située au milieu de la mer et environnée par les flots comme une sorte d'île, elle a, au dehors, sur la terre ferme, un territoire excellent et une plaine étendue, dont le sol est riche et fécond et qui procure toutes sortes d'avantages aux habitants... Beaucoup de sources y jaillissent, dont les eaux sont transparentes et salubres... L'une de ces sources (celle du Birket Ras el-A'ïn, que Guillaume de Tyr décrit longuement) féconde des jardins et des lieux plantés d'arbres à fruit, et donne beaucoup d'agrément à des vergers; elle favorise, en outre, la culture de la canne mielleuse avec laquelle on fabrique le sucre, si précieux et si nécessaire aux hommes pour toutes sortes d'usages, et notamment pour leur santé, et que les négociants transportent dans les parties les plus reculées du monde [2].

Le doge de Venise, avec sa flotte, ferma toute issue à Tyr du côté de la mer. Le patriarche de Jérusalem et le régent du royaume, Ponce, comte de Tripoli, commandaient l'armée de terre, en l'absence de Baudoin du Bourg, retenu prisonnier par les Musulmans.

Après cinq mois et demi d'attaques sans cesse renouvelées, les Chrétiens emportèrent la place, et y firent leur entrée triomphante, tandis que les habitants, en vertu de la capitulation, en sortaient avec leurs femmes et leurs enfants.

En 1187, Saladin attaqua Tyr sans succès. Vers la fin de la même année, devenu maître de Jérusalem, il assiégea de nouveau cette ville, mais il échoua encore devant la résistance qu'il rencontra de la part de la garnison, que commandait Conrad de Montferrat.

[1] Guillaume de Tyr, l. XIII, c. v. — [2] Guillaume de Tyr, l. XIII, c. III.

En 1202, la ville de Tyr fut ébranlée par un violent tremblement de terre, et la plupart des maisons furent renversées :

Le 26 de schaban (20 mai 1202), dit Abd-Allatif, on ressentit de grand matin un très fort tremblement de terre, qui jeta l'épouvante parmi les hommes. Le tremblement dura longtemps; les secousses ressemblaient au mouvement d'un crible, ou à celui que fait un oiseau en élevant ou en abaissant ses ailes. Beaucoup de lieux habités disparurent totalement, sans qu'il en restât le moindre vestige, et une multitude innombrable d'hommes périrent[1].

En 1267, le farouche Bibars ravagea le territoire de Tyr et contraignit les habitants à lui livrer une somme de 15,000 pièces d'or.

En 1291, Malek el-Achraf, sultan d'Égypte et de Damas, s'empara de Saint-Jean-d'Acre, après un siège de deux mois. Le soir même de la prise de cette ville, les habitants chrétiens de Tyr s'embarquèrent avec leurs effets sur des navires et abandonnèrent cette place aux Sarrasins, qui y pénétrèrent le lendemain.

Aboulféda, dans le XIVe siècle, parle de Tyr comme d'une ville désolée et en ruine[2].

Le R. P. Michel Nau, qui visita Tyr en 1668, n'y trouva qu'un amas de débris, au milieu desquels quelques paysans étaient venus récemment se loger. Se transportant ensuite aux réservoirs de Ras el-A'ïn, il leur applique ces paroles, empruntées au Cantique des cantiques : *Puteus aquarum viventium quæ fluunt impetu de Libano :*

C'est sans doute, ajoute-t-il, à l'honneur d'avoir été célébrés par le roi d'Israël que ces réservoirs doivent cette dénomination de puits de Salomon, qui a souvent fait croire que le grand roi en était le fondateur[3].

Jusqu'en 1766, Tyr resta un misérable village; mais, à cette époque, des Métualis des montagnes voisines vinrent s'y fixer et bâtirent les murs, actuellement percés de plusieurs brèches, qui entourent cette petite ville du côté de l'est.

[1] Abd-Allatif, *Relation de l'Égypte*, trad. par Sylvestre de Sacy, p. 414.

[2] Aboulféda, *Tabula Syriæ*, p. 95.

[3] R. P. Michel Nau, *Voyage nouveau de la Terre sainte*, p. 667.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-SIXIÈME.

EXCURSION MARITIME AU NORD DE TYR. — BIRKET EL-BAKBOUK. — TELL ABRIAN. — A'ÏN ABRIAN. — KHARBET EL-YEHOUDIEH. — KHARBET EZ-ZAKLEF. — A'ÏN OUMM EL-A'MED. — RETOUR À SOUR.

EXCURSION MARITIME AU NORD DE TYR.

Le 1er octobre, je m'embarque, à sept heures du matin, dans une petite chaloupe de pêcheur, pour faire une nouvelle reconnaissance par mer des parages de Tyr et aller examiner, notamment, les divers îlots qui précèdent, vers le nord, le port septentrional de cette ville. J'ai déjà exposé plus haut les résultats de cette seconde excursion maritime et les conclusions auxquelles elle m'avait conduit; il est donc inutile d'y revenir ici.

BIRKET EL-BAKBOUK.

Le même jour, à deux heures cinquante minutes de l'après-midi, je traverse, dans la direction de l'est, l'ancienne jetée d'Alexandre.

A deux heures cinquante-huit minutes, ma direction devient celle du nord-nord-est.

A trois heures quinze minutes, je longe, vers le nord, les débris d'un aqueduc antique que l'on détruit de plus en plus, et qu'il faut distinguer de celui dont j'ai déjà parlé et qui avait son point de départ aux réservoirs de Ras el A'ïn. Celui dont il s'agit en ce moment amenait également à la plaine de Tyr, dont il arrosait jadis les plantations, les eaux d'un bassin considérable, où je parviens à trois heures vingt-cinq minutes. On me le désigne sous le nom de Birket Bakbouk. De forme pentagonale, il mesure

50 pas de long sur une trentaine de large dans sa plus grande largeur. Un promenoir, pavé avec de petits cailloux et des fragments de poteries étroitement conglutinés ensemble par un bon ciment, l'environne. L'eau qui jaillit avec force du fond du bassin, et qui est légèrement saumâtre, alimentait autrefois l'aqueduc que je viens de signaler. Aujourd'hui, elle forme, vers l'ouest, un ruisseau qui fertilise un jardin avant d'aboutir à la mer.

Non loin de ce réservoir, vers le nord, je remarque les vestiges d'une ancienne mosaïque, les arasements de plusieurs maisons détruites et des fragments de sarcophages.

TELL ABRIAN.

Un peu plus au nord encore, s'élève un monticule appelé Tell Abrian. Hérissé actuellement de ronces et de chardons, il est presque entièrement couvert de sarcophages mutilés; on y observe aussi une grande grotte sépulcrale creusée dans le roc.

A'ÏN ABRIAN.

A l'est de ce *tell*, règnent des dunes qui dérobent à la vue, sous d'épaisses couches de sable, les débris d'habitations renversées. En les descendant pour se rendre à la petite anse qui s'arrondit en cet endroit et qui servait de port à cet établissement maritime, on rencontre une source appelée A'ïn Abrian. Peu abondante en ce moment, elle forme, dit-on, pendant l'hiver, un ruisseau considérable. Les habitants de Sour en regardent l'eau comme salutaire pour différentes affections.

KHARBET EL-YEHOUDIEH.

A quatre heures vingt minutes, je quitte l'emplacement de cette antique localité, depuis longtemps sans doute détruite et abandonnée, pour cheminer vers l'est.

A quatre heures quarante minutes, je gravis les flancs d'une colline rocheuse jadis exploitée comme carrière. Sur le sommet, trois citernes creusées dans le roc et les arasements de quelques maisons me sont désignés sous le nom de Kharbet el-Yehoudieh.

KHARBET EZ-ZAKLEF.

A cinq heures, je redescends dans la plaine vers le sud-sud-ouest.

A cinq heures quinze minutes, j'examine, sur un faible monticule, un amas de ruines très confuses, appelées Kharbet ez-Zaklef.

Quelques pas plus loin, vers l'ouest-sud-ouest, d'anciens tombeaux sont épars sur le sol.

A cinq heures vingt minutes, je franchis un ravin, l'Oued Zaklef, que traverse un ancien pont-aqueduc en partie debout et construit avec de belles pierres de taille; le canal qui le surmontait et où coulait l'eau provenant du Birket Bakbouk avait été bâti, au contraire, avec de menus matériaux.

A'ÏN OUMM EL-A'MED.

Poursuivant ma route vers le sud, le long des ruines, parfois très peu distinctes, de cet aqueduc, j'arrive, à cinq heures trente minutes, auprès d'une source qui porte le nom de A'ïn Oumm el-A'med, parce que le réservoir où elle est recueillie est divisé en deux compartiments par une arcade qui repose sur des piliers. Cette source arrose des jardins appelés Bestan es-Souli.

RETOUR À SOUR.

A cinq heures quarante minutes, je laisse à ma gauche, en me dirigeant vers le sud-ouest, un ancien réservoir rectangulaire, dont il subsiste un beau pan de mur encore debout bâti avec de magnifiques blocs de grandes dimensions.

Ma direction devient alors celle de l'ouest-sud-ouest, puis de l'ouest, et, à six heures, je rentre dans Sour.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-SEPTIÈME.

BORDJ EL-KEBLI. — KHARBET EL-FERAOUÏEH. — KHARBET EL-KENISEH. — KHARBET A'ÏN SEIRIEH. — KHARBET KLEILEH. — KHARBET RATIEH. — MANSOURA. — BIOUT ES-SEID. — KHARBET MAKLOUF. — KHARBET MERASOUN. — RETOUR À SOUR.

BORDJ EL-KEBLI.

Le 2 octobre, à cinq heures cinquante-cinq minutes du matin, je prends, au sortir de Sour, la direction du sud-est, cheminant péniblement à travers des monticules d'un sable fin et ténu, qui pourrait, au moyen d'irrigations bien ménagées, se changer en un sol fertile, et qui doit recouvrir, sans doute, l'emplacement d'anciens jardins et les restes de maisons de campagne détruites.

A six heures trente minutes, je vois avec plaisir succéder à ces dunes monotones, que le soleil commence à échauffer de ses rayons, de frais et verdoyants vergers, plantés de figuiers, de grenadiers, de citronniers et de mûriers, et qu'entoure une gracieuse bordure de mélias. Ils sont arrosés par des ruisseaux provenant du Ras el-A'ïn.

A six heures quarante minutes, je franchis le principal canal de l'aqueduc, et, bientôt après, j'observe, sur une colline aujourd'hui livrée à la culture et appelée Tell Bordj el-Kebli, quelques ruines éparses et plusieurs sarcophages brisés, près desquels gisent leurs énormes couvercles, munis d'acrotères.

Je gravis ensuite, vers l'est, les étages successifs, parsemés de figuiers, d'une colline plus élevée, que couronne le village dit Bordj el-Kebli, où je parviens à sept heures. Il se borne à une quinzaine de maisons habitées par autant de familles de Métualis. L'une de

ces maisons, nouvellement rebâtie, a été construite en partie, et notamment aux angles, avec de beaux blocs antiques, trouvés, dit-on, sur place et provenant d'un ancien fortin démoli.

Ce village est séparé de Bordj ech-Chemali, situé au nord sur une colline voisine, par une vallée à l'entrée de laquelle on me montre, sur un gros bloc, une ancienne sculpture qui a souffert du temps et des hommes. Elle représente, dans un cadre rectangulaire, l'image d'un berger debout; à sa droite et à sa gauche, trois têtes de béliers sont figurées entourées chacune d'une couronne; à ses pieds, est un animal, actuellement très dégradé, qui est probablement un mouton.

En remontant vers l'est la même vallée, qui est plantée de vieux oliviers et de figuiers, je remarque que ses flancs, jadis exploités comme carrière, sont, en outre, percés d'un certain nombre de grottes sépulcrales, que je visite tour à tour et qui ont servi autrefois de nécropole aux deux villages auxquels ont succédé : au nord, celui de Bordj ech-Chemali; au sud, celui de Bordj el-Kebli.

KHARBET EL-FERAOUÏEH.

A sept heures cinquante-quatre minutes, je parviens sur un plateau fertile, cultivé en blé, qui s'étend à l'est de Bordj el-Kebli et, me dirigeant alors vers le sud, j'arrive, à huit heures quinze minutes, après une légère descente, aux ruines d'un village, situées sur un monticule et appelées Kharbet el-Feraouïch. Elles consistent en une enceinte qui environne une plantation de figuiers. Ce mur d'enclos a été bâti avec des pierres provenant de constructions renversées.

Un bloc énorme y mérite une attention particulière. Arrondi de deux côtés et taillé à angle droit sur les deux autres, il mesure deux mètres de haut sur $2^{m},50$ de diamètre, et paraît avoir servi de soubassement à quelque chose que je ne saurais déterminer.

En descendant vers le sud-ouest, je rencontre, sur des pentes

soutenues en terrasses par d'anciens murs, les vestiges de maisons détruites.

A huit heures quarante-huit minutes, après avoir franchi l'Oued Deir Kanoun, je gravis vers l'est un monticule aux flancs rocheux et jadis exploités comme carrière. On y observe plusieurs anciens pressoirs, dont les montants à rainures longitudinales sont les uns debout, les autres renversés, et trois sarcophages mutilés, avec leurs couvercles en forme de toit pointu et munis d'acrotères.

KHARBET EL-KENISEH.

A huit heures cinquante-cinq minutes, je traverse, vers le sud, un autre petit *oued*, au delà duquel je remarque, sur une autre colline, un grand sarcophage brisé, un ancien pressoir, dont les deux montants à rainure sont encore debout, et alentour quelques vestiges d'habitations.

A une très faible distance de là, je foule les débris d'un village détruit et appelé *Kharbet el-Keniseh*, « ruines de l'église », parce que l'on y voyait autrefois une église, aujourd'hui complètement rasée. L'emplacement qu'il occupait est jonché de menus matériaux, au milieu desquels on a planté des figuiers et des oliviers. Une belle citerne et une piscine oblongue ont seules en partie survécu à la destruction qu'a subie ce village.

KHARBET A'ÏN SEIRIEH.

A neuf heures vingt minutes, je descends vers le sud-ouest, puis vers le sud.

A neuf heures quarante minutes, laissant à ma gauche le village de Ma'lieh, qui s'élève à l'est sur une colline, je fais halte quelques instants auprès de la source dite A'ïn Seirieh. Elle est renfermée dans un bassin carré, probablement antique, qu'environnent les débris d'un petit nombre d'habitations renversées.

KHARBET KLEILEH.

A dix heures cinq minutes, je poursuis ma route vers le sud, et, après avoir franchi l'Oued Kleileh, j'examine, sur un monticule que domine, à l'est, le village de Kleileh, les montants, soit en place, soit renversés, de plusieurs anciens pressoirs à huile, un pressoir à raisin se composant de deux compartiments, l'un carré, l'autre rond, une chambre sépulcrale taillée dans le roc et trois sarcophages mutilés. On donne à cet endroit le nom de Kharbet Kleileh.

KHARBET RATIEH.

A onze heures, je me remets en marche vers le sud.

A onze heures douze minutes, je traverse l'Oued el-A'zieh, puis je monte sur une colline dont le plateau est actuellement cultivé et parsemé de vieux caroubiers, mais on y distingue encore les traces de plusieurs habitations renversées.

A ce hameau, dont les ruines portent le nom de Kharbet Ratieh, appartenaient une citerne creusée dans le roc et une énorme meule gisant à terre.

MANSOURA.

A onze heures quarante minutes, je descends de là vers le sud-sud-est et, franchissant l'Oued Mansoura, je monte au village de ce nom, que j'atteins à midi. Il se compose d'une douzaine de maisons bâties avec des matériaux antiques assez régulièrement taillés. Un *oualy* y est consacré à Neby Mansour.

Des citernes creusées dans le roc et plusieurs sarcophages brisés prouvent, en outre, que ce hameau, habité maintenant par quelques pauvres familles de Métualis, a succédé à un ancien village beaucoup plus important.

BIOUT ES-SEID.

A midi dix-sept minutes, je traverse, vers le sud, une vallée plantée d'oliviers et de figuiers, puis je gravis, vers le sud-ouest et ensuite vers l'ouest, des pentes hérissées de broussailles et principalement de lentisques, qui recèlent sous leurs touffes des ruines confuses, mais étendues.

A midi trente-cinq minutes, j'arrive à Biout es-Seid, petit village habité par des Métualis. Là, je prends un guide pour me rendre à des ruines que l'on me signale comme très importantes, à la distance d'une heure de marche environ.

KHARBET MAKLOUF.

A midi quarante-cinq minutes, je commence à gravir péniblement, à la suite d'un jeune berger qui m'accompagne, des flancs âpres et couverts de broussailles, à travers lesquelles serpente, vers l'est, un sentier pierreux et étroit. Chemin faisant, je rencontre les débris de plusieurs vieux murs de soutènement et même, de distance en distance, ceux de maisons renversées, indiquant que ces pentes, envahies maintenant par une végétation parasite d'arbustes sauvages, étaient jadis, malgré leur raideur, cultivées avec soin par terrasses successives et parsemées de quelques habitations, au milieu d'enclos divers.

A une heure cinquante-cinq minutes, j'atteins enfin les ruines qui m'avaient été signalées; elles se nomment Kharbet Maklouf et portent tous les caractères de la plus haute antiquité. Au dedans d'une enceinte, dont les assises inférieures sont encore çà et là en partie debout, et qui avait été construite avec de gros blocs non cimentés, on remarque les débris de plusieurs espèces de tours carrées, bâties avec des blocs semblables, posés les uns au-dessus des autres sans ciment. Un fourré presque impénétrable de chênes verts, de térébinthes, de lentisques et de lauriers, remplit mal-

heureusement cette enceinte et empêche d'étudier d'aussi près qu'on le voudrait les ruines qu'elle renferme. Une belle citerne creusée dans le roc y attire particulièrement mon attention; elle offre cela d'intéressant que les énormes dalles qui la recouvrent, laissant seulement les ouvertures nécessaires pour y puiser, reposent sur le sommet d'un grand pilier central, qui s'élève du fond de ce réservoir. Un pareil système de clôture supérieure a dû naturellement précéder l'usage des voûtes.

KHARBET MERASOUN.

A une demi-heure plus à l'est et sur une hauteur plus élevée, d'autres ruines analogues aux précédentes s'appellent Kharbet Merasoun. Le temps me manque pour aller les visiter. Mon guide m'affirme, du reste, qu'elles offrent, à la vérité, les mêmes caractères, mais qu'elles sont moins importantes que celles de Maklouf.

RETOUR À SOUR.

A deux heures trente-cinq minutes, je redescends vers l'ouest.

A trois heures vingt-cinq minutes, parvenu dans la plaine, j'y chemine, vers le nord, le long du rivage, jetant tour à tour un nouveau coup d'œil sur les ruines dites Kharbet Medfaneh ou Medfouneh, dont j'ai parlé dans un autre chapitre, sur les débris du Djisr el-A'zieh, ou ancien pont qui traversait ce torrent, sur les puits de Ras el-A'ïn, enfin sur la colline appelée aujourd'hui Tell Rechidieh, dont il a été également question précédemment.

Le soleil était déjà couché quand je rentrai à Sour sous ma tente, après avoir embrassé dans cette excursion toute la partie méridionale de la plaine de Tyr, y compris la plupart des collines qui la bordent vers l'est. Les ruines, comme on le voit, y abondent et appartiennent à différentes époques. Les plus anciennes sont certainement celles de Maklouf, qui ne paraissent pas avoir subi de remaniements à l'époque gréco-romaine et encore moins à celle des

Croisades; elles doivent être purement phéniciennes, et offrent le spécimen d'un antique village fortifié sur les hauteurs, où les habitants avaient pour demeures de véritables tours, construites, comme tant d'autres dont j'ai déjà mentionné les ruines en Palestine, avec de puissants blocs, plus ou moins bien équarris et non cimentés.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-HUITIÈME.

MOGHARET ES-SOUK. — KHARBET DJAROUDIEH. — HAMMADIEH. — EL-A'ZIEH. — KHARBET CHOUMAR. — DJOUAR EN-NAKHEL. — KHARBET REMALEH. — KHARBET SEDDIN. — KHARBET EL-MAHALIB. — SOUKKARET A'BD-ALLAH. — BORDJ EL-HAOUA, PEUT-ÊTRE LEONTOPOLIS. — BIRKET BAHOUR. — BORDJ RAHAL. — KHARBET EL-MECHATEH. — A'BBASIEH.

MOGHARET ES-SOUK.

Le 4 octobre, après une journée de repos passée à Sour, journée que je consacre à une nouvelle étude de toute la presqu'île tyrienne, je me remets en marche, à six heures quarante-cinq minutes du matin, dans la direction de l'est, puis du nord-est.

A sept heures quarante minutes, je parviens à une vaste grotte sépulcrale, appelée Mogharet es-Souk. On peut y descendre, d'un côté, par un couloir en pente douce et, de l'autre, par une sorte de puits vertical pratiqué dans le roc. Cette grotte est divisée intérieurement en plusieurs compartiments, au moyen de gros piliers ménagés dans l'épaisseur du roc évidé. Les voûtes, ainsi que les parois des piliers et du reste de la grotte, sont enduites d'un épais ciment, où l'on a tracé des raies parallèles imitant des cannelures. Cette grotte renferme un grand nombre de *loculi* rectangulaires, tous vides aujourd'hui et ayant pu contenir chacun un sarcophage. Cette belle excavation funéraire a été débarrassée, en 1860, par M. Renan, de tous les obstacles qui l'encombraient, et, selon la remarque de ce savant, elle doit le nom qu'elle porte à ce que les Arabes ont cru y voir les différentes boutiques d'un bazar. Au-dessus, la plate-forme qui la couronne est tout entière recouverte de petits

cailloux engagés dans une couche de mortier et qui simulent une grossière mosaïque.

KHARBET DJAROUDIEH.

A huit heures dix-sept minutes, je poursuis ma route vers le nord-nord-est. Les flancs de la colline que je longe à ma droite ont été jadis exploités comme carrière.

A huit heures trente minutes, je traverse les débris d'un hameau détruit, appelé Kharbet Djaroudieh. On distingue en cet endroit les vestiges d'une petite enceinte carrée construite avec des pierres de taille, et dont quelques arasements sont encore visibles. A côté, gît la cuve d'un sarcophage mutilé.

HAMMADIEH.

A huit heures quarante minutes, je franchis un petit *oued* et, immédiatement après, je monte à Hammadieh, simple hameau sur une colline, qu'habitent plusieurs familles de Maronites, de Grecs schismatiques et de Métualis. Les maisons ont été bâties avec des matériaux antiques trouvés sur place.

EL-A'ZIEH.

A huit heures quarante-huit minutes, continuant ma route vers le nord, je commence, au delà d'un autre *oued* que je traverse, l'ascension d'une colline plus élevée que la précédente et dont les flancs sont hérissés de rochers.

A neuf heures dix minutes, j'en atteins le sommet. Là s'élevait jadis un village, dont il subsiste encore de beaux blocs antiques épars, deux tombeaux en forme de fosses rectangulaires creusées dans le roc, un puits et beaucoup d'autres matériaux qui ont servi à bâtir deux grandes maisons, espèce de fermes où habitent six familles maronites. Cet endroit s'appelle El-A'zieh.

KHARBET CHOUMAR.

A neuf heures vingt-cinq minutes, je descends de là vers le nord, puis vers le nord-nord-ouest.

A neuf heures trente-quatre minutes, j'arrive à d'autres ruines plus importantes, appelées Kharbet Choumar. Elles couvrent deux monticules, dont les pentes et le sommet servaient jadis d'assiette à un village considérable, et qui sont maintenant en partie livrés à la culture. On y observe de nombreux tas de pierres provenant de maisons renversées, les arasements de quelques-unes encore visibles, une base de colonne, plusieurs sarcophages mutilés, avec ou sans leurs couvercles à toit pointu et soit munis, soit dépourvus d'acrotères, trois fosses funéraires, une grotte sépulcrale contenant trois *loculi*, des citernes, un pressoir à vin creusé dans le roc et les montants à rainures de quatre pressoirs à huile, et un assez grand nombre de petits cubes de mosaïque épars sur le sol.

DJOUAR EN-NAKHEL.

A dix heures trente minutes, je me dirige de là vers l'est, pour me rendre à Djouar en-Nakhel, où j'arrive à dix heures quarante-cinq minutes. Ce village, dont la population actuelle est de 100 habitants, soit Druses, soit Métualis, est bâti tout entier avec des pierres antiques, la plupart bien taillées. Sur l'emplacement qu'occupait la localité à laquelle il a succédé, on distingue les traces d'un édifice orné de colonnes, aujourd'hui presque entièrement démoli. Près de là, un autre édifice, aux trois quarts enseveli sous une masse énorme de décombres, était décoré d'une magnifique porte à crossettes, dont les pieds-droits, actuellement à moitié enterrés, sont surmontés d'un linteau très bien travaillé et mesurant $3^{m},30$ de long. On rencontre également en cet endroit plusieurs sarcophages, des fosses funéraires creusées dans le roc, avec leurs couvercles à acrotères, les montants gigantesques et encore debout de deux pres-

soirs à huile, d'autres montants analogues gisants sur le sol, enfin de nombreux petits cubes de mosaïque disséminés sur divers points. Deux élégants palmiers dominent cet ensemble de ruines et de maisons habitées de leur tige svelte et élancée.

KHARBET REMALEH.

A midi quarante minutes, je redescends de Djouar en-Nakhel, dans la direction du nord-ouest, puis du nord.

A midi cinquante-cinq minutes, quelques ruines peu importantes sur une colline me sont indiquées sous le nom de Kharbet Remaleh. Quatre sarcophages y attirent mon attention; les cuves de deux d'entre eux sont intactes, les deux autres sont mutilées.

KHARBET SEDDIN.

Dix minutes plus au nord, je rencontre un hameau renversé, appelé Kharbet Seddin. Il faut distinguer ces ruines insignifiantes d'autres ruines du même nom qui se trouvent plus au sud-ouest, non loin de la plage et que j'avais examinées en 1870. Beaucoup plus étendues que celles dont il s'agit en ce moment, elles couvrent, le long du rivage, un emplacement qui est aujourd'hui en partie cultivé et en partie jonché de débris divers. Un nombre considérable d'excavations y ont été pratiquées à différentes époques, et tout récemment encore, dans le but principalement d'en extraire des matériaux de construction. On y observe beaucoup d'anciens tombeaux, pour la plupart détruits, une énorme quantité de fragments de poterie, plusieurs tronçons de colonnes et, auprès d'une petite crique, trois ou quatre sarcophages mutilés, qui avaient été transportés là pour être embarqués, et qui, en attendant, gisent sur la plage. Deux sources fournissaient de l'eau aux habitants de cette bourgade anéantie; l'une est recueillie sous une petite construction voûtée, l'autre est renfermée dans un puits peu profond.

KHARBET EL-MAHALIB.

A une heure quinze minutes, je prends la direction de l'ouest-nord-ouest.

A une heure vingt-cinq minutes, je remarque, sur une colline, les arasements d'une construction carrée, bâtie avec des blocs d'assez grandes dimensions et qui paraît avoir été une ancienne tour dominant la plaine. Près de là, sur une surface rocheuse aplanie, se trouve un beau pressoir antique, consistant en deux compartiments carrés communiquant ensemble; des citernes l'avoisinent.

Au bas de la colline, vers le nord, plusieurs grottes sépulcrales creusées dans le roc ont dû renfermer jadis, sous des arcosolia cintrés, des sarcophages, qui ont été enlevés. Ces ruines s'appellent Kharbet Mahalib.

SOUKKARET A'BD-ALLAH.

A une heure quarante-cinq minutes, je chemine, vers l'est, dans une vallée, où d'autres tombeaux attirent mes regards. Ils sont violés, sans doute depuis longtemps, et quelques-uns ont été élargis à dessein par les bergers pour leur servir de retraite, à eux et à leurs troupeaux. Non loin de ces tombeaux, je rencontre plusieurs sarcophages avec leurs énormes couvercles à acrotères et un certain nombre aussi de fosses rectangulaires pratiquées dans le roc, que ferment des couvercles identiques ou de simples dalles plates sans acrotères.

A deux heures dix minutes, ma direction devient celle du nord-nord-est.

A deux heures trente minutes, je passe auprès d'un hameau habité seulement par des bergers et appelé Soukkaret A'bd-Allah.

BORDJ EL-HAOUA, PEUT-ÊTRE LEONTOPOLIS.

Dix minutes plus au nord, j'examine les ruines d'une enceinte

fortifiée à laquelle les Arabes donnent le nom de *Bordj el-Haoua*, «le fort du vent», parce qu'elle est située sur un plateau assez élevé, qui domine, à l'ouest, la mer ou plutôt la plaine qui la sépare du rivage et, au nord, la belle vallée où serpente le Nahr el-Kasmieh. Cette enceinte mesure environ 60 pas de long sur à peu près autant de large; elle consistait en un mur épais construit avec d'énormes blocs plus ou moins bien taillés, et qui paraît avoir été remanié à différentes époques ; les assises inférieures, en effet, sont beaucoup plus considérables et sont très probablement plus anciennes que celles qui les surmontent. A l'ouest, quelques maisons nouvellement bâties et habitées par des Métualis sont comme adossées aux débris de cette partie de la muraille.

Sur le même plateau, vers le sud, en dehors de cette enceinte, on rencontre des citernes, un pressoir antique, les traces de plusieurs anciennes constructions, de petits cubes de mosaïque épars en beaucoup d'endroits, de grandes fosses funéraires creusées dans le roc et cinq sarcophages, dont un surtout est très richement orné de guirlandes, de rosaces et, sur l'une des petites faces, d'une tête, malheureusement mutilée, qui semble représenter un Jupiter Hammon ou le soleil. Le couvercle de ce sarcophage est pareillement sculpté avec une rare élégance. Il est en forme de toit; et, sur l'une des petites faces, une autre figure plus mutilée encore occupe le centre d'une sorte de fronton.

Si la ville de Leontopolis, comme plusieurs savants critiques le supposent et, entre autres, M. de Saulcy[1], était située non loin de l'embouchure du Nahr el-Kasmieh, le plateau de Bordj el-Haoua était vraisemblablement l'acropole de cette ville, suivant la remarque judicieuse de M. Renan[2]. Nous sommes là, dans tous les cas, sur un site antique d'une réelle importance, puisqu'il commande le passage d'un cours d'eau très considérable, qui établit une ligne de démarcation toute naturelle entre les deux territoires qu'il sépare. Je reviendrai d'ailleurs sur ce sujet, quand je décrirai les ruines du Khan

[1] *Voyage autour de la mer Morte*, t. I, p. 60-61. — [2] *Mission de Phénicie*, p. 595.

el-Kasmieh et les autres qui avoisinent l'embouchure du fleuve ainsi appelé.

BIRKET BAHOUR.

A trois heures quarante minutes, je descends, vers l'est, par un escalier pratiqué dans le roc, à travers d'anciennes carrières.

A trois heures cinquante minutes, je parviens auprès d'un antique réservoir, appelé Birket Bahour. Les murs qui l'environnent ont une épaisseur énorme, et il mesure lui-même 16 mètres de long sur 14 de large. L'eau de la source qu'il emmagasine s'échappe maintenant vers le bas par plusieurs fissures; autrefois, elle s'élevait jusqu'au haut du bassin, et de là deux canaux bâtis en pierres de taille la conduisaient dans deux directions différentes.

BORDJ RAHAL.

A quatre heures, je chemine vers l'est-sud-est dans une fertile vallée parsemée de jardins.

A quatre heures dix minutes, je la quitte pour m'engager dans une gorge étroite qui court parallèlement à cette vallée et au sud de celle-ci; le sentier est bordé d'énormes rochers, qui ont été jadis exploités comme carrière, et au milieu desquels de vieux caroubiers ont pris racine et se sont développés.

A quatre heures quarante minutes, je monte à Bordj Rahal, village sur une colline, qui compte une population de 400 Métualis. J'y remarque çà et là beaucoup de belles pierres de taille provenant d'un fortin détruit.

KHARBET EL-MECHATEH.

A cinq heures, je descends, vers l'est, des pentes cultivées en figuiers, laissant à ma gauche, au nord, des ruines appelées Kharbet el-Mechateh; j'en parlerai bientôt.

A cinq heures cinq minutes, je passe à côté d'un puits dit A'în Rahal.

A'BBASIEH.

A cinq heures vingt-cinq minutes, après une montée assez douce, mais continue, dans la direction de l'est-sud-est, puis du sud-est, je fais halte à A'bbasieh, grand village sur une colline, habité par 600 Métualis. Sur les pentes occidentales de cette colline, je remarque plusieurs anciens sarcophages et beaucoup de rochers exploités jadis comme carrière.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-NEUVIÈME.

THOURA. — DEIR KANOUN. — HALLOUSIEH. — BEDIAS. — KHARBET ED-DAR. — KHARBET EL-MECHATEH. — KHARBET MAHITHA. — KHARBET KERM EL-MESERTA'. — KHARBET HALOUA. — KHARBET BIR EL-MELLAHA. — KHARBET ET-TINEH. — RETOUR À A'BBASIEH.

THOURA.

Le 5 octobre, à six heures dix minutes du matin, je descends, vers le nord, des pentes plantées de figuiers et d'oliviers.

A six heures quatorze minutes, je suis, vers l'est, une vallée cultivée en blé.

A six heures quarante minutes, après avoir franchi l'Oued Thoura, je monte, au sud-sud-ouest, au village de ce nom. Il se compose de 450 Métualis, et occupe le sommet d'une colline tout entière couverte de figuiers. Des pierres de taille, d'apparence antique, ont été employées par les habitants pour bâtir une petite mosquée et quelques-unes de leurs maisons.

DEIR KANOUN.

A sept heures dix minutes, je redescends vers le nord-nord-est, pour traverser de nouveau l'Oued Thoura, dont je remonte ensuite la berge opposée.

A sept heures vingt-cinq minutes, je chemine vers l'est-nord-est au milieu de magnifiques plantations de figuiers parsemées de vieux oliviers.

A sept heures trente minutes, je monte au village de Deir Kanoun, que j'atteins à sept heures trente-cinq minutes. Situé sur

une haute colline, dont les pentes sont cultivées en figuiers, il a une population de 400 Métualis. J'y observe une ancienne piscine creusée dans le roc, beaucoup de pierres de taille encastrées dans des maisons particulières ou formant l'enceinte de plusieurs jardins, des citernes et, principalement sur la surface d'un beau bloc gisant à terre, des personnages sculptés, au nombre de cinq, chacun dans un cadre différent. Ils sont malheureusement très dégradés par le temps et par les hommes. Le mieux conservé a la tête surmontée de la haute coiffure égyptienne connue sous le nom de *pschent*, et il tient élevé dans l'une de ses mains une sorte de bâton recourbé.

HALLOUSIEH.

A huit heures, je descends, vers le nord-ouest, des pentes très rapides.

Ma direction devient ensuite celle du nord, puis du nord-est.

A huit heures vingt-sept minutes, j'arrive à l'Oued Faouar. Une source intarissable y arrose des jardins plantés de figuiers, de grenadiers et de cannes à sucre.

De là, par un ravin très étroit, je monte vers l'est à Hallousieh, dont j'atteins les plantations de figuiers à huit heures quarante-cinq minutes. Ce village se divise en deux quartiers, l'un inférieur, appelé Hallousieh et-Thata, et l'autre supérieur, qui, pour cette raison, est désigné sous le nom de Hallousieh el-Fouka. Ce dernier occupe le point culminant d'une haute colline. Les maisons de ces deux quartiers sont grossièrement bâties; ils peuvent compter, réunis, une population de 500 habitants, tous Métualis. Un *oualy* consacré à Neby Mohamed a succédé, dit-on, à une ancienne église.

BEDIAS.

A neuf heures trente-cinq minutes, je redescends vers l'ouest et, parvenu à l'A'ïn Faouar, j'y fais halte quelques instants.

A dix heures trente-cinq minutes, je me remets en marche vers

l'ouest, dans une vallée à laquelle succèdent ensuite plusieurs monticules crétacés, que je franchis tour à tour

A dix heures cinquante-deux minutes, je monte à Bedias, à travers des plantations de figuiers et d'oliviers.

Ce village, situé sur un plateau élevé, a une population d'environ 450 Métualis, qui habitent trois quartiers distincts. Il a remplacé une localité antique, comme le prouvent un certain nombre de pierres de taille encastrées dans des masures arabes.

A cinq minutes au nord de ce village, et au-dessus de la berge méridionale du Nahr el-Litany, qui coule en cet endroit dans un profond ravin, je rencontre plusieurs meules antiques brisées et un ancien tombeau creusé dans le roc, ayant la forme d'une simple fosse, que recouvre un énorme bloc à dos d'âne, mais sans acrotères.

KHARBET ED-DAR.

A onze heures trente minutes, je descends vers l'ouest dans une vallée, que je traverse dans cette direction.

A onze heures cinquante minutes, je gravis péniblement, vers le nord, les flancs rocheux d'une colline exploitée jadis comme carrière.

A midi cinq minutes, j'en atteins le sommet; elle surplombe de ce côté les profondeurs abruptes du Nahr el-Litany. Les vestiges de quelques maisons renversées et les restes d'une enceinte très grossièrement construite avec des blocs gigantesques à peine équarris y attirent mon attention. Mon guide donne à ces ruines le nom de Kharbet ed-Dar.

KHARBET EL-MECHATEH.

A une faible distance à l'ouest de cette hauteur, sur le plateau d'une autre colline moins élevée, je jette un coup d'œil sur d'autres ruines, appelées Kharbet el-Mechateh. Ce sont celles d'un village musulman abandonné, qui avait été construit en partie avec de

belles pierres antiques. J'y remarque surtout les débris d'un édifice mesurant environ 27 pas de long, de l'ouest à l'est, et dont la porte est encore debout; elle est surmontée d'un magnifique linteau, au centre duquel avait été sculpté un ornement actuellement effacé, qui occupait le milieu d'une sorte de cadre rectangulaire se terminant à droite et à gauche en queue d'aronde. Cet édifice, qui a été divisé postérieurement en plusieurs habitations particulières, avait été bâti avec des pierres de taille très régulières et bien agencées ensemble.

KHARBET MAHITHA.

A deux heures, je me dirige vers le sud et, arrivé à Bordj Rahal, dont j'ai déjà parlé, je tourne ce village du côté du sud; franchissant ensuite une vallée vers l'ouest, je monte sur un plateau que j'atteins à trois heures.

Dix minutes plus à l'ouest, j'observe trois beaux magasins souterrains, contigus et parallèles. En partie creusés dans le roc et en partie aussi construits avec de belles pierres de taille, ils mesurent une dizaine de mètres de long sur une largeur qui ne dépasse pas $1^{m},50$. Revêtus intérieurement d'un puissant ciment, dans lequel sont encastrés des fragments de poterie, ils sont surmontés de grandes dalles inclinées, formant un toit triangulaire, et recouverts par-dessus d'une couche de terre constituant une plate-forme unie, que des broussailles et des herbes sauvages ont depuis longtemps sans doute envahie. Plusieurs autres caveaux analogues avoisinent ceux-ci, mais ils sont actuellement bouchés. Ils servaient probablement jadis les uns et les autres, comme l'a supposé M. Renan[1], qui les a, le premier, signalés et décrits, soit de celliers à huile ou à vin, soit de silos pour emmagasiner et conserver des grains. On donne à cet endroit le nom de Kharbet Mahitha, que j'ai cru entendre prononcer également Ma'ïtha.

[1] *Mission de Phénicie*, p. 642-644.

KHARBET KERM EL-MESERTA'.

A quelques minutes plus à l'ouest, les débris d'un ancien établissement agricole me sont désignés sous le nom de Kerm el-Meserta'.

On y remarque quelques montants à rainures de pressoirs à huile encore debout, des sarcophages brisés, des meules, de nombreux petits cubes de mosaïque épars et une vaste citerne qui s'étend sous une grande plate-forme.

KHARBET HALOUA.

A quatre heures trente minutes, je me remets en marche vers l'ouest-sud-ouest, sur un plateau uni.

A quatre heures cinquante-deux minutes, j'observe, sur un monticule aujourd'hui couvert de broussailles et de chardons, les restes d'un village entièrement détruit. On les appelle Kharbet Haloua.

KHARBET BIR EL-MELLAHA.

A cinq heures cinq minutes, je retraverse le même plateau dans la direction de l'est-nord-est, puis de l'est.

A cinq heures dix minutes, je passe auprès d'une grande citerne creusée au centre d'une plate-forme qu'environne une enceinte de gros blocs; elle est connue sous le nom de Bir el-Mellaha.

KHARBET ET-TINEH.

A cinq heures vingt minutes, je descends vers l'est dans une vallée, où je laisse bientôt à ma droite les ruines d'un petit village antique presque entièrement détruit, appelé Kharbet et-Tineh, parce qu'un vieux figuier y a pris racine.

RETOUR À A'BBASIEH.

A cinq heures quarante minutes, je commence à monter les pentes de la colline d'A'bbasieh, remarquant, chemin faisant, plusieurs fosses funéraires creusées dans le roc; des blocs énormes à peine équarris les recouvrent.

A cinq heures cinquante minutes, je suis de retour à ce village.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-DIXIÈME.

DJENNATEH. — A'ÏN MA'ROUB. — DERDARHEH. — KERZOUN.
KALA'T MAROUN. — NIHA. — SERIFA. — NEFAKHEH.

DJENNATEH.

Le 6 octobre, à six heures trente minutes du matin, je prends la direction du nord-est, puis de l'est.

A sept heures douze minutes, je monte de nouveau à Deir Kanoun, que je me contente de traverser, l'ayant visité la veille; à ma gauche, au nord, j'aperçois le village de Bedias et à ma droite, au sud, celui de Thoura.

Au delà de Deir Kanoun, vers l'est, s'étend une plaine légèrement accidentée, dans laquelle je chemine vers le sud-est; elle est cultivée en blé ou en doura.

A sept heures quarante minutes, je monte à Djennateh, à travers des plantations de figuiers et d'oliviers. Ce village est peu considérable actuellement, et beaucoup de maisons y sont renversées. Une petite mosquée y a été en partie bâtie avec des matériaux antiques. La population de cette localité se monte tout au plus à une soixantaine de Métualis.

A'ÏN MA'ROUB.

A sept heures cinquante minutes, je poursuis ma route vers l'est, et après avoir traversé une colline rocheuse, par un sentier creusé dans le roc, qui doit remonter probablement à une haute antiquité, je longe quelque temps, dans la direction du sud-est, la berge méridionale de l'Oued Ma'roub.

A huit heures trente-cinq minutes, je descends dans le lit de cet *oued* et, sur les flancs de sa berge opposée, j'examine un petit village appelé A'ïn Ma'roub. Il doit son existence à une source voisine, qui coule dans l'*oued* même et y arrose quelques bouquets de figuiers et de grenadiers. La population de ce village peut être estimée à une centaine de Métualis. Il a succédé à une localité antique; car j'aperçois çà et là plusieurs pierres de taille et un petit chapiteau corinthien en marbre blanc encastré dans le mur d'une maison particulière, qui, m'a-t-on dit, ont été trouvés sur place.

DERDARHIEH.

A huit heures cinquante-cinq minutes, je me remets en marche vers l'est.

A neuf heures quarante minutes, j'arrive à Derdarhieh, village bâti sur les pentes et sur le sommet d'une colline. Il compte 600 habitants, tous Grecs unis. Un certain nombre de maisons sont nouvellement construites. Au-dessus de la porte d'une petite église a été figurée une niche cintrée, entre deux croix, et sur la même pierre est une ligne de caractères grecs, aujourd'hui très effacés, que M. Renan, d'après une copie que lui avait remise, en 1860, M. Durighello, vice-consul de Saïda, croit pouvoir restituer ainsi :

Ἅγιη (pour Ἅγιε) Ἰουάνη Βαπτιστὴ, μνήσθητι. . . Γεοργίου ἀναγνωστοῦ.

Dans le même village on me montre une grande cuve sépulcrale en terre cuite, récemment déterrée et à l'un des angles de laquelle on remarque, sur le rebord extérieur, deux petits signes qui paraissent être des emblèmes de la déesse Astarté.

KERZOUN.

A l'est et au bas de la colline de Derdarhieh, est le hameau de Kerzoun. Situé sur un faible monticule, il se compose de quelques

maisons, habitées par cinq familles de Métualis, et a succédé à un village antique plus important.

KALA'T MAROUN.

A onze heures quinze minutes, je prends la direction de l'est-sud-est, puis du sud-est.

A midi dix minutes, je gravis les pentes cultivées par terrasses d'une haute colline isolée, que couronnent les ruines d'un château fort, appelé Kala't Maroun. Il avait été bâti avec des pierres régulières, mais de petite dimension. Fondé, dit-on, par Dhaher el-A'mer, il avait succédé à une localité antique dont le nom est demeuré inconnu, à moins qu'il ne faille le chercher, plus ou moins altéré, dans celui de Maroun. Quoi qu'il en soit, il subsiste encore de ce château fort des débris considérables de murs d'enceinte, de tours demi-circulaires, de bâtiments divers, et plusieurs grandes citernes. Une dizaine de Métualis habitent actuellement au milieu de ces ruines, que des broussailles envahissent de toutes parts, et ils cultivent les plantations de figuiers et de grenadiers qui couvrent les flancs et une partie du sommet de la colline.

NIHA.

A une heure vingt-cinq minutes, je redescends de cette hauteur vers le nord-nord-est.

A une heure cinquante minutes, après avoir franchi une vallée et cheminé vers le nord par un sentier accidenté, je monte à Niha, petit village assis sur une colline dont les pentes sont parsemées de ruines. Il a une très faible population, mêlée de Chrétiens et de Métualis.

SERIFA.

A deux heures dix minutes, je poursuis ma route vers le nord, puis vers le nord-nord-est.

A deux heures quarante minutes, j'atteins Serifa, village fort mal bâti, sur une colline, et ayant une population d'environ 150 Métualis. Une colonne antique et quelques pierres de taille, restes d'un édifice entièrement renversé, attestent que cette localité occupe le site d'une autre plus ancienne.

NEFAKHIEH.

De là, je prends la direction de l'ouest-sud-ouest, puis du sud-ouest, et à trois heures je fais halte à Nefakhieh, où je dresse ma tente.

Ce village est situé entre deux *oued* profonds, l'un au nord et l'autre au sud, et s'étend sur le sommet d'une colline d'où l'on aperçoit un grand nombre de villages, la ville de Sour, sa belle plaine et, au loin, la mer. Sa population est de 600 habitants, tous Grecs unis. Ils sont en train, actuellement, de réparer leur pauvre église, dont ils blanchissent les murs noircis par le temps. Au pied de la colline coule une source, appelée A'ïn Nefakhieh, qui arrose quelques jardins et est sans cesse assiégée par les femmes du village.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-ONZIÈME.

KHARBET BOUDAYEH. — KHARBET BROUKHAI. — BEYRICH. — KERM EL-HALOU. — MA'RAKEH. — DEBA'AL. — KHARBET ED-DEIR. — SELA'A. — KHARBET FANIOUN. — KHARBET DEIR EL-FOUKA. — RETOUR À NEFAKHIEH.

KHARBET BOUDAYEH.

Le 7 octobre, à six heures quinze minutes du matin, je descends de Nefakhieh, dans la direction du nord.

A six heures trente minutes, je monte dans la même direction et, sur une colline actuellement livrée à la culture, je rencontre les traces d'un village presque complètement détruit. Il en subsiste encore trois tronçons de colonnes en pierres monolithes avec leurs bases attenantes, des citernes, une petite piscine et un tombeau pratiqué dans le roc, qui contient neuf fours à cercueil, trois de chaque côté et trois dans les parois du fond. On donne à ces ruines le nom de Kharbet Boudayeh.

KHARBET BROUKHAI.

A six heures quarante-cinq minutes, je me remets en marche vers l'ouest-sud-ouest, puis vers l'ouest.

A six heures cinquante minutes, je passe auprès d'une source dite A'în Broukhai. Sur les flancs inférieurs d'un monticule voisin, je remarque une ancienne grotte sépulcrale, dont les compartiments ont été détruits et qui sert maintenant de retraite aux bergers.

Laissant ensuite à ma droite Kerzoun et, un peu plus loin, Derdarhieh, j'examine, à sept heures douze minutes, sur une haute col-

line, maintenant parsemée de figuiers, les débris d'un grand village antique, aujourd'hui rasé, dont les matériaux, provenant de maisons renversées, ont été amoncelés par tas énormes, pour faire place à la culture. Beaucoup de pierres de taille ont été également extraites de là pour être transportées ailleurs. Des citernes creusées dans le roc sont presque toutes à moitié comblées. Ces ruines s'appellent Kharbet Broukhai.

BEYRICH.

A sept heures vingt-cinq minutes, je descends de cette colline vers l'ouest-sud-ouest, et, après avoir franchi un vallon, je monte à Beyrich, village qui compte une population de 300 Métualis. Il est entouré de plantations de figuiers, d'oliviers et de tabac; quelques maisons et une petite mosquée ont été en partie construites avec des matériaux antiques, soit trouvés sur place, soit provenant de Broukhai.

KERM EL-HALOU.

A huit heures, je me remets en marche vers l'ouest, tantôt côtoyant, tantôt traversant l'Oued Ma'rakeh.

A huit heures trente-cinq minutes, quelques ruines sur une colline me sont désignées sous le nom de Kerm el-Halou; elles sont fort indistinctes, cet endroit étant livré à la culture; mais on y observe encore un montant à rainures de pressoir à huile encore debout, la cuve d'un sarcophage dépourvue de son couvercle et, à côté, un autre sarcophage gigantesque se composant de deux cuves contiguës et parallèles, creusées dans le même bloc monolithe, qui mesure $2^{m},15$ de large sur $2^{m},80$ de long. Sur l'un des petits côtés de ce sarcophage bisome, on remarque extérieurement, au centre, entre deux rosaces sculptées, une énorme saillie en forme d'autel, ménagée dans l'épaisseur du roc évidé et qui avait sans doute pour but de faciliter le transport et la mise en place d'une masse aussi pesante.

MA'RAKEH.

A neuf heures dix minutes, je continue à m'avancer vers l'est et, à neuf heures trente minutes, je monte à Ma'rakeh. Ce village, habité par 700 Métualis, a succédé à une ancienne bourgade de quelque importance, car on y rencontre partout des citernes pratiquées dans le roc, des montants et des linteaux de portes et des pierres de taille d'apparence antique, employées dans la construction de masures modernes. Plusieurs tronçons de colonnes monolithes y attirent aussi mon attention, notamment dans l'intérieur d'une petite mosquée, qui a été bâtie en partie avec des blocs réguliers provenant d'une église, qu'elle paraît avoir remplacée.

DEBA'AL.

A dix heures vingt minutes, je descends de Ma'rakeh vers l'est-sud-est.

A onze heures, je fais halte auprès d'une source dite A'în Remoua', qui coule au milieu du lit de l'Oued Ma'rakeh. De nombreux troupeaux sont rassemblés alentour et attendent impatiemment qu'on les abreuve.

A midi, je me remets en marche vers le sud-sud-est et, à midi vingt-deux minutes, je gravis successivement les diverses terrasses plantées d'oliviers, de figuiers et de tabac, qui mènent au sommet de la colline que couronne le village de Deba'al.

Ce village, moins considérable que le précédent, est habité pareillement par des Métualis. Son ancienne nécropole l'avoisine et est encore assez bien conservée. Sur les flancs rocheux d'une hauteur située à une faible distance vers le sud-est, j'examine tour à tour sept caveaux funéraires; ils renferment tous plusieurs *loculi*, soit rectangulaires, soit à voûte cintrée, dont quelques-uns contiennent encore des ossements.

KHARBET ED-DEIR.

A une heure trente-cinq minutes, je poursuis ma route vers l'est-sud-est.

A une heure quarante-huit minutes, quelques ruines confuses sur un monticule me sont désignées sous le nom de Kharbet ed-Deir.

SELA'A.

A trois heures dix minutes, je parviens à Sela'a, village sur une haute colline rocheuse dont les flancs escarpés ont été jadis exploités comme carrière, et sont en outre percés de plusieurs grottes sépulcrales. Ce village contient une population de 250 Métualis. Il occupe une partie du plateau supérieur de la colline. Sur une autre partie, presque tout entière rocheuse, du même plateau, je rencontre un beau pressoir antique, se composant de trois compartiments circulaires, un couvercle de sarcophage muni d'acrotères, près de là un sarcophage brisé, sur l'une des petites faces duquel une forte saillie se projette au dehors comme une sorte d'autel, plus loin une grande fosse sépulcrale offrant place pour deux corps, au moyen d'un petit mur de refend ménagé dans l'épaisseur du roc évidé, et à côté un énorme bloc détaché creusé également pour deux cadavres et reposant sur une surface aplanie à dessein. Derrière ce gigantesque sarcophage bisome, on a laissé pareillement une puissante proéminence, qui figure non plus un autel, mais trois demi-boules superposées.

KHARBET FANIOUN.

A quatre heures douze minutes, je redescends de Sela'a vers le nord, puis je chemine vers l'est-nord-est.

A quatre heures vingt minutes, je jette un rapide coup d'œil sur les débris peu importants d'un petit village presque entièrement

détruit, sur une colline aujourd'hui parsemée de figuiers. Ils sont connus sous le nom de Kharbet Fanioun, et consistent seulement en de menus matériaux, qui jonchent le sol ou ont été entassés de manière à former de petits murs en pierres sèches, pour délimiter des enclos différents.

KHARBET DEIR EL-FOUKA.

Une fois redescendu de cette colline vers l'est, je gravis bientôt après, vers le nord, les flancs d'un autre monticule, exploité jadis comme carrière. Le sommet en est moitié livré à la culture et moitié hérissé de chardons, au milieu desquels gisent des matériaux divers, provenant de constructions renversées, auxquelles est attaché le nom de Kharbet Deir el-Fouka. Un peu plus bas, coule une source dont l'eau était jadis recueillie dans un réservoir, maintenant détruit, d'où ensuite elle arrosait des plantations de figuiers qui existent encore.

RETOUR À NEFAKHIEH.

A cinq heures vingt minutes, je poursuis ma route vers le nord-ouest, puis vers le nord.

A cinq heures trente minutes, je parviens à l'A'ïn Nefakhieh, et de là je remonte, vers le nord-ouest, les pentes de la colline sur laquelle s'élève le village de ce nom.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-DOUZIÈME.

DEIR KIFA. — THEIR ZIBNA. — KEFR DOUNIN. — KHARBET SELIM. — SOUANEH. — MEDJDEL SELIM. — BENI HAYAN. — THAYIBEH. — KHARBET KSAF, PEUT-ÊTRE AKCHAF.

DEIR KIFA.

Le 9 octobre, à six heures quinze minutes du matin, je quitte définitivement Nefakhieh pour prendre la direction du sud-est.

A six heures quarante-cinq minutes, je monte à Deir Kifa, village de 150 Métualis, sur une colline élevée. Des citernes creusées dans le roc et quelques pierres de taille d'apparence antique prouvent que ce village a succédé à une ancienne localité.

THEIR ZIBNA.

A sept heures dix minutes, je descends vers le sud-ouest, et, laissant ensuite à ma droite Sela'a, je traverse une vallée vers le sud-sud-ouest, pour gravir bientôt après des pentes, d'abord douces, mais qui deviennent peu à peu plus rapides.

A sept heures trente-huit minutes, j'arrive à Their Zibna. Ce village, dont la population est de 400 Métualis, renferme un grand nombre de pierres de taille dispersées, qui proviennent d'une ancienne église détruite. Sur une base de colonne ayant appartenu jadis à cet édifice, je remarque deux croix grecques très bien sculptées.

KEFR DOUNIN.

A sept heures cinquante-deux minutes, je descends, vers l'est, à travers des plantations de figuiers et d'oliviers.

A huit heures, je monte, vers l'est-nord-est, à Kefr Dounin, village que j'atteins à huit heures quinze minutes, et qu'entourent de belles plantations de figuiers, auxquels se mêlent des oliviers séculaires et quelques vieux ceps de vigne qui grimpent en s'enroulant jusqu'au faîte des arbres. Sa population est de 380 à 400 Métualis.

Près d'une petite mosquée, j'observe de belles pierres de taille, restes d'une église démolie, dont il subsiste également des fragments de colonnes monolithes et plusieurs chapiteaux brisés, qui jonchent le sol en différents endroits, et notamment à côté de la maison du cheikh.

KHARBET SELIM.

A huit heures trente-cinq minutes, je descends vers l'est, pour monter ensuite vers l'est-sud-est pendant une vingtaine de minutes.

A huit heures cinquante-cinq minutes, je commence à redescendre vers l'est, puis vers le sud-est, les hauteurs où je suis parvenu.

A neuf heures dix minutes, la descente devient plus rapide, et le sentier étroit que je suis serpente à travers d'épaisses broussailles.

A neuf heures vingt minutes, j'atteins le lit d'un profond et large ravin, appelé Oued el-Hadjir. Du milieu même de ce ravin surgit comme une sorte d'îlot rocheux, qui s'élève par étages successifs, du sud au nord. Oblong et étroit, il sert d'assiette à un village appelé Kharbet Selim, qui contient une population de 130 Métualis. En le parcourant, j'y remarque les débris dispersés d'une ancienne église, tels que pierres de taille, fûts plus ou moins mutilés de colonnes monolithes, cuve baptismale circulaire; j'y observe aussi plusieurs croix grecques gravées sur d'anciens linteaux de portes, des citernes, des pressoirs pratiqués dans le roc et même quelques maisons encore debout, qui passent pour être antérieures à l'invasion musulmane.

SOUANEH.

A onze heures trente-cinq minutes, redescendu dans le lit de l'*oued*, où coulent deux sources qui alimentent les habitants de Kharbet Selim et arrosent des jardins, je suis, vers l'est, une gorge étroite qui aboutit à ce grand ravin, lequel s'étend du sud au nord jusqu'à son confluent avec le Nahr el-Kasmieh.

A onze heures quarante-quatre minutes, je monte vers l'est, puis vers l'est-nord-est, et à midi, après une ascension très raide, j'arrive à Souaneh.

Ce village, autrefois beaucoup plus considérable, car la moitié au moins des maisons y sont renversées, est réduit maintenant à 200 Métualis. On m'y montre les faibles vestiges d'une ancienne église, dont je retrouve çà et là quelques lambeaux épars, de belles pierres de taille, une colonne monolithe et un grand linteau en partie brisé, au centre duquel est sculptée une croix fleuronnée, accompagnée, à droite et à gauche, de petits carrés disposés en losange.

MEDJDEL SELIM.

A midi vingt-cinq minutes, je me remets en marche vers l'est, puis vers l'est-sud-est.

A une heure dix minutes, je parviens à Medjdel Selim, village de 300 Métualis environ. Une mosquée, aujourd'hui abandonnée et tombant en ruine, y a succédé à une ancienne église byzantine, dont les beaux matériaux ont servi à la bâtir. A cette église appartient une ancienne inscription grecque gravée sur une pierre qui a été placée au-dessus d'une des fenêtres de la mosquée, et qui paraît avoir été autrefois un linteau de porte. Les caractères malheureusement en sont très effacés, et je ne puis en déchiffrer que quelques-uns. A côté gît, à moitié enterrée dans le sol, une colonne monolithe, surmontée d'un chapiteau élégamment sculpté en forme de corbeille percée à jour. Beaucoup de maisons et une seconde mos-

quée, qui est de même très délabrée, ont été également construites en partie avec des matériaux dont la régularité et les dimensions semblent indiquer une origine antique.

BENI HAYAN.

A deux heures quinze minutes, je descends, vers le nord, des pentes très rapides et hérissées de broussailles, qui me conduisent au fond de l'Oued Selouki, dont je suis le lit dans la direction du nord, puis du nord-est.

A trois heures, je commence à gravir, vers l'est, la berge orientale de cet *oued* et, après une longue et laborieuse montée à travers de hautes touffes de lentisques et un fourré épais de chênes verts, de lauriers et de térébinthes, je parviens, à trois heures trente minutes, sur un plateau élevé.

Quelques minutes plus au nord, je m'arrête un instant à Beni Hayan, petit village dont la population est à peine d'une centaine de Métualis. Presque toutes les maisons y ont été bâties avec des pierres régulières provenant de constructions antiques, et la plupart des portes sont surmontées de beaux linteaux.

THAYIBEH.

A trois heures cinquante minutes, je poursuis ma route vers le nord-est par un sentier des plus accidentés, franchissant successivement deux ravins profonds et de hautes collines.

A cinq heures quinze minutes, je fais halte à Thayibeh. Ce village, assis sur un monticule, compte 800 Métualis. Sa mosquée principale, actuellement abandonnée et en ruine, a été construite avec de superbes blocs d'apparence antique, elle renferme intérieurement plusieurs colonnes monolithes. La grande maison du cheikh, qui, avec ses diverses dépendances, occupe le point culminant de la colline, a été également bâtie, du moins en partie, avec des pierres de taille provenant d'anciennes constructions renversées.

Au bas du village, une source abondante est recueillie dans un large bassin circulaire et profond, où l'on descend par un escalier formé au moyen de belles dalles antiques. A quelque distance, un second bassin, pareillement circulaire, plus étendu mais moins profond, sert à abreuver les bestiaux.

KHARBET KSAF, PEUT-ÊTRE AKCHAF.

A 2 kilomètres environ à l'ouest-sud-ouest de Thayibeh, j'avais laissé, chemin faisant, sur ma gauche, des ruines que j'avais visitées en 1870, et qui sont connues sous le nom de Kharbet Ksaf. Elles consistent en de nombreux amas de matériaux plus ou moins considérables, restes de maisons et d'édifices renversés, épars ou accumulés au milieu d'un épais fourré de broussailles. De tous côtés on rencontre des citernes antiques creusées dans le roc. Le nom de Kharbet Ksaf donné à ces ruines a fait penser à plusieurs critiques, et notamment à Robinson[1], que là s'élevait jadis l'antique *Akchaf,* en hébreu אַכְשָׁף, en grec Ἀξίφ, Καιάψ et Κεάφ, en latin *Achsaph* et *Axaph,* ville située dans la tribu d'Aser, sur sa frontière :

24. Ceciditque sors quinta tribui filiorum Aser per cognationes suas;
25. Fuitque terminus eorum Halcath et Chali et Beten et Axaph[2].

Le roi de cette ville fut un de ceux dont Jabin, roi d'Asor, implora le secours et qui furent défaits par Josué :

Quæ cum audisset Jabin, rex Asor, misit ad Jobab, regem Madon, et ad regem Semeron, atque ad regem Achsaph[3].

Rex Semeron unus, rex Achsaph unus[4].

Au mot Ἀκσάφ, dans l'*Onomasticon,* Eusèbe s'exprime ainsi :

Ἀκσάφ· καὶ ταύτης τὸν βασιλέα ἐπολέμησεν Ἰησοῦς· λέγεται δέ τις κώμη Ἐξάδους ἐν τῇ πεδιάδι παρὰ τὸ ὄρος Θαβώρ, ἀπέχουσα Διοκαισαρείας σημείοις η'.

[1] *Biblical Researches in Palestine,* t. III, p. 55. — [2] *Josué,* c. XIX, v. 24 et 25. — [3] *Josué,* c. XI, v. 1. — [4] *Josué,* c. XII, v. 20.

Acsaph, dit saint Jérôme, et contra hujus regem pugnasse describitur Jesus, appellaturque hodie villula Chasalus, in octavo lapide Diocæsareæ, ad radicem montis Thabor, in campestribus.

En lisant ce passage, on pourrait être tenté de penser qu'Achsaph ou Acsaph, en hébreu *Akchaph*, dont le roi fut vaincu par Josué, est identique avec le village appelé par Eusèbe Ἐξάδους, et par saint Jérôme *Chasalus*, et situé à 8 milles de Césarée. Mais ce serait là une conclusion forcée, attendu que tout ce qu'il est permis légitimement d'induire de cette assertion, c'est qu'un village de ce nom, nom ayant un rapport plus ou moins éloigné avec celui d'Achsaph, existait à l'endroit qu'indiquent ces deux écrivains.

Quant à l'identification des ruines dites Kharbet Ksaf avec la ville dont il s'agit en ce moment, elle est probable, sans être positivement certaine, attendu que Akchaph ou Achsaph est mentionnée dans la Bible comme appartenant à la tribu d'Aser. Or les ruines de Ksaf sembleraient plutôt avoir fait partie du territoire de la tribu de Nephthali. D'un autre côté, comme il est très difficile de déterminer d'une manière précise les limites qui séparaient la tribu d'Aser de celle de Nephthali, et que la ville d'Akchaph était sur la frontière des deux tribus, comme, en outre, le nom actuel de Ksaf est, sauf la première lettre, qui manque, identique à celui de Akchaph ou Achsaph, on peut, je crois, jusqu'à nouvel ordre et jusqu'à preuve positive du contraire, admettre l'identification proposée par Robinson et adoptée par d'autres voyageurs ou écrivains.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-TREIZIÈME.

A'DEISEH EL-FOUKA. — A'DEISEH ET-THATA. — ROUBB ET-TELATIN. — KANTHARA. — KABRIKHA. — KHARBET SIRA. — A'TCHIT. — RETOUR À THAYIBEH.

A'DEISEH EL-FOUKA.

Le 9 octobre, à six heures du matin, je pars dans la direction de l'est-sud-est.

A six heures trente minutes, après avoir franchi un *oued* assez considérable, je gravis, vers l'est, des pentes rocheuses et boisées.

A six heures cinquante-cinq minutes, je parviens sur un plateau élevé, que couronnent les ruines d'un petit fort de forme rectangulaire, mesurant 40 pas de long sur 30 de large. Construit en blocage, avec un revêtement extérieur de pierres régulières, mais de moyenne dimension, il est divisé à l'intérieur en plusieurs compartiments, dont les voûtes sont légèrement ogivales, et ne paraît pas remonter au delà du moyen âge. De ses terrasses, l'œil embrasse un immense horizon. On l'appelle A'deiseh el-Fouka.

A'DEISEH ET-THATA.

Au sud-est d'A'deiseh el-Fouka s'étend, dans une vallée, un petit village, appelé A'deiseh et-Thata, ou A'deiseh inférieur, à cause de sa position par rapport aux ruines précédentes, nommées A'deiseh supérieur. Ce village, de misérable aspect, compte une population d'une centaine de Métualis. Une source y coule.

ROUBB ET-TELATIN.

A sept heures quinze minutes, je descends vers l'ouest, puis, franchissant une vallée et ensuite une colline, dans la direction du sud-ouest, j'atteins, après une nouvelle ascension, le sommet d'une hauteur qui s'élève par étages succcessifs et réguliers et sur le point culminant de laquelle est le village de Roubb et-Telatin. Il se compose d'une quinzaine de maisons, habitées par autant de familles de Métualis. Je remarque sur un linteau de porte une croix martelée. Une petite mosquée tombant en ruine paraît avoir succédé à une église chrétienne, dont les matériaux ont servi à la construire.

KANTHARA.

A huit heures trente minutes, je me remets en marche vers l'ouest-nord-ouest, puis vers le nord-ouest.

A neuf heures cinquante minutes, après avoir suivi une route des plus accidentées le long de l'Oued Selouki, je monte à Kanthara, village de 150 Métualis, situé sur une colline qu'entourent de trois côtés des ravins profonds, et dont les pentes sont cultivées en figuiers et en oliviers. La porte de la mosquée est surmontée d'un linteau enlevé à une ancienne église chrétienne, et au centre duquel on distingue une croix à branches égales enfermée dans un cercle. Cet édifice a été lui-même bâti, ainsi que plusieurs maisons, avec des pierres régulières d'apparence antique. Des pressoirs et des tombeaux creusés dans le roc attestent également l'ancienneté de cette localité.

KABRIKHA.

A dix heures trente-cinq minutes, je descends vers l'ouest-nord-ouest, en suivant à mi-côte la berge méridionale d'un ravin appelé en cet endroit Oued A'ïn Tefoura.

A onze heures, je débouche, au sortir de cette gorge, dans la vallée de l'Oued el-Hadjir. Bordée à droite et à gauche de hauteurs boisées, elle est sillonnée par un ruisseau abondant qui arrose des plantations et fait tourner plusieurs moulins. J'y chemine dans la direction du sud.

A onze heures vingt minutes, je fais halte quelque temps auprès de la source de ce ruisseau.

A midi quinze minutes, je continue à m'avancer encore un peu vers le sud, puis je gravis péniblement vers l'est, à travers d'épaisses broussailles, un ravin étroit, appelé Khallet el-Meis.

A une heure douze minutes, je parviens sur un plateau élevé où de petits murs d'enclos, renversés au milieu d'un fourré d'arbustes et de chardons sauvages, annoncent d'anciennes cultures actuellement abandonnées. Çà et là s'élèvent de vieux oliviers et de gigantesques ceps de vigne, témoins d'un âge depuis longtemps évanoui.

A une heure vingt minutes, j'arrive à Kabrikha.

Ce village, dont beaucoup de maisons sont démolies et dont la population actuelle ne dépasse pas 150 habitants, tous Métualis, a succédé à une bourgade de peu d'importance. Il subsiste encore de celle-ci de nombreuses citernes pratiquées dans le roc, plusieurs grottes funéraires et les vestiges d'un ancien édifice, temple ou synagogue, qui paraît avoir été ensuite consacré à la religion chrétienne. Aujourd'hui, il est bouleversé de fond en comble, et des colonnes qui l'ornaient les unes ont été déplacées et dispersées, les autres gisent à terre, une seule est encore debout. Elle est surmontée d'un chapiteau très élevé attenant à son fût et assez élégamment sculpté. Parmi les ornements qui le décorent on remarque un joli vase d'une forme très gracieuse et des grappes de raisin pendant à droite et à gauche. Au milieu des constructions grossières qui ont remplacé ce monument, on admire aussi une belle pierre taillée de manière à pouvoir couronner une niche ou une arcade, et où ont été figurées des fleurs diverses, avec des enroulements multiples habilement exécutés.

KHARBET SIRA.

A deux heures cinquante-cinq minutes, je reprends, en sens contraire, la même route qui m'avait amené à Kabrikha, et, redescendant dans l'Oued el-Hadjir, je le suis dans la direction du nord.

A quatre heures dix minutes, je tourne à l'est, pour remonter, dans son lit tortueux, le cours de l'Oued A'ïn Tefoura, qui, plus loin vers l'est, prend le nom d'Oued Breik. Il est très étroit et bordé d'affreux rochers, qui l'enserrent quelquefois de si près qu'il n'offre passage que pour un ou deux cavaliers de front.

A cinq heures vingt-cinq minutes, après une ascension très raide vers le sud-est, je poursuis ma marche dans la même direction.

A cinq heures quarante minutes, je laisse à ma droite, sur une hauteur, à 1 kilomètre de distance, un village détruit, appelé Kharbet Sira.

A'TCHIT.

A cinq heures quarante-cinq minutes, je passe non loin d'un petit village appelé A'tchit, habité par des Métualis.

RETOUR À THAYIBEH.

A cinq heures cinquante minutes, enfin, je suis de retour à Thayibeh.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME.

DEIR SIRIAN. — KHARBET RADJ. — A'LMIN (A'LMON). — KHARBET ZEKKIEH. — THAYIBEH. — KEFR KILEH. — KHARBET HOURA. — DEIR MIMAS. — KHARBEH. — KOULEIA'H. — EL-KHIAM. — TELL DIBBIN (A'YON). — DJEDEIDEH.

DEIR SIRIAN.

Le 10 octobre, à cinq heures du matin, je descends de Thayibeh vers le nord-ouest, à travers des oliviers et des figuiers.

A cinq heures vingt-deux minutes, après avoir franchi un ravin, je gravis, dans la même direction, des pentes très raides.

A cinq heures quarante-cinq minutes, je parviens à Deir Sirian, petit village d'une quinzaine de maisons, habité par des Métualis. A côté d'une mosquée, je remarque de belles dalles antiques. Ailleurs, au milieu du village, quelques pierres de taille dispersées accusent l'existence, en cet endroit, d'un ancien édifice complètement détruit. Des citernes et deux piscines, en partie creusées dans le roc et en partie bâties avec des blocs réguliers, y sont également à noter.

KHARBET RADJ.

A cinq heures cinquante-huit minutes, je me remets en marche dans la direction de l'ouest-nord-ouest, puis du nord-ouest.

A six heures treize minutes, je rencontre une grande piscine circulaire.

A ma droite, le Nahr el-Litany, qui, plus à l'ouest, est généralement désigné sous le nom de Nahr el-Kasmieh, décrit ses méandres entre des rives abruptes et d'une profondeur effrayante.

A six heures trente-trois minutes, je traverse, sur un plateau, un vaste chaos de débris confusément épars ou entassés. Ils consistent en de belles pierres de taille, la plupart de grandes dimensions, provenant de maisons et d'édifices renversés. Quelques arasements seuls sont çà et là visibles. Partout croissent, au milieu des ruines, des broussailles et des bosquets de chênes verts et de vieux oliviers. Une partie de l'emplacement qu'elles occupent est également labourée et livrée à la culture. On donne aux débris de cette antique localité le nom de Kharbet Radj. Elle était bornée au nord par le Nahr el-Litany et à l'ouest par l'Oued el-Khanazir, qui l'environne aussi du côté du sud.

A'LMIN (A'LMON).

A six heures cinquante-cinq minutes, je descends, vers le sud, dans l'Oued el-Khanazir, puis j'en gravis péniblement la berge occidentale à travers un épais fourré de chênes verts, de térébinthes et de lentisques.

A sept heures trente minutes, j'arrive à A'lmin, village très peu considérable, assis sur les bords méridionaux du Nahr el-Litany. Les maisons en sont construites avec de gros blocs d'apparence antique. Plusieurs citernes et un pressoir pratiqué dans le roc révèlent pareillement l'existence, en cet endroit, d'une ancienne localité, dont le nom devait probablement être à peu près identique avec celui qu'elle porte aujourd'hui.

Je suppose que ce nom était celui de *A'lmon*, en hébreu עַלְמוֹן, en latin *Almon;* car une ville ainsi appelée est mentionnée dans le livre de Josué avec celle d'A'nathoth, sa voisine, comme appartenant à la tribu de Benjamin et assignée aux prêtres.

Et Anathoth et Almon cum suburbanis suis[1].

Or, rien n'empêche de penser que la même dénomination ait

[1] *Josué*, c. XXI, v. 18.

été donnée à une autre ville de la Palestine située en Galilée, dénomination qui s'est conservée fidèlement, avec un léger changement, dans celle de A'lmin.

KHARBET ZEKKIEH.

A huit heures, je continue à m'avancer vers l'ouest.

A huit heures vingt-cinq minutes, je descends dans l'Oued el-Hadjir et, parvenu, non sans peine, dans le fond de cette vallée, je la suis, vers le nord, jusqu'au point où elle débouche dans celle du Nahr el-Litany. Là, près du pont nouvellement rebâti qui traverse ce torrent, se dresse une colline qui s'élève par plusieurs étages successifs et que couronnent les restes d'un petit village, appelés Kharbet Zekkieh.

THAYIBEH.

Après y avoir jeté un coup d'œil rapide, je reprends à neuf heures, vers le sud-est, la route de Thayibeh, village que je n'atteins qu'à onze heures trente-cinq minutes.

KEFR KILEH.

A onze heures cinquante minutes, je descends, vers l'est-sud-est, la hauteur de Thayibeh, et, après avoir franchi deux ravins profonds, j'entreprends, vers le nord-nord-est, une montée très raide par un sentier taillé en escalier dans des flancs rocheux.

A une heure, parvenu sur un plateau élevé, j'en redescends bientôt vers l'est et, à une heure vingt minutes, j'arrive à Kefr Kileh. Ce village considérable, qui compte un millier de Métualis, est assis sur les pentes orientales d'une montagne haute d'environ 600 mètres, et il domine lui-même d'une centaine de mètres la riche et belle vallée dite Merdj A'youn. La fontaine est en partie antique, ou, du moins, beaucoup de matériaux réguliers qui le

sont ont été employés pour la construire. La mosquée et plusieurs maisons ont été également bâties avec des pierres provenant d'anciennes constructions.

KHARBET HOURA.

A une heure quarante minutes, je continue à descendre vers le nord-est à travers des plantations de figuiers et d'oliviers qu'entremêlent des peupliers.

A une heure cinquante minutes, je chemine vers le nord dans un vieux bois d'oliviers.

A deux heures, je foule les vestiges d'un village presque complètement détruit et appelé Kharbet Houra. Il n'en subsiste plus que trois maisons encore habitées, sur les pentes d'un monticule, au bas duquel coule une source appelée A'în Houra, qui arrose des plantations de mûriers.

DEIR MIMAS.

De là, je monte vers le nord-nord-ouest, au milieu d'oliviers séculaires et, à deux heures vingt minutes, je suis à Deir Mimas, village d'un millier d'habitants, presque tous Grecs schismatiques, à part une vingtaine d'entre eux, qui ont embrassé depuis quelques années la religion protestante. Actifs et industrieux, ils cultivent avec soin les vergers qui couvrent les pentes inférieures de la montagne, dont leurs maisons occupent les pentes supérieures. Les figuiers, les oliviers, les mûriers et la vigne y prospèrent merveilleusement, grâce à une source intarissable qui jaillit du sol au milieu même du village et s'écoule ensuite en divers ruisseaux.

Au bas de cette localité et des jardins qui en dépendent, s'élève, à l'ouest, un petit sanctuaire appelé également Deir Mimas, et qui lui a donné son nom. Récemment rebâti sur les bords immédiats du Nahr el-Litany, il domine d'environ 200 mètres le lit profondément encaissé de ce torrent, dont les berges rocheuses sont, en cet endroit, presque verticales, comme des murailles gigantesques.

KHARBEH.

A trois heures, je quitte ce sanctuaire pour monter vers l'est, de terrasse en terrasse; puis, traversant une vallée supérieure que sillonne un ruisseau bordé de peupliers, je recommence à monter vers le nord-nord-est, et, à trois heures quarante-cinq minutes, j'arrive à Kharbeh. Ce village, situé sur le sommet d'une colline d'où l'on embrasse tout le district de Merdj A'youn, contient 600 Maronites. J'y remarque les assises inférieures d'une tour rectangulaire bâtie avec de gros blocs non cimentés, et, non loin de l'église actuelle, les débris d'une autre plus ancienne, dont il subsiste encore des restes en pierre de taille, plusieurs fûts de colonnes monolithes et, sur un beau bloc, une croix fleuronnée entourée d'un cercle.

EL-KHIAM.

A quatre heures cinq minutes, je descends vers le nord, à travers des plantations de figuiers, de mûriers et de vignes.

A quatre heures vingt-cinq minutes, je laisse à ma gauche, sur une colline, le village de Kouleia'h, que j'avais visité en 1870 et qui renferme 400 Maronites, et, à ma droite, de l'autre côté de la plaine où je chemine, celui d'El-Khiam, que j'avais également examiné à la même époque et qui couronne de même le sommet oblong d'une haute colline. Il se compose de deux quartiers, l'un au sud, contenant une population de 700 Métualis, et l'autre au nord, qui compte 600 Chrétiens, divisés en Grecs schismatiques, en Grecs unis et en Maronites, auxquels il faut joindre quelques protestants, qui viennent d'y fonder une chapelle et une école.

La plaine que je traverse, dite *Merdj A'youn*, ou «plaine des sources», doit son nom aux diverses sources qui y coulent et dont la principale est l'A'ïn Derdara. Ces sources y forment des ruisseaux, bordés çà et là de saules, de peupliers et de mûriers, et qui arrosent soit des vergers, soit des champs de blé ou de doura.

TELL DIBBIN (A'YON).

A quatre heures quarante minutes, je gravis la colline appelée Tell Dibbin. Les pentes en sont ménagées avec soin et s'appuient sur des murs de soutènement très épais, construits au moyen de pierres sèches ramassées et entassées ensuite par les propriétaires du sol. Ces pierres proviennent de maisons et d'édifices renversés. Plusieurs plates-formes successives ont été ainsi presque entièrement débarrassées des décombres qui les recouvraient et, à la place des habitations détruites, croissent, dans des enclos séparés, des vignes et des figuiers. Deux sources jaillissent au bas de cette colline, l'une qui a le nom de A'ïn Tell Dibbin, et une autre, beaucoup plus abondante, qui est connue sous le nom de A'ïn el-Hammam. Cette dernière était recueillie autrefois dans un grand bassin, aujourd'hui aux trois quarts détruit, et dont il ne subsiste plus que les assises inférieures en pierres régulières.

Ce Tell Dibbin, à cause de sa position montagneuse au nord de la plaine dite Merdj A'youn, qu'il semble commander, a été regardé par plusieurs critiques et, entre autres, par Robinson [1], comme ayant jadis servi d'emplacement à la ville de *A'yon*, en hébreu עיון, en grec Ἀιών et Ἀΐν, en latin *Ahion*.

Cette ville, située au nord de la Palestine, appartenait à la tribu de Nephthali; elle tomba au pouvoir des généraux de Ben Hadad, roi de Syrie, qu'Asa, roi de Juda, avait appelé à son secours contre le roi d'Israël Baasa :

Acquiescens Benadad regi Asa misit principes exercitus sui in civitates Israel, et percusserunt Ahion, et Dan, et Abeldomum Maacha, et universam Cenneroth, omnem scilicet terram Nephthali [2].

Le même fait est rapporté dans les *Paralipomènes* :

Quo comperto, Benadad misit principes exercituum suarum ad urbes Israel,

[1] *Biblical Researches in Palestine*, t. III, p. 375. — [2] *Rois*, l. III, c. xv, v. 20.

qui percusserunt Ahion, et Dan, et Abelmaim, et universas urbes Nephthali muratas[1].

Plus tard, la même ville fut de nouveau prise et ravagée par Théglath-Phalasar, roi d'Assyrie :

In diebus Phacee, regis Israel, venit Theglathphalasar, rex Assur, et cepit Aion, et Abel-Domum, Maacha et Janoe, et Cedes, et Asor et Galaad et Galilæam et universam terram Nephthali, et transtulit eos in Assyrios[2].

Cette ville de A'yon portait un nom identique, sinon pour le sens de ce mot, qui signifie « ruines », du moins pour la forme qu'il présente, avec la dénomination arabe de *A'youn*, « sources », donnée à la vallée fertile et bien arrosée dans laquelle nous sommes en ce moment. Ce nom, conservé à la vallée, a cessé d'être appliqué à la ville ainsi appelée, une fois qu'elle a été détruite. Celle-ci, par la place qu'elle occupe dans les versets précédents, semble avoir été l'une des plus septentrionales de la tribu de Nephthali, puisqu'elle est énumérée la première lors de la marche des ennemis, qui s'en emparèrent à deux reprises différentes, dans leur invasion du nord au sud. Or, une pareille indication s'accorde très bien avec la position de Tell Dibbin et contribue encore à justifier la conjecture en question.

DJEDEIDEH.

A cinq heures, je continue à m'avancer vers le nord et, à cinq heures trente minutes, je monte, vers le nord-ouest, à Djedeideh, grand village qui date de deux cents ans au plus; auparavant, c'était un simple hameau, composé seulement de quelques masures. Les maisons y sont généralement beaucoup mieux construites que dans le reste de la Palestine, et s'élèvent d'étage en étage sur les flancs d'une grande colline. Il renferme 2,000 habitants, la plupart Grecs schismatiques, auxquels il faut joindre une cinquantaine de

[1] *Paralipomènes*, l. II, c. XVI, v. 4. — [2] *Rois*, l. IV, c. XV, v. 20.

Grecs unis et quelques Musulmans. L'église des Grecs schismatiques est de fondation toute récente; elle est vaste et assez élégamment bâtie. Tout annonce dans ce village, qui est une véritable bourgade, l'aisance relative qui y règne. Il occupe une position très salubre, et trois sources abondantes suffisent à tous les besoins des habitants, en même temps qu'elles fertilisent les jardins qu'ils cultivent.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-QUINZIÈME.

DIBBIN. — IBEL. — KHARBET EL-KEBEIBEH. — KHARBET MIMAS. — SOUK EL-KHAN. — KHARBET CHAKA. — RACHEYAT EL-FOKHAR. — FERDIS. — HEBBARIEH. — A'ÏN DJERFA. — HASBEYA.

DIBBIN.

Le 11 octobre, à six heures quarante minutes du matin, je descends de Djedeideh vers l'est, laissant à ma gauche, au nord, sur une colline voisine, le village de Dibbin, habité par des Métualis et par des Chrétiens, et auquel appartient le Tell Dibbin, dont j'ai parlé dans le précédent chapitre.

IBEL.

A sept heures dix minutes, je monte à Ibel, village considérable qui occupe le plateau d'un colline et compte un millier d'habitants, parmi lesquels 700 sont Grecs schismatiques et les autres appartiennent à la secte des Druses. Au bas du village, vers le nord-ouest, coule une source abondante, appelée A'ïn Ibel; elle forme un ruisseau qui arrose des vergers.

KHARBET EL-KEBEIBEH.

A une très faible distance au sud d'Ibel, sur une colline dont les rampes étaient soutenues par de nombreux murs d'appui, les uns détruits, les autres encore en partie debout, je visite les ruines d'un ancien village, dites Kharbet el-Kebeibeh. Il est presque entièrement rasé : il n'en subsiste plus que des amas de matériaux

dispersés et accumulés par tas, afin de laisser à la charrue et à la culture des espaces libres. Çà et là croissent de vieux oliviers et des noyers. Une innombrable quantité de fragments de poterie jonchent partout le sol.

KHARBET MIMAS.

A huit heures dix minutes, de retour à Ibel, j'en redescends, vers l'est-nord-est, à travers de belles plantations de vignes.

A huit heures quarante-cinq minutes, je prends la direction du nord, dans la vallée où serpente le Nahr el-Hasbany, et, continuant à descendre, je passe à côté de quelques ruines, appelées Kharbet Mimas; elles dominent une source du même nom.

SOUK EL-KHAN.

A neuf heures quinze minutes, je parviens à Souk el-Khan. Là se trouvent un khan arabe en très mauvais état et quelques boutiques alentour, qui ne sont occupées que les jours de marché.

Devant moi, au nord, sur une colline, se montre le village de Kaukaba, dont la population est, en majorité, maronite.

KHARBET CHAKA.

Franchissant ensuite le Nahr el-Hasbany sur un petit pont arabe, je jette un coup d'œil sur les débris d'un hameau détruit, appelé Chaka, qui couvrait un monticule voisin du fleuve et actuellement livré à la culture, puis je chemine vers le sud à travers des plantations de mûriers.

RACHEYAT EL-FOKHAR.

A neuf heures quarante-cinq minutes, je commence à monter vers le sud-est et ensuite vers l'est-sud-est.

A dix heures quarante-quatre minutes, j'atteins le village de Racheyat el-Fokhar. Composé de 700 habitants, presque tous Grecs

schismatiques, il s'élève d'étage en étage sur des pentes plantées d'oliviers, de figuiers et de vignes, et doit son surnom d'*El-Fokhar*, « l'argile », à l'industrie de sa population, qui excelle à fabriquer des vases de toute forme et de toute grandeur avec la terre argileuse de cette localité. Une source coule au bas du village. Une mission protestante s'est établie en cet endroit et y a recruté déjà quelques adhérents.

FERDIS.

A onze heures cinquante-cinq minutes, je descends de la hauteur où je suis dans la direction du nord, puis du nord-est, au milieu d'un bois de chênes.

A midi trente minutes, je laisse à ma gauche bien au-dessus de moi le petit village de Ferdis, habité par des Grecs schismatiques et par des Druses.

HEBBARIEH.

En continuant à descendre par un sentier affreux, taillé dans le roc, et où mon cheval trébuche presque à chaque pas, j'atteins, à midi quarante-cinq minutes, une vallée hérissée de rochers et néanmoins plantée de mûriers.

A une heure, je franchis l'Oued Hebbarieh et, à une heure dix-neuf minutes, je parviens au village de ce nom. Situé sur les pentes d'une montagne rocheuse, il compte 650 habitants, tous Musulmans. Beaucoup de maisons ont été bâties avec des matériaux antiques; elles s'étagent les unes au-dessus des autres, jusqu'à une assez grande élévation. Une mosquée, appelée Djama' el-Khadher, y a été également construite avec des pierres antiques, parmi lesquelles quelques-unes, non seulement sont taillées en bossage, mais encore offrent au centre de leur surface extérieure une saillie très proéminente et arrondie en forme de boule.

Un monument infiniment plus remarquable appelle l'attention du voyageur dans la partie basse du village : c'est un ancien temple, tourné de l'ouest à l'est et qui mesure 22 mètres de long sur 12

de large. Bâti avec de magnifiques blocs, les uns complètement aplanis, les autres légèrement relevés en bossage, il s'élève en retraite sur un élégant soubassement formé avec des blocs plus considérables encore, et dont plusieurs ont 3 mètres de long sur une hauteur et une largeur proportionnées. A l'est, il est précédé d'un portique, ou *pronaos*, soutenu sur deux colonnes et flanqué de deux pilastres ioniques. Au fond de ce vestibule, à droite et à gauche de la porte d'entrée, laquelle est rectangulaire, on observe une grande niche surmontée d'une élégante coquille et, au-dessus de cette niche, une seconde plus petite, de forme rectangulaire. Ces quatre niches, probablement, devaient contenir jadis des statues. Les deux angles de la façade occidentale sont également flanqués chacun d'un pilastre ionique identique aux deux précédents. Quant à l'intérieur de la *cella*, il est actuellement encombré d'un amas énorme de terre et de matériaux brisés, sous lequel les colonnes qui l'ornaient gisent ensevelies. Un petit escalier, ménagé dans l'épaisseur d'un des murs à l'extrémité occidentale du monument, permettait de monter sur les terrasses qui le couronnaient.

Rien ne nous révèle l'âge ni le fondateur de ce temple, ni la divinité qui y était adorée. Son architecture seulement indique un travail gréco-romain. Une particularité à signaler en terminant, c'est que les statues renfermées dans les niches du vestibule avaient la face tournée vers le Djebel ech-Cheikh ou Grand Hermon, qui, ainsi que je le montrerai bientôt, était vénéré comme une montagne sainte, et même comme une véritable divinité, par les anciens habitants du pays.

A'ÏN DJERFA.

A deux heures trente minutes, je descends vers l'ouest-nord-ouest, et, après avoir franchi l'Oued Cheba', aux flancs escarpés et au lit profondément encaissé, qui fournit le tribut de ses eaux au Nahr el-Hasbany, puis, plus au nord, un autre *oued*, appelé Oued A'ïn Djerfa, je monte, dans la même direction, à travers des rochers et des bois de chênes, au village de ce nom, où j'arrive à

trois heures trente minutes. Habité par des Druses, au nombre de 200 environ, il a succédé à un autre plus ancien, comme le témoignent plusieurs citernes antiques et la régularité des matériaux avec lesquels ont été construites, en totalité ou en partie, la moitié au moins des maisons, ainsi que la fontaine publique.

HASBEYA.

A trois heures quarante-cinq minutes, je continue à monter vers le nord, au milieu d'oliviers séculaires qui croissent sur des terrasses successives dues à la main de l'homme

A quatre heures cinq minutes, je parviens sur un plateau élevé, couvert de vignes, de figuiers et d'oliviers, d'où je redescends ensuite vers l'ouest-nord-ouest à Hasbeya.

J'atteins cette bourgade à quatre heures trente minutes, et j'y fais dresser ma tente sous des oliviers.

Hasbeya s'élève en amphithéâtre autour et au-dessus de l'ancien palais de ses émirs, vaste demeure actuellement très délabrée, et qui est encore habitée par quelques membres de la famille Chehab. Les fondations de ce palais ont été jetées dans les premières années du XVIIe siècle, et l'on a employé pour le construire beaucoup de blocs antiques. C'est dans la cour intérieure qu'il renferme qu'au mois de juin de l'année 1860, a eu lieu l'effroyable massacre d'un millier de Chrétiens, qui y avaient cherché un refuge comme dans un asile inviolable, massacre dont tous les détails m'ont été racontés sur les lieux mêmes par plusieurs témoins oculaires qui étaient parvenus à échapper aux mains de leurs bourreaux.

Lors de la grande insurrection des Druses qui éclata, cette année-là, contre les Chrétiens en général et principalement contre les Maronites, les Chrétiens d'Hasbeya, se voyant dans l'impossibilité de lutter contre les Druses qui les attaquaient, implorèrent la protection du colonel turc Osman Bey, qui avec une garnison de 200 hommes occupait le palais. Celui-ci leur en ouvrit les portes, mais à une condition, c'est qu'ils livreraient leurs armes en entrant;

il leur affirmait qu'ils n'auraient absolument rien à craindre dans cet asile, dont les murs épais les mettraient complètement à l'abri de la fureur de leurs ennemis, et il leur jurait, en outre, au nom de Mahomet et du sultan, qu'il les défendrait avec ses soldats, si l'on entreprenait de forcer les portes du château. Rassurés par ces belles paroles, les Chrétiens, ignorant les perfides desseins du colonel, s'empressèrent, pour leur malheur, d'accepter les conditions qui leur étaient posées et de se réfugier dans cette enceinte inhospitalière, en remettant leurs armes avant d'entrer. Mais à peine y furent-ils renfermés, qu'Osman Bey les laissa pendant plusieurs jours épuiser leurs faibles provisions, et, quand ils commencèrent à tomber d'inanition, faute d'eau et de nourriture, il ouvrit les portes du palais et les livra, ainsi désarmés et mourant de soif et de faim, à toute la fureur de leurs barbares ennemis. Ses soldats, loin de les protéger, les poussèrent eux-mêmes au-devant du fer qui allait les frapper, et les Druses, ivres de sang et de carnage, les égorgèrent sans pitié, comme un vil troupeau.

Devant ce château s'étend une grande place d'armes, à l'un des angles de laquelle est une mosquée accompagnée de son minaret; une fontaine ombragée par un gigantesque noyer l'avoisine. Quant à la bourgade, elle s'étage plus haut jusqu'à une très grande élévation, sur les deux rives et principalement sur la rive gauche d'un *oued* qui la traverse d'est en ouest, pour aller aboutir au Nahr el-Hasbany. Le quartier chrétien, qui avait été en partie brûlé ou démoli en 1860, est actuellement rebâti. La population totale se monte à 3,940 habitants, qui se décomposent ainsi : 2,000 Druses, 1,500 Grecs schismatiques, 200 Musulmans, 120 Maronites, 80 Grecs unis et 40 protestants. Les Grecs schismatiques y ont une église de date récente et construite avec soin. Beaucoup de maisons sont entremêlées de jardins, où croissent des oliviers, des figuiers et des vignes.

Trois sources fournissent aux habitants l'eau dont ils ont besoin. En outre, un petit canal souterrain amène au château celle d'une quatrième source peu éloignée.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-SEIZIÈME.

A'ÏN KENIA. — CHOUEIA. — ASCENSION DU GRAND HERMON. — KASR A'NTAR. RETOUR À HASBEYA.

A'ÏN KENIA.

Le 12 octobre, à six heures du matin, je franchis l'Oued Hasbeya, qui traverse d'est en ouest la bourgade de ce nom, et je gravis vers l'est-nord-est, puis vers l'est, des pentes bien cultivées, où la vigne prospère merveilleusement à une hauteur qui dépasse 800 mètres au-dessus de la Méditerranée.

A six heures trente minutes, je parviens à A'ïn Kenia, village habité par des Druses et par des Grecs schismatiques. On y observe les débris d'une antique tour de défense en blocs gigantesques. Une source excellente coule en cet endroit, et c'est elle qui, au moyen d'un conduit, alimente d'eau le château d'Hasbeya.

CHOUEIA.

En continuant à monter, j'arrive, à six heures quarante minutes, à Choueia, autre village dont la population se compose pareillement de Druses et de Grecs schismatiques. A l'est de ce village et des plantations de figuiers, de vignes et de mûriers qui l'entourent, je remarque d'anciennes carrières, qui ont été transformées plus tard en réservoirs, et un peu plus loin les restes d'une tour antique mesurant 12 pas de long sur 8 de large et bâtie avec des blocs très considérables, régulièrement taillés. A une faible distance de là, plusieurs fosses funéraires creusées dans le roc sont peut-être contemporaines de cette tour, qui avait pour but de

protéger la route conduisant de ce côté au sommet du Grand Hermon.

ASCENSION DU GRAND HERMON.

A sept heures quarante minutes, je m'engage dans une sorte de défilé étroit, resserré entre d'énormes rochers, et bientôt je rencontre une citerne recouverte par des dalles gigantesques. Quelques pas plus loin, un tombeau, précédé d'un vestibule où l'on descend par plusieurs degrés, renferme intérieurement cinq auges sépulcrales creusées dans l'épaisseur du roc.

Au sortir de cette gorge, je chemine péniblement vers l'est-sud-est. Çà et là quelques petits vallons sont cultivés par la main de l'homme.

A neuf heures vingt-cinq minutes, je descends vers une grande et large vallée, appelée Oued Djenem. Elle était autrefois couverte de beaux chênes, qui sont, pour la plupart, tombés sous la hache des bûcherons. Son altitude au-dessus de la Méditerranée doit être d'environ 1,500 mètres.

A dix heures, j'y fais halte un instant auprès d'une source abondante et très froide, nommée A'ïn Djenem; elle est bien connue des bûcherons et des pâtres. Elle est fréquentée aussi quelquefois par des ours et des panthères, hôtes redoutables, qui ne sont pas rares dans certaines parties du Liban et de l'Anti-Liban et notamment dans les fourrés du Djebel ech-Cheikh, qui forme le prolongement méridional de cette dernière grande chaîne de montagnes.

A dix heures trente-cinq minutes, je me remets en marche vers l'est-nord-est, et l'ascension devient alors beaucoup plus laborieuse. Aux arbres, clairsemés jusque-là sur les pentes ou dans les ravins, ont succédé de simples broussailles, des chardons et des herbes sauvages. Il faut monter lentement et avec effort à travers une masse énorme de petites pierres roulantes, désagrégées par les neiges, sur lesquelles on pose un pied mal assuré.

A une heure trente minutes, ma direction devient celle du nord-nord-est et je longe, à ma gauche, une grande traînée de neige.

A une heure quarante-cinq minutes enfin, j'atteins l'un des trois sommets de ce massif. Là, des ruines fort intéressantes sollicitent mon attention et raniment mes forces, qu'avait épuisées une ascension aussi raide et aussi continue. Mais avant de les étudier, je reste quelque temps immobile et saisi d'étonnement à la vue de l'un des plus beaux panoramas qu'il soit peut-être donné à l'homme de contempler. En effet, de la cime où je suis, dont l'altitude est de 2,800 mètres, j'embrasse du regard une grande partie de la Palestine, tant au delà qu'en deçà du Jourdain. En outre, presque toute la vallée de la Cœlésyrie, avec les deux grandes chaînes montagneuses qui l'encadrent, celles de l'Anti-Liban, l'immense plaine de Damas et la verdoyante ceinture des admirables jardins qui entourent cette vaste cité : toutes ces contrées et d'autres encore se déroulent au loin devant les yeux du spectateur, comme un incomparable plan en relief, aussi étendu que varié, bordé vers l'est par le désert et à l'ouest par la Méditerranée. Que dirai-je maintenant des souvenirs et des pensées qui assiègent alors l'esprit en présence d'un tel spectacle? Pour moi, qui, depuis 1852, avais tant voyagé dans la Palestine, où j'avais visité près de deux mille localités, j'éprouvais un plaisir infini à refaire, comme en un instant, par un simple coup d'œil, toutes les longues et fatigantes explorations que j'y avais accomplies à plusieurs reprises. J'apercevais toutes les montagnes que j'avais gravies, toutes les vallées que j'avais parcourues, mais tellement rapprochées par la perspective que les intervalles s'évanouissaient et qu'elles semblaient toutes comparaître et accourir en quelque sorte devant moi, afin de me permettre de les considérer dans leur ensemble, après les avoir explorées séparément et étudiées en détail.

KASR A'NTAR.

J'aurais volontiers donné un libre cours à mon admiration et consacré plusieurs heures à cette espèce de revue générale de la Terre sainte, depuis Dan jusqu'à Bersabée, pour employer les

expressions de l'Écriture; mais un vent violent et glacé balayait par des rafales continuelles l'observatoire aérien où j'étais placé, et avant de redescendre de ce sommet, j'avais à examiner les ruines qui le couronnent. Ces ruines consistent en une grande enceinte circulaire, dont les arasements seuls sont visibles; elle avait été bâtie en belles pierres de taille, les unes complètement aplanies, les autres légèrement relevées en bossage, et environnait un cône tronqué et rocheux dont les flancs ont été jadis exploités comme carrière, et au centre duquel a été creusée une sorte de chambre à ciel ouvert, que j'incline à regarder comme un sanctuaire païen d'une époque très reculée. Là, à mon avis, était primitivement adoré le dieu Baal, ou peut-être la montagne elle-même, divinisée et confondue avec la divinité dont le nom était quelquefois accolé au sien, comme le prouve la désignation de Baal-Hermon par laquelle la Bible la signale en deux passages différents. Cet endroit, en effet, est l'un des points culminants du Djebel ech-Cheikh. A l'angle sud-ouest de ce même cône gisent sur le sol les débris renversés d'un temple qui avait été construit avec des blocs d'un bel appareil et qui doit être celui dont parle saint Jérôme, comme étant encore en grand honneur de son temps parmi les païens. Ce cône, ce temple et l'enceinte circulaire qui l'enferme étaient jadis, comme maintenant, ensevelis sous une épaisse couche de neige pendant les trois quarts au moins de l'année, et c'était là le haut lieu le plus élevé et de l'accès le plus difficile que fréquentaient les anciens Kananéens.

Le Druse que j'avais pris pour guide donnait à ces ruines le nom de Kasr A'ntar; d'autres les appellent Kasr Chebib, et y voient les restes d'un ancien château fort; mais à quoi aurait-il servi pendant neuf ou dix mois, à cause des neiges qui l'assiègent et le recouvrent alors et dont il n'est complètement débarrassé qu'à la fin de l'été? Ce n'était donc pas un poste fortifié, mais un édifice religieux, où l'on se rendait en pèlerinage de tous les pays d'alentour, lorsque la fonte des neiges laissait libre le sommet de la montagne et en permettait l'ascension.

D'ailleurs il en est fait mention dans saint Jérôme, qui, au mot Hermon dans l'*Onomasticon*, s'exprime ainsi :

Ærmon, mons Amorrhæorum; quem Phœnices vocant Sanior et Amorrhæus appellavit Sanir, diciturque in vertice ejus insigne templum, quod ab ethnicis cultui habetur e regione Paneadis et Libani.

Enfin, les ruines mêmes qui ont survécu jusqu'à nos jours prouvent la destination de l'édifice dont elles offrent les débris. Les pèlerins, après avoir escaladé péniblement, pendant de longues heures, les flancs de la montagne, devaient, une fois parvenus sur la cime où je me trouve en ce moment, faire processionnellement le tour de l'enceinte circulaire dont j'ai parlé, puis s'approcher de l'*aditus* pratiqué au sein du cône tronqué et enfin présenter leurs vœux et suspendre leurs *ex-voto* dans le temple qui l'avoisine. Plusieurs petites niches creusées dans le roc sont encore assez bien conservées.

Pour en revenir à la montagne elle-même, elle est la plus considérable et la plus haute de la longue chaîne de l'Anti-Liban, et formait jadis vers le nord la limite de la Palestine. A ses pieds jaillissent les trois principales sources du Jourdain, et florissaient autrefois plusieurs villes importantes, entre autres Dan et Panéas ou Césarée de Philippe. De nombreux villages, dont quelques-uns sont très peuplés, comme Hasbeya et Racheya, sont encore disséminés sur ses flancs. Les Arabes la désignent maintenant sous le nom de Djebel et-Teldj, parce qu'elle est couverte de neige une grande partie de l'année; ses sommets même, et elle en a trois principaux, ne sont presque jamais dépouillés complètement de cette blanche couronne, qui étincelle de loin aux rayons du soleil; d'où vient que, dans l'antiquité, les Sidoniens l'appelaient *Sirion* ou *Chirion*, dans la Vulgate *Sarion*, du mot *charah*, qui signifie « briller ». Nous lisons, par exemple, dans le Deutéronome, à propos du mont Hermon :

Quem Sidonii Sarion vocant, et Amorrhæi Sanir[1].

[1] *Deutéronome*, c. III, v. 9.

Quant à cette dernière dénomination de *Sanir* ou *Senir*, par laquelle les Amorrhéens la désignaient, elle a le sens de « cuirasse », dénomination due également sans doute à l'éclat éblouissant de ses cimes, lorsqu'elles reflètent les feux de l'astre du jour, éclat que l'on peut comparer à celui que projette une cuirasse polie que frappent les rayons du soleil.

Le nom de *Hermon*, en hébreu חֶרְמוֹן, en grec Ἀερμών, en latin *Hermon*, que les Israélites lui donnaient ordinairement, dérivait de son altitude et de sa masse imposante. Dans un passage du livre des Juges, elle est appelée Baal-Hermon :

Quinque satrapas Philistinorum, omnemque Chananæum, et Sidonium atque Hevæum, qui habitabat in monte Libano, de monte Baal-Hermon usque ad introitum Emath [1].

Dans un autre passage des Livres saints, l'écrivain sacré s'exprime de la manière suivante, au sujet des limites de la demi-tribu de Manassé située au delà du Jourdain :

Filii quoque dimidiæ tribus Manasse possederunt terram a finibus Basan usque Baal-Hermon, et Sanir, et montem Hermon, ingens quippe numerus fuit [2].

Dans ce verset, la Bible semble distinguer Baal-Hermon du Sanir et du mont Hermon.

Un verset du Cantique des cantiques paraît également établir une différence entre le Sanir et l'Hermon :

Veni de Libano, sponsa mea, veni de Libano, veni : coronaberis de capite Amana, de vertice Sanir et Hermon, de cubilibus leonum, de montibus pardorum [3].

La manière la plus naturelle et la plus simple, à mon avis, d'accorder ces divers passages entre eux, c'est d'admettre que le vaste massif du Djebel ech-Cheikh est tantôt désigné dans la Bible sous un nom unique, qui est, soit Sirion, soit Sanir ou Senir, soit

[1] *Juges*, c. III, v. 3. — [2] *Paralipomènes*, l. I, c. V, v. 23. — [3] *Cantique des cantiques*, c. IV, v. 8.

Hermon, soit Baal-Hermon, et tantôt sous des noms différents, à cause, sans doute, de ses différents sommets.

Eusèbe, au mot Ἀερμών de l'*Onomasticon*, nous apprend que ce mont, en raison probablement de la consécration de l'une de ses cimes au dieu Baal, était vénéré comme saint par les païens :

Φασὶν δὲ εἰς ἔτι νῦν Ἀερμὼν ὄρος ὀνομάζεσθαι, καὶ ὡς ἱερὸν τιμᾶσθαι ὑπὸ τῶν ἐθνῶν.

C'était pour eux une véritable divinité, et, de même que, d'après un passage de Tacite [1], il y avait le dieu Carmel, identifié par la vénération publique avec la montagne de ce nom, de même, il y avait le dieu Hermon ou Baal-Hermon. En l'adorant, c'était à la montagne elle-même que l'on rendait un véritable culte, et l'endroit le plus sacré de cette montagne était le cône tronqué qui termine l'un de ses principaux sommets et qu'environnent les ruines que je viens de décrire. Aussi était-ce vers ce cône qu'étaient orientés les différents temples qui avaient été construits sur les flancs inférieurs de ce massif.

RETOUR À HASBEYA.

A trois heures de l'après-midi, je quitte les débris du Kasr A'ntar et, saluant une dernière fois le vaste et merveilleux horizon qui s'étend autour de moi, je redescends vers le sud-sud-ouest, puis vers l'ouest, par le même sentier que j'avais pris pour monter.

A cinq heures trente-cinq minutes, le soleil se couche et dore de ses feux mourants les flancs de la montagne et les neiges qui en blanchissent encore çà et là quelques ravins supérieurs. La lune heureusement se lève bientôt, et sa douce lumière, qu'aucun nuage au ciel ne ternit, éclaire les chemins affreux qu'il me reste à parcourir, et où il m'aurait été impossible de m'aventurer pendant les

[1] Tacite, *Histoires*, l. II, c. LXXVIII.

ténèbres, sans son secours. De tous côtés, en effet, se dressent des rochers affectant les formes les plus bizarres et hérissant un sol profondément raviné.

A huit heures du soir, enfin, je fais halte auprès de ma tente, à Hasbeya.

J'avais mis sept heures environ pour monter au sommet du Kasr A'ntar et cinq heures seulement pour en redescendre.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME.

NAHR EL-HASBANY. — PUITS DE BITUME. — KAUKABA. — SOURCE SUPÉRIEURE DU JOURDAIN. — MIMAS. — A'ÏN LEBOUEH. — A'KABEH. — RACHEYA. — BIRKET A'HA.

NAHR EL-HASBANY.

Après une journée de repos, passée à Hasbeya, je descends, le 14 octobre, à six heures trente-cinq minutes du matin, le long de l'*oued* de ce nom. Ma direction est celle de l'ouest; le sentier que je suis est quelquefois taillé en escalier.

A sept heures vingt minutes, je franchis le Nahr el-Hasbany, auquel aboutit l'Oued Hasbeya. Près du gué où je le traverse, est un moulin qu'avoisinent quelques maisons, au milieu d'un gros bouquet de peupliers, de mûriers et d'oliviers.

PUITS DE BITUME.

A sept heures vingt-cinq minutes, je gravis, au delà du fleuve, vers l'ouest, puis vers le sud-ouest, les pentes de hautes collines blanchâtres et rocheuses, qui, de ce côté, bordent le Nahr el-Hasbany.

A sept heures trente-huit minutes, je jette un coup d'œil sur d'anciens puits de bitume, exploités depuis longtemps, mais qui ne le sont pas en ce moment. J'en ai compté vingt-cinq; d'autres peut-être ont échappé à mon attention. Creusés verticalement dans le sol, ils ont une profondeur qui ne dépasse guère 15 mètres, et sont reliés entre eux par des galeries horizontales. Le bitume que l'on en extrait encore quelquefois est dur, très fin et d'excellente

qualité, comme il est permis d'en juger par les nombreux échantillons qui gisent entassés autour de l'orifice de chacun de ces puits.

KAUKABA.

A 1 kilomètre de distance plus au sud, j'aperçois sur une colline le village de Kaukaba, dont la population est en grande partie maronite. Des plantations de mûriers l'environnent.

SOURCE SUPÉRIEURE DU JOURDAIN.

A huit heures, je redescends vers l'ouest-nord-ouest.

A huit heures quinze minutes, je côtoie, vers le nord, sur sa rive droite, le Nahr el-Hasbany. Un petit canal latéral en suit les contours et arrose des plantations au moyen de nombreuses rigoles. La route où je chemine est fraîche et délicieuse, ombragée qu'elle est par des platanes, des noyers, des oliviers et des mûriers.

A huit heures trente minutes, je passe à côté d'un pont jeté sur le fleuve. Il se compose de deux arches ogivales et est de fabrique arabe. On l'appelle Djisr el-Hasbeya, parce qu'il conduit à cette bourgade, ou encore *Djisr Ras en-Neba'*, « pont de la tête de la source », parce qu'il avoisine l'endroit où jaillit la source supérieure du Jourdain.

Effectivement, en continuant à remonter le fleuve encore quelques minutes, je fais bientôt halte un instant auprès de cette source célèbre. Son altitude au-dessus de la mer est de 563 mètres.

Les deux autres sources principales de ce fleuve, à savoir : celles de Banias et de Tell el-Kadhy, sont moins élevées, comme je le dirai plus tard. La source dite Ras en-Neba' est donc, sinon la plus abondante, du moins la première et la plus haute du Jourdain.

Je ferai observer que ce fleuve, dans la partie supérieure de son cours, est connu sous le nom de Nahr el-Hasbany, et qu'il ne prend que plus bas celui de Jourdain, après sa jonction avec les deux grands ruisseaux qui proviennent de Banias et de Tell el-Kadhy.

Quant à la source où nous sommes en ce moment, elle jaillit au pied d'un rocher qui s'élève comme une sorte de mur vertical de 6 mètres d'élévation. Le ruisseau considérable qu'elle forme est bientôt arrêté dans son cours, vers le sud, par un puissant et épais barrage, qui le divise en deux bras: l'un constitue le fleuve proprement dit, qui coule avec rapidité dans le lit que la nature lui a creusé; l'autre est resserré dans un étroit canal, qui court parallèlement au précédent, mais à un niveau supérieur, et arrose des plantations de mûriers et d'autres arbres.

MIMAS.

A huit heures cinquante minutes, je me remets en marche vers le nord-est, remontant le même *oued*, qui, à partir de cet endroit, au lieu de porter le nom de Nahr el-Hasbany, prend celui d'Oued et-Teim. Il renferme encore un peu d'eau, provenant d'une source qui coule 200 mètres plus au nord, mais qui tarit parfois en été.

A neuf heures quinze minutes, ja franchis l'Oued Mimas, qui aboutit à l'Oued et-Teim. Au delà, au nord, s'élève, sur une colline, le village du même nom. Il est habité par des Druses et par des Grecs schismatiques. Quelques ruines sur un monticule voisin de ce village, du côté de l'ouest, s'appellent Kharbet Ras A'ly.

A'ÏN LEBOUEH.

A neuf heures quarante minutes, je poursuis ma route vers le nord-est, le long de l'Oued et-Teim; il est, sur beaucoup de points, profondément encaissé entre des berges rocheuses et coupé transversalement par d'autres ravins, qui, lors des grandes pluies ou de la fonte des neiges du Djebel ech-Cheikh, lui amènent une quantité d'eau assez considérable, qui va grossir le volume de celles du Nahr el-Hasbany.

A midi cinquante minutes, je fais halte un instant auprès d'une source appelée A'ïn Lebouch; elle arrose quelques cultures sur une

colline qui domine, à l'est, l'Oued et-Teim. Un hameau, actuellement renversé, l'avoisinait.

A une heure, je monte de là, vers le nord-est, puis vers l'est, des pentes toutes parsemées de pierres basaltiques.

A'KABEH.

A une heure quinze minutes, je laisse à ma gauche un petit village, composé d'une vingtaine de maisons très grossièrement bâties et appelé A'kabeh.

RACHEYA.

L'ascension devient alors plus raide; mais les pentes que je continue à gravir vers l'est sont couvertes de vignes et de figuiers, qui, grâce à une culture intelligente, croissent admirablement au milieu des rochers qui hérissent partout le sol.

A une heure quarante minutes, enfin, je parviens à Racheya, où je dois passer la nuit.

Cette bourgade compte 3,500 habitants, parmi lesquels 1,000 sont Druses, 1,800 appartiennent à la religion grecque schismatique et les 700 autres sont des Grecs unis et des Syriens unis, auxquels il faut joindre aussi quelques protestants. Elle est divisée en plusieurs quartiers, situés sur différentes collines, au milieu de belles plantations; la vigne surtout y abonde et y prospère parfaitement, à une altitude d'environ 1,200 mètres au-dessus de la Méditerranée. Le seraïa, ou résidence des anciens émirs de Racheya, est assis sur un plateau rocheux, qui s'étend du nord au sud. C'était à la fois un palais et une forteresse, renfermant de vastes appartements, une mosquée, des écuries, une caserne, une place d'armes, une prison, des souterrains et de grandes citernes. Bâti il y a deux cents ans au moins, il tombe de toutes parts en ruine. Le gouverneur actuel de cette bourgade en occupe seulement une partie avec quelques soldats. En 1860, ce seraïa fut, comme celui d'Hasbeya, témoin d'un horrible massacre, de la part des Druses : huit cents

Chrétiensde Racheya y avaient cherché un refuge, encouragés qu'ils étaient par le moudir turc, qui avait promis de les défendre; mais il les trahit presque aussitôt et les laissa tous égorger impunément sous ses yeux par une bande de Druses. Ses soldats mêmes firent cause commune avec leurs ennemis et augmentèrent le nombre de leurs bourreaux.

Le nom antique de Racheya nous est inconnu, mais cette localité a dû succéder à une autre plus ancienne, car, en la parcourant, on remarque beaucoup de belles pierres de taille, parmi lesquelles quelques-unes offrent des restes de sculptures, et qui ont été employées soit dans la construction de quelques parties du seraïa, soit dans celles de simples maisons d'habitants. En outre, une piscine pratiquée dans le roc, au bas du seraïa, et, beaucoup plus bas encore, un bassin circulaire construit, qui recueille une source abondante, l'A'ïn Racheya, où vont s'approvisionner d'eau la plupart des femmes de la bourgade, semblent dénoter un travail antique.

BIRKET A'IHA.

A 3 kilomètres au nord-est de Racheya, s'étend un lac environné de collines, appelé Birket A'iha, parce qu'il est dominé, au sud, par le village de ce nom; d'autres l'appellent Birket Kefr Kouk, du nom d'un second village qui l'avoisine vers le nord. Situé à 1,060 mètres au-dessus de la mer, il est alimenté par plusieurs sources, dont la plus considérable est l'A'ïn Tannour. Selon les habitants du pays, ce lac serait la véritable source du Nahr el-Hasbany et, partant, ce serait la plus haute et la première source du Jourdain, et non pas celle dont j'ai parlé sous le nom de A'ïn Ras en-Neba', qui n'est qu'à 563 mètres au-dessus de la mer. A les entendre, en effet, il y aurait une communication secrète entre ce lac et cette dernière source, et ils racontent à ce sujet la fable suivante : « Autrefois, disent-ils, on jeta un sac de paille dans le Birket A'iha, et on le retrouva ensuite dans le Nahr el-Hasbany. »

Cette fable, comme on le voit, est tout à fait identique à celle

que Josèphe nous a transmise relativement à la prétendue communication souterraine qui existerait entre le lac Phiala et la grotte de Pan, à Panéas.

Jadis, dit-il, comme on ignorait l'origine véritable du Jourdain, elle fut découverte par Philippe, tétrarque de la Trachonitide. Il fit jeter, en effet, de la paille dans le lac Phiala, et cette paille fut retrouvée dans la grotte de Pan, que l'on regardait jusque-là comme l'endroit où naissait le fleuve [1].

[1] *Guerre des Juifs*, l. III, c. x, § 7.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME.

DAMAS. — KAUKAB. — EXCURSION EN COELÉSYRIE.
RETOUR EN PALESTINE.

DAMAS.

Damas était en dehors du cercle proprement dit de mes recherches; mais cette grande cité, l'une des plus anciennes et des plus importantes de la Syrie, avait été dans des rapports si étroits et si incessants avec la Palestine, surtout avec ses districts du nord, c'est-à-dire avec la Galilée, que je ne pouvais pas la laisser à l'écart et ne point la comprendre dans mon programme et mon itinéraire. Je m'y acheminai donc de Racheya, à travers les contreforts septentrionaux du Grand Hermon. Sur ma route, j'étudiai les belles ruines de Rakleh et visitai Kathana; je la parcourus elle-même méthodiquement, examinant avec soin ses remparts, dont les assises inférieures, sans être antiques, car elles ont subi des remaniements, paraissent néanmoins antérieures à l'invasion musulmane; ses principales portes, autrefois larges et monumentales, aujourd'hui en partie murées; sa citadelle à moitié détruite, bâtie avec les ruines et sur l'emplacement d'une autre plus ancienne; ses bazars, ses divers édifices et surtout sa grande mosquée, avec ses hauts minarets, ses beaux portiques, soutenus sur d'innombrables colonnes, et son immense parvis. Ce vaste monument, comme on le sait, n'est autre chose qu'une ancienne basilique chrétienne, qui a remplacé elle-même un temple païen. Longtemps interdit aux Chrétiens sous peine de mort, il leur est maintenant devenu accessible, moyennant une gratification, qui se monte d'ordinaire à vingt francs par personne. On y admire de superbes colonnes surmontées de chapi-

teaux corinthiens et des mosaïques byzantines plus ou moins bien conservées. Au-dessus d'une porte extérieure à moitié ensevelie actuellement, et richement décorée de rosaces, de fleurs et d'entrelacs, j'ai lu l'inscription grecque suivante, déjà relevée sans doute par d'autres voyageurs et qui est gravée sur une seule ligne :

+ ΒΑϹΙΛΙΑϹΟΥϹΕΒΑϹΙΛΙΑΠΑΝΤΩΝ
ΤΩΝΑΙΩΝΩΝΚΑΙΗΔΕϹΠΟΤΙΑϹΟΥ
ΕΝΠΑϹΗΓΕΝΕΑΚΑΙΓΕΝΕΑ +

« Ta royauté, ô Christ, est une royauté qui embrasse tous les siècles, et ta domination s'étend de génération en génération. »

Cette inscription est probablement contemporaine de la fondation même de la basilique, qui passe pour remonter à Arcadius, fils de Théodose; par conséquent, elle date de la fin du IVe siècle ou des premières années du Ve. Si elle a été respectée jusqu'à présent dans une ville aussi fanatique que Damas, c'est d'abord que les Musulmans ne la comprennent pas, et qu'ensuite il faut, pour la voir, monter, au moyen d'une échelle, sur les terrasses d'un bazar.

On n'ignore pas qu'en 1860, en même temps que des massacres affreux avaient lieu à Damas, le quartier chrétien fut complètement incendié, y compris même l'hôpital français, où tant de malheureux, appartenant à toutes les religions, avaient été soignés avec le désintéressement le plus devoué. Ce quartier, avec ses différentes églises latines, grecques, syriennes et arméniennes, est aujourd'hui presque entièrement rebâti, et l'hôpital français, relevé de ses ruines, continue, comme par le passé, à être le refuge de toutes les misères. Pendant tout le cours de l'épidémie cholérique qui, en 1875, a sévi si malheureusement à Damas, où plus de 10,000 victimes ont succombé au fléau, nos Sœurs de charité, secondées par nos Lazaristes, ont, nuit et jour, vaillamment fait leur devoir en prodiguant à tous les malades leurs soins, leurs conseils et leurs remèdes. Elles ont ainsi honoré, non seulement le nom chrétien, mais encore celui de la France, en ne se vengeant que par des bienfaits des persécutions et des outrages qu'elles avaient essuyés, il y a peu d'années.

Il est impossible de visiter Damas sans qu'aussitôt le souvenir de saint Paul se présente à l'esprit. On montre encore, dans la rue Droite, l'emplacement de la maison de Jude, où le terrible persécuteur de l'Église, appelé à devenir le grand apôtre des nations, reçut l'hospitalité, et où Ananias lui imposa les mains et lui rendit la vue. On montre aussi sur les remparts l'endroit d'où il aurait été descendu dans une corbeille pour échapper aux Juifs, qui voulaient le mettre à mort. Enfin, à l'entrée et tout près de la ville, on signale le lieu où, ébloui d'une lumière éclatante, il aurait été terrassé par une force divine, pendant qu'une voix céleste lui disait : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? »

3. Et cum iter faceret, contigit ut appropinquaret Damasco; et subito circumfulsit eum lux de cœlo;

4. Et cadens in terram audivit vocem dicentem sibi : Saule, Saule, quid me persequeris[1]?

KAUKAB.

Cette tradition est relativement assez récente; d'après une autre, qui est beaucoup plus ancienne, le fait raconté dans le passage précédent se serait passé ailleurs, près du village de Kaukab, à 12 kilomètres environ au sud-ouest de Damas. J'incline, pour mon compte, à adopter cette dernière opinion, car, d'abord, elle date d'une époque bien plus reculée; ensuite, elle est confirmée par deux témoignages qui me paraissent concluants. M'étant transporté, en effet, à Kaukab, pour étudier, selon mon habitude, la question sur les lieux mêmes, j'ai remarqué, au bas de ce village et sur la route de Jérusalem à Damas, les vestiges d'un édifice tourné de l'ouest à l'est et que les habitants de l'endroit appellent toujours *El-Knisch*, « l'église ». Il en subsiste encore le seuil d'une porte et deux fragments de colonnes. Le reste est enseveli sous des amas de terre et de décombres et sous des tombes musulmanes. Comme saint Paul avait eu la vision miraculeuse qui le convertit

[1] *Actes des Apôtres*, c. IX, v. 3 et 4.

pendant qu'il cheminait sur la route de Jérusalem à Damas et qu'il approchait de cette dernière ville, c'est sur cette route également qu'avait dû être construit le sanctuaire destiné à perpétuer le souvenir de ce grand événement. Or, l'église dont je signale les débris est sur les bords de la route et non dans le village. En second lieu, à cinq minutes de Kaukab, s'élève une colline toute couverte de blocs basaltiques et qui semble un ancien volcan. Ni ses flancs, ni son sommet ne m'ont offert les traces d'aucune construction antique; mais ayant demandé à un Métualy qui me servait de guide comment elle s'appelait, il me répondit qu'elle portait de temps immémorial le nom de *Tell Mâr Boulos*, « colline de saint Paul ».

Le nom attaché à cette colline et les ruines de l'église que je viens de mentionner témoignent, selon moi, en faveur de l'opinion qui place à Kaukab le fait mémorable de la conversion du farouche ennemi du christianisme naissant. A la vérité, ce village est encore à deux heures et demie de marche de Damas; mais de là on aperçoit la plupart des monuments de cette ville et les admirables jardins qui l'entourent, et, quand on y est arrivé, après avoir accompli les longues étapes qui séparent cet endroit de Jérusalem, on peut dire que l'on touche au terme de son voyage et que l'on approche de Damas, ce qui s'accorde parfaitement avec l'expression des Actes des Apôtres :

Contigit ut appropinquaret Damasco; et subito circumfulsit eum lux de cœlo.

EXCURSION EN COELÉSYRIE.

De Damas, dont je ne dis rien de plus en ce moment, me réservant de donner plus tard une monographie détaillée de cette ville, que je compte étudier de nouveau, j'allai payer mon juste tribut d'admiration aux ruines incomparables de Ba'albek, dans la Cœlésyrie, en visitant, chemin faisant, celles d'Abila et de Chalcis. Comme j'ai l'intention également d'explorer d'une manière plus complète cette contrée célèbre, où je n'ai pu faire qu'une première et très rapide reconnaissance, j'aime mieux de même remettre à une

époque ultérieure les quelques détails que je pourrais en donner dès maintenant, et qui seraient nécessairement très superficiels, et je me hâte de ramener mon lecteur dans la Galilée, objet de la présente étude.

RETOUR EN PALESTINE.

Le 31 octobre, j'étais à Banias, au pied méridional du Grand Hermon.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME.

BANIAS (PANÉAS OU CÉSARÉE DE PHILIPPE).

La ville ainsi appelée actuellement, réduite depuis longtemps à l'état de simple village, compte à peine 600 habitants, la plupart Musulmans. Elle était jadis divisée en deux parties : la cité proprement dite et la forteresse. Celle-ci formait un quadrilatère irrégulier, un trapèze, qu'environnait une enceinte flanquée de tours carrées et bâtie avec de beaux blocs, soit taillés en bossage, soit complètement aplanis. Cette enceinte était, en outre, protégée par des fossés artificiels ou par les ravins naturels du Nahr Banias et de l'Oued es-Sa'ar. Datant très probablement de l'époque gréco-romaine, elle a subi des remaniements plus ou moins considérables de la part des Musulmans et des Croisés. Aujourd'hui elle tombe en ruine de tous côtés; plusieurs tours même sont presque complètement détruites et n'offrent plus aux regards qu'un chaos informe de pierres de taille et de menus matériaux ayant servi de blocage intérieur. Un pont jeté sur le Nahr es-Sa'ar est de fabrique musulmane; mais sur ce pont, en guise de parapet, sont couchés à droite et à gauche de magnifiques blocs, sur trois desquels on observe des rosaces séparées par des triglyphes et qui proviennent de la frise d'un monument démoli. Il est précédé d'une double porte, ouvrage d'un sultan mameluk Baharite, comme l'indique une inscription arabe, et l'entrée de la forteresse était défendue sur ce point par une puissante tour carrée, dont les assises inférieures seules sont encore en place et dont les autres accusent une époque plus récente. Des fûts de colonnes ont été engagés transversalement dans l'épaisseur de ses murs, lors de sa reconstruction par les Musulmans ou par les Croisés. Le village actuel de Banias est tout

entier renfermé dans le périmètre de cette forteresse, dont il n'occupe qu'une partie, et les habitants y vivent dans de misérables demeures très grossièrement bâties avec des matériaux antiques. Le cheikh a élu domicile dans une ancienne tour, dont l'étage inférieur est resté debout et dont il a remplacé l'étage supérieur démoli par une maison arabe. On remarque, dans l'un des jardins de ce village, une suite de belles arches cintrées en pierres de taille et qui sont presque entièrement ensevelies; le sommet seul émerge au-dessus du sol.

Quant à l'emplacement de la cité antique, il est en grande partie livré maintenant à la culture et envahi par des plantations de figuiers et de mûriers parsemées de chênes et de térébinthes. Les murs qui l'environnaient, sauf vers le sud-est, où il en subsiste des vestiges, sont presque entièrement rasés. Il en est de même des monuments et des temples qui l'ornaient et des maisons qui le remplissaient. De belles pierres de taille éparses et de nombreux fûts de colonnes, soit couchés sur le sol, soit encore debout, mais enterrés, attestent à la fois sa ruine et son ancienne magnificence. Elle était sillonnée par les deux bras d'un ruisseau important, appelé Nahr Banias ou Nahr Ras en-Neba', dont les bords sont plantés de peupliers, de platanes, de figuiers, de lauriers-roses, de saules et de roseaux gigantesques. Ces deux bras se réunissent ensuite un peu plus bas dans le lit d'un même ravin, profondément encaissé. Une eau limpide et abondante y coule avec impétuosité et fait tourner plusieurs moulins, en formant différentes petites chutes, aussi agréables à voir qu'à entendre, à cause de l'éternel et doux murmure qui en résulte.

En remontant le Nahr Banias, on arrive bientôt à la source elle-même, dite *Ras en-Neba'*, « tête de la source ». Elle jaillit de terre par plusieurs endroits à la fois, à une altitude de 386 mètres au-dessus de la mer, et se répand immédiatement dans un bassin, d'où elle se partage ensuite en deux canaux, comme je viens de le dire tout à l'heure. Cette source extrêmement considérable avoisine une grotte, autrefois beaucoup plus profonde et très élevée, appelée

Merharet Ras en-Neba', « caverne de la tête de la source ». Toute la partie antérieure de cette caverne s'est écroulée, à la suite sans doute de quelque violent tremblement de terre. C'est l'antique Panium ou grotte de Pan. Il est difficile maintenant d'y pénétrer, à cause de l'énorme quantité de bouse de vache qui en couvre le sol. Néanmoins, en s'y aventurant avec prudence et en cheminant d'un pas léger sur cette espèce de plancher mouvant, qui semble se dérober sous les pieds, on peut s'avancer jusqu'au fond. C'est ce que j'ai fait moi-même; mais je n'ai rien observé qui mérite d'être signalé. D'après les habitants de Banias, une communication souterraine, dont l'entrée serait actuellement obstruée, aurait existé autrefois entre cette grotte et le Kala't Banias, dont je parlerai bientôt. Cette supposition ne repose sur aucun fondement sérieux et est dépourvue de toute vraisemblance.

A droite de la grotte, un petit *sacellum*, en forme d'enfoncement à voûte cintrée, a été pratiqué dans les flancs du rocher. Au milieu des parois du fond, on remarque une niche, qui a dû renfermer jadis une statuette.

Au-dessus de cette espèce d'oratoire, une niche analogue, dont la partie supérieure est élégamment sculptée en coquille, devait également contenir une autre statuette. Elle est accompagnée d'un cartouche à queue d'aronde, dans lequel on lit l'inscription grecque que voici :

ΤΗΝΔΕΘΕΑΝΑΝΕΘΗΚΕ
ΦΙΛΕΥΗΧΩΔΙΟΠΑΝΙ
ΟΥΙΚΤΩΡΑΡΗΤΗΡΛΥCI
ΜΑΧΟΙΟΓΟΝΟC

Τὴν δὲ θεὰν ἀνέθηκε Φιλευήχω Διόπανι Οὔϊκτωρ ἀρητὴρ, Λυσιμάχοιο γόνος.

« Cette déesse a été consacrée au divin Pan (ou à Pan, fils de Jupiter), l'amant d'Écho, par Victor, prêtre, fils de Lysimaque. »

A côté est une troisième petite niche, décorée de pilastres cannelés et reposant en retraite sur une sorte de piédestal où l'on ne distingue aucune trace d'inscription.

A droite de celle-ci, une quatrième niche est flanquée, à droite et à gauche, d'un cartouche à queue d'aronde.

L'inscription qui remplissait le cartouche de droite est entièrement effacée; celle du cartouche de gauche est pareillement très martelée. On y distingue toutefois les caractères qui suivent :

ΠΑΝΙΚΑΙΤΑΙCΝΥΜΦΑΙC
..ΑΙΗCΓΟΝ... ΕΘΗ
ΚΕΝ.....ΒΩΜΟΝ
ΕΠΙ.....ΕΥΙ
.....ΟΥ . ΑΙ
CΗ.....ΑΝ. ..ΟΝ...

En continuant à s'avancer vers l'est, on rencontre une cinquième niche, plus considérable que les précédentes et aux trois quarts enfouie sous des décombres; la coquille seule en est visible.

On lit au-dessus l'inscription suivante, dont la fin malheureusement est très mutilée :

ΥΠΕΡCΩΤΗΡΙΑCΤΩΝΚΥΡΙΩΝ
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΩΝ
ΟΥΑΛΕΡΙΟCΠΑΝΟCΙΕΡΕΥCΘΕΟΥΠΑΝΟCΤΗΝ
ΚΥΡΙΑΝΝΕΜΕCΙΝΚΑΙΤΟΝCΥΝΤΗΥΠΑΥΤΟΥΚΟΙΑΑΝ
ΘΕΙCΗΠΕΡ.ΙΕΑ ΕCΙΟΥΡΓ.ΝΤΑ.....ΑΥΤΗC
.....ΑΝΚΕΑΛΩCΙΔΗΡΩ
.....ΠΑΝ.....

Ces inscriptions ont déjà été recueillies par plusieurs voyageurs, entre autres par M. de Saulcy. Je les donne telles que je les ai lues.

La première est complète, sauf la date, qui est effacée; elle est, comme on le voit, très facile à comprendre. On peut supposer que la statuette placée dans la niche qu'elle accompagnait était celle de la nymphe Écho, puisque Pan, dans cette inscription, y est désigné comme son amant. C'était, du reste, avec raison que cette nymphe était adorée en ce lieu, à quelques pas d'une grotte dont les profondeurs devaient répercuter fortement la voix, quand toute la façade antérieure n'en était point écroulée.

La deuxième inscription ne peut guère être restituée, tant elle a

souffert du temps et aussi des hommes. Toutefois des yeux meilleurs et plus expérimentés que les miens pourraient peut-être en déchiffrer davantage.

La première ligne, qui est très lisible, nous montre qu'il s'agit encore de Pan et des nymphes.

La troisième inscription nous apprend qu'un certain Valérius, prêtre de Pan, pour obtenir le salut des empereurs (ils ne sont point indiqués), avait conjuré par quelque offrande la colère de ce dieu, en lui consacrant sans doute le *sacellum* en forme de niche au-dessus duquel cette inscription a été gravée, et qui probablement renfermait sa statue.

Quoi qu'il en soit, les inscriptions précédentes prouvent que la grotte dont j'ai parlé tout à l'heure est bien celle de Pan, que Josèphe signale sous le nom de Πάνιον ou Πάνειον, en latin *Panium*.

Nous lisons, à ce sujet, dans les Antiquités judaïques :

Le Panion est dans une montagne une très belle grotte, sous laquelle la terre s'entr'ouvre à une profondeur indicible, abîme que remplit une eau immobile. Par-dessus, s'élève une très grande montagne. De la grotte jaillissent les sources du Jourdain [1].

A propos de la même grotte, Josèphe s'exprime de la sorte dans la Guerre des Juifs :

Le Panion paraît être la source du Jourdain. Cette source se rend en cet endroit, par un conduit souterrain et invisible, d'un lac appelé Phiala..... La beauté naturelle du Panion a été relevée en outre par la magnificence royale, grâce aux ornements qu'il a reçus de l'opulence d'Agrippa. Le Jourdain commence, à partir de cet antre, son cours apparent, et sillonne ensuite par le milieu les marais et les terrains fangeux qui avoisinent le lac Semechonitis [2].

Dans un autre passage du même ouvrage, Josèphe, en mentionnant le temple de marbre construit par Hérode en l'honneur d'Auguste auprès du Panion, s'exprime en des termes à peu près identiques à ceux qui précèdent :

La munificence de l'empereur ayant fait don à Hérode d'une autre province,

[1] *Antiq. judaïques*, l. XV, c. x, § 3. — [2] *Guerre des Juifs*, l. III, c. x, § 7.

ce roi érigea dans celle-ci, à son bienfaiteur, un temple de marbre blanc près des sources du Jourdain. Cet endroit s'appelle Panion. Là se dresse une montagne dont le sommet s'élève à une immense hauteur. Sur ses flancs inférieurs s'ouvre une sombre caverne, dans laquelle est un profond et insondable abîme, rempli d'une eau immobile et dont le fond échappe à toutes les recherches de ceux qui essayent de l'apprécier au moyen d'objets attachés à de longues cordes. Du pied de la caverne jaillissent les sources, et c'est là, comme plusieurs le pensent, l'origine du Jourdain[1].

Il résulte de ces divers passages que cette caverne, située au bas d'une haute montagne, c'est-à-dire de l'Hermon, renfermait autrefois un abîme extrêmement profond, rempli d'eau, et que de là sortait le Jourdain. La nature de ce lieu a bien changé depuis, puisque la grotte, dans laquelle j'ai pénétré et que j'ai parcourue tout entière, ne contient plus maintenant ni eau, ni abîme insondable, et qu'elle sert, au contraire, d'étable, comme l'atteste la couche épaisse de bouse de vache dont son sol est recouvert. Cet abîme occupait-il seulement la partie antérieure de la caverne, qui est obstruée actuellement d'énormes quartiers de roc détachés de la voûte écroulée? Je l'ignore. Toujours est-il que, dans l'état présent des choses, les différentes sources qui forment le Nahr Banias sourdent de tous côtés au-devant de la grotte, et qu'on ne voit plus là le gouffre sans fond signalé par l'historien juif. Quelque violent tremblement de terre aura sans doute modifié en cet endroit la nature des lieux, ou bien c'est là, de la part de l'écrivain juif, une description purement fantastique, empruntée à une tradition locale dépourvue de toute certitude. De même que maintenant les habitants de Banias supposent et répètent aux voyageurs qu'une communication souterraine, tout à fait invraisemblable, existe entre le Kala't Banias et la grotte en question, de même autrefois les habitants de l'ancienne Césarée de Philippe affirmaient, sans plus de raison très probablement, que l'eau qui s'écoulait de la grotte, pour former l'une des sources du Jourdain, dérivait, par un abîme

[1] *Guerre des Juifs*, l. I, c. XXI, § 3.

sans fond et par un canal souterrain, d'un lac supérieur, appelé Phiala, que je décrirai bientôt.

En ce qui concerne le temple de marbre blanc construit par Hérode, auprès du Panion, en l'honneur d'Auguste, il est depuis longtemps complètement détruit, et l'emplacement même n'en est plus reconnaissable.

Ici une question se présente naturellement à l'esprit. Le culte du dieu Pan établi dans cette localité ne datait-il que de l'époque grecque et de l'invasion de la mythologie grecque en Syrie et en Palestine, ou bien remontait-il à une époque plus reculée, et les Kananéens, primitifs habitants du pays, honoraient-ils en cet endroit une divinité analogue au dieu Pan? Cette supposition me semble, de beaucoup, la plus vraisemblable. Car nous savons que ce dieu était honoré en Égypte dès la plus haute antiquité; on lui avait bâti, dans la Thébaïde, une ville qui lui était consacrée sous le nom de Chemnis ou ville de Pan. Il n'était pas moins honoré à Mendès, dont le nom signifiait également *Pan* et *bouc*. Enfin, on voyait sa statue dans la plupart des temples. Il n'est donc pas étonnant que le culte de ce dieu fût pareillement répandu en Palestine bien avant la domination des Grecs et des Romains dans cette contrée.

Dans tous les cas, la grande montagne dont le sommet s'élevait si haut et au pied de laquelle était la caverne d'où jaillissait le Jourdain ne peut être autre que le Djebel ech-Cheikh ou l'Hermon, témoin le passage suivant de saint Jérôme dans l'*Onomasticon*, au mot *Ærmon* :

Ærmon, regio Evæorum, quem obtinuit Jesus. Hebræus vero, quo prælegente Scripturas didici, affirmat montem Ærmon Paneadi imminere, quem quondam tenuere Evæi et Amorrhæi, de quo nunc æstivæ nives Tyrum deferuntur ob delicias.

A gauche de la caverne de Pan, en suivant un sentier très raide dans les flancs rocheux de la montagne, on atteint bientôt une ancienne chapelle, appelée par les Musulmans Oualy el-Khadher,

et par les Chrétiens Mâr Djiris (Saint-Georges). Une petite cour précède cet oratoire. On y remarque plusieurs colonnes, provenant d'un édifice ancien, dont l'une est surmontée d'un chapiteau corinthien, et un petit baptistère de forme carrée, orné aux quatre faces d'un fronton triangulaire décoré de fleurs; il repose sur une base élégante, qui imite une corbeille tressée à jour. De là on passe dans une chambre qui contient un tombeau vénéré sous le nom de *Kabr Mâr Djiris*, « tombeau de saint Georges ».

Avant de redescendre vers la grotte, je contemple, de cette espèce d'observatoire élevé, le site entier de l'ancienne Panéas, la source, les deux canaux où s'écoulent ses eaux transparentes, les plantations qui ont succédé aux maisons et aux édifices renversés, les ruines de la forteresse, le village actuel, les ravins qui, sur plusieurs points, servaient de fossés naturels à l'antique cité, les plaines et les montagnes voisines. Il est difficile de trouver pour une ville un emplacement mieux choisi et plus agréable. Fertilité du sol, climat chaud sans être brûlant, eaux fraîches et inépuisables, coulant en ruisseaux rapides, mais non en torrents dévastateurs, cascades doucement murmurantes, la nature semble avoir réuni en ce lieu ses avantages les plus variés; l'art est ensuite venu l'embellir encore, comme nous le dit Josèphe dans un passage que j'ai cité tout à l'heure :

La beauté naturelle du Panion fut relevée, en outre, par la munificence royale.

Aujourd'hui, presque toutes les traces de cette magnificence artificielle ont disparu; les temples, les palais et les portiques élevés par la main de l'homme n'existent plus; les maisons élégantes ont été remplacées par des maisons grossières, et la grande cité par un humble village; mais sa source est toujours là avec ses ondes jaillissantes qui fertilisent tout sur leur passage, et cette source n'est pas celle d'un fleuve ordinaire; c'est, avec celle du Nahr el-Hasbany, dont j'ai parlé plus haut, et celle du Tell el-Kadhy, dont je parlerai bientôt, l'une des trois principales du Jourdain.

La première fois qu'apparaît dans l'histoire Panéas ou Panias, dont le nom s'est conservé avec une légère altération dans celui de Banias, c'est à l'époque d'Hérode le Grand, l'Ancien Testament n'en faisant aucune mention, du moins sous cette désignation.

Nous lisons dans Josèphe qu'Hérode, après avoir accompagné Auguste jusqu'à la mer, lors du départ de cet empereur de la Syrie, érigea en son honneur un très beau temple de marbre blanc, dans le district appartenant naguère à Zénodore et qui avait été ajouté à ses États; il construisit cet édifice près de l'endroit appelé Panion[1].

La ville tirait son nom de Panias, ou Panéas, de la grotte appelée Panion, ainsi désignée elle-même, sans doute, parce qu'elle était consacrée au dieu Pan.

Avant de mourir, Hérode la légua, avec la région du même nom, à son fils Philippe :

Par suite d'un changement survenu dans sa pensée, Hérode modifia ses dispositions testamentaires. Antipas, auquel il avait laissé la royauté, fut institué tétrarque de la Galilée et de la Pérée; Archélaüs fut nommé roi; la Gaulanitide, la Trachonitide, la Batanée et Panias furent données à Philippe, son fils et frère légitime d'Archélaüs, avec le titre de tétrarque[2].

Devenu maître de Panias, après la mort de son père, Philippe la rebâtit et l'appela Césarée[3].

Le même fait est rapporté dans la Guerre des Juifs :

Hérode et Philippe fondent, celui-ci, dans le district de Panéas, la ville de Césarée, près des sources du Jourdain, ainsi que celle de Julias dans la basse Gaulanitide; celui-là, Tibériade en Galilée et, en Pérée, une seconde ville, appelée pareillement Julias[4].

D'après ces deux passages, rapprochés l'un de l'autre, on voit qu'il y avait à la fois, près des sources du Jourdain, un district appelé Panias et une ville portant également le même nom.

Cette ville, appelée ensuite, du nom de son second fondateur,

[1] *Antiq. judaïques*, l. XV, c. x, § 3.
[2] *Antiq. judaïques*, l. XVII, c. viii, § 1.
[3] *Antiq. judaïques*, l. XVIII, c. ii, § 1.
[4] *Guerre des Juifs*, l. II, c. ix, § 1.

Césarée de Philippe, fut plus tard agrandie par le roi Agrippa le jeune et surnommée par lui Neronias, en l'honneur de l'empereur Néron[1].

C'est sous le nom de Césarée de Philippe qu'elle est citée dans le Nouveau Testament, lorsqu'elle fut visitée par le Messie :

Venit autem Jesus in partes Cæsareæ Philippi, et interrogabat discipulos suos dicens : Quem dicunt homines esse Filium hominis[2] ?

Et egressus est Jesus et discipuli ejus in castella Cæsareæ Philippi, et in via interrogabat discipulos suos, dicens eis : Quem me dicunt esse homines[3] ?

Vespasien, sur l'invitation d'Agrippa, se rendit de Césarée maritime, où il avait son camp, à Césarée de Philippe. Il y passa vingt jours à faire reposer son armée.

Titus, après la prise de Jérusalem, se dirigea également de Césarée maritime vers Césarée de Philippe, où il séjourna longtemps et fit célébrer des jeux de toutes sortes. Beaucoup de prisonniers y périrent, les uns livrés aux bêtes féroces, les autres contraints de se combattre entre eux par troupes considérables, comme s'ils étaient ennemis[4].

Nous possédons des monnaies de Césarée-Panéas, depuis Auguste jusqu'à Héliogabale, où les deux noms de cette ville sont ainsi marqués et associés ensemble, ce qui prouve que le nom ancien de Panias continuait à être employé concurremment avec celui que la flatterie d'un roi pour Auguste lui avait imposé.

Dès le IVe siècle de l'ère chrétienne, elle était devenue le siège d'un évêché de Phénicie, ressortissant au patriarcat d'Antioche.

L'un de ses évêques, nommé Philocalos, assista au concile de Nicée en 325, et un autre, appelé Olympios, fut présent au concile de Chalcédoine, l'an 451.

Eusèbe raconte dans son Histoire ecclésiastique[5] que Notre-Seigneur avait guéri dans cette ville une femme malade d'un flux de

[1] Josèphe, *Antiquités judaïques*, l. XX, c. IX, § 4.

[2] *Saint Matthieu*, c. XVI, v. 13.

[3] *Saint Marc*, c. VIII, v. 27.

[4] *Guerre des Juifs*, l. VII, c. II, § 1.

[5] *Histoire ecclésiastique*, c. VII, § 17.

sang; mais, d'après le récit de saint Matthieu[1], de saint Marc[2] et de saint Luc[3], le Sauveur accomplit ce miracle à Capharnaüm, pendant qu'il se rendait à la maison de Jaïre, chef de la synagogue, dont il ressuscita la fille. La tradition qui place cette guérison miraculeuse à Banias ne repose donc sur aucun fondement, puisqu'elle est contredite par ces trois évangélistes. Seulement, rien ne s'oppose à ce que nous admettions que la femme guérie à Capharnaüm par Notre-Seigneur était originaire de Panéas, et qu'en souvenir de sa guérison elle ait, de retour dans sa patrie, érigé devant sa maison la statue de son divin bienfaiteur, statue dont parlent Eusèbe dans son Histoire ecclésiastique[4], Glycas dans ses Annales[5] et Théophane dans sa Chronographie.

Voici la traduction du passage de ce dernier écrivain relatif à ce fait :

A Césarée de Philippe, appelée maintenant Panéas, patrie de la femme malade d'un flux de sang, s'élevait devant sa maison une statue de Notre-Seigneur et Dieu Jésus-Christ, que cette femme, d'après la coutume des Gentils, avait érigée en souvenir reconnaissant de sa guérison. L'impie Julien ordonna de la renverser; ce qui fut fait, les païens l'ayant arrachée de là et traînée avec mépris, puis l'ayant remplacée par la statue de l'empereur. Les chrétiens déposèrent la statue du Christ dans une église, et le feu du ciel consuma celle de l'audacieux prévaricateur. A la base de la statue du Christ, une plante avait poussé, qui guérissait de tous les maux, ce qui avait excité la haine jalouse de Julien l'Apostat et engagé ce prince à renverser la statue du Sauveur[6].

A l'époque des Croisades, Panéas tomba pour la première fois au pouvoir des Latins l'an 1130 de l'ère chrétienne, ainsi que la forteresse dite *Es-Soubeibeh*, située sur une montagne voisine. La cité et le château furent donnés en fief au chevalier Rayner Brus.

En 1132, pendant l'absence de ce chevalier, Panéas fut reprise par Ismaïl, sultan de Damas, qui emmena avec lui, en captivité, un certain nombre d'habitants de la ville, les soldats, tant fantas-

[1] *Saint Matthieu*, c. IX, v. 19-22.
[2] *Saint Marc*, c. V, v. 21-35.
[3] *Saint Luc*, c. VIII, v. 41-56.
[4] C. VII. § 17.
[5] Glycas, *Annales*, partie IV, p. 253.
[6] Théophane, *Chronographie*, p. 41.

sins que cavaliers, qui s'y trouvaient et la femme du gouverneur. Deux ans après, les Damassins, pour obtenir la paix de Foulques, roi de Jérusalem, rendirent les prisonniers qu'ils avaient faits à Panéas et, entre autres, la femme de Rayner Brus. Ce chevalier, s'étant aperçu bientôt que son épouse ne lui était point restée fidèle pendant sa captivité, la renvoya. Celle-ci avoua sa faute, et se retira à Jérusalem dans un couvent pour l'expier.

En 1137, Zengui, prince de Mossoul et d'Alep, forma le projet de s'emparer de Damas. Le prince musulman qui commandait dans cette ville n'hésita point à implorer le secours des Chrétiens et promit à Foulques, roi de Jérusalem, de l'aider à reconquérir Panéas, enlevée aux Latins quelques années auparavant et livrée récemment à Zengui.

Nous lisons à ce sujet dans Guillaume de Tyr :

Ista est Paneas, quæ vulgari appellatione Belinas dicitur, olim ante introitum filiorum Israel in terram promissionis, dicta Lesen, quam postea filii Dan acceperunt in sortem et vocaverunt Lesen Dan. . . . . Consequenter autem dicta est eadem Cæsarea Philippi [1].

Dans ce passage, comme on le voit, Guillaume de Tyr prétend que la ville de Panéas, vulgairement appelée alors Bélinas, était l'ancienne Dan. Cette erreur, partagée à cette époque et répétée depuis par plusieurs écrivains, avait déjà été réfutée autrefois par Eusèbe, qui, dans l'*Onomasticon*, s'exprime ainsi :

Δάν· οὕτω καλουμένη κώμη Πανεάδος ἀπὸ σημείων δ' κατὰ τὴν ὁδὸν, τὴν ἐπὶ Τύρον, ἥτις καὶ ὅριον τῆς Ἰουδαίας ὑπῆρχεν· ἔνθεν δὲ καὶ ὁ Ἰορδάνης ἔξεισιν.

« Dan; la bourgade ainsi appelée est à 4 milles de Panéas, sur la route de Tyr; c'était la limite de la Judée. De là aussi sort le Jourdain. »

Saint Jérôme traduit ce passage sans le modifier; par conséquent, il en adopte la teneur. Dan, étant à 4 milles de Panéas, ne peut donc être confondu avec cette ville.

Guillaume de Tyr raconte ensuite le siège de Panéas, qui résista

[1] Guillaume de Tyr, l. XV, c. VIII.

d'abord énergiquement aux deux ennemis qui l'attaquaient à la fois. Les assiégeants construisirent une grande tour roulante avec des bois apportés de Damas, et du haut de cette tour, qui dominait les remparts de la ville assiégée, ils plongeaient dans son enceinte tout entière et accablaient les habitants de projectiles de toutes sortes. Ceux-ci finirent par capituler, et Panéas fut livrée aux Chrétiens et remise entre les mains de Rayner Brus. Adam, archidiacre d'Acre, en fut nommé évêque, sous la juridiction de l'archevêque de Tyr.

Panéas devint ensuite l'héritage de Honfroy de Toron, connétable du roi Baudoin III, qui, dans l'impossibilité où il était, réduit à ses seules ressources, de réparer et de défendre la ville, que menaçaient sans cesse les ennemis dont elle était si rapprochée, appela à son aide les chevaliers de Saint-Jean. Ces chevaliers devaient entrer en partage des revenus et aussi des charges attachées à ce contrat; mais, ayant vu un jour surprendre par l'ennemi un de leurs convois, destiné à faire entrer dans la place des vivres, des armes et tout ce que réclamait sa défense, ils se découragèrent et abandonnèrent Panéas et Honfroy de Toron à leur propre faiblesse. Le fameux Nour-Eddin, fils de Zengui, vint alors assiéger cette place en 1157. Il réussit à s'emparer de la ville, et il se serait même rendu maître de la forteresse intérieure, s'il n'avait appris l'approche de Baudoin III, qui s'avançait à la tête d'une armée pour faire lever le siège. Il se retira, mais après avoir préalablement incendié et sapé la cité proprement dite. Baudoin, à peine entré dans la ville, s'empressa de la relever de ses ruines, de réparer ses tours et ses remparts et de reconstruire les maisons et les édifices que Nour-Eddin avait renversés de fond en comble.

Mais en 1167 Nour-Eddin s'en empara de nouveau après quelques jours d'attaque, en l'absence du connétable Honfroy de Toron, qui se trouvait alors en Égypte avec le roi Amaury.

En 1172, Amaury, ayant appris la mort de Nour-Eddin, se hâta de marcher contre Panéas, pour la reprendre sur les Musulmans. Mais, après quinze jours de tentatives inutiles, voyant que les ha-

bitants lui opposaient une résistance opiniâtre, il accepta une somme d'argent que la veuve de Nour-Eddin, renfermée dans la place, lui offrait pour renoncer au siège, ainsi que vingt chevaliers chrétiens captifs, qui lui furent rendus, et il se retira pour aller bientôt mourir à Jérusalem d'une maladie dont il sentait déjà les premières atteintes.

En 1219, Panéas, avec d'autres places, fut démantelée par le sultan Moua'dh-dhem.

En 1253, les Latins, sous la conduite du sire de Joinville, du comte d'Eu, de Philippe de Montfort, du sire de Sour, de Gilles le Brun, connétable de France, du grand maître du Temple et du grand maître de l'Hôpital, partirent de Tyr, pour tenter une expédition contre Panéas. Ils se rendirent un instant maîtres de la ville, mais ils ne purent s'emparer du château de Soubeibeh, situé sur une hauteur voisine, et après des efforts stériles, qui faillirent coûter la vie à Joinville, ils rebroussèrent chemin vers Sidon, où se trouvait alors le roi saint Louis.

De même que Guillaume de Tyr, le sire de Joinville désigne Panéas sous le nom de Bélinas, nom qui n'est qu'une corruption de l'arabe Banias, qui, lui-même, est pour Panéas ou Panias, les Arabes ayant remplacé par la lettre B, au commencement de ce mot, la lettre P, qui manque dans leur langue. De Banias les Latins ont ensuite fait Balias, Balinas et Bélinas.

Dans l'Itinéraire de Samuel bar Simson, qui accomplit son pèlerinage en Palestine vers 1210, ce rabbin s'exprime ainsi :

De Kefar Bara'm nous nous rendîmes à Dan, et nous y vîmes la caverne Panéas, d'où sort le Jourdain. Au dehors de cette ville est le sépulcre d'Iddo, le prophète[1].

Il est question de ce prophète dans le livre II des Paralipomènes :

Opera vero Roboam prima et novissima scripta sunt in libris Semeiæ prophetæ, et Addo Videntis, et diligenter exposita[2].

[1] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 136. — [2] *Paralipomènes*, l. II, c. XII, v. 15.

Rabbi Iakob, qui voyageait en Palestine vers 1255 ou 1256, écrit par erreur Paméas au lieu de Panéas; par erreur aussi, comme Samuel bar Simson et comme beaucoup d'autres écrivains avant et après lui, il confond cette localité avec Dan :

A Paméas, dit-il, qui est Dan, se trouve enterré Iddo, le prophète, avec lequel soit la paix[1] !

Rabbi Ishak Chelo, en 1333, parle de Panéas sous le nom de Balnéas :

De là (de Kadès de Nephthali) on se rend à Balnéas, qui est Dan. On l'appelle encore Banias ou Panéas[2].

Quelques critiques, et entre autres Robinson, ont émis l'opinion que Panéas était l'ancienne Baa'l-Gad, mentionnée dans le livre de Josué comme étant au pied de l'Hermon :

...Et partem montis quæ ascendit Seir usque Baalgad per planitiem Libani subter montem Hermon : omnes reges eorum cepit, percussit et occidit[3].

Dans un autre passage de ce livre nous lisons, à propos de Baa'l-Gad :

Hi sunt reges terræ, quos percussit Josue et filii Israel trans Jordanem ad occidentalem plagam, a Baalgad in campo Libani, usque ad montem cujus pars ascendit in Seir[4].

Dans un troisième passage du même livre, Baa'l-Gad est indiquée également comme se trouvant au pied de l'Hermon :

Libani quoque regio contra orientem a Baalgad sub monte Hermon, donec ingrediaris Emath[5].

Or, une pareille position est précisément celle de Banias, jadis Panéas, qui touche le pied méridional du Djebel ech-Cheikh, c'est-à-dire de l'Hermon.

D'autres critiques identifient Baa'l-Gad avec Baa'lbek ou Héliopolis; car, dans le texte hébreu, les mots בְּבִקְעַת הַלְּבָנוֹן, *be-bikeat*

[1] Carmoly, *Itinéraires*, p. 183. — [2] Carmoly, *Itinéraires*, p. 264. — [3] *Josué*, c. XI, v. 17. — [4] *Josué*, c. XII, v. 7. — [5] *Josué*, c. XIII, v. 5.

ha-Lebanon, « dans la vallée du Jourdain », s'appliquant à la vallée dans laquelle était située Baa'l-Gad, semblent disposer à penser que cette ville était dans la grande vallée qui s'étend entre le Liban et l'Anti-Liban et qui, encore aujourd'hui, s'appelle El-Beka'a. Mais à cette identification, qui au premier abord paraît séduisante et qui est peut-être vraie, Robinson oppose les deux objections suivantes :

En premier lieu, Baa'lbek semble trop éloignée vers le nord, pour avoir été la limite septentrionale du pays conquis par Josué.

En second lieu, nous savons par la sainte Écriture que Baa'l-Gad était au pied de l'Hermon[1].

Or, si Banias est au pied méridional de l'Hermon, il n'est plus aussi juste de dire que Baa'lbek est au bas de cette même montagne, à moins, par hasard, que, dans l'antiquité, la chaîne de l'Anti-Liban, qui continue vers le nord le massif de l'Hermon, ne fût désignée également sous le nom de cette montagne, ce qui n'est point impossible.

La question me semble donc encore indécise.

On pourrait être tenté pareillement d'identifier Banias, jadis Panéas, avec *Beth-Rehob*, en hébreu בֵּית רְחוֹב, en grec Ῥοώβ, ὁ οἶκος Ῥαάβ, en latin *Rohob*, qui est mentionnée dans le passage suivant du livre des Juges :

28. Erat autem civitas (Lais) sita in regione Rohob, quam rursum exstruentes habitaverunt in ea,

29. Vocato nomine civitatis Dan, juxta vocabulum patris sui, quem genuerat Israel, quæ prius Lais dicebatur[2].

Tell el-Kadhy, l'antique Laïs ou Dan, est effectivement très rapproché de Banias, et pouvait être une dépendance de la ville qui s'élevait sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui ce village.

[1] Robinson, *Biblical Researches*, t. III, p. 410. — [2] *Juges*, c. XVIII, v. 28 et 29.

CHAPITRE CENTIÈME.

KALA'T BANIAS. — KHARBET A'ÏN HAZOUR. — KHARBET A'ÏN HAOUARIT. — EL-MESA'DEH. — BIRKET ER-RAN (LAC PHIALA). — A'ÏN KENIA. — RETOUR À BANIAS.

KALA'T BANIAS.

Le 1er novembre, à six heures du matin, je pars de Banias dans la direction de l'est, puis du nord-est.

A six heures quinze minutes, après une montée assez facile, je parviens sur un plateau cultivé en blé. Chemin faisant, je remarque les traces d'un ancien canal qui amenait au château intérieur de Banias les eaux de la source dite A'ïn Kenia, dont il sera question ultérieurement.

A six heures trente minutes, la montée devient plus raide; le sentier serpente à travers de gros blocs de rochers et un fourré de chênes verts et de térébinthes qui ne dépassent pas la hauteur de simples broussailles.

A six heures cinquante minutes, je gravis les marches glissantes d'un escalier étroit taillé dans le roc vif, et à sept heures j'atteins le Kala't Banias, dans lequel je pénètre par une double porte qui ouvre sur la façade méridionale de la forteresse. Celle-ci, tournée de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest, s'étend sur le sommet rocheux et inégal d'une montagne qui domine de 300 mètres au moins la forteresse de Banias. Elle peut avoir elle-même 450 mètres de long sur 120 dans sa plus grande largeur. Des ravins extrêmement profonds l'environnent au nord et à l'est, et, de ces deux côtés, lui servent de fossés gigantesques, qui attirent et en même temps épouvantent le regard. Les murs d'enceinte sont très épais et flanqués

de nombreuses tours; bâtis intérieurement en blocage, ils sont revêtus à l'extérieur de beaux blocs, les uns complètement aplanis, les autres relevés en bossage, mais la plupart de dimension moyenne seulement, sauf vers l'extrémité occidentale, où ils sont beaucoup plus considérables. Courtines et tours s'élèvent sur le roc et sont construites en talus. Les tours sont, les unes demi-circulaires, les autres carrées. Quelques-unes sont assez bien conservées et les voûtes en sont ogivales. D'autres sont à moitié ou aux trois quarts écroulées. L'ogive se montre également dans les voûtes de plusieurs grands magasins souterrains et d'un certain nombre de citernes, parmi lesquelles il en est une très vaste, où l'on descend par un escalier.

A l'extrémité occidentale de l'enceinte on remarque les restes de trois grandes tours carrées, construites avec des blocs énormes et parfaitement taillés. Sur l'un de ces magnifiques blocs, actuellement gisant à terre, on distingue une belle inscription arabe en caractères coufiques, ce qui porte naturellement à penser que l'on a là devant les yeux une restauration musulmane faite avec des matériaux antiques de la plus grande beauté, et comme taille et comme dimensions. Il est difficile, en effet, d'admettre qu'une semblable construction avec de pareilles pierres ne date que de l'époque musulmane. L'une de ces tours renferme un souterrain en partie creusé dans le roc et en partie bâti. A en croire mon guide, il s'étendrait jusqu'à la source de Banias et mettait autrefois cette forteresse en communication avec la ville de Panéas. Cette opinion, comme beaucoup d'autres de cette nature, qui plaisent singulièrement à l'imagination arabe, ne repose, ainsi que je l'ai déjà dit, sur aucun fondement sérieux. Quoi qu'il en soit, après avoir descendu seulement une trentaine de marches, je suis arrêté tout à coup par des éboulements qui m'empêchent de pousser plus avant.

Toute la partie centrale de l'enceinte est bouleversée de fond en comble. On y observe les débris d'une mosquée et quelques fûts de colonnes.

Quant à la partie orientale de cette même enceinte, elle formait,

sur le point culminant du plateau de la montagne et au-dessus de la forteresse proprement dite, dont la séparait un fossé creusé dans le roc, une seconde forteresse supérieure, plus inexpugnable encore que la première. Flanquée elle-même de grosses tours, les unes carrées, les autres demi-circulaires, elle surplombait au nord et à l'est les profondeurs effrayantes de l'Oued Khachabeh. Il est actuellement très difficile de la parcourir, hérissée qu'elle est d'épaisses broussailles et d'un fourré de chênes verts et de térébinthes qui ont pris racine au milieu de l'amas de ruines qu'elle présente. Néanmoins, quelques portions notables de murs et de tours sont encore debout.

Ce donjon se terminait à l'est par une grande salle qui mesurait 30 pas de long sur 10 de large, et dont la voûte détruite reposait sur plusieurs arcades ogivales qui existent encore en partie. Une vaste citerne règne sous cette salle.

Un problème se pose ici de lui-même. Quelle date faut-il assigner à cette puissante citadelle, qui a dû coûter des sommes et des travaux si considérables? Les inscriptions arabes que l'on aperçoit en plusieurs endroits et dont quelques-unes portent la date de l'année 625 de l'hégire, qui correspond à l'année 1227 de notre ère, semblent autoriser à conclure que l'on est là en présence de constructions purement musulmanes; en outre, les voûtes sont presque partout ogivales, ce qui paraît accuser un travail postérieur à l'époque byzantine. Mais, d'un autre côté, comment supposer que les anciens, à l'époque de la plus grande splendeur de cette contrée, aient négligé un point militaire aussi important que celui-là, sur la route conduisant de Tyr à Damas? Comment attribuer ensuite aux Musulmans la taille de ces immenses blocs, avec lesquels avaient été bâties quelques parties de cette forteresse et notamment les trois grandes tours carrées de l'ouest? N'est-il pas plus rationnel d'admettre que, lorsqu'ils s'emparèrent de ce château fort, ils profitèrent, pour exécuter leurs nouvelles constructions ou réparer celles qui existaient déjà, des nombreux et beaux matériaux qu'ils trouvaient sur place? Les inscriptions arabes, comme je m'en

suis plusieurs fois convaincu en Palestine, sont souvent mensongères, en affirmant que tel sultan ou tel prince a élevé une mosquée, un caravansérail ou une forteresse, qu'il n'a tout au plus fait que réparer. Ainsi, par exemple, comme je l'ai montré ailleurs[1], la fondation de la grande mosquée de Ramleh est attribuée, d'après une inscription arabe placée au-dessus de la porte d'entrée, au sultan Ketbogha, l'an 697 de l'hégire (1298 de J. C.). Or, c'est là une allégation contre laquelle protestent la forme même de ce monument et le caractère de son architecture. On est, en effet, d'une manière incontestable, en présence d'une église chrétienne parfaitement conservée, et non point d'un édifice bâti sur le plan d'une mosquée. Seulement, à l'époque marquée par l'inscription, cette église, consacrée primitivement à saint Jean Baptiste et transformée ensuite en mosquée, a pu subir quelques réparations et modifications.

Pour en revenir à notre forteresse, elle est actuellement désignée sous le nom de Kala't Banias. Dans les auteurs arabes elle est citée sous la dénomination de Kala't es-Soubeibeh[2]. L'historien Joinville l'appelle Subeibe :

Li chastiaus, dit-il, qui siet desus la citée a non Subeibe, et siet bien demie lieue haut es montaignes du Liban, et li tertres qui monte ou chastel est peuplez de grosses roches aussi grosses comme huges[3].

Les Croisés, qui s'en étaient rendus maîtres en 1130, en même temps que de Panéas, la perdirent ensuite ainsi que cette ville, et essayèrent vainement de la reprendre en 1253. Elle est toujours restée depuis entre les mains des Musulmans. Aujourd'hui elle tombe en ruine de toutes parts, et je ne l'ai plus trouvée habitée que par quelques Druses, qui y vivent avec leurs troupeaux.

[1] *Description, etc. de la Palestine*, 1re partie. *Judée*, t. I, p. 38.

[2] Aboulfeda, *Tabula Syriæ*, éd. Köhler, p. 19 et 96.

[3] Jean, sire de Joinville, *Histoire de saint Louis*, p. 313, édition de M. Natalis de Wailly.

KHARBET A'ÏN HAZOUR.

A dix heures, je redescends du Kala't Banias par l'escalier dont j'ai parlé. Puis, en continuant à descendre, je passe près d'une grande piscine oblongue, construite avec de gros blocs; elle est actuellement à moitié comblée et plantée de tabac.

A dix heures vingt-deux minutes, je commence à monter dans la direction de l'est.

A dix heures quarante minutes, je franchis l'Oued el-Rhar, et au delà de cet *oued* je gravis la colline que couronnent les ruines dites Kharbet A'ïn Hazour. Elles sont aujourd'hui insignifiantes et se bornent à quelques arasements d'habitations et à des amas confus de pierres, sur deux monticules que sépare un petit ravin et dont l'un est couvert par un bouquet de vieux chênes verts, au milieu desquels s'élève la coupole d'un *oualy* consacré au cheikh Hazour; l'autre est depuis longtemps livré à la culture. Près de là coule une source appelée A'ïn Hazour.

Cette localité portait jadis, selon toute apparence, le nom qu'elle a conservé jusqu'à nos jours; mais il n'y a pas moyen de voir là, comme on l'a quelquefois proposé, la capitale du roi Jabin; car, ainsi que je le montrerai, il faut chercher cette ville de Hazor au-dessus et dans le voisinage du lac Meroum ou Samachonitis.

Faut-il y reconnaître les restes de la ville de *En'-Hazor*, en hébreu עֵין חָצוֹר, en grec Πηγὴ Ἀσόρ, en latin *Enhasor*, signalée dans la Bible comme différente de Hazor et appartenant également à la tribu de Nephthali?

Et Cedes, et Edrai, Enhasor[1].

Cette conjecture, appuyée sur l'identité complète des noms, ne manque pas, je l'avoue, d'une certaine vraisemblance. Néanmoins, la tribu de Nephthali s'étendait-elle au delà du Nahr el-Hasbany

[1] *Josué*, c. XIX, v. 37.

vers le nord-est? La chose n'est pas démontrée, et même le contraire est plus probable.

KHARBET A'ÏN HAOUARIT.

A onze heures vingt minutes, je me remets en marche vers le sud-est.

A onze heures quarante-cinq minutes, j'arrive auprès d'une source dite A'ïn Haouarit. Un gigantesque chêne vert l'ombrage. C'est, sans contredit, l'un des plus beaux que j'aie vus en Palestine. Près de là, sur une colline très élevée, on observe de nombreux arasements de maisons complètement renversées; çà et là quelques pierres de taille sont mêlées à de menus matériaux; elles proviennent d'un édifice démoli, auquel appartenaient également cinq tronçons de colonnes monolithes gisant sur le sol. Plusieurs citernes, aujourd'hui comblées, avaient été creusées sur différents points.

EL-MESA'DEH.

A midi dix minutes, je descends vers l'est, puis vers le nord-est.

A midi trente minutes, je franchis l'Oued Sa'ar, au milieu d'énormes blocs basaltiques qui en hérissent les berges et le lit.

Au delà est un petit village appelé Masa'deh, habité par des Druses, et dont les maisons sont très grossièrement bâties avec des matériaux basaltiques.

BIRKET ER-RAN (LAC PHIALA).

De Masa'deh, je monte vers l'est, en côtoyant, à ma gauche, l'Oued Sa'ar, et, à midi quarante minutes, je fais halte sur les bords supérieurs du Birket er-Ran, petit lac que d'autres appellent Birket er-Ram; je donne le nom tel que je l'ai entendu prononcer très distinctement par plusieurs pâtres des environs et par l'Arabe qui me servait de guide. Ce bassin, de forme elliptique,

est assez profondément encaissé entre des berges inclinées, que parsèment de nombreuses pierres volcaniques et qui peuvent avoir une soixantaine de mètres d'altitude au-dessus du niveau de l'eau. Sa circonférence est de 2 kilomètres. Plusieurs sources, dont l'une s'appelle A'în et-Tineh, à cause d'un figuier qui l'avoisine, sourdent des flancs de ces berges et s'écoulent vers le lac; mais elles ne sont pas très considérables et n'expliquent nullement la masse d'eau qu'il renferme. La cuvette dont il remplit le fond ressemble beaucoup au cratère d'un volcan. D'innombrables herbes aquatiques croissent sur ses bords et couvrent même la moitié au moins de ce vaste réservoir, ce qui indique qu'il est peu profond, si ce n'est dans sa partie centrale, où aucune herbe ne se montre et où l'eau est bleue et limpide; il est peuplé par des myriades de sangsues et de grenouilles.

Est-ce là le lac Phiala mentionné par Josèphe dans le passage suivant?

Le Pancion est regardé comme la source du Jourdain. Il est amené en cet endroit, par un conduit souterrain, du lac appelé Phiala. Ce lac est à 120 stades de Césarée, non loin à droite de la route par laquelle on monte de cette ville dans la Trachonitide; et, à cause de sa forme circulaire qui imite celle d'une roue, il a été justement appelé Phiala. L'eau affleure toujours jusqu'à ses bords, ne baissant jamais et ne débordant jamais non plus. Comme on ignorait auparavant que le Jourdain tirait de là son origine, ce fait fut révélé par le moyen qu'employa Philippe, tétrarque de la Trachonitide : il fit jeter de la paille dans le lac Phiala, et cette paille fut retrouvée transportée dans le Pancion, d'où l'on croyait autrefois que naissait le fleuve [1].

Il résulte de ce passage que Josèphe place le lac Phiala à 120 stades de Césarée de Philippe, un peu à droite de la route qui conduit de cette ville dans la Trachonitide. Le lac dit Birket er-Ran est bien un peu à droite de cette route à partir de Banias, l'ancienne Césarée de Philippe, mais l'intervalle qui le sépare de cet endroit ne dépasse pas 60 stades. Il faut donc admettre ou que Josèphe a exagéré

[1] *Guerre des Juifs*, l. III, c. x, v. 7.

de moitié la distance du lac Phiala par rapport à Césarée, ou que le Birket er-Ran ne représente pas ce lac. Néanmoins, comme jusqu'à présent on n'a découvert, dans la direction et à la distance indiquées par Josèphe, aucun autre lac qui réponde mieux que celui du Birket er-Ran aux données de cet historien, la plupart des critiques, entre autres Robinson, s'accordent à reconnaître le lac Phiala dans celui qui nous occupe en ce moment.

Quant à la tradition d'une prétendue communication souterraine entre le Birket er-Ran et la source de Banias, elle n'existe pas parmi les habitants actuels de cette localité; mais, comme je l'ai fait voir plus haut, une tradition analogue et tout aussi invraisemblable, que j'ai trouvée répandue parmi les habitants de Racheya, affirme que le Birket A'iha, situé à 3 kilomètres au nord de ce village, communique par une voie souterraine avec la source du Nahr el-Hasbany.

A'ÏN KENIA.

A une heure vingt minutes, je me remets en marche, vers l'ouest, sur un sol tout couvert de pierres basaltiques.

A une heure vingt-quatre minutes, je laisse à ma gauche un autre petit bassin circulaire, mais à sec en ce moment; il est également parsemé tout entier de pierres analogues et ressemble à un autre cratère de volcan.

Je traverse de nouveau l'Oued es-Sa'ar et, après une montée assez raide le long des berges septentrionales de cet *oued,* qui serpente à ma gauche, je descends, vers l'ouest-sud-ouest, des pentes très rapides.

A deux heures vingt-cinq minutes, je parviens à A'ïn Kenia.

Le village de ce nom est situé sur une colline et renferme 500 habitants, se composant de 300 Druses et de 200 Maronites. Les maisons sont basses et grossièrement bâties. La source qui alimente le village est assez abondante; une partie de ses eaux était autrefois amenée au moyen d'un petit canal à l'acropole intérieure de Panéas; de là le nom de *A'ïn Kenia,* « la source du petit canal », donné à cette

localité. Les flancs de la colline que couronne ce village sont cultivés en tabac, en vignes, en oliviers et en figuiers.

RETOUR À BANIAS.

A trois heures vingt minutes, je prends la route de Banias, et, cheminant par un sentier très accidenté, tantôt vers l'ouest, tantôt vers le nord-ouest, je suis de retour enfin sous ma tente à quatre heures vingt-cinq minutes.

CHAPITRE CENT UNIÈME.

A'ÏN FIT. — ZA'OUARA. — KHARBET SEDJAN. — KHARBET EL-BAHRIEH. — KHARBET TELL EL-A'ZAZIEH. — KHAN DOUEIR. — RETOUR À BANIAS.

A'ÏN FIT.

Le 2 novembre, à six heures trente minutes du matin, je quitte de nouveau Banias, et, franchissant l'Oued Sa'ar, je gravis vers l'est des pentes parsemées de pierres volcaniques; çà et là quelques arasements de maisons sont encore visibles.

A six heures quarante minutes, je prends la direction du sud-sud-est, et j'arrive bientôt à un grand birkeh, long de 150 pas sur une centaine de large. C'est une dépression à la fois naturelle et artificielle du sol, qu'environnait jadis un petit mur, aujourd'hui démoli.

Un peu plus au sud, je rencontre, courant de l'est à l'ouest, une certaine partie encore debout de la muraille d'enceinte qui, de ce côté, enfermait la ville de Panéas; épaisse de $1^{m},50$, elle avait été construite sur ce point avec des matériaux basaltiques de faible dimension et irréguliers, mais unis ensemble par un puissant ciment.

A sept heures, je recommence à monter vers le sud-est, puis vers l'est-sud-est. Partout le sol est jonché de pierres volcaniques.

A sept heures trente-cinq minutes, je parviens à A'ïn Fit. Un khan de fondation récente avoisine une fontaine que surmonte une arcade ogivale construite avec soin. Quant aux maisons du village, elles sont très grossièrement bâties. La plupart des habitants, dont le chiffre total ne dépasse pas celui de 150, appartiennent à la secte des Ansariés; quelques familles seules sont chrétiennes.

ZA'OUARA.

A sept heures cinquante minutes, je continue à gravir, vers le sud-est, des pentes cultivées par terrasses successives.

A huit heures dix minutes, j'atteins Za'ouara, village de 120 habitants, presque tous également Ansariés et vivant dans des masures construites avec des matériaux basaltiques trouvés sur place. Une piscine creusée dans le roc et bâtie là où le roc manque est probablement un ouvrage antique. Du reste, aucune source n'existe près du village et les femmes sont contraintes d'aller, pour avoir de l'eau, jusqu'à A'în Fit. Quelques plantations d'oliviers, de figuiers et de tabac environnent ces deux localités.

KHARBET SEDJAN.

A huit heures quinze minutes, je redescends, vers le sud-sud-ouest, des pentes cultivées par étages, soit en blé, soit en doura, malgré les nombreuses pierres basaltiques qui recouvrent la surface du sol.

A huit heures quarante-cinq minutes, des ruines peu importantes me sont désignées sous le nom de Kharbet Sedjan. L'emplacement qu'occupait cette localité est depuis longtemps livré à la culture et il n'y subsiste plus que des vestiges confus, consistant en menus matériaux basaltiques qui proviennent d'habitations renversées. Ce nom de Sedjan pourrait d'abord faire supposer que nous sommes là sur les ruines de l'ancienne ville de Sogane, Σωγάνη, mentionnée par Josèphe au nombre des places de la Gaulanitide qu'il fortifia :

Κατὰ δὲ τὴν Γαυλανῖτιν Σελεύκειάν τε καὶ Σωγάνην καὶ Γάμαλαν ὠχύρωσεν [1].

Mais les débris auxquels est attaché aujourd'hui le nom de

[1] *Guerre des Juifs*, l. II, c. XX, v. 6.

Kharbet Sedjan sont trop insignifiants pour être ceux d'une ville jadis fortifiée, et il y faut voir seulement les restes d'un simple village, qui n'a jamais dû être considérable, car l'eau manque en cet endroit.

KHARBET EL-BAHRIEH.

A neuf heures, je continue à descendre, mais dans la direction du nord-nord-ouest, puis de l'ouest.

A neuf heures trente minutes, j'examine en passant les débris d'un autre village; on les appelle Kharbet el-Bahrieh. Les bergers y ont formé de petites enceintes circulaires en pierres sèches de nature basaltique, pour y enfermer leurs troupeaux. A quelque distance de là, coule une source qui ne tarit jamais et appelée A'ïn Dhisy.

KHARBET TELL EL-A'ZAZIEH.

A neuf heures quarante-cinq minutes, je recommence à descendre vers l'ouest, et, à dix heures dix minutes, j'arrive au pied d'une colline oblongue, appelée Tell el-A'zazieh. Après en avoir gravi les pentes orientales à travers un épais fourré de chardons gigantesques, je parviens sur un plateau très étroit, qui règne, du nord au sud, sur le sommet de la colline et en occupe toute la longueur. On y trouve, au milieu d'herbes sauvages et de hautes broussailles, les arasements de constructions renversées et qui avaient été bâties avec des pierres basaltiques de différentes dimensions et plus ou moins bien équarries. Là s'élevait jadis un village situé à 120 mètres environ au-dessus de la plaine que sillonne, à l'ouest, le Nahr Banias. Un tambour de colonne, mesurant 80 centimètres de diamètre, gît sur le sol, dans la partie septentrionale du village, et à côté est un chapiteau dorique, seul reste actuellement visible sur ce point d'un temple entièrement détruit. Au pied occidental du *tell* coule une source abondante, appelée A'ïn A'zazieh.

A onze heures, je redescends de cette colline dans la direction du nord, et, à onze heures vingt minutes, je fais halte quelques ins-

tants près des bords du Nahr Banias. Il roule en cet endroit sur un lit semé de roches basaltiques ses eaux impétueuses, qu'ombrage à droite et à gauche une double bordure de platanes et de lauriers-roses.

KHAN DOUEIR.

A midi, je me remets en marche dans la direction de l'ouest-nord-ouest, après avoir franchi le Nahr Banias. A midi quinze minutes, je laisse à ma droite, sur une colline, un hameau appelé Khan Doueir. Un petit bois de chênes, d'yeuses et de térébinthes l'avoisine.

RETOUR À BANIAS.

A midi vingt-huit minutes, je chemine vers le nord-nord-est, en longeant le Nahr Banias, que je retrouve et côtoie sur ma route. De ce côté, la partie sud-ouest de l'enceinte de l'antique Panéas est entièrement détruite, et de très faibles vestiges en sont seuls çà et là reconnaissables.

A midi trente-deux minutes, je foule le sol de ce qui fut jadis cette cité et, avant de me reposer sous ma tente, je parcours de nouveau l'emplacement que la ville occupait autrefois. Les fragments de colonnes y abondent, et je ne serais point éloigné de croire que l'une de ses rues devait être ornée d'une double rangée de colonnes monolithes, à en juger par le nombre considérable de tronçons dont on peut suivre la trace dans la même direction. Plusieurs plates-formes artificielles ont dû servir d'assiette à des édifices renversés.

Ma dernière visite est pour la grotte de Pan et pour la source admirable qui jaillit au-dessous d'elle. On comprend facilement pourquoi la mythologie païenne a consacré cet endroit à la divinité qui était pour les anciens l'une des personnifications de la nature, et aux nymphes amies des gracieux paysages, des eaux fraîches et cristallines et des beaux ombrages qui décorent d'ordinaire les sources. Ce lieu a, en effet, un charme tout particulier : rien n'y

manque, ni la grandeur ni la sublimité des hautes montagnes, car il est adossé au Djebel ech-Cheikh; ni la limpidité et l'abondance des eaux, car il renferme l'une des trois principales sources du Jourdain; ni enfin la parure et l'attrait des ombrages, car partout croissent à l'envi les arbustes et les arbres les plus divers, qui bordent tous les contours du Nahr Banias et des différents canaux qui en dérivent.

CHAPITRE CENT DEUXIÈME.

TELL EL-KADHY (DAN). — TELL DEFNA (DAPHNÉ). — TELL MANSOURA. — RHADJAR. — KHARBET LOUIZIEH. — SERADA. — METHELLEH. — TELL ABEL KAMAH (ABEL BETH MAA'CHAH). — RETOUR À RHADJAR.

TELL EL-KADHY (DAN).

Le 3 novembre, à six heures trente minutes du matin, j'abandonne définitivement Banias pour prendre la direction de l'ouest.

A six heures trente-quatre minutes, je laisse à ma droite une colline couverte de tombes musulmanes, qu'ombragent des chênes séculaires. Plusieurs tronçons de colonnes gisent en cet endroit.

A six heures quarante minutes, je commence à descendre vers l'ouest-sud-ouest. A ma gauche serpente l'un des ruisseaux dérivant du Nahr Banias. Des chênes, des yeuses, des térébinthes et des arbousiers couvrent les flancs des collines sur la pente desquelles je chemine.

A six heures cinquante-cinq minutes, je parviens dans la plaine; cultivée en maïs, elle est sillonnée par plusieurs petits canaux.

A sept heures vingt-cinq minutes, j'arrive au Tell el-Kadhy. Ce *tell* peut avoir 1,300 mètres de pourtour. Il s'élève d'une vingtaine de mètres au-dessus de la plaine, du moins dans sa partie culminante, qui regarde le sud. Son bord supérieur avait jadis été environné d'un mur d'enceinte, dont la trace est encore visible sur plusieurs points. Les ruines abondent surtout du côté du sud. Là avait été bâti un village musulman, renversé actuellement de fond en comble, composé d'un amas de petites maisons construites avec de menus matériaux de nature basaltique. De forme circulaire ou plutôt elliptique, cette colline s'abaisse, par étages à la fois na-

turels et artificiels, vers sa partie centrale, laquelle ressemble à un vaste bassin, que l'on pourrait comparer à l'arène d'un immense amphithéâtre et qui paraît être le cratère d'un ancien volcan. Les berges et l'intérieur de ce bassin sont parsemés de chênes. Il renferme dans sa partie occidentale une source très abondante, d'une fraîcheur glaciale et d'une limpidité extrême; celle-ci forme immédiatement un ruisseau qui précipite ses eaux avec rapidité à travers un épais fourré de figuiers, de platanes, de vignes grimpantes, de roseaux gigantesques, de ronces et de hautes herbes. Ce torrent, car c'en est un véritablement, perce au sud-ouest les flancs de la colline, en s'y ouvrant violemment un passage avant d'aboutir à la plaine.

A l'entrée de ce passage s'élèvent un superbe térébinthe, dont le tronc mesure 7 mètres de développement, et un vieux chêne vert, qui ombrage le tombeau d'un cheikh vénéré sous le nom de Cheikh Azreik. A l'ouest de la source, on observe plusieurs tas de blocs basaltiques assez régulièrement taillés et qui proviennent probablement d'un édifice antique. Au pied occidental du *tell*, vers le sud-ouest, jaillit une seconde source, aussi considérable que la précédente et dont les eaux, froides et transparentes, se répandent dans un grand réservoir, où j'aperçois une quarantaine de buffles qui se baignent et dont les têtes seules émergent au-dessus de l'eau. Le ruisseau qui en sort va immédiatement après rejoindre vers le sud celui dont j'ai parlé tout à l'heure, et ils coulent d'abord réunis dans le même lit sous le nom de Nahr Leddan.

Tell el-Kadhy représente l'emplacement de l'antique ville de *Dan*, en hébreu דָּן, en grec Δάν, en latin *Dan*, dont le nom, qui signifie «juge», est reproduit fidèlement dans celui de *Tell el-Kadhy*, qui veut dire «la colline du juge». Cette ville était située à l'une des extrémités septentrionales de la Palestine; de là vient l'expression si usitée *de Dan jusqu'à Bersabée*, pour dire «d'un bout à l'autre de la contrée, du nord au sud».

D'après un passage du livre de Josué, cette ville s'appelait primitivement Lesem, en hébreu *Lechem*, לֶשֶׁם, en grec Λέσεμ et Λέσεν,

en latin *Lesem*, avant d'être prise et détruite par 600 hommes armés appartenant à la tribu de Dan, et qui, en la rebâtissant, lui donnèrent le nom du père même de leur tribu :

Ascenderuntque filii Dan, et pugnaverunt contra Lesem, ceperuntque eam, et percusserunt eam in ore gladii, et possederunt, et habitaverunt in ea, vocantes nomen ejus Lesem Dan, ex nomine Dan patris sui[1].

Le livre des Juges nous apprend, d'un autre côté, que cette même ville s'appelait aussi Laïs, en hébreu *Laich*, לַיִשׁ, dans Isaïe *Laiechah*, לַיְשָׁה, en grec Λαῖσα et Λαεὶς, en latin *Lais*, et il nous donne de plus amples détails relatifs au fait qui est énoncé dans le verset précédent :

27. Sexcenti autem viri tulerunt sacerdotem, et quæ supra diximus; veneruntque in Lais ad populum quiescentem atque securum, et percusserunt eos in ore gladii, urbemque incendio tradiderunt,

28. Nullo penitus ferente præsidium, eo quod procul habitarent a Sidone, et cum nullo hominum haberent quidquam societatis ac negotii. Erat autem civitas sita in regione Rohob; quam rursum exstruentes habitaverunt in ea,

29. Vocato nomine civitatis Dan, juxta vocabulum patris sui, quem genuerat Israel, quæ prius Lais dicebatur[2].

Le territoire de Laïs ou Lesem est appelé « vallée », *e'mek*, dans le texte hébreu, et cette vallée appartenait à *Beth Rehob*, בֵּית רְחוֹב, en latin *Rohob*.

Robinson suppose que la forteresse de Hounin, qui commande la plaine ou la vallée d'El-Houleh, occupe l'emplacement de l'ancienne Beth Rehob[3]. Mais Hounin étant séparée de Tell el-Kadhy par le profond ravin du Nahr el-Hasbany, j'incline plutôt, comme je l'ai déjà dit, à identifier Beth Rehob avec Banias, l'ancienne Panéas ou Césarée de Philippe, située à une heure de marche à l'est de Tell el-Kadhy, et qui primitivement se serait appelée Beth Rehob.

L'an 974 avant J. C., Jéroboam, s'étant fait reconnaître roi par les tribus d'Israël qui s'étaient séparées de Roboam, et voulant détourner ses sujets de se rendre à Jérusalem pour y adorer le vrai

[1] *Josué*, c. XIX, v. 47.

[2] *Juges*, c. XVIII, v. 27-29.

[3] *Biblical Researches in Palestine*, t. III, p. 371.

Dieu dans son temple, plaça deux veaux d'or, l'un à Bethel, à l'extrémité méridionale de ses États, et l'autre à Dan, à l'extrémité septentrionale. Ces veaux d'or étaient, selon toute vraisemblance, renfermés dans des sanctuaires dont la Bible ne parle pas :

28. Et excogitato consilio fecit duos vitulos aureos, et dixit eis : Nolite ultra ascendere in Jerusalem. Ecce dii tui, Israel, qui te eduxerunt de terra Ægypti.

29. Posuitque unum in Bethel, et alterum in Dan.

30. Et factum est verbum hoc in peccatum : ibat enim populus ad adorandum vitulum usque in Dan [1].

Le prophète Amos fait allusion, dans un passage, au culte idolâtrique rendu, à Dan, à la divinité qu'on y adorait :

Qui jurant in delicto Samariæ, et dicunt : Vivit Deus tuus Dan [2].

L'an 940 avant J. C., les généraux de Ben Hadad, roi de Syrie, ravagèrent la ville de Dan avec d'autres cités de la tribu de Nephthali :

Acquiescens Benadad regi Asa misit principes exercitus sui in civitates Israel, et percusserunt Ahion, et Dan, et Abeldomum Maacha, et universam Cenneroth, omnem scilicet terram Nephthali [3].

Tels sont les seuls renseignements que nous fournisse l'histoire sur Dan.

Dans l'*Onomasticon*, au mot Δάν, Eusèbe s'exprime ainsi :

Δάν· οὕτω καλουμένη κώμη Πανεάδος ἀπὸ σημείων δ' κατὰ τὴν ἰδὸν τὴν ἐπὶ Τύρον, ἥτις καὶ ὅριον τῆς Ἰουδαίας ὑπῆρχεν· ἔνθεν δὲ καὶ ὁ Ἰορδάνης ἕξεισιν.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, y ajoute l'étymologie du mot Jourdain :

Dan, viculus est in quarto a Paneade milliario euntibus Tyrum, qui usque hodie sic vocatur, terminus Judææ provinciæ contra septentrionem, de quo et Jordanis flumen erumpens a loco sortitus est nomen : *Jor* quippe *ῥεῖθρον*, id est fluvium, sive rivum, Hebræi vocant.

[1] *Rois*, l. III, c. XII, v. 28-30. — [2] *Amos*, c. VIII, v. 14. — [3] *Rois*, l. III, c. XV, v. 20.

Il y a un intervalle de 5 kilomètres entre Tell el-Kadhy, à l'ouest, et Banias, jadis Panéas, à l'est, distance qui répond suffisamment bien aux 4 milles d'Eusèbe et de saint Jérôme. Le Jourdain, ajoutent ces deux écrivains, sort de cet endroit. Nous avons vu tout à l'heure qu'à Tell el-Kadhy jaillissent deux sources très considérables, qui donnent naissance au Nahr Leddan, l'un des principaux bras du Jourdain. Ce nom de Leddan contient probablement, dans sa dernière partie, celui de Dan. Quant à l'étymologie donnée par saint Jérôme au mot *Jourdain*, comme signifiant « rivière de Dan », elle est loin d'être adoptée par tous les orientalistes, dont plusieurs s'accordent plutôt à dériver le nom de ce fleuve, en hébreu *Yarden*, יַרְדֵּן, de la racine יָרַד, *yarad*, « descendre », ce fleuve descendant continuellement par une pente plus ou moins rapide, et quelquefois très accentuée, à partir de ses diverses sources, jusqu'à la mer Morte, où il s'engloutit. L'altitude de ses deux sources à Tell el-Kadhy est estimée à 185 mètres au-dessus de la Méditerranée; celle de sa source à Banias, à 383 mètres; enfin celle de sa source la plus haute et la plus éloignée, au bas d'Hasbeya, à 563 mètres. A son embouchure, au contraire, dans la mer Morte, le niveau de ce même fleuve est à 392 mètres au-dessous de la Méditerranée. Ainsi, depuis les trois points principaux d'où il sort jusqu'à celui où il aboutit, il descend constamment, en formant de nombreux rapides, dans un lit dont la partie la plus basse présente une différence de niveau de 955 mètres avec la partie la plus élevée.

TELL DEFNA (DAPHNÉ).

A 2 kilomètres environ au sud de Tell el-Kadhy, s'élèvent deux autres *tell* beaucoup moins considérables et appelés tous deux Tell Defna. Pour m'y rendre, je traverse d'admirables champs de maïs, que sillonnent de nombreux ruisseaux dérivant du Nahr Leddan, et qui communiquent à cette partie de la plaine une fertilité incomparable. Les fellahs qui la cultivent ont le teint très foncé; ils vivent sous des huttes construites avec des joncs et des roseaux entrelacés. Ils font généralement deux récoltes par an.

Le premier de ces deux petits *tell* que je rencontre m'est désigné à la fois sous le nom de Tell Defna et sous celui de Tell Cheikh Dhouri, parce qu'un santon ainsi appelé y a son tombeau. Une vingtaine d'autres tombes de *Rhaouarny* y sont ombragées par un bouquet de vieux chênes. Un peu plus au sud, le même nom de Defna est attaché à un second monticule. Ce nom est certainement antique, car nous lisons dans Josèphe, à propos du lac Semechonitis :

Ce lac a 30 stades de large et 60 de long. Les marais qui l'avoisinent s'étendent jusqu'à Daphné, endroit délicieux sous beaucoup de rapports et abondant en sources qui alimentent du tribut de leurs eaux ce que l'on appelle le petit Jourdain, au-dessous du temple de la génisse d'or, puis aboutissent au grand[1].

La localité du nom de Daphné signalée dans ce passage est bien telle que Josèphe la décrit. Située à trois petits quarts d'heure de marche au sud de Tell el-Kadhy, antique emplacement du temple de la génisse d'or et fertilisée par des ruisseaux intarissables, elle porte encore aujourd'hui la dénomination qu'elle avait autrefois.

La Vulgate mentionne, au nord du lac de Tibériade, une source appelée Daphnis, en déterminant les limites orientales de la Terre promise :

Et de Sephama descendent termini in Rebla contra fontem Daphnim ; inde pervenient contra orientem ad mare Genereth[2].

Dans le texte hébreu, il est vrai, il n'est nullement question de la source Daphnis, mais seulement d'une source; ce nom se retrouve néanmoins dans le texte chaldéen, où on lit *la source Daphni*. La traduction des Septante pour ce même verset ne contient pas non plus ce nom.

Une semblable dénomination, qui a une apparence grecque, peut dériver soit des lauriers-roses (en grec δάφνη) qui, en beaucoup d'endroits, bordent les divers bras du Nahr Leddan et les ruisseaux qui en découlent, soit d'un ancien culte en l'honneur

[1] *Guerre des Juifs*, l. IV, c. 1, v. 1. — [2] *Nombres*, c. XXXIV, v. 11.

d'Apollon et de la nymphe Daphné, culte qui aurait jadis fleuri dans cette contrée. Peut-être aussi cette appellation est-elle d'origine hébraïque ou même kananéenne. Dans tous les cas, il ne faut pas confondre la localité ainsi désignée avec une autre du même nom située près d'Antioche, et célèbre par un sanctuaire et par un bois sacré dédiés à Apollon et à Daphné, dus l'un et l'autre à Séleucus Nicator et qui jouissaient du droit d'asile.

TELL MANSOURA.

A 1 kilomètre au sud-ouest du *tell* précédent, j'en examine un troisième, appelé Tell Mansoura. On y remarque de magnifiques chênes séculaires et une maison dont beaucoup de pierres régulières employées à la construire paraissent antiques. Alentour est un cimetière où les cultivateurs de cette partie du Rhôr vont enterrer leurs morts.

De là, je rebrousse chemin vers Tell el-Kadhy, où je suis de retour à dix heures, et que je quitte bientôt après pour prendre la direction du nord-ouest.

RHADJAR.

A dix heures cinq minutes, je traverse un monticule parsemé de pierres basaltiques et où l'on remarque les traces d'anciennes constructions renversées.

A ma gauche serpente, au milieu d'un fourré d'arbustes, un ruisseau abondant, dont la source, située plus au nord, s'appelle A'ïn Bared, et qui va lui-même se jeter dans le Nahr Leddan. Je le franchis ensuite, et une montée douce à travers des champs de maïs, où l'eau circule de tous côtés dans des rigoles pratiquées à dessein, me conduit à Rhadjar, que j'atteins à dix heures quarante-neuf minutes.

Ce village, assis sur les bords orientaux du Nahr el-Hasbany, renferme 600 Ansariés. Les maisons en sont grossièrement bâties avec de menus matériaux de nature basaltique, et surmontées presque toutes de petites huttes en roseaux, où les habitants pas-

sent la nuit. Une mosquée y est dédiée aux quarante compagnons du prophète, et est désignée pour cette raison sous le nom de Djama' el-Arba'ïn.

KHARBET LOUIZIEH.

Le même jour, à une heure de l'après-midi, je me remets en route avec un guide de Rhadjar, et, franchissant à gué et non sans peine le Nahr el-Hasbany, dont les berges à cet endroit sont hautes, abruptes et hérissées d'énormes blocs volcaniques, j'arrive, à une heure trente-huit minutes, aux ruines dites Kharbet Louizieh. Elles occupent, sur la rive opposée du fleuve et au nord-ouest de Rhadjar, un espace de quelque étendue. Ce sont les restes d'un village dont il ne subsiste plus que les arasements de nombreuses petites maisons renversées; elles avaient été construites avec des pierres basaltiques, la plupart non taillées et de faible dimension. Les bergers ont profité de ces matériaux pour former différentes enceintes, où ils renferment leurs troupeaux. Un ancien bassin circulaire, actuellement à sec, était destiné à recevoir les eaux pluviales.

SERADA.

A une heure cinquante minutes, je monte vers l'ouest-nord-ouest, puis vers le nord-ouest.

A deux heures dix-huit minutes, je parviens à Serada, village assis sur les flancs rocheux d'une colline; il est habité par des Druses et par des Grecs schismatiques.

METHELLEH.

A deux heures vingt-cinq minutes, je me dirige de là vers le sud, à travers une plaine cultivée en blé et en doura, puis le sol s'accidente.

A deux heures cinquante minutes, je monte à Methelleh. Ce village est habité par des Druses venus du Haouran, qui cultivent des jardins vers l'est. Une source coule en cet endroit.

A trois heures cinq minutes, en redescendant, vers le sud, de la

hauteur de Methelleh, que d'autres prononcent et écrivent Metelleh, je rencontre un pressoir antique à deux compartiments pratiqué dans le roc et, plus bas, une seconde source.

TELL ABEL KAMAH (ABEL BETH MAA'CHAH).

A trois heures quinze minutes, je descends, vers le sud-sud-ouest, dans l'Oued Chellaleh, appelé également Oued Derdara; le ruisseau qui y serpente entre une double bordure de lauriers-roses, qu'encadrent des berges élevées, est alimenté par plusieurs sources et entre autres par celle de Derdara, dont j'ai déjà parlé en décrivant le Merdj A'youn.

A trois heures trente minutes, je gravis, vers l'est, les flancs de la colline dite Tell Abel Kamah. De forme oblongue, elle s'étend du nord au sud. Le point le plus élevé vers le nord domine de 70 mètres la plaine environnante. Là je remarque quelques vestiges d'anciens murs et un cimetière musulman. Sur un second plateau, un peu plus bas que le précédent, est un village de 300 habitants au plus, composés de quelques Métualis, de Grecs schismatiques et de Grecs unis. Sur un troisième plateau, enfin, situé au sud de ce dernier et à un niveau inférieur, on observe des aires et des plantations de ricin, de sésame et de tabac. En parcourant le *tell*, on foule du reste partout les traces d'habitations détruites, et l'on exhume sans cesse du sol des pierres de taille. C'est ainsi que les deux petites églises nouvellement bâties dans ce village, et qui appartiennent, l'une aux Grecs unis, l'autre aux Grecs schismatiques, ont été construites tout entières avec des matériaux trouvés sur place. La colline où nous sommes a donc dû jadis servir d'assiette à une petite ville, dont l'acropole en occupait la partie septentrionale.

Cette ville est très probablement, comme on s'accorde à le penser, l'ancienne *Abel Beth Maa'chah*, en hébreu אָבֵל בֵּיתמַעֲכָה, en grec Ἀϐὲλ Βηθμαχά, en latin *Abel Bethmaacha* et *Abeldomum Maacha*. Elle est signalée pour la première fois dans le livre III des Rois, où il est dit qu'elle tomba au pouvoir des généraux de Ben Hadad, roi de

Syrie, conjointement avec d'autres places de la tribu de Nephthali :

Acquiescens Benadad regi Asa misit principes exercitus sui in civitates Israel, et percusserunt Ahion, et Dan, et Abeldomum Maacha, et universam Cenneroth, omnem scilicet terram Nephthali [1].

Dans ce passage, comme on le voit, Abeldomum Maacha semble n'être qu'une seule et même ville.

Dans le verset suivant, au contraire, Abeldomum paraît être distincte de Maacha :

In diebus Phacee regis Israel venit Theglatphalasar rex Assur, et cepit Aion, et Abeldomum, Maacha et Janoe, et Cedes, et Asor, et Galaad, et Galilæam et universam terram Nephthali, et transtulit eos in Assyrios [2].

Cette distinction n'existe pas néanmoins dans le texte hébreu, où Abel Beth Maa'chah est désignée évidemment comme la même ville.

Dans un verset des Paralipomènes correspondant à celui du livre III des Rois, Abeldomum Maacha est changée en *Abel Maïm*, « Abel des eaux » :

Quo comperto, Benadad misit principes exercituum suorum ad urbes Israel; qui percusserunt Ahion, et Dan, et Abel Maim, et universas urbes Nephthali muratas [3].

En plaçant Abel Maïm à Tell Abel Kamah, cette dénomination se trouve justifiée par les différentes sources qui alimentent l'Oued Chellaleh, à l'ouest, et par celle qui coule, à l'est, de la colline, sous le nom de A'ïn Abel.

La distinction entre Abel et Beth Maa'chah est nettement exprimée dans les versets qui suivent, aussi bien dans le texte hébreu que dans la version des Septante ou dans la Vulgate :

14. Seba, ayant passé à travers toutes les tribus d'Israël, était allé à Abel et à Beth Maa'chah, et tous les hommes choisis d'Israël s'étaient ralliés autour de lui.

[1] *Rois*, l. III, c. xv, v. 20. — [2] *Rois*, l. IV, c. xv, v. 29. — [3] *Paralipomènes*, l. II, c. xvi, v. 4.

15. Joab et ses gens vinrent donc l'assiéger à Abel et à Beth Maa'chah. Ils élevèrent des terrasses autour de la ville, et ils l'investirent, et tous les gens de Joab s'efforçaient de saper la muraille.

16. Alors une femme de la ville, qui était sage, s'écria : Écoutez, écoutez; dites à Joab qu'il s'approche et que je veux lui parler.

17. Joab s'étant approché, elle lui dit : Es-tu Joab? Il lui répondit : Oui, je le suis. Écoute, lui dit-elle, les paroles de ta servante. Il lui répondit : Je t'écoute.

18. Elle ajouta : Autrefois on disait d'ordinaire : Que ceux qui demandent conseil le demandent à Abel.

19. Je suis une ville d'Israël paisible et fidèle au roi, et cependant tu cherches à renverser l'une des capitales d'Israël. Pourquoi détruirais-tu l'héritage du Seigneur?

20. Joab lui répondit : A Dieu ne plaise! Je ne viens point pour renverser ni pour détruire.

21. Ce n'est point là mon intention, mais je cherche un Seba, fils de Bochri, de la montagne d'Éphraïm, qui s'est soulevé contre le roi David. Livrez-moi seulement cet homme, et je me retirerai de devant la ville. Cette femme dit à Joab : Voici; on va te jeter sa tête par-dessus la muraille.

22. Elle alla ensuite trouver tout le peuple et elle leur parla si sagement qu'aussitôt on coupa la tête à Seba, fils de Bochri, et qu'on la jeta à Joab. Il fit immédiatement sonner la retraite; l'armée leva le siège de devant la ville, et chacun s'en retourna chez soi[1].

Les versets 14 et 15 de ce passage établissent, comme on le voit, une différence marquée entre Abel et Beth Maa'chah. Toutefois, comme il est dit dans ces mêmes versets que Seba se réfugia et qu'il fut assiégé à la fois dans Abel et dans Beth Maa'chah, comme ces deux endroits réunis sont compris ensuite sous le nom de *ville*, il s'ensuit tout naturellement qu'ils formaient deux quartiers distincts d'une seule et même cité, et qu'ils étaient renfermés dans la même enceinte. De là vient que, tantôt ils sont mentionnés séparément sous les noms de Abel et de Beth Maa'chah, et que tantôt ils sont compris sous la même et unique appellation d'Abel Beth Maa'chah. De cette manière, cette prétendue contradiction s'explique facilement. J'ai dit plus haut que la colline dite Tell Abel s'a-

[1] *Rois*, l. II, c. XX, v. 14-22.

baisse du nord au sud et a trois plateaux différents. Qui empêche donc de penser que le plateau le plus élevé constituait l'acropole, et que les deux autres plateaux inférieurs étaient occupés par la cité proprement dite, l'une s'appelant Abel et la seconde Beth Maa'-chah, toutes les deux, d'ailleurs, ayant la même enceinte? De la sorte tout se concilie aisément.

RETOUR À RHADJAR.

A cinq heures, je redescends, vers l'est, les pentes de la colline d'Abel.

A cinq heures dix minutes, ma direction devient celle de l'est-nord-est, puis du nord-est.

A six heures, je franchis le Nahr el-Hasbany et, gravissant ensuite sa rive opposée, je suis, à six heures vingt minutes, de retour sous ma tente, au village de Rhadjar.

CHAPITRE CENT TROISIÈME.

DJISR EL-RHADJAR. — KHARBET MEISEH. — KHARBET SEMBEZIEH. — KHARBET KHAN EZ-ZOUK EL-FÔKANI. — KHARBET EZ-ZOUK ET-THATANI. — TELL EL-OUAOUÏEH. — A'ÏN SBOUR. — A'ÏN DAHAB. — TELL EL-HAYEH. — KHALSAH. — A'ÏN MESSA. — A'ÏN BABIR. — A'ÏN A'MOUDIEH. — A'ÏN BALATHA. — KHARBET DJAOULEH. — NEBY YECHOUA'. — KADES (KEDECH DE NEPHTHALI).

DJISR EL-RHADJAR.

Le 4 novembre, à sept heures du matin, je descends de Rhadjar, dans la direction du sud; de nombreux buffles, appartenant aux habitants de ce village, errent dans les plaines d'alentour.

A sept heures cinquante minutes, je cesse de cheminer vers le sud pour me diriger vers l'ouest; à huit heures dix minutes, je franchis le Nahr el-Hasbany sur un pont dit Djisr el-Rhadjar. Il se compose de trois arches, une cintrée et deux ogivales, et a été bâti avec des pierres, soit calcaires, soit basaltiques. Le lit du fleuve est bordé en cet endroit de platanes et de lauriers-roses, et ses eaux, tourbillonnantes et blanches d'écume, heurtent avec fracas les piles du pont.

KHARBET MEIZEH.

A une faible distance au nord, j'aperçois, près de la rive occidentale, les débris confus d'un petit village, appelé Kharbet Meizeh.

KHARBET SEMBEZIEH.

Des débris analogues, vers le sud, me sont désignés sous le nom de Kharbet Sembezieh.

KHARBET KHAN EZ-ZOUK EL-FÔKANI.

De là, je m'avance vers l'ouest, puis vers l'ouest-sud-ouest et, à neuf heures, je fais halte quelques instants au milieu d'un grand village ruiné, appelé Kharbet Khan ez-Zouk el-Fôkani.

Limité à l'ouest par l'Oued Derdara, que l'on traverse sur un petit pont, et dont l'eau fait tourner un moulin, il occupait plusieurs plates-formes artificielles formant comme des étages successifs au-dessus de la plaine. Les arasements de nombreuses maisons détruites sont partout reconnaissables : elles avaient été bâties avec des pierres calcaires ou basaltiques, de différentes grandeurs et plus ou moins bien taillées, qui jonchent maintenant le sol ou ont été transportées ailleurs. Des citernes et des pressoirs attestent une origine antique. Sur le point culminant du village, une maison, encore debout, est de date beaucoup plus récente.

Un peu plus au sud, d'énormes blocs basaltiques offrent de loin l'apparence d'assises gigantesques placées par la main de l'homme le long de l'Oued Derdara, comme pour en fortifier la rive orientale; mais, en m'approchant de plus près, je m'aperçois que ces roches ont été disposées ainsi par la nature, et qu'elles simulent seulement des assises factices.

KHARBET EZ-ZOUK ET-THATANI.

A neuf heures quarante minutes, je me remets en marche vers le sud à travers une plaine qui, sous les pierres basaltiques dont elle est parsemée, est extrêmement fertile.

A neuf heures cinquante-sept minutes, après une descente douce, mais presque continue, j'atteins d'autres ruines, auxquelles leur position inférieure par rapport aux précédentes a fait donner le nom de Kharbet ez-Zouk et-Thatani. Là était un autre village, bâti avec de menus matériaux basaltiques, et sur l'emplacement duquel on voit actuellement un certain nombre de petites enceintes en pierres sèches, où les bergers enferment leurs troupeaux.

TELL EL-OUAOUÏEH.

A dix heures cinq minutes, je franchis, vers l'ouest-sud-ouest, l'Oued Derdara et, à dix heures quinze minutes, je monte sur une colline dite *Tell el-Ouaouïeh*, « colline des chacals ». D'autres l'appellent Tell el-Khalsah, du nom d'un village voisin, dont je parlerai tout à l'heure. Elle est couverte de pierres, la plupart basaltiques et quelques-unes seulement de nature calcaire, qui proviennent de constructions renversées. D'innombrables fragments de poterie, plusieurs meules à pressoirs et çà et là quelques petits cubes de mosaïque sont épars sur le sol. Une pierre plate attire mon attention, à cause des petites cases qui y ont été pratiquées à des intervalles réguliers et qui simulent celles d'un damier; elle me paraît avoir servi autrefois à un jeu semblable, et les bergers qui de temps à autre mènent paître leurs troupeaux en cet endroit, comme l'indiquent les enceintes circulaires en pierres sèches qu'on y remarque, l'emploient peut-être au même usage.

A'ÏN SBOUR.

Au bas de cette colline, vers le nord-ouest et à une faible distance, coule une source excellente, appelée A'ïn Sbour; elle forme un petit ruisseau et avoisine un monticule couvert de tombeaux musulmans, les uns de date récente, les autres, au contraire, plus anciens.

A'ÏN DAHAB.

A onze heures, je poursuis ma route vers le sud; à onze heures quinze minutes, je rencontre une autre source beaucoup plus abondante que la précédente et appelée A'ïn Dahab; le ruisseau qui en sort arrose quelques plantations, et court vers le sud parallèlement à une chaîne continue, longue et étroite, d'humbles collines, dont les flancs et le sommet sont revêtus ou plutôt hérissés d'énormes blocs volcaniques.

TELL EL-HAYEH.

Cette chaîne, qui a 2 kilomètres de longueur, a plusieurs petits points culminants, dont le plus élevé vers le sud porte le nom de *Tell el-Hayeh*, « colline du serpent ». Aucune ruine ne le couronne, et les quartiers de roches basaltiques qui y sont entassés confusément ne révèlent nulle part le travail de l'homme, comme je m'en suis convaincu en le gravissant.

KHALSAH.

Au bas et à l'ouest de ce *tell*, est un petit village de fondation toute récente, appelé Khalsah; il a été bâti sur l'emplacement et en partie avec les matériaux d'un autre plus ancien. Les jardins qui l'entourent sont arrosés par les eaux de l'A'ïn Dahab.

A'ÏN MESSA.

A midi quarante minutes, je continue à m'avancer vers le sud. A ma droite s'élèvent des hauteurs en partie boisées; à ma gauche s'étend une plaine marécageuse, sillonnée du nord au sud par le Nahr el-Hasbany, auquel se réunissent bientôt ensuite, pour couler dans le même lit, le Nahr Leddan, descendant de Tell el-Kadhy, et le Nahr Banias, provenant du village de ce nom.

A midi quarante-cinq minutes, je passe auprès d'une troisième source, appelée A'ïn Messa.

A'ÏN BABIR.

A une heure, j'observe quelques ruines à côté d'une quatrième source, qui m'est désignée sous le nom de A'ïn Babir, et qui doit ce nom à un fourré de papyrus gigantesques dont est bordé le ruisseau qu'elle forme.

A'ÏN A'MOUDIEH.

A une heure cinq minutes, je traverse un petit campement de

Rhaouarny, qui ont dressé leurs tentes à côté d'une cinquième source, appelée A'ïn A'moudieh.

A'ÏN BALATHA.

A une heure trente-cinq minutes, une sixième source très considérable, que je laisse à ma gauche, se nomme A'ïn Balatha. Sur un monticule qui la domine à l'ouest, on remarque les restes d'une petite enceinte qui avait été construite avec des blocs gigantesques. De vieux térébinthes y ont pris racine.

KHARBET DJAOULEH.

Je commence à monter vers le sud-sud-ouest.

A une heure quarante-cinq minutes, je passe au milieu d'un village dont quelques maisons seules sont encore debout et habitées, et dont les autres sont renversées. Mon guide l'appelle Kharbet Djaouleh.

NEBY YECHOUA'.

A deux heures, la montée devient plus difficile, et je gravis vers l'ouest des pentes très raides; le sentier est taillé dans le roc, et parfois c'est un véritable escalier, dont les degrés usés et glissants font trébucher mon cheval presque à chaque pas.

A deux heures quarante-cinq minutes, je parviens à un *oualy* dédié par les Musulmans à Neby Yechoua'. Ils y vénèrent, sous un édicule que surmontent deux petites coupoles, la mémoire de ce grand personnage, dont ils montrent en cet endroit le tombeau. Ce tombeau est évidemment apocryphe, puisque la Bible nous apprend que Josué, en arabe Yechoua', fut enterré à Thimnat Serah, sur les flancs septentrionaux du mont Gaas, où j'ai retrouvé, en 1863, la grotte sépulcrale qui devait le renfermer. Mais si Josué n'a point été enseveli en ce lieu, comme c'est près de là que se trouvait Hazor, la capitale de Jabin, roi des Kananéens, qu'il défit, il n'est point étonnant que son souvenir soit resté attaché à cette montagne, au pied sud-est de laquelle il avait remporté l'une de

ses principales victoires, non loin des Eaux de Merom, aujourd'hui lac Houleh.

KADES (KEDECH DE NEPHTHALI).

A deux heures cinquante minutes, je descends dans une vallée très fertile, que je traverse, et bientôt je fais halte au pied de la colline de Kades, que je vais examiner, pendant que l'on dresse ma tente sous un bois d'oliviers séculaires.

Le village de ce nom, qui compte tout au plus 300 habitants, occupe à peine le tiers d'une belle colline, jadis tout entière couverte d'habitations et environnée d'un mur d'enceinte construit en pierres de taille, dont quelques arasements seuls sont çà et là actuellement visibles. Les maisons du village renferment presque toutes des fragments antiques provenant d'édifices renversés. Dans l'une, entre autres, on me montre, sur une colonne, une tête sculptée représentant la figure du soleil avec une couronne de rayons. A quelque distance de là, je remarque l'emplacement d'un ancien temple, qui avait été bâti en pierres de taille et que décoraient des colonnes monolithes, dont quelques fûts mutilés sont couchés sur le sol. Ailleurs, les vestiges d'autres monuments antiques attirent également mon attention. Des figuiers, des plantations de tabac, des herbes épineuses et des tombeaux musulmans ont, en plusieurs endroits, envahi l'espace occupé autrefois par des habitations. Cette colline s'abaisse graduellement, et par terrasses successives, vers le sud-est. Là, après une dépression de terrain, s'allonge, vers le sud, une seconde colline, moins haute que la précédente et où les habitants du village ont placé leurs aires. A l'extrémité septentrionale de cette deuxième colline, on observe les restes d'un édifice et deux grandes cuves de sarcophages, dont l'une était bisome. Les énormes couvercles à acrotères qui les fermaient gisent à côté; ils étaient décorés d'une magnifique rosace dans leur partie centrale.

Ces deux collines, contiguës l'une à l'autre et qui, vers l'est, présentent la forme d'un demi-cercle elliptique, servaient autre-

fois d'assiette à une ville considérable, agréablement située sur les pentes orientales et sur le plateau de cette double hauteur. Les maisons et les édifices publics s'élevaient ainsi par différents étages sur leurs flancs, qu'avait régularisés la main de l'homme en les disposant en terrasses.

Au bas, vers l'est, et à peu près au point de jonction des deux collines, coule une source abondante, qui est recueillie dans un réservoir de fabrique musulmane, qu'environnent, en guise d'auges destinées à abreuver les animaux, plusieurs cuves de sarcophages antiques. Non loin de là, au nord, un second réservoir, de date plus ancienne, est maintenant encombré de débris de toutes sortes, tels que pierres de taille, fragments de colonnes et de sarcophages.

En m'avançant de là dans la direction de l'est, je rencontre trois sarcophages aux trois quarts enfouis dans le sol, les traces d'un édifice renversé et, au delà, les beaux restes d'un second édifice, qui mesurait environ une dizaine de mètres sur chaque face. Il avait été bâti avec de superbes blocs calcaires reposant sans ciment les uns au-dessus des autres. Toute la partie supérieure en est détruite. Je suppose qu'il était intérieurement voûté en plein cintre et qu'au dehors il était surmonté d'une terrasse plate. On y pénètre par le sud au moyen d'une jolie porte ornée de moulures à crossettes, qui occupe le centre de la façade méridionale. A droite et à gauche de cette porte rectangulaire, a été pratiquée une petite niche, actuellement vide. Au dedans, cet édifice renfermait, sous quatre arcades cintrées encore debout, construites en belles pierres de taille et regardant chacune l'un des quatre points cardinaux, onze grandes niches rectangulaires, bâties, elles aussi, en pierres de taille, la douzième niche étant remplacée par la porte d'entrée. Sur les différentes plates-formes qui recouvrent ces niches funéraires, il y avait également place pour plusieurs sarcophages. En examinant ces divers *loculi*, j'y ai trouvé encore un certain nombre d'ossements. Ce monument est donc un ancien mausolée ayant appartenu à une riche et puissante famille, aujourd'hui oubliée, aucune inscription ne nous en révélant le nom.

Quatre-vingts pas plus à l'est, on voit les restes d'un autre mausolée, très digne pareillement d'attention. Il se composait d'une grande base carrée, formée par plusieurs assises de magnifiques blocs d'une taille irréprochable et couronnée d'une corniche. Sur cette plate-forme artificielle, on avait disposé deux sarcophages; l'un est encore en place, l'autre est brisé. A droite et à gauche de ce soubassement central, reposent, sur une plate-forme inférieure, deux immenses sarcophages bisomes, ayant chacun pour couvercle un bloc gigantesque taillé en dos d'âne, muni d'acrotères et sur lequel sont sculptées des feuilles en fer de lance, s'adaptant les unes sur les autres de manière à imiter des écailles. Derrière ces divers sarcophages, très richement décorés de sculptures que le temps et les hommes ont malheureusement dégradées d'une façon déplorable, gît une cinquième cuve sépulcrale, privée de son couvercle. De petites colonnes monolithes entouraient jadis très probablement ce beau mausolée, autant qu'on en peut juger par un fût couché sur le sol en cet endroit.

Deux cents pas environ plus loin vers l'est, on admire les débris d'un autre monument très remarquable. Sa direction est de l'est à l'ouest; par conséquent, il est permis d'affirmer *a priori* que ce n'a été ni une synagogue judaïque, ni une église chrétienne, l'orientation ordinaire des anciennes synagogues étant du sud au nord, et celle des églises de l'ouest à l'est. Tout porte donc à penser que c'était un temple païen. Cet élégant édifice, bâti en pierres de taille très régulières reposant sans ciment les unes sur les autres, était précédé vers l'est d'un portique soutenu sur des colonnes corinthiennes, qui jonchent de ce côté le sol de leurs fûts et de leurs chapiteaux mutilés. Trois portes rectangulaires, ouvertes sur la façade orientale, donnaient entrée dans l'intérieur de la *cella*, qui mesure 19 mètres de long sur 16 de large, et au milieu de laquelle plusieurs arbres ont pris racine. Cette façade, encore en partie debout, mais dont beaucoup de blocs sont déplacés, comme s'ils avaient subi le contre-coup d'un violent tremblement de terre, présente aux regards cette belle teinte dorée que l'on admire dans les

ruines de tant de monuments de l'Égypte, de la Grèce et de l'Italie. Cette teinte provient de ce que, depuis de longs siècles, cette partie du monument est chaque jour frappée et colorée par les feux horizontaux du soleil levant. Les autres portions non encore renversées du même édifice, regardant d'autres points cardinaux, n'offrent point une teinte pareille. La porte centrale, ou grande porte, était formée de deux jambages monolithes surmontés d'un linteau également monolithe. L'un de ces jambages est encore debout; il est orné d'élégantes sculptures; sa hauteur est à peu près de 5 mètres. L'autre montant manque. Quant à l'architrave qui les couronnait, elle gît à terre à moitié brisée, non loin de là. L'une de ses faces, ou face antérieure, est ornée de rosaces, de fleurs, de grappes de raisin et, au milieu, d'une biche dont la tête est mutilée. Une autre face, celle qui devait être le soffite, a pour décoration principale deux belles rosaces, l'une à droite et l'autre à gauche, et, au milieu, un oiseau aux ailes déployées, qui était probablement un aigle; les ailes seules sont visibles; le corps et la tête de l'animal manquent.

Les deux portes latérales, beaucoup plus basses que celle-ci, sont presque intactes. Des moulures à crossettes y sont finement exécutées. Sur le linteau de l'une d'entre elles on remarque, entre deux rosaces, un aigle aux ailes étendues.

A côté de chacune de ces deux portes, on observe une petite niche, communiquant, par une ouverture, avec l'intérieur de la *cella*. Au fond de l'une d'entre elles a été sculpté un personnage drapé, qui est actuellement très effacé.

Les murs latéraux du temple, en grande partie renversés aujourd'hui, portaient en retraite sur un soubassement très gracieux et mesuraient $1^{m},20$ d'épaisseur. La façade occidentale est presque entièrement détruite.

Kades est l'ancienne *Kedech*, en hébreu קֶדֶשׁ, en grec Κάδες, Κάδης et Κέδες, en latin *Cedes;* on l'appelait également Kedech-en-Galilée, en hébreu *Kedech-ba-Galil*, קֶדֶשׁ בַּגָּלִיל, en grec ἡ Κάδης ἐν τῇ Γαλιλαίᾳ, en latin *Cedes in Galilæa*, pour la distinguer d'autres

villes du même nom situées ailleurs. La Bible la désigne également sous le nom de *Kedech-Naphtali*, קֶדֶשׁ נַפְתָּלִי, en grec Κάδης Νεφθαλί, en latin *Cedes Nephthali.*

Elle est signalée, en effet, dans le livre de Josué, parmi les villes fortes de cette tribu :

37. Et Cedes et Edrai, Enhasor...
39. Hæc est possessio tribus filiorum Nephthali[1].

Son roi fut l'un des princes Kananéens qui furent défaits par Josué :

Rex Cades unus, rex Jachanan Carmeli unus[2].

Après la conquête du pays de Kanaan par les Hébreux, elle devint l'une des villes de refuge :

1. Et locutus est Dominus ad Josue, dicens : Loquere filiis Israel, et dic eis :
2. Separate urbes fugitivorum...
7. Decreveruntque Cedes in Galilæa montis Nephthali[3]...

Elle fut également assignée aux Lévites de la famille de Gerson :

27. Filiis quoque Gerson levitici generis dedit de dimidia tribu Manasse confugii civitates Gaulon in Basan et Bosram, cum suburbanis suis, civitates duas.
32. De tribu quoque Nephthali civitates confugii Cedes in Galilæa, et Hammoth Dor, et Carthan, cum suburbanis suis, civitates tres[4].

Le même fait est rapporté dans les Paralipomènes :

Porro de tribu Nephthali Cedes in Galilæa et suburbana ejus[5]...

Josèphe, en nous racontant la guerre de Josué contre Jabin, roi de Hazor, nous apprend que la bataille livrée par les Israélites à ce dernier prince eut lieu non loin de Kedech, à côté de la ville de Beroth :

Στρατοπεδεύουσι πρὸς Βηρώθῃ πόλει τῆς Γαλιλαίας τῆς ἄνω, Κεδέσης οὐ πόρρω[6].

[1] *Josué*, c. XIX, v. 37-39.
[2] *Josué*, c. XII, v. 22.
[3] *Josué*, c. XX, v. 1, 2 et 7.
[4] *Josué*, c. XXI, v. 27 et 32.
[5] *Paralipomènes*, l. I, c. VI, v. 76.
[6] *Antiq. judaïques*, l. V, c. I, § 18.

Kedech fut plus tard la patrie de Barak, qui vainquit, dans la grande plaine située au pied du Thabor, l'un des descendants de Jabin, roi de Hazor, nommé pareillement comme lui Jabin. Il rassembla dans cette ville dix mille hommes de la tribu de Nephthali et de celle de Zabulon, avec lesquels il marcha vers le mont Thabor, accompagné de la prophétesse Débora :

Quæ (Debbora) misit et vocavit Barac filium Abinoem, de Cedes Nephthali; dixitque ad eum : Præcepit tibi Dominus Deus Israel; vade et duc exercitum in montem Thabor, tollesque tecum decem millia pugnatorum de filiis Nephthali et de filiis Zabulon[1].

C'est dans une vallée voisine de Kedech que la famille de Haber le Cinéen avait planté ses tentes. Sisara, vaincu par Barak, s'étant réfugié sous la tente de Jahel, épouse de Haber, y fut mis à mort par cette femme, qui lui enfonça pendant son sommeil un gros clou dans la tempe :

11. Haber autem Cinæus recesserat quondam a cæteris Cinæis fratribus suis, filiis Hobab, cognati Moysi; et tetenderat tabernacula usque ad vallem quæ vocatur Sennim, et erat juxta Cedes.

17. Sisara autem fugiens pervenit ad tentorium Jahel, uxoris Haber Cinæi. Erat enim pax inter Jabin, regem Azor, et domum Haber Cinæi.

21. Tulit itaque Jahel, uxor Haber, clavum tabernaculi, assumens pariter et malleum; et, ingressa abscondite et cum silentio, posuit supra tempus capitis ejus clavum, percussumque malleo defixit in cerebrum usque ad terram; qui soporem morti consocians defecit et mortuus est[2].

Sous le règne de Phacée, roi d'Israël, Kedech avec beaucoup d'autres villes tomba au pouvoir de Théglathphalasar, qui en transporta les habitants dans son royaume d'Assyrie :

In diebus Phacee regis Israel venit Theglathphalasar rex Assur, et cepit Aion, et Abel-Domum, Maacha, et Janoe, et Cedes, et Asor, et Galaad, et Galilæam, et universam terram Nephthali, et transtulit eos in Assyrios[3].

Le même fait est reproduit par Josèphe dans ses Antiquités judaïques[4].

[1] *Juges*, c. IV, v. 6. — [2] *Juges*, c. IV, v. 11, 17 et 21. — [3] *Rois*, l. IV, c. XV, v. 29. — [4] *Antiq. judaïques*, l. IX, c. XI, § 1.

Jonathas Machabée, vainqueur des généraux de Démétrius, les poursuivit jusqu'auprès de Kedech, où ils avaient établi leur camp :

Et viderunt qui fugiebant partis illius, et reversi sunt ad eum, et insequebantur cum eo omnes usque Cades ad castra sua, et pervenerunt usque illuc[1].

Dans un passage de sa Guerre des Juifs, Josèphe fait mention de Kedech, Κεδάσα, comme appartenant aux Tyriens, à l'époque de l'administration de Florus[2].

Dans un autre passage, Josèphe signale cette même ville sous le nom de Κυδυσσά, et nous apprend qu'elle était très peuplée, hostile aux Juifs et fortifiée. Titus, pendant le siège qu'il fit de Giscala, recula son camp jusqu'à Κυδυσσά, ce qui facilita la fuite de Jean :

Dieu, qui sauvait Jean pour la ruine de Jérusalem, permit que Titus, non seulement se laissât persuader par le prétexte qu'il alléguait pour motiver le délai demandé, mais encore qu'il s'éloignât davantage de la ville en plaçant son camp près de Cydyssa. C'est un bourg appartenant aux Tyriens, situé dans l'intérieur des terres, puissant et en hostilité déclarée et continuelle avec les Galiléens; il était en outre très peuplé et muni de fortifications, ce qui le mettait à même de soutenir sa lutte et ses différends contre cette nation[3].

Dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe, au mot Κεδέσα, nous lisons que la ville ainsi appelée était à 20 milles de Tyr, près de Panéas.

Saint Jérome, en traduisant ce passage, le reproduit sans le corriger.

En réalité, cette distance est trop faible d'au moins 5 milles.

Le moine Burchard, l'an 1283 de notre ère, parle des grandes ruines et des magnifiques tombeaux que l'on voyait de son temps à Cedes, ruines et tombeaux qu'on y admire encore de nos jours, ainsi que je l'ai dit plus haut :

Inde (Sephet) contra aquilonem quatuor leucis juxta vallem Sennim fere, est Cedes Nephtalim. De hac fuit Barach, filius Abinoem, qui contra Sisaram pugnavit in monte Thabor. Hec fuit civitas fugitivorum in tribu Nephtalim, habundans omnibus bonis mundi. Et monstrantur ibidem adhuc ruine magne et sepulcra pulcherrima[4].

[1] *Machabées*, l. I, c. XI, v. 73. — [2] *Guerre des Juifs*, l. II, c. XVIII, § 1. — [3] *Guerre des Juifs*, l. IV, c. II, § 3. — [4] Burchard du Mont-Sion, c. IV.

L'an 1333, Rabbi Ishak Chelo s'exprime de la manière suivante, relativement à cette localité :

D'Alma on arrive à Kedes, qui est Kedes de Nephthali du livre des Juges. Les Juifs y sont peu nombreux; la plupart y demeurent seulement pour garder les tombeaux juifs qui s'y trouvent et pour recevoir les étrangers qui y viennent pour les visiter. Parmi ces tombeaux on remarque celui de Barac, fils d'Abinoham, et celui de Debora, sa femme[1].

Carmoly, après avoir reproduit ce passage, fait observer qu'Ishak Chelo suit ici Benjamin de Tudèle, tandis que, d'après une autre tradition rapportée par Samuel bar Simson, ce serait à Kefar Bara'm, et non à Kedes, qu'il faudrait chercher le tombeau de Barak, fils d'Abinoham[2].

Dans le traité qui a pour titre *Jichus ha-Tsadikim*, « sépulcres des justes », nous lisons pareillement :

Kedes est Kedesch, où se trouvent enterrés Barac, fils d'Abinoham, et Debora, ainsi que Jahel, femme de Héber Kénien. L'école de Josué se voit également[3].

A propos de cette dernière assertion, je ferai remarquer qu'à une faible distance à l'est de Kades, les Musulmans vénèrent encore aujourd'hui la mémoire de Josué, dans l'*oualy* que j'ai signalé précédemment, et qui porte le nom de Neby Yechoua'. Cet *oualy* paraît donc avoir succédé à une ancienne synagogue judaïque dédiée à ce même personnage.

Quant à la tradition relative aux tombeaux de Barak, de Débora et de Jahel, elle s'est perdue à Kades, et les beaux mausolées dont j'ai parlé, ainsi que plusieurs anciennes grottes sépulcrales qui avoisinent ce village, ne rappellent plus aujourd'hui aucun souvenir aux habitants, qui sont tous Métualis, sans aucun mélange de Juifs.

[1] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 264. — [2] Carmoly, *ibid.*, p. 284. — [3] Carmoly, *ibid.*, p. 378.

CHAPITRE CENT QUATRIÈME.

KHARBET EL-MA'LI. — TELL EL-HARRAOUI (HAZOR). — TELL EL-KHOUREIBEH. — BELIDA. — EL-MEIS. — EL-MENARA. — HOUNIN (YANOUAH). — RETOUR À KADES.

KHARBET EL-MA'LI.

Le 5 novembre, à six heures trente minutes du matin, je traverse, vers l'est-sud-est, la belle plaine de Kades.

A six heures cinquante minutes, je gravis les flancs d'une colline couverte de térébinthes; quelques ruines y sont éparses; on les appelle Kharbet el-Ma'li.

TELL EL-HARRAOUI (HAZOR).

A sept heures dix minutes, je franchis l'Oued el-Harraoui, puis, montant vers le sud-est, je fais l'ascension de la hauteur dite Djebel el-Harraoui, que d'autres prononcent el-Harraouch. Cette montagne est elle-même couronnée par un sommet oblong, nommé Tell el-Harraoui, et qui constitue une plate-forme inégale, longue de 112 pas du nord au sud, sur 25 pas de large vers le nord, 50 vers le centre et 40 vers le sud. Une puissante enceinte environne ce *tell*. Aux trois quarts renversée, elle était flanquée de plusieurs tours carrées, construites, comme la muraille elle-même, avec de gros blocs plus ou moins bien équarris et reposant sans ciment les uns au-dessus des autres. Au dedans, et principalement vers le sud-est, on distingue les arasements de plusieurs constructions importantes, bâties avec des blocs polygonaux. Un certain nombre de citernes creusées dans le roc, particulièrement sous les

tours, sont ou intactes ou à moitié comblées. Des sycomores et des térébinthes ont pris çà et là racine au milieu des ruines. La ville dont cette forteresse formait l'acropole s'étendait au-dessous, vers l'est, sur plusieurs terrasses successives. Bouleversée de fond en comble, elle n'est plus parcourue que par de pauvres bergers, qui promènent leurs troupeaux sur ses débris solitaires. Des herbes sauvages, des broussailles et des chardons gigantesques, entremêlés de caroubiers, de térébinthes et de chênes verts, croissent partout sur l'emplacement qu'occupaient jadis des maisons et quelques édifices publics. La ville paraît avoir été détruite dès l'antiquité elle-même, car rien n'y atteste des réédifications modernes, et tout, au contraire, y porte la trace des âges les plus reculés, notamment l'appareil polygonal des blocs employés et l'absence de ciment. Dans les ruines d'un seul édifice, qui a peut-être eu une destination religieuse, j'ai remarqué plusieurs belles pierres de taille équarries avec soin et, en particulier, les montants monolithes et le linteau d'une grande porte mesurant $2^{m},70$ de long sur 70 centimètres de large; ils sont ornés de moulures simples, mais bien exécutées.

En 1870, j'ai déjà signalé le Tell el-Harraoui et le plateau inférieur et accidenté qu'il domine, et qui lui-même surplombe de 300 mètres environ le lac Houleh, comme étant le site probable de l'ancienne Hazor. Après avoir de nouveau, cette fois-ci, étudié cette localité et relu attentivement, sur les lieux mêmes, tous les textes de la Bible ou de Josèphe relatifs à cette cité importante, j'incline de plus en plus, avec le capitaine Wilson, à fixer définitivement en cet endroit la vieille capitale du roi Jabin, placée par Robinson au Kharbet el-Khoureibeh, et par un autre éminent voyageur, M. de Saulcy, au Kharbet el-Khan.

Cette ville est mentionnée dans la Bible sous le nom de *Hatsor*, *Hazor*, en hébreu חָצוֹר, en grec Ἀσώρ, en latin *Asor*. Elle appartenait à la tribu de Nephthali.

A l'époque de Josué, elle paraît avoir été la capitale du roi Jabin.

Quæ cum audisset Jabin, rex Asor, misit ad Jobab regem Madon et ad regem Semeron, atque ad regem Achsaph[1].

Ce roi, avec tous les autres princes qu'il avait convoqués et réunis, fut vaincu près des Eaux de Merom. Après sa défaite, Hazor tomba entre les mains du vainqueur, qui la livra aux flammes :

5. Conveneruntque omnes reges isti in unum ad Aquas Merom, ut pugnarent contra Israel.

10. Reversusque statim (Josue) cepit Asor; et regem ejus percussit gladio. Asor enim antiquitus inter omnia regna hæc principatum tenebat.

11. Percussitque omnes animas quæ ibidem morabantur..... ipsamque urbem peremit incendio[2].

La même bataille est racontée par Josèphe comme ayant été livrée près de la ville de Berotha dans la haute Galilée, non loin de Kades :

Στρατοπεδεύουσι πρὸς Βηρώθῃ, πόλει τῆς Γαλιλαίας τῆς ἄνω, Κεδέσης οὐ πόρρω· Γαλιλαίων δέ ἐστι καὶ τοῦτο τὸ χωρίον[3].

Josué remporta cette victoire vers l'an 1450 avant Jésus-Christ. Cent cinquante ans plus tard, un autre roi du nom de Jabin et possédant également une capitale appelée Hazor, identique très certainement avec la précédente, opprima les Israélites pendant vingt ans. Son armée fut anéantie par Barak et la prophétesse Débora sur les bords du Cison[4].

Josèphe, en rapportant le même fait, nous apprend que la capitale de ce roi, Hasor, était située au-dessus du lac Semechonitis :

Ἰσραηλῖται δὲ πάλιν..... ὑπὸ Ἰαβίνου τοῦ τῶν Χαναναίων βασιλέως καταδουλοῦνται· οὗτος γὰρ ἐξ Ἀσώρου πόλεως ὁρμώμενος (αὕτη δ' ὑπέρκειται τῆς Σεμεχωνίτιδος λίμνης)[5]...

Plus bas, nous lisons dans le même chapitre que Barak, vainqueur de Sisara, tua Jabin et renversa Hasor de fond en comble.

[1] *Josué*, c. XI, v. 1.

[2] *Josué*, c. XI, v. 5, 10 et 11.

[3] *Antiquités judaïques*, l. V, c. I, § 18.

[4] *Juges*, c. IV, v. 1 et 23.

[5] Josèphe, *Antiquités judaïques*, l. V, c. V, § 1.

Ce passage de Josèphe nous montre qu'il faut chercher cette ville de Hazor, capitale tant du premier Jabin, vaincu par Josué, que de celui qui fut défait et tué par Barak, auprès et au-dessus du lac Semechonitis, position qui répond très bien à celle des ruines d'El-Harraoui au-dessus du lac El-Houleh.

Salomon, dans la suite, rebâtit une ville appelée Heser dans la Vulgate :

Hæc est summa expensarum quam obtulit rex Salomon ad ædificandam domum Domini et domum suam, et Mello, et murum Jerusalem, et Heser, et Mageddo, et Gazer[1].

Dans la version des Septante, cette ville est écrite Ἐσέρ.

Mais dans le texte hébreu nous lisons חָצֹר; Josèphe la nomme Ἄσωρος[2].

Plus tard encore, une ville de Hazor est mentionnée comme l'une de celles qui tombèrent aux mains de Téglathphalasar, roi d'Assyrie, et dont les habitants furent transportés dans les États de ce conquérant :

In diebus Phacee regis Israel venit Theglathphalasar, rex Assur, et cepit Aion, et Abel-Domum, Maacha et Janoe, et Cedes, et Asor, et Galaad, et Galilæam, et universam terram Nephthali, et transtulit eos in Assyrios[3].

Cette Hazor, dans la Vulgate *Asor*, est évidemment celle qui nous occupe en ce moment, étant citée avec d'autres villes de la tribu de Nephthali.

Josèphe la mentionne également à côté de Κυδίσα, en hébreu *Kedech*, en latin *Cades* et *Cedes*, sous la dénomination plurielle de Ἄσωρα[4].

L'an 144 avant Jésus-Christ, cette même ville de Hazor reparaît dans l'histoire, lors de la guerre de Jonathas Machabée contre les généraux de Démétrius :

63. Ayant appris que les généraux de Démétrius étaient venus avec une

[1] *Rois*, l. III, c. IX, v. 15.
[2] *Antiquités judaïques*, l. VIII, c. VI, § 1.
[3] *Rois*, l. IV, c. XV, v. 29.
[4] *Antiquités judaïques*, l. IX, c. XI, § 1.

armée puissante pour soulever ceux de la ville de Cadès qui est en Galilée, afin de l'empêcher de se mêler davantage de ce qui regardait le royaume de Syrie,

64. Il (Jonathas) marcha au-devant d'eux, et laissa dans la province son frère Simon.

67. Jonathas vint avec son armée camper près des eaux de Génésar, et, s'étant levés avant le jour, ils se rendirent dans la plaine d'Asor.

68. Il y trouva l'armée des étrangers qui venait à sa rencontre et qui lui dressait des embuscades sur les montagnes. Il marcha droit à elle.

69. Et cependant ceux qui étaient cachés sortirent de leur embuscade, et vinrent charger ses gens.

70. Tous ceux qui étaient du côté de Jonathas s'enfuirent, sans qu'il en demeurât un seul, sinon Mathathias, fils d'Absalom, et Judas, fils de Calphi, général de ses troupes.

71. Alors Jonathas déchira ses vêtements, se mit de la terre sur la tête et fit sa prière.

72. Et Jonathas retourna au combat, chargea les ennemis et les fit fuir devant lui, et ils furent mis en déroute.

73. Et ses gens qui avaient fui, le voyant combattre, revinrent le joindre, et poursuivirent avec lui les ennemis jusqu'à Cadès, où était leur camp, et ils ne passèrent pas plus loin.

74. Il demeura sur la place en ce jour-là trois mille hommes de l'armée des étrangers, et Jonathas retourna à Jérusalem[1].

Ce passage, à mon avis, est extrêmement précieux pour fixer le site de Hazor.

Jonathas Machabée, en effet, avait campé pendant la nuit près des eaux de Génésar, c'est-à-dire près du lac de Tibériade. Le lendemain, avant le lever de l'aurore, il se rend dans la plaine de Hazor, où il rencontre les troupes de Démétrius. Ses soldats, surpris par une embuscade placée dans les montagnes qui bordent la plaine vers l'ouest, sont d'abord en proie à une telle panique qu'ils prennent la fuite; mais ensuite, à la vue de Jonathas combattant intrépidement l'ennemi avec quelques hommes, ils reviennent à la charge et poursuivent leurs adversaires jusqu'à leur camp de Cades.

[1] *Machabées*, l. I, c. XI, v. 63 et 64. 67-74.

De ce témoignage, que confirme un récit analogue transmis par Josèphe à ce sujet[1], il résulte que la plaine de Hazor, située très probablement au pied de la ville ainsi appelée, qui, comme la plupart des cités fortes d'alors, devait être placée sur une hauteur, se trouvait entre le lac de Génésar ou de Tibériade au sud et la ville de Cades au nord, puisque Jonathas, parti des rives du lac, rencontra l'ennemi dans la plaine de Hazor et le poursuivit jusqu'auprès de Cades, où était son camp.

Ces différentes données fournies par la Bible et par Josèphe relativement à la ville de Hazor, Asor ou Asora, concourent toutes à nous la montrer comme étant située un peu au sud de Kades, jadis Kedech ou Cades, sur une hauteur dominant le lac Semechonitis, identique lui-même avec les Eaux de Merom. Or précisément en cet endroit s'élève une très haute colline qui commande de plusieurs centaines de mètres l'extrémité nord-ouest du lac Houleh, le lac Semechonitis des anciens, et que couronnent les ruines dont j'ai parlé, ruines qu'il m'est difficile, par conséquent, de ne pas identifier avec celles de la ville que nous cherchons.

TELL EL-KHOUREIBEH.

A neuf heures trente minutes, je redescends, vers le sud-ouest, les pentes du Djebel el-Harraoui. On y a jadis exploité beaucoup de rochers pour en extraire des pierres.

A dix heures trente-cinq minutes, après avoir suivi, tantôt vers le sud-ouest, tantôt vers l'ouest-sud-ouest, un sentier accidenté, je gravis les flancs escarpés et rocheux du Tell el-Khoureibeh : ils sont parsemés de vieux térébinthes, qui se sont développés au milieu d'énormes quartiers de roc. Le plateau supérieur de cette colline est environné d'un mur épais à gros blocs à peine taillés et dont quelques assises sont encore debout. Au dedans de cette enceinte oblongue, qui s'étend de l'ouest à l'est, gisent les débris de nombreuses petites maisons, bâties en pierres sèches et d'apparence

[1] *Antiquités judaïques*, l. XIII. c. v, § 7.

arabe; elles avaient succédé à d'autres plus anciennes, dont il subsiste encore un certain nombre de citernes creusées dans le roc.

En redescendant vers le nord, je remarque que, de ce côté principalement, les flancs de la colline sont soutenus d'étage en étage par plusieurs gros murs d'appui. Au milieu de l'une de ces plates-formes artificielles, on avait pratiqué sur une surface aplanie trois belles cuves sépulcrales, parallèles et contiguës. A côté de deux de ces fosses funéraires sont couchés sur le sol les énormes couvercles monolithes, taillés en dos d'âne et munis d'acrotères, qui les fermaient; le couvercle de la troisième a été brisé ou transporté ailleurs.

Les ruines que je viens de signaler ont été regardées par Robinson comme étant celles de Hazor de Nephthali, et ce savant voyageur allègue différentes raisons en faveur de cette hypothèse[1]. Mais d'abord les ruines du Tell el-Khoureibeh sont moins importantes et moins étendues que celles du Tell el-Harraoui; et, en second lieu, comme elles sont situées à plusieurs kilomètres de distance à l'ouest du lac Semechonitis, il est impossible de dire que la colline qu'elles couronnent domine ce lac, tandis que la hauteur d'El-Harraoui et les ruines qui la couvrent remplissent beaucoup mieux cette condition.

BELIDA.

A onze heures cinq minutes, je me remets en marche vers le nord.

De retour à midi cinq minutes à Kades, après avoir examiné, chemin faisant, plusieurs tombeaux creusés dans le roc, je continue à m'avancer dans la même direction, puis vers le nord-ouest, à travers de vieux oliviers aux troncs gigantesques.

A midi cinquante minutes, je passe à côté d'un grand puits maçonné et probablement antique; mais il a subi des réparations à différentes époques. On l'appelle Bir Belida.

[1] *Biblical Researches in Palestine*, t. III, p. 365 et 366.

Bientôt après, je monte à Belida, village de 300 habitants, assis sur le sommet d'une colline tuffeuse et assez raide.

EL-MEIS.

A une heure dix minutes, je chemine vers le nord sur un plateau élevé. A ma gauche serpente l'Oued Belida, sur les flancs duquel j'observe d'anciennes carrières, pratiquées dans un roc tendre et facile à exploiter.

A une heure trente-six minutes, je traverse une fertile vallée cultivée en doura, en sésame, en tabac et en diverses sortes de légumes. Elle appartient au village d'El-Meis, divisé en deux quartiers distincts, assis chacun sur un monticule, et dont la population totale peut être estimée à 500 habitants.

EL-MENARA.

A deux heures, je poursuis ma route vers le nord, au milieu d'une autre vallée, dont le terroir paraît de même très fertile; puis je gravis vers le nord-est des collines hérissées de broussailles et principalement de chênes verts nains, auxquels se mêlent des térébinthes.

A deux heures cinquante-huit minutes, j'atteins El-Menara, petit village musulman actuellement abandonné, sur un plateau très élevé, d'où l'on jouit d'un très vaste horizon. Quelques vieux figuiers, épars çà et là, sont les restes de jardins déserts. Plusieurs citernes creusées dans le roc sont beaucoup plus anciennes probablement que les habitations encore à moitié debout qui les avoisinent.

HOUNIN (YANOUAH).

D'El-Menara, je me dirige vers le nord-nord-ouest et, à trois heures quarante minutes, je parviens à Hounin.

Je pénètre d'abord dans une enceinte carrée, mesurant 90 pas sur chaque face et flanquée de tours demi-circulaires à chacun

des quatre angles. Elle est environnée de trois côtés, au nord, à l'ouest et au sud, de fossés pratiqués dans le roc et larges de 18 mètres, dont les murs d'escarpe et de contrescarpe sont les parois mêmes du rocher coupé verticalement; là où le roc manque, le fossé est bordé par un mur dont les pierres affectent toutes sortes de grandeurs; des colonnes engagées transversalement dans la construction accusent un travail postérieur à l'époque byzantine et datant probablement de l'époque des Croisades, soit musulman, soit chrétien. Quant aux fossés taillés dans le roc, ils remontent, selon toute apparence, à une époque plus reculée. De là ont dû être extraits les gros blocs qui, dans le principe, ont servi à bâtir la forteresse primitive. Une porte ouverte sur la façade méridionale donne accès dans l'enceinte. Les fossés, de ce côté, sont à moitié comblés; vers l'est, ils étaient inutiles, les flancs de la montagne étant presque inaccessibles sur ce point. Dans l'intérieur de ce château règnent de grandes salles à voûtes ogivales, servant actuellement d'étables et remplies d'un amas énorme de fumier. Elles ont été construites avec des matériaux plus ou moins considérables, dont beaucoup sont taillés à bossage et qui paraissent provenir des ruines de la forteresse que celle-ci a remplacée.

Au sud de cette première enceinte et séparée d'elle par le fossé que j'ai signalé, on en observe une seconde, qui a 147 pas de long sur 91 de large. Bâtie avec des pierres d'un appareil moindre, elle est également flanquée de tours demi-circulaires. Au dedans on remarque un beau mur, dont il subsiste encore quelques pans debout. Construit en pierres de taille, il semble dater de l'antiquité. De nombreux magasins et des bâtiments divers adjacents à l'enceinte sont en grande partie démolis. Une jolie petite mosquée est à moitié renversée; elle était surmontée d'un minaret octogone, que couronnait une lanterne à huit fenêtres. Une vingtaine de citernes sont disséminées au milieu de l'enceinte.

Non loin de là est un petit village habité par des Métualis et appelé Hounin, comme le château. Robinson pense qu'en cet endroit s'élevait jadis la ville de Rehob ou Beth-Rehob, signalée

dans la Bible comme étant voisine de Dan[1]. Cette opinion de Robinson me semble peu vraisemblable, et, comme je l'ai dit en décrivant Banias, j'incline à croire que Rehob ou Beth-Rehob doit être identifiée plutôt avec l'ancienne Panéas.

Quant à Hounin, j'y reconnais, avec Van de Velde, la ville d'Yanouah, dans la Vulgate *Janoe,* mentionnée dans la Bible au nombre des places conquises par Théglathphalasar au nord de la Palestine :

In diebus Phacee regis Israel venit Theglathphalasar, rex Assur, et cepit Aion, et Abel-Domum, Maacha et Janoe, et Cedes, et Asor, et Galaad, et Galilæam, et universam terram Nephthali, et transtulit eos in Assyrios[2].

D'après ce verset, comme on le voit, Théglathphalasar s'avance du nord au sud et, sur son passage, il s'empare des villes qu'il rencontre. Janoë ou Yanouah étant citée entre Abel Beth Maa'chah (Abel-Domum, Maacha) au nord et Kedech (Cedes) au sud, il s'ensuit naturellement que nous devons la chercher entre Tell Abel, l'antique Abel Beth Maa'chah, et Kades, jadis Kedech. Or, entre ces deux localités se trouve précisément Hounin, dont le nom, sans reproduire exactement celui de Yanouah, offre du moins quelque ressemblance avec ce dernier; Hounin occupe en outre une position très importante, et sa forteresse du moyen âge semble avoir succédé à une autre plus ancienne.

RETOUR À KADES.

A quatre heures trente minutes, je reprends en hâte la route directe de Kades, où je fais halte enfin à sept heures dix minutes du soir.

[1] *Biblical Researches in Palestine,* t. III, p. 371. — [2] *Rois,* l. IV, c. xv, v. 29.

CHAPITRE CENT CINQUIÈME.

MALKIEH. — A'ITHAROUN. — A'NATA (BETH A'NATH). — KOUNIN. — BEIT AHOUN (BETH CHEMECH)? — KHARBET ED-DEIR. — BERA'CHIT. — TIBNIN.

MALKIEH.

Le 6 novembre, à six heures trente-cinq minutes du matin, je quitte définitivement Kades pour gravir bientôt, vers l'ouest, puis vers l'ouest-sud-ouest, les pentes d'une montagne toute couverte de pierres et de rochers.

A sept heures quinze minutes, j'arrive à Malkieh, village habité par 300 Métualis, sur un sommet élevé. Il ne possède ni puits ni citernes, et les femmes sont contraintes d'aller s'approvisionner d'eau à la source de Kades.

A'ITHAROUN.

A sept heures vingt minutes, je descends vers l'ouest, et, après avoir traversé une vallée fertile cultivée en doura, je franchis successivement plusieurs collines dont le sol, jadis cultivé, comme l'indiquent les débris de murs d'enclos renversés, est maintenant envahi par un fourré de chênes verts.

A huit heures, je chemine vers l'ouest-sud-ouest au milieu d'oliviers séculaires qui annoncent l'approche d'un village, et, à huit heures quinze minutes, je parviens à A'itharoun. Ce village, adossé aux flancs d'une haute colline dont les pentes sont cultivées en oliviers, en figuiers et en vignes, est habité par 200 Métualis. Quelques citernes antiques pratiquées dans le roc leur fournissent encore une eau excellente. Quant à celle des nombreux puits qui

ont été creusés au milieu d'une vaste dépression circulaire du sol située au bas du village, elle est amère et elle sert seulement à abreuver les animaux, à laver et à arroser.

A'NATA (BETH A'NATH).

A huit heures trente-cinq minutes, je me remets en marche vers l'ouest-nord-ouest.

A neuf heures cinq minutes, après une montée douce, mais continue, j'atteins un plateau élevé, d'où je redescends presque aussitôt des pentes cultivées par étages en figuiers et en vignes; puis, suivant une vallée fertile, j'arrive à A'nata à neuf heures trente minutes. Ce village renferme environ 400 habitants, soit Musulmans, soit Métualis. Un certain nombre de maisons détruites annoncent qu'il était autrefois plus considérable que de nos jours.

Un puits dont l'eau est intarissable et excellente passe pour être antique, ainsi qu'un grand bassin demi-circulaire creusé dans les flancs d'une colline calcaire, blanche et tendre comme de la craie. Un second puits, situé non loin de là, doit dater également de l'antiquité.

A'nata, par son nom et sa position, semble répondre à la ville de *Beth A'nath*, בֵּית־עֲנָת, en grec Βαιθθαμέ, Βαιθανάχ, Βαιθενέθ, en latin *Bethanath*, appartenant à la tribu de Nephthali :

Et Jeron et Magdalel, Horem et Bethanath et Bethsames [1].

Les Hébreux, en s'emparant du pays, ne purent chasser de cette ville les anciens habitants qui l'occupaient, mais ils se contentèrent de les assujettir à un tribut :

Nephthali quoque non delevit habitatores Bethsames et Bethanath, et habitavit inter Chananæum, habitatorem terræ, fueruntque ei Bethsamitæ et Bethanitæ tributarii [2].

[1] *Josué*, c. XIX, v. 38. — [2] *Juges*, c. I, v. 33.

KOUNIN.

A neuf heures quarante-huit minutes, je suis vers le nord les contours d'une vallée parsemée, de distance en distance, de vieux noyers, et, à dix heures quinze minutes, je monte à Kounin à travers des plantations de figuiers.

Ce village, dont la population se compose de 400 habitants, soit Musulmans, soit Métualis, a succédé sur la colline qu'il couronne à une localité antique de quelque importance. Il en subsiste encore des citernes, des pressoirs pratiqués dans le roc, des grottes funéraires, plusieurs débris de sarcophages ornés de rosaces et une dizaine de fûts de colonnes brisées provenant d'un édifice complètement renversé.

A onze heures quarante minutes, je redescends vers le nord-ouest. Au bas du village, de ce côté, on remarque une grande piscine et plusieurs puits antiques.

BEIT AHOUN (BETH CHEMECH?).

De là, je gravis vers le nord-nord-ouest, puis vers l'ouest-nord-ouest, des pentes, soit incultes et hérissées de rochers et de broussailles, soit labourées et cultivées en blé.

A midi dix minutes, je fais halte quelques instants à Beit Ahoun. Ce village, qui ne compte guère aujourd'hui que 150 habitants, tous Métualis, a été bâti avec des matériaux antiques. J'y observe sur une belle pierre de taille une croix à branches égales inscrite dans un cercle. Ailleurs mon attention est attirée par les fragments de deux petites colonnes couchées sur le sol, par plusieurs auges sépulcrales creusées dans le roc, par les cuves de deux pressoirs et surtout par une colonne monolithe encore debout, haute de $3^{m},50$, large de 75 centimètres et se terminant par une base carrée qui ne fait qu'un avec elle. Les habitants pensent qu'elle repose sur un ancien tombeau.

Ce nom de Beit Ahoun, qu'il faut peut-être écrire Beit A'oun, car j'ai cru l'entendre prononcer de ces deux manières, et le voisi-

nage de A'nata, l'antique Beth A'nath, m'inclinent à croire que le village où nous sommes en ce moment a remplacé la ville de Beth Chemech, de la tribu de Nephthali, qui est mentionnée deux fois dans la Bible[1] et chaque fois avec Beth A'nath, ce qui semble indiquer qu'elles étaient voisines l'une de l'autre.

Beth Chemech, en hébreu בֵּית שֶׁמֶשׁ, dans la Vulgate *Bethsames,* signifie « maison du soleil ». En Égypte, comme on le sait, le soleil était vénéré sous le nom de Ôn. Le culte de cette divinité était également répandu parmi les anciennes populations de la Palestine; car la Bible signale dans cette contrée trois villes du nom de Beth Chemech : l'une dans la tribu de Juda, la seconde sur les frontières de la tribu d'Issachar, et la troisième, celle dont il est question maintenant, dans la tribu de Nephthali. Or n'est-il pas permis de supposer que la forme kananéenne et primitive de ce nom était Beth Ôn, d'où les Hébreux auront fait Beth Chemech, nom qui ensuite, pour la localité qui nous occupe actuellement, sera redevenu, dans le langage des Arabes, Beit Ahoun ou Beit A'oun, simple corruption de Beth Ôn?

KHARBET ED-DEIR.

A midi quarante-cinq minutes, je descends vers le nord-est des pentes cultivées en vignes.

A midi cinquante minutes, je passe à côté d'un grand pressoir antique, creusé dans le roc et composé de deux compartiments communiquant ensemble au moyen d'une ouverture, l'un supérieur et carré, l'autre inférieur et de forme circulaire.

Parvenu, à une heure quinze minutes, au bas de la descente, je traverse, en montant dans la même direction, une colline pierreuse, sur les pentes orientales de laquelle quelques ruines me sont désignées sous le nom de Kharbet ed-Deir. Des montants monolithes de pressoirs, des meules et les débris confus de plusieurs maisons renversées y jonchent le sol.

[1] *Josué,* c. XIX, v. 38; *Juges,* c. I, v. 33.

BERA'CHIT.

A une heure quarante-deux minutes, j'atteins le pied de cette colline vers l'est, et, continuant à m'avancer dans cette direction au milieu d'une petite vallée, j'y rencontre un grand puits avec un escalier pour y descendre; bientôt après, je gravis les flancs d'une autre colline rocheuse, qui fait face à la précédente et que couronne un village appelé Bera'chit. Il contient 400 Métualis et une soixantaine de Grecs unis. Une piscine, en partie pratiquée dans le roc et en partie construite, y doit être antique.

TIBNIN.

A deux heures dix minutes, je me remets en marche vers le nord-ouest, et, après avoir franchi successivement plusieurs vallées et trois collines, je monte à Tibnin, où je fais halte à trois heures vingt-cinq minutes.

Le village ainsi appelé est situé sur une éminence qui domine d'au moins 700 mètres le niveau de la mer. Il renferme 600 Métualis et 250 Grecs unis, habitant les uns et les autres dans deux quartiers différents. Au nord-est du village et au delà d'une grande plate-forme percée de nombreuses citernes à moitié comblées actuellement, s'élève, sur un sommet plus élevé qui s'avance comme une sorte de promontoire au-dessus des vallées qui l'entourent, un vaste château fort flanqué de tours, les unes carrées, les autres demi-circulaires. On y monte par un long escalier. L'enceinte qui le circonscrit est beaucoup plus longue que large et s'étend du nord-est au sud-ouest, délimitant un vaste polygone irrégulier qui suit les contours du plateau qu'il couronne. En l'examinant d'abord extérieurement, je remarque que, dans certains endroits, les assises inférieures des murs et des tours se composent de gros blocs, soit complètement aplanis, soit taillés en bossage; ailleurs l'appareil est bien moindre et accuse des restaurations plus modernes. En y pénétrant ensuite, je m'aperçois que la plus grande partie du château est renversée de fond en comble. Un quart seul est encore debout

et a été reconstruit, il y a cent trente ans, par un ancien bey métuali, alors très puissant et dont l'un des descendants occupait l'une des ailes du château, lorsque je visitai Tibnin pour la première fois, en 1863. Il m'avait reçu alors dans une grande salle dont les fenêtres ouvraient vers les quatre points cardinaux, et d'où son regard pouvait embrasser presque toute la haute Galilée, depuis le Jourdain jusqu'à la mer. Aujourd'hui quelques chambres seulement sont habitées par un officier turc, qui y loge avec sa famille.

La forteresse de Tibnin, comme nous l'apprend Guillaume de Tyr, fut construite en 1107 par Hugues, seigneur de Tibériade, qui, sortant souvent de cette dernière ville pour aller faire des incursions sur le territoire de Tyr, alors encore au pouvoir des Musulmans, et ne trouvant dans l'intervalle aucun asile fortifié où il pût se réfugier quand il était trop pressé par l'ennemi, bâtit à Tibnin une forteresse à laquelle il donna le nom de Toron[1], parce qu'elle était située sur le sommet d'une haute montagne :

Eodem etiam tempore, cum Tyrensium civitas adhuc ab hostibus detineretur et nostrorum modis omnibus impediret processum, vir nobilis et potens... dominus Hugo de Sancto Aldemaro, qui post dominum Tancredum urbi præfuit Tiberiadensi, quantum locorum distantia permittebat (distant enim a se prædictæ duæ civitates quasi miliaribus triginta), frequentibus et occultis irruptionibus cives molestabat Tyrenses. Cumque in eundo et redeundo sæpius ejus periclitaretur militia, eo quod in medio prædictarum urbium nec præsidium inveniretur, nec munitionis aliquod genus, in quo se sui possent recipere et subsequentium hostium declinare importunitatem, adjecit vir præclarus in summis montibus urbi Tyrensi prominentibus et ab eadem quasi per decem distantibus miliaria, in loco cui nomen priscum Tibenin, castrum ædificare, cui, quoniam in monte erat excelso admodum et cacuminato, nomen indidit Toronum[2].

Cet endroit s'appelait donc primitivement Tibnin, nom que lui ont toujours conservé les écrivains arabes et qui s'est maintenu sans altération jusqu'à nos jours, celui de Toron ayant disparu avec la

[1] Le vieux mot français *touron* ou *toron* signifie « une éminence, une colline isolée ». — [2] Guillaume de Tyr, l. XI, c. v.

domination latine. Par conséquent, tout porte à penser que, à l'époque judaïque et peut-être même kananéenne, Tibnin, à cause de sa position avantageuse au cœur même du pays, était déjà une ville forte, et que les Croisés, en y bâtissant une citadelle, y trouvèrent beaucoup de beaux blocs antiques provenant des ruines de fortifications antérieures et qui leur servirent pour leurs nouvelles constructions.

En 1151, Honfroy de Toron fut élevé au rang de connétable du roi Baudoin III; il fut mortellement blessé en 1179 dans un combat près de Panéas et transporté au château dit *Castellum Novum* ou Château Neuf, qu'il était en train de bâtir, et qui est très probablement le Kala't Hounin dont j'ai parlé précédemment, situé entre Banias et Tibnin; il y succomba quelques jours après, puis il fut inhumé avec beaucoup de pompe dans l'église Sainte-Marie du château de Toron qu'il avait reconstruit[1].

Son petit-fils, du même nom, épousa la jeune sœur de Baudoin IV et fut fait prisonnier à la bataille de Hattin.

En 1187, Saladin, après l'extermination de l'armée chrétienne, chargea son neveu Taki-Eddin du siège du château de Toron. Comme cette place opposait une énergique résistance, il s'y rendit en personne, la pressa vivement, et elle capitula[2].

En 1197, les Chrétiens essayèrent de la reconquérir sur les Musulmans et poussèrent le siège avec beaucoup de vigueur; bientôt même la garnison demanda à se retirer; mais, tandis que les députés musulmans étaient au camp des Francs pour régler les conditions de la capitulation, un Chrétien de Syrie les engagea à ne pas se rendre, leur disant qu'ils seraient massacrés. Les assiégés résolurent alors de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. En vain les attaques recommencèrent; comme on apprit, sur ces entrefaites, que Malek-Aziz allait arriver d'Égypte avec de grandes forces, les Francs abandonnèrent le siège[3].

En 1219, cette forteresse fut démantelée par le sultan Moua'dh-

[1] Guillaume de Tyr, l. XXI, c. XXVII. — [2] *Biblioth. des Croisades*, t. IV, p. 202. — [3] *Biblioth. des Croisades*, t. IV, p. 381.

Dhem, dans la crainte qu'elle ne retombât entre les mains des Chrétiens.

Relevée en 1229, elle devint l'objet d'une contestation entre les Chevaliers teutoniques et les héritiers de Philippe de Montfort. L'empereur Frédéric II l'attribua à Éléonore de Montfort.

En 1266, le sultan Bibars la prit, après la conquête de Safed.

Dans la relation juive intitulée *Jichus ha-Tsadikim*, « sépulcres des justes », nous lisons :

A Tebnin existe le sépulcre de Samgar, fils de Anath, sur lequel sont élevées deux colonnes de marbre. On récite sur son tombeau une partie du cantique de Débora, où il est dit : Aux jours de Samgar, fils de Anath [1], etc.

Au lieu de Tebnin ou Tibnin, il y a Timnin dans la relation d'Uri de Biel [2], ce qui ne doit pas nous surprendre, rien n'étant plus fréquent que la permutation de la lettre *m* pour la lettre *b* et réciproquement.

[1] Carmoly, *Itinéraires*, p. 378. — [2] Carmoly, *Itinéraires*, p. 394.

CHAPITRE CENT SIXIÈME.

A'YOUN EL-KHAN. — CHAKRA. — KAL'AT DOUBEY. — HOULA. — MERKABA.
SAFED EL-BATHIKHA. — RETOUR À TIBNIN.

A'YOUN EL-KHAN.

Le 7 novembre, à huit heures dix minutes du matin, je descends de la hauteur de Tibnin dans la direction de l'est-sud-est.

A huit heures vingt minutes, je chemine vers l'est-nord-est dans une vallée fertile, et, à huit heures trente minutes, je passe auprès de deux anciens puits, appelés A'youn el-Khan, parce qu'ils avoisinent les restes d'un khan musulman, généralement connu sous le nom de Khan Tibnin; les assises inférieures consistent en gros blocs irréguliers. A l'intérieur les voûtes sont légèrement ogivales.

CHAKRA.

De là je me dirige vers l'est et, après avoir franchi successivement plusieurs collines que séparent des ravins plus ou moins profonds, j'arrive, à dix heures vingt-cinq minutes, à Chakra. Ce village est situé sur un plateau cultivé en blé, ou parsemé d'oliviers. Il compte 300 habitants, tous Métualis. La mosquée, orientée de l'ouest à l'est, semble avoir remplacé une ancienne église, dont elle a emprunté un certain nombre de belles pierres de taille et quelques fûts mutilés de colonnes monolithes. Deux piscines, aujourd'hui fort mal entretenues, et une dizaine de citernes attestent également l'existence en cet endroit d'un village antérieur à l'invasion arabe.

KAL'AT DOUBEY.

A onze heures vingt minutes, je descends vers l'est-nord-est.

A onze heures cinquante-cinq minutes, je commence à franchir l'Oued es-Selouki, ravin profond dont les berges sont hérissées de chênes verts.

A midi quatre minutes, je parviens sur une plate-forme rocheuse longue et étroite, qui se rattache vers le sud à des hauteurs voisines, mais qui s'avance vers le nord comme une sorte de promontoire au-dessus du confluent de deux *oued*, l'Oued es-Selouki à l'ouest et l'Oued el-Djemal à l'est. Sur cette plate-forme je remarque une piscine et plusieurs citernes pratiquées dans le roc et, à l'extrémité septentrionale de cette espèce de promontoire, les restes d'une petite forteresse de fabrique musulmane et appelée Kala't Doubey. Entourée d'un fossé aujourd'hui à moitié comblé et planté de tabac, elle a été bâtie avec des blocs assez grossièrement taillés. Plusieurs des tours carrées qui la flanquent sont encore habitées en ce moment par quelques familles de Métualis, qui se sont installées au milieu de ses ruines et y renferment leurs troupeaux.

HOULA.

A midi trente-cinq minutes, je descends vers l'est dans l'Oued el-Djemal, que je franchis, et au delà je monte vers le nord-est, à travers d'énormes broussailles et d'âpres rochers.

Chemin faisant, je rencontre deux énormes serpents qui déroulent au soleil leurs longs anneaux et qui, au dire de mon guide, appartiennent à une espèce très dangereuse.

A midi cinquante-huit minutes, je chemine sur un plateau pierreux, en partie cultivé en blé et en partie couvert de broussailles consistant presque partout en chênes verts nains.

A une heure dix minutes, je côtoie quelque temps sur ma gauche un *oued* très profond, appelé Oued Houla, puis je le franchis, pour gravir ensuite vers l'est-sud-est des pentes cultivées en vignes, en oliviers et en figuiers.

A une heure quarante-cinq minutes, j'atteins le village de Houla. Beaucoup de maisons y sont renversées. Sa population actuelle se borne à 300 Métualis. De nombreuses citernes creusées dans le roc, de belles pierres de taille éparses çà et là et les débris d'un édifice antique, temple, synagogue ou église, auquel a succédé une mosquée bâtie en partie avec des matériaux qui en proviennent, et renfermant intérieurement deux chapiteaux antiques de forme dorique, prouvent que Houla a remplacé une ancienne localité de quelque importance.

MERKABA.

A deux heures quinze minutes, je redescends vers l'est de la haute colline où est situé ce village.

A deux heures vingt minutes, je passe à côté de deux anciens pressoirs creusés dans le roc et d'une piscine dont toute la partie inférieure est pareillement taillée dans le roc vif, la partie supérieure étant seule construite.

A deux heures vingt-quatre minutes, ma direction devient celle du nord-ouest.

A deux heures trente-deux minutes, je franchis un *oued*, pour faire immédiatement après, vers le nord et vers le nord-ouest, une nouvelle ascension par des pentes très raides.

A trois heures deux minutes, je traverse vers l'est une vallée plantée d'oliviers et de figuiers, puis je monte à Merkaba, village où j'arrive à trois heures quinze minutes. Il contient 150 Métualis. Sur le point culminant de la hauteur dont il occupe le sommet, est un *oualy* consacré à Neby Menzer. Une mosquée y remplace un sanctuaire plus ancien, temple ou église, auquel appartenaient plusieurs tronçons de colonnes monolithes et de belles pierres de taille disséminées dans le village ou encastrées dans des masures arabes. Une vingtaine de citernes creusées dans le roc et une cuve de sarcophage attestent également l'importance antique de cette localité.

SAFED EL-BATHIKHA.

A trois heures trente minutes, je redescends vers l'ouest et, après deux heures d'une marche très pénible à travers une contrée très accidentée, coupée par plusieurs ravins très profonds et où il me faut sans cesse monter et descendre, tantôt vers l'ouest, tantôt vers le sud-ouest, je laisse à ma gauche, sur une haute colline, le petit village de Safed el-Bathikha, habité à la fois par des Métualis et par des Chrétiens.

RETOUR À TIBNIN.

A cinq heures quarante minutes, je monte vers le sud à Tibnin, où je suis enfin de retour à six heures huit minutes.

CHAPITRE CENT SEPTIÈME.

KALA'T EL-HASEN. — A'ÏTHA. — HADDATA. — HARIS. — KEFRAH. — DEIR A'MES. — DEIR A'BDOU. — RECHKENANEH. — KHARBET ER-RAS. — SADIKIN. — KHARBET EL-A'ÏA. — KHARBET OUMM ES-SEDJED. — KANA (KANAH).

KALA'T EL-HASEN.

Le 8 novembre, à six heures trente minutes du matin, je vais examiner, à quelques centaines de mètres au sud-ouest de Tibnin, sur une colline rocheuse qui semble répondre à celle sur laquelle est assis le grand château, les restes d'une petite forteresse rectangulaire flanquée à chaque angle d'une tour ronde, et qui ne date que de cent trente ans : elle a été construite, m'a-t-on dit, par le même bey qui a relevé celle de Tibnin, et s'appelle Kala't el-Hasen.

A'ÏTHA.

De là, je descends à sept heures vers le sud, puis vers le sud-ouest.

A sept heures vingt minutes, je laisse à ma gauche, au delà d'un *oued*, le village d'A'ïtha, sur une haute colline; il paraît peu considérable et est habité par des Métualis.

HADDATA.

Plus au sud, à 2 kilomètres environ du village précédent, j'aperçois celui de Haddata, sur une autre colline; sa population se compose de même exclusivement de Métualis.

HARIS.

A huit heures cinq minutes, après avoir gravi des pentes toutes couvertes de vignes, je parviens à Haris. Ce village, situé sur une hauteur, est habité par 200 Métualis. Une piscine circulaire, creusée en partie dans le roc, doit être antique.

A huit heures vingt-cinq minutes, je redescends vers l'ouest-sud-ouest, puis vers le sud.

A huit heures trente minutes, je passe à côté d'une source abondante, nommée A'în Haris; elle sort de dessous un rocher, et de là un petit conduit amène ses eaux à un réservoir carré, d'où elles sont distribuées dans une vallée qu'elles fertilisent.

Faut-il voir dans Haris l'antique *Harocheth*, en hébreu חֲרֹשֶׁת, en grec Ἀρισώθ, en latin *Haroseth*, la patrie de Sisara, général de Jabin, roi de Hazor, qui fut défait par Barak et Débora?

1. Addideruntque filii Israel facere malum in conspectu Domini post mortem Aod,

2. Et tradidit illos Dominus in manus Jabin, regis Chanaan, qui regnavit in Asor; habuitque ducem exercitus sui nomine Sisaram, ipse autem habitabat in Haroseth gentium [1].

La chose est possible; néanmoins je n'ose pas me prononcer d'une manière définitive pour cette identification; car nous lisons, quelques versets plus bas, que l'armée de Sisara, vaincue sur les bords du Cison, fut poursuivie par les Israélites jusqu'à Harocheth des Gentils, et que ce général lui-même, s'étant réfugié dans la tente de Jahel, y fut tué par cette femme. Or un autre passage de la Bible nous apprend que Haber le Cinéen, mari de Jahel, campait dans la vallée de Sennim, près de Cades :

Haber autem Cinæus recesserat quondam a cæteris Cinæis fratribus suis, filiis Hobab, cognati Moysi; et tetenderat tabernacula usque ad vallem quæ vocatur Sennim, et erat juxta Cedes [2].

[1] *Juges*, c. IV, v. 1 et 2. — [2] *Juges*, c. IV, v. 11.

De ce verset on pourrait conclure que Harocheth des Gentils était plus rapproché de Kedech, dans la Vulgate *Cades* et *Cedes*, que ne l'est Haris de cette ancienne cité. Toutefois, il est permis aussi d'admettre que, tandis que Sisara fuyait au nord-est vers Kedech, une autre partie de son armée était poursuivie vers le nord-ouest à une vingtaine de kilomètres de là, jusqu'auprès du village appelé actuellement Haris, nom qui, sauf la terminaison, n'est pas sans offrir quelque ressemblance avec celui de Harocheth.

KEFRAH.

A huit heures trente-quatre minutes, je monte vers l'ouest, pour redescendre ensuite, à huit heures cinquante minutes, dans la direction de l'ouest-sud-ouest, des pentes couvertes de chênes verts.

A neuf heures dix minutes, je franchis l'Oued Kefrah, puis, immédiatement après, je gravis vers l'ouest de nombreuses terrasses, où croissent des oliviers séculaires.

A neuf heures vingt minutes, j'arrive à Kefrah. Ce village, peu considérable aujourd'hui, a succédé à une bourgade antique, dont il subsiste quelques tronçons de colonnes brisées, des tombeaux, des pressoirs, des citernes et un grand réservoir pratiqués dans le roc. Une autre piscine plus vaste encore est en partie creusée dans le roc et en partie construite avec des pierres régulières très bien agencées entre elles.

DEIR A'MES.

A dix heures vingt-sept minutes, je descends vers le nord-ouest.

A dix heures quarante minutes, je chemine péniblement vers le nord-nord-ouest, puis vers le nord-ouest, dans le lit de l'Oued Kefrah, qui serpente entre deux hautes murailles de rochers.

A dix heures cinquante minutes, je remonte vers l'ouest par un sentier très étroit bordé d'épaisses broussailles, pour redescendre ensuite, à onze heures, vers l'ouest-nord-ouest.

A onze heures vingt minutes, ma direction est celle du nord, et, à onze heures vingt-quatre minutes, je parviens à Deir A'mes.

Ce hameau, habité par quelques familles de Métualis, a succédé à un village beaucoup plus considérable, comme l'attestent les débris de nombreuses maisons renversées, un fragment de colonne dans l'intérieur d'une petite mosquée, des pierres de taille éparses sur le sol, des citernes creusées dans le roc et une piscine en partie pratiquée pareillement dans le roc et en partie bâtie. Sur un ancien linteau, je remarque un vase élégant sculpté au centre et, à droite, une sorte de rosace figurant une double croix inscrite dans un cercle et s'entre-croisant; la rosace correspondante de gauche manque, par suite d'une rupture du linteau.

DEIR A'BDOU.

A midi trente-cinq minutes, je descends de Deir A'mes vers le nord-ouest et, après avoir traversé une vallée, je monte, vers l'ouest-nord-ouest, à Deir A'bdou, où j'arrive à midi quarante-cinq minutes.

Sur l'emplacement qu'occupait le village dont les ruines me sont désignées sous ce nom, j'observe les arasements de petites maisons construites avec des blocs de grand appareil et reposant sans ciment les uns au-dessus des autres, une dizaine de montants à pressoirs encore debout, quelques citernes creusées dans le roc, deux fûts de colonnes assez grossièrement arrondis et huit tombeaux, renfermant chacun plusieurs auges sépulcrales, la plupart brisées.

RECHKENANEH.

A une heure quarante-cinq minutes, je me dirige de là vers le sud, puis vers le sud-sud-ouest.

A deux heures trois minutes, je monte à Rechkenaneh, petit hameau habité par des Métualis. Il est situé sur un monticule dont les pentes sont cultivées en oliviers, en figuiers et en amandiers.

KHARBET ER-RAS.

A une très faible distance vers le nord-est s'élève un autre mon-

ticule, dont les terrasses successives sont soutenues par les restes d'anciens murs et où quelques ruines confuses portent le nom de Kharbet er-Ras.

SADIKIN.

A deux heures dix minutes, je poursuis ma route vers le sud-sud-ouest.

A deux heures trente minutes, après avoir traversé une vallée plantée d'oliviers, je monte à Sadikin. J'observe dans cette localité plusieurs pressoirs antiques creusés dans le roc et les restes d'un édifice orné jadis de colonnes, et qui paraît avoir été une ancienne synagogue. En effet, il était orienté du sud au nord, ce qui est l'orientation habituelle des anciennes synagogues de la Palestine, et, en outre, on y remarque deux piliers monolithes, taillés d'un côté en forme de pilastre et arrondis de l'autre comme une demi-colonne, sorte de piliers qui terminaient d'ordinaire, dans les édifices de cette nature, l'extrémité des rangées de colonnes.

KHARBET EL-A'ÏA.

A trois heures quinze minutes, je descends de Sadikin vers le sud-sud-ouest, et, bientôt après, montant dans la même direction, je gravis, à trois heures trente minutes, les pentes et le sommet d'une colline qui servait jadis d'assiette à de nombreuses habitations, bâties presque toutes avec de gros blocs non cimentés. Elle était environnée, dans sa partie supérieure, d'un mur d'enceinte, construit pareillement avec des pierres de très grandes dimensions qu'aucun ciment ne liait entre elles. De nombreuses citernes, une vaste piscine creusée dans le roc avec un escalier pour y descendre, plusieurs grottes sépulcrales et quelques montants de pressoirs encore en place attestent également l'antique importance de cette localité, dont les ruines portent le nom de Kharbet el-A'ïa, et que les broussailles ont envahie de toutes parts.

KHARBET OUMM ES-SEDJED.

A quatre heures, je me remets en marche vers l'ouest, puis vers le nord.

A quatre heures quinze minutes, je rencontre sur un monticule, à gauche de la route que je suis, les restes d'un village complètement renversé, dont les maisons avaient été de même bâties avec des blocs considérables, sur lesquels on ne remarque aucune trace de ciment. Le sol a été débarrassé sur plusieurs points des matériaux qui l'encombraient, qui ont été ensuite amoncelés par tas, pour faire place à la culture. Divers montants de pressoirs sont encore debout çà et là. Une source coule au bas du monticule.

KANA (KANAH).

A quatre heures trente minutes, je descends vers le nord à travers d'anciennes carrières, et, à quatre heures quarante minutes, je fais halte à Kana. Ce grand village, dont la population totale est d'un millier d'habitants au moins, se compose de trois quartiers. Le quartier supérieur, ou Kana el-Fouka, occupe le sommet de la colline sur les pentes orientales de laquelle les deux autres sont situés. Il passe pour être le plus ancien des trois. Aujourd'hui, sauf quelques maisons qui sont encore habitées par une trentaine de Métualis, il est presque entièrement abandonné, et les pierres de ses constructions renversées sont transportées sans cesse, pour bâtir de nouvelles maisons dans les deux autres quartiers. On y montre un *oualy* dédié à Neby el-Djelil.

Plus bas, vers l'est, est un second quartier, habité également par des Métualis, au nombre de 600 environ. Il est lui-même divisé en plusieurs îlots différents de maisons. On y remarque deux mosquées, dont une est à moitié ruinée, et une grande maison mieux construite que les autres qui servait autrefois de résidence à un bey opulent.

Plus bas encore, dans la même direction, est le quartier chrétien. Il contient approximativement 400 Grecs unis, dont l'église,

dédiée à saint Joseph, est nouvellement rebâtie. Une chapelle protestante l'avoisine; elle était fréquentée, il y a quelques années, par une cinquantaine de Grecs unis, qui avaient abjuré leur religion pour embrasser le protestantisme; mais les trois quarts d'entre eux sont rentrés depuis dans le sein du catholicisme.

En continuant à descendre des pentes cultivées en figuiers, en oliviers et en tabac, on arrive bientôt à un puits, appelé, je ne sais pour quelle raison, et personne n'a pu me la dire, *A'în el-Kasis*, «la source du prêtre». Quoi qu'il en soit, on lit près de ce puits, sur une belle pierre qui forme l'une des auges qui l'environnent, le mot grec suivant :

ЄКОСМНСЄN («a orné»).

Les caractères sont bien formés et ont 7 centimètres de hauteur. Le reste de l'inscription gît, à ce qu'il paraît, au fond du puits, où elle a été projetée autrefois. Elle devait être placée sur un monument dont la trace a complètement disparu, et qui avait été décoré par un personnage dont l'inscription faisait connaître le nom.

Kana est, selon toute apparence, l'ancienne ville de *Kanah*, en hébreu קָנָה, en grec Κανά, en latin *Cana*, qui nous est signalée dans le livre de Josué, à propos des limites de la tribu d'Aser :

Et Abran et Rohob et Hamon et Cana, usque ad Sidonem magnam[1].

Faut-il reconnaître dans cette localité la Cana évangélique où Notre-Seigneur accomplit son premier miracle?

J'ai déjà traité cette question à propos de Kefr Kenna[2], et, sans reproduire ici les divers arguments qui militent en faveur de ce dernier village, je dirai seulement que tout porte à croire qu'il ne faut pas chercher ailleurs l'endroit où ce prodige s'est opéré. Néanmoins, dans l'*Onomasticon*, au mot Κανά, Eusèbe s'exprime ainsi :

Κανὰ ἕως τῆς Σιδῶνος τῆς μεγάλης, κλήρου Ἀσήρ· ἐν ταύτῃ ὁ Κύριος ἡμῶν καὶ θεὸς Ἰησοῦς Χριστὸς τὸ ὕδωρ εἰς οἴνου φύσιν μετέβαλεν· ἐντεῦθεν δὲ ἦν καὶ Ναθαναήλ· οὖσα φυγαδευτήριον ἐν τῇ Γαλιλαίᾳ.

[1] *Josué*, c. XIX, v. 28. — [2] Chapitre XII de cet ouvrage.

Saint Jérôme traduit comme il suit ce passage :

Cana usque ad Sidonem majorem; est quippe et altera minor, ad cujus distinctionem major hæc dicitur. Fuit autem Cana in tribu Aser, ubi Dominus noster atque Salvator aquam convertit in vinum. Unde Nathanael verus Israelita Salvatoris nostri testimonio comprobatur; et est hodie oppidulum in Galilæa Gentium.

On voit par ces deux passages qu'Eusèbe et saint Jérôme, qui se contente de traduire l'assertion de l'évêque de Césarée sans la corriger, et qui, par conséquent, semble l'adopter, placent tous deux de la manière la plus formelle la Cana évangélique dans la tribu d'Aser et l'identifient avec celle que mentionne le livre de Josué. De nos jours encore, le nom de Neby el-Djelil, donné à l'*oualy* de Kana el-Fouka, peut paraître comme une réminiscence de celui de Cana de Galilée que portait la Cana évangélique.

Mais ces deux témoignages, qui, au premier abord, peuvent incliner à penser que le village de Kana dont il s'agit en ce moment a été témoin du premier miracle de Notre-Seigneur, perdent toute leur force dès que l'on interroge le récit évangélique lui-même, récit d'où il résulte nettement, comme je l'ai montré, que le Sauveur, avec ses disciples, avait mis seulement quatre jours de marche, en y comprenant celui de son arrivée à Cana, pour se rendre de l'endroit où il avait été baptisé par saint Jean Baptiste, sur les bords du Jourdain, à la bourgade où il convertit l'eau en vin. Or du gué de Jéricho ou de Beth-A'barah, lieu de ce baptême, à la Cana de la tribu d'Aser qu'Eusèbe et saint Jérôme identifient avec la Cana évangélique, il y a six fortes étapes d'au moins sept heures de marche chacune en moyenne, ce qui démontre péremptoirement, à mon avis, que cette identification n'est pas fondée, et qu'il n'y a plus à choisir, pour y placer la Cana de l'Évangile, qu'entre les ruines connues sous le nom de Kharbet Kana el-Djelil et le village de Kefr Kenna. J'ai indiqué précédemment les raisons qui, à la suite de beaucoup d'autres critiques, me font pencher pour Kefr Kenna.

CHAPITRE CENT HUITIÈME.

KHOUREIBEH. — HANAOUEH. — KHARBET ER-RAS. — KABR HAÏRAN. — SOUR. — BEIT OULA. — A'ÏN BA'AL. — KHARBET EL-FERDEH. — RETOUR À KANA.

EL-KHOUREIBEH.

Le 9 novembre, je pars de Kana à cinq heures cinquante minutes du matin, dans la direction de l'ouest, puis du nord-ouest. Je laisse bientôt à ma droite, sur une colline, un hameau habité par une trentaine de Métualis et appelé El-Khoureibeh. Il doit avoir succédé à un village antique.

HANAOUEH.

A six heures vingt-cinq minutes, je monte à Hanaoueh. Sur les pentes de la colline que couronne le petit village de ce nom, habité par des Métualis, je remarque deux grands pressoirs antiques taillés dans le roc et composés chacun de deux compartiments communiquant naturellement ensemble, l'un destiné à fouler le raisin, l'autre, à recueillir le jus exprimé des grappes. Le village lui-même est parsemé, en divers endroits, de pierres de taille provenant probablement d'une ancienne église consacrée à saint Jean Baptiste, car un *oualy* musulman y est dédié à Yahia ben Zakaria. Dans l'un des murs de la petite cour qui environne ce sanctuaire, a été encastré un beau bloc sur lequel ont été sculptées des croix doubles entre-croisées inscrites dans un cercle; celle du centre a été martelée à dessein, parce que, étant simple, elle était plus reconnaissable comme une croix par les Musulmans.

Ailleurs, sur un autre bloc ayant servi et servant encore de lin-

teau, j'observe, au milieu d'un cadre rectangulaire muni, à droite et à gauche, d'une queue d'aronde faisant saillie au dehors, les vestiges de quelque ornement effacé; peut-être était-ce pareillement une croix inscrite dans un cercle.

KHARBET ER-RAS.

A sept heures, je redescends de Hanaoueh pour gravir une autre colline, qui lui fait face vers le nord de l'autre côté de la route.

Plusieurs tombeaux y ont été creusés sur les pentes en forme de simples fosses; les couvercles en ont été grossièrement taillés et sont dépourvus d'acrotères. Les différents étages de la colline sont soutenus par de gros murs antiques. Ces étages et la plate-forme supérieure servaient jadis d'assiette à un village dont les ruines, désignées sous le nom de Kharbet er-Ras, sont maintenant très confuses, parce que les matériaux provenant de ses maisons renversées ont été amoncelés par tas énormes pour faire place à la culture, et de beaux oliviers, des figuiers superbes, croissent partout sur le sol qu'elles occupaient. Des citernes à moitié comblées se rencontrent çà et là. Au bas de la colline, vers le sud-ouest, je remarque sur une pierre carrée, tout près de la route, plusieurs caractères dont l'un m'est inconnu; un autre ressemble à un *êta* gigantesque, mesurant 20 centimètres de haut; un troisième est soit un *thêta*, soit un *omicron* traversé par une barre dans sa partie médiane; il n'a que 8 centimètres de haut.

KABR HAÏRAN.

Poursuivant mon chemin vers l'ouest-nord-ouest, je fais bientôt halte auprès d'un tombeau gigantesque, connu de tous les voyageurs sous le nom de *tombeau de Hiram;* les Arabes l'appellent Kabr Haïran. Il est formé d'une base consistant en une sorte de dé composé de blocs de dimensions colossales. Au-dessus de cette base rectangulaire, quatre énormes blocs constituent comme une seconde base qui dépasse la première. C'est sur cette deuxième base que repose un immense sarcophage, qui est encore fermé par un grand cou-

vercle à dos d'âne, et muni d'acrotères à chacun des angles. L'un de ces angles a été brisé, et le couvercle a été un peu déplacé, dans le but de violer la sépulture. Une ouverture a été également pratiquée, vers l'est, dans la cuve du sarcophage. La face principale du tombeau regarde le sud; de ce côté, les blocs sont complètement aplanis. Vers le nord, au contraire, ils sont plus grossièrement taillés, et, de ce côté, ils reposent sur d'autres assises inférieures; de ce côté aussi, on descend par un escalier d'une dizaine de marches dans une chambre voûtée en plein cintre, qui a peut-être eu jadis une destination sépulcrale; aujourd'hui, elle est remplie d'une épaisse couche de vase, que les pluies y amènent. Quel rapport avait-elle avec le tombeau que je viens de décrire? Je l'ignore. Dans tous les cas, elle lui paraît antérieure. Ce tombeau ne porte d'ailleurs aucune inscription, et, sauf la tradition qui l'attribue au roi Hiram, l'un des princes les plus célèbres de l'antique cité tyrienne et le contemporain de Salomon, il resterait sans nom et sans gloire sur le plateau solitaire où il s'élève. C'est le voyageur Monro qui passe pour l'avoir le premier, en 1833, signalé à l'admiration des Européens; depuis lors, beaucoup de voyageurs l'ont visité et décrit. Presque tous s'accordent à le reconnaître comme appartenant à une haute antiquité. Faut-il maintenant ajouter foi à la tradition musulmane qui y voit le tombeau de Hiram? C'est sur quoi il est difficile de se prononcer, attendu qu'on ne peut suivre cette tradition à travers les siècles, et si l'on manque d'arguments décisifs pour la combattre, on en manque aussi pour l'appuyer.

A quelque distance de là, un second sarcophage brisé et gisant sur le sol, avec son couvercle déplacé, porte le nom également problématique de *Kabr Oumm Haïran*, « tombeau de la mère de Hiram ».

A droite et à gauche de la route s'étendent des plantations de figuiers et d'oliviers, qui croissent sur l'emplacement d'une petite ville aujourd'hui complètement détruite, mais dont il subsiste encore des pierres de taille dispersées de tous côtés, des meules de pressoirs, des citernes, de nombreuses fosses funéraires creusées

dans le roc, des fragments de sarcophages, indépendamment des deux grands dont je viens de parler, et les vestiges d'une église dont la belle mosaïque, découverte par M. Renan, a été rapportée par ce savant à Paris. On peut lire dans son grand ouvrage une étude détaillée et approfondie sur cette mosaïque et sur l'inscription grecque qui l'accompagne [1].

Au dire de mon guide, cette ville s'appelait jadis Medinet Rachamoun. Datant sans doute d'une époque très reculée, elle florissait encore à l'époque chrétienne et peu de temps avant l'invasion musulmane, comme cela semble résulter de l'inscription grecque que je viens de signaler.

SOUR.

A dix heures, je me remets en marche vers le nord-ouest.

A dix heures quinze minutes, un ancien pressoir à huile et deux tombeaux creusés dans le roc en forme d'auges rectangulaires attirent un instant mon attention.

A dix heures trente minutes, je remarque sur une colline, à gauche de la route, les débris d'une puissante construction bâtie avec de magnifiques blocs et, près de là, une citerne pratiquée dans le roc.

Les rochers qui bordent le chemin en cet endroit ont été autrefois exploités comme carrières.

Je descends ensuite dans la plaine de Sour et, à onze heures trente minutes, j'entre dans cette ville, où m'attendent des lettres, auxquelles je réponds.

BEIT OULA.

A deux heures trente-cinq minutes de l'après-midi, je quitte Sour pour regagner mon campement de Kana.

Ma direction est celle du sud-sud-est, puis du sud-est.

A quatre heures quinze minutes, je monte vers l'est à Beit Oula,

[1] *Mission de Phénicie*, p. 607-631.

par un sentier taillé dans le roc. De nombreux degrés ont été pratiqués de ce côté; ils sont très peu élevés, avec des paliers ménagés de distance en distance, afin que les bêtes de somme puissent les gravir plus facilement. Quant au village, il se compose d'une trentaine de maisons assez bien bâties et environnées d'un mur d'enceinte. Quelques belles pierres de taille, restes d'un édifice antique, se remarquent çà et là. Sa population est de 150 Métualis. En le parcourant rapidement, j'y observe une piscine en partie creusée dans le roc, deux pressoirs, également antiques et pratiqués dans le roc, et un sarcophage encore muni de son couvercle, mais néanmoins violé.

Le nom de cette localité est certainement soit kananéen, soit judaïque.

A'ÏN BA'AL.

A quatre heures vingt-cinq minutes, je franchis vers l'est-nord-est une colline, puis je descends vers le nord-nord-est dans une vallée appelée Oued A'ïn Ba'al, dont les flancs sont cultivés en figuiers.

En y cheminant vers l'est, je remarque sur une surface rocheuse aplanie, à fleur du sol, les deux caractères grecs Δ et Π profondément gravés et ayant 15 centimètres de hauteur; ils sont rapprochés l'un de l'autre. J'ignore quel sens on peut leur donner.

A une faible distance de là est un puits, l'A'ïn Ba'al; il est recouvert avec de grandes dalles, et deux ouvertures y ont été ménagées pour y puiser de l'eau.

Le village du même nom s'élève un peu plus à l'est, sur les pentes d'une colline; sa population est de 200 Métualis. Beaucoup de maisons y sont bâties avec des pierres régulières d'apparence antique. Dans la mosquée, j'observe deux petites colonnes provenant peut-être d'un ancien sanctuaire consacré au dieu Ba'al, dont ce village a conservé le nom.

KHARBET EL-FERDEH.

A quelques minutes seulement au nord-ouest d'A'ïn Ba'al, les ruines d'un ancien établissement agricole sur une colline voisine me sont indiquées sous le nom de Kharbet el-Ferdeh. On y distingue notamment plusieurs montants de pressoirs à huile.

RETOUR À KANA.

A cinq heures trente minutes, je me remets en marche, tantôt vers l'est-sud-est, tantôt vers le sud-est.

A cinq heures cinquante minutes, je salue de nouveau en passant le Kabr Haïran, et, à six heures trente minutes, je suis de retour à Kana.

CHAPITRE CENT NEUVIÈME.

A'ÏN KENISEH. — CHA'ITIEH. — KHARBET ZA'TARIEH. — A'MRAN. — KHARBET MA'LLIEH. — MALKIEH. — KHARBET EL-MHASNIEH. — DEIR KANOUN. — KHARBET ABOU-THAYIBEH. — FERAOUÏEH. — KABR HAÏRAN. — ANCIENNES SCULPTURES DE L'OUED EL-A'KAB. — RETOUR À KANA.

A'ÏN KENISEH.

Le 10 novembre, à six heures trente minutes du matin, je prends, au sortir de Kana, la direction de l'ouest.

A six heures trente-cinq minutes, je descends vers le sud-ouest, dans l'Oued Kana, dont le fond est cultivé et qui, un peu plus loin, prend le nom d'Oued el-Keniseh.

A six heures quarante-cinq minutes, l'*oued* se resserre, et à la culture succèdent d'épaisses broussailles. Ma direction est celle de l'ouest-sud-ouest.

A sept heures quinze minutes, je remarque à ma gauche, sur la paroi aplanie d'un rocher, une sorte de petit cadre creusé à dessein par la main de l'homme, et qui a dû renfermer autrefois soit une figure, soit une inscription; actuellement on ne distingue plus rien.

Bientôt après, je monte à A'ïn Keniseh, petit village habité par quelques familles de Métualis. Il doit son nom à un ancien édifice, temple ou église, complètement détruit et dont il ne subsiste plus qu'une colonne gisante sur le sol et un certain nombre de beaux blocs dispersés çà et là.

L'emplacement du village antique est aujourd'hui occupé en partie par des plantations de figuiers et d'oliviers.

CHA'ITIEH.

A sept heures trente-cinq minutes, je redescends vers l'ouest-sud-ouest, laissant à ma gauche sur une hauteur voisine le village de Cha'itieh, habité également par des Métualis.

KHARBET ZA'TARIEH.

A huit heures cinq minutes, j'examine, dans un endroit appelé Kharbet Za'tarieh, plusieurs montants de pressoirs antiques, des meules, des citernes et des matériaux épars au milieu d'un champ labouré; là s'élevait jadis un village, qui est aujourd'hui complètement rasé.

A'MRAN.

A huit heures vingt minutes, je descends vers le sud; après avoir traversé une vallée, je monte ensuite vers l'ouest-sud-ouest.

A huit heures quarante minutes, parvenu sur un plateau, j'y chemine vers l'ouest.

A huit heures cinquante-cinq minutes, j'arrive à A'mran. Ce n'est plus maintenant qu'un hameau, habité par une trentaine de Métualis, et dont l'importance antique est attestée par de nombreuses citernes creusées dans le roc, et surtout par les débris d'un bel édifice construit en pierres de taille, qu'ornaient des colonnes de marbre blanc couronnées de chapiteaux corinthiens. Sur l'emplacement qu'il occupait s'élève maintenant un *oualy* consacré à Neby A'mran. Un chapiteau dorique y gît également sur le sol, mêlé à d'autres fragments de marbre sculptés avec soin.

KHARBET MA'LLIEH.

A neuf heures vingt minutes, je descends vers le nord, pour remonter bientôt après vers le nord-ouest.

A neuf heures trente minutes, je traverse vers le nord une nouvelle vallée, puis je monte sur une colline dont le plateau, aujourd'hui parsemé de figuiers, servait jadis d'assiette à un petit village,

dont les misérables débris me sont désignés sous le nom de Kharbet Ma'llieh.

MALKIEH.

A dix heures, je poursuis ma marche vers le nord-ouest, et, franchissant une autre vallée, je monte à Malkieh, où j'arrive à dix heures quinze minutes. C'est un hameau de quelques maisons habité par des Métualis. Un ancien pressoir taillé dans le roc et composé de deux compartiments, l'un carré et l'autre circulaire, y dénote un établissement antique.

KHARBET EL-MHASNIEH.

Dix minutes plus au nord, sur une hauteur voisine, séparée de la précédente par un vallon, je rencontre des ruines peu étendues, appelées Kharbet el-Mhasnieh. Deux sarcophages mutilés et plusieurs montants de pressoirs à huile y sont couchés sur le sol, avec des amas informes de matériaux provenant de maisons renversées.

DEIR KANOUN.

A dix heures quarante minutes, je redescends vers le nord, et au delà d'une vallée plantée d'oliviers je gravis les terrasses successives, soutenues par de vieux murs d'appui, d'une haute colline, que couronne le village de Deir Kanoun. Sa population est d'environ 300 Métualis. Les maisons se tiennent de manière à former une enceinte continue. Dans une petite mosquée je remarque deux fûts de colonnes, l'un dépourvu de son chapiteau, l'autre surmonté d'un chapiteau corinthien.

KHARBET ABOU-THAYIBEH.

Ces deux colonnes proviennent, dit-on, d'une ruine voisine, située à l'ouest du village, et appelée Kharbet Abou Thayibeh.

FERAOUÏEH.

A onze heures quarante minutes, je redescends vers le nord à travers des plantations de figuiers et d'oliviers.

A onze heures cinquante minutes, je monte, vers le nord-est, sur une colline aujourd'hui livrée à la culture. Des montants de pressoirs à huile et des débris confus d'habitations démolies y sont disséminés sur l'emplacement d'un village antique, auquel est resté attaché le nom de Feraouïeh.

Au bas de cette colline, vers le nord-ouest, est un puits construit avec de grosses pierres, appelé Bir Feraouïeh.

KABR HAÏRAN.

Après une courte halte en cet endroit, je monte vers l'est, à midi quarante-cinq minutes.

A une heure, je laisse à ma droite, au sud, le village de Beit Oula et, à une heure quinze minutes, j'examine de nouveau avec attention le Kabr Haïran et les ruines qui l'entourent. Là s'élevait jadis une des bourgades *filles* de Tyr, comme les appelait la Bible, et où peut-être les rois de cette ville avaient une résidence d'été, dans une position agréable et très salubre. C'est ce qui expliquerait la présence en ce lieu de ce tombeau monumental, à l'aspect archaïque et imposant, auquel est attaché le nom de l'un des princes les plus célèbres de la Phénicie.

ANCIENNES SCULPTURES DE L'OUED EL-A'KAB.

A deux heures trente minutes, je poursuis ma marche vers Kana, et après avoir dépassé le village de Hanaoueh, que je laisse à ma droite, et les ruines dites Kharbet er-Ras, situées à ma gauche, je remarque, vers deux heures cinquante-cinq minutes, au nord de la route que je suis, sur la surface aplanie d'une espèce de longue muraille de rochers jadis exploités comme carrières, et qui bordent les berges supérieures et méridionales de l'Oued el-A'kab, une quinzaine de personnages, hommes et femmes, assez grossièrement

sculptés; ils sont presque tous représentés debout et de face et comme enfermés dans une petite niche, les mains posées l'une sur l'autre devant la poitrine. Au centre à peu près de ce groupe, un personnage assis paraît être une divinité, vers laquelle ces hommes et ces femmes se rendent en procession pour l'adorer. Ces figures, dont le relief est assez considérable, sont revêtues de robes à plis et courtes, serrées par une ceinture haut placée; elles sont pour la plupart mutilées, et je les regarde comme bien antérieures à l'époque gréco-romaine. Il faut probablement voir là des sculptures égypto-phéniciennes.

RETOUR À KANA.

A trois heures quarante minutes, je repars dans la direction du sud-est, et à quatre heures je fais halte à Kana.

CHAPITRE CENT DIXIÈME.

SCULPTURES DE L'OUED A'CHOUR. — MEZRA'A MECHREF. — DEIR A'NTAR. — MEDJEIDEL (MIGDAL-EL). — DJOUAYA. — MAHROUNA. — KHARBET EL-HAMRA. — KASR ER-ROUEIS. — RETOUR À KANA.

SCULPTURES DE L'OUED A'CHOUR.

Le 11 novembre à six heures quinze minutes du matin, je descends de Kana dans la direction de l'est, puis, après avoir traversé vers l'est-nord-est une petite plaine cultivée en blé et parsemée de figuiers, appelée Merdj Safra, je gravis vers le nord les berges septentrionales de l'Oued A'chour. A 80 mètres environ au-dessus du lit de ce torrent, je parviens, à sept heures, auprès d'une niche carrée pratiquée dans le roc et mesurant 80 centimètres de hauteur et de largeur, sur 60 centimètres de profondeur; elle est entourée elle-même de plusieurs espèces de cadres, également carrés et en retraite les uns au-dessus des autres. Au fond de cette niche ont été sculptés cinq personnages, quatre debout et un assis, qui semble être une divinité à laquelle les personnages debout rendent hommage, les mains élevées et tournées vers elle. Ceux-ci se composent de deux hommes coiffés du pschent égyptien et revêtus d'une robe courte qui descend à peine jusqu'aux genoux, et de deux femmes nu-tête et portant une robe un peu plus longue. Au-dessus de ces cinq personnages, qui sont actuellement très mutilés, est représenté, entre deux uræus, le globe ailé, dont les ailes occupent toute la largeur de la niche. Nous avons donc là sous les yeux un bas-relief égyptien, dont on ne peut malheureusement fixer la date, car les hiéroglyphes qui devaient l'accompagner sont entièrement effacés.

En continuant à gravir vers l'est-nord-est les berges de l'Oued A'chour, j'atteins bientôt une grande caverne, dans l'intérieur de laquelle avaient été pratiquées des niches sculptées, analogues sans doute à la précédente et aujourd'hui brisées. L'une de ces niches, moins mutilée que les autres, garde encore intérieurement quelques vestiges d'anciennes sculptures à peine visibles.

MEZRA'A MECHREF.

A huit heures, je poursuis vers l'est l'ascension commencée, et à huit heures quinze minutes j'arrive à Mezra'a Mechref. Ce village, assis sur un plateau qu'entourent de trois côtés deux *oued*, est aux trois quarts détruit. La plupart des maisons sont renversées; elles avaient été bâties avec des pierres d'apparence antique et étaient environnées d'une enceinte construite également, par les Musulmans, avec de beaux matériaux, qui semblent antérieurs à l'invasion arabe. Mezra'a Mechref, réduit maintenant à une centaine d'habitants, tous Métualis, a donc succédé à une petite ville antique, jadis fortifiée, dont il subsiste encore de nombreuses pierres de taille, employées à des constructions plus récentes, une petite colonne de marbre blanc à moitié brisée, dans l'intérieur d'une mosquée elle-même en ruine, une grande piscine demi-circulaire creusée dans le roc, des citernes et des pressoirs qui le sont pareillement.

DEIR A'NTAR.

A huit heures quarante-cinq minutes, je descends vers le nord.

A neuf heures, après avoir franchi l'Oued Maharouna, je chemine vers le nord-est à travers un pays très accidenté, où les broussailles l'emportent de beaucoup en étendue sur les parties cultivées. A dix heures dix minutes, j'atteins Deir A'ntar. Ce village, situé sur une colline élevée dont les flancs sont couverts de figuiers et d'oliviers qui croissent sur des terrasses successives, compte environ 160 Métualis. La plupart des maisons offrent dans leur construction des pierres de taille évidemment antiques mêlées à

des matériaux moindres et sans caractère. A une époque plus ou moins reculée appartiennent également plusieurs tombeaux, des citernes, un grand pressoir à deux compartiments et une piscine creusée dans le roc.

MEDJEIDEL (MIGDAL-EL).

A dix heures quarante-cinq minutes, je descends dans la direction de l'ouest-nord-ouest.

A onze heures cinq minutes, je traverse un *oued* très profond, appelé Oued Deir A'ntar, et ensuite je monte à Medjeidel, où j'arrive à onze heures vingt minutes. Ce village, actuellement peu considérable et habité par une centaine de Métualis, a dû succéder à une localité bien plus importante, dont le nom probablement se retrouve, avec une légère altération seulement, dans celui qu'elle porte encore de nos jours, et devait être, du moins je le suppose, *Migdal-El,* en hébreu מִגְדַּל־אֵל, en grec Μεγαλααρίμ, en latin *Magdal-El.* C'était une des villes fortes de la tribu de Nephthali. Elle n'est mentionnée qu'une seule fois dans la Bible ; c'est dans le verset suivant du livre de Josué :

Et Jeron et Magdal-El, Horem et Bethanath et Bethsames[1].

Que si le village de Medjeidel semble avoir été plutôt situé sur le territoire de la tribu d'Aser que sur celui de la tribu de Nephthali, bien que les limites entre ces deux tribus soient assez difficiles à déterminer nettement, alors il occuperait la place d'une autre ville, appelée de même *Migdal-El,* et non signalée par la Bible. Ce nom, qui signifie « tour de Dieu », a pu être et a été, en effet, donné à plusieurs localités de la Palestine, comme l'atteste le passage suivant de l'*Onomasticon* d'Eusèbe, au mot Μαγδιήλ :

Μαγδιὴλ, κλήρου Νεφθαλείμ· καί ἐστι νῦν κώμη μεγάλη ἀπὸ θ' σημείου Δώρων ἀπιόντων εἰς Πτολεμαΐδα.

« Magdiel, de la tribu de Nephthalim; il y a encore un grand bourg de ce nom à 9 milles de Dora, sur la route conduisant à Ptolémaïs.

[1] *Josué,* c. XIX, v. 38.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, le corrige ainsi :

Magdiel, in tribu Nephthalim, et hodieque parvus vicus ostenditur in quinto milliario Doræ pergentibus Ptolemaidem.

Il est bien évident que la localité dite *Magdiel* mentionnée par Eusèbe à 9 milles, et par saint Jérôme à 5 milles de Dora, sur la route conduisant à Ptolémaïs, ne peut être identifiée avec la ville de Migdal-El de la tribu de Nephthali, qui ne s'étendait certainement pas si près de Dora, et ces deux écrivains n'ont pas entendu les confondre entre elles. Seulement, après avoir dit que Magdiel, en hébreu *Migdal-El,* appartenait à la tribu de Nephthali, ils ajoutent qu'une localité de ce nom se trouvait aussi à quelques milles de Dora sur la route de Ptolémaïs.

Quoi qu'il en soit, on remarque tout à côté de Medjeidel, sur une colline rocheuse jadis exploitée comme carrière, plusieurs grands pressoirs à vin, composés chacun de deux compartiments pratiqués dans le roc; un de ces pressoirs était revêtu intérieurement de petits cubes carrés formant mosaïque. On y observe aussi quatre caveaux funéraires, les uns contenant des auges sépulcrales surmontées d'arcosolia cintrés, les autres des loculi destinés à recevoir des sarcophages et non plus seulement des corps; d'autres tombeaux, creusés comme de simples fosses que recouvraient d'énormes blocs plus ou moins équarris, quelques sarcophages brisés et surtout un gigantesque quartier de roc taillé de manière à former un large sarcophage bisome, dont les côtés sont sculptés avec soin et ornés de guirlandes, de disques, de fleurons, d'arbres, de rosaces et d'une gracieuse guirlande s'appuyant au centre sur des colonnettes. Enfin des citernes et deux piscines, l'une carrée et l'autre circulaire, sont probablement l'œuvre des plus anciens habitants qui vinrent s'établir en cet endroit.

DJOUAYA.

A une heure trente minutes, je descends vers le nord-ouest et, après avoir traversé un vallon, je monte dans cette direction.

A une heure trente-sept minutes, je rencontre un sarcophage bisome, dont le couvercle a disparu; à côté on trouve une citerne et quelques débris d'habitations renversées, indiquant l'existence, en cet endroit, d'un ancien établissement agricole.

Ma direction est ensuite celle de l'ouest, dans une vallée fertile. A ma droite, j'aperçois au nord le village de Djouaya, habité par des Métualis et assis sur une colline. Au dire de mon guide, il possède également des tombeaux et des citernes antiques.

MAHROUNA.

A deux heures cinq minutes, je passe à côté d'un puits de forme carrée et probablement antique ; on l'appelle Bir ed-Drous.

Bientôt après je gravis vers le sud-sud-est les pentes, cultivées par terrasses et couvertes de figuiers, d'une haute colline, dont j'atteins le sommet à deux heures vingt-cinq minutes. Là s'élève un village appelé Mahrouna et habité par des Métualis. J'y observe les traces d'un gros mur d'enceinte, de nombreux matériaux antiques, un tombeau creusé dans le roc et des carrières, dont une partie a été ensuite transformée en piscine.

KHARBET EL-HAMRA.

A deux heures cinquante-cinq minutes, j'examine, sur une hauteur voisine, vers l'est, et séparée de la précédente par un vallon, l'emplacement d'une bourgade détruite, à laquelle est attaché le nom de Kharbet el-Hamra. Le sol qu'elle occupait est aujourd'hui, soit livré à la culture, soit envahi par un fourré de chênes verts. De nombreux montants de pressoirs à huile encore debout ou renversés, une piscine carrée creusée dans le roc, mesurant 10 mètres de côté sur 7 de profondeur, avec escalier pour y descendre; plusieurs sarcophages mutilés, un caveau sépulcral, dont l'ouverture ressemble à un puits, où l'on descend par un certain nombre de degrés; d'autres tombeaux pratiqués en forme de fosses : tels sont les principaux objets qui y attirent mon attention.

KASR ER-ROUEIS.

A trois heures vingt-cinq minutes, je redescends vers le sud-ouest.

A trois heures trente-deux minutes, je laisse à ma gauche, sur un monticule voisin hérissé de chênes verts, les restes d'un fortin circulaire construit en blocs considérables et appelé Kasr er-Roueis. Il renferme une citerne, non loin de laquelle est un sarcophage antique.

RETOUR À KANA.

A trois heures quarante minutes, je poursuis ma route vers l'ouest-sud-ouest, et à cinq heures, après avoir franchi successivement trois *oued,* l'Oued Mathaneh, l'Oued el-Hadjar et l'Oued A'chour, je regagne mon petit campement de Kana.

CHAPITRE CENT ONZIÈME.

KHARBET RAS EL-BIARA. — KHARBET DJEBEL BOTHOUM. — KHARBET ER-RAS. — ZEBKIN. — MEDINET EN-NAHAS. — KHARBET KNEIFED. — KHARBET MIRIAMIN. — KHARBET MEZEIBLEH. — YA'TER (YATTIR).

KHARBET RAS EL-BIARA.

Le 12 novembre, à sept heures du matin, je quitte définitivement Kana, pour prendre la direction du sud, puis du sud-ouest.

A sept heures quarante-cinq minutes, je traverse l'Oued Saleh.

A sept heures cinquante minutes, les ruines d'un ancien village fortifié, sur une colline, me sont désignés sous le nom de Kharbet Ras el-Biara. Il était entouré d'une enceinte en beaux blocs flanquée de tours carrées, dont il reste quelques assises encore debout. Des citernes en partie ensevelies sous des décombres, des amas de pierres de grandes dimensions, des montants de pressoirs à huile et plusieurs tombeaux creusés dans le roc en forme de fosses y sont à moitié cachés par d'épaisses broussailles.

KHARBET DJEBEL BOTHOUM.

A huit heures vingt minutes, descendant vers le sud dans l'Oued ed-Debb, j'en gravis ensuite péniblement les berges opposées.

A huit heures quarante minutes, je parviens aux ruines dites Kharbet Djebel Bothoum. Elles sont encore habitées par quelques familles de pauvres Métualis.

KHARBET ER-RAS.

A huit heures cinquante minutes, de nouvelles ruines attirent un instant mon attention non loin de là; on les appelle Kharbet

er-Ras; des débris de gros murs bâtis avec des blocs irréguliers émergent du sein des broussailles. Il n'y avait pas en cet endroit de village proprement dit, mais seulement quelques habitations avec des enclos attenants, indiquant une ancienne culture, depuis longtemps sans doute disparue.

ZEBKIN.

A huit heures cinquante-cinq minutes, je franchis l'Oued Anthara, puis l'Oued Zebkin, et, après une ascension très raide vers le sud, j'arrive, à neuf heures trente minutes, à Zebkin. Ce village, dont la population actuelle ne dépasse pas 80 Métualis, a remplacé une bourgade antique, dont il subsiste encore des citernes, une grande piscine construite avec des pierres régulières et plusieurs colonnes brisées. Sur le chapiteau de l'une d'entre elles, qui a été creusé pour servir de mortier, je remarque une rosace représentant une croix fleuronnée, ce qui prouve que ces colonnes proviennent d'une ancienne église. Quelques plaques de marbre placées au-dessus de la porte d'une petite mosquée, qui tombe elle-même en ruine, ont appartenu probablement à cet édifice.

MEDINET EN-NAHAS.

A dix heures cinquante minutes, je descends vers le sud, pour gravir ensuite vers l'est-sud-est des pentes extrêmement raides et hérissées de broussailles.

A onze heures trente minutes, j'arrive à Medinet en-Nahas, assez vaste amas de ruines au milieu de hautes broussailles. On y distingue les arasements d'une grande enceinte fortifiée, qui avait été bâtie avec des pierres irrégulières, la plupart très considérables, et non cimentées. Cette enceinte était divisée intérieurement en de très nombreux compartiments. Des citernes creusées dans le roc et une piscine fournissaient de l'eau à ceux qui l'habitaient.

KHARBET KNEIFED.

A midi, je me remets en marche vers l'est, sur une espèce de

langue de terre étroite, haute et parsemée d'âpres rochers, qui s'étend entre deux *oued* très profonds, l'un au nord et l'autre au sud.

A midi vingt-cinq minutes, un autre ensemble de ruines arrête mon attention. On l'appelle Kharbet Kneifed. Des débris d'habitations renversées, des murs écroulés, d'anciens jardins et, un peu au delà, vers l'est, un grand caveau funéraire, dans lequel on descend par plusieurs degrés, et renfermant intérieurement quatre loculi rectangulaires destinés à recevoir des sarcophages, sont de même enveloppés de broussailles. C'est de ce caveau que M. Renan a extrait et rapporté les fragments d'un sarcophage très intéressant, sur l'une des faces duquel avaient été sculptées des armes et une figure égypto-phénicienne, la tête couronnée de l'uræus, du croissant et du globe ailé. Près de ce caveau on remarque un piédestal hexagone, formé de deux magnifiques blocs superposés, hauts de 2 mètres et larges de $1^{m},50$; il servait de support à des tambours cylindriques de colonne, dont deux gisent sur le sol à quelques pas de là; à côté est un petit autel, haut de 50 centimètres; il est carré et flanqué de quatre colonnettes, une à chaque angle.

KHARBET MIRIAMIN.

A une heure cinq minutes, je continue à monter vers l'est.

A une heure trente minutes, des ruines plus étendues que les précédentes frappent mes regards; elles couvrent les flancs disposés par étages et le sommet d'une hauteur que la culture et les broussailles se partagent, et elles sont connues sous le nom de Kharbet Miriamin. On y remarque de belles citernes, deux piscines, l'une pratiquée dans le roc, l'autre en partie taillée dans le roc et en partie bâtie, plusieurs tombeaux creusés de même dans le roc en forme de fosses, d'autres, beaucoup plus considérables, présentant l'aspect de caveaux à trois absidioles, qui renferment chacune, sous un arcosolium cintré, trois auges funéraires parallèles et contiguës. De tous côtés aussi, des pans de murs encore debout et des débris de maisons renversées attestent l'existence, en cet endroit, d'une ancienne bourgade de quelque importance.

KHARBET MEZEIBLEH.

A deux heures quinze minutes, je poursuis ma route vers l'est.

A deux heures trente-cinq minutes, je rencontre d'autres ruines sur un monticule envahi presque entièrement par des broussailles ; on les appelle Kharbet Mezeibleh. Le village antique dont elles offrent les débris est bouleversé de fond en comble. Toutefois, au milieu de cet amas informe de blocs plus ou moins bien équarris, et de matériaux de moindre dimension provenant d'habitations démolies, on distingue les arasements d'un petit édifice bâti avec de belles pierres de taille, et qui recouvre peut-être un caveau funéraire, actuellement bouché.

Plus à l'est, les vestiges d'anciens murs de clôture se montrent, jusqu'à une certaine distance, au milieu des broussailles.

YA'TER (YATTIR).

A trois heures sept minutes, je continue à cheminer, tantôt vers l'est, tantôt vers l'est-sud-est.

A trois heures quarante-cinq minutes, je fais halte à Ya'ter. Ce village, dont la population est de 160 Métualis, n'est plus que l'ombre d'une petite ville jadis florissante, qui n'est cependant mentionnée nulle part dans l'histoire. Son nom kananéen ou judaïque devait être *Yattir*, en hébreu יַתִּיר, en grec Ἰεθέρ, Γεθόρ et Ἰεθαρ, en latin *Jether*, car la Bible signale une ville ainsi appelée dans les montagnes de Juda :

Et in monte Samir et Jether et Socoth [1].

La localité qui nous occupe en ce moment, et qui, par sa position, devait appartenir soit à la tribu d'Aser, soit à celle de Nephthali, était, par conséquent, bien éloignée de l'Yattir de la tribu de Juda, dont elle était, selon toute apparence, l'homonyme.

Le site principal où elle s'élevait est à une très faible distance

[1] *Josué*, c. XV, v. 48.

au nord-nord-ouest de Ya'ter ; c'est une belle colline depuis longtemps livrée à la culture et parsemée de figuiers ; elle s'étendait aussi dans la vallée où se trouve le village actuel.

Deux autres collines rocheuses situées, la première au sud, et la seconde au sud-est de ce même village, servaient de nécropole à la ville antique. C'est de là également qu'avaient été tirées toutes les pierres avec lesquelles elle avait été bâtie. De vastes carrières, des citernes, des pressoirs et des tombeaux ont été creusés sur les flancs et sur le sommet de ces monticules, que sépare un étroit vallon. La plupart des grottes sépulcrales contenaient chacune neuf auges funéraires, groupées trois à trois, à droite, à gauche et au fond, sous un arcosolium cintré. La façade de deux d'entre elles est percée de plusieurs petites niches, les unes destinées à recevoir de simples lampes, les autres des statuettes. L'une de ces cavernes paraît avoir eu un caractère sacré. Elles sont presque toutes très dégradées.

CHAPITRE CENT DOUZIÈME.

KHARBET DJELAMEH. — BEIT LIF. — ROUMEICH.

KHARBET DJELAMEH.

Le 13 novembre, à six heures cinquante minutes du matin, je pars dans la direction du nord, et, à sept heures vingt minutes, j'arrive au pied de la colline de Djelameh. Elle est maintenant cultivée par étages successifs. Jadis ces différentes terrasses et le plateau qui les couronne étaient couverts d'habitations, maintenant démolies. Une trentaine de citernes, deux piscines, plusieurs grottes sépulcrales et des pressoirs soit taillés dans le roc, soit formés au moyen de montants à rainures, les uns encore debout, les autres couchés sur le sol, sont les restes d'une antique bourgade, dont le nom s'est perdu, à moins, ce qui n'est nullement invraisemblable, qu'il ne se soit conservé, avec ou sans altération, dans celui de Djelameh.

BEIT LIF.

A huit heures trente minutes, je reprends la route de Ya'ter, où je suis de retour à neuf heures. De là je descends vers le sud-est, puis vers le sud, par un sentier étroit, qui serpente sur les flancs rocheux d'une montagne en grande partie couverte de chênes verts.

A neuf heures quarante minutes, j'atteins le fond de l'Oued Beit Lif. Le torrent actuellement desséché qui sillonne cette vallée est bordé de lauriers-roses. Près de ses rives un puits, appelé Bir el-Hasan, doit être antique.

Après une montée assez raide vers l'est, je parviens à Beit Lif à dix heures cinq minutes. Ce village est situé sur une colline, dont

les pentes sont couvertes d'oliviers et de figuiers; il en occupe lui-même le sommet et est très grossièrement bâti. Sa population ne dépasse pas 80 Métualis. Au-dessus de la porte d'une petite mosquée on remarque un linteau antique brisé, sur lequel un lièvre a été sculpté. Cet animal est représenté sur d'autres anciens monuments de la Galilée.

La bourgade à laquelle a succédé Beit Lif, dont le nom est très certainement antérieur à l'invasion arabe, s'étendait également sur une autre colline voisine, vers l'ouest, et appelée A'zibeh, qui est maintenant couverte d'oliviers.

ROUMEICH.

A onze heures quinze minutes, je redescends de Beit Lif, et, côtoyant vers le nord-est les contours sinueux de l'*oued* de ce nom, je les remonte bientôt vers l'est et ensuite vers le sud-est. Des puits ont été creusés de distance en distance dans la gorge où je chemine, et qui, pour cette raison, s'appelle, au delà de Beit Lif, *Oued el-A'youn*, « la vallée des sources ». Tous ces puits ont un nom particulier, bien connu des bergers des environs, qui viennent y abreuver leurs troupeaux.

A midi trente minutes, je laisse à ma gauche le village de Dibel, dont j'ai déjà parlé.

A une heure vingt minutes, après avoir suivi quelque temps, tantôt vers le sud-est, tantôt vers le sud, un autre *oued*, appelé Oued Koura, je passe au pied de la colline de ce nom, que couronnent des ruines dites Kharbet Koura. Je les ai également décrites.

A une heure quarante-quatre minutes, je fais halte à Roumeich, où je dresse ma tente. Bientôt une pluie torrentielle vient m'assaillir, et le champ où j'ai établi mon petit campement est inondé. Je m'ingénie de mon mieux, en creusant un fossé autour de ma tente, pour lutter contre l'invasion de l'eau qui m'entoure de toutes parts.

Le lendemain, 14 novembre, la pluie continue à tomber sans

interruption et le vent menace, en outre, d'emporter, à chaque instant, le frêle abri qui me défend mal contre la violence de la tourmente.

Roumeich, comme je l'ai dit précédemment, est un petit village maronite, dont les habitants sont très pauvres. Plusieurs d'entre eux, ayant à leur tête l'un de leurs vénérables curés, s'empressent de m'offrir un asile sous leur toit hospitalier. Mais ayant des notes à mettre au net, et sachant, par expérience, qu'il me serait absolument impossible de rien faire si je me rendais au milieu d'eux, je les remercie de leur offre cordiale et je préfère rester sous ma tente, dont je raffermis de temps en temps les piquets et les cordes.

CHAPITRE CENT TREIZIÈME.

KEFR BERA'M. — A'ÏN SAFSAF. — SAFED (SEPH, SEPHET, TSEFAT).

KEFR BERA'M.

Le 14 novembre, le ciel se rassérène enfin ; mais les chemins sont affreux. Je me remets en marche néanmoins à onze heures, dans la direction du sud-sud-est, puis de l'est.

A midi quinze minutes, j'arrive à Kefr Bera'm, village que je ne fais que traverser, l'ayant déjà visité et décrit.

A'ÏN SAFSAF.

Ma direction devient alors celle du sud-est.

A une heure trente minutes, je parviens à A'ïn Safsaf, petit village habité seulement par une quinzaine de familles musulmanes. La mosquée que l'on y remarque a remplacé une ancienne synagogue. De celle-ci il subsiste encore quelques tronçons de colonnes, de belles pierres de taille employées dans la construction de la mosquée et, au-dessus de la porte de ce sanctuaire, une jolie arcade cintrée, décorée de rinceaux, qui surmonte une élégante coquille, laquelle repose elle-même sur un linteau orné, au centre, d'une couronne et, à droite et à gauche, de bucranes. Ce genre d'ornementation du linteau pourrait donner à penser qu'avant de couronner la porte d'une synagogue, puis d'une mosquée, il avait, dans le principe, été sculpté pour un temple païen.

Quant au nom de Safsaf, il doit être antique ; car le Talmud de Jérusalem mentionne un endroit appelé *Safsoufa*, ספסופא, où certains docteurs furent faits prisonniers et amenés ensuite devant Zénobie,

reine de Palmyre[1]. Sans prétendre que le village de A'in Safsaf soit identique avec la localité de Safsoufa signalée dans ce passage, je me contente de faire observer que les deux noms sont les mêmes et que, par conséquent, le village qui nous occupe en ce moment a conservé fidèlement son ancienne désignation.

SAFED (SEPH, SEPHET, TSEFAT).

A une heure cinquante minutes, je poursuis ma route vers le sud-est.

A trois heures quinze minutes, je commence à gravir la hauteur de Safed et, à trois heures trente-cinq minutes, j'atteins les premières maisons de la ville de ce nom. Le sentier que j'avais suivi serpente en zigzags sur les flancs tendres et friables de la montagne calcaire où il a été creusé. Quelquefois il est si resserré qu'un seul cavalier peut passer de front; mais plusieurs autres sentiers pareils ont été pratiqués sur les pentes occidentales du mont, et permettent aux habitants de Safed de monter et de descendre sans trop d'encombre.

Cette ville est partagée en plusieurs quartiers, situés tant sur les flancs supérieurs que sur le plateau, lui-même très accidenté, de la montagne, et sont séparés les uns des autres par des vallons et par des jardins plantés de vignes, d'oliviers, de figuiers et de jujubiers. Au nord habitent les Juifs, au nombre de 7,000; au sud et à l'est, les Musulmans, dont le chiffre est d'environ 6,000. Quant aux Chrétiens, ils ne dépassent pas le nombre de 150, et leur quartier est enclavé entre les deux précédents; ce sont des Grecs unis, qui n'ont pu obtenir qu'en 1864 la permission de se bâtir une humble chapelle pour leur culte et d'avoir un prêtre. Les Protestants avaient établi un prêche dès 1840; mais la maison qu'ils construisirent alors est maintenant abandonnée à un locataire.

Les Juifs, venus de différentes contrées, ont plusieurs synagogues. La partie de la ville qu'ils occupent a été presque entière-

[1] Talmud de Jérusalem, *Theroumoth*, VIII, 9.

ment détruite, lors du terrible tremblement de terre de 1837, la plupart des maisons ayant été bouleversées de fond en comble par les secousses violentes qu'elles subirent. Près de six mille habitants, dont quatre mille Juifs, restèrent ensevelis sous les débris de leurs demeures. Ce qui explique pourquoi les Juifs ressentirent davantage les effets de ce fléau, c'est que leurs habitations étaient moins solidement construites, et que beaucoup d'entre elles étaient, en quelque sorte, superposées les unes au-dessus des autres sur des pentes assez rapides. Leur quartier est fort mal tenu, et les rues ou ruelles qui le sillonnent sont couvertes, toutes les fois qu'il pleut, d'une boue épaisse et infecte qui y rend les épidémies très fréquentes et très contagieuses. Aussi le choléra avait-il fait parmi eux de nombreuses victimes peu de temps avant mon arrivée.

Dans le quartier musulman, qui est lui-même subdivisé en trois groupes distincts d'habitations, appelés haret Djoura, haret Lekrad et haret Saouaïn, s'élèvent quatre mosquées, aujourd'hui très délabrées, et plusieurs *oualy*. L'une de ces mosquées a été bâtie avec des pierres alternativement blanches et noires, les premières calcaires, les secondes basaltiques, particularité de construction qu'affectionnent les Musulmans. La porte est ornée de ces espèces de tuyaux parallèles et contigus dont j'ai déjà plusieurs fois parlé. Ce genre de décoration est probablement d'origine arabe, et il aura été ensuite emprunté aux Musulmans par les Croisés.

Le sommet de la montagne de Safed a 818 mètres d'altitude au-dessus de la Méditerranée; il est couronné par les ruines d'une grande enceinte elliptique, dont l'entrée est vers le sud et qu'environne un fossé, en partie creusé dans le roc vif et aux trois quarts comblé. Cette enceinte, appelée encore aujourd'hui *el-Kala'h*, était flanquée d'une dizaine de tours, qui ont perdu, ainsi qu'elle-même, leur revêtement de pierres de taille. Il n'en subsiste plus que le blocage intérieur. En dedans règne un second fossé, puis au delà le château proprement dit n'offre plus qu'une masse confuse de décombres; il était flanqué de tours aux angles et était pourvu de grandes et profondes citernes. On le détruit de jour en jour davan-

tage, et c'est, comme l'enceinte extérieure, une véritable carrière, d'où les habitants de la ville extraient continuellement des matériaux tout taillés pour bâtir de nouvelles maisons. Une puissante tour isolée ou donjon, de forme circulaire, mesurant 34 mètres de diamètre, dominait le château, qui lui-même dominait toute la ville; il en subsiste encore quelques assises inférieures disposées en talus extérieurement et composées de blocs réguliers, agencés avec beaucoup de soin. Au dedans on remarque les débris d'une galerie voûtée, construite avec des blocs semblables. L'horizon dont on jouit du haut de ce donjon, tout rasé qu'il est aux trois quarts, est incomparable d'étendue et de beauté. On aperçoit presque toute la haute et la basse Galilée, et une vaste étendue des contrées transjordanes, au delà des lacs Houleh et de Tibériade, qui se déroulent à vos pieds.

Les approches de Safed étaient en outre défendues, au nord-est et au sud-est, par deux autres forteresses, bien moins considérables, d'époque plus récente, qui tombent également en ruine.

Malgré l'importance de sa position, qui semble l'avoir prédestinée de tout temps à être une place forte, Safed n'est mentionnée qu'une seule fois dans l'Ancien Testament, sous le nom de Sephet. C'est dans la version de la Vulgate du livre de Tobie :

Tobias ex tribu et civitate Nephthali, quæ est in superioribus Galilææ supra Naasson, post viam quæ ducit ad occidentem, in sinistro habens civitatem Sephet[1].

Dans la version des Septante, le nom de cette ville n'est pas marqué.

Josèphe cite, parmi les villes qu'il fortifia dans la haute Galilée, celle de Seph, Σέφ :

Τῆς τε ἄνω Γαλιλαίας τήν τε προσαγορευομένην Ἀχαβάρων Πέτραν καὶ Σὲφ καὶ Ἰαμνὶθ καὶ Μηρώθ (ἀνετειχίσατο)[2].

Il faut probablement l'identifier avec la localité qui nous occupe

[1] *Livre de Tobie*, c. I, v. 1. — [2] *Guerre des Juifs*, l. II, c. XX, § 6.

en ce moment, à cause du voisinage de Safed du Tell A'kbara, sans doute l'Ἀχαβάρων Πέτρα de Josèphe, et de Meiroun, la Μηρώθ de ce même écrivain. Quant à la position de Ἰαμνίθ, elle n'a point encore été, que je sache, retrouvée avec certitude.

Safed, qui, sauf ces deux mentions, a passé inaperçue dans l'antiquité, joua un grand rôle à l'époque des Croisades.

Jacques de Vitry nous apprend que les Chrétiens, pour protéger leurs frontières contre les Musulmans, érigèrent de puissantes forteresses à Mont-Royal et à Kerak au sud-est, ainsi qu'à Safed et à Belvoir au nord-est. La fondation de celle de Safed eut lieu probablement sous le roi Foulques, entre 1138 et 1140 :

Cum igitur civitates memoratas pluresque alias, maxime mediterraneas, nostri subjugare non possent, in extremitatibus terræ suæ, ut fines suos defenderent, castra munitissima et inexpugnabilia inter ipsos et hostes exstruxerunt, scilicet Montem Regalem, et Petram Deserti, cujus nomen modernum est Crac, ultra Jordanem; Sapheth et Belvoir, cum multis aliis munitionibus, citra Jordanem. Est autem Sapheth castrum munitissimum inter Accon et mare Galilææ, non longe a montibus Gelboe situm. Belvoir autem, non longe a monte Thabor, juxta civitatem quondam egregiam et populosam Iezrael inter Citopolim (Scythopolim) et Tyberiadem, situm est in loco sublimi[1].

Marinus Sanutus reproduit les mêmes détails dans des termes à peu près identiques[2].

En 1157, le roi Baudoin III, après sa défaite près du lac Houleh, se réfugia au château de Safed :

Rex autem cum paucis qui adhæserunt, videns acies dissolutas, confusum exercitum hostibus undique patere ad prædam, hostes undique invalescere, nostros vero jam non deficere, sed ab initio potius defecisse, ut saluti consuleret, prudenter subiit in montem qui vicinus erat : unde cum summis periculis hostes nunc a dextris, nunc a sinistris, equi cui insidebat beneficio, declinans, in castrum cui Sephet nomen, quod in eodem monte situm erat, vix et cum multa difficultate se recepit[3].

En 1188, Saladin, profitant de la grande victoire qu'il avait

[1] Jacques de Vitry, p. 1074, éd. Bongars. — [2] Marinus Sanutus, p. 166, éd. Bongars. — [3] Guillaume de Tyr, l. XVIII, c. XIV.

remportée à Hattin, assiégea en personne Safed, qui, après cinq semaines, capitula. Les habitants obtinrent la permission de se retirer à Tyr[1].

En 1220, dans la crainte que la forteresse de Safed ne retombât entre les mains des Chrétiens, les Musulmans la démolirent :

Anno incarnationis Domini millesimo ducentesimo vigesimo, Coradinus, princeps Damasci, destruxit Saphet castrum firmissimum quod Salahadinus, flagellum Christianorum, per longam obsidionem in tantum arctavit, ut defensores fame deficientes, requisita licentia magistri militiæ Templi, redderent illud tyranno[2].

En 1240, à la suite d'un traité avec le sultan de Damas, Ismaïl, Safed revint aux mains des Chrétiens. Les Templiers, encouragés par les exhortations et secondés par les dons de Benoît, évêque de Marseille, qui se trouvait alors en Palestine, relevèrent la forteresse de ses ruines et s'efforcèrent de la rendre plus puissante que jamais. Néanmoins, elle ne put résister, en 1266, aux attaques de Bibars, sultan d'Égypte, qui força la garnison à capituler. Celle-ci, malgré les promesses qui lui avaient été faites d'avoir la vie sauve, fut cruellement massacrée[3]. Maître de cette forteresse, Bibars en restaura les fortifications et y laissa une nombreuse garnison. Il établit aussi dans la ville une colonie venue de Damas, et y bâtit deux mosquées.

L'année suivante, il compléta les fortifications de Safed et résolut d'en faire le boulevard de toute la Syrie. Lui-même travailla de ses propres mains à rendre plus profonds les fossés de la place, et son exemple fut suivi par ses émirs, qui rivalisaient de zèle et d'ardeur[4].

Aboulfeda[5] et, plus tard, Edh Dhahiry[6] parlent l'un et l'autre

[1] Bohaeddin, *Vita Saladini*, p. 87.

[2] Jacques de Vitry, p. 1144, éd. Bongars.

[3] Marinus Sanutus, p. 222, éd. Bongars. — *Bibliothèque des Croisades*, t. IV, p. 494-498.

[4] *Bibliothèque des Croisades*, t. IV, p. 502.

[5] Aboulféda, *Tabula Syriæ*, p. 83.

[6] Rosenmuller, *Analecta Arabica*, pars tertia, p. 19.

de Safed comme d'une ville considérable, possédant un château extrêmement fort.

Dans la première partie du XVIIIe siècle, le cheikh Dhaher el-A'mer s'empara de cette place et y jeta les fondements de sa puissance.

En 1759, Safed fut dévastée par un affreux tremblement de terre, qui détruisit la moitié de sa population sous les ruines des maisons renversées.

En 1799, les Français établirent momentanément une petite garnison dans la forteresse. Après leur retraite, le quartier juif fut saccagé par les Musulmans.

Cette colonie juive date au moins du commencement du XIIIe siècle. Il en est pour la première fois question dans Samuel bar Simson, en 1210 :

De ces monuments, dit-il, nous nous rendîmes à Tsefat. Nous y découvrîmes la caverne de Rabbi Chanina ben Harkhenas, dans laquelle il y a seize fosses. Nous les entourâmes et nous pleurâmes.

Plus bas il ajoute :

Nous retournâmes ensuite à Tsefat, où nous célébrâmes le sabbat. Dans ces endroits, il y a des communautés juives, dont chacune se compose de plus de 5 fois 10 membres [1].

Tsefat, dit l'auteur du *Traité sur les chemins de Jérusalem*, est une ville peuplée de Juifs de toutes les parties du monde. C'est là que Rabbi Schemtob de Soria, ville d'Espagne, a composé ses nombreux ouvrages. Quoique les sages de la vérité aient beaucoup critiqué ce savant, ils n'ont pas laissé de le copier et de recevoir ses traditions. La synagogue est belle et ancienne, ainsi que l'école publique. Il y a à Tsefat une caverne célèbre par ses tombeaux; elle est attribuée à Chanania ben Dosa par les uns, et à Chanina ben Harkhenas par les autres. On montre encore dans cette ville une autre caverne, celle de Rabbi Dosa ben Harkhenas; il y est enterré avec ses disciples. Un caroubier se montre à l'entrée de la caverne [2].

Le moine Burchard s'exprime de la manière suivante, en 1283, à propos de Safed, qu'il écrit Sephet :

[1] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 132. — [2] Carmoly, *ibid.*, p. 261.

Inde contra austrum ad duas leucas est castrum et civitas Sephet, pulchrius et firmius, meo judicio, omnibus castris que vidi, situm in monte altissimo. Quod fuerat milicie Templi, sed proditum et captum ignominiose nimis ad jacturam totius Christianitatis, quia soldanus de illo tenet totam Galilæam[1]...

Au moyen âge et depuis on a quelquefois identifié Safed avec Béthulie, la patrie de Judith; mais c'est évidemment une erreur, que contredisent les passages de la Bible où il est question de cette ville célèbre. Celle-ci doit être cherchée, comme je l'ai montré, au sud de la plaine d'Esdrelon, et tout porte à croire qu'il faut la placer à Sanour.

Quelques auteurs aussi ont pensé que Notre-Seigneur faisait allusion à la ville dont il s'agit en ce moment lorsqu'il disait à ses apôtres :

Vos estis lux mundi. Non potest civitas abscondi supra montem posita[2].

« Vous êtes la lumière du monde, et l'on ne saurait cacher la ville placée sur la montagne. »

Puisque Jésus-Christ prononçait le discours des Béatitudes sur la colline de Hattin, au pied de Safed, son geste divin pouvait effectivement indiquer alors cette ville, qui se voit de presque toute la Galilée.

Mais ce n'est là qu'une simple conjecture; car on peut traduire ainsi les derniers mots du verset précédent : « Une ville ne peut être cachée quand elle est située sur une montagne. » Et c'est même très probablement le sens le plus naturel et le plus logique; car en grec l'article manque devant le mot πόλις, « ville », qu'il faut prendre, par conséquent, dans un sens indéterminé :

Οὐ δύναται πόλις κρυβῆναι, ἐπάνω ὄρους κειμένη.

Il est question dans le Talmud d'une localité appelée *Tsefat*, en hébreu צפת, à propos des feux que l'on allumait pour annoncer la Néoménie[3]. Comme le Talmud a évidemment en vue un endroit situé sur une montagne, d'où l'on pouvait apercevoir les feux,

[1] Burchardus de Monte Sion, c. IV, § 5. — [2] *Saint Matthieu*, c. V, v. 14. — [3] Talmud de Jérusalem, *Rosch haschana*, XI, 2.

M. Neubauer fait observer avec raison que la situation de Safed s'accorde parfaitement avec les indications talmudiques, et qu'on ne s'aventure donc pas beaucoup en identifiant le Tsefat du Talmud avec cette ville, d'autant moins que l'orthographe de Tsefat est restée la même, comme on vient de le voir, chez les écrivains hébreux postérieurs que dans le Talmud [1].

[1] A. Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 227.

CHAPITRE CENT QUATORZIÈME.

A'ÏN ZEITOUN (E'N-ZETOUN). — KADDITA (KISMA). — BIRKET EL-DJICH. — MEIROUN (MEIRÔN, MEROTH). — KHARBET CHEMA'. — KHARBET KAÏOUMEH (AL-KIOUMIA). — RETOUR À SAFED.

A'ÏN ZEITOUN (E'N-ZETOUN).

Le 16 novembre, à sept heures trente minutes du matin, je descends vers le nord-est de la hauteur de Safed, puis je monte vers l'ouest-nord-ouest à la colline où s'élève le village d'A'ïn Zeitoun. Les pentes en sont couvertes d'oliviers, de figuiers, de noyers et de légumes. Deux sources coulent dans le village : l'une sort avec beaucoup d'abondance d'un petit canal qui paraît antique, à côté d'une mosquée bâtie en partie avec des pierres de taille qui proviennent sans doute d'un édifice antérieur; l'autre jaillit non loin de là, et ses eaux arrosent des jardins cultivés par étages successifs. Les habitants sont tous Musulmans et au nombre de 350 environ. A'ïn Zeitoun est mentionné par plusieurs rabbins juifs du moyen âge sous le nom hébreu d'E'n-Zetoun.

Dans la *Description des tombeaux sacrés*, par Rabbi Iakob, nous lisons :

E'n-Zetoun est le lieu des sépulcres de Chanina, fils de Dosa, de Rabbi Iehouda, fils d'Elaï, et de leurs disciples[1].

Il est question plus tard de cette même localité, comme touchant à Safed, dans la *Description des tombeaux des justes*, par Gerson de Scarmela[2].

[1] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 185. — [2] Carmoly, *ibid.*, p. 381.

KADDITA (KISMA).

A huit heures quinze minutes, je me remets en marche vers le nord-ouest par un sentier très accidenté.

A neuf heures, j'arrive à Kaddita. Ce village, situé sur une colline dont les pentes sont abruptes et rocheuses vers le sud, et cultivées vers le nord en figuiers, en oliviers et en vignes, est à une altitude de 778 mètres au-dessus de la Méditerranée. Il se compose uniquement aujourd'hui d'une dizaine de maisons, habitées par autant de familles musulmanes. Quelques citernes creusées dans le roc prouvent qu'il a succédé à une localité antique. Celle-ci paraît s'être appelée Kisma; du moins nous lisons dans l'Itinéraire de Samuel bar Simson :

De Tsefat nous allâmes à Guch Chaleb. Nous y rencontrâmes sur la route une ville dont le nom est Kisma. Nous y trouvâmes le sépulcre de Rabbi José, fils de Pedat, appelé, du nom de la ville, fils de Kisma [1].

Or, si l'on se rend directement de Tsefat (Safed) à Guch Chaleb (El-Djich), la *Giscala* de Josèphe, on ne rencontre, chemin faisant, qu'un seul village, c'est celui qui s'appelle maintenant Kaddita. Quant à ceux de Taithaba et de Safsaf, on les laisse à quelque distance, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. Kaddita doit donc occuper l'emplacement de la localité signalée dans ce passage sous le nom de Kisma.

BIRKET EL-DJICH.

A neuf heures quinze minutes, je descends vers le nord-ouest, pour monter bientôt après dans la même direction; le sol est partout jonché de pierres volcaniques.

A neuf heures trente minutes, je passe à côté d'un grand bassin elliptique, qui mesure environ 900 pas de tour et dont les berges, hautes d'une dizaine de mètres, sont formées d'un énorme amas

[1] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 133.

de laves et de blocs basaltiques. Cette dépression peut donc être regardée comme le cratère d'un volcan, et l'on a remarqué que, lors du fameux tremblement de terre de 1837, qui fit tant de victimes en Galilée, et notamment à Safed et à El-Djich, cet endroit était l'un des principaux centres de l'action volcanique qui ébranla si fortement cette partie de la Palestine. Pendant la saison des pluies, ce bassin se remplit d'eau, et c'est alors un vaste réservoir où les habitants des villages voisins viennent abreuver leurs bêtes de somme et leurs troupeaux; mais, dès le commencement des grandes chaleurs, il se dessèche peu à peu, et la culture ensuite s'en empare.

MEIROUN (MEIRÔN, MEROTH).

A neuf heures trente-cinq minutes, je prends la direction du sud-sud-ouest, laissant au nord le village d'El-Djich, l'ancienne Giscala, dont j'ai parlé suffisamment ailleurs, et à l'ouest celui de Safsaf, que j'ai également décrit.

A dix heures trente minutes, après avoir franchi un profond ravin hérissé de rochers et de broussailles, je chemine quelque temps vers le sud au milieu d'oliviers séculaires, puis je monte vers le sud-ouest à Meiroun par un sentier pratiqué en forme d'escalier. Sur les flancs orientaux de la colline, plusieurs gros murs, bâtis avec des blocs considérables, soutiennent les terres et constituent différentes terrasses successives, jadis couvertes, les unes de culture, et les autres d'habitations dont on distingue les arasements.

Meiroun paraît avoir été autrefois une ville de quelque importance. Un grand nombre de maisons renversées de fond en comble jonchent partout le sol de leurs débris. Quant au village actuel, il se réduit à une très faible population, exclusivement musulmane.

La principale ruine qui attire l'attention du voyageur est celle d'une ancienne synagogue. Construite sur une plate-forme rocheuse taillée et aplanie par la main de l'homme, elle s'étend du sud au nord; sa largeur est de 16 pas et sa longueur de 32. Les pierres

qui ont servi à la bâtir sont régulières et affectent de grandes dimensions. La façade méridionale ou façade d'entrée est percée de trois portes; celle du centre est formée d'un immense bloc horizontal, constituant un linteau et reposant, mais de manière à les déborder, sur deux pieds-droits, également monolithes et ornés de moulures à crossettes qui répondent à celles du linteau. Cette porte était accompagnée de deux portes latérales, moins larges et plus basses, que décoraient des moulures semblables. Celle de gauche est encore debout; celle de droite, au contraire, n'existe plus. Entre les deux portes encore subsistantes on observe une fenêtre rectangulaire, ce que l'on ne remarque pas à droite. Intérieurement s'élevaient des colonnes monolithes, dont les fûts mutilés sont dispersés dans le village. J'en ai retrouvé plusieurs dans la maison du cheikh. Il y avait un portique ici comme au devant de l'une des deux synagogues de Kefr Bera'm; il a été complètement détruit. Le mur occidental de l'édifice est formé par les parois de la montagne même, qui a été en cet endroit taillée à pic. Le mur septentrional et le mur oriental ont été démolis; quelques assises en belles pierres de taille sont seules encore en place. Le roc aplani servait de pavé. Aucune trace d'inscription n'est visible sur ce qui nous reste de ce monument.

Indépendamment de la ruine que je viens de décrire, de nombreuses excavations sépulcrales pratiquées dans les flancs rocheux de la colline méritent d'être visitées. Je pénètre tour à tour dans une dizaine de ces grottes; elles ont été toutes violées, et je n'y distingue aucune inscription. La plus étendue de ces cavernes, connue sous le nom de « Hillel l'ancien » ou encore de *Merharet el-Arba'ïn*, « caverne des quarante », parce qu'elle pouvait renfermer quarante cadavres, se compose d'une première chambre, qui se divise elle-même en deux compartiments voûtés en plein cintre, l'un à droite, l'autre à gauche, et renfermant chacun trois auges funéraires creusées dans le roc. Derrière chacun de ces groupes d'auges parallèles, une quatrième auge est placée transversalement. De là on pénètre dans une deuxième chambre, qui contient sept autres en-

foncements voûtés en plein cintre, sous chacun desquels ont été creusées soit quatre, soit cinq auges, disposées comme dans les deux premiers réduits. Toutes ces tombes sont actuellement vides; néanmoins la plupart sont encore munies de leurs couvercles taillés en dos d'âne et avec acrotères arrondis aux angles.

D'autres cavernes reproduisent à peu près le même type, mais elles sont moins vastes. L'une d'entre elles renferme seize auges sous plusieurs arcosolia cintrés.

Non loin de là, on me montre, sous des coupoles, dans une grande enceinte appartenant à la communauté juive de Safed, les tombeaux de Rabbi Éléazar et de Rabbi Chemaoun, rabbins vénérés, qui sont encore un but de pèlerinage pour les Israélites de cette ville.

Meiroun, dans le Talmud *Meirôn*, מירון, et *Merôn*, מרון, est probablement la place appelée Meroth, Μηρώθ, par Josèphe, et qui fut fortifiée par lui dans la haute Galilée, conjointement avec le rocher d'Achabara, Seph et Iamnith :

Τῆς τε ἄνω Γαλιλαίας τήν τε προσαγορευομένην Ἀχαβάρων Πέτραν καὶ Σὲφ καὶ Ἰαμνὶθ καὶ Μηρώθ (ἀνετειχίσατο)[1].

«Dans la haute Galilée, il (Josèphe) releva les remparts du rocher appelé d'Achabara, de Seph, d'Iamnith et de Meroth.»

Nous lisons pareillement dans un autre passage de ce même écrivain :

Τάς τε κατὰ τὴν ἄνω Γαλιλαίαν κώμας, καὶ πάνυ πετρώδεις οὔσας ἐτείχισα παραπλησίως· ὀνόματα δ' αὐταῖς Ἰάμνεια, Μηρὼθ, Ἀχαβάρη[2].

«Dans la haute Galilée, j'environnai également de remparts, bien qu'elles soient situées sur des hauteurs complètement rocheuses, les bourgades que l'on appelle Iamnia, Meroth et Achabara.»

Merôn, dit M. Neubauer, est presque toujours citée avec Gousch Halab : il est permis, d'après le Talmud de Jérusalem, de manger des dattes (produit de l'année de relâche) jusqu'à ce que les dernières disparaissent des arbres

[1] *Guerre des Juifs*, l. II, c. xx, § 6. — [2] *Vie de Josèphe*, § 37.

à Jéricho, et des olives jusqu'au moment où l'on n'en voit plus à Merôn et à Gousch Halab. Ces deux villes, raconte le Midrasch, se sont disputé les restes mortels de R. Éliézer, fils de Siméon; on en arriva même aux coups de bâtons. Un passage talmudique nous apprend que la montée vers Merôn était très étroite : deux personnes ne pouvaient pas marcher l'une à côté de l'autre. Merôn, dit l'élégie de Kalir, était un poste de prêtres[1].

Au XIIe siècle de notre ère, Benjamin de Tudèle[2] mentionne à Meirôn les tombes des célèbres docteurs Hillel et Schammaï, avec vingt de leurs disciples et autres rabbins.

Dans l'*Itinéraire de Palestine* par Samuel bar Simson, en 1210, nous lisons :

De là (de Kisma) nous montâmes au village de Merôn et nous y trouvâmes le sépulcre de Rabbi Éléazar, fils de Chasma. A Merôn nous découvrîmes aussi l'école de Rabbi Siméon ben Iochaï; elle est carrée, et il y est enterré, et avec lui Rabbi Éléazar, son fils. Deux arbres s'élèvent sur son tombeau; c'est un endroit très beau. Au bas de la montagne, nous trouvâmes les sépulcres de Hillel et de Schammaï, ainsi que trois cent trente-six autres tombeaux. Sur ces tombeaux il y a une coupole de marbre blanc, dont l'intérieur est orné de bas-reliefs représentant des branches d'arbres..... Dans la ville nous trouvâmes un tombeau couronné ainsi qu'une belle synagogue; celle-ci porte une inscription qui indique qu'elle a été fondée par Schalom ben Lévi. En sortant de la ville, nous découvrîmes le sépulcre de Rabbi Siméon Chatufa, et, un peu plus loin, le tombeau d'Abdias. Ce dernier est couvert d'une plaque de marbre blanc, sur laquelle est gravé : « Ceci est le sépulcre d'Abdias le prophète, qui craignait Dieu dès son enfance et qui est mort l'an 570 de la sortie d'Égypte[3]. »

L'inscription dont il est question dans ce passage comme gravée sur la synagogue, probablement au-dessus de la porte principale, a disparu avec la pierre qui la portait. Le personnage qui avait fondé cet édifice étant d'ailleurs complètement inconnu, on ne peut donc assigner la date du monument.

Quant à Siméon ben Iochaï, il passe pour un des disciples du célèbre Akiba, et fleurit vers l'an 120 de l'ère chrétienne. Comme il fonda, au dire des rabbins, beaucoup de synagogues en Palestine,

[1] Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 228. — [2] *Itinéraire*, p. 26. — [3] Carmoly, *Itinér. de la Terre sainte*, p. 123.

et notamment l'une de celles de Kefr Bera'm, cela fixe la date de ce dernier monument et de ceux qui sont attribués au même personnage.

Dans la *Description des tombeaux sacrés*, par Iakob de Paris, en 1258, il est fait mention également de Merôn :

A Merôn, dans une synagogue, se trouvent les tombeaux de Rabbi Siméon et de Rabbi Éléazar son fils, et, dans une caverne, ceux de la maison de Hillel, de la maison de Schammaï et de leurs disciples[1].

Dans les *Chemins de Jérusalem*, par Ishak Chélo, en 1334, la même localité est ainsi décrite :

De là on se rend à Merôn, l'endroit de Rabbi Siméon, fils de Iochaï. On y voit l'école, la synagogue et le tombeau de ce grand homme. Deux beaux palmiers entourent le tombeau, qui est de pierres de taille. L'école est à droite et la synagogue à gauche de ce monument sépulcral. A Merôn reposent encore Hillel et Schammaï. Leurs tombeaux, ainsi que ceux de leurs disciples, se trouvent dans une caverne de la montagne. Les miracles et les merveilles qui ont été opérés sur les tombeaux de ces saints sont connus dans tout le pays d'Israël. La communauté juive de Merôn est peu considérable; la plupart de ses membres font partie de la sainte congrégation de Tsefat. Cependant elle possède une belle synagogue[2].

La relation intitulée *Jichus ha-Tsadikim*, « tombeaux des justes[3] », et celle qui a pour titre *Jichus ha-Aboth*, « tombeaux des patriarches[4] », donnent l'une et l'autre des détails analogues sur les sépultures célèbres qui étaient révérées en cet endroit.

KHARBET CHEMA'.

A deux heures, je descends vers le sud dans l'Oued Meiroun, dont j'atteins le lit à deux heures dix minutes.

A deux heures quinze minutes, en remontant cet *oued* vers le sud, je passe à côté d'une source qui forme ruisseau et qui est renfermée elle-même dans une construction très délabrée. De là, je gravis les pentes d'une colline toute hérissée de broussailles et

[1] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 184. — [2] Carmoly, *ibid.*, p. 260. — [3] Carmoly, *ibid.*, p. 381. — [4] Carmoly, *ibid.*, p. 451 et 452.

que couronnent les ruines d'une bourgade détruite, appelée Kharbet Chema', que d'autres prononcent Chemma'. Les arasements de nombreuses maisons démolies y sont encore reconnaissables au milieu d'un épais fourré de chênes verts. On y distingue aussi les débris d'un petit édifice, jadis orné de colonnes monolithes, dont les tronçons mutilés gisent sur le sol mêlés à un amas confus de pierres de taille. Sur le devant d'un montant de porte, je remarque une aigle aux ailes déployées sculptée dans une couronne. A une faible distance de là s'élève un immense sarcophage bisome, sur une sorte de petite chambre très basse, construite avec de gros blocs. Il est surmonté, mais non immédiatement, d'un gigantesque couvercle assez grossièrement taillé, mesurant $2^{m},80$ de long sur $2^{m},16$ de large. L'une de ses petites faces, celle du sud, est précédée d'une espèce de porte ou vestibule, formé par deux pieds-droits et par un linteau, sous lequel on pouvait se placer pour regarder, dans l'intérieur des deux cuves sépulcrales, les corps qui y reposaient; car une ouverture rectangulaire avait été ménagée à dessein de ce côté dans la face du sarcophage. Actuellement les deux cuves sépulcrales sont vides, cette sépulture ayant été violée comme toutes les autres. Mon guide donne à ce tombeau singulier le nom de Sirir.

J'examine ensuite tour à tour, soit sur le plateau supérieur de la colline, soit en redescendant ses flancs septentrionaux, plusieurs grandes cavernes funéraires, creusées dans le roc et renfermant chacune un nombre plus ou moins considérable d'auges sépulcrales ménagées dans l'épaisseur du roc évidé. L'une de ces cavernes m'est désignée sous le nom de Merharet Chema' et passe pour avoir jadis servi de tombeau à Rabbi Chemmaï et à ses principaux disciples.

Les deux nécropoles de Meiroun et de Chema' n'en font, du reste, pour ainsi dire qu'une seule et ne sont séparées l'une de l'autre que par le ravin de l'Oued Meiroun. Elles sont, je crois, bien antérieures à l'époque talmudique; seulement quelques-uns de ces caveaux ont pu ensuite renfermer la dépouille des rabbins dont la mémoire y reste encore attachée.

KHARBET KAÏOUMEH (AL-KIUMIA).

De retour à quatre heures à Meiroun, j'en redescends immédiatement vers le nord-est.

Après avoir traversé une vallée plantée d'oliviers, je suis vers l'est-nord-est un sentier âpre au milieu de rochers et de broussailles, et, à quatre heures trente-cinq minutes, je jette un coup d'œil sur des ruines confuses, appelées Kharbet Kaïoumeh; ce sont celles d'un ancien village entièrement renversé, sur un faible monticule. De nombreux matériaux, restes de maisons démolies, sont épars sur le sol; ils sont, pour la plupart, de petites dimensions; quelques-uns seulement sont plus considérables. Plusieurs citernes et une piscine pratiquées dans le roc sont en partie comblées.

Cette localité est mentionnée sous le nom d'Al-Kiumia dans le traité intitulé *Jichus ha-Abot*, par Uri de Biel :

Al-Kiumia. Là est le sépulcre de Rabbi Iosé, de Iokaret, dont la mémoire soit en bénédiction! On l'appelle Ebn al-Manusch [1].

Comme cet écrivain la cite immédiatement après E'n al-Zethon, l'A'ïn Zitoun de nos jours, qui avoisine Safed, tout autorise à penser qu'il s'agit ici de l'endroit nommé aujourd'hui Kaïoumeh, lequel effectivement est à 3 kilomètres d'A'ïn ez-Zitoun.

Le même village est signalé sous la désignation d'Al-Kadumia dans le *Jichus ha-Tsadikim* [2]; mais M. Neubauer fait observer dans une note que la leçon Kiumia est préférable. J'ajouterai aussi moi-même qu'on doit être d'autant plus porté à l'adopter qu'on la retrouve facilement dans le mot arabe Kaïoumeh.

Une tradition place en ce lieu la patrie de Tobie. Le livre qui porte son nom commence par ces paroles, du moins dans la Vulgate de saint Jérôme :

Tobias ex tribu et civitate Nephthali (quæ est in superioribus Galilææ supra

[1] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 448. — [2] Carmoly, *ibid.*, p. 381.

Naasson), post viam quæ ducit ad occidentem, in sinistro habens civitatem Sephet[1].

Cette tradition, dont m'a parlé un Juif de Safed, est-elle fondée? Je ne le pense pas. Kaïoumeh est, à la vérité, dans le voisinage de Safed, qui paraît être la ville de Sephet mentionnée dans ce verset; mais, d'un autre côté, cette localité semble n'avoir été qu'un simple village plutôt qu'une ville ou même une bourgade de quelque importance, comme devait être celle de Nephthali.

Cette ville de Nephthali, que nous ne connaissons d'ailleurs que par cet unique verset de la Vulgate, est identifiée au moyen âge par Burchard avec un endroit appelé de son temps Syrin :

De Naasson II leucis contra orientem, de Dothaym fere ad tres contra aquilonem, est civitas Nephthalim, de qua Tobias fuit, firmo valde loco sita. Habet enim ab occidente montem altum valde et penitus inascensibilem, nisi a parte orientis per breve spacium. Hanc puto tempore excidii secundum Josephum Iotopatam dictam. In qua idem Josephus obsessus fuit a Romanis et captus, ut ipse testatur. Nunc Syrin dicitur, et distat de Sephet parum plus quam leucam[2].

Cet endroit appelé Syrin, éloigné de Safed d'un peu plus d'une heure et dans une position naturellement très forte, dominé en outre à l'occident par une montagne extrêmement élevée et presque inaccessible, ne peut être le Kharbet Sirin, situé dans une vallée à deux heures au sud de Safed; mais, selon toute apparence, il faut l'identifier avec les ruines de Chema', dont je viens de parler tout à l'heure. Ces ruines, en effet, sont éparses sur une haute colline, qui est adossée elle-même vers l'ouest à l'une des montagnes les plus élevées et les plus abruptes de la Palestine, le Djebel Djermak; en second lieu, 6 kilomètres environ les séparent de la hauteur de Safed, distance qui répond bien aux mots *distat de Sephet parum plus quam leucam.*

Enfin, la désignation de Syrin s'est conservée, avec une très légère altération seulement, dans le nom de Sirir, que porte encore

[1] *Livre de Tobie*, c. I, v. 1. — [2] Burchardus de Monte Sion, c. v, § 7.

le gigantesque sarcophage bisome que j'ai décrit. C'est donc là, d'après Burchard, que se trouvait la ville de Nephthali, patrie du juste Tobie.

RETOUR À SAFED.

A quatre heures cinquante minutes, je quitte les ruines de Kaïoumeh pour me diriger vers l'est, puis vers le sud-est.

A six heures, je suis de retour sous ma tente à Safed.

CHAPITRE CENT QUINZIÈME.

BIRIA (BIRI). — KHARBET BENIT. — A'MOUKA (A'MOUKA). — KHARBET NABARTEÏN (NEBARTA). — TAITHABA. — DALATA (DALATA). — KHARBET RABISA. — KHARBET A'LOUIEH. — RAS EL-AHMAR. — A'LMA (A'LMA).

BIRIA (BIRI).

Le 17 novembre, à sept heures trente minutes du matin, je descends, vers le nord-nord-est, de Safed.

A sept heures quarante minutes, je passe à côté d'une source appelée A'ïn el-A'fieh, puis auprès d'une seconde, nommée A'ïn el-Hasen.

De là, je monte vers le nord-ouest et ensuite vers le nord.

A sept heures cinquante-cinq minutes, je parviens à Biria, village situé sur un plateau élevé, mais dominé lui-même vers l'est par une hauteur plus considérable, le Djebel Biria, dont le point culminant atteint 945 mètres au-dessus de la mer. Une source arrose des jardins qui s'étendent au bas du village, et qui sont plantés de figuiers, de grenadiers, d'oliviers et de noyers. La population actuelle de Biria est de 150 habitants, tous Musulmans. Dans le Talmud, une localité appelée Biri ou Biré est mentionnée avec Akhbara, Meirôn et Gousch-Halab. C'est évidemment le village de Biria qui nous occupe en ce moment[1].

KHARBET BENIT.

A huit heures, je continue à monter vers le nord, puis vers l'est-nord-est.

[1] Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 230.

A huit heures trente minutes, j'arrive aux ruines dites Kefr Benit. Là, sur un plateau dont l'altitude au-dessus du niveau de la mer est de 891 mètres, s'élevait un village, aujourd'hui renversé de fond en comble et dont il ne subsiste plus que de nombreux amas de pierres provenant de maisons démolies.

A'MOUKA (A'MOUKA).

A neuf heures, je descends vers le nord des pentes très rapides et, à neuf heures vingt minutes, je suis à A'mouka, petit village situé dans un vallon à 200 mètres environ au-dessus de Kefr Benit. Il est habité par quelques Algériens ayant fait jadis partie de l'armée d'Abd-el-Kader et établis comme colons en cet endroit.

Près d'une source appelée A'ïn A'mouka, croissent plusieurs bouquets de figuiers. A quelques pas de là, je remarque une base de colonne et un certain nombre de pierres de taille, restes d'un édifice antique, peut-être d'une synagogue, presque complètement détruit.

Dans l'*Itinéraire de Palestine* par Samuel bar Simson, nous lisons :

De là (de Kefar Bara'm) nous vînmes à Kefar A'mouka, et nous y trouvâmes le sépulcre de Jonathan, fils d'Uziel, sur lequel il y a un grand arbre. Les Ismaélites y apportent de l'huile et y font brûler une lumière en son honneur. Ils font aussi des vœux à sa gloire[1].

Ce Jonathan fils d'Uziel est le célèbre auteur de la version chaldaïque ou paraphrase de Josué, des Juges, de Samuel, des Rois, d'Isaïe, de Jérémie, d'Ézéchiel et des douze petits prophètes.

En hébreu, le nom A'mouka s'écrit עמוקה, *A'moukah*.

L'auteur de la *Description des tombeaux sacrés*, Rabbi Iakob, reproduit l'assertion de Samuel bar Simson :

A A'mouka, dit-il, est enterré Jonathan, fils d'Uziel, sous un bel arbre[2].

La mention de ce même tombeau à A'mouka se trouve dans

[1] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 132. — [2] Carmoly, *ibid.*, p. 185.

deux autres relations judaïques postérieures, intitulées : l'une *Jichus ha-Tsadikim*[1], et l'autre *Jichus ha-Aboth*[2].

Carmoly reproduit la légende suivante, au sujet du tombeau de Jonathan et de ce personnage :

Un roi d'Égypte qui avait longtemps, mais en vain, assiégé la ville de Sefad, au pouvoir des Chrétiens, prit un jour la résolution d'abandonner le siège et de retourner le lendemain dans son pays. La nuit, pendant que le prince dormait sur son lit, Jonathan, fils d'Uziel, qui est enterré à A'mouka, lui apparut et lui dit : Tu te proposes de quitter demain matin le siège de Safed et de laisser cette belle place aux Chrétiens; ne fais point cela, mais attaque-la, au contraire, au point du jour avec ton armée; avant midi, je te donnerai la ville. — Mais qui es-tu pour me parler ainsi? lui dit le roi. — Je suis le Juif enseveli à A'mouka; sur mon tombeau s'élève un arbre majestueux, dont les branches tout autour s'inclinent jusqu'à terre; mon nom est Jonathan, fils d'Uziel.

Le prince arabe s'éveilla. Indécis d'abord, il se décide bientôt après, attaque, à la tête de toute son armée, la ville avec tant de courage et de bravoure qu'elle tombe immédiatement en son pouvoir. Transporté de joie de cette victoire, due au conseil de Jonathan, fils d'Uziel, il s'informe d'A'mouka, village à une parasange de Sefad, s'y transporte et y rend de grands honneurs au sépulcre de celui qui lui a fait gagner une bataille inattendue[3].

Aujourd'hui ce tombeau n'existe plus; du moins, je ne l'ai pas vu; mais on observe encore en ce lieu un vieil arbre, dont quelques branches sont soutenues par des pierres de taille, sur lesquelles les pèlerins juifs aiment à inscrire leurs noms.

KHARBET NABARTEÏN (NEBARTA).

A neuf heures quarante minutes, je gravis vers l'ouest-nord-ouest des pentes très raides.

A neuf heures cinquante-sept minutes, je parviens sur un plateau rocheux, que bordent, à droite et à gauche, des ravins profonds; ma direction est alors celle du sud-ouest.

[1] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 378. — [2] Carmoly, *ibid.*, p. 450. — [3] Carmoly, *ibid.*, p. 319 et 320.

A dix heures treize minutes, je passe auprès d'une source appelée A'ïn Nabarteïn, qui coule dans l'*oued* de ce nom.

Immédiatement au-dessus et à l'ouest de cette source s'élève une colline toute couverte de ruines. Plusieurs débris de colonnes de différents diamètres y sont mêlés à des matériaux de toutes sortes et de toute grandeur provenant de constructions renversées. D'autres tronçons de colonnes et de belles pierres de taille gisent non loin d'un four à chaux, pour y être calcinés.

Au nord de cette colline et séparée d'elle par une route, une seconde colline, plus étendue mais moins haute que la précédente, est également toute parsemée de ruines. Environnée au nord, à l'est et à l'ouest par des ravins sauvages, elle forme plusieurs terrasses successives soutenues par de gros murs. Sur la plate-forme supérieure on remarque les restes d'une ancienne synagogue. Cet édifice, tourné du sud au nord, comme presque tous les monuments de ce genre en Palestine, mesurait 27 pas de long sur 18 de large. Divisé en trois nefs, il était orné intérieurement de dix colonnes en pierre, cinq de chaque côté, qui sont maintenant brisées en de nombreux tronçons et que couronnaient des chapiteaux corinthiens. Sur la base d'une colonne, un animal à longues oreilles, assez bien sculpté, mais mutilé, est très probablement un lièvre. A l'endroit où était la grande porte d'entrée, deux magnifiques blocs sont couchés sur le sol : l'un servait de jambage et l'autre de linteau; le second jambage est brisé. Au centre du linteau, qui mesure $2^{m},85$ de long et que décorent des moulures à crossettes, est figuré le chandelier à sept branches entouré d'une couronne. Il sépare en deux parties égales une inscription hébraïque gravée en relief sur une seule ligne. Je l'ai estampée; mais, malgré tous mes soins, cet estampage a peu réussi, à cause d'un vent violent qui soufflait alors et qui contrariait singulièrement mon opération; beaucoup de caractères sont en outre très rongés par le temps. Je n'ai trouvé aucune trace des deux portes latérales.

A côté de cette ancienne synagogue, on distingue les vestiges d'un autre édifice, pareillement renversé de fond en comble.

L'emplacement qu'occupait la petite ville qui s'élevait en cet endroit est depuis longtemps sillonné par la charrue et livré à la culture ou envahi par des broussailles. Il est plusieurs fois question de cette localité dans les *Itinéraires* de Carmoly, sous le nom de Nebarta ou Nebertin.

Nous lisons, par exemple, dans Samuel bar Simson :

En quittant Kefar A'mouka, nous arrivâmes à Kefar Nebarta; nous y trouvâmes le tombeau de Rabbi Meïr. Nous retournâmes ensuite à Tsefat, où nous célébrâmes le sabbat. Dans ces endroits il y a des communautés juives, où chacune se compose de plus de cinq fois dix membres [1].

Dans la *Description des tombeaux sacrés*, la même localité est mentionnée sous la dénomination de Nebertin :

Dans Nebertin sont les sépulcres de Rab Nachman et de Rab Iakob, citoyen de Nebouria [2].

L'auteur de la relation intitulée *Sépulcres des Justes* s'exprime comme il suit au sujet de Nebertin :

Nebertin est l'endroit où sont ensevelis Rabbi Iakob, citoyen de Nebouria, et Rabbi Éléazar le Modéen [3].

Enfin, dans les *Sépulcres des Patriarches*, il est parlé de Nebertin dans les termes que voici :

Nebertin. Là est enseveli Rabbi Iakob le Nebertien, avec Rabbi Éliézer le Modéen [4].

De ces deux derniers passages il ressort que Nebouria et Nebertin sont une seule et même localité, puisque Rabbi Iakob est appelé, dans le premier, *citoyen de Nebouria* et, dans le second, *le Nebertien*.

TAITHABA.

A midi trente-cinq minutes, je descends vers le nord-ouest,

[1] Carmoly, *Itinéraires*, p. 132.
[2] Carmoly, *ibid.*, p. 185.
[3] Carmoly, *Itinéraires*, p. 378.
[4] Carmoly, *ibid.* p. 450.

puis je monte bientôt après dans la même direction et ensuite vers le nord.

A une heure quinze minutes, je laisse à ma gauche, à la distance de 1 kilomètre environ, le village de Taithaba, que j'avais visité en 1870. Sa population est de 200 habitants, tous Musulmans. Les maisons sont bâties avec des matériaux basaltiques. Quelques plantations de figuiers les avoisinent. Une source, dont l'eau est légèrement saumâtre, coule auprès. Non loin de là, sur un monticule bordé de gros blocs basaltiques qui paraissent taillés par la main de l'homme, s'élève un *oualy* musulman. Taithaba a évidemment succédé à une localité antique, dont il subsiste encore de nombreuses pierres, toutes basaltiques, les unes dispersées ou employées dans des masures modernes, les autres délimitant de petits enclos.

DALATA (DALATA).

A une heure vingt-cinq minutes, j'arrive à Dalata. Ce village, situé sur un plateau élevé dont l'altitude au-dessus de la mer dépasse 800 mètres, se borne actuellement à quelques maisons grossièrement bâties, habitées par des Musulmans; les autres sont renversées. Une piscine, entourée d'un amas considérable de pierres basaltiques, semble, comme le Birket el-Djich, être le cratère d'un ancien volcan.

Voici les différents passages des *Itinéraires* de Carmoly où ce village est mentionné :

De là (d'A'lma), nous montâmes à Dalata, et nous y trouvâmes le sépulcre de Rabbi Iehouda ben Tamra [1].

A Dalata sont ensevelis Rabbi Ismaël, Rab Houna et Rab Hamenouna, ainsi que Rabbi Éliézer, fils de Hyrcanos, et leurs disciples [2].

De ce village (de Faraouah) on vient à Dalata, où il y a une petite communauté juive. On trouve dans ce village un grand nombre de tombeaux et de sépulcres de nos sages (dont la mémoire soit en bénédiction!). Parmi eux on distingue les tombeaux de Rabbi Éliézer, de Rabbi Ismaël, de Rab Hamenouna, de Rabbi Iehouda, de Rabbi Iosé. Tous ces sépulcres se trouvent dans

[1] Carmoly, *Itinéraires*, p. 135. — [2] Carmoly, *ibid.* p. 185.

des cavernes autour de Dalata. Non loin de ce village, sur le chemin d'A'lma, se trouve une vaste caverne, nommée la *caverne des Babyloniens*, parce qu'elle est remplie de tonneaux d'ossements de justes de la Babylonie[1].

Delata. Là sont les sépulcres de Rabbi Iosé le Galiléen, de Rabbi Ismaël, son fils, et de Rabbi Hillel. Ce Hillel n'est point Hillel le vieux. Il y a encore ici le tombeau de Iosé, fils de Kisma[2].

Delata. Là est le sépulcre de Rabbi Iosé de Galilée, sur le sommet du mont, à l'extrémité du village, ainsi que celui de Rabbi Ismaël, ben Iosé, son fils, au milieu du village même. Tous deux ont une belle voûte sur leurs tombeaux[3].

Ces différents tombeaux sont maintenant oubliés, même des Juifs de Safed; mais je ferai remarquer que, près du village, un *oualy* est consacré à Neby cheikh Ismaïl, santon musulman, qui a peut-être remplacé dans la vénération des habitants de l'endroit le Juif Rabbi Ismaël, dont il est question dans les divers passages que je viens de citer.

KHARBET RABISA.

A une heure quarante-cinq minutes, je me remets en marche vers l'ouest.

A une heure cinquante minutes, je descends vers le nord-ouest dans une vallée toute parsemée de pierres basaltiques et néanmoins cultivée en doura. Je la suis vers le nord.

A deux heures, je laisse à ma gauche un amas confus de matériaux basaltiques provenant de maisons renversées, et auquel mon guide donne le nom de Kharbet Rabisa.

KHARBET A'LOUIEH.

A deux heures vingt-cinq minutes, je rencontre les débris d'un autre hameau, appelés Kharbet A'louieh.

RAS EL-AHMAR.

A deux heures trente minutes, je parviens à Ras el-Ahmar, vil-

[1] Carmoly, *Itinéraires*, p. 263. — [2] Carmoly, *ibid.*, p. 379. — [3] Carmoly, *ibid.*, p. 451.

lage situé à 844 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il renferme 150 Musulmans.

A'LMA (A'LMA).

A deux heures cinquante minutes, je descends vers le nord-est.

A trois heures quinze minutes, après avoir franchi un *oued* qui aboutit à l'Oued el-Farah, je gravis des pentes parsemées de pierres basaltiques, et, à trois heures quarante-cinq minutes, je fais halte à A'lma.

Ce village a une population de 200 habitants, tous Musulmans. On m'y montre l'emplacement d'une ancienne synagogue, dont les débris sont épars de tous côtés, notamment dans une petite mosquée, où je trouve trois fûts mutilés de colonnes qui en proviennent, et près du medhafeh, à côté duquel un beau linteau a été placé sur le sol en guise de banc. La face antérieure de ce linteau est ornée de fleurs et de rinceaux, et au bas on lit l'inscription hébraïque suivante sur une seule ligne :

על המקום חזה ועל כל מקומות ש... ישראל.....

M. Renan, à qui j'ai remis l'estampage de cette inscription, qui est complète et facile à lire, sauf deux mots qui sont mutilés, la traduit ainsi :

(Paix soit) sur ce lieu et sur tous les lieux des..... d'Israël!

Ce savant orientaliste fait remarquer ensuite la ressemblance qu'elle offre avec le commencement de celle de Kefr Bera'm, et il y voit une allusion frappante à un passage du prophète Aggée :

Je mettrai la paix en ce lieu, a dit le Seigneur des armées[1].

Deux piscines, dont une, profondément creusée dans le roc, est entourée d'énormes blocs basaltiques, et une source renfermée dans une construction voûtée soutenue par des arcades fournissent de l'eau à A'lma.

[1] *Aggée*, c. II, v. 9.

Dans l'*Itinéraire de la Palestine*, par Samuel bar Simson, ce village est mentionné comme il suit :

De Gusch Chaleb, nous nous rendîmes à A'lma; avant d'y arriver, nous rencontrâmes le sépulcre de Rabbi Éliézer. Deux arbres ornent son tombeau; personne n'en peut prendre une seule feuille [1].

La même localité est citée dans la *Description des tombeaux sacrés :*

Dans A'lma existent les tombes de Rabbi Iehouda, fils de Tema, de Rabbi Azariah et de Rabbi Éléazar, son fils, ainsi que celle de Rabbi Éléazar, fils d'Arakh [2].

A'lma, dit Rabbi Ishak Chélo, l'auteur des *Chemins de Jérusalem*, possède une sainte association juive. Trois tombeaux d'autant de sages d'Israël, qui portent tous les trois le nom de Rabbi Éléazar, font la gloire de cet endroit. De beaux grenadiers ombragent ces tombeaux antiques. Les Juifs et les Musulmans allument, tous les vendredis soir, des lumières sur ces tombeaux [3].

Dans les *Sépulcres des Justes*, il est également question d'A'lma :

A A'lma, au midi du village, est enterré Rabbi Éliézer, fils d'Hyrcanos, ainsi que Rabbi Éléazar, fils d'Arakh, Éléazar, fils d'Azariah, et son père. A la tête de la montagne est le tombeau de Rabbi Zimra. Celui de Rabbi Iehouda, fils de Tema, se trouve sur un autre côté du village. Là il y a aussi la caverne des Babyloniens, où sont ensevelis Rabbah, fils de Rab Huna, et Rab Hamenuna. A la porte du caveau, il y a des eaux abondantes et bonnes qui coulent au bout du village [4].

Enfin, dans la *Description des tombeaux des patriarches*, nous lisons sur A'lma des détails analogues, qu'il est inutile de reproduire ici [5].

Tous ces tombeaux, autrefois célèbres et visités, sont maintenant inconnus des habitants, et un seul sarcophage vide, dont le couvercle est en partie brisé, a attiré mon attention, à une faible distance de la source.

[1] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 135.

[2] Carmoly, *ibid.*, p. 184.

[3] Carmoly, *Itinéraires*, p. 263 et 264.

[4] Carmoly, *ibid.*, p. 379.

[5] Carmoly, *ibid.*, p. 456.

CHAPITRE CENT SEIZIÈME.

KHARBET KASIOUN. — LAC HOULEH (EAUX DE MEROM). — KHARBET MAROUS. — KHARBET EL-OUEKAS. — EL-KEBA'A. — EL-MERHAR. — FERA'M (FERA'M). — DJA'OUNEH. — DAHRIEH. — SAFED.

KHARBET KASIOUN.

Le 18 novembre, à sept heures dix minutes du matin, je descends d'A'lma dans la direction de l'est. Le sol est partout jonché de pierres volcaniques.

A huit heures, je fais une première halte au milieu des ruines dites Kharbet Kasioun. Ce sont les restes, maintenant très confus, d'une petite ville renversée de fond en comble, et sur l'emplacement de laquelle la charrue a passé souvent; des broussailles et de hautes herbes se sont fait jour aussi çà et là à travers des décombres. Les débris les plus remarquables qui attirent l'attention sont ceux d'une ancienne synagogue, bâtie sur une plate-forme que bornent de deux côtés, à l'ouest et au nord, deux piscines demi-circulaires séparées l'une de l'autre par une chaussée. Tourné du sud au nord, cet édifice était divisé intérieurement en plusieurs nefs par des colonnes monolithes, dont quelques piédestaux sont encore en place et dont une dizaine de tronçons mutilés gisent par terre; les autres ont disparu, avec les chapiteaux qui les couronnaient. Deux beaux morceaux de frise élégamment sculptés gisent pêle-mêle confondus avec d'autres fragments moins remarquables. On y rencontre également une plaque de pierre calcaire, revêtue sur l'une de ses faces de l'inscription suivante :

ΥΠΕΡCΩΤΗΡΙΑCΤΩΝΚ...
ΩΝΗΜΩΝΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡ...

ΚΑΙCΑΡΩΝΛ·CЄΠΤ·CЄΟΥЄ...
ЄΥCЄΒ·ΠЄΡΤ·CЄΒ·ΚΑΙΜ·ΑΥΡ·Α...
ΝΙΝΟΥ [illegible] ΥΙΩΝΑΥ...
ЄΥΧΗCΙΟΥΔΑΙΩΝ

M. Renan avait copié déjà avant moi cette inscription, que M. Léon Renier a restituée ainsi[1] :

Ὑπὲρ σωτηρίας τῶν κ[υρί
ων ἡμῶν αὐτοκρατόρ[ων
Καισάρων, Λ. Σεπ[. Σεουη[ρου
Εὐσεβ. Περτ. Σεβ., καὶ Μ. Αὐρ. Ἀ[ντω
νίνου, [καὶ Λ. Σεπ[. Γέτα], υἱῶν αὐ[τοῦ, καὶ προσ
ευχῆς Ἰουδαίων.

A la place des mots *καὶ προσευχῆς*, je lis plus volontiers *ἐξ εὐχῆς*, « ex voto », et je crois que cette leçon, vers laquelle du reste M. Renan incline dans une note, doit être préférée. D'abord la ligne 5, se terminant par *καὶ πρὸς*, serait plus longue que les précédentes, tandis que, finissant par *ἐξ* seulement, elle est juste de la même longueur que celles-ci. De cette manière, la symétrie de l'inscription est maintenue. Ensuite, s'il y avait *προσευχῆς*, signifiant « lieu de prière, synagogue », il me semble que ce mot devrait être précédé de l'article *τῆς* :

« Pour le salut des empereurs..... et de la synagogue des Juifs (celle de Kasioun).

Le mot *εὐχῆς*, au contraire, peut rester indéterminé et, par conséquent, être privé d'article : « d'après un vœu des Juifs ».

Quoi qu'il en soit, à gauche de l'inscription que je viens de reproduire, on remarque une couronne sculptée, qui renferme intérieurement les caractères que voici :

ΚΑΙ	*Καὶ*
ΙΟΥΛΙΑC	*Ἰουλίας*
ΔΟΜΝΗC	*Δόμνης*
CЄΒ	*Σεβ.*

[1] *Mission de Phénicie*, p. 774.

A droite de la même inscription, sur la partie de la pierre qui est brisée, devait se trouver une couronne analogue contenant pareillement quelques mots, qui correspondaient sans doute à ces derniers.

Quant à la date de l'inscription, M. Léon Renier la fixe à l'année 197 de l'ère chrétienne.

On peut être certain, dit ce savant, que cette inscription a été gravée après le commencement de l'année 196, puisque Caracalla y est compris dans la dénomination générale de αὐτοκράτορες Καίσαρες, et que c'est alors qu'il reçut le titre de César. Je pense que l'inscription a été gravée à la fin de l'année 197, après les premières victoires remportées par Septime Sévère dans sa deuxième guerre contre les Parthes [1].

Indépendamment des ruines de la synagogue, dont je viens de parler, on rencontre encore à Kasioun les vestiges d'un autre édifice, en pierres de taille, presque complètement détruit. On y trouve aussi plusieurs pressoirs antiques, des citernes et une dizaine de tombeaux creusés dans le roc, mais la plupart très dégradés.

Kasioun n'est signalé, ni dans la Bible ni dans Josèphe, sous un nom identique à celui que porte aujourd'hui cette localité; car, ainsi que l'observe très justement M. Renan, il est impossible, à cause de sa position dans la haute Galilée, de la confondre avec la ville de *Kichiôn*, en hébreu קִשְׁיוֹן, en grec Κισών et Κεσιών, en latin *Cesion*, mentionnée dans le livre de Josué comme appartenant à la tribu d'Issachar :

Et Rabboth, et Cesion, Abes [2].

Mais c'est évidemment la localité dont il est question sous le nom de *Kasioun*, en hébreu קאסיון, dans la relation juive intitulée *Jichus ha-Abot*, « tombeaux des patriarches » :

Kasioun. Là sont enterrés Rabbi Iochanan et Rabbi Siméon, fils de Lakisch, de précieuse mémoire [3].

[1] *Mission de Phénicie*, p. 775 et 776.
[2] *Josué*, c. XIX, v. 20.
[3] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 455.

LAC HOULEH (EAUX DE MEROM).

A dix heures trente minutes, je descends de Kasioun dans la direction du sud-est, à travers des champs cultivés en blé ou en doura.

Devant moi, à l'est, à 6 kilomètres de distance, s'étend le lac Houleh, appelé également par les Arabes Bahr el-Kheith. De forme triangulaire, il a son sommet tourné vers le sud et sa base vers le nord; sa largeur la plus grande ne dépasse pas 4 kilomètres et est à peu près égale à sa longueur. On le dit très poissonneux; ses eaux sont douces. De nombreux nénuphars tapissent sa surface de leurs feuilles et l'émaillent de leurs belles fleurs blanches.

On l'identifie généralement avec les Eaux de Merom, en hébreu מֵי מְרוֹם, *Me-Merôm*, en grec τὸ ὕδωρ Μαῤῥῶν, en latin *Aquæ Merom*, près desquelles Josué défit l'armée de Jabin, roi de Hazor.

7. Venitque Josue et omnis exercitus cum eo adversus illos ad Aquas Merom subito, et irruerunt super eos.

8. Tradiditque illos Dominus in manus Israel. Qui percusserunt eos et persecuti sunt usque in Sidonem magnam[1], etc.

Puis il n'est plus question dans la Bible de ce lac, témoin de la victoire éclatante remportée par Josué sur les troupes innombrables de Jabin.

Quant à Josèphe, qui, en racontant ce même fait, ne mentionne pas le lac Merom, il le signale plus tard sous le nom de Semechonitis :

Les Israélites tombent de nouveau sous le joug de Jabin, roi des Chananéens[2]. Celui-ci s'étant élancé de la ville d'Asor, située au-dessus du lac Semechonitis, entretenait une armée de 300,000 fantassins, de 10,000 cavaliers et de 3,000 chariots de guerre[3].

Dans un autre passage de Josèphe, il est encore fait mention du lac Semechonitis et des marais fangeux qui l'entourent :

[1] *Josué*, c. XI, v. 7 et 8. — [2] Il s'agit ici d'un prince descendant du roi Jabin qui fut vaincu par Josué, et son homonyme. — [3] *Antiquités judaïques*, l. V, c. V, § 1.

Le Jourdain, commençant à partir de cet antre (celui de Panium) son cours apparent, traverse les marais et les fondrières vaseuses du lac Semechonitis [1].

Dans un troisième passage, Josèphe nous parle de ce même lac avec plus de détails :

Séleucie était située près du lac des Séméchonites. Ce lac a 30 stades de large et 60 de long; ses marais s'étendent jusqu'au pays de Daphné [2].

Josèphe, comme on le voit, donne à ce lac une longueur beaucoup plus grande que celle que je lui ai assignée. Cette longueur varie, en effet, beaucoup selon les saisons. J'ai indiqué celle qu'il m'a paru avoir avant que les pluies abondantes de l'hiver aient doublé et même triplé son étendue, en transformant en un véritable lac une partie des vastes marais qui le précèdent vers le nord.

On a proposé deux étymologies du nom Σεμεχώνιτις ou Σαμαχώνιτις, par lequel Josèphe le désigne. Les uns ont cru qu'il vient de l'arabe *samak*, « poisson »; dans ce cas, le lac des Séméchonites signifierait « le lac des pêcheurs » ou « des marchands de poissons ». D'autres, ajoute Reland [3], tirent ce nom du verbe arabe *samaka*, « il a été haut, élevé », et ils le regardent comme une simple traduction de l'hébreu *Me-Merôm*, « les Eaux de Merôm », c'est-à-dire « les eaux supérieures », ce lac étant situé à un niveau beaucoup plus élevé que celui de Tibériade. En effet, ce niveau est estimé à 80 mètres environ au-dessus de la Méditerranée, tandis que celui du lac de Tibériade est à 185 mètres au moins au-dessous de cette mer; par conséquent, la différence de niveau des deux lacs est de 265 mètres.

KHARBET MAROUS.

A dix heures trente-six minutes, ma direction devient celle du sud.

A dix heures cinquante-cinq minutes, je franchis l'Oued Marous,

[1] *Guerre des Juifs*, l. III, c. x, § 7. — [2] *Guerre des Juifs*, l. IV, c. i, § 1. — [3] Reland, *Palestine*, p. 262.

dont les berges escarpées sont hérissées de rocs calcaires; ensuite je monte à Marous, village arabe abandonné et détruit. Il avait succédé à une bourgade antique de quelque importance, comme le prouvent de nombreuses pierres de taille éparses sur le sol et employées dans des constructions plus récentes, elles-mêmes démolies. On y remarque aussi les vestiges d'un édifice jadis orné de colonnes doriques, et dont les débris sont dispersés en différents points. Enfin, un monticule voisin, exploité autrefois comme carrière, est tout percé de grottes sépulcrales, où les bergers des environs abritent souvent leurs troupeaux, et dont ils ont détruit, pour les agrandir, toutes les auges funéraires. Dans un vallon, une belle citerne, creusée dans le roc et où l'on descend par un escalier, était fermée par une porte qu'a remplacée depuis un vieux figuier, qui occupe toute la largeur du seuil.

KHARBET EL-OUEKAS.

A onze heures trente-cinq minutes, je me remets en marche vers le sud, puis vers l'est-sud-est, par un sentier très accidenté.

A midi vingt-cinq minutes, je foule des ruines de quelque étendue, appelées Kharbet el-Ouekas et, par d'autres, Kharbet Maltha. Près d'une petite enceinte, au centre de laquelle est une colonne brisée et qui est consacrée à un santon, se montrent quelques vestiges d'un ancien édifice, tourné de l'ouest à l'est, qui était probablement une église. Il était orné intérieurement de colonnes monolithes en calcaire ordinaire, dont quelques tronçons mutilés sont encore en place. D'autres tronçons semblables se retrouvent dans des habitations voisines. Çà et là aussi je remarque des pierres de taille, qui proviennent sans doute de ce monument.

Un peu plus au sud, un monticule est également jonché de débris, restes de maisons renversées. Ce village était ainsi divisé en deux quartiers. Du site qu'il occupait, on aperçoit le bassin entier du lac Houleh, que sillonne le Jourdain du nord au sud; ce fleuve en sort ensuite vers le sud-est.

EL-KEBA'A.

A midi cinquante minutes, je monte vers le sud-ouest, et, à une heure trente minutes, je parviens à El-Keba'a, petit village grossièrement bâti sur un plateau élevé. Il compte à peine 120 habitants, tous Musulmans et originaires, me dit-on, du Hauran.

EL-MERHAR.

A une heure quarante minutes, je redescends vers le sud, et, après avoir franchi un vallon où coule une source, l'A'în el-Keba'a, je gravis vers le sud-est des pentes en partie cultivées.

A deux heures cinq minutes, j'arrive à El-Merhar, village assis sur les flancs d'une montagne percée, vers l'est, de nombreuses grottes, les unes ayant jadis servi de tombeaux et les autres de celliers ou d'habitations. J'y remarque aussi d'anciennes citernes, des pressoirs taillés dans le roc et les débris, aujourd'hui disséminés, d'un édifice bâti en pierres de taille et orné de colonnes. La population actuelle de ce village, autrefois beaucoup plus considérable, est de 300 Musulmans.

FERA'M (FERA'M).

A deux heures quarante minutes, je redescends vers le sud-sud-ouest.

A deux heures quarante-cinq minutes, je franchis l'Oued Fera'm, au-dessous du village du même nom, que je laisse à ma droite vers l'ouest et qui se compose d'une vingtaine de masures.

Les *Itinéraires* de Carmoly signalent ce village sous le nom de Phara'am :

Phara'am est le lieu des sépulcres de Choni ha-Maagel et de sa femme. Au-dessous du village est une école où sont enterrés Abba Chilkia et Chanan ha-Nechba [1].

[1] Carmoly, *Itinéraires*, p. 378.

DJA'OUNEH.

A trois heures quinze minutes, une montée assez raide m'amène à Dja'ouneh, village de 200 Musulmans, dont les maisons, construites avec de menus matériaux et de la terre, s'étagent sur des pentes cultivées en figuiers, en amandiers et en oliviers.

DAHRIEH.

A trois heures vingt minutes, je gravis vers l'ouest, le long de l'Oued Dja'ouneh, dans le lit duquel coulent deux sources qui arrosent des jardins, les flancs de plus en plus raides du Djebel Kena'an.

A quatre heures vingt-cinq minutes, j'ai à ma droite le petit village de Dahrieh.

SAFED.

A quatre heures cinquante minutes, enfin, je fais halte à Safed, où je dresse de nouveau ma tente, auprès des ruines de l'ancienne citadelle.

CHAPITRE CENT DIX-SEPTIÈME.

SEMMOUA'YEH. — FERRADREH (FERATH). — KHARBET ABOU-CHEBA.
KEFR A'NAN (KEFAR HANANYAH). — TELL HAZOUR. — RAMEH.

SEMMOUA'YEH.

Le 19 novembre, à huit heures vingt minutes du matin, je quitte définitivement Safed, et, descendant vers l'ouest, je parviens, à huit heures quarante-cinq minutes, auprès de l'Oued Thaouahin, au fond duquel me mène un long escalier taillé dans le roc. Un ruisseau abondant sillonne le lit de cet *oued* et y fait tourner plusieurs moulins, d'où vient le nom qu'il porte d'*oued des moulins*. Après l'avoir suivi et remonté quelque temps vers le nord-ouest, puis vers l'ouest, je gravis dans cette dernière direction les berges escarpées de cette gorge profonde et étroite, qui conduit à Meiroun, et, laissant ce village au nord-ouest et à ma droite, je chemine vers le sud à travers de hautes broussailles, auxquelles succèdent des plantations d'oliviers.

A dix heures dix minutes, j'arrive à Semmoua'yeh. Ce village, réduit aujourd'hui à une centaine d'habitants, tous Musulmans, a remplacé une bourgade antique, dont il subsiste encore une douzaine de grottes funéraires creusées dans le roc, et renfermant pour la plupart neuf auges sépulcrales disposées trois par trois sous un *arcosolium* cintré. On y distingue aussi les vestiges d'un édifice bâti en pierres de taille, auquel appartenaient plusieurs fûts de colonnes dispersés çà et là, avec les chapiteaux doriques qui les surmontaient. Deux sources abondantes fournissent de l'eau à cette localité; elles sont recueillies l'une et l'autre dans une construction carrée où l'on descend par un escalier.

FERRADHEH (FERATH).

A dix heures cinquante-cinq minutes, je me remets en marche vers le sud-ouest, et, après une montée de quinze minutes, je commence à redescendre vers l'ouest-sud-ouest les pentes couvertes de chênes, de térébinthes et d'yeuses du Djebel el-Arba'ïn. Du sentier étroit que je suis, je distingue à mes pieds toute la basse Galilée, depuis le lac de Tibériade jusqu'à la mer.

A onze heures quarante-cinq minutes, je m'arrête un instant auprès d'une source très considérable, appelée A'ïn Ferradheh (d'autres disent A'ïn Ferathi); elle fertilise quelques jardins. Autrefois elle mettait aussi en mouvement plusieurs moulins, qui sont actuellement détruits. Non loin de cette source s'élève sur un monticule un petit village portant le même nom, et ayant une population de 150 Musulmans.

Les Talmudistes signalent une localité du nom de *Perath* ou *Ferath*, פרת, comme étant la patrie de Iosé [1].

Dans les *Itinéraires juifs* publiés par Carmoly il est plusieurs fois question de Farara ou Faradia, à côté de Hanan ou A'nan [2], village dont je vais parler tout à l'heure. Là étaient enterrés Rabbi Ismaël et Nachum de Guimzo.

KHARBET ABOU-CHEBA.

A midi trente minutes, je descends de Ferradheh vers l'ouest-sud-ouest, puis je gravis les pentes d'une belle colline, qui s'élève par étages successifs et sur le plateau supérieur de laquelle gisent les débris de nombreuses habitations renversées. Des citernes, à moitié comblées, sont les unes construites, les autres creusées dans le roc. Des touffes de lentisques, des chênes verts et des caroubiers croissent partout au milieu des ruines; celles-ci portent le nom de Kharbet Abou-Cheba.

En redescendant de cette hauteur vers le sud-est, je remarque,

[1] Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 275.

[2] Carmoly, *Itinéraires*, p. 184, 382 et 453.

sur les flancs inférieurs de la colline, plusieurs anciennes grottes funéraires pratiquées dans le roc, mais aujourd'hui très mutilées.

KEFR A'NAN (KEFAR HANANYAH).

A une heure cinquante minutes, je monte de là, vers le sud, au village de Kefr A'nan. Assis sur un monticule, il compte une centaine d'habitants, tous Musulmans. Quelques murs de soutènement le long des flancs de cette colline paraissent antiques; il en est de même d'une tombe excavée dans le roc.

Kefr A'nan est le *Kefar Hananyah*, כפר הנניה, signalé dans le Talmud comme étant sur la frontière de la Galilée inférieure et de la Galilée supérieure. On fabriquait à Kefar Hananyah des pots de terre noire. Les habitants de cet endroit étaient en majeure partie des marchands de pots. « Amener des marchands de pots à Kefar Hananyah » correspondait à notre proverbe « porter de l'eau à la rivière » [1].

A propos de cette même localité, nous lisons dans les *Chemins de Jérusalem*, par Ishak Chélo :

De cet endroit (de Kefar Nachum), on va à Kefar A'nan, le Kefar Chananiah de la Mischnah; c'est la patrie de Rabbi Chalefta, citoyen de Kefar Chananiah. Il y est enterré, ainsi que sa femme et ses enfants. D'autres sépulcres antiques ornent ce village, tels que ceux de Rabbi Iakob, de Rabbi Éliézer, son fils [2], etc.

D'autres itinéraires juifs publiés par Carmoly reproduisent sur Kefar A'nan des détails analogues à ceux que je viens de citer, détails auxquels quelques autres sont ajoutés, qui n'ont également qu'une médiocre importance [3].

TELL HAZOUR.

A deux heures dix minutes, je suis vers le sud-ouest une riante vallée qui me conduit au pied d'une hauteur appelée Tell Hazour. Après une ascension assez pénible à travers d'épaisses broussailles,

[1] Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 226.

[2] Carmoly, *Itinéraires*, p. 260.

[3] Carmoly, *ibid.*, p. 382 et 453.

j'atteins, à trois heures quinze minutes, le sommet de cette montagne, appelée Tell Hazour. J'y trouve sur le point culminant les débris d'une ancienne tour carrée, mesurant 9 pas sur chaque face et construite avec des blocs grossièrement taillés et non cimentés. Aux trois quarts écroulée, elle est enveloppée de térébinthes et de chênes verts, qui l'étreignent et même la remplissent tout entière. Près de là, je ne remarque que deux citernes, sans aucune trace d'habitations antiques. Ce plateau élevé n'a donc jamais servi d'assiette à une ancienne place forte, comme je l'avais d'abord supposé, mais seulement à une simple tour d'observation. Néanmoins, à certains moments, il a pu être transformé en une sorte de camp retranché; car, en redescendant vers l'ouest, je distingue au milieu d'épaisses broussailles les vestiges d'un gros mur d'enceinte, que je retrouve également sur les pentes septentrionales du *tell*.

Plus bas vers le nord-ouest, sur un plateau inférieur de la montagne, les restes d'une vingtaine de petites habitations et une douzaine de citernes creusées dans le roc me sont désignés sous le nom de Kharbet Hazour. Il y avait là jadis un village et non une ville. Dans tous les cas, malgré l'identité complète du nom, il faut bien se garder d'y placer la célèbre Hazor, capitale du roi Jabin, qui doit être cherchée dans le voisinage et au-dessus du lac Semechonitis.

RAMEH.

A quatre heures trente minutes, je continue à descendre vers le nord-ouest; puis, après avoir cheminé quelque temps dans une vallée fertile plantée d'oliviers séculaires, je monte à Rameh, où je fais halte à cinq heures trente-cinq minutes. J'ai déjà décrit précédemment ce village, sur lequel il est, par conséquent, inutile de revenir ici.

CHAPITRE CENT DIX-HUITIÈME.

RETOUR À TYR. — KHARBET A'ÏN SEDDIN. — KHAN EL-KASMIEH. — KHARBET A'ÏN EZ-ZERKA. — NAHR EL-KASMIEH. — KHAN EL-YEHOUDIEH. — MERHAREET EL-FERDJ. — OUESTHA. — KHAN EL-MAHMOUDIEH. — DJISR ABOU EL-ASOUAD. — KHARBET ABOU EL-ASOUAD. — KHARBET A'DLOUN, PEUT-ÊTRE ORNITHOPOLIS. — A'DLOUN. — DAR MOKANIEH. — EL-HARTIEH. — OUALY NEBY SARY. — SARIEH (SARA). — KHARBET KHAIZARAN. — OUALY EL-KHADHER. — KHARBET SARFEND. — RAS EL-KANTHARA.

RETOUR À TYR.

Le 20 novembre, je quitte Rameh à sept heures du matin, pour prendre vers l'ouest la route de Saint-Jean-d'Acre, en suivant la belle et fertile vallée qui séparait la haute Galilée de la basse Galilée. Comme je l'ai déjà décrite, ainsi que les différents villages dont elle est bordée, je n'en dirai rien de plus en ce moment.

A onze heures cinquante minutes, j'étais de retour à Saint-Jean-d'Acre.

Le lendemain, 21 novembre, je m'acheminai vers Sour, le long de la côte et par une route que j'ai également décrite avec d'amples détails. Un effroyable orage, dont je fus assailli dans cette journée, me força de m'arrêter à Zib, l'antique Achzib. Jamais je n'avais vu le ciel de la Palestine plus embrasé et sillonné de plus d'éclairs; jamais non plus je n'avais essuyé de pluie plus torrentielle, au milieu d'un fracas semblable de coups de tonnerre presque incessants. Tous les échos des montagnes en étaient ébranlés et les répercutaient au loin. La mer, de son côté, bondissait avec fureur et semblait vouloir inonder la plage. Mais, docile à la voix qui lui a dit : « Tu n'iras pas plus loin », elle respectait le grain de sable que Dieu

lui a posé pour limite et retombait, vaincue et blanchissante d'écume, dans son lit bouleversé par la tempête.

Le 22 novembre, vers deux heures de l'après-midi, je rentrai à Sour. Avant de m'éloigner définitivement de cette ville, je consacrai la journée du 23 à parcourir de nouveau, et pour la dernière fois sans doute, tant l'emplacement de l'ancienne Tyr insulaire que celui de la Tyr continentale. Quelle admirable position que celle de cette vieille cité phénicienne, avec ses deux ports, ses deux rades et la belle plaine qui, sur la terre ferme, se prêtait si bien à l'établissement de ses chantiers maritimes, de ses entrepôts et des nombreuses villas de ses riches marchands! Grâce à l'habileté et à l'audace de ses marins, grâce aussi à l'industrieuse activité de ses habitants, elle a jadis, comme on le sait, tiré un profit merveilleux des avantages d'un pareil site, et longtemps elle a brillé comme l'une des principales reines de la mer et du commerce. Tout cet éclat s'est éclipsé depuis des siècles et peut-être pour toujours; mais, en étudiant les lieux où il a autrefois resplendi, on comprend mieux les grandes destinées qui furent alors accordées à cette ville, sur laquelle la malédiction du ciel semble être passée ensuite et dont l'état actuel ne justifie que trop les terribles prédictions des prophètes.

KHARBET A'ÏN SEDDIN.

Le 24 novembre, à huit heures du matin, je quitte la péninsule tyrienne pour prendre la direction de l'est, puis du nord-nord-est.

A huit heures quarante minutes, je passe à côté du grand réservoir dit Birket A'ïn Bakbouk, dont j'ai déjà parlé, et, après avoir traversé les ruines appelées Kharbet A'ïn Abrian, déjà mentionnées également, je foule à neuf heures celles qui portent le nom de Kharbet A'ïn Seddin, et qui, plus importantes que les précédentes, ont été pareillement décrites par moi.

KHAN EL-KASMIEH.

A dix heures, je parviens au Khan el-Kasmieh. Ce *khan* consi-

dérable, à moitié ruiné, domine au sud le Nahr el-Kasmieh. Il est construit avec des matériaux antiques. La porte d'entrée, notamment, a été bâtie avec de magnifiques pierres de taille; le linteau est un superbe bloc de granit gris.

Près de là s'élève une tour carrée mesurant 9 pas sur chaque face et assise sur un monticule rocheux; ancienne par sa base, elle a été, dans sa partie supérieure, remaniée par les Musulmans, probablement à l'époque où ils ont bâti ce *khan*, dont on attribue, sinon la fondation première, du moins la reconstruction, à l'émir Fakr ed-Din.

Au-dessus de ce *khan*, à quelques minutes seulement de distance vers l'est, sont les ruines du Bordj el Haoua, qui couronnent un plateau élevé, dont j'ai donné précédemment la description.

KHARBET A'ÏN EZ-ZERKA.

Au-dessous de ce même *khan*, vers le nord et vers le nord-ouest, d'autres ruines sont éparses sur le sol, principalement sur un monticule aujourd'hui livré à la culture, et jadis couvert d'habitations; elles sont connues sous le nom de Kharbet A'ïn ez-Zerka. Au bas de ce monticule, vers l'ouest, est un réservoir carré, mesurant 10 pas sur chaque face, dont les murs sont fort épais et d'origine antique. Il renferme une source abondante, appelée A'ïn ez-Zerka. Les eaux sont légèrement tièdes et un peu saumâtres; néanmoins elles sont potables; elles vont, par un petit canal, fertiliser la plaine au sud du Nahr el-Kasmieh.

Ces ruines, celles du Khan el-Kasmieh, celles aussi du Bordj el-Haoua, semblent occuper le site d'une seule et même ville antique, dont ces dernières seraient l'acropole, et qui s'appelait peut-être Léontopolis. En effet, comme on admet généralement maintenant que le Nahr el-Kasmieh représente le Léontès de l'antiquité, ou plutôt le fleuve du Lion, signalé par Ptolémée, on est induit naturellement à supposer, avec M. de Saulcy[1], que les ruines qui

[1] *Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, p. 65.

avoisinent au sud son embouchure sont celles de la ville que je viens de nommer; de même que, plus bas et un peu au nord de Césarée, la ville de Crocodilopolis était située à l'embouchure du fleuve des Crocodiles. Cette conjecture, néanmoins, non seulement n'est appuyée par aucun texte antique, mais encore les témoignages de Scylax, de Pline et de Strabon la contredisent formellement. En effet, nous lisons dans un passage de Scylax :

Βηρυτὸς πόλις καὶ λιμὴν, Βορινὸς, Πορφυρέων πόλις, Σιδὼν πόλις καὶ λιμὴν κλεισῖὸς, Ὀρνίθων πόλις Σιδωνίων, ἀπὸ Λεόντων πόλεως μεχρὶ Ὀρνίθων πόλεως[1]...

Scylax, comme on le voit, énumère les villes de la côte phénicienne, en se dirigeant du nord au sud; après avoir cité Sidon et la ville des Oiseaux, il ajoute : « Depuis la ville des Lions jusqu'à la ville des Oiseaux... » Ici manquent quelques mots, indiquant probablement le nombre de stades qui séparait ces deux villes. Si ce membre de phrase tronquée n'est pas une interpolation étrangère au texte primitif, comme l'ont pensé plusieurs savants commentateurs, et si ce texte n'est pas fautif, il s'ensuit qu'il faut chercher la ville des Lions au nord de la ville des Oiseaux, laquelle appartenait aux Sidoniens et devait, par conséquent, être placée elle-même au nord du Nahr el-Kasmieh, qui formait une limite toute naturelle entre le territoire de Sidon et celui de Tyr.

Pline, de son côté, cite la ville du Lion au nord de Béryte, entre cette dernière et le fleuve Lycus, par conséquent bien loin du Nahr el-Kasmieh :

Berytus colonia, quæ Felix Julia appellatur. Leontos oppidum : flumen Lycos : Palæbyblos[2].....

Selon Strabon, enfin, la ville des Lions était située entre Béryte et Sidon :

Μετὰ δὲ Βηρυτὸν ἔσῖι Σιδὼν ὅσον ἐν τετρακοσίοις σῖαδίοις· μεταξὺ δὲ ὁ Ταμύρας ποταμὸς καὶ τὸ τοῦ Ἀσκληπιοῦ ἄλσος καὶ Λεόντων πόλις[3].

[1] *Geographi Græci minores*, édition Charles Muller, p. 78.

[2] *Histoire naturelle*, l. V, c. XVII.

[3] Strabon, l. XVI, p. 756.

Pour justifier l'identification qu'il propose, M. de Saulcy modifie de la manière suivante le texte de Scylax :

Σιδὼν πόλις καὶ λιμὴν κλειστὸς, Ὀρνίθων πόλις Σιδωνίων, ἀφ' ἧς Λεόντων πόλις· μεχρὶ Ὀρνίθων πόλεως, Τυρίων πόλις Σάραπτα.

Il le traduit ainsi :

La ville de Sidon, avec port fermé; Ornithon, ville des Sidoniens, après laquelle la ville de Leonton. Avant la ville d'Ornithon, Sarapta, ville des Tyriens.

Pour moi, j'ose hasarder une modification qui me semble plus simple, et qui consiste uniquement à changer de place, dans le texte de Scylax, les deux noms *Λεόντων* et *Ὀρνίθων*, en lisant : *ἀπὸ Ὀρνίθων πόλεως μεχρὶ Λεόντων πόλεως*, au lieu de : *ἀπὸ Λεόντων πόλεως μεχρὶ Ὀρνίθων πόλεως;* c'est-à-dire : « depuis la ville des Oiseaux jusqu'à la ville des Lions » (il y a tant de stades).

En effet, Scylax n'a point mentionné précédemment la ville des Lions, et l'on ne comprend pas pourquoi, ne l'ayant pas citée, il indique ensuite l'intervalle qui s'interpose entre elle et la ville des Oiseaux; tandis qu'après avoir fait mention de cette dernière, il est amené tout naturellement à dire : « Depuis la ville des Oiseaux jusqu'à celle des Lions qui la suit, il y a tant de stades. »

De cette manière, je crois, tout s'explique plus facilement, et il est permis alors de s'appuyer sur un texte de Scylax pour placer près de l'embouchure du Nahr el-Kasmieh la ville des Lions ou du Lion, que Pline recule jusqu'au nord de Béryte et que Strabon nomme au sud de cette ville, entre elle et Sidon.

NAHR EL-KASMIEH.

A dix heures trente-cinq minutes, je franchis le Nahr el-Kasmieh sur un pont de deux arches, de date assez récente; l'une est petite, l'autre, au contraire, est très large et hardie. Le tablier de ce pont, comme celui de beaucoup de ponts arabes, affecte une forme presque triangulaire; un escalier, sur les deux pentes, en facilite à la fois et la montée et la descente. La largeur du fleuve en cet endroit est d'environ 40 mètres. Il est bordé de lauriers-

roses, d'agnus-castus et d'autres arbustes. C'est l'un des plus considérables de la Palestine, après le Jourdain. Non loin de son embouchure, il serpente dans la vallée qu'il arrose, et y décrit plusieurs détours. Appelé par les Arabes *Nahr el-Kasmieh*, ou « fleuve de la séparation », du moins dans la partie qui avoisine la mer, il devait jadis, comme je l'ai déjà dit, séparer le territoire de Tyr de celui de Sidon, et peut-être est-ce pour cela qu'il porte encore aujourd'hui une semblable dénomination. D'Arvieux [1] prétend qu'elle lui avait été donnée parce qu'il divisait les gouvernements de Saïda et de Safed. Actuellement, il forme une ligne de démarcation entre les districts de Belad Bescharah et de Belad ech-Choukif. Dans la partie supérieure de son cours, il est connu sous le nom de Nahr el-Lithany. Aboulféda l'appelle Litheh, et Édrisi, Lantheh.

Reland, après avoir cité le passage suivant d'Édrisi :

Bin Sour ou Sarfend ieka' nahr Lantheh,
« Entre Sour et Sarfend coule le fleuve Lantheh, »

ajoute :

Nomen Lantheh videtur ortum ex Leontes [2].

Cette conjecture du célèbre géographe de la Terre sainte a été, depuis, adoptée par la plupart des critiques. Toutefois, M. Poulain de Bossay a essayé de la renverser :

Ptolémée, dit ce savant, place la rivière du Lion entre Sidon et Béryte, position qui est également assignée au Damouras par Polybe, au Tamyras par Strabon et au Magoras par Pline. L'identité de position et de nom [3] ne permet pas de douter que le Tamyras ne soit le fleuve du Lion. Presque tous les géographes modernes n'admettent pas, je le confesse, cette identité, ou plutôt ne l'ont pas remarquée, et, par suite d'une erreur que je ne puis partager, ils reconnaissent pour le fleuve du Lion et appellent Léontès une rivière beaucoup plus considérable que le Tamyras, qui se jette à la mer au nord de Tyr... L'erreur est manifeste, comme je l'ai montré. Ptolémée, le seul géographe qui parle du fleuve du Lion, place ce fleuve précisément où se trouvait le Tamyras,

[1] *Mémoires*, t. II, p. 5.

[2] Reland, *Palestine*, p. 290.

[3] M. Poulain de Bossay, en effet, fait observer, dans une note, que le mot arabe *Tamour*, signifie : *lustrum leonis*, « caverne de lion ».

le Damouras, le Magoras des autres géographes. Devant cet accord bien constaté viendra toujours échouer une opinion de date assez récente, maintenant acceptée de tous, reproduite sans examen, et qui ne repose que sur la ressemblance que l'on croit remarquer entre le mot grec λέοντα et le nom qu'Édrisi, le premier, nous a fait connaître. Quoique cette rivière fût une des plus grandes de la Phénicie, le nom qu'elle portait dans l'antiquité ne nous a pas été transmis. Strabon en parle, dit où elle était située, mais il ne la nomme pas : εἶτα πρὸς Τύρῳ ποταμὸς ἐξίησι. Scylax, Pomponius Mela, Pline et Ptolémée, non seulement ne donnent pas son nom, mais ils ne disent même pas qu'il existât une rivière entre Tyr et Sidon. Ainsi personne, personne absolument, ne nous a fait connaître le nom de ce fleuve qui, après l'Oronte, était le plus considérable de toute la côte phénicienne[1].

Ces raisons sont, en apparence, très spécieuses, et elles s'appuient, en outre, sur le témoignage de Ptolémée, qui signale effectivement l'embouchure du fleuve du Lion entre Béryte et Sidon et, par conséquent, autorise à identifier ce fleuve avec le Nahr Damour de nos jours, le Damouras de Polybe, le Tamyras de Strabon. D'un autre côté, comme Reland l'a très judicieusement remarqué, ne retrouve-t-on pas, dans le nom de Lantheh, donné par Édrisi, au XIIe siècle, au Nahr el-Lithany de nos jours, une trace très reconnaissable du nom grec Λέων, au génitif Λέοντος, par lequel Ptolémée désigne l'un des fleuves de la côte phénicienne, nom qui n'est peut-être lui-même qu'une reproduction altérée d'une dénomination plus ancienne ? En outre, Ptolémée n'a-t-il pas pu commettre une méprise relativement à la position qu'il assigne à ce fleuve ? Enfin, ne s'est-il pas glissé ici une simple faute de copiste et, au lieu de lire dans son texte Βήρυτος, Λέοντος (εἰσβολαὶ), Σιδὼν, Τύρος, n'est-il pas permis de lire, en transposant un seul mot : Βήρυτος, Σιδὼν, Λέοντος (εἰσβολαὶ), Τύρος ? De cette façon, le plus important des fleuves de la côte phénicienne ne reste pas sans nom dans les auteurs anciens, et ce nom est, en grec, celui de Λέων, au génitif Λέοντος.

Quant à l'opinion de ceux qui ont cru que le fleuve qui nous

[1] Poulain de Bossay, *Essais de restitution et d'interprétation d'un passage de Scylax*, p. 39 et 40.

occupe en ce moment était l'Éleuthéros, dont il est fait mention dans Strabon, Pline et Ptolémée, elle a déjà été réfutée plus d'une fois, et bien qu'elle ait longtemps été accréditée et répétée par de nombreux écrivains, elle n'en est pas moins complètement insoutenable et abandonnée pour toujours. Car la situation de l'Éleuthéros, aujourd'hui le Nahr el-Kebir, est parfaitement indiquée par ces trois géographes anciens, qui placent son embouchure non loin d'Orthosia, par conséquent bien au nord de Béryte.

KHAN EL-YEHOUDIEH.

Après avoir franchi le Djisr el-Kasmieh, j'examine au nord-est de ce fleuve, sur les flancs d'une colline voisine, un certain nombre de grottes sépulcrales, qui sont aujourd'hui très dégradées, et dans lesquelles j'observe quelques traces de peinture. Plusieurs montants de pressoirs antiques y sont également soit debout, soit renversés.

De là, je me dirige vers l'ouest, le long de la rive droite du Nahr el-Kasmieh, et bientôt quelques ruines confuses me sont indiquées sous le nom de Khan el-Yehoudieh.

MERHARET EL-FERDJ.

A onze heures dix minutes, je poursuis ma route vers le nord, puis vers le nord-est.

A onze heures vingt-cinq minutes, plusieurs grottes creusées dans une roche très blanche attirent mon attention. La plus remarquable, appelée Merharet el-Ferdj, a été longuement décrite par M. Renan[1], qui en a reproduit les inscriptions et quelques-uns des graffiti dont les parois sont couvertes. Les emblèmes qui y sont gravés de toutes parts, et qui lui ont fait donner le nom qu'elle porte, *caverna pudendorum muliebrium*, attestent qu'elle avait été consacrée au culte licencieux d'Aphrodite, l'Astarté phénicienne, dont le nom se retrouve dans une inscription votive, en grec, pla-

[1] *Mission de Phénicie*, p. 648 et suiv.

cée au-dessous d'une des niches que l'on aperçoit au fond de la grotte, et qui devait renfermer une petite statue.

Près de cette grotte, on en rencontre une deuxième, contemporaine probablement de la précédente, dont elle était peut-être une dépendance, et qui, à l'époque chrétienne, semble avoir été purifiée par les croix que l'on y a tracées.

Une troisième grotte, située à une faible distance de là, avait une destination sépulcrale et pouvait contenir neuf cadavres.

OUESTHA.

A midi, je me remets en marche vers le nord, en laissant bientôt à ma droite, sur les pentes d'une colline, le petit village d'Ouestha, habité par quelques familles de Métualis.

KHAN EL-MAHMOUDIEH.

A midi vingt minutes, j'observe, sur un faible monticule, les arasements de plusieurs constructions renversées au milieu d'un fourré de lentisques. Ces ruines, peu étendues, me sont indiquées sous le nom de Kharbet Khan el-Mahmoudieh.

DJISR ABOU EL-ASOUAD.

A midi quarante minutes, je franchis un ruisseau près des débris d'un pont antique construit en pierres de taille, et dont l'arche cintrée semble accuser un travail romain. On l'appelle Djisr Abou el-Asouad.

KHARBET ABOU EL-ASOUAD.

Au delà de ce pont s'étendent, le long de la mer, les ruines d'un ancien village, appelées Kharbet Abou el-Asouad. L'emplacement qu'il occupait est actuellement en partie labouré; le reste est envahi par des broussailles et des herbes sauvages, sur un monticule qui domine et sépare deux petites baies. Des citernes, des cuves à pressoirs et des amas confus de matériaux sont épars çà et là.

KHARBET A'DLOUN, JADIS PEUT-ÊTRE ORNITHOPOLIS.

A une heure, je rencontre près de la route, en continuant à cheminer vers le nord, une dizaine de gros blocs, à peine taillés et encore debout, en forme de piliers. Pourquoi ont-ils été ainsi dressés? Constituaient-ils comme une sorte de petite enceinte religieuse non fermée? C'est ce que j'ignore complètement. A quelques pas de là, une source excellente et recueillie dans un puits peu profond s'appelle, à cause du voisinage de ces piliers, A'ïn Oumm el-A'amid.

A une heure dix minutes, je commence à parcourir les ruines d'A'dloun. La petite ville dont elles sont les débris formait, le long du rivage, une longue rue, dont les habitations et les édifices sont aujourd'hui presque complètement rasés. Il n'en subsiste plus que des tas informes de menus matériaux, toutes les pierres tant soit peu considérables ayant été transportées ailleurs, sauf en un endroit, où l'on remarque une quinzaine de beaux blocs ressemblant à des piédestaux. Des citernes creusées dans le roc et une source recueillie dans une sorte de puits peu profond, où l'on descend par quelques marches, fournissaient de l'eau à ses habitants, qui pouvaient également aller en chercher à la source voisine, dite A'ïn Oumm el-A'amid, dont j'ai parlé tout à l'heure. Deux petites criques lui servaient de port. A côté de l'une d'entre elles, on remarque un bassin rectangulaire creusé dans le roc, et partout sur les récifs qui bordent la mer ont été pratiquées des excavations, soit rondes, soit carrées, qui ont pu être utilisées comme pressoirs, comme mortiers ou comme salines.

Quant à la nécropole d'A'dloun, elle se compose de très nombreuses grottes sépulcrales, creusées, à différentes hauteurs, sur les flancs d'une chaîne de collines rocheuses qui s'élèvent et s'allongent à 900 mètres à l'est du rivage, et qui ont été jadis exploitées comme carrières. Je visite tour à tour une trentaine de ces grottes. Presque toutes précédées d'un petit vestibule, dont l'entrée est soit rectangulaire, soit cintrée, elles ne contiennent, pour la

plupart, qu'une seule chambre sépulcrale, renfermant trois auges funéraires évidées dans l'épaisseur du roc et surmontées chacune d'un arcosolium. Pour quelques-unes, le vestibule, au lieu de se trouver sur un même plan horizontal, domine verticalement la chambre proprement dite, dans laquelle on descend par ce passage et qui elle-même, ensuite, s'enfonce horizontalement dans le rocher. Au-dessus de la porte de plusieurs d'entre elles, des croix carrées ont été gravées à l'époque chrétienne, et l'on distingue encore quelques fragments d'inscriptions grecques, en général très frustes et peu lisibles. L'une des mieux conservées se borne au mot suivant, entre deux croix :

† MAKAPI †

Sur la partie antérieure d'une haute caverne à laquelle conduisent des gradins très usés, on observe plusieurs trous carrés, pratiqués de distance en distance, ce qui permet de supposer que, sur la petite plate-forme qui la précède, on avait jadis construit un vestibule, dont le toit était formé par des poutres engagées dans chacun de ces trous. Le noir de fumée dont les parois sont revêtues indique que cette caverne a été autrefois habitée. Au-dessous est une seconde caverne, également assez vaste, qui sert encore aujourd'hui de refuge aux bergers. A l'entrée d'une autre grande grotte, dont les parois sont pareillement toutes noircies de fumée, divers emblèmes gravés sur le roc semblent attester qu'elle était consacrée au culte infâme d'Astarté.

M. de Bertou a signalé, au milieu de la nécropole d'A'dloun, une stèle égyptienne, dont il parle ainsi :

On y voit une de ces stèles égyptiennes, tout à fait semblable à quelques-unes de celles que nous avions dessinées sur les bords du fleuve Lycus, qui coule non loin de Beyrouth. La stèle d'A'dloun représentait un conquérant faisant au dieu Phtha une offrande de prisonniers. C'est là tout ce que l'on peut y reconnaître, même en s'aidant du jeu des ombres projetées par la lueur d'un flambeau. L'action corrosive de l'air de la mer a effacé la légende hiéroglyphique qui couvrait ce tableau, depuis la hauteur des épaules du dieu jusqu'au bas du cadre, et il n'y a plus de visible que quelques signes

isolés. La stèle d'A'dloun étant encore beaucoup plus fruste que celles du Nahr el-Kelb, quoique se trouvant dans une situation toute pareille et sur un rocher de même nature, paraît devoir être au moins aussi antique que ces dernières, sur l'une desquelles on lit très distinctement le cartouche de Sésostris. Il paraît donc probable que le monument égyptien dont nous donnons ici une copie était un de ceux que Sésostris avait fait élever pour perpétuer le souvenir de son passage, et qu'Hérodote a décrits[1].

Je me suis transporté à l'endroit signalé par M. de Bertou, et j'ai reconnu la stèle en question; elle est intérieurement excavée, de manière à former une petite chambre sépulcrale, contenant trois auges funéraires surmontées chacune d'un arcosolium cintré. Cette chambre est précédée d'un étroit vestibule, dans lequel on pénètre par une entrée très basse. Mais j'avoue qu'après un examen fort attentif, je n'ai absolument rien distingué sur la face antérieure de la stèle. M. Durighello, vice-consul de France à Saïda, m'a appris depuis qu'il faut certaines conditions de lumière pour y apercevoir quelques linéaments de personnages très effacés. En 1863, lors de ma première visite de la nécropole d'A'dloun, je n'avais pas réussi davantage à distinguer ces personnages. Je ne conteste pas, bien entendu, la véracité du témoignage de M. de Bertou; seulement je dois dire, pour l'acquit de ma conscience, que je n'ai rien vu. Peut-être aurais-je aperçu quelque chose, si j'avais examiné cette stèle à une autre heure de la journée, par exemple, au moment où elle reflète horizontalement les feux du soleil couchant.

Beaucoup de critiques, et à leur tête M. de Saulcy, identifient les ruines d'A'dloun avec la *mutatio Ad nonum* de l'Itinéraire de Bordeaux.

L'Itinéraire de Bordeaux, dit ce savant, mentionne un seul relais entre Sidon et Tyr : c'est la *mutatio Ad nonum*. Un pareil nom était assez significatif pour qu'un copiste dût être préservé d'une erreur dans le chiffre des milles qui séparaient cette localité de Sayda. Elle était au neuvième mille, *ad nonum milliarium*, et le chiffre des milles comptés par le Pèlerin de Bordeaux est III seulement. Une pareille faute se corrige d'elle-même. Quant aux chiffres

[1] *Essai sur la topographie de Tyr*, p. 85 et 86.

dont les bornes milliaires étaient marquées de Sidon vers Tyr, il est clair qu'ils partaient de l'unité en sortant de Sayda; car j'ai retrouvé gisantes sur la route deux belles bornes milliaires de granit, dont la première, située à un peu plus de 2 kilomètres de Sayda, porte le chiffre II. Il est donc bien certain que le nom *Ad nonum* désignait une localité placée au neuvième milliaire à partir de Sayda, sur la route de Tyr. *Ad nonum* était certainement, en 333, le nom de cette localité, et de ce nom les Arabes auront fait A'dloun. Chez les habitants de la Syrie, le *lam* et le *noun* se confondent très aisément; presque tous prononcent, par exemple, Ismayn au lieu d'Ismayl, et, par une altération en sens inverse, *Ad nonum* aura pu très aisément devenir A'dloun. Mais ce n'est pas un simple relais de poste, une *mutatio* du IVe siècle, qui a pu donner naissance à la somptueuse nécropole d'A'dloun; là donc, je le répète, a dû exister une opulente cité phénicienne. Cette localité est, à mon avis, Ornithon. Voyons, en effet, ce que nous apprend Strabon sur la position de cette ville :

Διέχει δὲ τῆς Σιδόνος ὁ Τύρος οὐ πλείους τῶν διακοσίων σταδίων. Ἐν δὲ τῷ μεταξὺ πολίχνιον, Ὀρνίθων πόλις λεγομένη, εἶτα πρὸς Τύρῳ ποταμὸς ἐξίησι. « Tyr n'est pas distante de Sidon de plus de 200 stades. Entre ces deux villes est placée la petite ville appelée Ornithonpolis; ensuite, près de Tyr, une rivière se jette à la mer. »

De ce qui précède il résulte que Ornithon était placée à moitié route de Sidon à Tyr et avant la rivière qui, près de Tyr, se jette à la mer. Cette rivière, c'est et ce ne peut être que le Léontès, le Nahr el-Kasmieh. Ornithon était une ville plus considérable que Sarepta, puisque Strabon la nomme, sans nommer celle-ci. Toutes ces indications conviennent à merveille à A'dloun : sur les ruines de l'Ornithon phénicienne se sera établi le relais *Ad nonum*, lorsque le nom d'Ornithon aura été perdu, et nous retrouvons ainsi les traces d'Ornithon dans la magnifique nécropole d'A'dloun, et les traces de *Ad nonum* dans le nom moderne d'*A'dloun*.

J'ai dit tout à l'heure, poursuit M. de Saulcy, que le texte de l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem devait être altéré, quant au chiffre III des milles qui séparaient Sayda du point nommé *Ad nonum*, puisque celui-ci était nécessairement situé au neuvième milliaire à partir de Sidon, sur la route de Tyr. Il est possible de deviner quelle altération plus grave encore a entaché ce texte.

En effet, nous lisons après le mot *civitas Sidona* la phrase : « Ibi Helias ad viduam ascendit et petiit sibi cibum. » Or c'est à Sarepta et non à Sidon que l'Écriture sainte place ce fait historique. Il est donc très probable que le nom

Sarepta a été omis avec le chiffre v, parfaitement convenable, qui y était attaché, et dont la présence rendait tout aussi convenable le chiffre IIII qui suit le nom *Ad nonum* dans les textes imprimés de l'Itinéraire. Il semble donc que l'on doive rétablir, entre la ligne *civitas Sidona* et celle qui concerne le prophète Élie, une ligne ainsi conçue : *Sarepta* — v, et je propose formellement cette restitution [1].

Elle serait, en effet, aussi simple qu'ingénieuse, et je l'adopterais moi-même avec empressement, si une difficulté très sérieuse ne venait m'arrêter : c'est qu'entre Saïda et A'dloun il y a, non pas IX milles romains d'intervalle, mais bien XIV milles au moins. La *mutatio Ad nonum* ne peut donc pas s'identifier avec A'dloun, si l'on admet que les mots *ad nonum* signifient « au neuvième milliaire » de Saïda. Cette distance de IX milles à partir de Saïda, pour la *mutatio Ad nonum*, nous mène plutôt aux ruines de Sarfend, l'ancienne Sarepta. D'un autre côté, si l'on place la *mutatio Ad nonum* aux ruines de Sarfend, la distance de XII milles entre ce relais et Tyr est trop faible de V milles environ. En effet, l'intervalle qui sépare Sidon de Tyr est de XXVI milles, ce qui répond assez bien aux 200 stades de Strabon. Pour résoudre cette difficulté, je restitue de la manière suivante le texte de l'Itinéraire :

Sarepta	X
Mutatio Ad nonum	IIII
Civitas Tyro	XII

Mais, me dira-t-on, si vous laissez la *mutatio Ad nonum* à A'dloun, comment interprétez-vous cette dénomination? Voici ma réponse :

On s'accorde généralement, je l'avoue, à regarder le mot arabe *A'dloun* comme une altération du mot latin *Ad nonum;* mais ne pourrait-on pas, au contraire, penser que la dénomination latine était elle-même une corruption d'une ancienne dénomination phénicienne, et que le mot arabe A'dloun, au lieu de dériver des mots latins *Ad nonum*, dériverait plutôt de cette appellation phénicienne, qu'il reproduirait plus ou moins fidèlement? La chose me paraît très probable, par suite de la tendance des Arabes, une fois devenus

[1] *Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, t. I, p. 63-65.

maîtres de la Palestine et de la Syrie, à faire revivre les noms primitifs des localités qu'ils avaient soumises, à la place des noms grecs ou latins que la conquête leur avait ensuite imposés sous la domination des Séleucides et des Romains. Quoi qu'il en soit, il est question d'A'dloun dans la *Géographie* d'Édrisi, qui nous apprend que, de son temps, c'est-à-dire vers le milieu du XIIe siècle, il y avait en ce lieu un fort construit auprès de la mer[1].

A l'époque des Croisades, c'était la seigneurie d'Adelon. Ces deux noms prouvent que le mot A'dloun était déjà usité à cette époque. En 1674, le P. Nau écrit Adnoun, ce qui se rapproche davantage de *Ad nonum*, mais ce qui est contraire à la dénomination donnée à la fois par les historiens chrétiens des Croisades et par Édrisi, qui écrit A'dloun, comme on le fait encore aujourd'hui.

J'avais déjà, en 1864, émis et adopté, au sujet d'A'dloun, la même opinion que je reproduis en ce moment, avec d'autant plus de confiance qu'elle a été également suggérée depuis à un très sagace explorateur de la Palestine, M. Clermont-Ganneau, par l'étude attentive des textes et du pays[2].

Scylax, avant Strabon, avait signalé la ville d'Ornithonpolis immédiatement après Sidon, c'est-à-dire au sud de cette ville.

Il en est de même de Pline :

Oppidum ipsum (Tyrus) XXII stadia obtinet. Inde Sarepta, et Ornithon oppida; et Sidon[3].

D'après ce dernier passage, Ornithon devrait se chercher au nord de Sarepta; par conséquent, il ne faudrait plus songer à l'identifier avec A'dloun, situé au sud des ruines de Sarfend, qui incontestablement représente Sarepta.

Scylax ne mentionne pas Sarepta, à moins que dans son texte les mots Σάρα εἶτα ne soient regardés, ainsi que le veulent quelques critiques, comme devant être changés en Σάραπτα :

Τυρίων πόλις Σάρα, εἶτα ἄλλη πόλις Τύρος, λιμένα ἔχουσα ἔντος τείχους.

[1] Édrisi, *Géographie*, édition Jaubert, p. 349. — [2] *Bulletin de la Société de géographie*, juillet 1875, p. 43 et suiv. — [3] Pline, *Histoire naturelle*, l. V c. XVII.

Dans le manuscrit, on lit très distinctement les mots Σάρα et εἶτα.

A ce propos, Reland s'exprime ainsi :

Hæc Tyrus esse non videtur, licet et illam Sarram dictam notum sit, sed alius locus, forte Soura in libris apocryphis. Statim mentio fit Tyri, ἄλλη πόλις Τύρος..... Salmasius legit pro Σάρα Σάραπτα[1].

Peut-être le manuscrit n'est-il point fautif en cet endroit, et faut-il reconnaître à A'dloun l'emplacement d'une ancienne ville dépendante de Tyr, et appelée Sara à l'époque de Scylax, ce mot Sara étant probablement, comme celui de Tsor ou *Tyrus*, aujourd'hui Sour, dérivé d'un ancien mot phénicien signifiant « rocher », et étant parfaitement justifié par les montagnes rocheuses qui bordent la côte sur ce point, et dans lesquelles ont été creusées les carrières et les grottes sépulcrales dont j'ai parlé. Dans ce cas, la ville de Sarepta n'aurait pas été désignée par Scylax.

En résumé, les ruines d'A'dloun ne sont pas à la neuvième pierre milliaire de Saïda, mais bien à la quatorzième au minimum; par conséquent, on ne peut les identifier avec la *mutatio Ad nonum* de l'Itinéraire de Bordeaux, à moins que les mots *Ad nonum* ne soient une corruption d'une dénomination phénicienne conservée plus ou moins fidèlement dans l'arabe A'dloun.

En second lieu, pour y placer l'Ornithonpolis de Scylax, de Pline et de Strabon, il faut admettre une transposition dans le texte de Pline, qui la place au nord et non au sud de Sarepta.

En troisième lieu, il serait possible de les identifier avec la ville de Sara, mentionnée dans le texte de Scylax, si toutefois la leçon Σάρα εἶτα ne doit point être changée en Σάραπτα, comme l'ont supposé beaucoup de critiques.

Enfin, l'une des raisons que je n'ai point encore indiquées, et peut-être l'une des plus plausibles en faveur de l'identification de cette localité avec Ornithonpolis ou Ornithopolis, c'est un petit

[1] Reland, *Palestine*, p. 431.

monument découvert par M. Rey, transporté par lui à Saïda, chez le docteur Gaillardot, et que M. Renan a rapporté à Paris. Ce monument représente un oiseau en cage. Cette image, dit ce dernier savant, ayant été trouvée près de l'emplacement de la porte septentrionale de la ville, semble renfermer une allusion au nom de cette ville.

A'DLOUN.

A trois heures trente minutes, je monte vers l'est au village d'A'dloun, que j'atteins à trois heures trente minutes. Il se compose de 350 habitants, tous Musulmans. Des citernes creusées dans le roc et beaucoup de pierres de taille d'apparence antique semblent prouver qu'il a succédé à une localité plus ancienne.

DAR MOKANIEH.

A dix minutes au sud de ce village, les restes d'une tour antique, mesurant 13 pas sur chaque face, et construite avec d'énormes blocs reposant sans ciment les uns au-dessus des autres, me sont indiqués sous le nom de Dar Mokanieh. A côté de cette tour, on remarque une citerne et un grand pressoir creusé dans le roc, qui se compose de deux compartiments rectangulaires.

EL-HARTIEH.

De là, je descends vers l'est-sud-est, dans une vallée où coule une source appelée A'ïn A'dloun, et, après avoir franchi l'*oued* du même nom, je gravis vers l'ouest des flancs rocheux et hérissés de broussailles.

A quatre heures dix minutes, je parviens à El-Hartieh, simple hameau consistant seulement en quelques maisons habitées par des Musulmans et entouré de plantations de figuiers.

OUALY NEBY SARY.

Prenant alors la direction du nord-ouest, j'atteins, à quatre heures vingt minutes, l'Oualy Neby Sary. Plusieurs anciens pressoirs, un

tombeau creusé dans le roc et de nombreuses pierres de taille éparses sur le sol avoisinent le sanctuaire qui renferme la dépouille mortelle de ce santon.

SARIEH (SARA).

A une faible distance au nord, s'élève un petit village appelé Sarieh, dans le nom duquel on retrouve celui de Sara, d'origine phénicienne probablement, ce qui autorise à penser que la leçon Σάρα εἶτα de Scylax est préférable à celle de Σάραπτα, et que les ruines de la ville ainsi appelée peuvent se confondre avec celles d'A'dloun. En effet, le village de Sarieh avoisine et domine de très près, vers le sud-est, la nécropole d'A'dloun, et a pu avoir emprunté son nom à la ville située le long du rivage, à laquelle appartenait cette nécropole, et dont quelques habitants, après sa destruction, se seront peut-être réfugiés en cet endroit.

KHARBET KHAIZARAN.

A quatre heures trente minutes, je descends vers le nord-ouest, et, traversant ensuite de nouveau, vers le nord, l'emplacement de la petite ville connue actuellement sous le nom de Kharbet A'dloun, je laisse à ma droite, à cinq heures vingt-cinq minutes, sur une colline élevée, le village d'Ansarieh, qu'habitent des Métualis.

A cinq heures trente-cinq minutes, je franchis l'Oued Khaizaran. Au delà sont éparses le long du rivage les ruines très confuses d'une ancienne bourgade, appelée Kharbet Khaizaran. Un monticule en partie factice et soutenu par des murs d'appui paraît avoir servi d'assiette à une petite forteresse.

OUALY EL-KHADHER.

Poursuivant ma route vers le nord, je laisse à ma gauche une petite baie où mouillent actuellement quelques légers bâtiments destinés à la pêche des éponges.

A six heures, je passe à côté d'un puits appelé A'ïn el-Khadher; il avoisine un petit *oualy* du même nom, nom par lequel les Mu-

sulmans désignent à la fois saint Georges et le prophète Élie. Il est dédié à ce prophète, et a remplacé très probablement un ancien sanctuaire chrétien consacré à saint Élie.

KHARBET SARFEND.

Je traverse ensuite très rapidement les ruines de Sarfend, que la nuit qui survient m'empêche d'examiner et dont je remets l'étude pour le lendemain.

RAS EL-KANTHARA.

A six heures vingt-cinq minutes, enfin, je fais halte près du petit promontoire dit Ras el-Kanthara, au bas duquel on dresse ma tente pour la nuit.

CHAPITRE CENT DIX-NEUVIÈME.

KHARBET SARFEND (SAREPTA). — SARFEND. — ZEKZEKIEH. — RETOUR À EL-KANTHARA. — BORDJ EL-A'KBIEH. — A'KBIEH. — TELL EL-BOURAK. — A'DDOUSIEH. — NEDJARIEH. — HASSANIEH. — RHAZIEH. — SAÏDET EL-MANTHARA. — MARHDOUCHEH. — KASR EL-MANTHARA. — DERB ES-SIN. — SAÏDA.

KHARBET SARFEND (SAREPTA).

Le 25 novembre, à six heures vingt minutes du matin, je jette d'abord un coup d'œil sur les ruines d'El-Kanthara. Il y a là un *khan* arabe et quelques vergers plantés de figuiers, de mûriers et de vignes, qu'environne une ceinture de tamariscs. Une source très abondante, l'A'ïn el Kanthara, qui dérive peut-être de Tell el-Bourak, y est recueillie dans un réservoir construit avec de beaux blocs antiques. Quelques maisons l'avoisinent. Vis-à-vis ces jardins, s'arrondit une baie, bordée également de vieux tamariscs. Au bas des rochers qui en forment les contours, coule vers le sud une source moins abondante que la précédente et appelée A'ïn el-Haloueh. Des écueils vers l'ouest-nord-ouest, percés d'une ouverture suffisante, constituent devant cette baie une sorte de môle naturel, qui la protège contre les vents qui soufflent de ce côté. On pêche en cet endroit des éponges. Plusieurs chaloupes y sont en ce moment mouillées dans ce but. Au sud s'avance dans la mer un petit promontoire, appelé Ras el-Kanthara. Il doit son nom aux arcades de l'aqueduc qui lui amenait jadis, ainsi qu'à la ville de Sarepta, les eaux de Tell el-Bourak. Cet aqueduc est maintenant presque entièrement détruit, et il n'en subsiste plus çà et là que des vestiges. Ce promontoire est, en outre, couvert, dans toute son

étendue, de matériaux pêle-mêle entassés et provenant d'anciennes constructions démolies. Il paraît avoir été entouré d'un mur d'enceinte.

Au sud du Ras el-Kanthara, le rivage décrit une nouvelle baie, et les ruines continuent à se montrer. De nombreuses excavations ont été pratiquées de toutes parts pour arracher les pierres mêmes des fondations. De belles pierres de taille, des tronçons de colonnes et des fragments de plaques de marbre brisées sont encore dispersés çà et là. Plus au sud encore et à 1 kilomètre de la baie précédente, on en observe une troisième, autour de laquelle des débris de constructions sont très visibles. Un peu au delà de cette dernière baie, est l'Oualy el-Khadher, dont j'ai parlé.

La ville antique qui s'élevait le long de cette plage et de ces trois baies pouvait avoir 1,800 mètres de développement du nord au sud; mais elle était fort peu large. Ses ruines sont connues aujourd'hui sous le nom de Kharbet Sarfend. On les identifie d'une manière incontestable avec celles de la ville de Sarepta, en hébreu *Tsarphah*, צָרְפָה, et *Tsarephath*, צָרְפַת, en grec Σάρεπτα, Σάραπτα et Σαρεφθά, en latin *Sarepta*, *Sarephta* et *Sarephtha*.

Cette ville est surtout célèbre par le séjour qu'y fit le prophète Élie, dans la maison d'une pauvre veuve, dont il multiplia miraculeusement la farine et l'huile, et dont il ressuscita ensuite l'enfant, en reconnaissance de l'hospitalité qu'elle lui avait donnée[1].

L'Ancien Testament ne mentionne plus ensuite cette ville qu'une seule fois; c'est dans un passage du prophète Abdias :

Et transmigratio exercitus hujus filiorum Israel omnia loca Chananæorum usque ad Sareptam (possidebit)[2].

« Et l'armée des enfants d'Israël qui auront été transportés possédera ce qui était aux Chananéens jusqu'à Sarepta. »

Dans l'historien Josèphe nous lisons, à propos d'Élie :

Ἀναξηρανθέντος δὲ τοῦ ποταμοῦ δι' ἀνομβρίαν, εἰς Σαρεφθὰ πόλιν οὐκ ἄπωθεν τῆς Σιδῶνος καὶ Τύρου (μεταξὺ γὰρ κεῖται) παραγίνεται[3].

[1] *Rois*, l. III, c. XVII. — [2] *Abdias*, v. 20. — [3] *Antiq. judaïq.*, l. VIII, c. XIII, § 2.

« Le fleuve ayant tari, faute de pluie, Élie se rend à la ville de Sarephtha, non loin de Tyr et de Sidon, car elle est située entre les deux. »

En réalité, la distance qui séparait Sarepta de Sidon était de x milles. L'extrémité sud de cette même ville était à xv milles de Tyr; elle avait elle-même I mille au moins de longueur. Le mot μεταξύ, « entre, au milieu de », ne doit donc pas être regardé ici comme indiquant un point central, mais seulement intermédiaire entre deux autres points éloignés inégalement de celui-ci. Quant à l'étymologie du nom hébraïque, ou plutôt phénicien, Tsarphah ou Tsarephath, elle paraît être *Tsaraph*, צָרַף, *liquavit metalla, igne purgavit a scoriis.* Il est donc à présumer que, dans cette ville, il y avait des fonderies. En arabe, le verbe correspondant صرف signifie « tourner, détourner, changer, dépenser, faire le commerce. » D'après ce sens-là, Sarepta aurait été un comptoir maritime. Elle était dans la dépendance de Sidon, ainsi que cela résulte du verset suivant :

Surge et vade in Sarephtha Sidoniorum. . . [1].

Dans l'*Onomasticon*, au mot Σάρεπτα, Eusèbe s'exprime ainsi :

Σάρεπτα, κώμη Σιδῶνος ἐπίσημος, ἔνθα παρῴκησεν Ἠλιάς.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, ajoute un détail de plus; c'est que Sarepta était située sur la voie publique, c'est-à-dire, ici, sur la route longeant la côte :

Sarefta, oppidum Sidoniorum in via publica situm, ubi habitavit quondam Elias.

Ce docteur de l'Église mentionne également cette ville dans son *Épitaphe de sainte Paule :*

Sidone derelicta, in Sareptæ littore Eliæ est ingressa turriculam, in qua adorato Domino Salvatore per arenas Tyri, in quibus genua Paulus fixit, pervenit Acco [2].

Dans l'Itinéraire d'Antonin le Martyr, on trouve ce passage :

Deinde venimus Sareptam, quæ civitas modica est, et homines in ea chris-

[1] *Rois*, l. III, c. xvii, v. 9. — [2] *Épitaphe de sainte Paule*, § 8.

tianissimi, in qua civitate est cœnaculum illud quod fuit Heliæ et lectus ubi requievit, et alveus marmoreus ubi vidua fermentavit, in quo loco multa offeruntur et virtutes multæ sunt. Exeuntes de Sarepta venimus in civitatem Tyrum, a Sarepta miliario sexto.

Ces derniers mots montrent qu'il ne s'agit pas ici de milles romains; car entre les ruines de Sarfend et Sour, l'ancienne Tyr, il y a XV milles romains et non VI, chiffre marqué dans Antonin le Martyr.

A l'époque des Croisades, Sarepta devint un évêché dépendant de l'archevêché de Sidon. Une petite chapelle s'y élevait à l'endroit même où Élie avait habité et ressuscité le fils de la veuve :

Post hanc autem (Tyrum) est civitas Sarepta prope mare, in cujus introitu locutus est Helias propheta ad viduam mulierem..... in eodem loco, juxta portam civitatis, modicam capellam fecerunt Christiani[1].

Le moine Phocas, vers 1185, parle d'une forteresse qui avait été construite à Sarepta, sur le bord de la mer; elle devait occuper le monticule que forme le Ras el-Kanthara. Suivant lui aussi, une église en l'honneur d'Élie se trouvait au milieu de la ville :

Μετὰ τὴν Σιδόνα τὸ Σαραφθὰ κάστρον περὶ τὸ κλύσμα τῆς θαλάσσης τεθεμελίωται, καὶ ναὸς τοῦ προφήτου Ἠλίου ἐπὶ τῇ οἰκίᾳ τῆς ξενωσάσης αὐτὸν χήρας μέσον τοῦ πολίσματος ἵδρυται[2].

Burchard, un siècle plus tard, nous apprend que Sarepta comptait à peine, de son temps, huit habitations; mais ses ruines attestaient son antique splendeur :

De isto fluvio ad duas leucas est Sarepta Sidoniorum, ante cujus portam australem ostenditur capella in loco ubi Helias propheta venit ad mulierem Sareptenam, ubi eciam mansit et ejus filium suscitavit. Et ostenditur ibidem cœnaculum in quo quievit. Sarepta vix octo domos habet, cum tamen ruine ejus ostendant eam fuisse valde gloriosam[3].

[1] Jacques de Vitry, *Histoire de Jérusalem*, c. XLIV. — [2] Phocas, *De locis sanctis*, § 7. — [3] Burchard du Mont-Sion, *Descriptio Terræ sanctæ*, c. II, § 9.

SARFEND.

A sept heures, j'examine, en me dirigeant vers l'est-sud-est, quatre anciens tombeaux pratiqués dans le roc, sur les pentes de la colline que couronne le village de Sarfend. Un peu plus loin, vers le sud, on remarque une antique carrière et une grande caverne, qui, au dire des habitants du pays, est très étendue; actuellement l'entrée en est obstruée par d'énormes blocs tombés de la voûte. On l'appelle Merharet el-Haloueh. De là, je monte à Sarfend. Ce village a une population de 400 Métualis. Il a hérité, mais en le modifiant un peu, du nom de Sarepta, ville à laquelle il paraît avoir succédé, mais sur un autre emplacement, quand celle-ci a été détruite.

Redescendant bientôt vers le sud, je rencontre, un kilomètre plus loin, d'autres tombeaux creusés dans le roc et divers débris de sarcophages.

ZEKZEKIEH.

A huit heures, je monte à Zekzekieh. Ce village, assis sur une hauteur, est divisé en deux quartiers, l'un oriental, l'autre occidental. A l'ouest de ce dernier, on me montre l'emplacement d'une ancienne forteresse, aujourd'hui renversée de fond en comble, et d'où les habitants ont extrait de belles pierres de taille.

RETOUR À EL-KANTHARA.

A huit heures vingt minutes, je reprends vers le nord-nord-ouest la route d'El-Kanthara, où je suis de retour à neuf heures dix-huit minutes, après avoir parcouru de nouveau, mais en sens contraire, les ruines de Sarepta.

BORDJ EL-ʌ'KBIEH.

D'El-Kanthara je poursuis immédiatement ma route vers le nord et, à neuf heures trente-trois minutes, je rencontre, sur le bord de la mer, une ancienne tour de garde bâtie sur un pro-

montoire escarpé qui sépare deux baies. On l'appelle Bordj el-A'kbieh. De forme carrée et mesurant 11 pas sur chaque face, elle est construite avec des pierres régulières d'apparence antique; mais sa voûte, légèrement ogivale, indique qu'elle ne remonte pas elle-même au delà de l'époque des Croisades.

A'KBIEH.

A neuf heures quarante minutes, je franchis l'Oued el-A'kbieh, en laissant à ma droite, sur une colline, un hameau du même nom.

TELL EL-BOURAK.

Au delà de cet *oued*, où coule un ruisseau qui ne tarit presque jamais, je continue à suivre le rivage dans la direction du nord-nord-est. Chemin faisant, j'observe çà et là des traces de l'ancien aqueduc qui amenait à Sarepta les eaux des sources d'El-Bourak.

A neuf heures cinquante-cinq minutes, je traverse un autre *oued*, nommé El-Bourakieh et qui tarit ordinairement à l'époque des grandes chaleurs.

A dix heures, je fais halte un instant près de *Tell el-Bourak*, « la colline des réservoirs ». C'est un monticule rond, près de la mer. Les flancs, actuellement cultivés, sont parsemés de menus matériaux, restes de constructions renversées. Sur le sommet s'élevait une tour, aujourd'hui complètement détruite.

Au bas et au nord de ce *tell*, on remarque les ruines de quatre réservoirs antiques, bâtis d'après le même système que ceux de Ras el-A'in, et dont l'un est complètement comblé. Les parois de ces bassins sont formées avec des cailloux, des galets et des tessons de poterie cimentés ensemble par un excellent mortier, et dont le revêtement extérieur est presque entièrement enlevé. L'eau de ces réservoirs se répand maintenant dans des champs cultivés, ou s'écoule en ruisseaux vers la mer. Jadis une partie était apportée par un canal à la ville de Sarepta.

Près de ces bassins, plusieurs maisons toutes modernes ont été construites avec des pierres de taille trouvées sur place. Les fellahs

qui les habitent m'apprennent que beaucoup de pierres semblables sont exhumées fréquemment par eux au milieu des champs qui avoisinent, au nord, ces réservoirs, et que là s'élevait une petite ville, de nos jours complètement rasée. Quelques critiques, et peut-être avec raison, y placent Ornithopolis, que d'autres, au contraire, comme je l'ai dit plus haut, identifient avec les ruines d'A'dloun. Pline, en effet, signale Ornithon au nord de Sarepta, comme cela résulte du passage suivant :

Oppidum ipsum (Tyrus) XXII stadia obtinet. Inde Sarepta, et Ornithon oppida; et Sidon[1].

S'il n'y a point ici une transposition dans ce passage de Pline, et si réellement Ornithon était au nord et non au sud de Sarepta, elle devait être située très probablement à Tell el-Bourak et occuper les champs de blé et de coton qui s'étendent au nord de cette colline.

D'un autre côté, en décrivant les ruines d'A'dloun, j'ai indiqué l'argument principal qui milite en faveur de cette dernière localité, pour y placer Ornithon, à savoir la découverte en cet endroit d'un petit monument représentant un oiseau en cage, sorte de blason qui semble convenir parfaitement à la ville des Oiseaux.

A'DDOUSIEH.

A dix heures quarante-cinq minutes, je me dirige vers l'est-sud-est, et après avoir traversé une colline jadis exploitée comme carrière, j'arrive à onze heures trois minutes à A'ddousieh, petit village habité par quelques familles chrétiennes, les unes grecques unies, les autres grecques schismatiques. Plusieurs citernes et des tombeaux creusés dans le roc en forme de fosses indiquent que ce hameau a succédé à une localité antique. Au nord et au bas de la colline où il s'élève, est une source abondante, dans un vallon planté d'orangers et de grenadiers.

[1] *Histoire naturelle*, l. V, c. XVII.

NEDJARIEH.

A onze heures quinze minutes, je monte de là, vers le nord-nord-est, à Nedjarieh, où je parviens à onze heures vingt minutes. C'est une ferme assez considérable, exploitée par des Maronites et des Grecs schismatiques, et qui a remplacé un antique établissement agricole, comme le prouvent des citernes et des pressoirs taillés dans le roc. Des figuiers, des oliviers et des mûriers l'environnent.

HASSANIEH.

A onze heures vingt-six minutes, je descends vers le nord, et à onze heures quarante-cinq minutes, je traverse la vallée fertile où serpente le Nahr Zaharany, au delà duquel je gravis des collines rocheuses. A midi, je suis à Hassanieh, que d'autres prononcent Hasseinieh. Les Maronites qui habitent cette ferme m'apprennent qu'en cultivant le sol, ils rencontrent partout, en cet endroit, de belles pierres de taille provenant d'anciennes constructions renversées.

RHAZIEH.

A midi quinze minutes, je descends, vers le nord, dans un ravin où coule une source près de laquelle a été placée la cuve d'un sarcophage antique, en guise d'auge; après avoir traversé successivement deux *oued* peu considérables, je monte à Rhazieh, où je parviens à une heure. Ce village, qui s'élève par étages sur une colline dont les pentes inférieures sont couvertes de figuiers et de mûriers, compte 800 habitants, Grecs schismatiques, Grecs unis et Métualis. Ces derniers forment, à eux seuls, plus de la moitié de la population. On y voit les restes d'une ancienne demeure ayant servi autrefois de résidence à un riche émir; elle tombe actuellement de toutes parts en ruine, ainsi qu'une mosquée qui l'avoisine, et dont le minaret seul est encore debout.

SAÏDET EL-MANTHARA.

A une heure trente minutes, je descends à travers des jardins assez bien cultivés, et à une heure cinquante-neuf minutes, une nouvelle montée, parfois très raide, vers le nord-est, m'amène auprès d'une petite chapelle creusée dans le roc, et qui mesure 8 mètres de long sur 6 de large. Précédée d'un vestibule moderne soutenu sur des arcades, elle passe pour avoir été jadis consacrée à Astarté. Aujourd'hui, c'est un sanctuaire chrétien dédié à la Vierge, et appelé *Saïdet el-Manthara*, « Notre-Dame de la Garde ». Une porte latérale la met en communication avec une autre grotte attenante.

MARHDOUCHEH.

A quelques centaines de mètres plus à l'est, sur un plateau élevé, au milieu de belles plantations de figuiers et d'oliviers, est un village appelé Marhdoucheh, dont la population peut être évaluée à 300 habitants, tous Grecs unis. Les maisons et l'église sont bâties avec des pierres très régulières, provenant des ruines d'une forteresse dont je vais parler tout à l'heure. On voit également près de ce village une ancienne caverne, nommée *Merharet el-Makdoura*, « caverne de la possédée », sans doute à cause d'une figure de femme grossièrement sculptée qui s'y trouve. Cette grotte, comme le fait observer justement M. Renan, est, avec les deux précédentes, avec celle aussi dont il a été question plus haut sous le nom de Merharet el-Ferdj, l'un des restes du vieux culte troglodytique des peuples kananéens[1].

KASR EL-MANTHARA.

De retour à la grotte de Saïdet el-Manthara, je vais examiner, à 200 pas au nord de ce sanctuaire, les vestiges de jour en jour moins apparents d'une ancienne forteresse, connue maintenant sous le nom de Kasr el-Manthara. Elle avait été bâtie avec de belles pierres de taille de grandes dimensions, qui ont été presque toutes

[1] *Mission de Phénicie*, p. 518.

débitées sur place, et transportées ensuite à Marhdoucheh comme matériaux de construction. Toutes les assises s'élevant au-dessus du sol ont ainsi disparu; actuellement les fondations elles-mêmes sont profondément fouillées, et bientôt ce fort aura été complètement rasé.

On y montait par un grand escalier taillé dans le roc, et divisé par paliers, dont les degrés sont très usés. Il mesure au moins 100 mètres de long sur 3 mètres et demi de large.

DERB ES-SIN.

A trois heures trente minutes, je me remets en marche vers le nord-nord-ouest.

A trois heures cinquante minutes, après une descente très rapide, je parviens dans une vallée qu'arrose le Nahr Sanik, et, côtoyant quelque temps ce ruisseau dans la direction de l'est, j'arrive au village de Derb es-Sin, appelé également Deir es-Sin. Habité par 300 Maronites, il doit avoir succédé à une localité antique. Quelques plantations de mûriers, d'orangers et de figuiers l'avoisinent.

SAÏDA.

A quatre heures, je franchis le Nahr Sanik, qui tarit souvent en été, et, poursuivant ma route vers l'ouest, puis vers le nord, je chemine bientôt au milieu des magnifiques jardins de Saïda; bordés de tamariscs, de mélias et de sycomores, ils sont plantés intérieurement de figuiers, d'orangers, de citronniers, de mûriers, de grenadiers, de vignes et de bananiers. Des puits nombreux y ont été creusés pour l'arrosement du sol.

A quatre heures vingt-cinq minutes, je traverse le Nahr el-Barrhout; il ne roule en ce moment qu'un faible filet d'eau dans son lit presque entièrement desséché. Un petit pont y a été jeté.

Quelques centaines de mètres plus loin, je laisse à ma gauche le château de Saïda. A quatre heures trente-cinq minutes, je fais halte à l'est de la ville, et l'on dresse ma tente sous des oliviers, près d'un cimetière.

CHAPITRE CENT VINGTIÈME.

SAÏDA (SIDON).

La ville de Saïda, l'antique Sidon, a été décrite de nos jours par de nombreux voyageurs. Son ancienne nécropole a été, en outre, fouillée en tous sens, soit par des chercheurs de trésors, soit par de savants explorateurs qui en ont fait l'objet d'études scientifiques très importantes. Parmi ces derniers, il faut citer en première ligne M. Renan, qui a consigné les résultats de ses recherches dans son grand ouvrage intitulé *Mission de Phénicie*[1]. Je renvoie donc le lecteur à cet ouvrage, et je vais me contenter ici de donner une très courte description de cette ville célèbre, et l'analyse succincte des principaux événements qui s'y sont accomplis.

De vastes et délicieux jardins environnent Saïda au nord, à l'est et au sud, et l'entourent de ces trois côtés d'une fraîche et verdoyante oasis. Une foule d'arbres fruitiers et beaucoup de plantes légumineuses y croissent à l'envi. Les fruits que l'on y récolte passent pour les meilleurs de la Syrie; les oranges y sont plus fines et plus juteuses que celles de Jaffa, mais elles se conservent moins longtemps. On en distingue quatre espèces principales. Les mûriers abondent et y sont superbes. Aussi plusieurs filatures de soie ont été établies à Saïda et y prospèrent. Le bananier et la canne à sucre y réussissent également à merveille. Cette dernière est sucée par les habitants dans son état naturel, car pas plus qu'à Jaffa et dans d'autres villes de la Syrie ils ne cherchent à en extraire du sucre. Comme arbres d'agrément décorant ces jardins, il faut signaler de beaux tamariscs, des mélias, des acacias, des sycomores, et çà et là quelques palmiers.

[1] *Mission de Phénicie*, p. 361 et suiv.

La ville antique de Sidon comprenait, avec l'emplacement de la cité actuelle, une partie de ces vergers, vers le sud et vers l'est, comme cela résulte des nombreux débris que l'on y trouve, et des arasements d'anciennes constructions que l'on y met à jour, en fouillant tant soit peu le sol.

Telle qu'elle est aujourd'hui, et réduite aux dimensions très restreintes de l'enceinte qui l'enferme, Saïda contient environ 9,614 habitants, se décomposant ainsi : 7,500 Musulmans, y compris les Métualis, 577 Maronites, 765 Catholiques ou Grecs unis, 107 Grecs schismatiques, 265 Latins, 400 Juifs.

La ville s'élève en amphithéâtre, mais sur des pentes légèrement inclinées, autour de son port. Celui-ci est presque entièrement ensablé; les enfants mêmes peuvent le traverser en grande partie n'ayant de l'eau que jusqu'à la ceinture. Une ligne de récifs naturels en déterminait et en protégeait le périmètre, vers l'ouest et vers le nord, contre la violence des vents et des vagues. On avait assis sur ces récifs, aplanis artificiellement, de gros blocs rectangulaires, dont quelques-uns sont encore en place. Une passe étroite, mais suffisante pour les petits navires de l'antiquité, semble avoir été jadis défendue par deux tours, et une chaîne devait sans doute la fermer. Ce port était le λιμὴν κλειστός dont il est question dans Scylax.

Au sud de ce bassin, et communiquant autrefois avec lui au moyen d'un canal creusé dans le roc, dont l'extrémité septentrionale est actuellement obstruée par des constructions modernes, s'ouvre une large baie, qui s'arrondit entre deux promontoires; elle était renfermée dans l'enceinte de la ville antique, à laquelle elle servait de second port. Celui-ci était ouvert; les dunes qui le bordent vers l'est sont recouvertes d'un amas énorme de coquillages appartenant à l'espèce appelée *Murex trunculus*, et qui servait à faire la pourpre. Ainsi que M. de Saulcy l'a observé, le test de ces coquilles a été vigoureusement entamé d'un coup de meule, sur le premier et le second tour de spire, pour permettre d'extraire la poche génératrice du mollusque.

Ceci, ajoute ce savant, ne peut être l'effet du hasard, et il y a évidemment

là la trace du procédé industriel avec lequel les teinturiers sidoniens se procuraient la base de leur pourpre si renommée. Ailleurs, comme par exemple sur les côtes de la Grèce, c'est le *Murex brandaris* qui était exploité pour en tirer la pourpre. M. François Lenormant en a retrouvé des dépôts considérables sur les côtes de Cerigo et de Gythium[1].

Au nord-est du premier port ou port fermé, s'élève un îlot qui semble avoir été jadis rattaché à la terre ferme par une chaussée, remplacée plus tard par un pont de neuf arches ogivales, dont les piles sont armées d'éperons pour briser la violence des vagues. On aperçoit sous les flots des blocs de grandes dimensions, qui ont appartenu probablement à la chaussée dont je parle. Celle-ci menait de la ville à un monument orné de colonnes, qui passe pour avoir été un temple, consacré peut-être à Melkarth, l'Hercule phénicien, et situé, du moins je le suppose, au milieu de l'îlot en question. Au moyen âge, dans le cours de l'hiver de 1227 à 1228, les Croisés bâtirent sur cet îlot un fort qui se composait de deux tours reliées par un mur[2]. Après avoir subi des réparations et des transformations successives, il tombe maintenant en ruine. On l'appelle *Kala't el-Bahar*, « le château de la mer ». Les deux tours signalées par Guillaume de Tyr existent encore en partie. La plus considérable mesure 27 mètres de long sur 22 de large. Découronnée de son étage supérieur, elle renferme intérieurement dans son soubassement deux citernes revêtues d'un épais ciment. Ce soubassement a été construit avec des blocs de grandes dimensions, et dont beaucoup sont taillés en bossage. En outre, de nombreuses colonnes en granit gris sont engagées transversalement dans la maçonnerie. Ces colonnes autorisent à penser qu'en ce même endroit s'élevait jadis un temple dédié à quelque divinité maritime, probablement à Melkarth, comme je viens de le dire, et dont les débris auront été utilisés par les Croisés pour bâtir leur fort.

La seconde tour est mieux conservée; le soubassement a été également construit avec de belles pierres antiques.

[1] *Voyage en Terre sainte*, t. II, p. 285. — [2] Guillaume de Tyr, l. XXXII, c. XXV.

Quant à la muraille qui reliait les deux tours, elle a été remplacée par des bâtisses plus modernes, qui elles-mêmes sont en très mauvais état. Ce fort, qui ne pourrait opposer maintenant aucune résistance sérieuse, n'est occupé que par un poste de quelques soldats, préposés à la garde de cinq ou six canons rouillés.

A 800 mètres au nord de cet îlot, on en remarque deux autres, dont un fort petit et l'autre beaucoup plus considérable. Celui-ci porte partout les traces du travail de l'homme. On y observe plusieurs petits bassins creusés dans le roc, les uns ayant pu servir de bains, les autres de salines, et un long mur rocheux, large de plusieurs mètres, et dont la hauteur varie entre 3 et 4 mètres. Ce mur est muni vers l'ouest d'un fossé pratiqué dans le roc; il court lui-même du sud au nord, et est percé d'une porte qui avoisine d'anciennes constructions totalement renversées et démolies, lesquelles étaient adossées vers ce point à la muraille que je viens de signaler et qui n'est autre chose que la crête de l'îlot, dressée verticalement, puis aplanie horizontalement, comme une sorte de vaste soubassement.

Au sud de la ville actuelle de Saïda, et dans la partie culminante de la colline qui formait jadis l'acropole de Sidon, s'élève le château dit Kala't el-Mezzeh, qui est connu vulgairement parmi les Chrétiens sous le nom de *château de saint Louis*, parce qu'ils en attribuent la fondation à ce monarque. Il n'offre rien de remarquable que le souvenir qu'il rappelle. A moitié démoli, il est situé sur un monticule qui domine de 45 mètres le port ouvert du sud. La tour dite *de la poudrière* présente à sa base un certain nombre de blocs à bossage, mais de dimension moyenne; elle paraît avoir été réparée par les Musulmans.

A l'époque des Croisades appartiennent également plusieurs anciens magasins voûtés, qui sont actuellement en contre-bas du pavé actuel de la ville, et quelques mosquées qui ont été alors des églises. La plus grande, dite Djama' el-Kebir, passe pour avoir été dédiée à saint Jean Baptiste. Restaurée il y a peu d'années, elle est soutenue extérieurement par des contreforts; sa longueur est de 30 mè-

tres et sa largeur de 10. Elle est précédée, vers le nord, d'un vestibule qu'orne une coupole et que surmonte un minaret. Au centre de ce vestibule est une fontaine destinée aux ablutions, et que décorent des colonnes antiques, dont les chapiteaux corinthiens sont malheureusement défigurés par une épaisse couche de chaux.

A une époque plus récente, et principalement à celle de Fakr ed-Din, il faut rapporter des bains publics, des *khan*, et plusieurs belles maisons plus ou moins délabrées, dont quelques-unes, que j'ai visitées pendant les différents séjours que j'ai faits à Saïda depuis 1852, gardent encore les traces de leur ancienne splendeur. Quant au palais où résidait cet émir, au sud de la grande mosquée, il a été détruit, et une partie de l'emplacement qu'il comprenait a été plus tard occupée par l'habitation, à moitié ruinée elle-même en ce moment, de Soliman-Pacha, l'ex-colonel Selves.

Des divers *khan* fondés par Fakr ed-Din, le plus beau et le mieux tenu est le *khan* franc. Comme presque tous les édifices de ce genre, il affecte la forme d'un vaste rectangle environné de galeries. Là habite le vice-consul de France; là est le couvent des R. P. Franciscains; là aussi les sœurs de Saint-Joseph ont leur orphelinat et une pharmacie. Au centre de la cour est un bassin alimenté par une fontaine qu'ombragent des bananiers et un mélia. Dans ce même *khan*, une chambre contient une espèce de petit musée, où M. Durighello, vice-consul de France, et le docteur Gaillardot ont réuni un certain nombre d'objets antiques provenant des fouilles ou des achats de M. Renan pendant sa mission en Phénicie. On y voit un lion, quelques statues mutilées, des débris de sarcophages et de bas-reliefs, des stèles funéraires et plusieurs pierres ou marbres chargés d'inscriptions grecques ou latines, plus ou moins complètes, que ce savant a reproduites dans son ouvrage, et dont il est, par conséquent, inutile de donner ici une nouvelle copie.

Le couvent des Franciscains ne se compose que de deux pères et d'un frère. Leur chapelle sert de paroisse aux Latins.

Les sœurs de Saint-Joseph, au nombre de neuf, sont chargées à la fois d'un orphelinat, d'une école d'externes fréquentée par cent

trente élèves, et d'un dispensaire où viennent chaque jour les consulter, réclamer leurs médicaments ou se faire panser plus de quarante malades de toutes les religions. Là comme partout, avec de très faibles ressources, ces excellentes religieuses font beaucoup de bien.

L'établissement des Jésuites est situé en dehors du *khan*, dans une autre partie de la ville. Ces religieux, au nombre de trois, tiennent un externat de soixante petits garçons dirigés par un maître arabe, et, de plus, une école dite française, qui compte une quinzaine d'élèves. En outre, ils réunissent dans de fréquentes conférences tous les prêtres maronites ou grecs unis des environs, pour traiter et développer devant eux les principaux dogmes de la religion, et, en complétant leur instruction, qui souvent est bien élémentaire, les rendre plus aptes à remplir dignement leur auguste ministère. C'est là, comme on le voit, une œuvre des plus utiles et des plus importantes, et que l'on peut regarder comme capitale dans un pays où le clergé indigène est généralement si peu éclairé, faute d'une préparation suffisante avant d'entrer dans le sacerdoce.

Les Maronites ont à Saïda une paroisse particulière. Quant aux Grecs unis, ils possèdent avec les Grecs schismatiques une même église, qu'un mur sépare en deux parties distinctes.

La ville est environnée d'un mur d'enceinte, qui n'est plus continu, étant percé de plusieurs brèches. Les maisons, principalement celles des Européens, sont généralement mieux bâties que dans la plupart des villes de la Palestine. L'eau est amenée à Saïda par un aqueduc qui commence au Nahr el-Aouleh, l'antique Bostrenus. Quelques parties de cet aqueduc, taillées dans le roc, sont probablement fort anciennes.

Quant à la nécropole de la cité antique, elle est située un peu au sud de l'Oued el-Barrhout, qui formait, selon toute apparence, la limite méridionale de l'ancienne ville. Cette nécropole occupe un vaste emplacement aujourd'hui parsemé d'oliviers, et sur le point culminant duquel on remarque un rocher taillé sur ses pans, dont l'intérieur a été jadis excavé en grotte sépulcrale. Les indigènes

la désignent vulgairement sous le nom de Merharet Tabloun; quelques-uns, rectifiant cette prononciation vicieuse, l'appellent *Merharet Abloun*, « grotte d'Apollon », sans doute parce qu'elle était autrefois dédiée à cette divinité ou à un dieu phénicien ayant du rapport avec l'Apollon des Grecs et des Romains. Précédée, vers le sud, d'un petit vestibule, elle était revêtue intérieurement d'un enduit peint, qui est presque entièrement tombé. A droite, à gauche et au fond, avaient été pratiquées de grandes niches cintrées, destinées à contenir des sarcophages, aujourd'hui brisés ou enlevés; ces niches elles-mêmes sont les unes complètement détruites et les autres très dégradées, cette grotte ayant servi pendant longtemps de retraite aux bergers. C'est à côté et à l'est de cette caverne qu'a été découvert, le 20 février 1855, par un agent de M. Pérétié, chancelier du consulat de France à Beyrouth, le fameux tombeau d'Echmounazar, dont le duc de Luynes fit l'acquisition pour le donner au Louvre. Le sarcophage qui avait contenu la dépouille mortelle de ce roi avait déjà été violé auparavant. Il fut trouvé à 2 mètres de profondeur, et paraît avoir été recouvert d'un édicule dont il ne subsiste plus que les arasements. Une dent, un morceau d'ossement et une mâchoire humaine furent ramassés dans les déblais. Le sarcophage lui-même, creusé dans une belle pierre noire imitant le basalte, est, comme tout le monde le sait, de forme égyptienne et semblable à une caisse de momie, figurant un corps enveloppé jusqu'au cou d'épaisses bandelettes et dont la tête sculptée, avec sa large coiffure, sa barbe droite et nattée, reste seule à découvert, portant un large et riche collier en relief, à chaque extrémité duquel est une tête d'épervier sacré, tel qu'on en voit souvent au cou des momies égyptiennes.

Le caractère de ce couvercle, dit M. le duc de Luynes, au mémoire duquel j'emprunte ces détails, et la forme générale du cercueil, large pour sa longueur et d'une épaisseur considérable, le rapprochent singulièrement de ceux qu'on trouve en Égypte, et dont l'usage fut adopté au plus tôt sous la XIXe dynastie. Mais, au lieu d'être orné d'hiéroglyphes, le sarcophage en question porte dans presque toute sa hauteur une inscription en vingt-deux lignes, écrite en carac-

tères phéniciens gravés en creux. Une seconde inscription, en caractères plus beaux et plus réguliers, règne tout autour de la tête du mort, à l'extrémité extérieure du sarcophage, et forme six lignes et un fragment d'une septième ligne. Cette nouvelle inscription n'est que la reproduction d'une partie du texte principal.

Interprétées l'une et l'autre par les plus savants orientalistes de l'Europe, et d'abord par M. le duc de Luynes et par M. l'abbé Bargès, elles sont les mieux conservées que nous possédions dans la langue phénicienne, et, outre qu'elles nous fournissent des détails intéressants sur l'un des rois de Sidon, elles ont fait faire un grand pas à l'étude de la langue dans laquelle elles sont écrites.

Depuis cette précieuse découverte, de nombreuses fouilles ont été entreprises, de 1855 à 1860, autour de la Merharet Abloun, dans l'espérance d'exhumer quelque autre sarcophage royal, analogue à celui d'Echmounazar, et muni également d'inscriptions phéniciennes; mais jusqu'à présent aucun autre de cette espèce n'a été découvert. Arrivé en Phénicie en 1860, M. Renan conçut immédiatement le projet de poursuivre ces fouilles sur une plus grande échelle, et il en confia la direction à M. le docteur Gaillardot, secondé par M. Durighello.

Ces fouilles, commencées durant les mois de janvier, février, mars 1861, et continuées en mars, avril et mai 1862, ont mis à jour une centaine de caveaux funéraires, plus ou moins considérables, mais qui malheureusement avaient été presque tous violés, et cela peut-être depuis de nombreux siècles.

M. Renan les range lui-même en trois classes différentes :

1° Caveaux rectangulaires, s'ouvrant à la surface du sol par un puits de 3 ou 4 mètres de long sur 1 ou 2 mètres de large; au bas des deux petites faces de ces puits s'ouvrent deux portes, rectangulaires aussi, de la même largeur que la petite face, donnant entrée à deux chambres encore rectangulaires dans toutes leurs dimensions, où étaient placés les sarcophages. Ces grottes se distinguent par l'absence de tout ornement. Des entailles pratiquées

des deux côtés du puits permettent d'y descendre en s'aidant des pieds et des mains.

2° Caveaux en voûte, offrant des niches pour les sarcophages, et dans le haut des soupiraux ronds, creusés à la tarière.

3° Caveaux crépis à la chaux et peints, décorés selon le goût de l'époque grecque, romaine ou chrétienne, avec des inscriptions grecques dont quelques fragments mutilés sont encore visibles çà et là.

Dans ces deux dernières espèces de caveaux, on descend ordinairement, non plus par des puits rectangulaires, mais au moyen d'escaliers, dont les degrés sont soit taillés dans le roc, soit formés de pierres apportées.

Un plan de cette nécropole, exécuté avec beaucoup de soin, a été levé par M. le docteur Gaillardot, et se trouve dans l'ouvrage de M. Renan, ainsi que le journal détaillé des fouilles qui furent alors accomplies.

Résumons maintenant en quelques mots l'histoire de Saïda.

Saïda, en hébreu צִידוֹן et צִידֹן, *Tsidôn*, en grec Σιδών, en latin *Sidon*, est, après Tyr, la ville la plus célèbre de la Phénicie. Son nom signifie en hébreu « pêcherie ». Les poissons, en effet, abondent sur la côte où elle est située, et ses premiers habitants furent sans doute de simples pêcheurs.

D'autres dérivent son nom et son origine de Sidon, le premier-né de Kanaan[1], et les Musulmans et les Juifs vénèrent encore, au milieu de l'un des jardins de la ville actuelle, la mémoire de Neby Saidoun, dans un *oualy* qui a peut-être succédé à un ancien sanctuaire.

Si nous devons ajouter foi à Justin, cette ville serait antérieure en date à Tyr, qui lui devait sa fondation :

Tyriorum gens condita a Phœnicibus fuit : qui terræ motu vexati, relicto patriæ solo, Assyrium stagnum primo, mox mari proximum littus incoluerunt, condita ibi urbe, quam a piscium ubertate Sidona appellaverunt; nam piscem

[1] *Genèse*, c. x, v. 15.

Phœnices *Sidon* vocant. Post multos deinde annos a rege Ascaloniorum expugnati, navibus appulsi, Tyron urbem ante annum Trojanæ cladis condiderunt[1].

En parlant des premières origines de Tyr, j'ai déjà montré que la fondation de cette ville remontait bien au delà de la guerre de Troie; qu'elle avait pu, à l'époque et dans les circonstances indiquées par Justin, recevoir dans son sein une colonie sidonienne, mais qu'elle préexistait de beaucoup à l'arrivée de cette colonie, qui avait contribué seulement à l'agrandir, et, dans ce sens, l'avait en quelque sorte fondée de nouveau. Quoi qu'il en soit, quelque doute qui reste encore sur la date précise de la fondation de Sidon et sur la question de savoir si elle était plus ancienne et plus importante dans le principe que Tyr, sa voisine, nous savons d'une manière certaine, par la Bible, qu'à l'époque de l'arrivée des Hébreux dans la Terre promise, c'était une cité très considérable, puisqu'elle est deux fois désignée, dans le livre de Josué, sous le nom de la *grande* Sidon :

7. Venitque Josue et omnis exercitus cum eo adversus illos ad Aquas Merom subito, et irruerunt super eos.

8. Tradiditque illos Dominus in manus Israel. Qui percusserunt eos, et persecuti sunt usque ad Sidonem Magnam[2].

Ailleurs, nous lisons encore, à propos des limites de la tribu d'Aser :

Et Abran et Rohob et Hamon et Cana, usque ad Sidonem Magnam[3].

Cette épithète de *Magna*, « la grande », est généralement prise au sens absolu; néanmoins, je dois faire observer que saint Jérôme, dans l'*Onomasticon*, ainsi que le remarque le savant Reland, l'entend dans un sens relatif, en opposant Sidon la grande à une autre ville du même nom, de moindre importance.

Au mot *Cana*, en effet, il s'exprime ainsi :

Cana usque ad Sidonem Majorem; est quippe et altera Minor, ad cujus distinctionem Major hæc dicitur.

[1] Justin, l. XVIII, c. III. — [2] *Josué*, c. XI, v. 7 et 8. — [3] *Josué*, c. XIX, v. 28.

En réalité, dans le texte hébreu il y a, dans les deux passages, עַד צִידוֹן רַבָּה, « jusqu'à Sidon grande ».

Nous ne connaissons d'ailleurs, dans toute la Palestine, aucune autre ville du même nom qui eût été Sidon la Petite, *Sidon Minor*, à moins, par hasard, que saint Jérôme n'ait voulu entendre par là Beth Saïda, qui signifiait « maison de la pêche », et qui était située sur les bords du lac de Génézareth.

Tout porte à croire que Sidon avait été fondée environ 200 ans avant l'arrivée des Hébreux, et peut-être même plus tôt encore.

Un passage d'un auteur cité par Reland en attribue le nom et la fondation à un certain Sidus, ancêtre de Melchisédek et fils d'Ægyptus, roi de la Libye[1].

Sidon fut assignée à la tribu d'Aser; mais celle-ci ne put en subjuguer les habitants :

Aser quoque non delevit habitatores Acho et Sidonis, Ahalab et Achazib, et Helba, et Aphec, et Rohob[2].

Dans les poèmes d'Homère, les Sidoniens sont renommés, à l'époque de la guerre de Troie, pour leur habileté dans les arts.

Nous lisons, par exemple, dans l'*Iliade :*

Aussitôt, le fils de Pélée place d'autres prix, destinés à la rapidité de la course, et d'abord un cratère d'argent bien ciselé, qui contenait six mesures, et dépassait de beaucoup en beauté tous les autres vases de la terre, car c'était l'œuvre d'habiles Sidoniens, qui l'avaient travaillé avec soin, et des Phéniciens l'avaient apporté sur la vaste mer[3].

Dans l'*Odyssée*, quand Ménélas veut donner en présent à Télémaque ce qu'il a de plus précieux, il lui promet un riche cratère d'argent aux bords dorés et ouvrage de Vulcain. C'était un don du héros Phédime, roi des Sidoniens[4].

Un passage de la lettre envoyée par Salomon à Hiram, roi de Tyr, prouve que les Sidoniens étaient alors sous la dépendance de ce dernier monarque, et qu'ils excellaient à tailler le bois :

[1] Reland, *Palestine*, p. 1010.
[2] *Juges*, c. I, v. 31.
[3] *Iliade*, l. XXIII, v. 740-744.
[4] *Odyssée*, l. IV, v. 615-618.

Præcipe igitur ut præcidant mihi servi tui cedros de Libano, et servi mei sint cum servis tuis; mercedem autem servorum tuorum dabo tibi quamcumque petieris; scis enim quomodo non est in populo meo vir qui noverit ligna cædere sicut Sidonii[1].

Un autre passage de la Bible nous apprend que Salomon, séduit par des femmes étrangères, s'abandonna, dans sa vieillesse, à l'idolâtrie et adora Astarté, l'une des principales divinités des Sidoniens :

4. Cumque esset senex, depravatum est cor ejus per mulieres, ut sequeretur deos alienos; nec erat cor ejus perfectum cum Domino Deo suo, sicut cor David patris ejus.

5. Sed colebat Salomon Astarthen, deam Sidoniorum[2].

Ce souverain éleva un sanctuaire en l'honneur de cette idole sur la droite du mont du Scandale, sanctuaire qui fut plus tard détruit et profané par Josias :

Excelsa quoque, quæ erant in Jerusalem ad dexteram partem montis Offensionis, quæ ædificaverat Salomon, rex Israel, Astaroth, idolo Sidoniorum, et Chamos offensioni Moab, et Melchom abominationi filiorum Ammon, polluit rex[3].

Lorsque Salmanasar envahit la Phénicie, l'an 720 avant J.-C., Sidon se soumit à ce conquérant, et avec d'autres villes de la côte sépara sa cause de celle de Tyr :

Ἀπέστη τε Τυρίων Σιδὼν, καὶ Ἄκη, καὶ ἡ πάλαι Τύρος, καὶ πολλαὶ ἄλλαι πόλεις, αἳ τῷ τῶν Ἀσσυρίων ἑαυτὰς βασιλεῖ παρέδοσαν[4].

De la domination des Assyriens, Sidon passa ensuite sous celle des Persans.

Sous Artaxercès Ochus, l'an 351 avant J.-C., elle secoua leur joug. Les Sidoniens avaient alors pour roi Tennès; ils se liguèrent avec Nectanébo, roi d'Égypte, lequel envoya à leur secours 4,000 mercenaires grecs, commandés par Mentor de Rhodes. Avec ces forces, réunies à celles des Sidoniens, ce général attaqua l'armée

[1] *Rois*, l. III, c. v, v. 6. — [2] *Rois*, l. III, c. xi, v. 4 et 5. — [3] *Rois*, l. IV, c. xxiii, v. 13. — [4] *Antiq. judaïq.*, l. IX, c. xiv, § 2.

persane, la vainquit et la repoussa hors de la Phénicie. Ochus rassembla aussitôt une nouvelle armée de 300,000 fantassins et de 30,000 cavaliers et marcha contre la Phénicie. A la nouvelle de son approche, Mentor envoya secrètement un de ses officiers traiter avec Ochus de sa défection. Tennès conçut également le projet honteux de trahir ses propres sujets. Ceux-ci avaient mis le feu à leurs propres vaisseaux, pour s'enlever à eux-mêmes tout moyen de s'enfuir par mer et pour résister plus courageusement à l'ennemi. Pourvus de vivres et de munitions de guerre, protégés par de très hautes murailles et par des fossés profonds, ils se croyaient invincibles; du moins ils étaient résolus à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Mais leur roi Tennès, s'étant rendu auprès du roi de Perse, qui commençait à attaquer la place, lui livra 600 des principaux Sidoniens, qui furent mis à mort, et, bientôt après, il lui ouvrit, de concert avec Mentor, les portes de la ville. Les habitants, se voyant trahis par ceux-là mêmes qui étaient à leur tête, et comprenant que toute résistance était désormais impossible, se renfermèrent dans leurs maisons avec leurs femmes et leurs enfants et y mirent le feu. Plus de 40,000 personnes périrent ainsi dans les flammes. Le roi Tennès ne fut point épargné par le vainqueur : il expia par la mort son infâme trahison[1].

D'après la conjecture de M. l'abbé Bargès, ce roi ne serait autre que le père d'Echmounazar, dont le tombeau a été retrouvé de nos jours à Sidon. Le nom phénicien תבנת, qui se prononçait *Tabnith* ou *Tebnith*, ne diffère pas beaucoup, selon cet orientaliste, du grec Τέννης; seulement il a subi dans sa transcription quelques modifications exigées par l'oreille délicate des Grecs[2].

En admettant *Tennis* comme identique avec *Tabnith*, père de notre Echmounazar, ce savant, se fondant à la fois et sur l'inscription elle-même de ce célèbre sarcophage et sur plusieurs autres documents historiques, propose pour le règne de cette dynastie le tableau chronologique suivant :

[1] Diodore de Sicile, l. XVI, c. XLII-XLV. — [2] L'abbé Bargès, *Mémoire sur le sarcophage et l'inscription funéraire d'Eschmounazar*, p. 37.

Echmounazar Ier de nom, ancêtre d'Echmounazar II et fondateur de sa dynastie, a dû régner sous la suzeraineté du roi de Perse Artaxercès II, surnommé Memnon, entre les années 404 et 374 avant l'ère chrétienne.

Straton règne à la place du fils d'Echmounazar, en 374. Il se révolte contre Artaxercès Memnon pour embrasser l'alliance de Tachos, roi d'Égypte, et il périt en 362. Dans le cours de la même année, Tennès ou Tennis, petit-fils d'Echmounazar, monte sur le trône de Sidon. Il se ligue avec Nectanébo, roi d'Égypte, contre son suzerain Artaxercès Ochus, qui le fait mourir en 351.

Echmounazar II, fils du précédent, commence à régner en 350; il meurt, après un règne de quatorze ans, en 336. Straton, son fils, lui succède; mais son règne n'est pas d'une longue durée, car il est déposé par Alexandre le Grand et remplacé sur le trône par Abdalonime, prince descendant d'une dynastie qui avait régné à Sidon avant celle d'Echmounazar.

Je dois faire observer ici que d'autres savants font remonter le règne et le tombeau de notre Echmounazar à une époque plus reculée et que, par conséquent, les données précédentes peuvent être modifiées.

Quoi qu'il en soit, Sidon s'était relevée de ses ruines, lorsque Alexandre, en 332, vint attaquer Tyr; elle lui ouvrit ses portes et l'aida même dans le siège de cette ville. Quand Tyr eut succombé, elle se ressouvint de sa parenté avec cette malheureuse cité, et sauva un grand nombre de ses habitants, en les dérobant à la fureur du vainqueur[1].

Après la mort d'Alexandre, elle atteignit de nouveau un haut degré de force et d'importance, car Antiochus III, dans sa guerre contre Ptolémée Philopator, campa devant ses murs, sans oser l'attaquer, à cause du nombre de ses habitants, tant natifs qu'étrangers.

A l'époque romaine, nous voyons, d'après une lettre adressée par Jules César aux Sidoniens, relativement à la nomination de

[1] Quinte-Curce, l. IV, c. IV.

Hyrcan, fils d'Alexandre, comme pontife suprême et ethnarque des Juifs, qu'ils formaient alors une sorte de république, composée d'archontes, d'un sénat et du peuple :

Γαῖος Ἰούλιος Καῖσαρ αὐτοκράτωρ καὶ ἀρχιερεὺς, δικτάτωρ τὸ δεύτερον, Σιδονίων ἄρχουσι, βουλῇ, δήμῳ χαίρειν [1].

Auguste les priva ensuite de leur autonomie, après son arrivée en Orient.

Strabon parle de Sidon comme d'une ville autrefois illustre et splendide et qui l'était encore de son temps. Il signale, notamment, la bonté de son port [2]. Déjà Scylax nous avait appris qu'elle avait un port fermé :

Σιδὼν πόλις καὶ λιμὴν κλειστός.

Reland mentionne à ce sujet un passage d'un ouvrage d'Achille Tatius d'Alexandrie, qui vivait à la fin du IIIe siècle après J.-C. Dans ce passage, tiré du premier livre de son roman sur les amours de Clitophon et de Leucippe, il est question de deux ports à Sidon, l'un intérieur, où les navires étaient en sûreté pendant la mauvaise saison, et l'autre extérieur, où ils mouillaient pendant l'été [3].

En décrivant Saïda, j'ai mentionné, au sud du port fermé, une baie demi-circulaire qui, autrefois, communiquait avec ce port au moyen d'un canal artificiel, et qui devait servir de second port pendant la belle saison.

Le Nouveau Testament nous dit que Notre-Seigneur visita Tyr et Sidon :

Et egressus inde Jesus secessit in partes Tyri et Sidonis [4].

Saint Paul, se rendant de Césarée à Rome, s'arrêta d'abord à Sidon, où le centurion Julius, chargé de sa garde, lui permit de visiter ses amis :

Sequenti autem die devenimus Sidonem. Humane autem tractans Julius Paulum, permisit ad amicos ire et curam sui agere [5].

[1] *Antiq. judaïq.*, l. XIV, c. x, § 2. — [2] Strabon, l. XVI, p. 756. — [3] Reland, *Palestine*, p. 1012. — [4] *Saint Matthieu*, c. xv, v. 21. — [5] *Actes des Apôtres*, c. xxvi, v. 3.

Il est probable que, dès les premiers temps de l'établissement du christianisme à Sidon, cette ville devint le siège d'un évêché.

Voici les noms de ceux de ses évêques qui nous sont connus :

Théodore, qui souscrivit au concile de Nicée, en 325;

Paulus, qui souscrivit au premier concile de Constantinople, en 381;

Damianus, qui assista au concile de Chalcédoine, en 451;

Mégas, dont le nom est cité dans les actes de ce même concile;

Andréas, qui est mentionné dans une lettre de Jean, patriarche de Jérusalem.

A l'époque des Croisades, la première armée des Chrétiens passa devant les murs de Sidon, en se rendant, le long de la côte, à Jaffa. Le gouverneur de cette ville voulut s'opposer à sa marche; mais ses troupes furent bientôt refoulées dans la place.

En 1107, les Sidoniens, se voyant menacés par les Latins, achetèrent la paix à prix d'argent.

L'année suivante, Baudoin Ier mit le siège devant cette ville; mais il fut contraint de se retirer après de vains efforts.

En 1111, aidé par la flotte du prince norwégien Sigurd, qu'accompagnaient 10,000 guerriers, et par Bertrand, comte de Tripoli, le roi de Jérusalem vint de nouveau assiéger Sidon. Après six semaines d'assauts répétés, la ville se rendit aux Chrétiens. Pendant ce siège, Baudoin manqua de tomber sous les coups d'un de ses serviteurs, Musulman converti au christianisme, que les habitants de Sidon étaient parvenus à corrompre. Néanmoins, ils furent admis à capituler et obtinrent de sortir de la ville[1].

Sigurd, pour prix de ses exploits, ne demanda qu'un morceau de la vraie croix, qu'il déposa, à son retour dans son royaume, dans la ville de Konghel.

Sidon, tombée au pouvoir des Latins, fut donnée en fief au chevalier Eustache Grenier.

En 1187, elle se rendit, sans résistance, à Saladin, après la désastreuse bataille de Hattin. Celui-ci en rasa les remparts.

[1] Guillaume de Tyr, l. XI, c. XIV.

En 1197, elle retomba entre les mains des Chrétiens.

En 1249, démantelée de nouveau par les Sarrasins, elle fut ensuite reprise par les Francs. Saint Louis, en 1253, résolut d'en rétablir les fortifications. Il y envoya un grand nombre d'ouvriers; mais au moment où les travaux commençaient à s'avancer, la garnison qui défendait la ville fut attaquée par les Musulmans; elle se réfugia dans la citadelle qui était située dans la mer, celle qui est connue aujourd'hui sous le nom de *Kala't el-Bahar*, « château de la mer ». Quant aux habitants qui ne purent y trouver un asile, ils furent impitoyablement massacrés. En arrivant à Sidon, saint Louis vit le sol, tout autour de la place, couvert de cadavres dépouillés et sanglants; ils tombaient en putréfaction, et personne ne songeait à les ensevelir. Le roi, pour donner le premier l'exemple, descendit de cheval et, prenant entre ses mains un cadavre d'où s'exhalait une odeur infecte : « Allons, mes amis, s'écria-t-il, allons donner un peu de terre aux martyrs de Jésus-Christ. » Tous s'empressèrent alors d'imiter le roi, et bientôt tous les morts furent enterrés. Saint Louis demeura plusieurs mois à Sidon, occupé de fortifier la ville. C'est là qu'il reçut la triste nouvelle de la mort de sa mère.

En 1260, les Templiers achetèrent Sidon de Julien, son seigneur temporaire.

En 1291, après la ruine de Saint-Jean-d'Acre par le sultan Khalil el-Achraf, les Templiers abandonnèrent Sidon et se retirèrent à Tortose, et ensuite dans l'île de Chypre. Sidon fut démantelée encore une fois.

Quelques années avant cet événement, le moine Burchard décrit Sidon comme une belle ville, dont déjà une bonne partie était en ruine. Au nord s'élevait une forteresse dans la mer, bâtie dans l'origine par les Croisés de la Germanie, et sur une colline au sud on en voyait une autre, occupée alors, comme la première, par les Templiers :

Inde ad duas leucas est Sidon, magna urbs Phenicie, cujus magnitudinem adhuc ruine attestantur. . . . . Fuit autem in campo per longum disposita, tendens ab austro in aquilonem, sub monte Antilibano, inter ipsum et mare,

speciosa valde. De ruinis tamen alia est edificata, parva quidem, sed munita, si haberet defensores. Et est ex parte una in corde maris sita, habens hinc inde duo castra satis munita, unum ab aquilone, in rupe quadam in corde maris situm, quod ibidem edificaverunt peregrini qui de Theutonia venerant, aliud ex parte australi, in colle situm, satis firmum. Que castra cum civitate milites Templi tenent[1].

En 1321, Aboulféda parle de Saïda comme d'une petite ville, munie d'un château et dépendant de Damas. Au milieu du xve siècle, Edh-Dhâhiry la signale comme l'un des ports de mer de Damas et comme étant assez fréquentée par des navires marchands[2].

Sous l'autorité du grand émir des Druses Fakr ed-Din (1595-1634), elle recouvra une nouvelle et véritable importance, et les Européens entretinrent avec elle des relations de commerce très suivies. Fakr ed-Din se bâtit un palais à Sidon et y construisit plusieurs *khan*. En 1634, il fut étranglé à Constantinople.

Après sa mort, Saïda continua à être en rapport commercial avec l'Europe, et principalement avec Marseille; mais en 1791, Djezzar-Pacha chassa tous les Francs de son pachalik, et en allant s'établir lui-même à Saint-Jean-d'Acre, il hâta encore davantage la décadence de Saïda.

Beyrouth commença alors à devenir le principal port de Damas. En 1837, Sidon fut très violemment ébranlée par le tremblement de terre qui se fit sentir dans une partie de la Palestine et de la Syrie.

Soliman-Pacha (ex-colonel Selves) releva la ville de ses ruines, et l'entoura d'un mur du côté du continent. En 1840, elle fut bombardée et prise par le commodore Napier et l'archiduc Frédéric d'Autriche. Les 2,500 Égyptiens qu'Ibrahim-Pacha y avait laissés se réfugièrent, après une assez faible résistance, dans les montagnes voisines. Les colonnes d'attaque des alliés se bornaient seulement à 900 Turcs, 300 Anglais et 60 Autrichiens.

En 1860, beaucoup de Chrétiens furent massacrés, dans les jar-

[1] Burchard du Mont-Sion, c. II, § 10. — [2] Rosenmüller, *Analecta arabica*, c. III, p. 22.

dins et autour des murs de la ville, par les Druses et les Turcs réunis, et la ville elle-même aurait été livrée à feu et à sang, sans l'arrivée des Français. M. Durighello, vice-consul de France, protégea et nourrit, dans cette occasion, un grand nombre de malheureux qui avaient cherché un asile dans le *khan* français.

CHAPITRE CENT VINGT ET UNIÈME.

EL-HARA. — NEBY YAHIA. — DEIR MAR ELIAS. — HELALIEH. — EL-BRAMIEH. — EL-HABABIEH. — HARIDH NASER. — BEKOUSTA. — DJEMALIEH. — KERKHA. — LEBA'A. — KEFR DJERRA. — KEFR AYA. — SALHAIEH. — MEDJDEL YOUN. — A'BRAH. — RETOUR À SAÏDA.

EL-HARA.

Le 27 novembre, à sept heures du matin, je me dirige vers l'est de Saïda, à travers de magnifiques vergers, qui accusent la grande fertilité du sol.

A sept heures quinze minutes, je parviens à El-Hara, village d'une vingtaine de maisons, habitées par des Musulmans.

NEBY YAHIA.

A une faible distance au sud de ce village, on remarque, sur une colline, un *oualy* musulman consacré à Neby Yahia. Les Chrétiens vénèrent également ce sanctuaire sous le nom de Mar Hanna.

DEIR MAR ELIAS.

A l'est et à dix minutes de Neby Yahia, j'examine, sur une colline plus élevée que la précédente, une petite chapelle, appelée Deir Mar Elias, parce qu'elle est dédiée à ce prophète. Sous la plateforme qui l'entoure s'étend un ancien caveau sépulcral, où l'on enterre encore maintenant; là aussi se pressent d'autres tombeaux, les Chrétiens de Saïda tenant à honneur de reposer, après leur mort, autour de cette chapelle.

HELALIEH.

De retour à El-Hara, vers sept heures quarante-cinq minutes, je me remets en marche dans la direction du nord, et bientôt j'observe à ma droite, le long de la route, les débris d'un ancien aqueduc.

A sept heures cinquante minutes, je rencontre deux belles grottes sépulcrales, taillées dans le roc et revêtues intérieurement d'un enduit sur lequel on a tracé des moulures imitant des cannelures, des pilastres, des frises, et décoré en même temps de peintures, qui sont malheureusement très dégradées. Elles renferment intérieurement un assez grand nombre de *loculi*, les uns rectangulaires et les autres à voûte cintrée, qui contenaient des sarcophages, aujourd'hui brisés ou enlevés.

A huit heures dix minutes, après avoir gravi vers l'est des pentes cultivées par étages, je parviens à Helalieh. Ce village compte 200 habitants, soit Maronites, soit Grecs unis. L'église a été bâtie, ainsi que plusieurs maisons, avec des pierres régulières d'apparence antique.

EL-BRAMIEH.

A huit heures quinze minutes, je redescends vers le nord à travers des plantations de figuiers, de grenadiers et de citronniers.

A huit heures dix-sept minutes, je chemine sur un plateau dont le sol est très fertile, et, à huit heures trente minutes, je passe à El-Bramieh, hameau d'une cinquantaine d'habitants, Druses ou Chrétiens. On y observe quelques tombeaux antiques creusés dans le roc.

EL-HABABIEH.

Je descends de là, vers le nord, dans une vallée fertile, appelée Oued Breias. J'y observe, de distance en distance, les regards du canal antique qui, tantôt à fleur du sol, tantôt souterrain, amène, depuis de longs siècles à Sidon, à travers collines et vallées, les eaux du Nahr el-Aouleh.

A huit heures cinquante minutes, je monte vers l'est et, chemin faisant, je jette un coup d'œil sur plusieurs vastes grottes sépulcrales, dont les sarcophages ont été enlevés et dont les *loculi* sont eux-mêmes en partie détruits. Sur le milieu de la façade antérieure de l'une de ces grottes, on remarque une grande niche cintrée, qui a dû renfermer jadis une statue.

A neuf heures dix minutes, je parviens à El-Hababieh, espèce de grande ferme dans la construction de laquelle on a employé un certain nombre de matériaux antiques. Non loin de là est un *oualy* consacré au cheikh Habib, et un peu plus à l'est gisent quelques ruines, appelées Kharbet el-Hababieh. On y voit un pressoir antique creusé dans le roc et composé de deux compartiments, dont le plus grand est percé, au centre de l'une de ses parois latérales, d'une niche destinée jadis soit à contenir une statuette, soit à servir d'une sorte de petite armoire ouverte.

HARIDH NASER.

Poursuivant ma route vers l'est, je descends, à neuf heures quarante-trois minutes, vers le nord, dans un *oued* très profond, qui, en cet endroit, porte le nom d'Oued Naser, et sur les bords duquel est un hameau habité seulement par quelques familles chrétiennes; on l'appelle Haridh Naser.

BEKOUSTA.

Après avoir gravi les berges septentrionales de cet *oued*, j'atteins, à dix heures vingt minutes, Bekousta, village de 200 habitants, Maronites ou Grecs unis; il est situé sur une haute colline, entre l'Oued Naser au sud et le Nahr el-Aouleh au nord. Ce dernier cours d'eau est le Bostrenus de l'antiquité, que mentionne le poète Denys le Périégète dans le passage suivant :

> . . . . . καὶ Σιδόνα ἀνθεμόεσσαν
> Ναιομένην χαρίεντος ἐφ' ὕδασι Βοσΐρηνοῖο [1].

[1] Denys le Périégète, vers 913 et 914.

« . . . et Sidon la fleurie, près de laquelle coulent les ondes du gracieux Bostrenus. »

La petite église de Bekousta, dédiée à saint Joseph, renferme dans sa construction un certain nombre de pierres de taille d'apparence antique.

DJEMALIEH.

De là je chemine vers l'est et, à dix heures cinquante minutes, je laisse à ma droite Djemalieh, village peu considérable, assis sur les bords de l'Oued Naser.

KERKHA.

A dix heures cinquante-huit minutes, j'arrive à Kerkha, village entouré de plantations de figuiers et de mûriers, et situé sur un point élevé. Sa population se monte à 400 Grecs unis.

A 1 kilomètre à l'est-sud-est de ce village, une chapelle dédiée à Mar Hanna, et rebâtie depuis une trentaine d'années, a succédé à un ancien sanctuaire; elle est entourée d'un bouquet de vieux arbres. Il y avait peut-être là jadis un haut lieu.

LEBA'A.

A onze heures trente-cinq minutes, je continue à m'avancer vers l'est, sur un plateau élevé, pour redescendre ensuite, à onze heures quarante-cinq minutes, dans la direction du sud-sud-est.

A midi, je franchis un *oued;* puis, gravissant vers l'ouest des pentes cultivées par terrasses et plantées de figuiers et d'oliviers, je fais halte quelques instants à Leba'a, village divisé en deux quartiers, dont la population de 400 âmes se compose presque exclusivement de Maronites. Il doit occuper le site d'une localité antique.

KEFR DJERRA.

A une heure, je me remets en marche vers l'ouest, et à une heure vingt minutes, j'arrive à Kefr Djerra, village d'une vingtaine

de familles maronites, sur une colline dont les pentes sont occupées par des vergers. Plusieurs citernes antiques creusées dans le roc et une partie des matériaux qui ont servi à bâtir l'église, laquelle a, me dit-on, cent quarante ans de date, prouvent que ce village a succédé à un autre plus ancien.

KEFR AYA.

A 1,800 mètres environ au nord de Kefr Djerra s'élève, sur une colline voisine, un autre village, également peu important et habité par des Maronites et par des Grecs unis. On l'appelle Kefr Aya. Entre ces deux villages coule une source qui les alimente d'eau, et qui m'est désignée sous le nom de A'ïn Kefr Aya, ou de A'ïn el-Hadjar, parce qu'elle sort du sein des rochers.

SALHAIEH.

A deux heures vingt minutes, je monte à Salhaieh, à travers des jardins plantés de figuiers, d'oliviers et de mûriers. Il est situé sur une belle et haute colline, à 2 kilomètres à l'ouest-nord-ouest de Kefr Djerra. Sa population dépasse 400 habitants, Maronites ou Grecs unis. L'église et un certain nombre de maisons sont nouvellement construites, avec des pierres plus ou moins régulières qui ont été en partie trouvées sur place. Une source recueillie sous une voûte ogivale avoisine plusieurs tombeaux antiques.

MEDJDEL YOUN.

A trois heures dix minutes, je descends vers l'ouest, pour remonter bientôt après sur un monticule que couronne le petit village de Medjdel Youn. Il contient à peine 120 habitants, Maronites ou Grecs unis.

A'BRAH.

A dix minutes à l'ouest-nord-ouest de ce village, j'en examine un autre un peu plus considérable, appelé A'brah. La colline qu'il couvre est cultivée en figuiers, en oliviers et en vignes. Sa popu-

lation est de 200 habitants, la plupart Maronites. Son église est dédiée à *Saïdet el-A'brah*, « Notre-Dame d'Abrah ».

RETOUR À SAÏDA.

A trois heures cinquante-cinq minutes, je reprends vers le sud-ouest la route de Saïda, où je suis de retour à cinq heures.

CHAPITRE CENT VINGT-DEUXIÈME.

MIOUMIEH. — A'ÏN ED-DELEB. — KRAYEH. — DJENSENAIA. — BEISOUR. — MHARBIEH. — HASSANIEH. — MOUDJEIDEL. — ZORHDRAYA. — TAMBOURIT. — ZEITA. — KENNARIT. — A'KTENIT. — MA'AMRIEH. — HADJEH. — KHAN MOHAMMED A'LY. — ZIFTEH.

MIOUMIEH.

Le 28 novembre, à huit heures du matin, je quitte de nouveau Saïda, pour prendre la direction de l'est-sud-est.

A huit heures dix-huit minutes, je franchis le Nahr el-Barrhout, et, après une ascension assez raide par un sentier taillé dans le roc et qui, sur certains points, affecte la forme d'un véritable escalier, je continue à monter, dans la même direction, à travers des plantations de figuiers, de mûriers et d'oliviers.

A huit heures quarante-cinq minutes, je parviens à Mioumieh, village de 400 habitants, soit Maronites, soit Grecs unis. Il occupe l'emplacement d'une localité antique, dont les débris ont servi de matériaux pour bâtir les maisons actuelles, et principalement l'église, qui est de date récente.

A'ÏN ED-DELEB.

A huit heures cinquante minutes, je descends vers l'est, dans une vallée fertile, plantée de mûriers et de peupliers.

A neuf heures, un hameau sur un monticule m'est signalé sous le nom de A'ïn ed-Deleb. Il est habité par quelques familles maronites. Une source coule au bas, dans le lit du Nahr el-Barrhout.

KRAYEH.

A neuf heures cinq minutes, je longe vers l'est le Nahr el-Barrhout, puis je monte à Krayeh, village de 350 habitants, la plupart Maronites. De belles plantations de figuiers et de mûriers couvrent les pentes de la colline sur le haut de laquelle il est assis.

DJENSENAIA.

A neuf heures trente minutes, je poursuis ma route vers l'est, et à neuf heures quarante-cinq minutes, après une montée presque continue, je parviens sur un plateau élevé, en partie cultivé en blé et en partie couvert d'herbes sauvages. A ma gauche, au nord, sur une colline dont me sépare un ravin, et dont les pentes disposées en terrasses semblent indiquer un site antique, se montre un village, appelé Djensenaia. Mon guide m'apprend qu'il contient approximativement 150 habitants, tous Maronites.

BEISOUR.

A neuf heures cinquante minutes, en continuant à m'avancer vers l'est, j'aperçois également à ma gauche un hameau peu important et habité par des Maronites; on l'appelle Beisour.

MHARBIEH.

Changeant alors de direction, je me dirige vers le sud-est.

A dix heures vingt minutes, j'arrive à Mharbieh, village d'une centaine d'habitants, presque tous Grecs unis; il est assis sur les bords de l'Oued Leimoun.

Je descends vers le sud dans cette fertile vallée, où serpente un ruisseau intarissable, qui arrose des plantations de figuiers, de grenadiers, d'oliviers et de mûriers; autrefois elle devait être aussi couverte de citronniers, comme l'indique le nom qu'elle porte.

HASSANIEH.

Au delà et sur les bords méridionaux de cet *oued*, un autre village fait face, vers le sud, à Mharbieh; il s'appelle Hassanieh et est également habité par des Grecs unis.

MOUDJEIDEL.

En descendant l'Oued Leimoun dans la direction de l'ouest, je rencontre, à onze heures dix minutes, les restes d'un ancien pont jeté jadis sur la vallée, qui se resserre en cet endroit et prend alors le nom d'Oued Sanik. Il avait été construit avec de belles pierres de taille, et remonte probablement à l'époque romaine. A une faible distance au sud s'élève, sur une colline, le village de Moudjeidel, habité par des Maronites, et dont le nom et quelques débris accusent un site antique.

ZORHDRAYA.

L'Oued Sanik se rétrécit de plus en plus à mesure que j'en suis vers l'ouest les contours sinueux, et une double muraille de rochers gigantesques le borde au nord et au sud.

A midi quarante minutes, après une ascension très raide vers le sud-sud-ouest, j'atteins Zorhdraya, village situé vers le sud, au-dessus de l'*oued*. Sa population est de 150 Métualis; des plantations de figuiers et d'oliviers l'environnent.

TAMBOURIT.

A midi cinquante-cinq minutes, je redescends vers l'ouest dans l'Oued Sanik, qui commence à s'élargir, et les hautes berges qui l'encadrent s'abaissent peu à peu.

A une heure quinze minutes, je gravis de nouveau cet *oued* vers le sud; puis, continuant à monter vers le sud-sud-est, je laisse à ma gauche, à une heure trente-cinq minutes, au delà d'un ravin, le village de Tambourit, dont la population est maronite.

ZEITA.

Ma direction est alors celle du sud-est.

A deux heures, j'atteins Zeita, village qui couronne une haute colline et dont le nom semble antique. Sa population est de 200 habitants, tous Métualis.

KENNARIT.

A deux heures quinze minutes, je redescends vers le sud-sud-est, et, suivant bientôt vers l'ouest l'Oued Kennarit, j'en gravis la berge septentrionale, à deux heures quarante-cinq minutes.

A trois heures, je parviens à Kennarit, village habité par des Métualis et qui a succédé à une localité antique, comme le prouvent un réservoir creusé dans le roc, plusieurs grottes sépulcrales et d'anciennes carrières.

A'KTENIT.

A trois heures dix minutes, je chemine, vers l'est-sud-est, le long du même *oued*, et à trois heures trente-cinq minutes je fais halte quelques instants à A'ktenit. Ce village a une population de 400 Maronites. L'église, dédiée à saint Georges, est de date récente. Près de là, je remarque les ruines d'un petit fort, dont il subsiste encore un pan de mur, long de 26 pas et bâti avec des blocs énormes, les uns complètement aplanis, les autres relevés en bossage. Au bas on distingue les vestiges d'un ancien réservoir, aujourd'hui comblé, à côté d'une source appelée A'ïn A'ktenit.

MA'AMRIEH.

Une belle vallée, plantée de figuiers et d'oliviers, sépare ce village d'un autre qui lui fait face vers le sud, et de la même importance. On l'appelle Ma'amrieh. Sa population est pareillement maronite. L'église, sous le vocable de Sainte-Marie, date d'une quinzaine d'années.

HADJEH.

A quatre heures vingt minutes, je quitte ce dernier village pour m'avancer vers le sud-est, et, après avoir franchi la vallée qu'arrose le Nahr Zaharany, je monte à Hadjeh, village maronite, dont les maisons s'étagent sur la berge méridionale de cette vallée, et qui compte 350 habitants.

KHAN MOHAMMED A'LY.

A cinq heures vingt-cinq minutes, je passe auprès d'un *khan* à moitié ruiné, qui m'est désigné sous le nom de Khan Mohammed A'ly.

ZIFTEH.

A cinq heures trente-huit minutes, j'observe près de la route deux anciens tombeaux. L'entrée en est rectangulaire et surmontée d'une sorte d'auvent cintré. Chacune de ces grottes renferme trois auges funéraires, sous autant d'arcosolia cintrés. Un antique pressoir à vin a été pratiqué sur la plate-forme du rocher dans lequel ont été excavées ces tombes.

A six heures, je fais halte pour la nuit à Zifteh, village situé sur une colline qui domine la mer de 368 mètres, et qu'entourent des plantations étendues de figuiers. Il a une population d'environ 200 Métualis.

CHAPITRE CENT VINGT-TROISIÈME.

FEROUA. — DEIR ZAHARANY. — EL-BIADH. — TELL HABBOUCH.
HABBOUCH. — KEFR ROUMMAN. — NABATHIEH ET-THATA.

FEROUA.

Le 29 novembre, à six heures trente-cinq minutes du matin, je descends de Ziftch dans la direction du nord, puis de l'est.

A ma gauche, le Nahr Zaharany coule au fond d'un ravin considérable, dont les flancs escarpés sont hérissés de petits chênes verts et d'énormes rochers.

A sept heures vingt-cinq minutes, j'arrive à Feroua, village de 110 habitants, tous Maronites.

DEIR ZAHARANY.

A sept heures trente minutes, je poursuis ma route vers l'est-sud-est, et à huit heures vingt minutes je parviens à Deir Zaharany. Ce village, situé sur une colline, a une population de 200 Métualis, auxquels il faut ajouter une vingtaine de Chrétiens. Il a succédé à une localité antique, comme l'attestent plusieurs fragments de colonnes épars çà et là et un certain nombre de pierres de taille encastrées dans une mosquée en ruine et dans des maisons particulières. C'est dans une de ces habitations qu'a été trouvé en 1861, et rapporté au khan de Saïda, un ancien cippe funéraire, avec palme, couronne et lemnisque, et dont l'inscription grecque a été reproduite par M. Renan[1].

[1] *Mission de Phénicie*, p. 523.

EL-BIADH.

Au bas de la colline de Deir Zaharany, une source abondante est renfermée dans une construction carrée, d'origine musulmane probablement, mais qui a dû remplacer une fontaine antique.

A huit heures cinquante-cinq minutes, je continue à cheminer dans la même direction, et après avoir traversé une vallée, je monte à El-Biadh, que j'atteins à neuf heures dix-sept minutes. Ce n'est qu'un simple hameau d'une soixantaine d'habitants tout au plus, la plupart Musulmans, et qui doit son nom à la couleur extrêmement blanche des pierres avec lesquelles il a été bâti.

TELL HABBOUCH.

A neuf heures trente minutes, je prends la direction du sud, puis du sud-sud-est, et, à neuf heures cinquante-cinq minutes, je parviens à Tell Habbouch, colline oblongue, actuellement cultivée en blé ou plantée de figuiers, mais qui jadis servait d'assiette à un village dont les maisons sont depuis longtemps rasées. Plusieurs gros murs de clôture délimitant des propriétés différentes y sont formés avec des pierres de toute grandeur provenant d'habitations détruites. D'innombrables débris de poterie jonchent aussi partout le sol.

A une faible distance au bas et au sud de ce *tell*, je remarque deux fragments de colonne près d'une fontaine qui paraît antique, sauf la partie supérieure, dont la date est plus récente.

HABBOUCH.

Un peu plus loin, vers l'ouest-sud-ouest, est un petit village, appelé pareillement Habbouch et habité par 200 Métualis. Ils m'apprennent que leurs maisons ont été presque entièrement bâties avec des matériaux tirés des ruines du *tell* voisin.

KEFR ROUMMAN.

A onze heures, je me remets en marche vers le sud-sud-est,

et à onze heures vingt-cinq minutes je passe à Kefr Roumman, village de 180 habitants, tous Métualis; ils possèdent une mosquée dans la construction de laquelle sont entrées quelques pierres d'apparence antique. Le nom de cette localité doit remonter pareillement, selon toute probabilité, à une époque plus ou moins reculée, et devait être en hébreu Kaphar Rimmon, d'où les Arabes ont fait *Kefr Roumman*, « le village des grenades », sans doute à cause des grenadiers qui jadis abondaient en cet endroit.

NABATHIEH ET-THATA.

A onze heures quarante minutes, je continue à m'avancer vers le sud, puis, après avoir traversé une vallée plantée de figuiers, j'incline vers le sud-ouest, et à midi quinze minutes je fais halte à *Nabathieh et-Thata*, « Nabathieh inférieure ». Cette bourgade, située à une hauteur de 390 mètres au-dessus de la Méditerranée, contient une population de 1,500 Métualis, et de 300 Chrétiens, la plupart Grecs unis et les autres Maronites, qui occupent un quartier séparé. Beaucoup de maisons sont nouvellement construites et accompagnées de petits vergers. Une source unique fournit de l'eau à tous les habitants. Ce site est celui d'une localité antique, comme le prouvent les pierres de taille que l'on observe dans un assez grand nombre de maisons particulières, ou que l'on exhume du sol, quand on le creuse tant soit peu.

CHAPITRE CENT VINGT-QUATRIÈME.

NABATHIEH EL-FOUKA. — KEFR TIBNIT. — ARNOUN. — KALA'T ECH-CHEKIF (BEAUFORT). — RETOUR À NABATHIEH ET-THATA.

NABATHIEH EL-FOUKA.

Le 30 novembre, à dix heures du matin, je me mets en marche vers le sud-est par des chemins affreux, la pluie étant tombée toute la nuit.

A dix heures vingt-cinq minutes, je monte à *Nabathieh el-Fouka*, « Nabathieh supérieure ». Ce village, situé sur une colline, compte 500 Métualis. Il est environné de jardins plantés de figuiers.

KEFR TIBNIT.

A dix heures trente-cinq minutes, ma direction devient celle de l'est.

A onze heures, je parviens à Kefr Tibnit, petit village sur une colline, dont la population est de 130 Métualis. Ce nom de Tibnit doit être antique et rappelle celui du roi de Sidon, Tabnith, qui figure dans la célèbre inscription d'Echmounazar.

ARNOUN.

A onze heures dix minutes, je descends de ce village vers le sud-sud-est, puis, à onze heures vingt minutes, je monte vers l'est-sud-est à Arnoun, que j'atteins à onze heures quarante-cinq minutes. Ce village, habité par une centaine de Métualis, a certainement remplacé une localité antique, dont il subsiste encore quelques tombeaux, aujourd'hui très dégradés.

KALA'T ECH-CHEKIF (BEAUFORT).

A onze heures cinquante-cinq minutes, une fois redescendu de ce village, je gravis vers le sud-est, et ensuite vers l'est, les pentes de la hauteur que couronnent les débris gigantesques de Kala't ech-Chekif. Elles sont plantées vers l'ouest de figuiers et de grenadiers. Au bas, on remarque les restes d'un grand réservoir demi-circulaire, que ferme vers l'ouest un mur épais et en talus.

A moitié comblé actuellement, il est cultivé en tabac; autrefois il recueillait les eaux qui descendaient de la colline.

A midi dix minutes, j'atteins le sommet de cette hauteur, en grande partie rocheuse, et je pénètre dans la forteresse du côté du sud. Celle-ci, dont l'unique entrée est de ce côté, affecte la forme d'un triangle et mesure approximativement 160 mètres de long sur 100 dans sa plus grande largeur. Environnée et défendue au nord, à l'ouest et au sud, par de larges fossés creusés dans le roc, elle est protégée à l'est par un ravin naturel d'une profondeur effrayante. C'est celui du Nahr Litany, dont on aperçoit les eaux qui serpentent en bouillonnant à plusieurs centaines de mètres au-dessous. Vers le sud, un réservoir a été pratiqué extérieurement dans le roc. Dans les fossés de la façade occidentale, plusieurs grandes citernes voûtées ont été également creusées dans le roc vif; au nord enfin, derrière la forteresse, un autre réservoir a été en partie construit et en partie excavé dans le roc; les murs qui l'entourent sont en talus.

Au dedans de l'enceinte les citernes ne manquent pas non plus et pouvaient fournir suffisamment de l'eau aux défenseurs de la place. Celle-ci se divisait en deux parties, la partie basse, qui borde vers l'est les escarpements inaccessibles du Nahr Litany, et la partie haute, qui avait été assise sur la crête supérieure du rocher. Il subsiste encore de la première des tours et des courtines qui surplombent des précipices presque verticaux, une suite de salles, de magasins et de chambres que sépare un long corridor voûté, et, au-dessus, deux étages superposés de constructions diverses, qui

accusent une date postérieure et sont aux trois quarts renversées de fond en comble. Quant à la partie haute, qui s'allonge vers l'ouest sur le point culminant du rocher, elle présente vers le sud les restes de deux magnifiques tours rondes, construites en beaux blocs à bossage et reposant elles-mêmes sur un mur en talus qui a été bâti avec des pierres soigneusement aplanies, afin d'en rendre l'escalade plus difficile. La façade occidentale consiste en une muraille très élevée et très épaisse, dont les assises inférieures, établies sur le roc, sont formées avec des pierres d'assez grand appareil et la plupart taillées en bossage; l'appareil des assises supérieures est moindre et semble annoncer une date et des réparations plus modernes. Vers le bas de l'escarpement rocheux, tous les endroits accessibles ont été revêtus de talus en maçonnerie. Cette partie du château, de même que la partie basse, renfermait plusieurs étages de constructions datant de différentes époques, et dont quelques-unes n'offrent plus qu'un chaos confus de décombres; un long corridor voûté et des escaliers bâtis en pierre de taille les reliaient entre elles. Sur la plate-forme supérieure, on admire vers l'ouest les débris d'une grande tour rectangulaire ayant servi de donjon, qui avait été bâtie avec de superbes blocs, les uns taillés en bossage, les autres complètement aplanis. Vis-à-vis, vers l'est, s'élève un petit édifice construit avec des matériaux d'appareil moyen et divisé intérieurement en deux travées; les arcs-doubleaux des voûtes reposent sur des piliers qui sont pentagones au centre de la salle et triangulaires aux angles; il est précédé, vers l'ouest, d'un porche ogival dont les archivoltes s'appuient sur des pieds-droits.

M. Rey, qui a levé le plan et décrit le château de Kala't ech-Chekif[1], pense que cet édifice était la grande salle et non la chapelle de ce château, attendu, dit-il, que son orientation ne saurait convenir à un édifice religieux. Effectivement, sa plus grande longueur est du nord au sud; toutefois le porche semble annoncer plutôt l'entrée d'une chapelle, et si ce bâtiment s'allonge du nord au sud et

[1] *Monuments de l'architecture militaire des Croisés en Syrie*, p. 127 et suiv.

non de l'ouest à l'est, c'est que l'architecte a été contraint de lui donner cette orientation, à cause du peu de largeur de la plateforme sur laquelle il s'élève.

Kala't ech-Chekif tomba au pouvoir de Foulques, roi de Jérusalem, en 1139. Ce château préexistait donc à l'arrivée des Croisés en Palestine, et ceux-ci, en le réédifiant, durent conserver toutes les parties qui étaient en bon état, et dont la fondation première nous est inconnue. Les seigneurs de Sajette (de Sidon), auxquels il fut remis et qui le réparèrent, lui donnèrent le nom de Belfort ou Beaufort.

Guillaume de Tyr nous apprend qu'après la défaite éprouvée, en 1179, par les Chrétiens près de Panéas, beaucoup de chevaliers et de soldats se réfugièrent dans la forteresse de Belfort[1].

En 1189, elle fut assiégée par Saladin, et ne se rendit à ce prince que l'année suivante. Sa garnison, après s'être vaillamment défendue, obtint la liberté de se retirer avec les honneurs de la guerre[2].

En 1240, elle fut restituée aux Francs, ainsi que le château de Safed, par suite d'une convention avec Ismaïl, sultan de Damas[3].

En 1260, les Templiers l'achetèrent de Julien, seigneur de Sajette[4], et ce sont eux, probablement, qui construisirent le château neuf dont je parlerai tout à l'heure, et dont les ruines se trouvent à quelques centaines de mètres plus au sud.

En 1268, Bibars s'empara de la bourgade de Belfort, située sur le plateau qui s'étend entre la forteresse et le château neuf, et, après avoir en partie rasé ce dernier ouvrage, il réduisit la forteresse elle-même en son pouvoir et y plaça une garnison musulmane[5].

Quelques réparations furent faites plus tard à Kala't ech-Chekif par Fakr ed-Din, au commencement du XVIIe siècle. Depuis lors, ce château a été abandonné; seulement l'épaisse couche de fumier dont le sol de plusieurs de ses salles est couvert prouve que les

[1] Guillaume de Tyr, l. XXI, c. XXIX.

[2] *Bibliothèque des Croisades*, t. IV, p. 237 et suiv.

[3] Marinus Sanutus, p. 215.

[4] *Idem*, p. 221.

[5] *Idem*, p. 223.

habitants du village d'Arnoun s'en sont plusieurs fois servis comme d'une vaste étable pour y renfermer leurs troupeaux.

En dehors du château, vers le sud, règne une grande esplanade que parsèment les débris de nombreuses maisons détruites; ce sont les restes de la bourgade de Belfort, qui s'était établie auprès de la forteresse et que défendait vers l'ouest une enceinte flanquée de tourelles, qui, restaurée rapidement par Fakr ed-Din, tombe de toutes parts en ruine; elle avait été bâtie avec de simples moellons. Vers l'est, cette même bourgade était protégée par les escarpements du Nahr Litany, et au sud par la redoute appelée le Château-Neuf. De forme rectangulaire et mesurant 25 pas de long sur 20 de large, cet ouvrage avait été construit avec des pierres de médiocre grandeur; il en subsiste encore quelques chambres voûtées et des citernes.

RETOUR À NABATHIEH ET-THATA.

A trois heures vingt-cinq minutes, après avoir erré longtemps au milieu de ces ruines solitaires, je descends du plateau où je suis et dont l'altitude au-dessus de la Méditerranée est de 670 mètres, et je reprends, vers le nord-ouest, la route de Nabathieh et-Thata, où j'arrive à cinq heures du soir.

CHAPITRE CENT VINGT-CINQUIÈME.

ZEBDIN. — TOUL. — KFOUR. — HAROUF. — DJOUBCHIT. — A'TCHIT. — KOUSEIBEH. — BREIKA. — ZERARIEH. — KALA'T MEIS. — NASER. — KHARBET EDMOUL. — E'UBBA. — A'MOUD CHELBA'L. — DOUEÏR. — RETOUR À NABATHIEH ET-THATA.

ZEBDIN.

Le 1er décembre, à sept heures du matin, je quitte Nabathieh et-Thata, pour prendre la direction de l'ouest-sud-ouest.

A sept heures vingt minutes, j'arrive à Zebdin, village situé sur une colline dont les pentes sont cultivées en figuiers; il contient 400 Métualis. On y remarque une petite mosquée assez bien construite. Au bas du village est une fontaine que surmonte une arcade cintrée d'apparence antique. Deux puits voisins doivent également dater de l'antiquité.

TOUL.

A sept heures trente-cinq minutes, je me remets en marche vers l'ouest.

A huit heures, je laisse à ma droite, au nord, sur une colline dont me sépare une vallée, le petit village de Toul. Un *oualy* y est consacré à Neby Toul.

KFOUR.

Au nord de Toul, à une faible distance de ce hameau, j'aperçois sur une autre colline le village de Kfour, habité à la fois par des Métualis et par des Grecs unis.

HAROUF.

A huit heures huit minutes, je parviens à Harouf, dont la population ne dépasse pas 140 Métualis. A l'est de ce village, sur les flancs d'une colline voisine, je remarque plusieurs grottes sépulcrales, aujourd'hui très dégradées, et d'où ont été tirés un certain nombre de sarcophages. La cuve de l'un de ces sarcophages, que l'on voit non loin de là, est ornée sur l'une de ses faces de deux personnages grossièrement sculptés, avec une tête énorme surmontant un petit corps, et tenant chacun d'une main une même couronne, qui les sépare. Deux autres sarcophages sont munis sur l'une de leurs petites faces d'une forte saillie, ménagée dans l'épaisseur du bloc évidé et figurant une sorte d'autel.

Près d'une fontaine, probablement antique, mais réparée, une belle auge circulaire prouve également que Harouf a succédé à une ancienne localité de quelque importance.

DJOUBCHIT.

A huit heures trente-cinq minutes, je descends vers le sud, et, après avoir traversé l'Oued Djoubchit, je monte au village de ce nom, que j'atteins à neuf heures. Chemin faisant, je rencontre plusieurs anciens caveaux funéraires en partie détruits. Un *oualy* consacré à Neby Chit (Seth) renferme, au dire des habitants, la prétendue dépouille du troisième fils d'Adam. Dans plusieurs maisons, j'observe quelques pierres de taille antiques, mêlées à de menus matériaux. 400 Métualis environ composent la population de ce village.

A'TCHIT.

A neuf heures quarante minutes, je franchis vers le sud une vallée cultivée en blé, puis je monte vers le sud-sud-ouest, à travers de belles plantations de figuiers, à A'tchit, village de 350 Métualis. Une mosquée y est construite avec des pierres régulières

qui doivent être antiques. Il en est de même d'un certain nombre de maisons.

KOUSEIBEH.

A dix heures quinze minutes, je chemine vers le sud-sud-ouest, dans une fertile vallée où l'on cultive soit du blé, soit du doura.

A dix heures quarante-cinq minutes, je monte vers l'ouest-sud-ouest, à Kouseibeh, où j'arrive à dix heures cinquante minutes.

Ce village, qui compte 300 habitants, presque tous Métualis et les autres Grecs unis, possède une mosquée qui paraît avoir remplacé une ancienne église, et dans l'intérieur de laquelle on observe deux colonnes antiques. Au bas du village coule une source abondante qui forme ruisseau.

BREIKA.

A onze heures quarante-cinq minutes, je suis vers l'ouest les bords de ce ruisseau, qui fait tourner plusieurs moulins, et à midi cinq minutes, je gravis vers le nord des pentes couvertes de figuiers.

A midi quinze minutes, j'atteins Breika, village de 250 habitants, la plupart Métualis. Quelques familles chrétiennes, grecques unies ou maronites, occupent un quartier distinct.

Au bas du village, vers l'est, on me montre l'emplacement d'une ancienne église construite avec des blocs énormes assez mal équarris. Je serais plutôt disposé à y voir les restes d'une antique tour de défense, de forme rectangulaire. Quoi qu'il en soit, l'intérieur est rempli de tombes, car c'est là que les chrétiens de Kouseibeh et de Breika ont l'habitude d'enterrer leurs morts.

ZERARIEH.

A une heure, je me dirige vers l'ouest, laissant à ma gauche le village de Zerarieh, qui couronne une colline, à la distance de quarante-cinq minutes de marche vers le sud-ouest.

KALA'T MEIS.

A une heure dix minutes, je descends vers l'ouest-nord-ouest dans un *oued* considérable, appelé Oued E'ubba, et, après l'avoir franchi, je gravis vers l'ouest-sud-ouest les flancs raides et rocheux d'une hauteur qui domine au loin la contrée.

A deux heures dix minutes, j'en atteins le sommet. Il est environné d'un mur d'enceinte flanqué, de distance en distance, de tours demi-circulaires, et construit avec de simples moellons. Intérieurement, cette enceinte est divisée en de nombreux petits compartiments, restes d'habitations renversées. Un réservoir et des citernes fournissaient de l'eau aux défenseurs de la place. Ce château, appelé Kala't Meis, et qui, dans son délabrement actuel et à moitié démoli, sert aujourd'hui de refuge à quelques familles de Grecs unis, est bien postérieur à l'époque des Croisades, et date seulement, m'a-t-on dit, du commencement du XVIIe siècle; il a dû néanmoins remplacer soit une forteresse, soit un village antique, car une position aussi avantageuse comme point d'observation ou de défense n'a pas pu être négligée par les anciens habitants du pays.

NASER.

A deux heures quarante minutes, je redescends vers le nord, puis je chemine sur un plateau moins élevé, mais haut encore, hérissé de ronces et de broussailles, et dont quelques parties seulement sont livrées à la culture.

A deux heures cinquante minutes, j'aperçois à ma gauche, à l'ouest-nord-ouest, sur une colline, le village de Naser; il paraît assez considérable, et sa population se compose de Métualis et de Grecs unis.

KHARBET EDMOUL.

A trois heures, j'incline vers le nord-est, et, à trois heures vingt minutes, j'examine les ruines d'une ancienne bourgade, qui me sont

indiquées sous le nom de Kharbet Edmoul (d'autres prononcent Kharbet Ezmoul). Les arasements de nombreuses petites maisons renversées et bâties jadis avec des pierres de plus ou moins grandes dimensions, les assises inférieures d'une ancienne tour carrée construite avec de beaux blocs non cimentés, une quinzaine de citernes et une vaste piscine rectangulaire creusée dans le roc, une dizaine de sarcophages, la plupart brisés et dont les fragments sont dispersés çà et là, enfin plusieurs grottes sépulcrales mutilées : tels sont les principaux restes de cette bourgade, dont le nom actuel est probablement la reproduction, soit fidèle, soit légèrement altérée, du nom antique, et qui est réduite maintenant à l'état d'un misérable hameau habité seulement par quelques familles de Métualis et de Grecs unis.

E'UBBA.

A quatre heures, je poursuis ma route vers le nord-est, et je laisse bientôt à ma droite, sur une éminence voisine, le village d'E'ubba. Sa population est d'environ 300 Métualis.

A'MOUD CHELBA'L.

A quatre heures vingt minutes, je remarque sur les flancs d'une colline un énorme bloc dressé en forme de menhir ou de pilier carré, légèrement aminci à son sommet. Il mesure $5^{m},40$ de haut sur 85 centimètres de large à sa base. Ses faces, assez grossièrement taillées, ont subi plusieurs mutilations. On l'appelle A'moud Chelb'al ou Chelba'n. Repose-t-il sur une tombe? Rappelle-t-il quelque événement accompli en cet endroit? C'est ce que je ne saurais dire, mon guide n'ayant pu rien m'apprendre à ce sujet. Auprès est une grande citerne creusée dans le roc.

DOUEÏR.

A cinq heures, je monte par un sentier rocheux à Doueïr, grand village de 800 habitants, tous Métualis; il est assis sur une belle

colline dont les flancs sont couverts de figuiers. On y vénère sous un *oualy* la mémoire de Neby Djelil.

RETOUR À NABATHIEH ET-THATA.

A cinq heures trente minutes, je prends la direction de l'est-nord-est, puis de l'est, et, à six heures quarante-cinq minutes, je regagne enfin Nabathieh et-Thata au milieu d'épaisses ténèbres.

CHAPITRE CENT VINGT-SIXIÈME.

DJISR EL-KHARDELY. — A'ÏN EL-KASSAB. — DEIR MIMAS. — KHARBET ZOUK EL-FÔKANI. — KHARBET ZOUK ET-THATANI. — LONGUE CHAÎNE DE MONTICULES VOLCANIQUES. — KHARBET EL-KENISEH. — TELL A'BEL (ABEL BETH MA'ACHAH).

DJISR EL-KHARDELY.

Le 2 décembre, à six heures trente minutes du matin, je pars de nouveau de Nabathieh et-Thata, marchant d'abord droit vers l'est, puis vers le sud-est.

A sept heures vingt-cinq minutes, je passe au pied de la colline de Kefr Tibnit et, après une montée de quelques minutes, je commence une longue descente vers l'est-sud-est. Le sentier a été tracé en forme d'escalier coupé par de nombreux paliers, entre l'Oued Djermak au nord et l'Oued Arnoun au sud. Ce dernier sert comme de fossé gigantesque vers le nord au Djebel Kala't ech-Chekif.

A huit heures quinze minutes, j'atteins les bords du Nahr Litany. Ce torrent roule en mugissant ses eaux écumantes et impétueuses dans un lit parsemé de rochers et de petits îlots, et serpente au fond d'une étroite vallée au milieu d'un fourré de superbes lauriers-roses.

Je suis quelque temps vers le sud la rive droite de ce torrent, et, à huit heures vingt-huit minutes, je le franchis sur un pont de deux arches ogivales, dont le tablier, comme celui de beaucoup de ponts arabes jetés sur des torrents, affecte une forme triangulaire avec un double escalier à paliers, l'un montant, l'autre descendant. Une petite tour carrée, aujourd'hui aux trois quarts rasée, le précédait. Ce pont porte le nom de Djisr el-Khardely.

A'ÏN EL-KASSAB.

Après l'avoir traversé, je côtoie sur sa rive gauche vers le sud le Nahr Litany, en m'élevant peu à peu au-dessus de ce torrent par une montée douce, mais continue.

A huit heures quarante-cinq minutes, je passe au milieu d'un amas de grosses pierres et de décombres, restes d'un ancien poste de défense. Près de là coule une source, appelée A'ïn el-Kassab; elle jaillit des flancs des hauteurs escarpées qui, vers l'est, bordent et enserrent le Litany.

A ma droite se dresse fièrement, sur le sommet d'une autre chaîne de hauteurs parallèles, plus raides et plus élevées encore, le château de Kala't ech-Chekif. La façade orientale de cette forteresse, qui depuis des siècles est frappée directement de ce côté par les rayons du soleil levant, a revêtu une belle couleur dorée, qui contraste avec la teinte grisâtre des autres faces de cette puissante construction.

DEIR MIMAS.

A huit heures cinquante-cinq minutes, ma direction est celle du sud-est.

A neuf heures, enfin, après une ascension non interrompue, j'arrive sur un plateau fertile et accidenté.

A neuf heures seize minutes, je laisse à ma droite le village de Deir Mimas, dont j'ai déjà parlé.

KHARBET ZOUK EL-FÔKANI.

Descendant ensuite dans la belle plaine dite Merdj A'youn, que j'ai également décrite, je la traverse du nord au sud dans toute sa longueur, et franchissant, à dix heures vingt-cinq minutes, l'Oued Derdara à l'endroit dit Makta A'bel, je laisse bientôt à ma gauche la colline connue sous le nom de Tell A'bel.

Ma direction est alors celle du sud-est.

A onze heures, je foule de nouveau les ruines de Zouk el-Fô-

kani, nommées pareillement Kharbet el-Khan ou Kharbet Khan ez-Zouk el-Fôkani. Je n'ai rien à ajouter ici à la courte description que j'en ai déjà donnée au chapitre cm de cet ouvrage.

KHARBET ZOUK ET-THATANI.

A 1,500 mètres plus au sud, je jette de même un second coup d'œil sur les ruines moins importantes de Zouk et-Thatani.

LONGUE CHAÎNE DE MONTICULES VOLCANIQUES.

La longue chaîne de monticules volcaniques qui s'étend un peu plus loin vers le sud, l'espace de 2 kilomètres au moins, est également de ma part l'objet d'un nouvel examen. Je me convainc, en la parcourant tout entière et en suivant avec attention le plateau étroit et mamelonné qui la couronne, que les énormes blocs basaltiques qui le couvrent confusément d'un bout à l'autre ont été déposés là par la nature, et ne sont pas les restes désagrégés et entassés pêle-mêle de constructions antiques. Le travail de l'homme, en un mot, ne s'y montre, à mon avis, nulle part, sauf en un point culminant qui, au nord, s'appelle Tell el-Ouaouïeh ou Tell el-Khalsah. Là s'élevait jadis un village dont j'ai signalé les restes. Le Tell el-Hayeh, qui, vers le sud, termine cette même chaîne, n'offre aux regards qu'un chaos désordonné de gros blocs basaltiques, sans aucune trace de maisons et d'édifices démolis.

KHARBET EL-KENISEH.

A deux heures, je redescends de ce dernier *tell* vers l'ouest, pour longer, vers le nord et à ma droite, la longue chaîne d'humbles collines que je viens de mentionner.

A deux heures trente minutes, je passe auprès de la source dite A'în Sbour, dont j'ai parlé précédemment et qui coule au bas du Tell Ouaouïeh, vers le nord-ouest. De là, après une montée de vingt-cinq minutes vers l'ouest-nord-ouest, puis vers le nord, je fais halte quelques instants au milieu de ruines appelées Kharbet el-Keniseh.

On y remarque principalement les restes d'un petit édifice rectangulaire, mesurant 10 mètres de chaque côté. Il ouvre vers l'est, et les murs sont construits avec d'énormes blocs bien taillés et sont fort épais. On dirait les vestiges d'une tour carrée. Dans sa partie centrale se trouve une cuve de sarcophage percée au bas de deux ouvertures, comme une auge dont l'eau peut s'écouler. Mon guide me dit que, dans la tradition du pays, cette cuve aurait jadis servi pour l'administration du baptême, et que cet édifice est appelé pour cette raison *Keniset el-Mahmoudieh*, « l'église du baptême ». Les arasements d'un grand mur d'enceinte, ceux de diverses constructions renversées de fond en comble, plusieurs anciennes grottes sépulcrales, actuellement agrandies et transformées en étables, et trois sources intarissables, dont l'eau est légèrement tiède, avoisinent et entourent les débris de cet édifice, qui, dans le principe, semble avoir eu une destination militaire, et qui ensuite, malgré son orientation, qui n'est pas celle des sanctuaires chrétiens, a pu devenir une sorte de chapelle baptismale.

TELL A'BEL (ABEL BETH MA'ACHAH).

A quatre heures, je me remets en marche vers le nord, puis vers l'est-nord-est, et, après avoir franchi l'Oued Derdara, je monte à Tell A'bel, où je parviens à quatre heures vingt-quatre minutes. Je ne reviendrai point ici sur cette localité, dont il a été déjà question ailleurs et qui est l'ancienne Beth Ma'achah, qui appartenait à la tribu de Nephthali.

CHAPITRE CENT VINGT-SEPTIÈME.

KHARBET ROUAHINY. — KHARBET NIHA. — KILEH. — DEIR MIMAS.
DJISR EL-KHARDELY. — RETOUR À NABATHIEH ET-THATA.

KHARBET ROUAHINY.

Le 3 décembre, à six heures quinze minutes du matin, je descends vers le sud-ouest de Tell A'bel et, traversant l'Oued Derdara, je gravis vers l'ouest, au delà d'un ruisseau abondant formé par l'A'ïn Rouahiny, des pentes raides et escarpées, qui me conduisent à des ruines appelées Kharbet Rouahiny, que j'atteins à six heures quarante minutes. Ces ruines, d'apparence fort ancienne, couvrent, d'étage en étage, les flancs rocheux d'une colline, dont elles couronnent également le sommet. De gros murs de soutènement avaient été construits pour asseoir, les unes au-dessus des autres, sur d'étroites plates-formes artificielles, les fondations de petites maisons. Les parois de quelques-unes de celles-ci avaient été en partie taillées dans le roc vif.

L'emplacement de ce village antique est maintenant envahi par des broussailles ou des herbes sauvages.

KHARBET NIHA.

A sept heures, je redescends de cette colline vers le nord, et, après avoir franchi un ravin profond, j'escalade vers l'ouest-nord-ouest d'autres pentes également très âpres; à sept heures vingt minutes, j'arrive sur un petit plateau où sont éparses des citernes et les traces d'une autre localité, à laquelle est resté attaché le nom de Kharbet Niha. Les assises inférieures de quelques maisons sont encore en place.

A l'ouest de ce plateau, gisent pareillement d'autres ruines, faisant suite aux précédentes et descendant par étages successifs, au moyen de murs d'appui très épais et qui annoncent une haute antiquité.

KILEH.

A sept heures quarante minutes, je poursuis ma route dans la direction du nord-ouest, puis du nord.

A huit heures vingt minutes, je laisse à ma gauche, sur les pentes d'une haute colline, le village de Kileh.

A ma droite se déroule la belle vallée dite Merdj A'youn, que sépare, vers le sud, une chaîne transversale de monticules de la grande plaine basse connue sous le nom de Merdj Houleh et qui, très marécageuse, même à l'époque des plus fortes chaleurs de l'été, est maintenant aux trois quarts submergée.

Je chemine au milieu de riches plantations de mûriers, de figuiers et d'oliviers. De nombreuses sources jaillissent partout du sol, et j'ai à franchir, à plusieurs reprises, les ruisseaux qu'elles forment et qui entretiennent dans cette vallée une éternelle fécondité.

DEIR MIMAS.

A neuf heures dix minutes, Deir Mimas se montre à ma gauche, environné de ses oliviers séculaires et de ses verdoyants jardins, que l'automne n'a point encore tout à fait dépouillés de leur parure.

DJISR EL-KHARDELY.

A neuf heures cinquante-cinq minutes, je franchis de nouveau, après une longue descente vers le nord-ouest, le Nahr Litany, au pont dit Djisr el-Khardely, et je gravis ensuite les hautes berges qui, vers l'ouest, encaissent si profondément et d'une manière si pittoresque le lit de ce torrent.

RETOUR À NABATHIEH ET-THATA.

A midi vingt minutes, je rentre à Nabathieh et-Thata, par une pluie battante, heureux d'avoir pu accomplir, au delà du Litany, les dernières recherches qui complétaient, de ce côté, mes précédentes explorations.

CHAPITRE CENT VINGT-HUITIÈME.

CHARKIEH. — KHARBET DJELEILEH. — KALA'T EL-HASEIN. — CHELBA'L. — SAFFOUR. — KHARTOUM. — RHASSANIEH. — BABLIEH. — BESSARIEH. — TELL EL-BOURAK. — KHARBET EZ-ZAHARANY. — BAB SAÏDA EL-ATIKA. — RETOUR À SAÏDA. — FIN DE MES EXPLORATIONS EN GALILÉE.

CHARKIEH.

Le 4 décembre, à six heures quinze minutes du matin, je quitte définitivement Nabathieh et-Thata, pour prendre la direction de l'ouest, en suivant une vallée assez bien cultivée.

A six heures trente-cinq minutes, je laisse à ma gauche, au sud, la colline de Zebdin et, à six heures quarante-cinq minutes, celle de Toul, à ma droite vers le nord.

Je chemine ensuite vers l'ouest-nord-ouest et, à sept heures vingt-huit minutes, je monte à Charkieh, en passant à côté d'un *oualy* consacré à Neby-Djelil. Près de ce sanctuaire est un réservoir antique, de forme rectangulaire, pratiqué dans le roc. Charkieh est un petit village de 150 Métualis, situé sur une colline et dont les maisons sont grossièrement bâties. Le réservoir dont j'ai parlé, un puits et un certain nombre de matériaux réguliers qui ont été employés dans la construction de l'*oualy*, et du minaret qui le surmonte, annoncent que cette localité a succédé à un village antique.

KHARBET DJELEILEH.

A sept heures trente-huit minutes, je descends vers le sud.

A sept heures quarante-sept minutes, j'observe, sur les flancs d'une colline rocheuse que je gravis vers l'ouest, plusieurs excavations sépulcrales; elles sont, soit mutilées, soit presque intactes.

L'une d'entre elles renferme trois auges funéraires, sous autant d'arcosolia cintrés. A côté d'une autre, je remarque les restes d'une ancienne mosaïque. Quant au sommet de la colline, il était jadis occupé par une bourgade, qui a été entièrement rasée, et dont il subsiste seulement un grand nombre de citernes et de puits creusés dans le roc, et beaucoup de blocs antiques épars çà et là. On appelle actuellement ces ruines Kharbet Djeleileh. Un *oualy* y est dédié à Neby Temim. De belles plantations de figuiers croissent aujourd'hui sur l'emplacement de cette localité, dont les matériaux ont servi, en partie, à bâtir le village de Doueïr, situé sur un monticule voisin, vers l'est-sud-est.

KALA'T EL-HASEIN.

A huit heures quinze minutes, je redescends vers le nord-ouest, pour gravir presque aussitôt, vers l'ouest, une autre colline aux flancs également rocheux, et que couronnent les débris d'un petit château fort, appelé Kala't el-Hasein. Il mesurait 50 pas de long sur 30 de large, et il est actuellement bouleversé de fond en comble, à l'exception des assises inférieures, dont quelques-unes sont encore en place, et qui consistent en énormes blocs non cimentés et à peine équarris. Au dedans de cette enceinte, on trouve une dizaine de citernes. Une tour carrée constituait, vers l'ouest, l'une des principales défenses de ce château.

CHELBA'L.

A neuf heures, je me remets en marche vers l'ouest, puis vers le sud, et à neuf heures trente minutes je parviens à Chelba'l. Cette localité, jadis importante, n'est plus maintenant qu'un hameau, habité par quelques familles maronites. L'emplacement qu'elle occupait, sur un plateau élevé, est maintenant soit livré à la culture, soit envahi par des broussailles. J'y remarque les arasements ou les débris de nombreuses maisons démolies, une vingtaine de citernes creusées dans le roc, des pressoirs et une quinzaine au moins de sarcophages plus ou moins mutilés, ainsi

que leurs énormes couvercles à dos d'âne et munis d'acrotères. J'y distingue aussi les vestiges d'une ancienne église, tournée de l'ouest à l'est, et qui mesurait 35 pas de long sur 20 de large; elle était divisée intérieurement en trois nefs, au moyen de colonnes monolithes avec bases attenantes et actuellement brisées. De nombreux petits cubes de pierre encore épars en cet endroit indiquent qu'elle était pavée en mosaïque. C'est à une faible distance au sud-est de Chelba'l, que d'autres prononcent Chelba'n, que l'on voit le pilier debout, comme une sorte de menhir, dont j'ai parlé précédemment, et qui porte le nom de A'moud Chelba'l ou Chelba'n.

SAFFOUR.

A onze heures, je descends vers le nord-ouest, puis vers le nord et, à onze heures vingt minutes, j'arrive, en suivant un *oued*, à Saffour, petit village habité par quelques familles de Métualis et de Chrétiens. Le monticule sur lequel il s'élève a évidemment servi de site à un village plus ancien, comme le prouvent plusieurs vieux murs d'appui qui soutenaient des terrasses en partie détruites.

KHARTOUM.

A onze heures vingt-cinq minutes, je monte vers le nord-nord-ouest par un sentier âpre et rocheux.

A onze heures cinquante minutes, après une courte descente dans une vallée, suivie bientôt d'une ascension nouvelle, je parviens à Khartoum, village de 400 Métualis, situé sur une belle colline dont les pentes sont cultivées en figuiers. Au bas du village est un *oualy* dédié à Neby Haroun.

RHASSANIEH.

A midi vingt-cinq minutes, je suis vers l'ouest-nord-ouest les contours de l'Oued Khartoum. Quelques sources y coulent.

A midi cinquante-cinq minutes, j'en rencontre une qui s'appelle A'in Rhassanieh. L'*oued*, en cet endroit, porte également ce nom,

parce qu'il est dominé sur ce point, au-dessus de sa berge septentrionale, par le village de Rhassanieh, habité par des Métualis.

BABLIEH.

Je continue ma route dans le lit du même *oued*, qui change encore bientôt de nom pour prendre celui de Bablieh.

A une heure vingt minutes, je monte au village ainsi appelé. Il est assis sur une colline, au nord de l'*oued*, et renferme 500 Métualis. Les maisons sont très grossièrement bâties. Je remarque, dans deux petites mosquées à moitié démolies, un certain nombre de belles pierres d'apparence antique. De grandes plantations de figuiers environnent ce village.

BESSARIEH.

A une heure cinquante minutes, je redescends dans l'*oued*, où je recommence à cheminer vers l'ouest-nord-ouest.

A deux heures vingt minutes, je laisse à ma droite, au nord et au-dessus de l'*oued*, le village de Bessarieh, habité par des Métualis.

TELL EL-BOURAK.

A trois heures, enfin, j'abandonne définitivement le lit de ce torrent, pour monter vers le nord-ouest, puis vers le nord, et me rapprocher de la plage.

A trois heures vingt minutes, je passe au pied de Tell el-Bourak, et auprès des antiques réservoirs de la petite ville qui s'élevait en cet endroit. Quelques critiques, comme je l'ai dit, y placent l'antique Ornithopolis, que d'autres, au contraire, reconnaissent dans les ruines d'A'dloun.

KHARBET EZ-ZAHARANY.

A trois heures quarante minutes, je traverse le Nahr Zaharany, près d'un pont à trois arches, dont deux sont écroulées, et qui est de fabrique musulmane.

Au delà de ce ruisseau, qui, à l'époque des grandes pluies de

l'hiver, se transforme parfois en un torrent impétueux, un amas confus de blocs et de matériaux plus menus porte le nom de Kharbet ez-Zaharany. Une colonne en granit gris gît sur le sol en cet endroit; plusieurs autres sont à moitié ensevelies.

BAB SAÏDA EL-ATIKA.

A trois heures cinquante minutes, je rencontre, le long du bord de la mer, d'autres ruines, que mon guide me désigne sous le nom de *Bab Saïda el-Atika,* « porte de l'ancienne Sidon ». La ville antique, me dit-il, s'étendait au sud jusque-là. Ce qui est évidemment faux, car beaucoup plus au nord une borne milliaire, dont l'inscription a été relevée par plusieurs voyageurs, et qui porte le numéro II, indique qu'elle se trouvait à deux milles au sud de l'ancienne cité. Mais il a pu y avoir en cet endroit un comptoir maritime des Sidoniens, le rivage décrivant sur ce point une baie demi-circulaire, autour de laquelle on distingue les vestiges de maisons ou de magasins renversés. Un grand réservoir, aux trois quarts comblé, est également reconnaissable.

RETOUR À SAÏDA.

A quatre heures dix minutes, je franchis l'Oued el-Ma'amrieh et, bientôt après, l'Oued er-Rhazieh.

A quatre heures quarante-deux minutes, je traverse le Nahr Sanik; il est large, mais peu profond. Quelques pas plus loin, je lis sur une colonne milliaire en granit gris, couchée le long de la route, et malheureusement mutilée en certains endroits, l'inscription latine suivante, déjà copiée plusieurs fois avant moi :

IMPERATORES
CAESARES
L· SEPTIMIVS· SE
VERVS· PIVS· PER
TINAX· AVG· ARA
BICVS· ADIABENICVS
PARTHICVS· MAXI
MVS· TRIBVNICIAE

POTES☙ VI☙ IMP☙ XI☙ COS☙ II
PRO☙ COS☙ P☙ P☙
ET☙ M☙ AVREL☙ ANTONI
NVS☙ AVG☙ FILIVS☙ EIVS
. . . . . ARIA
. . . . . DIVM☙ RVFVM
. . . . . PR☙ PR☙ PRAE
. . . VINC☙ SYRIAE
PHOENIC☙ RENOVAVERVNT
☙ II ☙

A cinq heures, je me remets en route vers le nord.

A cinq heures quinze minutes, je franchis le Nahr el-Barrhout, et bientôt après je fais halte dans l'un des jardins de Saïda, où l'on dresse ma tente pour la nuit.

FIN DE MES EXPLORATIONS EN GALILÉE.

Le lendemain matin, je suis réveillé en sursaut par une pluie diluvienne et par un vent impétueux, qui renverse le frêle abri sous lequel je repose. Force m'est d'aller chercher un asile en ville et de frapper à la porte des bons Pères franciscains, qui s'empressent de m'offrir une cellule et la plus cordiale hospitalité.

Cette tourmente dure trois jours, et les torrents d'eau qui tombent sans interruption, accompagnés de rafales presque continuelles, m'avertissent que je dois absolument renoncer à poursuivre mes investigations et à vivre plus longtemps sous la tente. J'avais d'ailleurs à peu près épuisé les ressources qui avaient été mises à ma disposition, et il ne me restait plus que la somme nécessaire pour retourner en France. Dès que le ciel commença un peu à se rasséréner, je m'acheminai donc par des routes affreuses vers Beyrouth, où je me rembarquai, le 11 décembre, pour Marseille.

Tel est le résumé fidèle de la dernière mission qui m'a été confiée pour la Palestine. J'ai parcouru avec soin, non seulement la haute et la basse Galilée, mais encore plusieurs des régions avec lesquelles ces deux districts entretenaient des rapports continuels, et, dans cette exploration attentive, j'ai visité un très grand nombre

de villes, bourgades ou villages, soit debout, soit renversés, dont beaucoup étaient peu ou point connus. J'ai donné de chacune de ces localités une courte description, et ces renseignements compléteront, je crois, les connaissances que l'on possédait déjà sur cette matière.

Quelques lecteurs trouveront probablement que je suis entré dans des détails trop minutieux en signalant les ruines les moins importantes et les hameaux les plus insignifiants. J'ai cru, en outre, comme dans mes deux précédents travaux sur la Judée et sur la Samarie, devoir indiquer mes itinéraires avec une précision presque mathématique, afin de permettre aux explorateurs futurs de contrôler plus facilement mes assertions. Mais ceux qui pensent qu'une pareille contrée ne saurait être étudiée trop à fond, et que des détails précis et exacts sont préférables à des phrases vagues et générales, me pardonneront, je l'espère, le soin consciencieux que j'ai apporté à mes recherches et à la rédaction de mes notes. De même que l'interprète de la Bible doit tenir compte du moindre *iota* du livre sacré, ainsi l'explorateur de la Palestine ne doit, à mon avis, rien omettre dans ses investigations.

Il doit se rappeler qu'il étudie une terre sainte entre toutes, théâtre des plus grands événements qui se soient accomplis dans le monde, et qu'il peut compléter ou justifier par ses observations personnelles les données de la Bible, en servant de témoin à la Révélation elle-même, honneur insigne qui lui impose les plus religieuses recherches. Tels sont les principes qui m'ont guidé et soutenu dans mes différents voyages en Palestine. Depuis 1852, je l'ai, à plusieurs reprises, sillonnée dans tous les sens; j'ai consacré à cette étude la meilleure partie de mes forces et de mon temps, sans me laisser rebuter par la fatigue, par la maladie, ni par aucun autre obstacle. Mon unique ambition a été de contribuer, selon mes faibles moyens, à jeter une nouvelle lumière sur un pays qui, dans les desseins de la Providence, a été choisi pour préparer par son histoire et voir ensuite se réaliser dans son sein le grand mystère de la Rédemption. De plus, en même temps que le chrétien

y foule, à chaque pas, les vestiges des augustes personnages qui ont été la figure anticipée du Messie, et les traces infiniment plus vénérables encore du Messie lui-même, le Français y rencontre également partout les souvenirs toujours vivants de l'occupation et des exploits de ses aïeux; car la Palestine a été, à l'époque des Croisades, une terre véritablement française, et, depuis lors, la France, fidèle à ses anciennes traditions, n'a jamais cessé d'y protéger les intérêts des communions latines.

A ces deux titres, et comme chrétien et comme Français, je me suis particulièrement attaché à cette terre, berceau de ma foi et lambeau détaché de ma patrie, et je me suis imposé la tâche de la mieux faire connaître à tous ceux pour qui la religion et la patrie sont chères.

FIN DU TOME SECOND.

INDEX DES NOMS GÉOGRAPHIQUES,

TANT ANCIENS QUE MODERNES[1],

MENTIONNÉS DANS LES DEUX VOLUMES DE CET OUVRAGE.

A

A'bbasieh, II, 249.
A'bedieh, I, 283-284.
A'billin, *Zabulon,* I, 420-421.
A'brah, II, 511-512.
A'bou Senan, II, 21.
A'ddousieh, II, 484.
A'deiseh el-Fouka, II, 271.
A'deiseh et-Thata, II, 271.
A'dloun, II, 475.
Afouleh, *Aphek,* II, 109-110.
A'ilaboun, *A'ilbôn, A'lbôn,* I, 359-360.
A'ïn Ba'al, II, 397.
A'ïn Babir, II, 353.
A'ïn Balatha, II, 354.
A'ïn Dahab, II, 358.
A'ïn Djerfa, II, 287.
A'ïn ed-Deleb, II, 513.
A'ïn el-Medaouarah, I, 208-209.
A'ïn es-Sa'adeh, I, 402-403.
A'ïn Fit, II, 333.
A'ïn Hamoul, II, 148.
A'ïn Ibel, II, 120.
A'ïn Kenia, II, 289, 331.
A'ïn Keniseh, II, 399.
A'ïn Lebouch, II, 299.
A'ïn Mahel, I, 382.
A'ïn Ma'roub, II, 257.
A'ïn Messa, II, 353.
A'ïn Sbour, II, 352.
A'ïn Seffourieh, I, 378-379.
A'ïn Tabighah, I, 224-226.
A'ïn Zeitoun, *E'n-Zetoun,* II, 427.
A'ïoun Foulieh, I, 249.
A'itha, II, 385.
A'itha ech-Cha'b, II, 119.
A'itharoun, II, 373.
A'kbara, *Achabara,* I, 351-353.
A'kbieh, II, 483.
Akrit, II, 125.
A'ktenit, II, 516.
Alexandrette, I, 17-18.
A'lma, *A'lma,* II, 136, 445-446.
A'lmin, *A'lmon,* II, 276.
A'mka, *Beth ha-E'mek,* II, 23.
A'mouka, *A'mouka,* II, 439-440.
A'mran, II, 400.
A'nata, *Beth-A'nath,* II, 374.
A'oulam, *Oulamma,* I, 137.
A'ouzeir, I, 364-365.
A'rak er-Rechdan, I, 287.

[1] Les noms anciens sont marqués en caractères italiques, et les noms modernes ou arabes en caractères romains.

Arnoun, II, 521.
A'rrabeh, *A'raba*, I, 466-468.
Asochis, I, 494-497.
A'tchit, II, 274, 527.

B

Bablieh, II, 542.
Banias, *Panéas, Césarée de Philippe*, II, 308-323.
Basset el-Kerdaneh, *Cendevia palus*, I, 427-428.
Bedias, II, 251-252.
Beisour, II, 514.
Beit Ahoun, *Beth-Chemech?* II, 375-376.
Beit Djenn, II, 82.
Beit-Lehem, *Beth-Lahem*, I, 383-384.
Beit-Lif, II, 415.
Beit-Oula, II, 396-397.
Beka'a Delhamieh, I, 284.
Bekeia', II, 78-79.
Bekousta, II, 509.
Belad ech-Cheikh, I, 402.
Belida, II, 669.
Beni Hayan, II, 268.
Bent Djebeil, II, 108-109.
Beroueh, *E'bron*, I, 432-433.
Bessarieh, II, 542.
Beyrieh, II, 251.
Beyrouth, *Berytus*, I, 30-40.
Biout es-Seïd, II, 239.
Bir Djedrou, I, 408.
Biria, *Biri*, II, 438.
Birket el-Bakbouk, II, 232.
Birket el-Djich, II, 428.
Birket er-Ran, *Phiala palus*, II, 329.
Bordj el-Haloua, *Leontopolis?* II, 247.
Bordj el-Kebli, II, 235-236.
Bordj Maser, II, 69.
Bordj Rahal, II, 248.
Breika, II, 528.

C

Cha'ab, *Saab*, I, 434-435.
Cha'itieh, II, 400.
Chakra, II, 381.
Charkieh, II, 539.
Chefa A'mer, *Chefaram*, I, 410-414.
Cheikh Abreik, *Gaba*, I, 395-397.
Cheikh Dannoun, II, 29.
Cheikh Daoud, II, 30.
Chelba'l, II, 540-541.
Cherata, I, 409-410.
Chihin, II, 130.
Choueia, II, 289.

D

Dabourieh, *Daberath*, I, 140-142.
Dahrieh, II, 454.
Dahy, I, 114.
Dalata, *Dalata*, II, 443-444.
Damas, II, 303-305.
Damoun, I, 424-425,
Dar Mokanieh, II, 475.
Deba'al, II, 262.
Deir A'bdou, II, 388.
Deir A'mes, II, 387.
Deir A'ntar, II, 405-406.
Deir el-Asad, I, 446.
Deir el-Kasy, II, 71.
Deir el-Koueïr, I, 314.
Deir Hanna, I, 463.
Deir Kanoun, II, 250, 401.
Deir Kifa, II, 265.
Deir Mimas, II, 278, 538.

Deir Sirian, II, 275.
Deir Zaharany, II, 518.
Delhamieh, I, 284.
Denna, I, 128.
Derb es-Sin, II, 487.
Derdarhieh, II, 257.
Dibbin, II, 283.
Dibel, II, 115-116.
Dja'ouneh, II, 454.
Dja'toun, II, 48.
Djebata, *Gabatha,* I, 386-387.
Djebbein, II, 130.
Djebel ech-Cheikh, *Grand Hermon,* II, 290-295.
Djebel Oumm el-Kharoub, II, 14.
Djebel Tantour, II, 2.
Djebel Thour, *Thabor,* I, 143-163.
Djedeideh, II, 14, 281.
Djeida, *Idalah,* I, 392-393.
Djemalieh, II, 510.
Djennateh, II, 256.
Djensenaia, II, 514.
Djermak, II, 83-84.
Djett, II, 18.
Djisr el-Khardely, II, 532.
Djouar en-Nakhel, II, 245.
Djouaya, II, 407-408.
Djoubchit, II, 527.
Djoules, II, 8.
Doueïr, II, 530.

E

Echfaïeh, II, 47.
E'ilouth, I, 384.
El-A'zieh, II, 243.
El-Ba'eineh, I, 363-364.
El-Bahdjeh, II, 161.
El-Ba'neh, *Baïnah,* I, 445.
El-Bassah, II, 153.
El-Biadh, II, 519.
El-Bramieh, II, 508.
El-Djich, *Gischala,* II, 94-100.
El-Ferdj, II, 45-46.
El-Hababieh, II, 509.
El-Hara, II, 507.
El-Hartieh, I, 399-401; II, 475.
El-Kabreh, II, 32-33.
El-Kahoueh, II, 31.
El-Keba'a, II, 453.
El-Khiam, II, 279.
El-Khoureibeh, II, 393.
El-Mechhed, *Gath ha-Hepher,* I, 165-168.
El-Meis, II, 370.
El-Mekr, II, 2-4.
El-Menara, II, 371.
El-Menchieh, II, 1-2.
El-Merhar, I, 457-458; II, 453.
El-Mesa'deh, II, 329.
El-Mezra'ah, I, 109.
Endour, *E'ndor,* I, 118-121.
Er-Rameh, *Ha-Ramah,* I, 453-454.
Es-Semirieh, II, 161.
Et-Tell, II, 31.
E'ubba, II, 530.
Ez-Zib, *Akh-Zib,* II, 164-166.

F

Fasouta, II, 67-68.
Fera'm, *Fera'm,* II, 453.
Feraouïeh, II, 402.
Ferdis, II, 285.
Feroua, II, 518.
Ferradheh, *Ferath,* II, 456.
Fik, *Apheka,* I, 314-315.
Fouleh, *Castrum Fabæ,* I, 110-111.

G

Garis, I, 492-494.

H

Habbouch, II, 519.
Hadatah, *E'n-Hadda?* I, 137-138.
Haddata, II, 385.
Hadjar en-Nasarah, I, 185-190.
Hadjar Ya'koub, I, 350-351.
Hadjeh, II, 517.
Hallousieh, II, 251.
Hammadieh, II, 243.
Hammam Benat Ya'koub, I, 342.
Hanaoueh, II, 393.
Hanin, II, 121.
Harfich, II, 73.
Haridh Naser, II, 509.
Haris, II, 386.
Harouf, II, 527.
Hasbeya, II, 287-288.
Hassanieh, II, 485, 515.
Hattin, I, 190-192.
Hattin el-Kedim, *Kefar Chitia*, I, 193.
Hebbarieh, II, 285-286.
Heifa, *Hepha*, *Kaïpha*, I, 403-407.
Helalieh, II, 508.
Houla, II, 382-383.
Houleh, *Me-Merôm*, *Aquæ Merom*, *palus Samachonitis*, II, 450-451.
Hounin, *Yanouah*, II, 370-372.

I

Iaroun, *Iron*, II, 105-107.
Ibel, II, 283.
Iksal, *Khesoulloth*, I, 108.

J

Jaffa, *Joppe*, I, 40-42.
Jérusalem, I, 58-64.

K

Kabou el-Menaouat, II, 39-40.
Kaboul, *Kaboul*, *Gabul*, *Cabul*, I, 422-424.
Kabrikha, II, 272.
Kaddita, *Kisma*, II, 428.
Kades, *Kedech*, II, 355-362.
Kala't Banias, II, 324-327.
Kala't Chema', II, 128-129.
Kala't Chouneh, I, 353.
Kala't Djeddin, II, 24-26.
Kala't Doubey, II, 382.
Kala't ech-Chekif, *Beaufort*, II, 522-525.
Kala't el-Hasein, II, 540.
Kala't el-Hasen, II, 385.
Kala't el-Koureïn, *Montfort*, II, 53-58.
Kala't el-Ma'an, I, 202-203.
Kala't Maroun, II, 258.
Kala't Meis, II, 529.
Kala't Toufanieh, I, 442.
Kana, *Kanah*, *Cana*, II, 391-392.
Kanthara, II, 272.
Kasr el-A'thara, I, 341.

Kasr el-Manthara, II, 486-487.
Kasr er-Roueis, II, 409.
Kasr Hamoul, II, 149.
Kasr Meblich, I, 443.
Kaukab, *Kaukaba,* I, 488; II, 301-305.
Kaukaba, II, 298.
Kaukab el-Haoua, *Remeth? Belvoir,* I, 129-132.
Kefrah, II, 387.
Kefr A'nan, *Kefar Hananyah,* II, 457.
Kefr Aya, II, 511.
Kefr Bera'm, *Kefar Bara'm,* II, 100-103.
Kefr Djerra, II, 510.
Kefr Dounin, II, 265-266.
Kefr et-Ta, I, 409.
Kefr Hareb, I, 313-314.
Kefr Kenna, *Cana,* I, 168-182.
Kefr Kileh, II, 277.
Kefr Maser, I, 139.
Kefr Menda, *Kefar Menda,* I, 488-489.
Kefr Roumman, II, 520.
Kefr Salt, I, 266-267.
Kefr Semeia', *Kefar Sama,* II, 77.
Kefr Tibnit, II, 521.
Kefr Yasif, II, 4.
Kerkha, II, 510.
Kerm el-Halou, II, 261.
Kerzoun, II, 257.
Kesra, II, 77-78.
Khalsah, II, 353.
Khan Djoubb Yousef, I, 346-349.
Khan Doueïr, II, 336.
Khan el-A'kaba, I, 310.
Khan el-Kasmieh, II, 461.
Khan el-Yehoudieh, II, 466.
Kharbeh, II, 279.
Kharbet A'bbasieh, II, 155.
Kharbet A'bdeh, *A'bdon,* II, 35-37.
Kharbet Abou-Cheba, II, 456.
Kharbet Abou-Choucheh, *Kinnereth, Gennesar, Gennesareth,* I, 209-212.
Kharbet Abou el-Asouad, II, 467.
Kharbet Abou-Khaouarif, II, 5.
Kharbet Abou-Thaybeh, II, 401.
Kharbet Abou-Zeineh, I, 240.
Kharbet Abou-Ziad, I, 288.
Kharbet Achkoum, I, 322.
Kharbet A'dloun, *Ornithopolis,* II, 468-475.
Kharbet A'ïn ez-Zerka, II, 461-463.
Kharbet A'ïn Haouarit, II, 329.
Kharbet A'ïn Haour, II, 151.
Kharbet A'ïn Hazour, II, 328.
Kharbet A'ïn Scanderouna, *Alexandroschene,* II, 174-176.
Kharbet A'ïn Seddin, II, 460.
Kharbet A'ïn Seirich, II, 237.
Kharbet A'kbara, II, 88-89.
Kharbet A'lia, *Hali,* II, 62.
Kharbet A'louieh, II, 444.
Kharbet Ambelieh, II, 24.
Kharbet A'mmeh, *O'ummah,* II, 114.
Kharbet Amsa, II, 121.
Kharbet Ankeib, I, 322.
Kharbet A'rebbin, II, 150-151.
Kharbet Bedieh, *Beth-Bedia,* II, 92-93.
Kharbet Beit-Djenn, I, 267.
Kharbet Beka'a, I, 135.
Kharbet Benit, II, 439.
Kharbet Benna, II, 159.
Kharbet Bessoum, I, 265.
Kharbet Bessouma, I, 499.
Kharbet Bir el-Bedaouïeh, I, 490-491.
Kharbet Bodrieh, I, 132.
Kharbet Boubarieh, II, 38-39.
Kharbet Boudayeh, II, 260.
Kharbet Broukhai, II, 260-261.
Kharbet Chaka, II, 284.
Kharbet Cha'laboun, *Chaa'lbon,* II, 110-111.
Kharbet Chamsin, I, 268.
Kharbeh Channeh, II, 124.
Kharbet Charkieh, I, 104.
Kharbet Chefnin, II, 83.
Kharbet Chema', II, 433.
Kharbet Cherata, I, 409-410.

Kharbet Cherof, II, 76.
Kharbet Cherta, I, 409.
Kharbet Choumar, II, 244.
Kharbet Dameh, *Adamah,* I, 265-266.
Kharbet Dar Rharbieh, II, 5.
Kharbet Deidabeh, I, 487; II, 7.
Kharbet Deir el-Fouka, II, 264.
Kharbet Djaloun, I, 436-437.
Kharbet Djaouleh, II, 354.
Kharbet Djardeh, II, 135-136.
Kharbet Djaroudieh, II, 243.
Kharbet Djebel Bothoum, II, 410.
Kharbet Djefat, *Jotapata,* I, 476-487.
Kharbet Djelameh, II, 415.
Kharbet Djeleileh, II, 539-540.
Kharbet Djelil, II, 157.
Kharbet Djemieh, I, 464-465.
Kharbet Djeradjmeh, II, 60.
Kharbet Djidjin, II, 138.
Kharbet Doueïr, II, 111-112.
Kharbet Doueïr Ban, I, 312.
Kharbet Douka, I, 327.
Kharbet Ebria, II, 66.
Kharbet Echbekeh, II, 48-49.
Kharbet ed-Dar, II, 252.
Kharbet ed-Deir, II, 73, 376.
Kharbet ed-Doueïr, I, 309.
Kharbet Edmet, II, 151.
Kharbet Edmoul, II, 529-530.
Kharbet el-A'ïa, II, 389.
Kharbet el-A'ïadhieh, II, 12-13.
Kharbet el-A'merieh, II, 160.
Kharbet el-A'moud, II, 41.
Kharbet el-A'radj, I, 329.
Kharbet el-A'selieh, I, 346.
Kharbet el-Bahrieh, II, 335.
Kharbet el-Baleh, I, 287.
Kharbet el-Belath, II, 131-133.
Kharbet el-Bethachieh, II, 137.
Kharbet el-Bezirieh, II, 123.
Kharbet el-Bireh, *Birsaphis?* I, 129.
Kharbet el-Djabrieh, II, 127.
Kharbet el-Dja'ïleh, II, 156-157.
Kharbet el-Fakhoura, II, 43-44.
Kharbet el-Feraouïeh, II, 236.
Kharbet el-Hadjar, II, 113-114.
Kharbet el-Hammam, *Emmaüs,* I, 270-273, 339.
Kharbet el-Kabou, I, 449.
Kharbet el-Kebeibeh, II, 283.
Kharbet el-Kelil, II, 19-20.
Kharbet el-Kemmaneh, I, 454-456.
Kharbet el-Kerak, *Tarichées,* I, 275-280.
Kharbet el-Khadher, I, 327.
Kharbet el-Mahalib, II, 246.
Kharbet el-Ma'li, II, 363.
Kharbet el-Mechateh, II, 248-253.
Kharbet el-Mecherfi, I, 491-492; II, 166-167.
Kharbet el-Medieh, *Modin,* I, 46-57.
Kharbet el-Mellaha, *Tarichées,* I, 275-280.
Kharbet el-Menara, I, 269, 487.
Kharbet el-Mhasnieh, II, 401.
Kharbet el-Mouni, II, 20-21.
Kharbet el-Ouekas, II, 452.
Kharbet el-Ouizieh, II, 8-10.
Kharbet er-Ras, II, 388, 394, 410.
Kharbet es-Semakh, I, 309.
Kharbet es-Soumra, *Hippos,* I, 311-312.
Kharbet et-Tell, *Bethsaïda-Julias,* I, 329-338.
Kharbet et-Thireh, I, 430-431.
Kharbet ez-Zaklef, II, 234.
Kharbet Fanioun, II, 263.
Kharbet Fannes, II, 66-67.
Kharbet Ferkha, II, 59.
Kharbet Haloua, II, 254.
Kharbet Hammeh, *Amatha,* I, 295-298.
Kharbet Hamra, II, 177, 408.
Kharbet Hamsin, II, 34-35.
Kharbet Hanouta, *Hanouta,* II, 152.
Kharbet Hazimeh, II, 7-8.
Kharbet Hazireh, II, 117-118.
Kharbet Houcheh, *Oucha,* I, 415-416.

Kharbet Houra, II, 278.
Kharbet Kabr Haïran, II, 394-396, 402.
Kharbet Kaïoumeh, *al-Kioumia*, II, 435-436.
Kharbet Kasioun, II, 447-449.
Kharbet Kathamoun, II, 86-87.
Kharbet Kerhata, II, 65.
Kharbet Kerkera, II, 157-158.
Kharbet Kerm el-Meserta', II, 254.
Kharbet Kersifa, II, 90-91.
Kharbet Khaizaran, II, 476.
Kharbet Khan ez-Zouk el-Fôkani, II, 350, 533.
Kharbet Khan ez-Zouk et-Thatani, II, 351, 534.
Kharbet Kleileh, II, 238.
Kharbet Kneifed, II, 411.
Kharbet Koura, II, 90.
Kharbet Ksaf, *Akchaf, Achsaf*, II, 269-270.
Kharbet Ksour, II, 129.
Kharbet Lebbouna, II, 171-172.
Kharbet Louizieh, I, 460; II, 345.
Kharbet Ma'asoub, II, 152-153.
Kharbet Machtha, I, 471-472.
Kharbet Mahitha, II, 253.
Kharbet Mahouz, I, 439-442.
Kharbet Maklouf, II, 239-240.
Kharbet Ma'llieh, II, 400.
Kharbet Malouf, I, 121-124.
Kharbet Mansoura, II, 107.
Kharbet Mara'a, I, 125.
Kharbet Marous, II, 451-452.
Kharbet Mazi, II, 169.
Kharbet Meblieh, I, 443-444.
Kharbet Medfouneh, II, 177.
Kharbet Meizeh, II, 350.
Kharbet Memelia, I, 459-460.
Kharbet Merasoun, II, 240.
Kharbet Merdjemeh, I, 469.
Kharbet Merouahin, II, 133.
Kharbet Mesa'dieh, I, 328.
Kharbet Meskana, I, 183.
Kharbet Meslakhit, I, 473.
Kharbet Mezeibleh, II, 413.
Kharbet Mimas, II, 28, 284.
Kharbet Miriamin, II, 412.
Kharbet Nabarteïn, *Nebarta*, II, 440-442.
Kharbet Nasr ed-Din, *Bethmaous*, I, 264-265.
Kharbet Nathef, I, 465-466.
Kharbet Niha, II, 536-537.
Kharbet Oued Cherar, I, 140.
Kharbet Oumm ech-Choukof, II, 43.
Kharbet Oumm el-A'afieh, II, 173.
Kharbet Oumm el-A'amid, *Hammon*, II, 141-148.
Kharbet Oumm el-A'mad, I, 361-362.
Kharbet Oumm el-A'med, II, 42.
Kharbet Oumm er-Rhanem, I, 140.
Kharbet Oumm es-Sedjed, II, 390.
Kharbet Oumm et-Touteh, II, 134.
Kharbet Oumm Rached, I, 498-499.
Kharbet Rabadhieh, I, 213.
Kharbet Rabisa, II, 444.
Kharbet Radj, II, 275.
Kharbet Ras el-Biara, II, 410.
Kharbet Ras es-Sibeh, I, 451.
Kharbet Ratieh, II, 238.
Kharbet Rechach, I, 108.
Kharbet Remah, II, 159.
Kharbet Remaleh, II, 245.
Kharbet Rherib, II, 155.
Kharbet Rouahiny, II, 536.
Kharbet Roueïs, II, 119, 140.
Kharbet Rouïes, II, 73.
Kharbet Sarfend, *Sarepta*, II, 478-482.
Kharbet Sartaba, II, 84.
Kharbet Sa'sa', I, 417.
Kharbet Scanderouna, II, 139.
Kharbet Seddin, II, 245.
Kharbet Sedjan, II, 334.
Kharbet Selim, II, 266.
Kharbet Sellameh, *Selamis*, I, 460-462.
Kharbet Semah, II, 159.

Kharbet Sembezieh, II, 350.
Kharbet Semoukhia, II, 88.
Kharbet Seroueh, II, 123-124.
Kharbet Sira, II, 274.
Kharbet Souedjireh, II, 37-38.
Kharbet Souenita, II, 59-60.
Kharbet Teleil, II, 80.
Kharbet Tell el-A'zazieh, II, 335.
Kharbet Tell el-Haoua, II, 156.
Kharbet Tell el-Kezaz, I, 450.
Kharbet Tetramy, II, 68-69.
Kharbet Thabakat-Fahil, *Pella*, I, 288-292.
Kharbet Thableh, II, 156.
Kharbet Thireh, I, 135-136.
Kharbet Thouaireh, II, 43.
Kharbet Yanin, I, 436.
Kharbet Yanouhieh, II, 44-45.
Kharbet Yarin, II, 134-135.
Kharbet Yemma, I, 268.
Kharbet Zaouïeh, II, 69-70.
Kharbet Zatarieh, II, 400.
Kharbet Zebda, I, 391.
Kharbet Zebdieh, II, 156.
Kharbet Zekkieh, II, 277.
Kharbet Zembakieh, I, 284.
Kharbet Zouïleh, II, 107.
Khartoum, II, 541.
Kileh, II, 537.
Kiriet el-A'nab, *Kiriat-Iearim*, I, 73, 74, 75.
Kobour Benat Ya'koub, I, 342-343.
Koskos, I, 398.
Koubeibeh, I, 64-72.
Kouiekat, II, 29.
Kounin, II, 375.
Kouseibeh, II, 528.
Krayeh, II, 514.

M

Ma'ad, I, 287.
Ma'amrieh, II, 516.
Mahrdoucheh, II, 486.
Mahrouna, II, 408.
Ma'lia, *Castellum Regium*, II, 60-61.
Malkieh, II, 373, 401.
Ma'loul, *Nahalal*, I, 387-390.
Mansourah, I, 458; II, 238.
Ma'rakeh, II, 262.
Maroun, II, 108.
Medinet en-Nahas, II, 411.
Medjdel, *Magdala*, *Magedan*, I, 203-206, 416.
Medjdel Keroum, I, 437-438.
Medjdel Selim, II, 267.
Medjdel Youn, II, 511.
Medjdel Zaouin, II, 128.
Medjeidel, *Migdal-El*, II, 406-407.
Meiroun, *Meirôn*, *Meroth*, II, 429-433.
Merassas, *Meroz?* I, 127.
Merharet el-Ferdj, II, 466-467.
Merkaba, II, 383.
Mersina, I, 14-15.
Methelleh, II, 345.
Mezra'a Mechref, II, 405.
Mharbieh, II, 514.
Mia'ar, I, 434.
Mimas, II, 299.
Mioumieh, II, 513.
Moudjeidel, II, 515.
Moudjeidil, I, 387.
Moukbeia, I, 383.

N

Nabathieh el-Fouka, II, 521.
Nabathieh et-Thata, II, 520.
Nahef, I, 451.
Nahr el-Kasmieh, *Leontes flumen*, II, 463-466.
Nahr Na'min, *Belus flumen*, I, 428-430.

Naïn, *Naïm*, I, 115-117.
Nakoura, II, 169.
Na'oura, I, 124-125.
Nasarah, *Nazareth*, I, 83-102.
Naser, II, 529.
Neba' Herdaouïl, II, 51-52.
Neby Yechoua', II, 354.
Nedjarieh, II, 485.
Nefakhieh, II, 259.
Niha, II, 258.

O

Oualy Abou-Elioun, II, 72.
Oualy Neby el-Medjahed, II, 76.
Oued-A'chour, II, 404-405.
Oued el-A'kab, II, 402-403.
Ouestha, II, 467.
Oumm Djouneh, I, 283.
Oumm el-A'afieh, II, 173.
Oumm el-A'med, I, 394.
Oumm el-Djebeil, I, 382.
Oumm et-Thaybeh, *E'n-Hadda?* I, 126, 127.
Oumm Keis, *Gadara*, I, 299-308.

P

Patmos, I, 10.
Pompeiopolis, I, 15-17.

R

Rabadhieh, I, 213.
Racheya, II, 300-301.
Racheyat el-Fokhar, II, 284-285.
Rameh, *Ramah*, II, 125, 458.
Ramleh, I, 43.
Ras el-Abiadh, *promontorium Album*, II, 176.
Ras ed-Doueïr, I, 447.
Ras el-Ahmar, II, 444-445.
Ras el-A'ïn, I, 417; II, 178.
Ras en-Nakoura, *Scala Tyriorum*, II, 167-168.
Rechkenaneh, II, 388.
Reineh, I, 165.
Rhadjar, II, 345-346.
Rhassanieh, II, 541-542.
Rhazieh, II, 485.
Rhodes, I, 12-13.
Roubb et-Telatin, II, 272.
Roueis, I, 431; II, 416-417.

S

Sadikin, II, 389.
Sadjera, I, 183-184.
Safed, *Seph*, *Sephet*, *Tsefat*, II, 419-426.
Safed el-Batikha, II, 384.
Saïda, *Sidon*, II, 488.
Saint-Jean-d'Acre, *A'ccho*, *Acho*, *Ace*, *Ptolémaïs*, I, 502-525.
Sakhnin, *Sogane*, I, 469-471.
Salhaïeh, II, 511.
Salhaneh, II, 127.
Samounieh, *Simonias*, I, 384-386.
Sarfend, II, 482.
Sarieh, *Sara*, II, 476.
Sarouneh, I, 267.
Sa'sa', *Sa'sa'*, II, 93-94.
Sedjour, *Chizour*, I, 453.
Seffourieh, *Sepphoris*, I, 369-376.
Sela'a, II, 263.

Semmoua'yeh, II, 455.
Serada, II, 345.
Serifa, II, 259.
Smyrne, I, 2-9.
Souaneh, II, 267.
Soukhmata, II, 74-75.
Soulem, *Chounem, Sunam,* I, 112-113.
Sour, *Tsôr, Tyr,* II, 180-232.

T

Taithaba, II, 433.
Tambourit, II, 515.
Tamra, I, 421-422.
Tarchiha, II, 63-64.
Tell Abel Kamah, *Abel Beth-Maa'chah,* II, 346-348.
Tell Abrian, II, 233.
Tell A'djoul, I, 118.
Tell Beidar, I, 394.
Tell Beroueh, I, 432.
Tell Da'ouk, I, 427.
Tell Defna, *Daphné,* II, 342-344.
Tell Dibbin, *A'yon,* II, 280-281.
Tell el-Bourak, II, 483-484.
Tell el-Harraoui, *Hazor,* II, 363-368.
Tell el-Hayeh, II, 353.
Tell el-Herbadjeh, I, 401.
Tell el-Kadhy, *Dan,* II, 338-342.
Tell el-Kassab, I, 345.
Tell el-Kerdaneh, I, 430.
Tell el-Khoureibeh, II, 368-369.
Tell el-Mansoura, I, 340; II, 344.
Tell el-Mounthar, I, 340.
Tell el-Ouaouïeh, II, 352.
Tell Ermet, II, 138-139.
Tell Habbouch, II, 519.
Tell Hazour, II, 457-458.
Tell Houm, *Capharnaüm,* I, 227-239.
Tell Keisan, I, 426-427.
Tell Rouma, *Rouma,* I, 367-369.
Terbikha, II, 124.
Thaba'oun, *Thaba'oun,* I, 398-399.
Thabarieh, *Tibériade,* I, 250-264.
Thayibeh, II, 268-269.
Theirharfa, II, 129.
Their Zibna, II, 265.
Thireh, I, 139; II, 113.
Thoura, II, 250.
Tibnin, *château de Toron,* II, 377-380.
Toul, II, 526.
Toumra, *Tomman,* I, 124-125.
Touran, I, 182-183.

Y

Yadjour, I, 401-402.
Yafa, *Yaphia',* I, 103-106.
Yakouk, *Houkkok,* I, 354-358.
Yanouah, *Yanouah,* II, 18-19.
Yater, *Yattir,* II, 413.
Yerka, *Helkath,* II, 16-17.

Z

Za'ouara, II, 334.
Zebdin, II, 526.
Zebkin, II, 411.
Zeita, II, 516.
Zekzekieh, II, 482.
Zerarieh, II, 528.
Ziftch, II, 517.
Zorhdraya, II, 515.

TABLE DES CHAPITRES.

Pages.

CHAPITRE LIII. El-Menchieh. — Djebel Tantour. — El-Mekr. — Kefr Yasif. — Kharbet Abou Khaouarif. — Kharbet Dar Rharbieh. — Retour à Kefr Yasif. 1

CHAPITRE LIV. Kharbet Deidabeh. — Kharbet Hazimeh. — Djoules. — Kharbet el-Ouizieh. — Morhor el-Hamam. — Koroun el-Hanaoueh. — Retour à Kefr Yasif. 7

CHAPITRE LV. Kharbet Kalansaoueh. — Kharbet el-A'iadhieh. — Djebel Oumm el-Kharoub. — Djedeideh. — Retour à Kefr Yasif. 12

CHAPITRE LVI. Yerka (Helkath). — Djett. — Yanouah (Yanouah). — Kharbet el-Kelil. — Kharbet el-Mouni. — Abou Senan. — Retour à Kefr Yasif. . 16

CHAPITRE LVII. A'mka (Beth ha-E'mek). — Kharbet Ambelieh. — Kala't Djeddin. — Retour à Kefr Yasif. 23

CHAPITRE LVIII. Kharbet Mimas. — Kouiekat. — Cheikh Dannoun. — Cheikh Daoud. — El-Rhabsieh. — El-Kahoueh. — Et-Tell. — El-Kabreh. . . . 28

CHAPITRE LIX. Kharbet Hamsin. — Kharbet A'bdeh (A'bdon). — Kharbet Souedjireh. — Kharbet Boubarieh. — Kabou el-Menaouat. — Retour à Kabreh. 34

CHAPITRE LX. Kharbet el-A'moud. — Kharbet Oumm el-A'med. — Kharbet Oumm ech-Choukof. — Kharbet Thouaireh. — Kharbet el-Fakhoura. — Kharbet Yanouhieh. — El-Ferdj. — Retour à Kabreh. 41

CHAPITRE LXI. Echfaïeh. — Dja'toun. — Kharbet Echbekeh. — Retour à Kabreh. 47

CHAPITRE LXII. Kharbet Khasneh. — Neba' Herdaouïl. — Kala't el-Kourcïn (château de Montfort). — Retour à Kabreh. 51

CHAPITRE LXIII. Kharbet Ferkha. — Kharbet Zouenita. — Kharbet Djeradjmeh. — Ma'lia. — Kharbet A'lia (Hali). — Kharbet Roueissat. — Terchiha. 59

CHAPITRE LXIV. Kharbet Kerhata. — Kharbet Ebria. — Kharbet Fannes. — Fasouta. — Kharbet Tetramy. — Bordj Maser. — Kharbet Zaouïeh. — Retour à Terchiha. 65

Pages.

CHAPITRE LXV. Deir el-Kasy. — Oualy Abou-Elionn. — Kharbet Rouïes. — Kharbet ed-Deir. — Harfich. — Soukhmata. — Retour à Terchiha 71

CHAPITRE LXVI. Oualy Neby el-Medjahed. — Kharbet Cherof. — Kefr Semeia' (Kefar Sama). — Kesra. — Bekeia'. — Kharbet Ras A'bbad. — Kharbet Teleil. — Retour à Bekeia' 76

CHAPITRE LXVII. Beit-Djenn. — Kharbet Chefnin. — Djermak. — Kharbet Sartaba. — Retour à Bekeia' 82

CHAPITRE LXVIII. Kharbet Kathamoun. — Roumeich 86

CHAPITRE LXIX. Kharbet Semoukhia. — Kharbet A'kbara. — Kharbet Roueis. — Kharbet Koura. — Kharbet Kersifa. — Retour à Roumeich 88

CHAPITRE LXX. Kharbet Bedich (Beth-Bedia). — Sa'sa' (Sa'sa'). — El-Djich (Gischala). — Kefr Bera'm (Kefar Bara'm) 92

CHAPITRE LXXI. Kharbet Charkich. — Iaroun (Iron). — Kharbet Zouïleh. — Kharbet Mansoura. — Maroun. — Bent Djebeil 104

CHAPITRE LXXII. Kharbet Cha'laboun (Chaa'lbon). — Kharbet Doueïr. — Thireh. — Kharbet el-Hadjar. — Kharbet A'mmeh (O'ummah). — Dibel 110

CHAPITRE LXXIII. Kharbet Hazireh. — Kharbet Roueïs. — A'itha ech-Cha'b. — Kharbet Kefr Benin. — A'ïn Ibel. — Hanin. — Kharbet Amsa. — Retour à Dibel 117

CHAPITRE LXXIV. Kaouzah. — Kharbet el-A'djlieh. — Kharbet el-Bezirieh. — Kharbet Seroneh. — Kharbet Channeh. — Terhikha. — Akrit. — Rameh (Ramah) 122

CHAPITRE LXXV. Salhameh. — Kharbet el-Djabrieh. — Medjdel Zaouin. — Kala't Chema'. — Kharbet Ksour. — Theirharfa. — Djebbein. — Chihin. — Retour à Rameh 127

CHAPITRE LXXVI. Kharbet el-Belath. — Kharbet Merouahin. — Kharbet Oumm et-Toutch. — Kharbet Yarin. — Kharbet Djardeh. — Kharbet Kafkafah. — A'lma 131

CHAPITRE LXXVII. Kharbet el-Bethachieh. — Kharbet Djidjin. — Tell Ermet. — Kharbet Scanderouna. — Kharbet Roueis. — Kharbet Oumm el-A'amid (Hammon). — A'ïn Hamoul. — Kasr Hamoul. — Retour à A'lma 137

CHAPITRE LXXVIII. Kharbet A'rebbin. — Kharbet Edmet. — Kharbet A'ïn Haour. — Kharbet Hanouta (Hanouta). — Kharbet Ma'asoub. — El-Bassah 150

Pages.

CHAPITRE LXXIX. Kharbet A'bbasieh. — Kharbet Rherib. — Kharbet Tell el-Haoua. — Kharbet Zebdieh. — Kharbet Thableh. — Kharbet el-Dja'ïleh. — Kharbet Djelil. — Kharbet Kerkera. — Kharbet Semah. — Kharbet Remah. — Kharbet Benna. — Retour à El-Bassah. 155

CHAPITRE LXXX. Kharbet el-A'merieh. — El-Ferdj. — El-Mezra'a. — Es-Semirieh. — El-Bahdjeh. — El-Menchieh. — Saint-Jean-d'Acre. — Kaïpha. 160

CHAPITRE LXXXI. Saint-Jean-d'Acre. — El-Mezra'a. — Ez-Zib (Akh-Zib). — Kharbet el-Mecherfi. — Ras en-Nakoura (Scala Tyriorum). — Nakoura. — Kharbet Mazi. — Bordj en-Nakoura. 163

CHAPITRE LXXXII. Kharbet Lebbouna. — A'ïn Lebbouna. — A'ïn Hamoul. — Kharbet Oumm el-A'afieh. — Kharbet Oumm el-A'amid (Hammon). — Kharbet A'ïn Scanderouna (Alexandroschene). — Ras el-Abiadh (promontorium Album). — Kharbet Hamra. — Kharbet Medfouneh. — Ras-el-Aïn. — Arrivée à Sour (Tyr). 171

CHAPITRE LXXXIII. Description de Sour (Tyr). 180

CHAPITRE LXXXIV. Fontaine. — Digue d'Alexandre. — Ancien aqueduc ruiné. — Tell el-Ma'chouk. — El-Aouatin (ancienne nécropole de Tyr). — Bordj ech-Chemalieh. — Tell Rechidieh (Palætyr). — Réservoirs de Ras el-A'ïn. — Tell Beit-Bedoun. — Retour à Sour. 196

CHAPITRE LXXXV. Résumé succinct de l'histoire de Tyr. 209

CHAPITRE LXXXVI. Excursion maritime au nord de Tyr. — Birket el-Bakbouk. — Tell Abrian. — A'ïn Abrian. — Kharbet el-Yehoudieh. — Kharbet ez-Zaklef. — A'ïn Oumm el-A'med. — Retour à Sour. 232

CHAPITRE LXXXVII. Bordj el-Kebli. — Kharbet el-Feraouïeh. — Kharbet el-Keniseh. — Kharbet Aïn Seirieh. — Kharbet Kleileh. — Kharbet Ratieh. — Mansoura. — Biout es-Seid. — Kharbet Maklouf. — Kharbet Merasoun. — Retour à Sour. 235

CHAPITRE LXXXVIII. — Mogharet es-Souk. — Kharbet Djaroudieh. — Hammadieh. — El-A'zieh. — Kharbet Choumar. — Djouar en-Nakhel. — Kharbet Remaleh. — Kharbet Seddin. — Kharbet el-Mahalib. — Soukkaret A'bd-Allah. — Bordj el-Haoua, peut-être Leontopolis. — Birket Bahour. — Bordj Rahal. — Kharbet el-Mechateh. — A'bbasieh. 243

CHAPITRE LXXXIX. Thoura. — Deir Kanoun. — Hallousieh. — Bedias. — Kharbet ed-Dar. — Kharbet el-Mechateh. — Kharbet Mahitha. — Kharbet Kerm el-Meserta'. — Kharbet Haloua. — Kharbet Bir el-Mellaha. — Kharbet et-Tineh. — Retour à A'bbasieh. 250

CHAPITRE XC. Djematieh. — Aïn Ma'roub. — Derdarhieh. — Kerzoun. — Kala't Maroun. — Niha. — Serifa. — Nefakhieh. 256

Pages.

CHAPITRE XCI. Kharbet Broukhai. — Beyrieh. — Kerm el-Halon. — Ma'rakeh. — Deba'al. — Kharbet ed-Deir. — Sela'a. — Kharbet Fanioun. — Kharbet Deir el-Fouka. — Retour à Nefakhieh. 260

CHAPITRE XCII. Deir Kifa. — Their Zibna. — Kefr Dounin. — Kharbet Selim. — Souaneh. — Medjdel Selim. — Beni Hayan. — Thayibeh. — Kharbet Ksaf, peut-être Akchaf 265

CHAPITRE XCIII. A'deiseh el-Fouka. — A'deiseh et-Thata. — Roubb et-Telatin. — Kanthara. — Kabrikha. — Kharbet Sira. — A'tchit. — Retour à Thayibeh 271

CHAPITRE XCIV. Deir Sirian. — Kharbet Radj. — A'lmin (A'lmon). — Kharbet Zekkieh. — Kefr Kileh. — Kharbet Houra. — Deir Mimas. — Kharbeh. — Kouleia'h. — El-Khiam. — Tell Dibbin (A'yon). — Djedeideh . . 275

CHAPITRE XCV. Dibbin. — Ibel. — Kharbet el-Kebeibeh. — Kharbet Mimas. — Souk el-Khan. — Kharbet Chaka. — Racheyat el-Fokhar. — Ferdis. — Hebbarieh. — A'ïn Djerfa. — Hasbeya 283

CHAPITRE XCVI. A'ïn Kenia. — Choueia. — Ascension du Grand Hermon. — Kasr A'ntar. — Retour à Hasbeya 289

CHAPITRE XCVII. Nahr el-Hasbany. — Puits de bitume. — Kaukaba. — Source supérieure du Jourdain. — Mimas. — A'ïn Leboueh. — A'kabeh. — Racheya. — Birket A'hia 297

CHAPITRE XCVIII. Damas. — Kaukab. — Excursion en Cœlésyrie. — Retour en Palestine 303

CHAPITRE XCIX. Banias (Panéas ou Césarée de Philippe) 308

CHAPITRE C. Kala't Banias. — Kharbet A'ïn Hazour. — Kharbet A'ïn Haouarit. — El-Mesa'deh. — Birket er-Ran (lac Phiala). — A'ïn Kenia. — Retour à Banias 324

CHAPITRE CI. A'ïn Fit. — Za'ouara. — Kharbet Sejdan. — Kharbet el-Bahrieh. — Kharbet Tell el-A'zazieh. — Khan Doueïr. — Retour à Banias. 333

CHAPITRE CII. Tell el-Kadhy (Dan). — Tell Defna (Daphné). — Tell Mansoura. — Rhadjar. — Kharbet Louizieh. — Serada. — Methelleh. — Tell Abel Kamah (Abel Beth Maa'chah). — Retour à Rhadjar 338

CHAPITRE CIII. Djisr el-Rhadjar. — Kharbet Meiseh. — Kharbet Sembezieh. — Kharbet Khan ez-Zouk el-Fôkani. — Kharbet ez-Zouk et-Thatani. — Tell el-Ouaouïeh. — A'ïn Sbour. — A'ïn Dahab. — Tell el-Hayeh. — Khalsah. — A'ïn Messa. — A'ïn Babir. — A'ïn A'moudieh. — A'ïn Balatha. — Kharbet Djaouleh. — Neby Yechona'. — Kades (Kedech de Nephthali) 350

Pages.

CHAPITRE CIV. Kharbet el-Ma'li. — Tell el-Harraoui (Hazor). — Tell el-Khoureibeh. — Belida. — El-Meis. — El-Menara. — Hounin (Yanouah). — Retour à Kades 363

CHAPITRE CV. Malkieh. — A'itharoun. — A'nata (Beth-Anath). — Kounin. — Beit Ahoun (Beth-Chemech?) — Kharbet ed-Deir. — Bera'chit. — Tibnin 373

CHAPITRE CVI. A'youn el-Khan. — Chakra. — Kala't Doubey. — Houla. — Merkaba. — Safed el-Batikha. — Retour à Tibnin 381

CHAPITRE CVII. Kala't el-Hasen. — A'ïtha. — Haddata. — Haris. — Kefrah. — Deir A'mes. — Deir A'bdou. — Rechkenaneh. — Kharbet er-Ras. — Sadikin. — Kharbet el-A'ïa. — Kharbet Oumm es-Sedjed. — Kana (Kanah) 385

CHAPITRE CVIII. Khoureibeh. — Hanaoueh. — Kharbet er-Ras. — Kabr Haïran. — Sour. — Beit-Oula. — A'ïn Ba'al. — Kharbet el-Ferdeh 393

CHAPITRE CIX. A'ïn Keniseh. — Cha'itieh. — Kharbet Za'tarieh. — A'mran. — Kharbet Ma'llieh. — Malkieh. — Kharbet el-Mhasnieh. — Deir Kanoun. — Kharbet Abou-Thaybeh. — Feraouïeh. — Kabr Haïran. — Anciennes sculptures de l'Oued el-A'kab. — Retour à Cana 399

CHAPITRE CX. Sculptures de l'Oued A'chour. — Mezra'a Mechref. — Deir A'ntar. — Medjeidel (Migdal-El). — Djouaya. — Mahrouna. — Kharbet el-Hamra. — Kasr er-Roueis. — Retour à Kana 404

CHAPITRE CXI. Kharbet Ras el-Biara. — Kharbet Djebel Bothoum. — Kharbet er-Ras. — Zebkin. — Medinet en-Nahas. — Kharbet Kneifed. — Kharbet Miriamin. — Kharbet Mezeibleh. — Ya'ter (Yattir) 410

CHAPITRE CXII. Kharbet Djelameh. — Beit Lif. — Roumeieh 415

CHAPITRE CXIII. Kefr Bera'm. — A'ïn Safsaf. — Safed (Seph, Sephet, Tsefat). 418

CHAPITRE CXIV. A'ïn Zeitoun (E'n-Zetoun). — Kaddita (Kisma). — Birket el-Djich. — Meiroun (Meirôn, Meroth). — Kharbet Chema'. — Kharbet Kaïoumeh (Al-Kioumia). — Retour à Safed 427

CHAPITRE CXV. Biria (Biri). — Kharbet Benit. — A'mouka (A'mouka). — Kharbet Nabarteïn (Nabarta). — Thaithaba. — Dalata (Dalata). — Kharbet Rabisa. — Kharbet A'louïeh. — Ras el-Ahmar. — A'lma (A'lma) 438

CHAPITRE CXVI. Kharbet Kasioun. — Lac Houleh (Eaux de Merom). — Kharbet Marous. — Kharbet el-Ouekas. — El-Keba'a. — El-Merhar. — Fera'm (Fera'm). — Dja'onneh. — Dahrieh. — Safed 447

Pages.

CHAPITRE CXVII. Semmoua'yeh. — Ferradheh (Ferath). — Kharbet Abou-Cheba. — Kefr A'nan (Kefar Hananyah). — Tell Hazour. — Rameh... 455

CHAPITRE CXVIII. Retour à Tyr. — Kharbet A'ïn Seddin. — Khan el-Kasmieh. — Kharbet A'ïn ez-Zerka. — Nahr el-Kasmieh. — Khan el-Yehoudieh. — Merharet el-Ferdj. — Ouestha. — Khan el-Mahmoudieh. — Djisr Abou el-Asouad. — Kharbet Abou el-Asouad. — Kharbet A'dloun, peut-être Ornithopolis. — A'dloun. — Dar Mokanieh. — El-Hartieh. — Oualy Neby Sary. — Sarieh (Sara). — Kharbet Khaizaran. — Oualy el-Khadher. — Kharbet Sarfend. — Ras el-Kanthara..... 459

CHAPITRE CXIX. Kharbet Sarfend (Sarepta). — Sarfend. — Zekzekieh. — Retour à El-Kanthara. — Bordj el-A'kbieh. — A'kbieh. — Tell el-Bourak. — A'ddousieh. — Nedjarieh. — Hassanieh. — Rhazieh. — Saïdet el-Manthara. — Marhdoucheh. — Kasr el-Manthara. — Derb es-Sin. — Saïda. 478

CHAPITRE CXX. Saïda (Sidon)..... 488

CHAPITRE CXXI. El-Hara. — Neby Yahia. — Deir Mar Elias. — Helalieh. — El-Bramieh. — El-Hababieh. — Haridh Naser. — Bekousta. — Djemalieh. — Kerkha. — Leba'a. — Kefr Djerra. — Kefr Aya. — Salhaïeh. — Medjdel Youn. — A'brah. — Retour à Saïda..... 507

CHAPITRE CXXII. — Mioumieh. — A'ïn ed-Deleb. — Krayeh. — Djensenaia. — Beisour. — Mharbieh. — Hassanieh. — Moudjeidel. — Zorhdraya. — Tambourit — Zeita. — Kennarit. — A'ktenit. — Ma'amrieh. — Hadjeh. — Khan Mohammed A'ly. — Zifteh..... 513

CHAPITRE CXXIII. Feroua. — Deir Zaharany. — El-Biadh. — Tell Habbouch. — Habbouch. — Kefr Roumman. — Nabathieh et-Thata..... 518

CHAPITRE CXXIV. Nabathieh el-Fouka. — Kefr Tibnit. — Arnoun. — Kala't ech-Chekif (Beaufort). — Retour à Nabathieh et-Thata..... 521

CHAPITRE CXXV. Zebdin. — Toul. — Kfour. — Harouf. — A'tchit. — Kouseibeh. — Breika. — Zerarieh. — Kala't Meis. — Naser. — Kharbet Edmoul. — E'ubba. — A'moud Chelba'l. — Doueïr. — Retour à Nabathied et-Thata..... 526

CHAPITRE CXXVI. Djisr el-Khardely. — A'ïn el-Kassab. — Deir Mimas. — Kharbet Zouk el-Fôkani. — Kharbet Zouk et-Thatani. — Longue chaîne de monticules volcaniques. — Kharbet el-Keniseh. — Tell A'bel (Abel Beth-Ma'achah)..... 532

CHAPITRE CXXVII. Kharbet Rouahiny. — Kharbet Niha. — Kileh. — Deir Mimas. — Djisr el-Khardely. — Retour à Nabathieh et-Thata..... 536

Pages.

CHAPITRE CXXVIII. Charkieh. — Kharbet Djeleileh. — Kala't el-Hasein. — Chelba'l. — Saffour. — Khartoum. — Rhassanieh. — Bablieh. — Bessarieh. — Tell el-Bourak. — Kharbet ez-Zaharany. — Bab Saïda el-Atika. — Retour à Saïda. — Fin de mes explorations en Galilée..... 539

INDEX des noms géographiques de la Galilée..... 547

DATE DUE

[redacted]			
JUN 15 1985			
GAYLORD			PRINTED IN U.S.A.

DS107 .G93 v.7
Description geographique, historique et
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00066 5069